MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07914895 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unhiverparisso00reic

566

70

UN

HIVER A PARIS

SOUS LE CONSULAT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1896.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 875.

UN

HIVER A PARIS

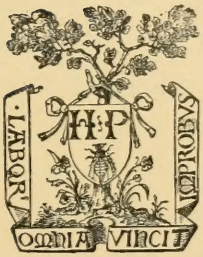
SOUS LE CONSULAT

— 1802-1803 —

D'APRÈS LES LETTRES DE J.-F. REICHARDT

PAR

A. LAQUIANTE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1896

Tous droits réservés.

ML
270
R4514
1896

LIBRARY
AUG 23 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS [1]

Il ne faiblit point l'intérêt marqué qui nous reporte vers les mémoires et les confidences des premières années du siècle.

Bientôt, on sera en mesure de dresser un inventaire des grands coups d'épée donnés depuis cent ans, des causes mystérieuses des succès et des avortements de la diplomatie et de la politique. Assurément les acteurs éminents passionnent; mais ne font-ils pas monter le lecteur à un diapason dont la « tenue » prolongée amène parfois la lassitude? On se sent plus enclin à revenir au « reportage » des incidents moindres de la vie, qui forment la trame des existences moyennes. L'ancien Théâtre-Français s'inspira, au dix-huitième siècle, d'une expérience de ce genre, quand il fit suivre la tragédie par la petite pièce bour-

(1) L'auteur regretté de ce livre, M. Arthur Laquiante, est mort le 19 mars dernier, au moment où il en terminait la traduction. Son ami M. Charles Mehl, qui a collaboré à l'annotation du texte, a bien voulu à notre prière se charger aussi de la correction des épreuves; il s'est acquitté de cette double mission avec une conscience dont nous ne pouvons assez le remercier.

LES ÉDITEURS.

Paris, le 20 décembre 1895.

geoise; de même nous livrons au public les impressions d'un spectateur des scènes du monde parisien, à la veille de l'Empire.

On peut dire que leur réel intérêt a été méconnu jusqu'ici. Dans le troisième numéro des *Archives littéraires de l'Europe* de 1804, Charles Vanderbourg, collaborateur de Suard, annonce un livre que vient de publier, en Allemagne, M. Reichardt, ancien maître de chapelle de Frédéric II, sous le titre : *Lettres intimes écrites de Paris, en 1802-1803* (1). Très courtois d'habitude, Vanderbourg semble avoir, cette fois, quelque raison personnelle d'être acrimonieux; son vocabulaire tourne à l'aigre : impudence, indiscrétion, impertinence, satire maligne, voilà un aperçu des crimes imputés au prévenu littéraire; sans parler des fautes vénielles commises par le « voyageur espion », atteint d'une « pernicieuse démangeaison d'écrire », qui a « disséqué tout vivants ses contemporains et ses hôtes (2) ».

(1) Il existe deux éditions allemandes de l'ouvrage : l'une de 1804, 3 vol. petit in-8°, Hambourg, B.-G. Hoffmann, dont il y a un second tirage portant la date de 1805 avec une addition relative à Mme de Staël (voir page 250); l'autre de 1833, même format, même éditeur. Reichardt attendait encore des traducteurs que la critique de Vanderbourg semble avoir effarouchés.

(2) Une appréciation analogue à celle de Vanderbourg se retrouve aussi dans la *Biographie des Hommes vivants* de Michaud, Paris, 1817. « L'auteur, comme une fameuse voyageuse anglaise (lady Morgan), nomme toutes les personnes qu'il a vues à Paris, et souvent des remarques peu obligeantes accompagnent les portraits les plus infidèles. On s'aperçoit que, dans la plupart des sociétés où il était admis, M. Reichardt n'a reconnu l'hospitalité que par d'odieuses satires. »

Ces attaques mêmes nous avaient donné le désir de vérifier les cruautés du scalpel germanique. A la curiosité se joignait, pour nous, une certaine surprise : nous avions en effet suivi Reichardt, dans l'enquête politique à laquelle il procédait pour sa satisfaction personnelle, en 1792 (1), et, dans ce Prussien vieux style, nous n'avions reconnu qu'un observateur bienveillant. Dix ans avaient-ils pu modifier à ce point ses dispositions sympathiques?

Nous devons le constater : tout en détestant plus que jamais la race indestructible des « voyageurs espions », nous n'avons pu constater dans le livre dénoncé par Vanderbourg le libelle diffamatoire qui échauffait sa bile. Nous n'y avons trouvé que la chronique, d'allure libre mais sans méchanceté, d'un séjour de six mois.

Alerte de corps et d'esprit, d'une culture intellectuelle supérieure à la moyenne, le chroniqueur, véritable fils du dix-huitième siècle, est libre de préjugés internationaux; mais il a ses préférences en art, en littérature, comme en politique. Si le prudent écrivain des *Archives littéraires* se garde de toucher à la politique, « l'Arche du Seigneur », cette matière brûlante ne pouvait manquer d'attirer un visiteur étranger, coreligionnaire philosophique des Daunou,

(1) Voir *Un Prussien en France en 1792, Strasbourg, Lyon, Paris, Lettres intimes de Reichardt,* traduites par A. Laquiante, 1 vol. in-8°. Paris, Perrin et Cie, 1892. Cet ouvrage renfermant une étude biographique sur Reichardt, nous y renvoyons nos lecteurs.

Chénier, Ginguené, admirateur du général Moreau, censeur du général Bonaparte, sans méconnaître toutefois le mérite supérieur de « l'homme extraordinaire ». En 1792, Reichardt avait été « monarchien constitutionnel » : en 1802, ses sympathies s'adressent logiquement au groupe « d'idéologues » qui, suivant l'expression d'un judicieux historien du dix-huitième siècle, Fr. Chr. Schlosser, persistent à vouloir faire germer la graine de « doctrinaires dans l'antre de Romulus ».

A tout prendre, *Les lettres* de Reichardt sont l'œuvre d'un bon enfant : — une aussi belle fourchette ne saurait avoir de fiel ! — elles ne révèlent nulle part le dénigrement systématique que Guilbert de Pixérécourt stigmatise, avec ses rancunes de dramaturge, dans Kotzebue, dont les *Souvenirs* (1804) contiennent infiniment moins de détails pris sur le vif.

Comme il n'est pas question, ici, d'un livre visant à l'étiquette « documentée », nous n'avons pas craint de procéder à un certain élagage dans le texte original. Les longueurs, les digressions, les répétitions sont tolérables dans une correspondance au jour le jour ; elles doivent disparaître, dès que l'on s'adresse à des lecteurs aussi pressés que ceux de notre temps. Nous avons respecté ce qui fait l'originalité et l'authenticité des *Lettres de 1802-1803* : les traits de mœurs, les remarques et vues personnelles, les dissertations sur la musique et le théâtre, dissertations que l'on peut

juger trop fréquentes, mais qui ont un intérêt particulier, parce qu'elles émanent d'un compositeur réputé de son temps, directeur de l'Opéra d'une capitale et critique érudit.

Tous ceux qui liront ces lettres en apprécieront la valeur et reconnaîtront que Reichardt est un homme qui voit tout et qui voit bien.

Son œuvre, pleine de jugement, d'observations originales, de portraits pris sur le vif et de précieux détails, peut passer pour une suite du *Nouveau Tableau de Paris* de Mercier, qui renseigne si bien sur l'époque qui a précédé le Consulat.

A. L.

UN

HIVER A PARIS

SOUS LE CONSULAT

I

Paris, 8 novembre 1802.

Je suis arrivé à temps pour visiter, avant sa prochaine clôture, l'Exposition de tableaux, dessins, gravures et sculptures, ouverte depuis le 2 septembre dernier.

Supérieure aux exhibitions annuelles de Londres, Berlin et Dresde, elle n'offre cependant qu'un petit nombre d'œuvres récentes d'une valeur exceptionnelle. Le gouvernement s'en était douté, car il avait invité les artistes éminents, David, Gérard, Isabey, Girodet, Regnault, Robert, à envoyer leurs anciens tableaux, afin que l'Exposition ne fît pas trop mauvaise figure devant le public. Grâce à cet appel, j'ai pu admirer plusieurs peintures de Gérard : son tableau *l'Amour et Psyché* (1), devenu la propriété d'un fonctionnaire; son *Bélisaire* (2) portant sur l'épaule, à la lueur d'un chaud crépuscule,

(1) Au Louvre : l'*Amour et Psyché*, exposé pour la première fois au Salon de 1798, appartenait à M. Lebreton, de l'Institut, chef du bureau des Beaux-Arts, à l'Intérieur.

(2) *Bélisaire*, exposé pour la première fois au Salon de 1796.

son petit guide piqué par un serpent; et le portrait, grandeur naturelle, du général Murat (1), d'une vigueur et d'un coloris extraordinaires. Plus loin se voit l'*Endymion* de Girodet (2), aussi original d'invention que d'effet; puis viennent les tableaux de Regnault, de Robert le paysagiste, et autres. David n'a pas obtempéré au vœu du gouvernement : suivant son habitude, il expose ses œuvres, dans son atelier, au Louvre, et se procure un profit appréciable avec les trente-six sous d'entrée qu'il prélève sur ses admirateurs.

L'Exposition m'a fait connaître une peinture nouvelle qui peut rivaliser avec celles de David et de Gérard, c'est *Hippolyte et Phèdre* (3), de Guérin, élève de Regnault. L'idée comme l'exécution révèlent autant de sentiment et de réflexion que d'habileté de pinceau. La figure d'Hippolyte, vraiment antique dans sa simplicité, m'a séduit à première vue; Phèdre, d'une teinte cadavéreuse, et Thésée, convulsivement furieux, m'ont causé une impression défavorable. Je compte revoir cette toile dans l'atelier du peintre, et je réserve mon jugement. Elle suscite un enthousiasme bruyant; on ferait un volume avec les articles des critiques qui s'escriment à son sujet, sans faire preuve de grand sens artistique. Un prince russe a, dit-on, offert quatorze mille livres au jeune artiste, absorbé par son tableau depuis plusieurs années. Mais on prétend que le gouvernement ne veut pas laisser

(1) *Portrait du général Murat*, par Gérard, au collège des Quatre Nations. (Livret du Salon de l'an X, 3e supplément.) Il en sera question plus loin.

(2) Au Louvre : *Endymion*, peint à Rome, exposé pour la première fois au Salon de 1793. Coïncidence : en 1799, le peintre allemand Gareis, cité plus loin, qui n'aurait connu ni Girodet ni son tableau, exposait, à Dresde, une *Luna et Endymion*.

(3) Au Louvre : acquis par l'administration impériale.

partir la toile, et qu'il donne à Guérin toute latitude pour en fixer lui-même le prix. Beaucoup d'artistes haussent les épaules à ce propos. Ils disent qu'il en sera de Guérin comme d'une foule d'autres : de belles promesses, et puis... rien!

La salle des dessins a plus d'intérêt. On admire surtout les œuvres de Carle Vernet, tout à fait supérieur pour les chevaux. Isabey expose quelques-unes de ses anciennes et charmantes miniatures : un délicat paysage, où lui et sa famille voguent dans une barque sous l'ombrage d'une belle forêt (1); un *Bonaparte en pied* (2), ressortant vivement sur le lointain grisâtre qui montre la triste Malmaison vaguement indiquée. L'effet du maigre et impénétrable personnage, seul dans cette solitude, n'est pas sympathique. C'est néanmoins le seul portrait *vrai* de Bonaparte que je connaisse. — quoique Isabey l'ait représenté sensiblement trop grand (3)! D'autres miniatures de cet excellent artiste sont merveilleuses de fini et de délicatesse.

Il est à noter que tous ces tableaux portent une mention manuscrite faisant savoir qu'exposés antérieurement, ils sont encore en la possession des artistes.

Parmi les œuvres des peintres étrangers, il faut signaler quelques portraits et paysages de Weitsch (4) et un tableau de Gareis (5) de Dresde : *Orphée implorant Pluton et Proserpine*. Depuis un an qu'il habite Paris, Gareis a

(1) Tableau connu sous le nom de *la Nacelle*.

(2) Le *Bonaparte en pied* d'Isabey, gravé par Alexandre Tardieu.

(3) On sait que, sur son lit de mort, Bonaparte avait 5 pieds 2 pouces 4 lignes, soit : $1^{m},667$.

(4) Weitsch (P.-J.-F.), né en 1723, a peint surtout des paysages et des animaux dans le genre Paul Potter.

(5) Gareis (François), né en 1776, dans la basse Lusace, séjourna à Paris en 1801 et 1802; mort à Rome en 1803. On a reproché à son *Orphée* d'être froid et raide; le dessin est bon.

travaillé un peu à la hâte, en vue de l'Exposition. Son tableau est agréable; malheureusement il est placé trop près du bel *Hippolyte* de Guérin qui l'écrase. Un portrait par le même Gareis de l'ingénieur Brahl (1), très bien posé à Paris, a du succès.

Les jeunes sculpteurs ne brillent guère plus que les jeunes peintres; ce sont les anciens, Houdon, Pajou, Julien, qui sauvent l'amour-propre national.

Les dessins et modèles d'architecture sont rares, aussi bien que les gravures nouvelles. A côté de celle des *Sabines* de David (2), qui occupe une place d'honneur, j'ai toutefois remarqué une bonne gravure de son *Bélisaire;* elle est, je crois, de Morel (3).

Si, jusqu'à présent, David n'a pas été heureux dans le choix de ses graveurs, Gérard a moins de chance encore : son séduisant *Amour et Psyché* vient d'être reproduit par un burin aussi sec et froid qu'il est peu correct (4).

En résumé, l'Exposition, sans être très remarquable, dénote une activité réelle dans le monde artistique. Le livret donne plus de deux cents noms de peintres et de dessinateurs, parmi lesquels trente-huit noms féminins. Quarante peintres reçoivent des élèves. Regnault et

(1) C'est le nom, suivant l'orthographe allemande, de l'ingénieur Bralle (François), né à Paris en 1750, connu par ses travaux hydrauliques, auteur du premier plan d'un conservatoire des arts et métiers. Sa famille devait être d'origine allemande, d'après son nom, tel que l'orthographie Reichardt, et d'après les relations qu'il lui attribue. Bralle était chef du service des eaux de la ville de Paris.

(2) Sans doute la gravure dessinée par Bourdon, gravée à l'eau-forte par Queverdas, terminée par Pigeot.

(3) Morel a fait cette gravure, sous la direction de David, d'après un tableau exposé au Salon de 1785, lequel était la réduction, signée par David, de la même composition, avec figures de grandeur naturelle, exposée en 1781.

(4) Sans doute la gravure par Godefroy, né à Londres, élève de J.-P. Simon.

David, qui en ont le plus grand nombre, les admettent tous les jours moyennant une rétribution d'un demi-louis par mois; l'élève est assuré d'un contrôle rapide, mais quotidien, du maître. Trente sculpteurs, dont treize professeurs; dix architectes; vingt et un graveurs sur cuivre, dont six ayant des élèves, figurent au catalogue.

Les efforts de ces artistes pour rompre avec la routine et revenir à la nature sont dignes d'éloges. On étudie sérieusement l'antique, et, bien qu'il soit facile de discerner dans les meilleures œuvres certaines parties évidemment copiées sur le marbre ou sur le plâtre, cette constatation est moins déplaisante pour un ami de l'art que les indices de l'usage abusif du mannequin ou du modèle — quelque comédien réformé, — si choquants dans la plupart des tableaux de l'époque antérieure. N'ayant pas l'intention de faire concurrence aux critiques d'art, je reviens à la chronique mondaine. C'est une autre façon d'étudier Paris, tel que je le retrouve après dix ans.

Avant-hier, répondant à une invitation du marquis de Lucchesini (1), notre envoyé, j'ai assisté à l'une de ses réceptions du samedi, qui attirent le monde élégant, parisien et étranger. Le corps diplomatique au complet, des représentants de l'ancienne et de la nouvelle société,

(1) Lucchesini, chambellan, et Reichardt, maître de chapelle de Frédéric II, étaient d'anciennes connaissances. Ils avaient même été associés pour composer le chant funèbre exécuté aux obsèques solennelles du Roi, le 5 septembre 1786.

Le Florentin Lucchesini était un homme d'esprit; mais il avait eu une idée bizarre, en haranguant le premier magistrat de la République française en langue *italienne*, à l'audience où il remit sa lettre de créance. Bonaparte, qui détestait qu'on lui parlât italien en public, garda une impression mauvaise : Lucchesini resta pour lui un *finasseur*. (Mme D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. III.)

beaucoup de Russes et d'Anglais, remplissaient les somptueux appartements de la légation.

Le vieux Fox (1) a fait un whist interminable avec quelques diplomates. Son front rayonne d'intelligence et de volonté: une forêt de sourcils épais ombrage ses yeux noirs, brillants et profonds. Son menton large et retombant indique des appétits sensuels; mais sa bouche a quelque chose de fin et de séduisant. Il est corpulent, large d'épaules et de taille moyenne. Sa femme, grosse Anglaise commune, blanche et rouge, qui gouvernait depuis longtemps sa maison et qu'il a épousée récemment, est bien la moitié que l'on eût rêvée pour ce mari à menton massif. A côté d'elle, les majestueuses ou fines beautés italiennes et russes semblaient de vraies déesses. La splendide Mme Visconti (2), que j'admirais à Rome il y a quelques années, est étonnamment conservée; les princesses Galitzin, Dolgorouki et autres grandes dames russes faisaient valoir de délicieuses toilettes.

Les salons ont commencé à se remplir après le spectacle, c'est-à-dire passé onze heures.

Les joueurs se sont attablés dans plusieurs pièces spéciales: les étoiles féminines se sont groupées autour d'une grande table de reversi, de façon à permettre aux cavaliers de leur faire aisément la cour. La plus grande

(1) Fox (Charles-Jacques), le célèbre orateur et homme d'État, fils de lord Holland, n'avait que cinquante-trois ans en 1802. Mais sa vie dissipée et sa passion effrénée pour le jeu n'étaient pas faites pour le rajeunir.

(2) « Elle (Mme Visconti) était vraiment belle, dit la duchesse d'Abrantès. Je crois même n'avoir jamais vu de tête plus charmante que la sienne. » Mais... « elle avait deux mains qui ne pouvaient agir de la même manière l'une que l'autre, car elles sont attachées à deux bras bien faits assurément, mais d'inégale longueur. Cette inégalité était extrêmement sensible, lorsque l'on voyait Mme Visconti par derrière. »

partie de l'assistance se promenait en causant dans les salons où l'on offrait d'excellents rafraîchissements.

Sur les deux heures, on a servi un souper chaud; presque toutes les dames et quelques hommes ont pris place aux tables. Le marquis et la marquise ont rivalisé d'attentions pour faire les honneurs de leur réception.

Il y avait là une foule d'officiers et d'émigrés; mais je n'ai aperçu aucun membre de la famille ou de l'entourage intime de Bonaparte, ni aucun ministre ou haut fonctionnaire. Je n'ai rencontré que l'aimable et fin Lavalette dont on a gardé si bon souvenir à Berlin (1). Actuellement directeur des postes, il m'a traité avec son ancienne cordialité.

Il s'est montré aussi avenant à mon égard, que l'avait été Louis Bonaparte, avec qui j'ai renouvelé connaissance dernièrement, en me présentant chez lui. Mmes Lavalette (2), née Beauharnais, et Louis Bonaparte, ont chacune un jour de réception par semaine. J'ai l'intention de m'y montrer.

Il y a quelques jours, le baron d'Eckarstein, conseiller de la légation prussienne, m'a fait passer la soirée dans une société toute différente du monde diplomatique. Il m'a mené dans un vaste hôtel de la *rue de la Loi*, ci-devant *Richelieu*, près du jardin Frascati, vers le coin du

(1) La Valette, aide de camp de Bonaparte depuis la campagne d'Italie, avait accompagné Duroc, envoyé à Berlin après le 18 brumaire, et avait été chargé d'une mission confidentielle à Dresde, vers la même époque.

(2) Mme Lavalette (Émilie), nièce par alliance de Joséphine Tascher de la Pagerie, et fille du marquis de Beauharnais. Son mariage avait eu lieu peu de jours avant le départ de Lavalette pour l'expédition d'Égypte. Ravissante à ce moment, la jeune mariée fut atteinte par la petite vérole, pendant l'éloignement de son époux. Elle était restée belle personne, douce, bonne et parfaitement élevée, dit Mme d'Abrantès. (*Mémoires*, t. II.)

boulevard, et je me suis trouvé au milieu d'anciens nobles, — parmi lesquels le duc de Montmorency-Laval, — de sénateurs, législateurs, diplomates et bon nombre d'Anglais. On a dîné à une table d'environ cinquante couverts, présidée par une femme d'un certain âge, d'extérieur distingué, et par un homme de bonne mine; service, local, menu, tout était à souhait. En sortant de table, on a passé dans une suite de pièces brillamment éclairées, contenant un billard et un salon de lecture largement pourvu de journaux français et anglais et de brochures courantes. Chacun s'est installé à sa fantaisie, lisant, causant ou jouant. Cet établissement est une création du comte de Tilly, ancien page de la Reine, revenu d'émigration. Ruiné par la Révolution, il a eu l'idée de meubler richement cet hôtel et d'y organiser un cercle, avec table d'hôte, non publique, de manière à permettre aux émigrés ou aux étrangers de se procurer, moyennant finance, les douceurs de l'ancien confort. La maison s'appelle : *Hôtel du Commerce;* le rez-de-chaussée, ouvrant sur un jardin, est réservé pendant la journée aux abonnés, qui ont le droit d'amener des invités en payant une cotisation déterminée. Les appartements supérieurs sont loués à des habitués du club.

Je profiterai souvent de la présentation du baron ; il est impossible d'imaginer un milieu plus agréable et de meilleur ton. C'était, m'a-t-on dit, le comte et la comtesse de Tilly (1) qui faisaient les honneurs du dîner; ils les ont fait avec une courtoisie extrême.

(1) Les *Mémoires du comte Alexandre de Tilly* (3 vol., Paris, 1828) ne font aucune allusion à un séjour du « beau Tilly » en 1802. Ils ne parlent que de son retour officiel en 1807. Mais comme Vanderbourg, dans ses *Annales littéraires,* reproche à Reichardt d'avoir, en ce passage, « fait connaître le nom et le titre d'un homme qui les a quittés pour faire un état auquel la perte de la fortune l'a réduit »,

Venu à Paris avec le projet d'écrire plus tard un livre sur le théâtre en France, je me suis promis de ne pas laisser passer une soirée sans spectacle. En conséquence, j'ai déjà été au Théâtre-Français, à l'Opéra, au Vaudeville et à l'Opéra *buffa*.

Une surprise assez déplaisante m'attendait à l'Opéra : *Tamerlan*, le titre d'une de mes œuvres, comme vous le savez, figurait sur l'affiche ! J'entre, j'achète le livret et je reconnais que le texte est celui-là même que Morel (1) avait écrit à mon intention, à l'époque où je composai *Tamerlan*, pendant mon séjour à Paris, en 1786. — C'est le livret que j'ai fait traduire en allemand, lorsque j'ai monté mon opéra à Berlin. — Rappelé par la mort de Frédéric II, je partis, défendant expressément qu'en mon absence on continuât les répétitions commencées. A mon retour, en 1792, il ne pouvait être question de remonter des opéras embourbés, et Morel, intendant des

il n'y a pas d'incertitude possible sur l'identité du comte. Pour la comtesse, notre scepticisme est absolu ; le fameux lovelace ne s'est jamais enchaîné légitimement.

(1) Morel (1747 à 1814), la bête noire de Reichardt, un librettiste attaché à l'Opéra, s'est fait appeler Morel de Chedeville. Employé de bonne heure à l'intendance des Menus, il avait été l'homme de confiance de Papillon de la Ferté qui a régi en maître l'Académie royale de musique, de 1780 à 1790, avec le titre de commissaire du Roi. (Voir sur ce curieux personnage le travail de M. A. Jullien, *Un potentat musical*, Paris, 1876.) Fort de cet appui, assez habile à charpenter un drame et à versifier pour le rythme musical, fourrageant d'ailleurs parmi les partitions accumulées dans les cartons, Morel se donna l'importance d'un homme de lettres et les allures d'un petit despote. Il ne suivit pas dans l'émigration Monsieur, qui était devenu son patron ; mais il se fit donner un emploi dans la loterie, et le garda jusqu'à sa suppression. Comme il n'était pas homme à s'endormir, il est possible que Reichardt dise vrai, en en faisant un marchand de bois portant la carmagnole. Ce qui est certain, c'est que Morel réussit à évincer Cellerier de la direction et à s'y maintenir, de la fin de décembre 1802 à septembre 1803. (*Biographie des contemporains*, par Rabbe.)

menus de Monsieur, s'était éclipsé. — Il paraît que, sous la Terreur, M. l'intendant, endossant la carmagnole, s'est fait marchand de bois ! — Le calme revenu, Morel s'est faufilé de nouveau à l'Opéra ; il est même en faveur auprès du préfet du Palais, chargé de ce théâtre, et s'immisce dans la direction ; l'honnête Cellerier (1), directeur actuel, est contraint de le subir. Se sentant le vent en poupe, le librettiste a songé à utiliser son poème : il y a pratiqué des remaniements ridicules, qui dénaturent le drame tiré de l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire.

L'opération terminée, et aussi peu soucieux de moi que si j'étais à six pieds sous terre, Morel s'est adressé, pour une partition, à Winter (2), de Munich, laissant moisir la mienne dans les archives de l'Opéra.

L'œuvre de Winter m'a paru inférieure à ses compositions précédentes, le *Mariage interrompu* et *Marie de Montalban* : quant à l'exécution, à part Laïs, irréprochable dans le rôle de Mocktar, chanteurs et chanteuses ont été pitoyables ; je reviendrai sur ce sujet.

L'*Opéra buffa* italien est actuellement installé dans la salle que l'on appelait naguère *les Italiens* (3), bien que l'on n'y représentât que des opéras-comiques français. — Je viens d'y entendre les *Duo Baroni* (4) de Cimarosa, assurément la moindre et la plus faible des compositions du gracieux et fécond maëstro. La troupe est médiocre : du personnel si remarquable de l'ancien Feydeau, il ne

(1) L'architecte Cellerier avait déjà été administrateur de l'Opéra en 1793 avec Francœur, et surintendant de la musique du Roi.

(2) De Winter (Pierre), né à Mannheim, maître de chapelle à Munich, s'était en effet trouvé à Paris, dans les premiers mois de 1802. Ses opéras cités sont restés longtemps au répertoire en Allemagne ; son *Tamerlan* a échoué à l'Opéra parisien.

(3) L'ancienne salle de l'Opéra-Comique, brûlée en 1887, connue sous le nom de *Salle Favart*.

(4) Opéra écrit et joué à Rome en 1777.

reste que le comique Rafanelli (1). Mais ce n'est plus le fin comédien que j'ai connu : il tourne à la charge, on voit trop que son public a changé ; du reste, ce théâtre perd la vogue ; il était à peu près vide l'autre soir. Il en est de même, il est vrai, pour toutes les grandes scènes, en ce moment ; la douceur exceptionnelle de l'arrière-saison retient le beau monde à la campagne ; le personnel de la galanterie remplit seul les petits théâtres.

On donne au Théâtre-Français (2) l'*Intrigue épistolaire* de Fabre d'Églantine ; son *Intrigue* est loin de valoir son *Philinte* : on y trouve des situations plaisantes, mais la trame est lâche et le style négligé. Elle a eu de l'intérêt pour moi par le jeu de Dugazon, qui enlève son rôle de peintre enthousiaste, calqué, dit-on, sur le caractère de Greuze. Une seconde pièce, les *Originaux* (3) de Fagan, ne m'a amusé que grâce aux travestissements de Dugazon, se montrant tour à tour en faux brave, en sénéchal ignare, en professeur italien gourmand de macaroni, enfin en maître de danse extravagant. Sans l'entrain de

(1) Sur l'initiative du fameux violoniste Viotti et avec le concours d'un intendant, Feydeau de Brou, la salle de la rue Feydeau avait été construite spécialement pour les chanteurs italiens qui y débutèrent le 1er janvier 1791, après avoir été expulsé de la salle des Tuileries. Cette troupe, à laquelle Reichardt fait allusion, était composée des chanteurs Rovedino, Mandini, Viganoni, Rafanelli, que l'on appelait le Préville italien ; de Mmes Baletti, Mandini, Marichelli : c'était un ensemble exceptionnel. La catastrophe du 10 août entraîna la dispersion des chanteurs et la ruine de Viotti, qui partit pour Londres.

Démolie lors de l'ouverture de la rue de la Bourse, en 1832, la salle, appelée primitivement *Théâtre de Monsieur*, fut désignée, après le 10 août, sous le nom de *Théâtre français et italien*.

(2) Le Théâtre-Français occupait la salle de la rue Richelieu.

(3) Le répertoire de Fagan, imprimé en 1760, se ressent trop des habitudes de cabaret de son auteur, pour jouir du droit de cité aux *Français*. Ses *Originaux* avaient un attrait de nouveauté, par le remaniement que venait d'en faire l'acteur Dugazon.

cet acteur, grimé dans la perfection, je n'aurais pas attendu la fin d'un sot imbroglio. Il n'est pas étonnant qu'avec des pièces d'invention si piètre on songe à recourir au répertoire étranger (1).

(1) Il y a là une allusion à des pièces de Kotzebue jouées avec succès, en 1798 et 1799, au *Théâtre de la République*, et dont quelques-unes sont restées à la scène, jusqu'à une époque relativement récente. Voir la remarquable étude de M. Charles Rabany : *Kotzebue, sa vie et son temps, ses œuvres dramatiques*. Paris, Berger-Levrault, 1893, grand in-8°.

II

12 novembre.

Deux dîners, l'un chez Lucchesini, l'autre chez Lavalette, m'ont fait connaître plusieurs notabilités françaises et italiennes. Au premier repas dominaient les lettrés et les artistes ; au second, les hommes politiques.

Parmi les invités de Lucchesini figuraient Denon (1), l'auteur d'un intéressant *Voyage en Égypte*, qui vient de paraître, et Choiseul-Gouffier (2), à qui nous devons le savant et judicieux *Voyage pittoresque en Grèce*; tous deux gens d'esprit et du meilleur monde.

Choiseul a parlé avec beaucoup de gratitude et de tact de l'accueil que lui et nombre de ses compatriotes ont reçu en Russie, pendant l'émigration. Il s'est étendu avec complaisance sur les procédés délicats à l'aide desquels l'impératrice Catherine et les membres de la famille impériale ont su faire accepter leurs bienfaits par les caractères les plus susceptibles. Le noble visage de Choiseul, sa

(1) Vivant Denon, ancien chargé d'affaires à Naples en 1782, membre de l'Académie de peinture dès 1787. — Son *Voyage dans la haute et basse Égypte* était le prélude de l'ouvrage monumental : *Description de l'Égypte*.

(2) L'ancien ambassadeur de France à Constantinople, revenu de Russie au commencement de 1802 : savant amateur, dont la précieuse collection, vantée par Éméric David, a été vendue après sa mort, vers 1818.

physionomie expressive, jusqu'au timbre un peu voilé de sa voix, donnaient quelque chose de touchant aux témoignages de sa reconnaissance. Des plaisanteries piquantes, des traits vifs ou profonds animaient sa conversation, toujours empreinte d'une urbanité exquise.

Denon, fort laid et d'un abord moins sympathique, s'est borné à conter ses voyages avec une bonhomie enjouée.

Trois Italiens, remarquables chacun dans son genre, étaient aussi mes voisins de table. D'abord Visconti, le célèbre archéologue romain, réfugié en France après avoir été l'un des cinq consuls de l'éphémère république romaine. Bonaparte en a fait un administrateur du Musée des Antiques (1). De petite taille, grassouillet, d'un certain âge, mais d'une pétulance toute méridionale, il a le verbe haut, formule avec chaleur ses appréciations ou ses jugements et les commente au besoin, à l'aide du crayon qu'il a sans cesse à la main. On dit qu'en arrivant, il comptait être nommé directeur général des Musées ; Denon, amateur plein de goût, écrivain facile, compagnon de Bonaparte en Égypte, l'a emporté. Il paraît que les opinions de Visconti et sa liberté de langage sur certains sujets, qu'il importe de respecter aujourd'hui, sont pour quelque chose dans sa déconvenue.

Le sculpteur vénitien Canova, dont la *Psyché enfant* (2) a fait mon admiration à Rome, est le plus aimable et le plus doux des hommes. Le caractère de son talent répond

(1) A son arrivée en France, ses fonctions furent celles d'*administrateur* du Musée des Antiques et des tableaux du Louvre, avec le titre de *surveillant* ; c'est en 1803 qu'il devint *conservateur des Antiques*.

(2) Il s'agit de la *Psyché tenant un papillon*. Fernow, dans une étude sur Canova (*Ramische Studien*, Zurich, 1806), dit qu'elle a été exécutée pour le comte Mangili de Venise.

exactement à celui de sa physionomie fine et rayonnante d'intelligence. Il travaille en ce moment à une statue du Premier Consul (1). Je n'ai pu m'empêcher, à ce propos, de dire en riant : C'est la statue de l'artiste que le Consul aurait dû commander au sculpteur! Mais je me suis vite aperçu que j'avais froissé la modestie naïve de Canova. J'aurais mieux fait de retenir ma langue.

Le poète Casti (2), tout feu et tout action, en dépit de ses quatre-vingt-deux ans, contrastait étrangement avec son compatriote si réservé. Casti a un vrai masque de satyre, et sa voix éraillée, sa parole à peine intelligible, font penser à l'organe que l'on suppose aux êtres à pieds fourchus qui agaçaient les nymphes. J'avais lu récemment son épopée comique, *Gli animali parlanti* (les animaux parlants), dénotant de la verve, mais trop licencieuse, et je lui en fis naturellement mon compliment. Le poète jugea sans doute que je ne l'encensais pas suffisamment, car il trouva mille moyens de m'amener à renchérir sur mes éloges. Je m'y suis prêté de si bonne

(1) En 1802, Canova fut, en effet, appelé à Paris pour exécuter le buste de Bonaparte destiné à une statue colossale du Premier Consul. « A ne considérer ce buste, dit Fernow, que comme portrait, il est d'une physionomie extrêmement expressive. Il est difficile de trouver dans tous les bustes de l'antiquité une tête qui annonce tant de force, tant de grandeur d'âme et tant de profondeur de génie. Il est malheureux que le reste de la statue n'ait pas la même perfection. » Il ne resterait aujourd'hui de cette statue que le buste exposé dans un des salons du palais Farnèse.

(2) L'abbé J.-B. Casti a été en honneur auprès des appréciateurs de Rétif et de Parny. Cet octogénaire spirituel et libidineux, écrivant en style d'*improvisatore*, était venu échouer, en 1798, au siège de la « République Athénienne » du Directoire, après avoir colporté sa verve bouffonne dans les cours des potentats européens. En décembre 1802, son esprit vif et gai jetait son dernier feu ; janvier 1803 et la grippe allaient marquer le terme de cette longue existence de Triboulet littéraire. — Ses *Animaux parlants* ont trouvé trois traducteurs français : deux prosateurs, un versificateur. C'est beaucoup d'honneur!

grâce, paraît-il, que le vaniteux vieillard a fini par m'engager vivement à aller le voir, afin de prendre connaissance de quelques *Nouvelles* qu'il compte publier et d'admirer son buste qui s'achève. Ce Casti a vraiment un entrain, une passion sensuelle incroyables; on le rencontre partout dans le monde, jamais je n'ai vu son pareil.

Parmi les autres convives, je ne citerai que Narbonne, l'ancien ministre de la guerre de 1792, et Saint-Farre (1), fils du vieux d'Orléans, père d'Égalité. Cet ex-abbé, qui a fait les beaux jours de Trianon, ne me semble pas revenu d'Espagne avec des idées beaucoup plus rassises.

Chez Lavalette, en dehors des amphitryons, c'est l'ex-conventionnel Riouffe, membre du Tribunat, qui m'a particulièrement intéressé. Quand on a lu ses *Mémoires d'un détenu*, on s'est fait une idée assez juste de l'homme. Je ne me suis donc pas senti désorienté en sa présence. Comme son style, sa conversation est nette, vive, imagée: elle abonde en saillies originales. Je ne m'étonne pas qu'il passe pour un des brillants causeurs de Paris. Sa taille est moyenne, sa physionomie spirituelle.

Il m'en a été tout différemment avec Millin (2), le savant archéologue qui dirige le *Magasin encyclopédique* : l'aspect de sa personne m'a tout à fait dérouté. Je m'étais rendu à l'une de ses réceptions hebdomadaires, me figurant me trouver en présence d'un vieux professeur gourmé. Rien n'y ressemble moins! Petit, alerte,

(1) L'abbé de Saint-Farre, fils de Louis-Philippe d'Orléans et de Mlle Le Marquis, danseuse à l'Opéra, présenté au Roi comme fils naturel et reconnu du duc en 1784. L'abbé avait émigré fort tard; sous la Restauration, il s'est trouvé dans la gène avec 25,000 livres de rente. (Honoré Bonhomme, *Le dernier abbé de cour*.)

(2) Infatigable polygraphe, Millin avait succédé, en 1794, à l'abbé Barthélemy, comme conservateur du Cabinet des médailles. Le pétulant érudit n'avait que quarante-trois ans.

remuant, mine éveillée, toujours en quête, cheveux noirs frisant naturellement et taillés à la Titus, voilà l'homme! Il ne tient pas en place : avant que l'on ait eu le temps de répondre à ses questions brèves, rapides, saccadées, il a tourné les talons et parle ou disserte déjà avec un autre interlocuteur. Ses réceptions du mercredi, de sept à dix heures du soir, sont un centre de réunion commode pour les étrangers instruits et pour les lettrés parisiens. Il occupe, dans les bâtiments nord de la Bibliothèque, un grand appartement dont une pièce, garnie de livres en bel ordre, est consacrée à ses réceptions. Au milieu, sur une longue table, sont déposés les derniers numéros des journaux scientifiques français et étrangers, ainsi qu'une quantité de brochures; les publications allemandes y sont nombreuses, vraisemblablement à l'intention de nos compatriotes qui forment la majorité des visiteurs étrangers. En m'approchant de cette table, j'avais remarqué une édition du *Pro Marcello* de Cicéron, avec nouvelle traduction française; sur le titre, la harangue latine est qualifiée « chef-d'œuvre d'éloquence ».

Un colloque d'un dénouement assez plaisant s'engagea, à propos de ce livre, entre Millin et moi. Il me questionnait sur Wolf (1) et sur son *Homère*. Dans mes réponses, j'avais fait allusion au dernier travail du philologue, dans lequel l'authenticité du *Pro Marcello* est contestée. Millin paraissait faire peu de cas de mes arguments, lorsque soulevant, sans y penser, le volume de l'édition française, je mis à découvert l'écrit même de Wolf, glissé pardessous. Mon docte interlocuteur s'était gardé d'en souffler mot; — ce fut la fin de la discussion!

(1) Wolf, le célèbre philologue, à ce moment professeur à l'Université de Halle, dans le voisinage de Guibichenstein, où Reichardt possédait une villa. Les *Prolégomènes* sur Homère avaient paru en 1795.

Je vais devenir le voisin de Millin. Aujourd'hui même, je quitte le somptueux *Hôtel de Courlande* (1), place de la Révolution, où l'on est écorché à vif, et je m'installe *rue de la Loi* (rue Richelieu), maison des *Languedociens;* on en dit grand bien.

D'excellentes auberges s'appellent *maisons :* c'est un vestige du temps de la Terreur, alors que l'enseigne *hôtel* eût été réputée *aristocrate*. Mon intention n'est pas de devenir un hôte assidu du département des Manuscrits; j'ai d'autres projets en tête. Je songe simplement à me rapprocher du centre de Paris et des grands théâtres; l'éloignement de l'*Hôtel de Courlande* m'occasionnait trop de perte de temps.

Fidèle à mon programme, je n'ai pas négligé les spectacles. A l'Opéra, j'ai entendu *Sémiramis :* c'est la tragédie de Voltaire, affreusement déformée par le librettiste Desriaux. La mise en scène est splendide, la musique de Catel, professeur au Conservatoire (2), est pleine d'intentions louables qui, dans quelques passages, aboutissent à des résultats satisfaisants. Mais, en définitive, elle est faible et fourmille de réminiscences de Gluck et de Sacchini. La méthode abominable de la première chanteuse, Mlle Maillard, l'insuffisance du ténor Layné et de la basse

(1) Le *Guide du voyageur à Paris*, de l'an X (1802), Gueffier, cite en effet l'*Hôtel de Courlande* en tête « des plus élégants et des plus vastes ».

(2) Comme Rameau, Catel ambitionnait la double gloire de théoricien et de compositeur; son traité d'harmonie a été, pendant vingt-cinq ans, le seul suivi au Conservatoire. Sa *Sémiramis* est jugée avec plus de bienveillance par Fétis que par Reichardt :

« Il faut le dire, écrit-il, elle ne brillait pas par ces traits de création qui marquent tout d'abord la place d'un artiste; mais le chant y était si noble et si gracieux, la déclamation si juste, l'harmonie si pure, qu'en examinant aujourd'hui cette partition, on s'étonne que le public de 1802 lui ait montré si peu de sympathie. » (*Biographie universelle des musiciens* (1883).

Adrien, qui fait regretter chaque jour davantage Chéron de plus en plus rare à la scène, finiront par me faire prendre en grippe l'Opéra, resté après tout un beau spectacle. Pour compléter mon guignon, Laïs (1) n'a pas chanté! Il n'y a que la voix de Mme Branchu (2) qui m'ait fait plaisir; elle semble promettre.

Le beau monde a eu l'esprit de ne paraître que pour le ballet de Gardel : *Télémaque* (3). Les nymphes de Calypso ont dansé à ravir: la mignonne Gardel, un véritable Amour, tourne les têtes du public, aussi bien que la cervelle de Télémaque, d'autant mieux que la belle Clotilde (*Calypso*), embarrassée dans son costume traînant, en est réduite à une pantomime mélancolique. Le célèbre Vestris (4) a terriblement perdu depuis dix ans : la grâce a disparu, il en est aux « tours de force »! Du reste, Mentor perpétuellement aux écoutes, montrant sans cesse sa tête de Méduse pour prodiguer les menaces ou les refus, est, il faut en convenir, un rôle ingrat dans un ballet!

Le lendemain, le théâtre Feydeau m'a procuré une

(1) Laïs ou Lays, originaire de Bagnères de Bigorre, a tenu la scène pendant quarante ans; ses débuts sont de 1779. Il a passé, à juste titre, pour la plus belle voix de ténor entendue à l'Opéra jusqu'à lui.

(2) Chevalier (Alexandrine-Caroline), femme du danseur Branchu, laide mais délicieuse cantatrice, élève de Garat, avait débuté à l'Opéra en 1801; son travail persistant lui a permis de justifier le pronostic favorable de Reichardt. Morte à Paris en 1850.

(3) *Télémaque dans l'île de Calypso*, ballet pantomime en trois actes, réglé par Gardel, musique de Miller (1790). La musique du ballet *Psyché*, remanié et joué en 1792, avait classé Miller honorablement parmi les compositeurs. Il était mort en 1798.

Mme Gardel, femme du chorégraphe, bon musicien et violoniste distingué lui-même, était fille du flûtiste allemand Muller, dit Miller, venu à Paris en 1776, qui collaborait habituellement avec son gendre.

(4) Vestris II ou Vestr-Allard, du nom de sa mère, fils naturel du Florentin Vestris I, le « Diou de la danse ».

compensation musicale. On donnait l'*Opéra-comique* (1) de Della Maria et *D'auberge en auberge* (2), deux œuvres dont j'apprécie le mérite depuis longtemps. La fleur de la troupe a paru : Mmes Dugazon et Saint-Aubin, les ténors Martin et Elleviou, Chenard comme basse. — Quel ensemble, quel naturel, quel charme! Il y a un siècle que je n'ai joui d'une soirée pareille.

Au *théâtre Louvois* (3), on joue, depuis quelques jours, une pièce dont le titre avait alléché le public : *Molière, ou La lecture du* Tartuffe *chez Ninon* (4). L'auteur met en scène des illustrations littéraires et autres, dans leurs costumes de l'époque. Mais, au langage qu'il leur fait tenir, on ne se douterait guère qu'il s'agit de Corneille, Racine, Chapelle, Boileau, du grand Condé. Un commis sournois, qui ne peut entendre prononcer le mot « coquin » sans croire que c'est de lui que l'on parle, a seul déridé le public. Il est probable que l'on applaudissait des allusions à quelque personnage connu. Le fiasco de cette pièce ne saurait être imputé aux acteurs, qui ont fait de leur mieux.

De la comédie à la politique, la transition me sera permise, je présume.

Par suite de l'absence du Premier Consul, en tournée

(1) En un acte : Cette opérette conserve des traces du talent qui avait fait le succès du *Prisonnier*, début de Della Maria, en 1796.

(2) *D'auberge en auberge*, trois actes, paroles de Dupaty, musique de Tarchi, le meilleur des six opéras français de ce compositeur, qui avait eu des succès en Italie et à Londres. Venu à Paris en 1797, Tarchi y est mort oublié en 1814.

(3) Ce théâtre, entre les rues Sainte-Anne et Richelieu, sur l'emplacement de l'hôtel Louvois, fut ouvert en 1791 : l'architecte Brongniart avait bâti une salle vaste, commode et élégante, alors occupée par la troupe de l'Odéon.

(4) *Molière chez Ninon, ou La lecture du* Tartuffe, comédie en un acte et en vers par Dubois et Chazet.

en Normandie, l'anniversaire du 18 brumaire vient de se passer sans manifestation officielle. Mais l'ancien constituant, sénateur Rœderer, directeur du *Journal de Paris*, a profité de la circonstance pour publier un article curieux intitulé : *Lettre d'un Brumairien aux Brumairiens* (1). Si partisan qu'il soit du régime actuel, Rœderer « serpente » entre les deux partis qui se font une guerre plus ou moins ouverte, l'un en faveur de l'ancien régime, l'autre en faveur des idées de la Révolution. Son écrit est un amalgame de pour et de contre, d'adroites flatteries à l'adresse du pouvoir et de diatribes évidemment dirigées contre un rédacteur véhément du *Journal des Débats*, Geoffroy (2), qui dépense son talent et son érudition à décrier les écrivains les plus éminents. A mon avis, il divague en matière de philosophie et de religion; en matière d'art et de critique, il frappe souvent juste.

Dans sa péroraison, Rœderer me paraît insister beaucoup trop sur l'apologie de Voltaire, la bête noire de Geoffroy; Voltaire se défend tout seul!

(1) Cette lettre pouvait être regardée comme un nouveau commentaire de *l'Adresse aux Parisiens*, placardée dans la matinée du 8 brumaire an VIII, dont la rédaction appartenait à Rœderer.

(2) Geoffroy était entré au *Journal des Débats* en 1799. Après avoir pris le petit collet au sortir du collège, il devint ensuite professeur de rhétorique et collaborateur de l'abbé Royou dans sa feuille royaliste *l'Ami du Roi*, circonstance qui lui valut, en 1791, la qualification de *Geoffroy l'ânier*, — Royou était *l'âne*, — dans la caricature jacobine. Il n'avait échappé aux proscriptions terroristes qu'en se faisant magister dans un village. Ces antécédents n'étaient pas de nature à inspirer une froide impartialité au mordant critique.

III

15 novembre.

Je sens la nécessité de régler l'emploi de mes journées, si je ne veux pas être entraîné par le tourbillon parisien et perdre un temps précieux. Ma tournée de visites d'arrivée est terminée, et je m'aperçois que je l'ai faite beaucoup trop vite. Ma liberté d'action, à laquelle je tiens essentiellement, se trouve gênée par les invitations qui m'arrivent. Je vais donc réserver mes matinées; cela me permettra de recevoir d'intéressantes visites, que je manquerais sans cela, et de m'occuper d'une foule de détails trop négligés en voyage. En second lieu, comme il est d'usage qu'une maîtresse de maison, qui vous a invité une première fois, attende que l'on se soit montré à l'une de ses réceptions avant de vous honorer d'une autre invitation, je ne reparaîtrai désormais que dans les maisons qui me plaisent.

C'est l'unique moyen de me dérober à l'avalanche de dîners, soupers, assemblées, qui me menace. Les grands dîners priés, dont l'heure est entre six et sept, et que l'on multiplie beaucoup plus qu'avant la Révolution, ont pour moi de graves inconvénients. Avec des convives nombreux, les conversations deviennent rarement instructives, et la longueur de ces repas m'empêche d'assister à

a première partie des représentations théâtrales. Les étrangers riches et les membres du corps diplomatique s'associent d'habitude pour louer des loges dans les principaux théâtres, — la dépense est d'un millier de louis par an. — Ils s'arrangent ensuite pour choisir les représentations suivant leurs convenances particulières. Mais les gens forcés, comme moi, de payer cher et chaque fois une bonne place, et qui tiennent à leurs aises. — un spectacle où je suis mal assis perd tout son charme, — doivent arriver avant le lever du rideau.

On se plaint dans le monde de ne savoir que faire de son temps, après la sortie du théâtre, c'est-à-dire passé minuit, quand on n'a pas une invitation devers soi. Pour moi, il ne me déplaira nullement de finir ma soirée au coin de mon feu, en petit comité, ou même seul avec mes pensées. En m'en tenant à mon programme, j'aurai, de onze heures du matin à cinq ou six heures du soir, le temps de voir et de revoir ce qui vaut la peine d'être vu dans Paris.

Parmi les visites que j'ai reçues ces jours-ci, quelques mots sur celles de Paisiello, Gossec, Chérubini, Lalande et Caillard.

Paisiello (1), que j'avais vu pour la dernière fois à Naples, il y a douze ans, n'a pas positivement vieilli ; mais il a pris du corps et de la carrure. Comme il est de

(1) On peut comparer, au Louvre, le croquis esquissé par Reichardt avec le portrait de Paisiello peint par Mme V. Lebrun en 1791, pendant qu'elle séjournait à Naples.

La préférence de Bonaparte pour Paisiello datait de 1797. Cette année même, le général en chef de l'armée d'Italie avait mis au concours une marche funèbre en l'honneur de Hoche ; Chérubini et Paisiello s'étaient trouvés en concurrence, et le général avait décidé en faveur du dernier, bien que, au dire des connaisseurs, l'auteur de *Nina* eût été sensiblement inférieur à celui de *Médée* dans la circonstance.

haute taille, son embonpoint lui donne un aspect quelque peu colossal. Avec ses yeux noirs étincelants et son abondante chevelure couleur d'ébène, sa personne ne laisserait jamais deviner que l'on est en face du délicat compositeur que vous savez. Le Premier Consul l'a fait venir, il y a environ un an, pour composer un opéra français. Si la besogne ne semble guère sourire à l'artiste napolitain, en revanche, les conditions qu'on lui fait sont superbes : trois mille livres par mois, un appartement, des domestiques et un équipage! Il dirige de plus la chapelle privée du Premier Consul, tout en conservant son titre de maître de chapelle du roi de Naples qui lui a accordé un congé. On lui avait proposé d'abord un poème de Lemercier ; Paisiello s'est récusé, ne se sentant pas capable, m'a-t-il confié, de faire chanter, pendant tout un opéra, un fantôme ayant le rôle principal. On s'est rabattu sur *Proserpine*, vieux libretto de Quinault, arrangé par Marmontel (1) : le second acte est composé, l'œuvre entière sera livrée après le nouvel an.

L'aimable Gossec (2), sa petite personne potelée et sa perruque blonde forment un contraste complet, au physique comme au moral, avec le maëstro italien. Toujours cordial et bienveillant, le vieux maître porte gaillardement ses soixante-dix ans ; il est encore un des inspecteurs les plus actifs du Conservatoire de musique. Il espère beacoup de cet institut et compte, m'a-t-il dit, que quelques-uns des chanteurs stylés sous sa direction sauront me réconcilier avec le Grand Opéra et m'engager à travailler pour cette scène. Notez que Paisiello a déclaré

(1) Et mis en trois actes par Gaillard, pour la circonstance.

(2) Gossec, né à Vergnies dans le Hainaut, en 1733, avait soixante-neuf ans. Cet éminent créateur de la symphonie en France est resté un professeur zélé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans.

qu'à l'exception de Laïs, il entend écarter de sa *Proserpine* les anciens chanteurs ; tous les rôles ont été distribués par lui à des jeunes gens.

Vous n'avez sans doute pas oublié le séduisant Chérubini qui arrivait à Paris, il y a dix-sept ans, avec Babbini (1) : c'était alors un jeune homme charmant. Je l'ai vu, à cette époque, au *Concert spirituel* (2) et à l'excellent *Concert de la loge olympique* (3), entendant, pour la première fois, les symphonies de Haydn ; j'ai été témoin de sa profonde et muette admiration. Cette impression a certainement exercé une influence décisive sur son goût et sur son style. Grâce à elle, j'en suis persuadé, il est le premier Italien ayant osé sacrifier parfois la partie vocale à la partie instrumentale, le premier et le seul ayant su produire des effets d'harmonie et se créer un style original.

(1) Babbini, célèbre ténor, applaudi sur les scènes de Berlin, Pétersbourg et Londres, n'a fait que passer à Paris, vers 1786.

(2) Le *Concert spirituel*, établi en 1725, dans la *grande salle des Cent-Suisses*, aux Tuileries, par privilège accordé à Anne Danican, dit Philidor, musicien de la chambre du Roi, fut transporté plus tard dans la *salle des machines*, occupée auparavant par la Comédie-Française. Le chanteur Legros le dirigea avec succès, de 1777 à 1791, année funeste aux entreprises musicales. Métra, dans sa *Correspondance secrète*, Mercier, dans son *Tableau de Paris* (1783), parlent avec détails de la grande vogue du *Concert spirituel*.

(3) Les *Concerts de la loge olympique* étaient une transformation du *Concert d'amateurs*, créé à l'hôtel Soubise, — Archives nationales actuelles, — en 1775, par M. de La Haye, fermier général, et le baron d'Ognies fils, surintendant des postes.

Gossec en dirigea l'orchestre, où le fameux chevalier de Saint-Georges était premier violon. En 1780, d'après Fétis (*Curiosités historiques de la musique*), le concert se transporta rue Coq-Héron et prit le nom de *Concert de la loge olympique*. Suivant des indications recueillies au musée Carnavalet, le concert se serait définitivement établi au Palais-Royal, arcade 65e. Les auditions, excellentes comme programme et comme orchestre, étaient réservées aux membres de la loge. Les événements amenèrent la clôture de ces réunions, dont les concerts *Feydeau* et ceux de la *rue de Cléry*, de 1794 à 1803, n'ont été que de pâles copies.

En le dévisageant aujourd'hui, on devine les efforts qu'il a dû faire pour lutter contre sa propension native à n'écrire que des mélodies faciles et pour entrer dans la voie nouvelle ouverte par Haydn. Il ne reste rien, ni dans sa physionomie ni dans sa personne, de cette séduisante fraîcheur qui me plaisait tant : il semble affaibli, maladif, mélancolique. Cette transformation ne m'a pas choqué ; elle le rend au contraire plus intéressant à mes yeux. Il m'a confié qu'il vit dans une retraite absolue, avec sa femme et ses deux enfants. L'injustice et l'ingratitude que l'on témoigne à cet artiste éminent ne sont pas étrangères à sa vie de reclus. Depuis dix ans qu'il habite Paris, il n'est pas arrivé à faire jouer une seule de ses œuvres au Grand Opéra. Un petit opéra (1) que l'on a reçu, il y a plusieurs années, a été perpétuellement ajourné en faveur de compositeurs mieux protégés et va, cette fois encore, être sacrifié par la *Proserpine* de Paisiello. Des œuvres de Chérubini, que nous admirons en Allemagne, il n'en a paru ici que quelques-unes sur la petite scène Feydeau. Au reste, Méhul, inspecteur et professeur au Conservatoire de musique, comme Chérubini, n'a pas un sort plus enviable. Si les avantages qu'on peut attendre d'un succès au Grand Opéra n'étaient d'une importance si exceptionnelle pour un compositeur, je m'étonnerais

(1) Vraisemblablement *Anacréon, ou l'Amour fugitif*, en deux actes, représenté à l'Opéra en octobre 1803 : l'ouverture est restée célèbre, la pauvreté du livret a nui au succès permanent de cette remarquable partition. Outre les opéras italiens et la musique instrumentale de Chérubini, Reichardt doit faire allusion aux opéras-comiques *Lodoïska* (1791), dont le style fit révolution : à *Élisa*, à *Médée*, où les connaisseurs trouvent toujours à admirer, en dépit des poèmes ineptes. *Démophon*, grand opéra, avait été donné à l'Opéra en juin 1788 : mais Chérubini nouvellement arrivé en France, gêné par les exigences scéniques et par les vers prétendument lyriques de Marmontel, n'avait écrit qu'une œuvre languissante.

de voir deux musiciens de ce mérite persister à travailler pour les « crieurs » qui déshonorent cette scène. Car les vieux chanteurs ne se laisseront pas arracher les emplois dont ils sont nantis, à moins d'un coup d'autorité pareil à celui dont bénéficie Paisiello. Mais passons sous silence, pour le moment, cette « partie honteuse » du grand théâtre lyrique parisien, si satisfaisant à d'autres égards.

Les gens de goût, à qui les voyages ont appris à connaître la musique de chant italienne, accordent peu d'intérêt aux représentations de l'Opéra. C'est le cas pour Caillard, amateur distingué, et pour l'astronome Lalande, autre mélomane. Caillard (1) persifle avec une pétulance toute française, peut-être trop sévèrement, la déclamation lyrique actuelle. Il date, il est vrai, de l'époque où l'on faisait la guerre à Gluck ; Piccini et Sacchini sont restés ses dieux. Il n'abhorre pas moins, du reste, les livrets de l'Opéra qui, bien certainement, ne sont pas conçus en vue du chant.

Depuis que Caillard a quitté son poste diplomatique de Berlin, il mène l'agréable et paisible existence d'archiviste des affaires étrangères. Sa cave et sa cuisine sont restées excellentes, et il se plaît toujours, comme à Berlin, à réunir à sa table une société choisie. Il est logé aux frais de l'État, auprès de Talleyrand ; il a même fait quelques intérims du ministre, en l'absence du titulaire. La littérature grecque et les auteurs latins l'occupent tou-

(1) Caillard, dans la diplomatie depuis 1770, ministre à Berlin en 1795. Ami des lettres et des livres, ce qui n'est pas toujours la même chose, il a laissé des travaux intéressants, parmi lesquels l'*Histoire de la révolution de Hollande* (1702 à 1747), comprise dans l'*Histoire universelle* de Ségur, est une œuvre remarquable. Caillard avait une magnifique bibliothèque dont il a publié le catalogue en 1805, deux ans avant sa mort. Cette bibliothèque réunie à celle de son fils a été vendue aux enchères en 1810.

jours ; il suit avec intérêt les travaux de l'helléniste Wolf et ceux du philologue Spalding (1), qui nous donne en ce moment une bonne édition de Quintilien.

Le célèbre astronome Lalande m'a comblé de prévenances et de politesses, grâce à la recommandation de M. de Zach (2), de Gotha, directeur de l'observatoire de Séeberg. Vous avez dû voir des bustes de Lalande. — Un des plus récents figure dans la salle à manger de la duchesse de Saxe-Gotha. — Ils ne peuvent vous donner une idée exacte de la tête si originale du savant, de son fin petit visage dominé par son large front, proéminent et dénudé. Sa taille est exiguë, sa maigreur extrême et sa voix faible. On m'avait chargé, à Gotha, des compliments les plus flatteurs pour lui ; de son côté, il m'a parlé avec infiniment de plaisir de son dernier séjour dans notre Athènes allemande. Il m'a rappelé, à ce propos, les spirituels soupers du grand Frédéric (3), auxquels il assistait, bien qu'il n'eût que dix-neuf ans. Sa maison, qu'il m'a cordialement ouverte, est agréable ; j'y ai dîné et fait la connaissance de sa nièce (4) qui conduit le ménage. C'est une aimable personne, de physionomie vive et intelligente ; elle gouverne à la baguette ses invités et son

(1) Spalding, de l'Académie de Berlin ; la publication de sa traduction de *Quintilien* n'a été terminée qu'en 1811. Elle est très estimée.

(2) Le baron de Zach, au service du duc de Saxe-Gotha, s'était fait une réputation européenne par ses travaux astronomiques. Il est mort à Paris, en 1832, du choléra.

(3) Jérôme Le François de Lalande. En 1751, sur la désignation de l'astronome Lemonier, Lalande, n'ayant que dix-neuf ans, avait été envoyé à Berlin pour faire des observations recommandées par l'abbé Lacaille. Maupertuis le présenta à Frédéric II, qui distingua le mérite du jeune envoyé scientifique.

(4) Amélie Harlay, femme de l'astronome Michel Le François de Lalande, a collaboré aux *Tables horaires* et publié l'*Astronomie des Dames*.

vieil oncle. J'ai revu chez eux un compatriote, l'astronome Burckhardt (1), commensal habituel du logis et auxiliaire de Lalande, comme la savante nièce.

Le géomètre sénateur Laplace était à ce dîner. Sa réserve et sa politesse, rappelant l'ancienne cour, ne ressemblent guère aux façons des Français d'aujourd'hui; elles ne révéleraient jamais le savant éminent. Son ton un peu raide était amusant à observer, comparé à l'abandon humoristique et aux plaisanteries parfois salées du pétulant amphitryon. Les manières de Mme Laplace, élégante Parisienne à la mode nouvelle, formaient un contraste non moins piquant avec l'animation de la nièce de Lalande. Il s'est élevé entre ces dames une discussion qui vaut la peine d'être mentionnée.

Bonaparte vient de décider qu'il n'y aurait que trois professeurs de latin et trois professeurs de mathématiques par école publique. On dresse une liste des livres qui seront exclusivement admis dans les écoles. Mme Lalande, dont le fils fréquente une école, trouvait que l'enseignement ainsi organisé est insuffisant; Mme Laplace, ayant également un fils à l'école, était d'opinion contraire. Comme elle ne réussissait pas à rétorquer les arguments de son érudite contradictrice, M. Laplace vint à la rescousse, en disant fort sérieusement, sans l'ombre d'ironie, qu'il pouvait certifier que c'était le Premier Consul en personne qui avait réduit les programmes. Il ajouta qu'il avait lu dans les volumineux procès-verbaux de la commission chargée d'organiser l'enseignement ces mots écrits de la main même du Consul : « Trois maîtres de mathématiques et trois maîtres de langue française, ça

(1) Burckhardt (J.-Charles), né à Leipsick en 1773, collaborateur de Zach et de Lalande, est mort à Paris en 1825, adjoint au Bureau des longitudes.

suffit. » Sur cette déclaration, la dispute a naturellement pris fin. Personne ne se permet un mot contre le gouvernement, dès que l'on se trouve en présence d'un homme qui prend son parti ou qui passe pour être son partisan; Laplace est considéré comme un de ses porte-parole avoués.

Au nombre des convives, on comptait plusieurs professeurs du Collège de France : le physicien Lefèvre (1), Lacosta (2) et d'autres. En qualité de directeur, Lalande loge dans les bâtiments du collège; son repas était donné à l'occasion de la réouverture des cours, à la fin des trois mois de vacances annuelles. Après le dîner, mon hôte m'a fait assister, à ses côtés, à la séance de réouverture, dans la salle affectée à ces solennités. On a fait plusieurs lectures : elles ne m'ont pas toutes semblé parfaitement appropriées à une assistance très mélangée. Pour commencer, M. Lefèvre a lu, au nom d'un M. Bouctot absent, un *Mémoire sur la torture*. L'auteur prétend que les nations les plus civilisées conservent ce vestige d'esclavage romain, et il a cité, comme preuve à l'appui, les Suisses, que nous, Allemands, nous ne considérons pas précisément comme « très éclairés ». La conclusion avait pour objet de glorifier la Constitution française qui aurait aboli la torture. Personne n'ignore cependant que cette abolition date de Louis XVI (3).

(1) Lefebvre-Gineau, professeur de mécanique, destitué en 1827, à cause de ses opinions. Investi de fonctions municipales à Paris pendant la Révolution, il les avait exercées avec une modération qui lui valut d'assez sérieux ennuis de la part des territoristes.

(2) Lacosta ne figure pas sur la liste des professeurs donnée dans l'*Histoire du Collège de France* de M. Lefranc. (Paris, 1893.) — Cette liste ne mentionne, il est vrai, que les suppléants parvenus au professorat; c'est peut-être le cas pour Lacosta.

(3) La *question préparatoire*, pratiquée dans le cours des procès pour crimes capitaux, a été abolie le 24 août 1780. La *question*

Un jeune savant, qui m'a paru un esprit distingué, M. Biot (1), a communiqué un court fragment d'une *Histoire des sciences pendant la Révolution*. Il a été beaucoup plus question, dans son fragment, de leur histoire *avant* la Révolution. Fortement pensé et bien écrit, ce morceau m'a séduit par l'absence de flatteries à l'adresse du gouvernement. Le fait est à noter aujourd'hui, dans une circonstance officielle.

Un vieux M. Cournand (2), professeur de littérature au collège, a débité une épître en vers, mi-didactique, mi-satirique, sur les *Avantages de la poésie*. Quelques traits heureux n'ont pas compensé l'ennui d'une prolixité fastidieuse.

L'helléniste Gail (3) a donné lecture d'une médiocre

préalable, pour obtenir l'aveu du crime avant l'exécution, a été supprimée en 1788.

(1) Biot, âgé de vingt-trois ans, débutait dans la carrière où il s'est illustré jusqu'en 1862. Son *Essai sur l'histoire générale des sciences* a paru en 1803.

(2) L'abbé Cournand avait été, en 1792, promoteur, au club de Saint-Étienne du Mont, d'une motion en faveur du mariage des prêtres. Conséquent avec sa doctrine, il épousa la fille d'un citoyen Dufresne, obscur violoniste. Si l'orthodoxie de Cournand est discutable, beaucoup de gens ont nié, comme Reichardt, son talent poétique. A propos de son *Épître*, l'un le régale de ce compliment :

Cournand veut que les vers
Aient pour nous de l'attrait;
Nous aimons tous les vers,
Excepté ceux qu'il fait!

Un autre, au défi d'écrire en vers de deux syllabes, lui répond par ces rimes malséantes :

Cet homme
Si grand,
Qu'on nomme
Cournand,
M'assomme!

Enfin, Luce de Lancival décoche cette triple épigramme :

Laharpe sait, dit-on, le latin ... à peu près,
Comme Gail sait le grec et Cournand le français!

(3) J.-B. Gail, dont l'érudition a été contestée par P.-L. Courier et d'autres hellénistes.

traduction de la magnifique oraison funèbre des guerriers athéniens, dans Thucydide. Son préambule contenait des remarques sur les analogies du caractère français avec le caractère athénien. Elles m'ont rappelé, non sans émotion, le parallèle autrement approfondi entendu par moi, il y a une trentaine d'années, aux leçons de géographie physique de Kant, entre les Athéniens et les Français d'une part, les Anglais et les Spartiates d'autre part. Durant les phases successives de la Révolution, les Français n'ont, en effet, que trop ressemblé aux Athéniens. Lorsque l'on entend raconter des épisodes de ces temps troublés, il est impossible de ne pas songer à Aristophane et à son *Dæmos :* on tiendrait pour invraisemblables plusieurs scènes du grand comique, si l'on n'avait présents à l'esprit les souvenirs révolutionnaires. Il ne faudrait pas de notables changements pour transformer en Aristophane français l'amer censeur attique.

Après quelques fables lues par un M. Aubert (1), Delille (2) s'est levé, salué par une salve d'applaudissements. Il a récité : *Le coin du feu*, spirituel morceau détaché de son œuvre la plus récente : *les Éléments* (3). Il

(1) L'abbé Aubert, journaliste et critique, avait publié, en 1756, un recueil de fables. Voltaire, avec sa fine ironie, avait dit de quelques-unes : « C'est du sublime écrit avec naïveté ! » Le naïf et vaniteux Aubert fit graver ces paroles sous son portrait.

(2) L'abbé Delille, qui s'appelait Montanier, du nom de son père naturel mineur, était revenu à Paris en 1802, après un exil volontaire dont les motifs ne peuvent guère se trouver que dans la détresse et l'ennui. Ce charmant conteur ne trouvait plus à qui parler ! Il s'était éloigné en mai 1795. Son retour fut salué avec enthousiasme, et la publication, à ce moment, de son élégie *la Pitié* — un peu verbeuse et languissante — fut applaudie par tous ceux qui regrettaient le passé, sans qu'elle déplût à l'homme qui allait bénéficier, pour son compte, de la persistance du sentiment monarchique.

(3) Titre exact : *L'homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levrault, an VIII (1800.)

l'a dit avec un ton parfaitement approprié ; mais il a passé ensuite à une longue tirade « sur la Mort », extraite d'un poème inédit, *l'Imagination* (1), et s'est mis alors à déclamer à la façon de ceux des acteurs des Français dont je n'aime pas le genre : des élévations et des abaissements rapides de la voix, des accélérations ou des ralentissements subits dans le débit, des enjambements d'un vers sur l'autre, sans donner le temps de respirer. Comme les orateurs précédents, il restait assis, pendant qu'il parlait, devant un pupitre en évidence, mais il se levait à chacune des poses marquant la fin des paragraphes. Il a répété cette manœuvre une trentaine de fois, se tenant debout dix à douze minutes, savourant les applaudissements qu'on ne lui ménageait pas.

On avait pu juger combien il était peu pénétré de la gravité de son sujet, en écoutant l'allocution enjouée, presque plaisante, dont il l'a fait précéder. « Je n'ai pas suivi, a-t-il dit, le conseil de Montaigne qui invite à se préoccuper beaucoup de la mort, afin de se la rendre familière. Je n'ai pas suivi davantage Lucrèce, qui invite à mépriser la mort, parce qu'elle met fin à tout. J'ai essayé de passer entre les deux. Il est remarquable, a-t-il ajouté, que Lucrèce se soit pendu, après avoir terminé son poème, et que l'un de ses traducteurs français ait poussé la fidélité envers l'original jusqu'à se pendre à son tour, sa traduction finie ! » Le rire universel qui a éclaté à ce moment a été l'exorde, au moins singulier, de la déclamation un peu apprêtée du poète.

Pendant la longue séance qui a précédé l'instant où Delille s'est fait entendre, il était demeuré immobile à sa place, assis à la grande table verte autour de laquelle

(1) Le poème *l'Imagination* n'a été publié qu'en 1806.

s'étaient installés les professeurs et quelques invités de choix. Sa tabatière, pleine de tabac d'Espagne, était ouverte, posée à sa droite, et il y puisait incessamment de grosses prises qu'il aspirait lentement, se passant ensuite légèrement sur le visage un grand mouchoir blanc qu'il replaçait méthodiquement à côté de sa tabatière. Gaïl et le chimiste Fourcroy m'ont présenté à Delille après la séance; c'est Fourcroy, directeur général de l'instruction publique, qui présidait, en l'absence du ministre de l'intérieur.

Cette séance s'était prolongée si tard, qu'il ne fallait plus songer à aller au spectacle; d'autant que le Collège de France, situé dans un des vieux quartiers de Paris, est à une grande distance des théâtres. Pour la première fois depuis mon séjour, j'ai dû me sevrer d'une représentation.

Les jours d'avant, j'avais entendu à l'Opéra les *Prétendus* de Lemoyne (1), et vu exécuter le *Jugement de Pâris*, ballet de Gardel (2). Le libretto des *Prétendus*, accepté par l'Opéra, surtout à cause de ses récitatifs, est heureusement conçu et se prêterait à une jolie représentation, mais la partition ne répond d'aucune façon aux promesses du livret. Pastiche du style bouffe italien du temps, elle est incolore et monotone.

Le ballet m'a prouvé que, malgré le mérite des artistes de la danse, la pantomime a dégénéré sensiblement à

(1) Les *Prétendus* datent de 1789. — Moyne (J.-B.), dit Lemoyne, était mort en 1796. Le jugement de Reichardt sur ses *Prétendus* est fondé; cette partition est restée cependant trente-cinq ans à la scène! A notre avis, ce que Lemoyne a fait de plus méritoire, c'est d'avoir préparé les débuts à Varsovie (vers 1795), où il dirigeait l'orchestre d'une troupe ambulante, de la jeune Lorraine Cécile Clavel, qui devint la fameuse Saint-Huberty.

(2) Musique dHaydn (*sic*) et de Plesgel (*sic*) — Pleyel, — arrangée par Méhul. — 5 mars 1793. — (Texte des affiches du temps.)

l'Opéra. La grâce suprême a disparu, la dignité et la perfection de l'ensemble font défaut. Vestris et ses comparses bondissent, s'étirent, s'allongent de mille manières : rien n'y fait! Le ballet a cessé d'être cette merveille artistique de l'Académie royale dont aucune description ne donne l'idée. Il ressemble aujourd'hui à ce que l'on peut voir sur d'autres grandes scènes de l'Europe, avec un degré supérieur de richesse, de perfection et de grandeur; mais ce n'est plus qu'une succession d'évolutions séduisantes encadrant des tableaux voluptueux. Gardel a un talent incontestable pour disposer ses tableaux et charmer les yeux; quant au plan de ses pantomimes, de celle-ci notamment, il est puéril. Je ne suis même plus satisfait de la décoration : les draperies sont, il est vrai, magnifiques, les derniers plans de la scène fort beaux, mais les devants sont négligés. On paraît ne songer qu'à ménager de la place aux évolutions interminables des danseuses, en sacrifiant les véritables effets de la scène. On s'aperçoit trop que les artistes ont affaire à un public plus grossier et moins intelligent que celui d'autrefois; ce public se fait juger, du reste, par son tapage et par ses applaudissements ineptes.

Le costume des danseuses est d'une élégance et d'une richesse qui défient la critique. Nos directeurs d'outre-Rhin lui feraient un triple reproche : celui d'être trop court, trop diaphane et trop coûteux. L'éclairage est habilement compris; l'optique et le pittoresque ne laissent rien à désirer.

Ce qui contribue à diminuer pour moi l'attrait des ballets, c'est leur musique, composée d'airs ramassés dans tous les quatuors, symphonies, sonates ou opéras connus. Les nobles motifs d'Haydn sont accouplés aux plus plates rapsodies et le tout s'exécute sur un rythme

qui s'accélère ou se ralentit suivant le seul caprice de la ballerine, sans que l'on s'occupe d'habiller d'un peu d'harmonie cette mosaïque étrange, afin d'en dissimuler les reprises manquées et les bigarrures choquantes. Et dire que cela se passe dans ce Paris où Rameau avait porté si loin la perfection de la musique des ballets! Personne n'a souvenance ni souci du caractère élevé que ce grand maître avait su lui imprimer.

J'ai passé deux soirées au *Théâtre Feydeau*. Parmi les quatre pièces jouées, il en est deux qui m'ont extrêmement intéressé. L'une est l'*Ariodant* (1), de Méhul; le libretto est pauvre, mais quelle musique! Elle abonde en inspirations généralement bien développées; je signalerai le duo entre les amants, d'un sentiment, d'une passion et d'une beauté supérieurs. Le désir de faire montre de science harmonique entraîne quelquefois le compositeur à des digressions regrettables. Ainsi, dès l'ouverture, un motif, exécuté d'abord par les violoncelles seuls, est pris, repris, varié à satiété: la même critique peut s'adresser à plusieurs parties de chant. Mais tout cela n'infirme pas le mérite de l'ensemble de la partition. Deux bonnes cantatrices ont paru dans l'*Ariodant* : Mme Scio-Messier (2), belle voix, surtout dans les notes basses et dans le médium. C'est la première vraie cantatrice que j'entends à Paris: elle est comédienne et serait à la hauteur d'un emploi de grand opéra. Sa partenaire était Mlle Pingenet ainée, belle et assez bonne actrice, dont la voix vibrante et étendue se prête aux airs de bravoure. Ga-

(1) L'*Ariodant* produit à la scène par Méhul, en 1799, après un silence de deux ans, motivé par ses études dont sa nomination comme inspecteur du Conservatoire lui avait fait sentir la nécessité.

(2) Mme Scio-Messier, un des plus beaux talents de l'Opéra-Comique, avait débuté à Feydeau en 1792. Une phtisie pulmonaire l'a emportée en 1807.

vaudan (1), agréable ténor et acteur intelligent; Solié (2), bonne basse chantante, étaient dignes de donner la réplique aux chanteuses. Le même soir, deux excellents comiques, Dozainville et Baptiste (3), se sont montrés dans le *Valet de deux maîtres*, petit acte médiocrement musical du flûtiste Devienne (4), l'auteur plus heureux des *Visitandines*. Il y a surabondance de talents parmi les artistes de cette scène.

Une seconde partition de Méhul ne m'a pas causé moins de plaisir que l'*Ariodant* : c'est *Une Folie*, pièce d'intrigue amusante, soutenue par une musique vive et spirituelle. Elleviou, Martin, Solié, Dozainville et Mlle Pingenet l'ont aussi spirituellement jouée que bien chantée. A entendre mes voisins de l'orchestre, la pièce perd beaucoup par l'absence de Mlle Phillis (5), partie récemment pour Pétersbourg; elle serait sans rivale, paraît-il, dans les rôles de sentiment naïf. Elleviou est

(1) Gavaudan, ancien mousse, commençait à manquer de voix et son débit perdait de sa justesse; mais il conservait la chaleur qui séduit toujours le public et qui a maintenu son succès de 1791, année de son début à *Montansier*, jusqu'en 1816. (V. *La tribu Gavaudan* dans l'intéressant volume de A. Pougin, *Figures d'opéra-comique*.

(2) Solié, de son nom Soulié ou Soulier, bon musicien, chanteur intelligent plutôt qu'habile vocaliste, phrasait avec ampleur. Il a écrit une vingtaine d'opéras-comiques; sa musique facile et ses mélodies un peu triviales plaisaient aux auditeurs du temps.

(3) Baptiste, frère de Baptiste, l'excellent acteur *des Français*. L'opérette *le Valet de deux maîtres* est de 1799.

(4) Devienne, instrumentiste distingué et instruit, a contribué efficacement à perfectionner les orchestres français; outre sa musique instrumentale, il a composé des opéras-comiques, dont quelques-uns remarquables par la fraîcheur des idées et l'élégance du style. Tué par l'excès de travail, Devienne est mort fou en 1803.

(5) Phillis (Jeannette), second prix du Conservatoire en 1801, a quitté la scène après dix ans passés au *Théâtre-Français* de Pétersbourg. Une sœur cadette de Mlle Phillis a été la seconde femme de Boïeldieu

un des beaux hommes et des plus séduisants que j'aie vus; le type idéal de l'amoureux! Sa voix n'a pas un fort volume, mais elle est franche, sympathique et il la manie admirablement. Martin (1) le dépasse toutefois; son timbre est plutôt celui du baryton que du ténor et sa méthode prouve combien il est musicien; il n'est pas moins bon comédien. Peut-être pourrait-on lui reprocher, ainsi qu'à Elleviou, d'abuser des fioritures. Mais sur une scène du genre adopté à Feydeau, ce que le public veut avant tout ce sont des représentations amusantes. Lorsqu'une pièce réussit, on peut la donner pendant plusieurs semaines sans interruption et la reprendre ensuite, environ chaque mois, pendant longtemps. Or les loges étant généralement louées à l'année, leur personnel ne change pas; de plus, il est de mode que, même les non abonnés reviennent souvent aux pièces à succès. Un public ainsi composé désire évidemment que les acteurs varient leur jeu, et les acteurs ne peuvent que se plier à son goût.

Le soir où l'on donnait *Une Folie*, on avait joué, comme lever de rideau, *le Prisonnier* de Della Maria (2). Une invitation m'avait empêché d'arriver à temps pour l'ou-

(1) Martin (Jean-Blaise), dont l'admirable voix atteignait, dans les cordes élevées, aux limites du ténor et, dans les sons graves, à la sonorité de la basse, était en réputation depuis 1788. Il s'est fait applaudir jusqu'en 1822; du même âge qu'Elleviou, nés tous deux en 1769. Les *Figures d'opéra-comique* de A. Pougin sont à consulter sur ces excellents artistes.

(2) Della Maria (Dominique), né à Marseille, de parents italiens. Le joli poème du *Prisonnier*, début lyrique (1796) de Della Maria à Paris, lui avait été généreusement offert par Alexandre Duval. Un style original, mélodique, valut un vif succès au jeune compositeur, admirablement secondé par le délicieux ensemble de la troupe Feydeau. La faiblesse des œuvres postérieures de Della Maria laisse présumer qu'il avait épuisé de bonne heure son fonds d'idées mélodiques.

verture. et l'ennui de n'avoir pas joui de toute cette piquante et facile partition, si bien interprétée, n'a pas été compensé par le récit que m'a fait un de mes voisins de la triste fin du compositeur, mort à trent-deux ans.

D'après les bruits de coulisses, Della Maria s'abandonnait aux séductions de la grande ville, avec la fougue du tempérament provençal. Il y a environ dix-huit mois, sortant d'une partie joyeuse, il s'évanouit dans la rue Saint-Honoré. Transporté dans une maison voisine, il expira sans reprendre connaissance et, comme on n'avait trouvé sur lui aucun indice de nature à le faire reconnaître, il a fallu un certain temps avant que l'on ait pu constater son identité. Tout Paris regrette cet artiste; son caractère aimable n'était pas moins apprécié que son talent et les œuvres de sa jeunesse feront longtemps la joie des amateurs.

IV

19 novembre.

J'ai passé plusieurs après-midi au *Musée central des Arts* qui abrite des trésors de peinture et de sculpture. On doit regretter que la lumière venant des deux côtés, par les fenêtres, soit aussi peu favorable aux tableaux. Il est impossible de juger une grande toile d'un coup d'œil d'ensemble: il faut absolument changer de place, à plusieurs reprises, afin d'apprécier les différentes parties sous leur vrai jour. La salle d'entrée, qui sépare la galerie des tableaux des cabinets des dessins, est la seule où la lumière tombe d'en haut. On avait projeté de disposer de même la grande galerie: mais ce serait une dépense de plusieurs millions et l'on n'en parle plus.

Le classement des tableaux, par école et par maître, a plus de mérite au point de vue de l'histoire de l'art, qu'au point de vue de l'agrément du public. En pénétrant dans la galerie, on trouve d'abord les œuvres des grands peintres de l'ancienne école française : Lebrun, Poussin, Lesueur, attirent l'attention; Vernet, le grand peintre de marines, a plusieurs belles toiles; pour Claude Lorrain, à l'exception d'un merveilleux coucher de soleil (1), j'ai vu ailleurs de plus beaux produits de son pinceau.

(1) *Un port de mer au soleil couchant*, signé : CLAUDIO. INV. ROMÆ. 1639.

Les écoles hollandaise et allemande sont richement représentées par Van Dyck, Rembrandt, surtout par Rubens. Il y a d'excellents tableaux de Durer et de Holbein; mais on apprécie mieux ces maîtres à Bâle, à Nuremberg, à Augsbourg et dans d'autres villes allemandes; de même, il faut aller à Düsseldorf pour connaître Van der Werff.

Ce n'est qu'en arrivant à la partie de la galerie réservée à l'école italienne que ma curiosité artistique a été pleinement satisfaite. Quelle richesse d'œuvres d'art! quelle noblesse, quelle élévation dans leur caractère! Quelle jouissance de contempler, pendant des heures, les peintures d'Albano, Caracci, Correggio, Domenichino, Guercino! Et qu'est-ce, devant Raphaël? On voit déjà, dans la galerie, des chefs-d'œuvre du maître incomparable; il en est d'autres, plus beaux encore, que l'on exposera incessamment. Ces derniers sont aux mains des restaurateurs, car malheureusement, malgré les précautions prises, malgré les injonctions répétées, beaucoup d'œuvres d'art apportées d'Italie ont subi des traitements barbares. La plupart des toiles ont été emballées avec leurs cadres de dimensions différentes et empilées, sans séparation entre elles; on s'aperçoit maintenant des détériorations causées par les moulures des cadres. Heureusement, l'habileté des restaurateurs répare en partie les dégâts. Cette habileté est effectivement poussée fort loin : je citerai une *Sainte Famille* de Raphaël qui semble intacte. Or, elle a été enlevée d'un panneau de bois rongé par les vers et transportée sur toile. A l'aide de scies et de limes extrêmement fines, on détache la mince feuille de bois qui supporte la peinture et, lorsque les couleurs n'ont pas été endommagées par un accident, on la reporte sans retouches sur la toile.

Mais quand l'état de la peinture a nécessité une restauration plus sérieuse, il est facile de s'apercevoir que ce n'est ni Raphaël ni un de ses élèves qui a tenu le pinceau. Le vernis épais et luisant, étendu sur certains tableaux, produit aussi un effet déplaisant.

Je n'ai pu résister à la tentation de me glisser dans le cabinet des restaurateurs; le gardien qui défend la porte s'est laissé fléchir par les arguments sonnants habituels.

Avec quelle satisfaction inexprimable je me suis retrouvé en face de *la Transfiguration!* J'ai contemplé à mon aise ce chef-d'œuvre suprême du divin artiste et, au lieu de le voir, comme en Italie, mal éclairé, dans une église obscure, il m'apparaissait dans son meilleur jour, par le beau soleil d'une après-midi lumineuse. Depuis le jour où j'ai passé quelques heures à Dresde, en adoration devant la perle du Musée, *la Madone de Saint-Sixte,* je n'avais pas ressenti une émotion aussi profonde. Je veux me ménager le moyen de revoir plusieurs fois *la Transfiguration* dans les mêmes conditions, car on doit la placer prochainement dans la galerie, où le jour lui sera beaucoup moins favorable. Gareis qui, depuis un an, s'occupe à copier, pour la princesse Galitzin, des tableaux de l'école italienne, m'a promis de ne pas me laisser quitter Paris sans me donner une copie de *la Transfiguration.*

Plusieurs centaines de tableaux endommagés sont en magasin. Que de détériorations n'ont-ils pas subies! Une seconde *Sainte Famille,* peut-être un des tableaux les plus achevés du maître, est également à la restauration. Parmi ces innombrables peintures, posées le long des murs sur trois ou quatre rangs ou empilées sur le parquet, il en est une qui m'a frappé : c'est un tableau de moyenne grandeur, d'un coloris spécial rappelant la peinture à la

cire, mais d'une vigueur et d'un caractère extraordinaires. Il représente les *Parques* (1); on m'assure qu'il est de Michel-Ange et que c'est l'unique tableau de ce maître venu d'Italie. Incontestablement, l'œuvre est d'un grand peintre dont la manière ne rappelle aucun artiste connu: Michel-Ange, le génie universel, peut en être l'auteur. Cette peinture n'est que légèrement endommagée.

En sortant de la salle qui recèle tant de trésors, je me suis arrêté de nouveau dans la galerie, avec un pieux recueillement, devant quelques toiles de Léonard de Vinci. J'ai constaté avec bonheur qu'elles ne sont ni endommagées, ni restaurées.

On paraît avoir apporté plus de soin au transport des *Antiques:* quelques-uns des plus importants ont toutefois reçu des atteintes. Ainsi, il m'a été impossible de retrouver, au *Laocoon*, ces restes de la tête antique du serpent dont parle Gœthe dans ses *Propylées* (2). Ce groupe admirable, comme d'autres de même valeur, est si mal placé, qu'il faut nécessairement se poser en face pour le bien voir. Le mauvais arrangement est particulièrement défavorable à la *Vénus du Capitole*, mise non loin de l'*Apollon du Belvédère*, contre un mur et défendue par une balustrade: or vous savez que c'est le dos de la statue, très supérieur comme sculpture à celui de la *Vénus de Médicis*, qui en est la partie merveilleuse. Beaucoup de

(1) C'est au palais Pitti, à Florence, où elles ont été réintégrées après 1815, qu'il faut contempler aujourd'hui les trois têtes, pâles, impitoyables, impassibles comme le *Fatum* antique, dont le burin ne peut rendre l'intensité d'expression.

(2) Gœthe avait écrit dans son périodique *les Propylées :* « La tête *restaurée* du serpent ne rend pas exactement l'action de mordre. Heureusement les fragments antiques des deux mâchoires sont encore adhérents à la partie postérieure de la statue. Pourvu que ces indices précieux ne se perdent pas pendant les malheureux changements actuels. »

statues, l'*Apollon* notamment, ont des supports trop élevés : les pieds sont à la hauteur de l'œil du spectateur, en sorte que l'on ne contemple leurs formes divines que de bas en haut. L'*Apollon*, également placé trop haut en Italie, y était mieux éclairé. Ici, il reçoit le jour par une haute fenêtre latérale dont l'appui est à un niveau inférieur à celui des pieds de la statue; pour le bien examiner, il faut monter sur un tabouret en se plaçant du côté opposé à la fenêtre. A Rome, c'est à la lueur des flambeaux que l'on admirait le mieux ce chef-d'œuvre; mais l'usage de ces illuminations n'est pas introduit à Paris.

Naturellement, on a supprimé les affreuses feuilles de vigne vertes, imaginées par la pruderie romaine. On a fait disparaître aussi les inscriptions dorées rappelant les noms des papes qui enlaidissaient presque chaque statue; mais on en a remplacé quelques-unes par de longues inscriptions modernes qui ne valent pas mieux. Au bas de l'*Apollon*, une plaque de bronze, scellée par Bonaparte en personne il y a deux ans, porte :

LA STATUE D'APOLLON QUI S'ÉLÈVE SUR CE PIÉDESTAL,
TROUVÉE A ANTIUM SUR LA FIN DU XVe SIÈCLE,
PLACÉE AU VATICAN PAR JULES II AU COMMENCEMENT
DU XVIe.
CONQUISE L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE PAR L'ARMÉE
D'ITALIE,
SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL BONAPARTE,
A ÉTÉ FIXÉE ICI, LE 21 GERMINAL AN VIII.
PREMIÈRE ANNÉE DE SON CONSULAT.

Sur le côté opposé du piédestal, on lit :

BONAPARTE Ier CONSUL
CAMBACÉRÈS IIe CONSUL
LEBRUN IIIe CONSUL
LUCIEN BONAPARTE, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

A un autre jour, la description du Cabinet des dessins : les chefs-d'œuvre n'y manquent pas.

On est admis à visiter ces belles choses tous les jours, de neuf heures à quatre heures, sur la présentation de son passeport ou du certificat que la police vous délivre au dépôt de cette pièce ; les artistes qui veulent copier ou dessiner n'ont qu'à se faire inscrire à l'administration du musée. Les salles et les galeries sont fermées le vendredi, jour de nettoyage ; c'est le jour que les étrangers de distinction choisissent afin de ne pas être troublés dans leur plaisir artistique, mais il leur faut une autorisation spéciale du ministre de l'intérieur. Le samedi et le dimanche, tout le monde entre. Le public est alors si nombreux et si malpropre que l'on devrait consacrer le lundi au nettoyage. Dans ce public j'ai surtout remarqué beaucoup d'anciens soldats et d'invalides, en uniformes plus ou moins déchirés. Les militaires cantonnés hors Paris se présentent souvent dans le courant de la semaine et le majestueux concierge les laisse pénétrer, grâce à leur costume.

Parmi les gens de passage à Paris, je viens de rencontrer Châteaugiron (1), qui a accompagné Cailliard, lors de sa mission à Berlin et qui est resté chez nous quelques années. Il est attaché maintenant à la légation de Pétersbourg et ne se trouve ici que pour recueillir son opulente succession paternelle. Après un fort bon dîner, il a complété mon régal en me montrant ses curiosités, — il a les goûts du vrai collectionneur, — notamment

(1) Hippolyte Le Prestre, marquis de Châteaugiron, né à Rennes en 1774, ancien aide de camp de Marceau, avait été secrétaire de légation en Prusse de 1795 à 1799. Sa nomination à Pétersbourg datait de 1801. Sa mère, née Descartes, a été le dernier rejeton direct de la famille du philosophe.

un vieux portrait de Descartes qu'il compte parmi ses ancêtres. Une longue lettre autographe de Descartes, d'une écriture ferme, large, virile, a le même caractère que la tête énergique du philosophe. J'ai acheté, à l'un de mes précédents voyages, une gravure ancienne française qui me paraît faite d'après le portrait que possède Châteaugiron.

Enfin! j'ai revu de nouveau au *Théâtre-Français* mon vieux et cher Molière, mais donné, Dieu sait comme! On jouait le *Misanthrope* et *Sganarelle*. La première pièce a été rendue d'une façon tout à fait médiocre; beaucoup plus mal qu'en 1792, alors que Molé (1), seul capable de soutenir le poids d'un rôle taillé par Molière, animait la scène. Le vieux Baptiste, qui le remplace, est insuffisant et maniéré; il saute aux yeux qu'il ne cherche qu'à imiter son prédécesseur. Il y a huit ans, j'ai vu le *Misanthrope* infiniment mieux joué à Hambourg par la troupe de Bruxelles que la guerre avait fait fuir. Mlle Mézeray (2) s'est montrée convenable dans le rôle de Célimène: c'est tout ce qu'il m'est permis de dire.

Sganarelle a été moins mauvais; mais je n'ai plus retrouvé, chez les acteurs, la gaieté française, — qui n'était ni la jovialité allemande ni la licence italienne ou anglaise, — cette gaieté des grands comiques, toujours nationale et de bon goût, même dans ses exagérations. La charge italienne, avec laquelle les nouveaux bouffes familiarisent en ce moment le public parisien, perce sous

(1) Molé (René), au théâtre depuis 1760; mort en 1802. Il est rendu compte de ses funérailles au chapitre XII, lettre du 17 décembre, et son talent est apprécié au même endroit.

(2) Jolie, élégante, spirituelle, pourvue d'un organe agréable, Mlle Mézeray avait d'abord été chargée des rôles d'*amoureuses*. On lui reprochait alors un manque de sensibilité. Plus tard, dans les *grandes coquettes*, son défaut d'abandon était critiqué par les délicats.

le jeu des acteurs actuels des Français. Quelques-uns, Dugazon surtout, visent évidemment à rivaliser avec les Italiens. Autrefois, c'étaient les « Bouffons » qui imitaient les modèles du *Théâtre-Français* et devenaient ainsi des acteurs, comme il ne s'en trouve et ne s'en est jamais trouvé en Italie. « Sganarelle ou le mari qui se croit trompé » est le *Cocu imaginaire* de Molière, récemment remanié et adapté à un autre dénouement par un dramaturge moderne (1). Rœderer ou son rédacteur de l'article-théâtre du *Journal de Paris* (2) fait, au sujet de cette pièce, une observation assez fondée : « Puisqu'aujourd'hui, écrit-il, la décence du langage doit se perfectionner en raison inverse de la corruption des mœurs, on a bien fait de supprimer le vilain nom.

Tel pourrait s'offenser du nom
Qui s'accommode avec la chose ! »

Le critique ajoute avec raison que le titre d'une pièce, dont le comique réside dans une confusion perpétuelle de personnes, dans des alarmes et des jalousies successives, ne lui semble pas bien choisi. Molière lui-même aurait, dit-on, intitulé primitivement sa pièce : *Les fausses alarmes :* c'est le titre que l'on aurait dû conserver. Les vers suivants montrent comment l'auteur moderne a dénaturé le langage si plaisant mis par Molière dans la bouche de ses petits bourgeois. Dans la pièce ancienne, la femme irritée s'écrie :

Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !

(1) *Sganarelle, ou le Mari qui se croit trompé*, comédie de Molière, arrangée avec un nouveau dénouement et mise en un acte et en vers par J.-A. Gardy.

(2) Depuis 1795, Rœderer, non fructidorisé grâce à Talleyrand,

Elle dit, dans la pièce actuelle :

> Quand veut-on proclamer que, par un nouveau code,
> On peut changer d'époux comme on change de mode?

Le dénouement n'est pas meilleur que celui de Molière, déjà critiqué par Voltaire.

Après avoir blâmé, je ne suis pas fâché d'avoir à dire du bien de la tragédie au *Théâtre-Français*. Je viens d'entendre Talma dans l'*Œdipe* de Voltaire : il a été superbe en plusieurs endroits, son accent, ses attitudes ont eu la grandeur tragique, mais il n'a pas complètement répondu à mon attente : — le rôle, il est vrai, n'est pas un de ses meilleurs. — Il m'a semblé que son jeu manque du calme et de l'assurance tranquille d'un maître ; malgré l'excellence de son jeu, ses intentions préméditées sont trop sensibles. Les poses et les gestes sont en général réussis et ce n'est pas seulement pendant qu'il déclame qu'il est en action, il sait y rester pendant qu'il écoute. C'était là un des beaux côtés du talent de Lekain : tant qu'il était en scène, chacune de ses attitudes aurait pu servir de modèle à un peintre. Mais, s'il me souvient bien du temps de ma jeunesse, époque à laquelle Frédéric II fit venir Lekain à Berlin, le jeu de ce tragédien était si parfaitetement naturel, qu'il semblait jaillir spontanément du caractère du héros mis en scène, bien que fréquemment la tournure de Lekain fût en opposition directe avec le type du personnage. La beauté de Talma devait lui rendre facile une transformation de son jeu et lui permettre de s'incarner davantage dans les dieux et héros qn'il fait parler. Parisiens et étrangers m'avaient aussi affirmé qu'il

avait pris la direction du *Journal de Paris*, auquel il avait collaboré du temps de Condorcet, quand la feuille s'appelait *Chronique de Paris*.

s'était créé un genre de déclamation différent du ton conventionnel des anciens acteurs tragiques, et plus près de la nature. J'ai donc été surpris de constater qu'il conserve l'habitude d'élever et d'abaisser rapidement la voix dans une même période, souvent dans une même phrase, avec des éclats sur les syllabes accentuées. Lekain et Aufresne (1), visant, chacun à sa manière, à la perfection, ne suivaient pas cette méthode ; de leur temps, elle n'était adoptée que par les acteurs de second ordre, qui lui sont restés fidèles. Pour Talma, peut-être est-ce au public que l'on doit imputer en partie le défaut, parce que ce public ne manque jamais d'applaudir une tirade ronflante, et que Talma, friand d'applaudissements, cède à la tentation de les provoquer. Pendant que je l'écoutais, je me prenais à souhaiter que ses heureuses dispositions eussent des occasions de se développer devant un auditoire plus cultivé, mieux doué de l'intelligence des beautés supérieures de la tragédie. Mais où trouver un semblable auditoire ? Les acteurs grecs de la grande époque ont-ils, eux-mêmes, parlé devant un public de choix ? J'en doute. Je m'imagine que, dans tous les siècles, l'artiste se sentant la vocation et la puissance d'atteindre la perfection doit faire preuve d'abnégation courageuse, fixer son idéal, sans se préoccuper des contemporains et travailler à l'éducation des spectateurs de l'avenir. La

(1) Moins connu en France que Lekain, Aufresne, de son vrai nom Jean Rival, né à Genève, débuta à la Comédie-Française en 1765. Le naturel et la simplicité de son jeu furent goûtés par le public, mais suscitèrent une vive opposition de la part des comédiens dont ils bouleversaient les habitudes de déclamation. Fatigué de leurs tracasseries, Aufresne partit pour Berlin, où Frédéric II sut apprécier son « jeu noble, simple et vrai » (Lettre à Voltaire, 1755). Catherine II l'attira ensuite à Pétersbourg ; les applaudissements et l'estime générale y restèrent fidèles au tragédien jusqu'à sa mort, en 1806.

conscience de certains défauts de sa physionomie et de sa voix contribue sans doute à donner un air contraint à l'excellent artiste. Son organe profond, monotone, réfractaire aux modulations, dégénère facilement en cris, dès qu'il faut exprimer un sentiment violent ou énergique. Le timbre de sa voix et son visage sévère ont destiné Talma aux grands rôles tragiques; quant aux autres rôles qu'il essaye ou subit, il doit sentir la nécessité de leur consacrer beaucoup plus de travail. — *Oreste*, dit-on, est son triomphe ; il me tarde de l'y voir.

Saint-Prix (1), chargé du rôle de *Philoctète*, a déployé de véritables aptitudes tragiques. Je serais presque tenté de dire qu'il a mieux déclamé que Talma, bien que son organe, également profond et monotone, l'expose à prendre facilement un ton de prêcheur.

Mlle Raucourt (2), ma favorite de longue date, s'est parfaitement tirée du rôle de *Jocaste*, malgré un débit qui exagère parfois les défauts de Talma et de Saint-Prix. Elle a rendu magistralement plusieurs scènes ; celle de la double confidence, notamment, a été, pour elle et Talma, un véritable succès. Du reste, elle avaît dû mettre tous ses soins à son rôle, parce qu'une débutante s'y était fait applaudir pendant une absence du premier sujet. Elle devait aussi avoir à cœur de se concilier les bonnes grâces d'un public, assez mal disposé à son égard, qui

(1) Saint-Prix, entré aux *Français* en 1784, avait adopté l'emploi de *père noble ;* c'était le Maubant de l'époque.

(2) Mlle Raucourt (Antoinette-Saucerotte), avait quarante-six ans. Cette tragédienne était rentrée aux *Français* en 1799, après la fermeture, par ordre du Directoire, d'un *second Théâtre-Français* que l'aristocrate Raucourt avait ouvert, rue de Louvois, en opposition avec le *Théâtre de la République,* rue Richelieu, où dominait l'influence du démocrate Talma.

l'accuse de retarder les débuts d'une belle personne, son élève, dont elle vante les dispositions.

Comme autrefois, les acteurs se sont permis d'omettre ou de modifier des vers. Voltaire, malgré son énergie, n'a jamais réussi à supprimer cet abus impertinent, bien qu'il eût soin d'effacer, d'après l'avis de ses amis, ce qui aurait pu blesser les oreilles du public ou choquer les habitudes des acteurs.

S'il m'avait été possible d'oublier l'admirable *Œdipe* de Sophocle, je crois que cette représentation du Théâtre-Français m'eût fait goûter la tragédie de Voltaire mieux que ne l'a jamais fait la lecture. En général, c'est cependant à la scène que ses pièces me font l'impression la moins vive. A l'occasion d'*Œdipe*, les journaux sont pleins d'anecdotes sur la jeunesse de Voltaire ; ils ne lui ménagent pas les critiques. Son nom est devenu une pierre d'achoppement, un prétexte à invectives et à disputes. Je vous parlerai un jour de cette guerre de plumes ; aujourd'hui, il faut épuiser ma chronique théâtrale.

Une gracieuseté de la direction de l'Opéra, qui m'a gratifié, dans les termes les plus aimables, d'une des meilleures places de la salle, en m'envoyant une *Colère d'Achille*, poème de Lemercier, pour en écrire la partition, m'a décidé à retourner à ce théâtre. J'ai voulu entendre de nouveau le *Tamerlan* de Winter, et l'écouter avec une attention scrupuleuse : mon impression a été pire que la première fois ! Laïs a bien chanté quelques cavatines composées spécialement pour lui ; quant au reste de la troupe, mieux vaudrait n'en rien dire ! Néanmoins, comme me taire absolument à ce sujet pourrait me faire taxer de partialité et de jalousie, — reproche que je tiens à éviter, — je m'explique.

Je suis convaincu que le compositeur qui écrit, comme Winter, pour le trois chanteurs de l'Opéra chargés des rôles principaux, *Tamerlan, Seyda, Mocktar*, se heurte à une difficulté à peu près insurmontable et qui est de nature à détruire l'effet de toute partition. Mlle Maillard (1) n'ayant de belles notes que dans le registre inférieur, Winter a dû chercher à les utiliser et il y a réussi. Adrien (2) — Tamerlan — n'est pas, à proprement dire, une basse profonde, mais plutôt un baryton sans grand volume; pour lui, le compositeur a été forcé de rester dans les notes élevées. La conséquence est que cantatrice et basse empiètent, chacun de son côté, sur le domaine du ténor Laïs, qui se rapproche lui-même du baryton : le chant des trois rôles se trouve donc généralement limité à l'intervalle d'une octave. Il est facile de comprendre l'uniformité et la monotonie qui en résultent pour un opéra, et de deviner combien les éclats de voix subits de la première chanteuse, cherchant à provoquer les applaudissements dans les passages à sensation, doivent blesser une oreille délicate. Mlle Maillard atteint le comble de ses explosions irritantes dans l'opéra *Hécube* (3)

(1) Thérèse Davoux, dite Mlle Maillard, avait débuté dans le ballet. Elle parut comme chanteuse, en 1782, à l'Académie royale de musique; la beauté de son organe, sa taille imposante, la noblesse et l'énergie de son expression dramatique lui ont assuré, jusqu'en 1813, la faveur du public. Les critiques d'un partisan, peut-être outré du *bel Canto*, ne sauraient ôter un mérite réel à cette cantatrice.

(2) Adrien, chanteur énergique, a été victime de la déclamation lyrique en honneur à l'époque. Il ne put résister, malgré une constitution des plus robustes, à des cris perpétuels et abandonna la scène en 1804, pour devenir chef de chant, sans renoncer à une méthode qu'il a trop propagée.

(3) *Hécube*, tragédie lyrique en trois actes, par Milcent et Granges de Fontenelle, compositeur né à Villeneuve-d'Agen (1769). L'œuvre contient de remarquables passages. Mais les réminiscences, qu'on ne peut nier, justifiaient à certains égards cette plaisanterie, colportée à l'époque : « Si les paroles sont *mil-cent*, la musique est de

que je viens d'entendre pour mes péchés. Cette dernière expérience me détermine à ne jamais écrire une note pour la première cantatrice; d'autant mieux, que je viens de découvrir un talent nouveau dans Mme Henri (1). C'est faire un sacrifice réel, au point de vue dramatique, de se priver du concours de Mlle Maillard, car le public la tient décidément pour une grande tragédienne : il acclame chacun de ses cris, chacune de ses contorsions : plus elle s'agite, plus elle rugit, plus les bravos et les trépignements retentissent. Les artistes d'un talent calme et fin ne peuvent lutter avec elle. De même qu'à la lumière de la rampe le plus joli teint paraît blafard à côté d'un visage fardé, de même les chanteuses moins agitées semblent inertes ou pétrifiées en face de la première chanteuse. Et, comme les appointements sont en raison des bravos, ces jeunes artistes sont contraintes de se démener et de crier, quoi qu'elles en aient. En général, elles n'arrivent qu'à briser leur voix; car, en dépit de leurs efforts, elles paraissent toujours faibles et mesquines en regard de Mlle Maillard, dont la vigueur écrase sans fatigue tout son entourage. Ce soir, Laynez (2) l'a imitée et même dépassée : lui aussi est regardé comme un tragédien, bien qu'à mon avis, de toute la troupe, Adrien seul ait quelque titre à ce nom. Malheureusement sa voix ne vaut guère mieux que celle de Laynez. — Pour achever le

cent-mille! » Les décors d'*Hécube,* l'embrasement de Troie surtout, étaient très beaux. Kotzebue, qui vit la pièce en 1804, en fait grand éloge, à ce point de vue.

(1) Mme Henry, *en remplacement* comme premier rôle, était entrée à l'Opéra en 1796; en 1799, elle prit le *deuxième rôle tendre* : en 1800, celui des *jeunes princesses.* A partir de 1804, elle ne figure plus sur l'état du personnel.

(2) Laynez ou Lainé avait débuté à l'Opéra en 1773. Jeu expressif mais exagéré; chant chevrotant, ridicule chez un ténor de la première scène lyrique.

récit de mes infortunes, j'ajoute que la poésie et la musique d'*Hécube* vont de pair : c'est du médiocre dilettantisme.

Le ballet *Héro et Léandre* (1) m'a procuré du soulagement, même au point de vue musical. Faite comme toujours de pièces et de morceaux, la partition n'en est pas moins écrite avec plus de goût et d'ensemble que d'habitude. La pantomime est dénuée de valeur : livret en main, il m'était difficile d'en démêler la trame ; les danses, réellement charmantes, y sont de purs hors-d'œuvre. Un second ballet, *les Noces de Gamache* (2), m'a semblé au contraire trop intelligible dans sa trivialité : il est tiré, hélas! du chef-d'œuvre de Cervantès ; ce n'est qu'une grosse farce. Des artistes comme Vestris, Duport, la ravissante Gardel, ne devraient pas s'abaisser à de semblables pasquinades. Jamais le personnel de l'Académie de musique n'eût compromis de cette façon sa dignité. Non pas que je méprise le genre burlesque. Loin de là! Mais il ne faut pas que les divinités de l'Olympe cherchent à rivaliser avec les faunes et les satyres; en fait de cabrioles et de grimaces, les demi-dieux sylvestres l'emporteront toujours.

L'opéra-buffa ne m'a pas procuré grand plaisir jusqu'à présent. Je n'ai entendu que la *Molinara* (3) de Paisiello, faiblement jouée, faiblement chantée. Mlle Strinasachi (4),

(1) Ballet en un acte réglé par L.-S. Milon, chorégraphe assez distingué, musique de Lefebvre (1799). — Lefebvre, élève de Gossec, avait du goût et le sentiment de la scène; mort en 1839, après avoir été, pendant trente-cinq ans, bibliothécaire de l'Opéra.

(2) Musique de Lefebvre, cité ci-dessus; ballet réglé par Gardel.

(3) Opéra-comique écrit à Naples après 1785.

(4) Thérèse Strinasachi, applaudie à l'étranger, avait paru à Paris dans la première troupe d'opéra italien organisée sous le Consulat, en 1801, au petit théâtre de la rue de la Victoire; son triomphe était le rôle de *Carolina* du *Matrimonio segreto* de Cimarosa.

à qui le rôle de la « meunière candide » convenait il y a une douzaine d'années, au théâtre de Prague, est devenue trop forte et pesante; mais elle ne se laisse pas enlever son emploi de *prima donna!* Son chant, si agréable qu'il puisse être, n'a plus ni le piquant ni l'accent requis pour animer cette musique délicate. Elle ne dit bien que les mélodies naïves.

V

22 novembre.

Je viens de visiter la grande manufacture des pianoforte et de harpes des frères Érard (1). Tout se fait en grand chez eux et, malgré l'élévation de leurs prix, qui dépassent ceux des fabriques anglaises, le nombre d'instruments qu'ils vendent est énorme. Les petits pianoforte, format clavecin, coûtent cinquante louis neufs (1.200 francs); les grands à queue, décorés avec infiniment de goût, se payent de cent à deux cents louis (2.400 francs). La maison envoie ses produits dans tous les pays accessibles aux transports par eau.

L'établissement occupe deux grands bâtiments de la rue du Mail, un des quartiers les plus commerçants de Paris. Tout ce qu'exige la confection complète des instru-

(1) Sébastien Erard, né à Strasbourg le 5 avril 1752, mort à Paris le 5 août 1831 à son château de *La Muette*, fut un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique. D'un caractère noble et généreux, aimant les arts avec passion, il employait à l'encouragement des artistes les revenus de sa belle fortune. Son neveu Orphée Pierre, qu'il avait adopté, ajouta de nombreux perfectionnements aux inventions de son oncle. A sa mort, survenue en 1855, l'établissement fut pendant plus de trente ans géré avec une rare compétence par sa veuve. Ce sont leurs neveux qui en ont la direction aujourd'hui. La maison Erard occupe toujours le premier rang dans le monde entier et la bienveillance et la générosité à l'égard des artistes y sont de tradition.

ments s'y prépare : menuisiers, ébénistes, tabletiers, serruriers, ciseleurs, ont leurs ateliers spéciaux; dans d'autres parties de la fabrique, on travaille le bronze, on prépare la laque, les peintures, la dorure.

De grandes salles sont pleines de caisses de pianos terminés; ailleurs, des ouvriers procèdent à l'assemblage des pièces intérieures, sous la direction du maître en personne: plus loin on donne le dernier fini à l'instrument. Des salons contiennent quantité de piano-forte attendant l'amateur ou l'expéditeur: chaque jour, les emballeurs sont à l'œuvre. Les cours sont entourées de hangars abritant des piles de bois précieux. Un comptoir organisé suivant la méthode anglaise, avec teneur de livres et commis, est affecté à la comptabilité et à la correspondance; la caisse attenante s'occupe des payements, des entrées et des sorties.

C'est dans sa manufacture même qu'habite la famille Érard; son installation a du confort, comme il convient à des citoyens notables d'un pays riche. Chacun des frères a son logis particulier: l'un, amateur de peinture, a réuni une jolie collection de tableaux. Leur excellente sœur, qui gouverne la maison, habite sous le même toit avec ses filles; son élégant appartement est le rendez-vous habituel de la famille. De vastes salons sont destinés à recevoir les étrangers de distinction qui viennent en personne faire choix d'un instrument. A certains jours, ces salons s'ouvrent aux nombreux amis d'une famille restée fidèle à ces bonnes traditions d'hospitalité française qui s'en vont. A l'occasion du mariage de la fille aînée avec l'aimable peintre Bonnemaison (1), je viens d'assister à

(1) Bonnemaison, bon peintre d'histoire et de portraits, s'était fait remarquer au salon de 1797 par un portrait du célèbre horloger Bréguet, plus tard membre de l'Institut.

l'une de ces réunions. J'ai été charmé d'y rencontrer plusieurs artistes allemands : notre excellent violoncelliste Romberg (1), dont le talent est très goûté ici : les professeurs et compositeurs Adam, Widerkehr. Pfeffinger (2), et d'autres. Ces messieurs m'ont raconté que le pauvre Della Maria avait été l'un des hôtes assidus de la maison, et qu'il aimait à composer ses jolies mélodies sous les ombrages de la villa de Sèvres, mise à sa disposition par les bons Érard.

Les jeunes femmes de la famille sont d'agréables chanteuses (3) et des pianistes distinguées. Elles ont installé un comptoir particulier de musique dans une des salles de cette maison, véritable sanctuaire d'Euterpe.

Ce que je viens de dire peut donner une idée de l'importance de l'établissement. Pour apprécier la perfection des instruments qui en sortent, il faut, comme je l'ai fait, les essayer soi-même. Ils ont toutes les qualités désirables de brillant et de sonorité de toucher et répondent, mieux que les piano-forte anglais, aux intentions de l'exécutant; ces derniers ont peut-être plus de son.

Les frères Érard ont à Londres une succursale importante. C'est l'aîné, que j'ai regretté de ne pas voir, qui la dirige; il réside habituellement en Angleterre.

Cette succursale anglaise est principalement effectée à

(1) Romberg (Bernard), chef de l'école de violoncelle allemande, avait eu, aux concerts de la rue de Cléry et du théâtre de la rue des Victoires, un succès qui l'avait fait appeler, en 1801, à une place de professeur au Conservatoire. Il n'a pas prolongé son séjour à Paris au delà de 1803. Son exécution était remarquable par l'énergie de l'expression et la puissance du son.

(2) Trois artistes alsaciens : Adam (Louis), père d'Adolphe, et Widerkeher, l'un et l'autre professeurs au Conservatoire; Pfeffinger, compositeur distingué et professeur de piano.

(3) Adam (Louis) a publié un *Journal d'ariettes italiennes de Mlles Érard.*

la fabrication et à la vente des harpes, auxquelles M. Érard a apporté des perfectionnements remarquables. La seule vue d'un de ces instruments, si artistement travaillés, entre les bras d'une belle personne, cause du plaisir : suivant qu'elles sont plus ou moins ornées, les harpes coûtent de soixante (1,440 fr.) à cent louis neufs et au delà (2,400 fr.) ! Les Russes et les Anglais, bons appréciateurs d'un travail fini et plus à même que d'autres de satisfaire leurs fantaisies, achètent la plupart de ces instruments. A Paris, on en trouve chez quelques « nouveaux riches »; ils se les procurent, ne fût-ce qu'à titre de meubles décoratifs. Pas plus qu'eux, leurs enfants n'ont en effet grand souci de cette musique, qui passionnait jadis tout ce qui était riche et distingué. Les gens du grand monde sont presque tous morts, d'autres ont fui Paris, et ceux qui sont revenus, dans ces derniers temps, n'ont plus ni la fortune ni la tranquillité d'esprit indispensables à la culture des arts d'agrément. C'est une des raisons pour lesquelles, en dehors des théâtres, on entend si peu de musique. Autrefois, elle vous poursuivait en quelque sorte : dans une foule de maisons, on pouvait entendre un quatuor presque chaque après-midi, et il ne se passait guère de soirée sans grand ou petit concert. On n'avait que l'embarras du choix entre le bon et le meilleur; tout cela est fini !

Hier, cependant, j'ai assisté à un concert (1) donné par les élèves du Conservatoire. La direction m'avait fait la galanterie de m'envoyer, dans un aimable billet, une carte d'entrée pour tous les concerts qui se donneront par abonnement cet hiver, chaque dimanche, de deux heures à quatre heures. Gossec et Chérubini m'ont intro-

(1) En 1802, ces séances musicales s'appelaient *exercices*.

duit dans la loge des Inspecteurs, en m'y assignant, entre eux et *à perpétuité*, une place d'honneur. Ils m'ont fait faire la connaissance du vieux Monsigny (1), ce compositeur si plein de sentiment. En considération de son talent et de la gêne dans laquelle l'a mis la Révolution, on l'a nommé inspecteur du Conservatoire, bien que son âge et sa cataracte ne lui permettent plus de prendre une part active à la direction de l'Institut.

Le concert avait un intérêt particulier pour moi, parce que l'orchestre était uniquement composé d'élèves et qu'un élève le conduisait. Aucun des professeurs n'a pris part à l'exécution. Le vaillant orchestre s'est néanmoins bravement tiré d'une symphonie d'Haydn et d'une ouverture fort difficile de Chérubini. Et notez qu'il lui manquait quelques-uns de ses meilleurs sujets, convoqués à Saint-Cloud pour la messe du Premier Consul. Le Consul, dont le retour avait été annoncé, le matin même, par une salve d'artillerie, entend tous les dimanches une messe basse, avec morceau de musique.

On organise peu à peu sa chapelle; comme elle est encore peu nombreuse, les élèves du Conservatoire et le personnel de l'Opéra sont appelés à la renforcer.

Un jeune ténor a chanté une *aria* avec une excellente méthode : deux cors et un violon ont exécuté des concertos d'une façon surprenante pour des élèves. J'avais admiré le bon goût courageux du ténor disant son morceau avec une extrême simplicité; aussi ai-je été très choqué d'entendre dire autour de moi : « Il chante

(1) Monsigny avait soixante-treize ans; dès l'âge de quarante-huit ans, il avait cessé de travailler pour le théâtre. « Depuis, le jour où j'ai achevé la partition de *Félix* (1777), disait-il, en 1810, à Fétis, la musique a été comme morte pour moi; il ne m'est plus venu une idée. »

comme un élève ! » parce qu'il négligeait d'introduire des variations de son cru dans l'air naturel et touchant de Sacchini. C'est ainsi que l'on détruit toute disposition pour la bonne méthode de chant. Une élève de la classe des femmes s'est aussi fait entendre ; c'est ce qu'il y a eu de moins satisfaisant dans la séance. L'ensemble m'a fait en somme plaisir et je me propose de retourner aux concerts suivants. Il y avait un grand nombre d'abonnés dans la salle, mais peu de représentants du grand monde.

Comment vous dire le plaisir que m'a procuré avant-hier, au *Théâtre Feydeau*, l'audition de plusieurs opéras-comiques. D'abord, *Maison à vendre* (1), de Dalayrac, rendue d'une façon irréprochable. Elleviou et Martin ont chanté délicieusement cette jolie musique et se sont surpassés dans un duo. Martin a dit ensuite, d'une façon exquise, le petit duo caractéristique : *Toujours courant après ma belle*. Mais ce qui, par-dessus tout, est ravissant à Feydeau, c'est l'ensemble harmonieux de la troupe : Martin et Elleviou ont joué aussi bien qu'ils ont chanté ; Mme Dugazon (2) a été d'un naturel inimitable dans le rôle de la *mère ;* Mlle Pingenet l'aînée, très bonne dans celui de la fille, et Dozainville d'un comique impayable dans le personnage du *voisin Grippe-Sous* qu'on turlupine. Tout cela si bien conduit que, en vérité, j'en ai eu les larmes aux yeux de plaisir. *Maison à vendre* avait été précédée d'un petit acte, *le Concert* (3), dans lequel les

(1) *Maison à vendre* date de 1801.

(2) Lefèvre (Rosalie), femme de Dugazon, l'acteur des *Français*, avait reparu, en 1795, dans les rôles de *mères*. Elle y avait retrouvé le succès de ses rôles de *jeunes premières*, dans lesquels sa finesse et sa sensibilité enthousiasmaient les habitués de la *Comédie italienne* (Opéra-Comique), avant 1789.

(3) *Le Concert interrompu* ou *Les deux sous-lieutenants*. Un acte, à Feydeau, 29 mai 1802 ; musique de Berton (Henri). Cette pièce, avait

acteurs donnent effectivement un concert sur la scène. Martin a si habilement joué du violon et l'excellente basse Chenard du violoncelle, qu'ils se seraient certainement fait applaudir l'un et l'autre dans un salon de musique; Mlle Pingenet s'est fort bien accompagnée au piano-forte. La salle était comble et le *Théâtre Feydeau* mérite sa vogue. Autant que je puis en juger, c'est la seule scène parisienne qui ait gagné depuis dix ans. Il me reste à entendre, dans un de ses principaux rôles, l'étoile de la troupe, Mme Saint-Aubin.

Le même soir, à une *assemblée* chez le marquis Lucchesini, il m'a été donné d'admirer Mme Récamier, la beauté en renom. Elle est aussi séduisante que belle; son élégante toilette, blanc et or, lui allait à merveille et faisait d'autant plus d'effet, que le surplus de la société portait le deuil, à cause de la mort récente du duc Ferdinand de Parme (1). J'ai aussi admiré Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, femme de l'orateur du gouvernement au Conseil d'État. Bien que la « belle Laure (2) » ne soit plus une toute jeune beauté, elle a absolument adopté le genre moderne; sa physionomie et ses manières ont une teinte de sentimentalité langoureuse, inconnue dans le monde d'autrefois. Elle a un véritable talent de cantatrice : je m'en suis assuré à l'une de ses réceptions qui sont fort suivies. Elle dit *le Gluck* avec beaucoup d'expression et m'a chanté quelques scènes d'*Alceste* et

été représentée, d'abord en 1792, à la salle Favart, sous forme de comédie. Berton écrivit la partition pour faire valoir le talent de violoncelliste de son ami Chenard.

(1) Né en 1751, fut dépouillé de ses États en 1796; il mourut le 9 novembre 1802. Il était petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, et avait épousé une fille de l'empereur François Ier.

(2) La troisième fille de Mme de Bonneuil, l'amie que Mme Vigée-Lebrun retrouvait « très charmante; sa conservation tient du prodige », en 1801, à son retour de Russie. (*Souvenirs*, t. III.)

d'*Armide*, comme je ne les avais pas entendues depuis la Saint-Huberty : à cause d'elle, je me félicite d'avoir apporté la partition de mon *Tamerlan*.

Dimanche, bien que ce fût le jour du populaire, j'ai pu entrer fort tard à l'Opéra, grâce à l'amabilité des Delessert, chez qui j'avais dîné. Ils m'avaient offert une place dans leur loge : mais je ne suis arrivé qu'au dernier acte du *Mystère d'Isis*. C'est la *Flûte enchantée*, singulièrement travestie (1). Les décors sont beaux et les changements à vue des *Épreuves de l'eau et du feu* très bien machinés. Une nouvelle cantatrice, Mlle Armand (2), s'est révélée pour moi : sa voix est de bonne qualité et son jeu indique d'heureuses dispositions. Il serait facile, je crois, d'améliorer l'Opéra, en ce qui concerne les cantatrices; pour les chanteurs, c'est une autre question! L'exécution de la partition de Mozart a été satisfaisante, l'orchestre conserve son ancienne vigueur, les bons solistes y sont nombreux et Kreutzer (3), l'énergique violon, le conduisait avec talent.

Ce matin, j'ai retrouvé Kreutzer dirigeant une messe en musique, organisée par un M. Roze (4) en l'honneur

(1) Le titre original de cet opéra, joué à Vienne pour la première fois en 1791, *Die Zauberflöte*, serait plus exactement traduit par *la Flûte magique*. Son « travestissement » français était l'œuvre de Morel de Chédeville dont il a été question plus haut.

(2) Mlle Armand (Anne-Aimée) avait débuté à la salle Favart, en 1774. Sa voix était sonore et timbrée, son expression énergique; mais sa vocalisation manquait de légèreté et son intonation n'était pas irréprochable. Elle a quitté la scène en 1811.

(3) Kreutzer (Rodolphe), émule de Rode et de Baillot, auteur des opéras *Paul et Virginie*, *Lodoïska* (tous deux de 1791), était à ce moment *violon-solo* à l'Opéra; il n'est devenu chef d'orchestre qu'en 1816. Sans avoir la pureté de son exquise de Rode, ni la passion et le grand style de Baillot, Kreutzer jouait d'inspiration avec une originalité entraînante.

(4) L'abbé Roze, voué à l'enseignement de l'harmonie depuis 1779; bibliothécaire du Conservatoire de 1807 à 1819. Le manuscrit

de la Sainte-Cécile, dans l'église Saint-Gervais. L'entrée était payante : les places réservées du chœur devant le grand autel, gardées par des sentinelles, coûtaient trois livres; l'entrée simple, une livre. L'orchestre placé sur une estrade latérale a bien marché : mais la musique exécutée était fort médiocre. L'organiste Couperin (1), dont on faisait d'avance grand fracas, a touché l'orgue : l'instrument est aussi misérable que l'exécutant! Un organiste de cet acabit ne devrait pas s'appeler *Couperin;* le nom rappelle trop un glorieux passé musical et devient particulièrement agaçant, lorsqu'on est aussi attrapé que je l'ai été. Pendant la bénédiction et la distribution du pain bénit, — six immenses brioches, — Couperin a joué des motifs choisis en dépit du sens commun.

La grand'messe a été célébrée avec solennité. L'autel était entouré d'une haie de grenadiers qui, à l'élévation, ont mis, au commandement, genou en terre. Pendant l'office, les sentinelles qui gardaient les places réservées nous surveillaient de si près qu'il était impossible de se lever, de se retourner, de dire un mot à haute voix, sans être rappelé à l'ordre par un grenadier.

Incident à noter pendant cette cérémonie : un agent de police se fraye sans façon son chemin, à travers le cordon de sentinelles et les rangs pressés des assistants,

de sa messe de 1802 est conservé à cet Institut. Roze a composé, pour le sacre de Napoléon, un motet dont le finale s'est chanté, sous l'Empire, à toutes les solennités officielles.

(1) Couperin (Gervais) était le dernier rejeton mâle d'une famille originaire de Chaumes en Brie, qui s'est illustrée, durant près de deux siècles, dans la musique. Organiste et compositeur médiocre, il bénéficiait de la réputation de deux de ses aïeux : François Couperin dit le Grand (1668-1733), encore apprécié aujourd'hui pour ses jolis morceaux de clavecin, et Armand Couperin (1721-1789), organiste d'un talent d'exécution supérieur. Gervais Couperin est mort vers 1816. La place d'organiste de l'église Saint-Gervais a été héréditaire dans cette famille pendant près de deux cents ans.

pour percer jusqu'à un jeune homme, placé à l'extrémité du chœur, aux derniers rangs. Parvenu devant lui, le policier lui présente, sans mot dire, un billet ouvert. Le jeune homme, bien mis du reste, ne regarde même pas le billet, se lève et suit en silence. Seul dans l'assistance, j'ai paru étonné. Mes voisins à qui je demandais ce que cela signifiait m'ont répondu froidement : « Ce jeune homme a reçu notification d'un mandat d'arrêt. » Le procédé de l'agent de police me rappelle une aventure arrivée dernièrement à un de mes amis. On parlait devant lui des difficultés que l'on éprouve souvent à pénétrer dans certaines sociétés closes. « Moi, dit-il, j'entre partout! » Comme on s'étonnait de sa réponse et que l'on semblait incrédule, il tire de sa poche une carte qu'il tenait d'un employé supérieur et moyennant laquelle il avait accès partout. Le maître de la maison, homme haut placé lui aussi, jette un coup d'œil sur la carte et la déchire, en disant à mon ami : « Savez-vous que c'est en qualité d'espion de police que vous avez eu l'honneur de passer partout? » Vous voyez la figure du porteur de la carte!

Ma soirée au *Théâtre-Français* n'a guère été plus agréable que ma matinée à la messe de la Sainte-Cécile. On donnait l'*Abbé de l'Épée* (1), drame larmoyant, qui m'est antipathique par cela seul. Le jeu des acteurs a achevé de me le rendre odieux. Damas (2), assez bon d'habitude, a passé une scène entière à se traîner sur les

(1) Drame dans lequel le Tourangeau Bouilly, jacobin venu à résipiscence, a épanché sa sensibilité, en prenant pour canevas le *Procès du comte de Solars*, cause célèbre de la fin du dix-huitième siècle. Représenté pour la première fois en 1799, l'*Abbé de l'Épée* s'est maintenu longtemps à la scène sans raison bien appréciable.

(2) Damas (Alexandre), sociétaire depuis 1799, a quitté la scène en 1825. Beaucoup de zèle, l'habitude de la scène, un geste et une déclamation assurés, lui permettaient de chausser alternativement le cothurne et le brodequin, avec des succès d'estime.

genoux, en poursuivant son « père » de ses larmes et de ses gémissements. C'était intolérable ! Le vieux Monvel (1), un des rares survivants de l'ancienne *Comédie française*, avait commencé à jouer assez dignement son rôle d'*abbé de l'Épée*. Mais il a fini par le prendre sur un ton si tragique et si agité, que j'ai failli, dans mon exaspération, quitter la place. Mlle Mars a été gentille dans le rôle du sourd-muet : mais elle a joué infiniment mieux dans le petit acte *Caroline* (2), autre pièce semi-sentimentale. Dugazon eût été bien dans un rôle de valet, s'il n'y avait mêlé beaucoup trop de bouffonnerie italienne. Il est incroyable que l'on n'ait même pas su conserver aux *Français* la vraie tradition du personnage si plaisant du valet de comédie.

Les égards et la considération que l'on a, en France, pour les arts s'étaient déjà manifestés, à l'égard du peintre Guérin, — son *Hippolyte* excite toujours l'enthousiasme —, par les « entrées » que lui ont offertes les directions de l'*Opéra* et du *Théâtre Français*. Ce soir, dans le petit acte dont je viens de parler, l'auteur Roger a mis les vers suivants dans la bouche de « Caroline », censée revenir de l'Exposition :

Me voilà de retour : Ah ! quelle foule immense !
Tout Paris au Salon s'est réuni, je pense.
Surprise avec raison, j'interroge : on me dit,
Que le jeune Guérin, Guérin dont le *Proscrit*

(3) Jacques Boutet, dit Monvel, excellent acteur et dramaturge assez heureux. Petit et fluet, il compensait ces défauts extérieurs par une parfaite intelligence de ses rôles. Il avait doublé Molé avant 1780, et avait eu un succès bruyant, comme auteur et comédien, dans sa pièce de circonstance *les Victimes cloîtrées* (1791). Le public de 1802 continuait à l'applaudir dans les rôles à manteau. — Mlle Mars, nommée plus loin, fille de Monvel et d'une danseuse, Mlle Boutet, avait été introduite aux Français par Mlle Contat qu'elle devait remplacer si merveilleusement.

(4) *Caroline* ou *le Tableau*, comédie en un acte, en vers, par F. Roger.

Du plus rare talent sembloit l'effort suprême,
Dans un nouveau tableau s'est surpassé lui-même.
J'entre et vois tout le monde interdit, étonné,
Fixé sur un seul point, d'un seul côté tourné.
Chacun cherche un tableau, personne ne le quitte :
C'est Phèdre, c'est Thésée et le noble Hippolyte,
Dit-on de toutes parts. J'en approche un moment;
Quel effet! quel prestige! et quel enchantement!
J'ai cru, je l'avoûrai, voir leurs bouches muettes
Prononcer les beaux vers du plus grand des poètes,
Et par l'illusion de ce tableau divin,
Entendre encor Racine, en admirant Guérin.

Le « Proscrit », auquel ces vers font allusion, est le *Marcus Sextus* (1), exposé il y a deux ans, qui a déjà inspiré à Roger un impromptu analogue. Des applaudissements unanimes ont accueilli cet hommage à Guérin, parfaitement dit par Mlle Mars. Comme l'actrice avait regardé fréquemment vers un certain coin de la salle pendant qu'elle déclamait, les spectateurs ont fini par reconnaître Guérin et l'ont applaudi avec chaleur.

Un récent suicide alimente en ce moment l'éloquence des journalistes et leur procure l'occasion de dire son fait à la philosophie. Un garçon de treize ans, fils d'un imprimeur et apprenti chez un honnête doreur, vient de se tuer, parce qu'il ne pouvait supporter « le chagrin de se voir mal vêtu » ! La veille, il avait employé les neuf sous qui lui restaient à acheter des gâteaux dont il avait régalé une camarade de dix-huit ans : à la fin de la collation, il lui avait dit froidement : « C'est la dernière fois que nous mangeons ensemble ! » Resté seul, l'ap-

(1) *Retour de Marcus Sextus*, au Louvre. — Le personnage est imaginaire. — Exposée au salon de 1799, l'œuvre de Guérin avait enthousiasmé un public qui, songeant aux émigrés plutôt qu'à la peinture, avait vu une allusion politique dans le choix du sujet. Achetée douze mille francs par M. Ducretot, manufacturier, cette toile passa, pour la même somme, dans la galerie de Lucien Bonaparte.

prenti charge avec des clous et des morceaux de plomb un petit canon qui servait de jouet dans la maison, l'approche de sa tempe, y met le feu avec une mèche et se fait sauter la cervelle. On a trouvé, à côté de sa chandelle, un billet dans lequel il déclare qu'il se tue de sa propre volonté, sans que personne l'y ait incité. — La frivolité du motif, la précocité de la victime, sa résolution, son habitude des armes à feu sont des traits de mœurs de l'époque. Combien d'autres indices non moins caractéristiques ne pourrait-on pas relever, soit en parcourant les journaux, soit en flânant par les rues et les promenades. Les affiches du Palais-Royal, les enseignes, les annonces, les prospectus médicaux et autres, distribués à profusion sur la voie publique, fourniraient aussi ample matière à des révélations, où la décence et la réserve seraient aussi peu respectées l'une que l'autre. L'indiscrétion et l'impudence sont poussées à un degré vraiment incroyable.

VI

26 novembre.

Durant la semaine qui vient de s'écouler le répertoire du *Grand Opéra* m'a fort occupé.

Le premier soir, on donnait *Iphigénie en Aulide* de Gluck et le grand ballet *Psyché;* le second, *Alceste,* suivi d'un ballet très couru, la *Dansomanie.*

Quelle impression profonde m'a de nouveau causée l'admirable musique d'*Iphigénie!* Si je n'ai plus ressenti le ravissement extatique qui m'ôtait tout sang-froid, il y a seize ou dix-sept ans, aux représentations magistrales de ce chef-d'œuvre, cette fois, j'ai pu me rendre compte posément de l'incomparable mérite du premier acte.

Sans atteindre au grand style, une jeune cantatrice — Mlle Cholet (1), si je ne me trompe, — a chanté avec expression, d'une voix fraîche et bien timbrée, la partie d'*Iphigénie.* En revanche, Laynez a dépassé toutes les bornes dans ses cris; je m'étonne de n'avoir pas le tympan brisé. Mlle Maillard s'était contenue au début; je m'apprêtais même à me réconcilier avec elle, lorsque, vers la fin, elle est retombée dans sa méthode infernale. Et ce n'est qu'alors, hélas! qu'on l'a couverte d'applaudissements.

(1) Sa voix est belle; elle a de l'intelligence et du zèle. C'est un talent précieux mais de second ordre, disent les *Annales dramatiques.*

Malgré tout, l'ensemble conserve quelque chose de la dignité et du grandiose pittoresque d'autrefois. Les chœurs valent mieux, l'orchestre n'a rien perdu, la superbe ouverture a été enlevée d'une façon entraînante. Je n'ai pu cependant m'empêcher de renouveler, à part moi, le vœu que j'ai fait jadis : je trouve qu'il vaudrait mieux passer l'élégante petite introduction à deux parties en mineur et débuter par l'imposant motif en majeur. Il y a là, je le sais, comme dans toutes les œuvres de Gluck, une intention délicate; mais à l'audition, elle ne produit pas l'effet voulu.

Le fameux ballet *Psyché* (1), que je me réjouissais tant de revoir, m'a causé une vraie déception : les décors et les costumes n'ont pas été rafraîchis depuis dix ans; toute la mise en scène a perdu le caractère idéal et charmant qui me séduisait; la gracieuse scène du miroir de Psyché n'a plus elle-même sa ravissante magie. Ce n'est qu'à contre-cœur, paraît-il, que la direction reprend un ballet qu'elle voulait supprimer. La danse a été bonne; Duport surtout m'a plu : c'est un artiste. Parmi les décors, il n'y a que celui du *Tartare* qui produise toujours son impression terrible. Cette représentation s'est prolongée beaucoup trop tard. On finit par être étourdi et aveuglé, quand, sous la lumière éblouissante des lustres, on écoute, de sept heures à onze heures, une exécution bruyante, avec surabondance de timbales.

Il en a été de même pour *Alceste* : le spectacle n'a fini qu'à minuit. Mlle Armand m'a satisfait de nouveau dans

(1) Ballet réglé primitivement par le célèbre chorégraphe Noverre; la musique avait été écrite par l'habile violoniste et corniste strasbourgeois Rudolphe, vers 1762. Gardel avait remanié ce ballet en 1792, avec la collaboration de son beau-père, Müller, dit Miller, qui introduisit dans la partition la belle ouverture du *Démophon*, de son ami Vogel, autre Allemand, ami de la bouteille comme lui.

le rôle d'*Alceste*, bien que, pour le geste et l'expression, elle soit sensiblement inférieure à la Saint-Huberty; Laynz a massacré le beau rôle d'*Admète*. Décidément il ne sera plus question de lui! La salle était comble, comme aux beaux jours de l'Académie royale de musique. Les chœurs ont été encore meilleurs que dans *Iphigénie*; ils ont chanté avec justesse, force, expression, et *sans crier*: ces masses chorales, vigoureusement dirigées et habilement groupées, contribuent singulièrement au grand effet de l'ensemble. Mais, pour la première fois au *Grand Opéra*, j'ai noté des maladresses des machinistes : ils ont brisé plusieurs lustres.

La *Dansomanie* (1) a été parfaitement exécutée. Voici le sujet : un vieil original, gentilhomme campagnard, qui veut que tout se fasse en chantant dans sa maison, refuse la main de sa fille aux prétendants qui ne dansent pas à son goût. Il finit par l'accorder à l'un des danseurs dont les pirouettes le séduisent. Assez primitif, le sujet est égayé par des incidents d'un comique sans grande prétention. Ainsi un valet maladroit, toujours en mouvement, renverse un service à thé et tandis qu'il supplie son maître furieux de ne le pas le chasser, il lui écrase les orteils. — Un des enfants du vieil original se met à genoux pour le prier d'accorder la main de sa sœur à l'amant de son choix. Pendant cette scène larmoyante, le père n'est occupé qu'à rectifier les attitudes du fils, qu'il ne juge pas conformes aux règles esthétiques. Il ne manque pas d'autres bouffonneries de ce genre. — On peut les trouver monotones, mais le ballet plaît, en somme, au public et se prête au style actuel de la danse, mieux que ne feraient des sujets héroï-tragiques.

(1) Folie-pantomime en deux actes, musique de Méhul; première représentation, 14 juin 1800.

Le maître du ballet, Gardel, a exécuté un joli solo de violon, suivi d'un charmant pas de trois par Mme Gardel, Mlles Chevigny et Colomb. Cette Mlle Colomb passe pour être une bonne actrice de théâtre de société, — ce qui n'est pas un éloge banal à Paris. On voit, d'autre part, de bons comédiens se tirer à leur honneur de certains pas de danse. Ces aptitudes variées que l'on rencontre ici, même chez les seconds sujets, supposent des efforts et une somme de travail extraordinaires. On se demande comment, avec tant de soins donnés aux beaux-arts, la seule musique de chant soit aussi inférieure et les belles voix aussi rares. Il doit y avoir là une cause tenant à la structure de l'organe vocal de la race. Car dans les relations habituelles on constate facilement que les organes francs et sonores font l'exception : les voix sont ou profondes, voilées et sans modulations, ou en fausset et enrouées; de plus le son nasal, si fréquent dans la langue parlée, se retrouve même chez les chanteurs. Le timbre des femmes diffère à peine de celui des hommes; chez les unes, comme les autres, c'est la basse qui domine. Enfin, c'est un hasard d'entendre, ainsi que cela a lieu dans d'autres contrées, cette façon de *parler bas* qui implique un mouvement spécial du larynx dans l'émission du son. Quand un Français *parle bas*, le timbre de sa voix ne se modifie pas; il se borne à parler moins fort. Je note qu'au spectacle, lorsque mes voisins me communiquent leurs impressions à l'oreille, ils sont entendus par l'entourage, aussi bien que par moi-même. Peut-être faut-il attribuer une partie de ces particularités au climat humide et variable du nord et de l'ouest de la France et à la crudité du vin nouveau que le peuple boit généralement. Quoi qu'il en soit, laissant à d'autres la solution de ce problème de physiologie ethnographique, je pose en

fait que, depuis vingt ans, l'Opéra, qui coûte si cher, n'a compté qu'une belle voix d'homme, celle de Laïs, lequel est un Méridional. Chéron (1), l'unique basse-taille authentique que l'on ait entendue sur cette scène, est aujourd'hui presque aphone. Et, en dehors du théâtre, la seule voix à citer est celle de Garat, Basque de naissance, presque aussi Espagnol que Français. Une dernière réflexion : si les basses profondes et les vrais ténors sont rares en France, en retour, il y a abondance de basses chantantes, parmi les hommes, et de hautes-contre, parmi les jeunes garçons. Ces deux genres de voix ont une propension instinctive à monter : les ténors adolescents, dont l'organe normal est sans force ni sonorité, s'évertuent à changer leur diapason et les basses adultes montent invariablement au baryton. Le Conservatoire de musique, entré dans la bonne voix (2) et cherchant à former de vrais ténors, arrivera certainement à faire chanter ses élèves mieux que par le passé ; mais je serais surpris qu'il réussît à fournir des hautes-contre (ténor aigu) et des basses, capables de remplir, *sans crier*, la

(1) Une belle voix métallique d'émission facile, un sentiment juste de la musique et une taille majestueuse, avaient valu à Chéron un ordre de début à l'Académie royale, dès 1779. Il s'est retiré de la scène à la fin de 1802. Il était temps! au témoignage de Reichardt.

(2) De 1795 à 1814, la direction du Conservatoire n'a pas changé de mains. Grâce à l'initiative de Bernard Sarrette, capitaine de l'état-major de la garde nationale, en 1792, l'*École de musique militaire*, créée par lui, est devenue successivement l'*École gratuite de musique*, l'*Institut national de musique*, enfin le *Conservatoire*, par une loi de 1795, après avoir été fondue avec l'*École de chant et de déclamation*, que Gossec dirigeait dès 1784 et dont l'idée première revient au musicien strasbourgeois Rudolphe, qui l'avait soumise au ministre Amelot, en 1770. C'est par le talent d'organisateur et l'esprit de suite de Sarrette que le *Conservatoire* a donc reçu, dès le début, l'impulsion féconde qui n'est pas amortie. Sarrette, nommé commissaire du gouvernement en 1796, était devenu directeur en 1797.

salle de l'Opéra. A mon avis, le Conservatoire devrait s'installer et se recruter dans le Midi.

L'oreille des Français me paraît aussi manquer de sensibilité; ils aiment la musique bruyante; un compositeur ne risque jamais qu'on l'accuse d'abuser des trompettes et des timbales. Les orchestres connaissent à peine le *forte* et le *piano;* la notion d'un *forte* large et plein, d'un *piano* soutenu leur échappe; il n'existe pour eux que du *fortissimo* et du *pianissimo.* Ce sont les contrastes extrêmes que le public applaudit; et il ne faut pas diagnostiquer dans ce fait une simple question de mode et de préjugé, car je vois des gens d'esprit et de goût, après avoir applaudi Cimarosa ou Paisiello, battre des mains avec le même enthousiasme lorsque l'on exécute de misérables rapsodies, en les agrémentant de l'inévitable *fortissimo* ou *pianissimo.* Le meilleur chanteur de l'Opéra, Laïs, adopte lui-même le procédé afin d'être applaudi à coup sûr : vers la fin de ses grands airs, il ne manque jamais de roucouler quelques mesures, comme une tourterelle, et de lancer ensuite, de toute la force de ses poumons, ses notes finales (1).

Paisiello, avec qui j'ai beaucoup disserté à ce sujet, est de mon avis. Il convient que la tâche qu'il a acceptée

(1) Les réflexions du maëstro allemand sur les aptitudes musicales des Français peuvent choquer les organisateurs et membres de toutes les sociétés, chorales et instrumentales, qui s'efforcent, avec un zèle louable, d'appliquer chez nous le système du suffrage universel à la musique. Mais, il faut en convenir, ils ont affaire à un terrain ingrat. Le spirituel Francis Wey, qui ne se piquait pas d'être mélomane, mais dont la finesse d'observation humoristique ne saurait être contestée, remarque que « cette nation (française) ne possède pas le sentiment de l'harmonie; le centre (du pays) est muet comme les poissons; dans les villes, le peuple siffle faux et, quand il chante, c'est bien pis »! Dans ce pays de langue d'*oïl*, est née la mélopée déclamatoire, qui substitue le rythme à l'accent et qui est la source du récitatif. Si c'est à Paris que s'est jouée toute la

est ingrate. Mais le Premier Consul le rémunère si largement, le comble de tant de cadeaux, qu'il faut bien se résigner à écrire un opéra français.

Pour moi, je viens de rendre à la direction de l'Opéra le poème qu'elle m'avait offert. Je ne tiens nullement à me poser devant le public comme l'homme de la direction, en opposition avec le protégé du Premier Consul. Du reste, connaissant, par une expérience personnelle, les pratiques de l'Opéra, je prévois que la partition de Paisiello ne se jouera pas avant l'expiration de mes six mois de congé. Et vraiment, je ne me soucie guère de consacrer mon séjour à un travail d'un succès aussi incertain. D'ailleurs, la *Colère d'Achille* — le poème de Lemercier — a sept rôles importants : *Achille*, *Patrocle*, *Ajax*, *Ulysse*, *Hector* d'une part; *Andromaque* et *Cassandre* d'autre part. Le personnel actuel serait incapable de les remplir : Laïs, en raison de son âge et de sa figure, ne saurait prendre le rôle d'*Achille*, d'autant moins que sa voix de ténor n'est pas la vraie haute-contre, celle que l'on a coutume d'attribuer au personnage d'*Achille*. Le rôle d'*Hector* lui reviendrait donc et sa supériorité musicale aurait pour résultat d'accentuer le défaut d'une œuvre qui divise déjà beaucoup trop l'intérêt entre *Achille* et *Hector*. Les beautés de détail ne manquent pas dans le poème; la versification est heureuse et m'a produit la meilleure impression à la lecture. Mais l'auteur élargit outre mesure le sujet : c'est l'*Iliade* presque entière! — Je ne crois pas que l'on puisse obtenir de la sorte des effets de théâtre caractérisés. La pièce ne se prêterait pas

musique moderne et qu'on l'exécute le mieux, la raison de cette anomalie apparente tient aux « qualités dérivées essentiellement *du génie littéraire* » propre au public français cultivé et qui en fait un juge compétent. (F. Wey, *Dick Moon en France*.)

non plus à une belle mise en scène, chose importante ici; et la direction qui, d'après les ordres du Premier Consul, n'épargne rien pour monter *Proserpine* avec splendeur, serait portée vraisemblablement à lésiner sur la décoration de la *Colère d'Achille*.

En exposant franchement les motifs de mon refus, j'ai soumis à la direction une idée, à laquelle elle a fait un accueil meilleur que je ne le pensais. Partant de ce principe, qu'en matière d'art, comme en matière d'affaires, on réussit à la condition de n'entreprendre que les choses réalisables avec les moyens dont on dispose, je l'ai engagée à mettre en œuvre, d'après un plan nouveau, son corps de ballet, ses chœurs et son orchestre, contre lesquels il y a peu à dire, et de monter un grand ballet pantomime avec chœurs. On pourrait utiliser, pour les solos, les jeunes chanteurs, se passer des premiers sujets avec leurs exigences, et tirer un excellent parti des décors, des chœurs, du ballet et de l'orchestre. La seule belle voix d'homme de l'Opéra, celle de Laïs, serait employée à faire valoir quelque rôle de divinité, Apollon, par exemple. L'intérêt dramatique serait sans doute faible dans une pareille combinaison (1); mais le compositeur et le chorégraphe auraient les coudées d'autant plus franches et toute latitude pour combiner de beaux effets de scène. J'ai offert de me concerter à ce sujet avec Gardel. Mon idée semble sourire à Cellerier et il m'a

(1) Il est piquant de constater que « la combinaison » présentée comme du nouveau rappelle le premier essai connu de représentation publique dans laquelle la musique ait occupé une place importante. C'est la fête donnée à Florence, en 1539, à l'occasion du mariage de Côme de Médicis avec Léonore de Tolède. Elle n'a ni sujet, ni action dramatique : Apollon, les Muses, l'Aurore, des bacchantes, des satyres, etc., etc., encadrés dans une profusion d'allégories, s'y mêlent sans le moindre intérêt scénique. (V. *La Musique en France*, par A. Coquard, p. 29.)

promis de nous aboucher ensemble. Pourvu que les questions d'administration intérieure, si encombrantes dans une entreprise comme l'Opéra, ne suscitent pas d'obstacles.

En voilà long sur la musique ! Sans quitter cependant le domaine de l'Opéra, je vous dois un mot sur une équipée que j'y ai faite avant-hier.

En sortant de chez le marquis Lucchesini, je m'étais concerté avec quelques invités pour un tour au bal masqué de l'Opéra. Vers deux heures du matin, le public, assez clairsemé, se composait de gens en bottes, en surtouts malpropres, coiffés de chapeaux ronds graisseux. Mes compagnons et moi, nous étions à peu près les seuls en costume de soirée. Quant aux masques, une centaine d'individus des deux sexes, mal nippés, couverts de défroques paraissant tirées des magasins du théâtre, dansaient, pour le plaisir des curieux attroupés, dans un espace réservé devant l'orchestre que l'on recule, à cette occasion, au fond de la scène. Quelques rares danseurs non costumés ont risqué des « françaises ».

La salle, brillamment éclairée, était garnie, du parquet au plafond, d'une élégante décoration de verdure, et les trente musiciens de l'excellent orchestre portaient tous le domino. Les loges sont restées à peu près vides. Comme *bal masqué*, le « four » a été complet.

J'abandonne enfin l'Opéra; il me reste mille choses à dire sur d'autres sujets.

Lalande a eu la bonté de m'introduire à une séance de l'*Institut national* et de me présenter, en termes beaucoup trop flatteurs, au président, le ministre Chaptal, personnage fort courtois, dont la physionomie, la tournure et les façons rappellent le savant allemand, beaucoup plus qu'elles ne me donnent l'idée d'un homme d'État fran-

çais. Il est intervenu plusieurs fois dans les discussions pour redresser, avec finesse et précision, des opinions émises par des orateurs trop animés. Car la séance n'a pas eu cette placidité qui distingue nos réunions académiques d'outre-Rhin, pendant lesquelles un membre donne généralement lecture d'une dissertation, tandis que la plupart de ses collègues feuillettent des brochures, lisent des journaux ou bavardent entre eux. A l'ouverture de la séance, le secrétaire Lacroix (1), fort agissant quoique perclus, avait lu le procès-verbal de la réunion précédente. Puis il a présenté les mémoires manuscrits envoyés par des savants étrangers à l'Institut, en faisant connaître les vœux et explications consignés dans leurs lettres d'envoi : d'autres membres ont fait des présentations semblables. On a discuté les réponses à adresser aux correspondants et il s'est dit, à ce propos, pas mal de choses spirituelles, vives, même piquantes.

Un vieux médecin, le Dr Dessessartz (2), fort tranchant dans ses discours, a été ramené plusieurs fois à l'ordre par le président, — très poliment, du reste. Un autre médecin en réputation, le Dr Hallé (3), a montré plus de calme et d'urbanité. Parmi les assistants, c'est la personne du fameux Carnot qui m'a le plus frappé. Je me la figurais toute différente de la réalité; elle a pour caractère apparent la finesse et la douceur. Carnot procède doucement en tout; il élève à peine la voix en parlant.

(1) Le *Traité du calcul différentiel et intégral*, qui a fait la réputation de Lacroix, avait paru en 1797. — On sait que le savant mathématicien était boiteux.

(2) M. Dessessartz (Jean-Charles), très habile praticien, professeur de chirurgie et de pharmacie depuis 1770, doyen de la Faculté en 1786.

(3) Dr Hallé (Jean-Noël), né à Paris en 1774. Un des médecins les plus érudits de l'époque, a fait une science de l'hygiène.

Le grand géomètre, l'excellent vieux Lagrange, n'a guère changé depuis qu'il a quitté Berlin (1), après un séjour de vingt ans parmi nous. Sa belle figure et ses manières dénotent toujours l'aimable simplicité, la bonté candide, le tact discret qui lui sont particuliers.

La communication la plus remarquable a été la lecture faite par un jeune savant, M. Daubuisson, qui revient d'Allemagne, après avoir suivi les cours de minéralogie de Werner (2), à Freyberg. Lalande a formulé quelques objections contre ce mémoire, en se basant sur ses remarques personnelles, faites au Vésuve. — Vous savez que le célèbre astronome est l'auteur d'un des meilleurs *Guides* du voyageur en Italie (3). — Monge, de son côté, a émis des critiques assez vives, fondées sur ses observations en Égypte; — le mot « Égypte » lui revenait sans cesse sur les lèvres. Cet « Égyptien » est robuste, massif, d'un aspect assez abrupt. Après la lecture de Daubuisson, il a repris le débat avec un autre savant, Mongiez (4), qui avait également contesté certaines assertions du *Mémoire*, mais avec infiniment plus de réserve que Monge. La majeure partie de la séance, qui a duré de cinq heures à huit heures, a été absorbée par un

(1) En 1786, après la mort de Frédéric II, qui l'avait fait venir de Turin, dès 1766, pour présider l'Académie royale, à la mort d'Euler. Les avantages qui lui furent alors offerts par Louis XVI l'attirèrent à Paris. Bien que né en Piémont, Lagrange était Français par son grand-père, médecin, et par sa mère, Mlle Gros.

(2) Werner (1750-1817), un des plus célèbres minéralogistes du dix-neuvième siècle.

(3) Volume paru sous le titre : *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 et 1766*. Venise et Paris, 1769, 8 vol. in-12, avec 1 atlas. Réimprimé en 1786 en 9 vol. avec le nom de l'auteur.

(4) Mongiez (Antoine), ancien membre de la Congrégation de Sainte-Geneviève, très connu comme archéologue, s'est aussi occupé de chimie et de questions monétaires, avec Lagrange et Berthollet, Directeur de la Monnaie de 1804 à 1814.

minutieux scrutin pour l'élection d'un commissaire administrateur et d'un membre non résidant.

Au début de la réunion, on avait distribué une brochure de Larive (1), l'ancien tragédien des *Français*. Elle a pour titre : *Moyens de régénérer les théâtres* et pour objet de démontrer qu'il ne faut admettre sur la scène que des acteurs « vertueux », des pièces « vertueuses », et que l'on devrait organiser pour le théâtre une administration générale, comme celle des Postes ou des Forêts. L'auteur exclut la danse de l'éducation artistique : en revanche, il veut que l'on enseigne l'escrime, l'histoire et la géographie.

J'ai fait une remarque amusante à propos de cette brochure : Larive l'a déjà présentée, il y a deux ans, au théophilanthrope La Revellière-Lépeaux, directeur à l'époque, simple membre de l'Institut actuellement. Dans son énumération des auteurs dramatiques, le nom de Voltaire avait alors été omis par Larive : les exemplaires distribués aujourd'hui contiennent le nom *interpolé à la main*. L'opuscule ne brille, d'ailleurs, ni par le jugement, ni par le sentiment, ni par l'esprit. Je comprends, à cette heure, pourquoi Larive ne m'a jamais satisfait complètement dans ses meilleurs rôles.

L'exclusion de la danse sur le programme de l'ex-tragédien m'a particulièrement frappé, parce que j'ai eu l'occasion de faire, il y a peu de temps, une observation curieuse à cet égard. Dans une grande ville d'Allemagne, deux troupes jouaient simultanément le répertoire fran-

(1) Stylé par Mlle Clairon, Mauduit de Larive avait tenu, pendant dix ans, avec une supériorité incontestée, l'emploi de Lekain : les succès du novateur Talma hâtèrent sa retraite. Il vivait à Montlignon près Montmorency, ayant échangé « l'habit romain » contre l'écharpe municipale.

çais. L'une, composée de sujets qui, pour le geste et la déclamation, n'auraient pas été déplacés sur une scène française, jouait bien, mais il manquait à ses représentations un je ne sais quoi dont je ne me rendais pas compte. L'autre, avec des acteurs individuellement moins bons, me plaisait mieux. Un soir, me trouvant placé de manière à ne pas voir les jambes des acteurs de la première troupe, je m'aperçus que le défaut qui m'avait choqué disparaissait complètement. En prenant des informations, j'appris que ces comédiens étaient étrangers à l'art de la danse, tandis que les autres, ceux dont j'avais noté l'attitude élégante étaient bons danseurs. Au surplus, à Weimar, où l'on s'occupe sérieusement de l'art théâtral, sous la direction de Gœthe, on a reconnu l'utilité de la danse : elle figure à l'école du théâtre, au même titre que l'escrime.

En sortant de l'Institut, j'ai été assister à un « thé » chez miss Williams (1). D'après les écrits sur la Suisse et la Révolution parus sous son nom, je pensais trouver une femme de caractère et d'un esprit indépendant. Eh bien, jamais je n'ai été témoin d'une pareille affectation sentimentale de langage et de manières ! A première vue, sa coiffure seule a failli me faire reculer. Au milieu d'un groupe de belles Anglaises assez élégantes, elle m'est

(1) Héléna-Maria Williams, née à Londres en 1769, un peu bas bleu dès sa jeunesse, enthousiaste des idées de la Révolution, était venue habiter Paris en 1791. Malgré ses relations avouées avec les Girondins et ses opinions qu'elle imprimait, elle avait échappé aux proscriptions de la Terreur; elle est morte à Paris, en 1827. S'il faut en croire un factum publié par la police en l'an VIII, sous le titre *Correspondance anglaise*, miss Williams servait, à cette époque, d'intermédiaire entre Hyde de Neuville et le comte d'Artois, en s'efforçant de les convaincre de l'existence de Louis XVII. — Son *Voyage en Suisse*, mentionné dans le texte, est de 1798; ses *Lettres sur la Révolution* datent de 1795.

apparue le visage encadré de flots de rubans, avec un énorme bouquet planté dans les cheveux et retombant jusqu'à la naissance du nez. Les révérences et les grâces qu'elle prodiguait pour manifester à tout venant ses « profondes sympathies » imprimaient à sa coiffure de telles oscillations, que c'est à peine si l'on parvenait à distinguer ses yeux et ses lèvres dans ce fouillis. Pour ses paroles, c'étaient des gémissements de colombe !

Un grand feu de cheminée éclairait son vaste et beau salon, trop étroit bientôt pour les arrivants. Au début nous étions une soixantaine, des Anglais en majorité. J'avais cependant découvert quelques Français, entre autres l'évêque sénateur Grégoire (1), que je me représentais comme un vieil illuminé. Or il ne paraît pas avoir plus de cinquante ans; de taille élancée, d'extérieur agréable, de conversation fine et pénétrante, il a une politesse flatteuse. Puis, Lasteyrie (2), que nous étions charmés de posséder à Berlin, quand il y poursuivait ses recherches agronomiques; enfin, un autre personnage assez jeune et fort intelligent, — son nom m'échappe, — très au fait de la philosophie et de la littérature allemandes. Heureusement, je m'étais rapproché de ces messieurs, dès mon entrée. Sans cette circonstance, je me serais trouvé en pays inconnu, sans pouvoir échanger un propos raisonnable. A l'heure de la sortie des théâtres, le monde élégant a fait invasion; il n'y a plus eu possibilité de bouger. Les femmes étaient assises sur des sièges rangés tout contre les murs, et l'on ne se sentait aucune envie d'aborder les belles insulaires raides et prudes. Au

(1) Grégoire, ex-évêque constitutionnel de Blois, né en 1750.

(2) Comte Lasteyrie du Saillant, agronome, publiciste, philanthrope, avait repris après Thermidor ses voyages d'études, interrompus par les premières années de la Révolution.

milieu du salon, les hommes formaient un groupe compact que les domestiques portant les plateaux de thé et de rafraîchissements avaient peine à traverser pour arriver aux dames. Malgré cette cohue, on vint placer au centre de la pièce un fauteuil destiné au poète Vigée (1), qui allait dire des vers, et miss Williams pria « ces messieurs » de s'écarter, afin de permettre aux dames de contempler le déclamateur. La manœuvre n'était pas facile : « Voici un « mouvement » qui exige une savante tactique », dis-je, en riant, au voisin qui me serrait à droite. Il se trouva, comme me l'apprit mon voisin de gauche, que je venais de m'adresser au général Kosciusko (2). — La mode de ne plus « annoncer » fait que l'on ne sait jamais avec qui l'on se trouve dans un salon. — Le général me ménageait une surprise analogue à celle que venait de me causer Carnot, à l'Institut. Pas un trait de sa figure ni de sa personne ne révèle le héros, même l'homme d'action; il a l'air avenant et bon, sans vivacité ni ardeur concentrée. C'est évidemment le cœur et les circonstances qui ont seuls déterminé sa noble conduite. Il montre du reste un honorable caractère, en refusant tout commandement dans des pays autres que sa patrie.

La presse avait poussé contre moi un autre assistant ayant de la ressemblance avec notre philosophe natura-

(1) Frère de Mme Vigée-Lebrun, la célèbre portraitiste.

On a dit que Vigée voulut « offrir une preuve nouvelle que la poésie est sœur de la peinture ». Sa poésie n'a jamais eu grande vogue; mais sa diction, formée par son amie, Mlle Doligny, triomphait devant les auditoires féminins; son aménité et ses bonnes manières ne nuisaient pas à ses succès de salon.

(2) Kosciusko était revenu à Paris en 1798, après un voyage en Amérique, fait à la suite de sa sortie des prisons de Pétersbourg, à la mort de Catherine II. L'Assemblée législative lui avait décerné le titre de « citoyen français » dès 1792.

liste Steffen; c'était le député suisse Kulin (1), de Berne. Il m'a renseigné sur son pays, autant que peut le faire, en public et à Paris, un prudent homme d'esprit; l'ami qui m'avait présenté dans la maison parvint à nous joindre, et la déclamation poétique devint, grâce au ciel, un intermède de notre entretien particulier.

Vigée nous a lu une épître débutant par un exorde sentimental, finissant par une péroraison comique. Elle a été suivie d'un froid monologue d'Ariane pleurant le départ de Thésée. Ce versificateur ferait mieux de s'en tenir à ses madrigaux. La séance a dû lui faire passer l'envie de produire ses œuvres devant un auditoire de « soliveaux » anglais et allemands! Ses mines, ses artifices de rhéteur n'ont pas provoqué un applaudissement; les *ah!* les *oh!* de miss Williams, qui s'était presque couchée sur ses genoux, afin de mieux recueillir sans doute chacun des vers tombant des lèvres inspirées, n'ont pas réussi à électriser l'auditoire. — Mais en voilà assez sur ce *Cercle*, que l'on dit « le plus intéressant » de Paris! Je me suis esquivé, malgré l'annonce d'une audition d'artistes de l'*Opéra-Buffa*.

En revenant chez moi, avec quelques personnes, l'illumination étincelante d'une maison de jeu nous a donné la tentation d'entrer. Une foule de gens de tout calibre se pressaient autour des longues tables vertes, dressées dans deux salles. La bonne moitié de l'assistance se composait de femmes, et, ce qu'il y a de pire, les joueuses les plus enragées n'étaient pas des « filles ». Il était facile de reconnaître qu'elles n'appartenaient pas à cette catégorie et que l'unique passion du jeu les avait amenées

(1) Un des députés envoyés à Paris pour les négociations relatives à la médiation du Premier Consul, demandée par le Sénat helvétique, le 2 septembre 1802.

dans le repaire. Les jeux de hasard, qui n'étaient que tolérés autrefois, sont reconnus officiellement et donnés à ferme (1). Jusqu'à présent, les fermiers — beaucoup d'anciens nobles, dit-on — ne payaient à l'État que cinq millions par an; on vient d'élever le chiffre à six millions pour Paris seul. La loterie (2), limitée antérieurement à Paris, est étendue à toute la France, son prix de ferme a été triplé ou quadruplé; on estime que le gouvernement en tire treize millions. Ses annonces et ses billets, jusqu'aux plus infimes, sont offerts à tout venant sur la voie publique.

Il y a incontestablement du trouble et un manque d'équilibre dans les esprits. Plus de la moitié des gens que l'on rencontre ont l'air absorbé ; ils bâillent à se démancher la mâchoire quand on leur parle, parce qu'ils ont pris l'habitude des nuits blanches; ils répondent à peine lorsqu'on leur pose une question. Si par exemple vous demandez votre chemin à un passant, il dira, d'un air distrait, sans même vous regarder : « Première à droite ! » Insistez-vous, en faisant le geste indicateur, on réplique : « C'est-à-dire à gauche ! » Revenez-vous à la

(1) Sous le Consulat, la ferme des jeux fut donnée, par Fouché, à un seigneur Perrin, *avec conseil d'ouvrir un Cercle aux étrangers* ; le fermier avait le droit d'établir, dans Paris, autant de maisons de jeu qu'il le jugerait utile à ses intérêts. En 1803, on comptait dix grandes maisons de jeu en activité. Le chiffre de six millions de redevance, indiqué par Reichardt, paraît élevé, si l'on remarque que le fameux Boursault, plus tard entrepreneur des *Jeux, vidanges et immondices*, ne payait que cinq millions et demi, et qu'en 1819 la ferme des jeux ne rapportait guère que sept millions. Dans ces chiffres n'étaient jamais compris les tours de bâton et gratifications de la main à la main, qui profitaient aux personnages les plus huppés, comme aux plus aimables ballerines. On estime qu'en 1803, ces largesses policières dépassaient un million.

(2) Abolie en 1793 par la Convention, sur la motion de Chaumette (!), la loterie avait été rétablie le 30 septembre 1799. Toutes les grandes villes de France avaient leur bureau de loterie en 1802.

charge, on reprend : « Je veux dire la seconde !... la troisième ! un enfant vous dira ça ! » Finalement, on conclut : « Vous trouverez le nom de la rue au coin ! » Or, que trouve-t-on au « coin » ? Trois ou quatre noms différents, se rapportant chacun à une phase spéciale de la Révolution, — noms hors d'usage aujourd'hui, car chacun affecte de se servir des dénominations les plus anciennes. — Le pauvre touriste demeure perplexe !

VII

29 novembre 1802.

Si vous me jurez d'être discret, je vais vous raconter comment s'est passée une de mes matinées chez une des beautés à la mode.

Avant-hier, à l'une de ses « assemblées », sur les trois heures du matin, elle m'avait engagé à revenir « dans la matinée », pour parcourir avec elle, au piano-forte, quelques partitions de Glück. « Que dois-je entendre par matinée ? avais-je insinué. — C'est à deux heures ! »

A l'heure dite, j'arrive et le portier m'informe que « Madame » a fait demander plusieurs fois si je n'étais pas là. Je me hâte de monter l'escalier, je traverse l'antichambre, sans attendre que l'on m'annonce, et je pénètre dans le salon croyant bien trouver la maîtresse du logis devant son piano-forte. Personne dans le salon, et le piano-forte fermé ! Tout à coup, une pimpante soubrette se montre à une porte dérobée et m'invite à entrer. Je la suis et je me trouve en présence de la « beauté » reposant dans son splendide lit de style grec, sous d'éblouissants draps de batiste, et avec un amoncellement de coussins recouverts de soie violet tendre. A droite et à gauche, de beaux vases grecs ; sur le degré régnant autour du lit, les mignons souliers de bal de la veille ! Les cheveux noués

négligemment, la tête appuyée sur le bras droit, le genou gauche légèrement replié sous la moelleuse couverture, la belle indolente m'invite en souriant à prendre place près du lit. Nous causons de la dernière « assemblée », nous dissertons de quelques romans nouveaux, jetés pêle-mêle sur une toilette : au bout d'une demi-heure, on sonne la soubrette et je passe au salon pendant le temps du lever. Ce fut l'affaire d'un instant : Mme X... reparaît dans un charmant négligé. Enfin, nous nous installons devant le piano-forte. Mais à peine avions-nous chanté une scène, qu'un homme tiré à quatre épingles est introduit : c'était le joaillier venant montrer des parures. On quitte le piano-forte pour examiner les bijoux ; après les avoir maniés, remaniés, tournés, retournés, il est décidé qu'ils ne conviennent pas. Le bijoutier est congédié, mais avec recommandation pour une foule de colifichets destinés à un prochain bal.

Nous nous remettons au piano-forte, et nous attaquons un duo. Je plaquais le dernier accord, quand la soubrette apporte le déjeuner de madame : un poulet rôti et un flacon de vin de Syracuse. Elle détache une aile, boit une larme de muscat, sans penser à me dire de lui faire raison. Je me risque à remplir un verre : aussitôt on m'engage à vider le flacon, — ce dont je me donne de garde.

La partition est reprise, mais voici deux merveilleuses qui se présentent. Leur toilette est examinée, jugée, critiquée, et Mme *** se fâche très fort contre la faiseuse qui s'est permis de ne pas lui envoyer un chapeau semblable à celui qui sied si bien à l'une de ses visiteuses. A ce moment, la modiste incriminée paraît avec son carton. Tout d'abord, on la tance vertement de sa négligence envers une bonne cliente. L'accusée se justifie de son mieux et, prenant l'offensive, reproche à la propriétaire

du nouveau chapeau de lui avoir joué un vilain tour, en s'empressant d'exhiber une coiffure livrée depuis une heure à peine ! Le fiacre de la faiseuse n'a pu lutter de vitesse avec le bel équipage de madame ! — L'auteur du méfait, qui riait sous cape du succès de sa malice, s'écrie : « Ah ! parlons de mon bel équipage ! En me ramenant, cette nuit, mon cocher l'a accroché, et ce matin il m'a fallu sortir dans une vieille voiture que j'aurais honte de montrer aux Champs-Élysées. Chère amie, vous devriez donner l'ordre d'atteler et me mener faire un tour avant dîner. » La « chère amie » remontrait qu'il était bien tard pour sortir, quand son mari survint afin de rappeler que le dîner à la légation de *** exigeait ce soir la grande toilette.

La conversation s'engage entre monsieur et les dames, de nouveaux visiteurs arrivent, peu à peu le salon se remplit. On plaisante Mme *** sur sa paresse ; elle-même rit beaucoup de la sottise de son portier qui s'est imaginé qu'elle recevait « tout le monde », parce qu'elle m'avait invité, moi seul, à faire de la musique dans la matinée.

Le monde continuant à affluer, je me suis esquivé sans bruit. Voulant utiliser mon temps et profiter du voisinage, j'ai alors tenté une visite chez Mme Récamier. — « Il ne fait pas encore jour chez madame ! me dit le portier. » — C'est l'expression reçue pour donner à entendre que l'on se présente trop tôt, ou que personne n'est reçu. — Voilà comment j'ai passé ma matinée « à chanter du Glück » !

Ma soirée a été consacrée au *Théâtre-Français*. Pour aucun prix, je n'aurais voulu manquer les débuts de la belle Mlle Georges Weimer (1) qui, malgré ses seize ans,

(1) Weimer (Marguerite-Joséphine), fille d'un tailleur du régiment de Lorraine. Mlle Raucourt, la tragédienne, passant à Amiens,

devait se montrer dans le rôle de Clytemnestre, de l'*Iphigénie* de Racine. On s'attendait à des cabales pour ou contre la débutante, plutôt pour ou contre son professeur, Mlle Raucourt. Tout a fini par des applaudissements universels.

Afin d'être présent à l'ouverture du bureau, — elle a lieu à cinq heures, — j'avais dîné au Palais-Royal, chez le restaurateur Robert, avec un aimable Béarnais. Au sortir de table, nous avons trouvé au guichet une queue si longue et si compacte, qu'il a fallu songer à un expédient pour entrer. En jouant des coudes, nous nous sommes frayé un passage jusqu'à la porte principale, celle devant laquelle les voitures déposent les abonnés des loges et les personnes munies de billets pris d'avance. Nous étions là, serrés entre les sentinelles gardant l'entrée et les gens qui nous poussaient, quand une sorte de commissionnaire assez bien vêtu vint offrir des billets à un prix triple de celui du bureau. Sous peine de suffocation, il fallait prendre un parti : nous nous résignâmes à passer par ses conditions. Naïvement, nous nous figurions être les premiers dans la salle : une foule de gens plus au courant que nous des petites entrées nous avaient devancés.

La rare beauté de Mlle Georges a été à peu près ma seule compensation pour les bourrades et le tapage que j'avais endurés, car son jeu n'a été qu'un pastiche exact de celui de Mlle Raucourt. Mais, dès la première scène, son aplomb et son assurance ont conquis un public assez mal appris. Est-ce bien une preuve de talent ?

avant la Révolution, avait été frappée de la beauté et de l'intelligence dramatique d'une enfant qui jouait des bouts de rôles sur la scène locale. Elle réussit à se la faire confier par le père ; on sait qu'entre ses mains la fillette est devenue une reine de la tragédie et du drame.

Talma a été admirable dans plusieurs endroits du rôle d'*Achille ;* je ne puis dire qu'il ait été parfait. Saint-Prix-*Agamemnon* a bien joué, tout en prenant trop souvent le ton « prêcheur ». C'est peut-être Mlle Fleury (1)-*Eriphyle* qui a le mieux soutenu le caractère tragique ; sa manière de dire n'a cependant pas été exempte de ces brusques élévations et abaissements de ton, de ces accélérations et ralentissements de débit qui me déplaisent toujours.

Le lendemain, au même théâtre, quelques comédies m'ont procuré plus de plaisir réel que l'*Iphigénie.* J'ai surtout applaudi : *le Naufrage, ou les Héritiers* (2). Baptiste cadet y avait un rôle de vieux domestique : jamais je n'ai vu personnifier avec autant de naturel et de finesse le *niais méchant.* Cet excellent acteur m'a fait comprendre l'enthousiasme de Platon pour les créations d'Aristophane. Jusque dans sa façon de marcher, de remuer les jambes, Baptiste était d'un comique hors ligne. Dugazon et Michot (3) se sont montrés de vrais « loups de mer », et Mlle Gros une « jeune fille très naïve ».

Le public était clairsemé ; en général, j'aime peu les salles vides, mais, après la foule et la chaleur d'*Iphigénie*, j'ai été fort aise d'entendre tranquillement un jolie comédie. La disette de spectateurs n'a, du reste, pas influé sur le jeu des comédiens. Ils sont habitués à ces alterna-

(1) Mlle Fleury passait pour supérieure dans les rôles de *princesses.* Son talent faisait fermer les yeux sur sa figure. (*Annales dramatiques.*) — Retirée en 1807, elle mourut en 1818.

(2) *Les Héritiers, ou le Naufrage*, d'Alexandre Duval. Cette intéressante pièce en un acte et en prose avait été jouée, pour la première fois, au théâtre de la République le 7 frimaire an V. (27 novembre 1796.)

(3) Gourgaud, dit Dugazon, qui remplaçait, à certains égards, le fameux comique Préville, retiré depuis 1786, avait débuté au *Théâtre du Marais*, sous les auspices de Beaumarchais, dans *Figaro.* — Michot brillait par le naturel.

tives et savent qu'à Paris, tout succès marqué nuit momentanément aux autres représentations. Mlle Georges est la reine du jour : chaque fois qu'elle jouera, la salle sera comble, — et déserte le lendemain.

Je ne vous ai rien dit de la pièce principale : *le Légataire universel*, de Regnard. Comme les vieilles comédies d'un vrai comique, mais d'un comique un peu salé, elle a été jouée sans cette franche gaieté qui me charmait il y a dix-sept ans. Les acteurs se rendent compte que la pudeur affectée du public actuel ne veut plus entendre les « mots propres », sur lesquels Molière et ses bons imitateurs ne craignaient pas d'appuyer devant une assistance plus saine et moins dégoûtée. Ils glissent donc sur les passages scabreux avec une rapidité qui en détruit la saveur ; des scènes entières se trouvent ainsi dénaturées.

J'ai remarqué des imperfections d'un autre genre, qui devraient être bannies des *Français*. Dans *le Légataire*, la mère et la fille portaient, l'une comme l'autre, des robes de soie grise, de nuance et de coupe identiques. Mais la mère avait orné la sienne de garnitures rouges et s'était ainsi donné des airs de « vieille folle » qui ne cadraient nullement avec le caractère de son rôle. J'avais déjà fait une observation analogue, à propos de costume, au *Théâtre Louvois*, et je m'étais dit, à cette occasion : « Voilà une erreur que l'on ne commettrait pas *aux Français !* » On jouait chez Picard *le Mari ambitieux* (1), satire froide et languissante contre la rage des places et de l'argent. Les acteurs remplissant les cinq principaux rôles étaient uniformément costumés en fracs bleus ou bruns, gilets blancs, culotte de soie noire, bas de soie blancs ; le do-

(1) Le *Mari ambitieux, ou l'Homme qui veut faire son chemin*, comédie en cinq actes et en vers de Picard, une de ses moins heureuses pièces. Représentée le 15 octobre 1802.

mestique était vêtu de même, si ce n'est que son habit était gris. De loin, cela ne faisait aucune différence avec le costume des maîtres. On me dira peut-être qu'il n'y a là qu'une reproduction de ce qui se voit journellement ; tout le monde, en effet, des maîtres aux valets, s'habille aujourd'hui de même. — Il est vrai ! Mais sur la scène, où l'on doit rechercher l'effet pittoresque, il faut se garder de copier servilement la réalité. — M. Picard (1), auteur et acteur, dirige le *Théâtre Louvois*. Une de ses pièces, *La petite ville*, est le succès du jour, et je compte la voir prochainement. Mais, si aimé que soit Picard, le public parisien n'a pas encore perdu la bonne coutume de critiquer ses favoris, et il vient de siffler outrageusement une des récentes productions du directeur de Louvois : *la Saint-Jean, ou les Plaisans*. Le parterre a trouvé ces « plaisans » si *déplaisants*, qu'il a fallu baisser le rideau avant la fin de la pièce ; on appelle cela « un enterrement définitif ». Le *Journal de Paris* donne à ce propos un impromptu assez réussi :

Quand on est chéri d'Apollon,
Pourquoi prendre un nouveau patron ?
L'orage qui fond sur ta tête,
Pour punir ce premier écart,
Te prouve assez, pauvre Picard,
Que « la Saint-Jean » n'est pas ta fête.

Le *Mari ambitieux* a été suivi du *Portrait de Michel Cervantès*, pièce d'intrigue, pleine de péripéties amusantes. Je n'ai pas trouvé qu'elle fût jouée aussi bien que je m'y attendais, d'après ce que l'on m'avait dit de la troupe de Picard.

(1) Picard (Benoît), un échappé du barreau, ami d'Andrieux et de Collin d'Harleville, quitta le théâtre en 1827 pour entrer à l'Académie française. Pétillant d'esprit, il avait, de plus, une entente parfaite de la scène.

Mais je ne veux pas m'étendre davantage sur le *Théâtre Louvois,* avant d'avoir vu *La petite ville.*

Je passe aussi, sans insister, sur une soirée à *Feydeau,* la première qui m'ait mécontenté : une opérette, *le Traité nul,* était assez réussie comme libretto, mais la musique de Gaveaux (1), un des chanteurs du théâtre, est insignifiante. *Jeanne,* que l'on donnait en même temps, est absurde comme texte ; le talent de Méhul et la bonne volonté des artistes n'en ont rien pu tirer.

Si le parterre de Louvois fait preuve de sens en sifflant *la Saint-Jean,* on ne pourrait en dire autant du parterre parisien en général. Il s'est étrangement perverti depuis dix ans. Jadis le parterre, surtout celui des *Français,* faisait en quelque sorte l'éducation des auteurs et des comédiens ; il discernait les finesses comme les fautes et savait manifester son jugement avec mesure et discrétion. Pour un observateur, souvent, l'attitude de ce parterre n'avait pas moins d'intérêt que la pièce même ; aujourd'hui, le parterre est envahi par une foule grossière, malpropre, dépourvue de goût et de sentiment, faite pour détruire tout art théâtral. On n'applaudit, avec tapage et violence, que les acteurs qui se démènent en hurlant. Ajoutez le bruit incessant des conversations particulières et les interpellations entre le parterre et le public des loges et des galeries, lequel se fait un plaisir d'agacer le parterre. Il est impossible à un spectateur

(1) Gaveaux (Pierre), excellent musicien et chanteur agréable à Favart, ne pouvait lutter, à Feydeau, avec Elleviou et Martin, depuis que sa voix était devenue sourde et nasillarde. Mort fou en 1825, laissant une trentaine d'opéras-comiques dans le style facile en vogue à l'époque. On distingue dans le nombre *Léonore, ou l'Amour conjugal,* 3 actes (1798), le chef-d'œuvre de Gaveaux qui a fourni le sujet du célèbre opéra *Fidelio* et, dans un genre très différent, *Monsieur Deschalumeaux* (1806), dont le succès invraisemblable doit être attribué en partie à l'amusant livret de Creuzé de Lesser.

désireux d'écouter de rester au milieu de ce monde bruyant.

Si l'oreille est choquée par des réflexions sottes ou triviales, la vue et l'odorat ne sont pas moins offusqués. Il est aussi crispant de voir des ahuris écoutant, bouche béante, des tirades ou répliques qu'ils ne comprennent pas, qu'odieux de percevoir les effluves de voisins qui vous coudoient, qui allongent leurs chaussures crottées sur les banquettes et qui mélangent la senteur des comestibles tirés de leur poche à l'odeur âcre d'eau-de-vie, de tabac et de bière dont ils sont imprégnés. — Car il faut vous apprendre qu'il est de mode, parmi les jeunes gens et les militaires, de fréquenter des établissements décorés du nom flamand d' « estaminets », dans lesquels on s'abreuve de mauvaise bière, au milieu d'une fumée de tabac à couper au couteau. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que propriétaires et garçons de ces « estaminets » affectent des allures flamandes et prétendent parler un idiome dont ils ne savent pas un traître mot.

Une autre manie des gens du parterre, — assis partout maintenant : autrefois on ne s'asseyait qu'au *Français*, — c'est l'habitude de faire, avec leurs pieds, leurs bâtons et leurs sifflets, un tapage infernal avant le lever du rideau. Ils ébranlent à coups de gourdin les bancs placés devant eux, sans se soucier de vous secouer brutalement. Du moment qu'un de ces drôles ne vous touche pas de sa trique, il trouve impertinent que l'on se rebiffe et cherche querelle à la moindre observation. Se réfugie-t-on à l'orchestre, au balcon, à l'amphithéâtre, aux galeries, — où les places sont fort chères, — on peut espérer quelque tranquillité ; mais là, autres ennuis ! D'une part des essaims de « filles », allant, venant, s'asseyant, se levant, jacassant, sans tenir aucun compte des « chuts » répétés;

d'autre part, des Anglais se carrant aux meilleures places. Ces insulaires ne s'occupent guère de la pièce ; ils passent leur temps à se communiquer bruyamment leurs impressions de touristes, ou bien ils assassinent leurs voisins de questions saugrenues sur tel ou tel minois remarqué dans une loge ou sur la scène. Aux réponses qui leur sont faites, j'estime que l'on se moque d'eux à dire d'expert! Faut-il parler d'une autre engeance, celle des individus entrés avec des billets gratuits, qui se croient tenus d'applaudir sans rime ni raison. Et ce n'est pas simplement de leurs mains qu'ils manœuvrent; ils posent leur chapeau à côté d'eux, mettent leur gourdin entre les jambes et « travaillent » des pieds et des mains, jusqu'à ce que le public exaspéré leur impose silence. Ce personnel intolérable doit compter pas mal d'anciens « tape-dur », aujourd'hui désœuvrés dans la rue. Enfin, pendant les entr'actes, à peine la dernière note, le dernier mot sont-ils lancés, que l'on est assourdi par les glapissements des vendeurs de journaux et livrets, des loueurs de lorgnettes, par les cris : *Orgeat! Limonade! Glace! Marchand de lorgnettes!* — qui ne cessent qu'à l'instant même où la toile se relève.

Comme contraste à ce tableau réaliste, voulez-vous la description d'une « assemblée » splendide chez Récamier, le banquier? De minuit à trois heures, j'ai joui là de tous les raffinements du luxe élégant.

L'hôtel (1) n'a pas de vastes proportions, mais il a très bon air, au fond de sa cour encadrée par de belles constructions. La nuit dernière, il s'est trouvé trop étroit pour le beau monde parisien, pour le corps diplomatique, et les étrangers de distinction qui affluaient.

(1) L'hôtel situé Chaussée d'Antin a été démoli il y a cinq ans et remplacé par une belle maison de rapport portant le n° 66.

Une multitude de réverbères éclairaient la cour comme en plein jour; le perron et le vestibule, recouverts de tapis turcs, étaient garnis d'une forêt d'arbustes rares et de fleurs à profusion. Tout l'appartement, comprenant le vestibule, deux salons à droite, la chambre à coucher de Mme Récamier, le boudoir et la salle de bain à gauche, étincelait, illuminé *a giorno*. A chaque arrivante, Mme Récamier disait : « Voulez-vous voir ma chambre? » et passait avec elle dans son gynécée, en lui donnant le bras. Un cortège de cavaliers se pressait sur leurs pas vers le sanctuaire.

Cette pièce, fort élevée, est presque entièrement entourée de hautes glaces d'un morceau. Entre les panneaux de glaces, et au-dessus des grandes portes en marqueterie, s'aperçoit une boiserie blanche, avec filets bruns, relevée par de délicats ornements en bronze. La cloison du fond faisant face aux fenêtres est une glace immense. C'est là qu'apparaît, la tête contre le mur, la couche éthérée de la divinité du lieu : un nuage de mousseline, une blanche vapeur! Le lit de style antique est ornementé de bronze, comme la boiserie, avec autant de goût que de richesse. Autour du lit, sur le gradin de deux marches qui le supporte, des vases de forme antique; en arrière vers le fond, deux candélabres à bougies à huit branches. Du ciel de lit descendent jusqu'à terre les rideaux de fine mousseline, gracieusement drapés, qui protègent la tête. Sous ces rideaux se montre une tenture en damas de soie violet, relevée à droite et à gauche, afin de laisser apercevoir la glace du fond; un large lambrequin de satin, nuance vieil or, disposé le long de la corniche, couronne le haut de la tenture.

Il serait trop long de décrire les bronzes, les tableaux qui garnissent et encadrent la monumentale cheminée de

marbre et de faire l'inventaire de tout le précieux mobilier. Entrons dans la salle de bain, un peu moins grande que la chambre à coucher; les murs disparaissent sous les glaces et sous une tenture de gros de Tours vert tombant en petits plis. Dans une niche de glaces, la baignoire est dissimulée par un grand sofa recouvert en maroquin rouge, comme les fauteuils bas qui meublent la pièce. De la salle de bain on passe dans le boudoir, tendu de gros de Tours d'une autre nuance, aussi finement plissé; l'ameublement et un sofa, qui occupe toute la largeur du boudoir, sont recouverts de même étoffe. De jolies peintures égayent les plafonds; de grosses lampes d'Argand (1), suspendues ou posées sur les cheminées et sur des candélabres dressés dans les angles, complètent l'élégante et somptueuse décoration.

Les rideaux des fenêtres sont doubles et de deux nuances. Dans la chambre à coucher, l'ample rideau de dessus, en damas de soie violet, est relevé de droite à gauche, par des embrasses, à la moitié de sa hauteur; le rideau de dessous, en damas vieil or, est relevé de même de gauche à droite. Je ne me souviens plus de la nuance des rideaux des autres pièces.

Le premier salon, à droite du vestibule en entrant, n'a pas tardé à ne plus pouvoir contenir la foule des invités. Les dames s'étaient assises sur des fauteuils rangés en cercle, de sorte que l'on pouvait circuler autour d'elles et leur parler. C'est dans ce petit espace, circonscrit par ce groupe féminin, que l'on dansait : — une seule *française* à la fois, exécutée avec une perfection digne de l'Opéra.

(1) Argand (Aimé), chimiste genevois, mort en 1803; inventeur, en 1783, des lampes à courant d'air et à cheminée de verre, auxquelles Quinquet a attaché son nom en y apportant des perfectionnements.

Le plus beau danseur a été le jeune sculpteur Dupaty (1), fils d'un ancien avocat général au parlement de Bordeaux. Le grand Vestris a daigné paraître et danser : sa coiffure bizarre, extraordinairement frisée et poudrée, couronnant son front qui n'en finit pas; l'immense cravate lui cachant le menton jusqu'à la lèvre inférieure, étaient ridicules et démodées (2); ses cabrioles chorégraphiques ont été tout à fait déplacées dans un milieu aussi élégant.

Beaucoup de dames ont pris part aux danses; jadis elles cédaient généralement la place aux jeunes filles. Les reines du bal ont été Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely et Mme Récamier; cette dernière est la seule qui ait dansé avec une traîne. Il est vrai qu'elle avait protesté, à diverses reprises, qu'elle ne danserait pas. Une mauvaise langue me contait que, dernièrement, au bal de la légation de ***, Mme Récamier, arrivée en robe traînante, avait aussi déclaré qu'elle ne danserait pas. Sur de pressantes invitations, elle se décida enfin, se débarrassa, en un tour de main, de sa lourde toilette de soie et se trouva prête à danser avec un costume de crêpe artistement dissimulé.

L'extrême pâleur de la plupart des danseuses m'a frappé; il paraît que l'on ne se farde plus, afin de paraître plus jeune. Cela sied à Mme Récamier (3), dont le teint transparent permet de voir circuler le sang sous l'épi-

(1) Dupaty (Charles), statuaire apprécié sous la Restauration, fils du magistrat Dupaty, auteur de *Lettres sur l'Italie* qui firent du bruit en 1788.

(2) Vestris était en mesure de s'offrir des costumes extravagants; le Premier Consul venait de faire payer ses dettes. (V. *Napoléon intime*, A. Levy.)

(3) Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard, que ses amis appelaient Juliette, née à Lyon, 3 décembre 1777, avait épousé le banquier Récamier, le 24 avril 1793. (Elle avait quinze ans et demi; sa famille habitait l'hôtel n° 13 de la rue des Saints-Pères.) La journée

derme. Sa toilette était blanche, satin et mousseline : sa robe, très échancrée dans le dos, permettait d'admirer sa nuque d'aphrodite et ses charmantes épaules. Ses attitudes ont une grâce naïve, presque enfantine. Ses yeux limpides souvent levés, ses lèvres entr'ouvertes montrant des dents de perle, sa physionomie candide, toute sa personne, en un mot, donnent à penser qu'elle trouve tout naturel de se laisser admirer longtemps dans la même pose. Ses cheveux, bruns et soyeux, très simplement disposés en boucles, étaient relevés assez haut, par un large ruban de velours noir posé en biais et s'abaissant presque au sourcil sur un des côtés du front. Presque toutes les femmes étaient coiffées de même ; fort peu avaient des pierreries ou des perles dans les cheveux.

Avant de quitter la salle de bal, où la chaleur est bientôt devenue suffocante, je dois une mention à l'orchestre, admirablement conduit par un violoniste mulâtre. Pour chaque *française* il faisait exécuter six ou huit motifs différents, en variant chaque fois la cadence : il commençait le motif *pianissimo* et continuait *crescendo* avec une délicatesse extrême : l'effet était des plus agréables. Le mulâtre et ses deux premiers acolytes, installés assez commodément sur une petite estrade au milieu du grand panneau du salon, avaient les bras libres ; mais leurs douze accompagnateurs étaient littéralement collés au mur par les invités qui se pressaient sur dix rangs de profondeur pour voir les danseurs. Un des musiciens annonçait chaque fois la figure que l'on allait danser ; cet usage, que je ne connaissais pas, paraît adopté dans tous les salons. C'est une fureur d'avoir ce chef d'orchestre

avait été marquée par le triomphe de Marat, acquitté au tribunal révolutionnaire, porté à travers les rues, le front ceint d'une couronne de chêne, sous une pluie de fleurs.

pour les grands bals; on se le dispute à prix d'or : quatre heures de présence, à partir de minuit, lui sont payées jusqu'à douze louis.

J'ai eu le plaisir de retrouver à cette « assemblée » beaucoup d'anciennes relations, entre autres le chanteur Garat (1) et le banquier Tourton. — Vous vous souvenez peut-être d'avoir vu autrefois, chez Tourton, un M. Manuel, précepteur dans sa maison? Le précepteur est devenu « citoyen français » et procureur de la commune de Paris. Médiocrement rassuré sur la valeur utile de cette relation, Tourton a jugé prudent de passer la frontière avant d'avoir à se débattre contre un mandat d'arrêt. Revenu d'émigration, ce financier vit en garçon, mais sur un fort bon pied. Je n'avais pas réussi à le joindre, parce qu'il reçoit le matin, de dix à onze, contrairement aux habitudes parisiennes. Vous savez que je me réserve mes matinées. On peut aller lui demander à déjeuner, sans invitation, ainsi que cela se pratiquait chez les financiers de l'ancien régime. J'ai aussi fait la connaissance du peintre Gérard, bel et aimable homme; du général Normand (2), non moins beau cavalier, qui s'occupe toujours de littérature allemande; de Camille Jordan, dont les écrits ne sont pas inconnus chez nous et qui est au courant de notre mouvement intellectuel. Son affabilité doucereuse m'a un peu surpris chez un Français. Il ne manquait pas de jeunes généraux. Règle générale : quand on est en présence d'un personnage jeune, peu recherché dans sa mise, de physionomie sévère,

(1) Garat, étonnant chanteur et merveilleux professeur au Conservatoire, avait trente-huit ans : son talent était dans son éclat. Mais la situation de son oncle, le sénateur, l'obligeait à une sorte de retraite; il ne se faisait plus entendre qu'à des auditeurs rares et privilégiés.

(2) Voir lettre XVII, du 7 janvier 1803.

d'air suffisant, on est à peu près certain d'avoir affaire à un général. Le commandant en chef de Paris, qui se trouvait là, est lui-même jeune (1); il paradait ainsi en simple frac bleu, gilet et culotte bruns, au milieu des plus éblouissantes toilettes. Dans le monde, du reste, le grand uniforme n'est guère porté que par quelques généraux, anciens émigrés, comme fait mon vieil ami Valence (2).

Vers deux heures, la salle à manger contiguë au salon s'est ouverte. Le souper chaud était servi sur une immense table admirablement garnie : poisson, gibier, fruits, vins, sucreries, tout à profusion et de qualité exquise. Malgré les dimensions de la table, les dames n'ont pu toutes s'asseoir en même temps. Il a fallu trois fournées successives; la dernière n'a été ni la moins joyeuse ni la moins bruyante. Après avoir bien contemplé ces magnificences, je me suis retiré, me bornant à avaler un petit pot de crème et un verre de champagne que voulut bien m'offrir de sa belle main la maîtresse de la maison

(1) Junot. Le futur duc d'Abrantès avait trente et un ans à ce moment.

(2) Le général Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune, comte de Valence, lieutenant de Dumouriez à Nerwinde et émigré en même temps que lui; rentré en France à la fin de 1799. Il avait épousé, avant la Révolution, Mlle de Genlis. Mme de Montesson lui donna sa petite-nièce pour dissimuler, a-t-on dit, les relations qu'elle-même aurait eues avec lui. Cette circonstance explique le legs universel qu'elle fit au général de son immense fortune en 1806.

VIII

2 décembre.

Les gelées nocturnes ont enfin eu raison d'une boue abominable, conséquence de quelques jours de pluie. On peut de nouveau tenter des courses pédestres lointaines; car, si bon marcheur que l'on soit, on se décide difficilement à patauger, des heures durant, dans les rues pleines d'immondices et couvertes d'une épaisse crotte gluante. Outre la fatigue que l'on éprouve et le temps que l'on perd à se frayer un chemin le long des maisons, la mauvaise odeur qui se dégage de la boue piétinée provoque des nausées. C'est la première fois, dans mes pérégrinations à travers l'Europe, que je m'aperçois que j'ai un estomac et que je comprends la sensation qualifiée « mal au cœur » par les Français.

La nuée de mendiants qui encombrent les rues n'est pas moins faite pour donner ce « mal au cœur ». Par le mauvais temps, il faut, sous peine de se noyer dans une mer de boue ou d'être roué par les voitures, s'aplatir contre les façades et percer des haies de malheureux adossés contre les murs. Ces pauvres diables n'apostrophent pas avec insolence; ils implorent la charité avec des intonations et des lamentations qui m'émeuvent: d'autant plus que, dans le nombre, il y a beaucoup de

jeunes gens estropiés à la guerre. Ceux qui me font le plus pitié sont les indigents ayant du linge fin en lambeaux et des vêtements râpés jusqu'à la corde, mais dénotant une aisance antérieure. Ce sont ces derniers surtout que l'on trouve au long des maisons; généralement, ils ne prononcent pas un mot, se découvrent et vous regardent d'un air honteux et triste, avec un soupir qui semble dire : Voyez où j'en suis! Combien n'y a-t-il pas là de rentiers, de négociants, de nobles ruinés qui sont éclaboussés par le luxe insolent de leurs anciens commis ou laquais roulant carrosse.

Les mendiants en haillons, quand on a donné à l'un d'eux, vous poursuivent avec des supplications et des gémissements auxquels je ne sais pas résister. Sur la place du Louvre, devant le musée, — j'y passe journellement, — j'ai fini par conclure une sorte d'accord tacite avec les misérables qui fondent de tous côtés sur les étrangers : chaque fois, je fais l'aumône à un autre déguenillé et j'arrive ainsi à ne pas être trop harcelé par ses compagnons d'infortune. Hier, me rendant à pied au *Jardin national des plantes*, j'ai passé par des ruelles où la misère, la saleté, l'impudeur des passants sont telles, que rien que d'y songer, il m'en vient des nausées. L'impression que j'ai ressentie ne s'est effacée qu'après plusieurs tours dans le beau *Jardin national*.

La sollicitude patriotique de quelques savants a singulièrement contribué à embellir cet établissement. Le soin et la propreté avec lesquels il est tenu font honneur à la direction. Ce n'est pas seulement le *Jardin* qui a été agrandi et enrichi de plantes cultivées dans des serres spéciales: les collections scientifiques et les laboratoires ont été augmentés et organisés suivant un plan méthodique. L'excellent Lacépède avait réussi à faire adopter

par la Convention le décret qui a servi de base à ces progrès. On ne s'est pas contenté de restaurer ce qui existait, on a entrepris des créations nouvelles et mis à la tête des divers départements du *Jardin* les professeurs les plus éminents en botanique, en chimie, en histoire naturelle, en anatomie, en minéralogie et en géologie. Cuvier, Fourcroy, Lacépède, Jussieu, Desfontaines (1), Lamark, Portal (2) et d'autres sont assistés par des adjoints, des peintres, des dessinateurs, tous voués aux sciences naturelles.

Le service d'ordre et de police du *Jardin* est confié à une compagnie de vétérans, commandée par quatre capitaines et quatre lieutenants.

J'ai trouvé Fourcroy installé dans l'ancien appartement de Lacépède, qui habite maintenant à l'extrémité de la ville, boulevard Montparnasse. Sa femme, qui est phtisique, veut sans cesse changer de place; c'est pour lui complaire que son mari s'est décidé à se loger si loin. Sans mes visites à Lacépède, je ne connaissais pas ce côté de Paris, et j'aurais sans doute continué à ignorer l'existence d'un quartier excentrique, bien aéré et salubre. Mon pauvre ami, qui a traversé si heureusement la Révolution, se trouve aujourd'hui tellement affecté par la maladie de sa femme, qu'il est perdu pour le monde et pour ses amis. Il ne quitte pas le chevet de sa malade, et si la vie de madame (3) se prolonge, son mari

(1) Voyageur botaniste, docte et spirituel professeur.

(2) Le médecin que son ami Buffon avait désigné, dès 1775, pour la chaire d'anatomie au *Jardin du roi*.

(3) Mme de Lacépède est morte peu de temps après la date de cette lettre de Reichardt. En effet, le 10 janvier 1803, le Premier Consul écrivait à Lacépède : « Vous avez fait une perte affreuse; l'idée de vos peines en est une grande pour moi. Le grand nombre de personnes qui vous aiment partagent votre douleur. » (Citée par A. Lévy, *Napoléon intime*.)

sera également perdu, je le crains, pour la science.

La vue de la coupole de l'Observatoire m'a engagé à aller sonner à la porte de l'astronome Méchain (1), une ancienne et bonne connaissance. Ne l'ayant pas rencontré, je me suis rabattu chez un des hommes les plus intelligents et les plus estimables de Paris, l'ingénieur Brahl (2), directeur du service des eaux de la ville. Il habite un vieux bâtiment, le *Château d'eau*, en face de l'Observatoire. C'est un homme de tête et de cœur, savant et lettré: un caractère ferme et libéral, comme l'on n'en trouve que rarement partout. — Je vous ai dit, je crois, que le peintre Gareis expose cette année un beau portrait de Brahl: Gareis est comme l'enfant de la maison chez l'ingénieur: il y loge, y prend ses repas et ne peut assez se louer de l'hospitalité cordiale d'un hôte aussi distingué. Le directeur des eaux est garçon, mais entouré de nombreux parents, parmi lesquels il faut mentionner deux neveux, aides de camp du général Moreau, aussi recommandables par leur instruction que par leur tenue.

Pour en finir avec mes visites lointaines, il m'en reste deux à signaler. L'une chez le général Mathieu Dumas, sénateur, qui loge du côté de l'Arsenal; Dumas est resté aimable et cordial, comme il était pendant son séjour à Hambourg. Il travaille toujours à son *Précis des événe-*

(1) Reichardt eût trouvé Méchain à peine remis des épreuves par lesquelles il avait passé, de 1791 à 1798, en s'occupant de mesurer l'arc du méridien, de Barcelone à Rodez, en vue de la détermination du mètre. De plus, une erreur de latitude sans importance, dont il ne pouvait trouver la cause et pour laquelle il ne voulait se confier à personne, lui pesait comme un remords et avait singulièrement assombri son humeur. Ce souci scientifique a dû abréger ses jours: il est mort en 1805, à soixante et un ans. (V. Fonvielle, *Mesure du mètre*. Paris, 1886.)

(2) Voir page 41.

ments militaires (1); sa situation officielle l'empêche de le publier. Ma seconde visite a été pour Mme de Genlis, à qui le gouvernement donne un logement dans les bâtiments de l'Arsenal. Je ne l'ai pas trouvée trop changée, depuis son émigration de 1792. Vous ne vous étonnerez pas de savoir qu'elle est assez mécontente du Paris actuel et qu'elle ne ménage pas ses philippiques contre le luxe grossier des nouveaux riches. Peut-être serez-vous plus surpris d'apprendre qu'elle est satisfaite du gouvernement, surtout de son chef; on chuchote même qu'elle est en correspondance avec lui. Le rétablissement du culte catholique, le rappel des émigrés sont des mesures tout à fait conformes à sa manière de voir. Elle s'est alliée aux écrivains qui font une guerre acharnée à Montesquieu, Mably, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert; sa plume est infatigable dans la production de récits, de romans, de contes, plus accessibles à la foule des lecteurs que des œuvres de discussion sérieuse. Elle y met en relief l'impiété et le danger des auteurs que je viens de nommer. Un journal littéraire publie, presque chaque semaine, un article de la femme auteur qui devrait se rappeler que l'on n'écrit pas toujours bien, quand on veut toujours écrire. Je reviens à ma chronique des spectacles.

Un hasard m'a fait connaître certainement le plus minuscule théâtre de Paris. Je revenais assez tard d'un dîner sur la rive gauche, lorsque je passai devant le *Théâtre de la rue du Bac* (2). Je suis entré pour voir com-

(1) Cet ouvrage capital a paru de 1817 à 1824.

(2) Vraisemblablement, le local désigné actuellement sous le nom de « salle du Pré aux clercs », n° 85, rue du Bac. Il faisait partie, avant 1789, du monastère de l'*Immaculée-Conception,* dit aussi des *Récollettes*. Vers 1810, la chapelle est indiquée comme servant de « salle de comédie » ; peut-être, en 1802, en était-il déjà ainsi, et faut-il placer là le petit théâtre dit *des Victoires nationales,* rue du

mencer une opérette, intitulée : *la Pension de jeunes demoiselles*. Seize jeunes filles de tout âge, la plupart fort jolies, ont, en effet, paru en scène. Leur jeu n'était pas mauvais; mais leur chant laissait bien à dire, malgré plusieurs belles voix. Les chœurs chantaient tout à l'unisson, et comme aucune des choristes ne chantait absolument juste, vous jugez de l'effet! La salle, gentiment décorée, a deux rangs de loges, avec un amphithéâtre. A l'orchestre, j'ai compté six violons, deux violoncelles, une contrebasse et quelques instruments à vent, parmi lesquels l'inévitable trompette! La physionomie du public n'était précisément ni française ni parisienne : ôtez quelques sans-culottes malpropres au parterre, plusieurs enfants en béguin dans la salle, et l'on se serait cru devant un public de bourgade allemande. Tout ce monde avait, du reste, une tenue décente.

A l'avenir, je me garderai de classer le *Théâtre Louvois* parmi « les petits théâtres », maintenant que j'ai vu *La petite ville;* pièce et comédiens m'ont enchanté. C'est bien « la petite ville » telle qu'elle est; tous les types sont pris sur nature et appartiennent proprement au terroir. Impossible de les confondre avec les habitants d'une grande ville. Et quels acteurs! Le beau Clozel (1), parfait dans son rôle « d'avantageux » et de « bel esprit », est d'un

Bac, que dirigea G. Foignet, concurremment avec celui de la rue de Bondy, dont il sera question plus loin. Ce local devint, plus tard, bal public, sous le nom de *Salon de Mars*. (LEFEUVE, *Les anciennes maisons de Paris*.)

(1) Les *Annales dramatiques de 1809* font de Clozel, alors acteur au *Théâtre de l'Impératrice* (association à l'Odéon de l'Opéra italien et du Second théâtre français) le portrait suivant : « Figure intéressante, œil expressif, taille avantageuse. Ces qualités aimables semblaient l'appeler aux emplois d'amoureux; cependant il s'est borné à ceux d'incroyable, de militaire étourdi et quelquefois de niais, dans lesquels il a excellé. »

comique achevé, sans ombre d'exagération. Le malicieux auteur, Picard, tire le meilleur parti de sa tournure ingrate (1) pour son personnage de « bourgeois processif ». Mmes Léger et Mollière (2) sont des commères absolument nature; aucun rôle n'est sacrifié; tout est mené avec un entrain et un ensemble supérieurs à ceux du *Théâtre-Français*. Vive Picard et son théâtre!

Je ne suis pas moins enchanté d'une représentation à Feydeau. Dans *Adolphe et Clara, ou les Deux prisonniers*, Mme Saint-Aubin (3) et Elleviou m'ont procuré le plaisir le plus raffiné que l'on puisse goûter à la scène. Leur grâce, leur distinction, leur naturel sont irrésistibles, et leur méthode, comme chanteurs, est précisément celle qui convient à la fine musique de Dalayrac. La basse Chénard (4) et le comique Dozainville (5) complètent cet ensemble irréprochable. Je me propose de ne pas man-

(1) Picard était spirituel comme un bossu.

(2) Mmes Léger et Mollière ont joué plus tard avec succès, la première : *les Mères et les Escarbagnas* aux Français et à l'Odéon; la seconde : *les Soubrettes* à l'Odéon et au théâtre de Cassel, capitale de l'éphémère royaume de Westphalie.

(3) Mme Saint-Aubin (Jeanne-Charlotte Schrœder) imprimait le cachet de la perfection à tous les rôles qu'elle abordait. Elle avait débuté à la *Comédie-Italienne* (Opéra-Comique) en 1786, avec un succès qui devint prodigieux dans le *Prisonnier* de Della Maria en 1796; sa réputation n'avait fait que croître depuis. Dégoûtée des intrigues de coulisses, cette excellente actrice a quitté la scène en 1808; elle est morte en 1850, à quatre-vingt-six ans.

(4) Chénard n'était pas sans une culture intellectuelle variée. Lié avec le peintre Gérard, il possédait une petite collection de tableaux dans laquelle on remarquait une *Peste*, peut-être le premier essai de Gérard à quatorze ans, et une esquisse de la *Phèdre* de Guérin. Belle voix, bon musicien, ayant de l'aplomb, Chénard, après avoir débuté à l'Opéra en 1782, était entré à la Comédie-Italienne (Opéra-Comique). Gérard a fait son portrait.

(5) Dozainville, instruit et spirituel, avait succédé à Trial en 1795. Dès son début (1792), le public avait applaudi la façon dont l'acteur interprétait les personnages de *Niais*: dans *Adolphe et Clara*, il se surpassait dans un rôle de « niais sensible et bon ».

quer une représentation de cet opéra : la chose me sera d'autant plus facile, que la direction vient de me donner très gracieusement mes « entrées ». Je me sens disposé à écrire pour elle une partition, aussitôt qu'elle m'aura proposé un joli libretto. C'est là le problème !

Cette dernière semaine théâtrale est à classer parmi les bonnes. L'*Opéra-Buffa*, dont je n'ai pas dit grand bien jusqu'à présent, a convenablement rendu le *Mariage secret* de Cimarosa. Il est fâcheux que cette troupe n'ait que trois ou quatre pièces en train, et, dans le nombre, le *Mariage secret* mérite seul d'attirer le public.

Je viens aussi d'avoir la bonne fortune d'entendre un quatuor organisé par Kreutzer. Il est venu me prendre, un de ces matins, pour me mener chez Sieber (1), mon ancien éditeur. On a joué d'abord un bon quatuor d'Ehler (2), compositeur allemand dont j'ai fait la connaissance ; ensuite plusieurs quatuors et quintettes de Kreutzer. Parmi les exécutants, figurait un hautboïste, M. Garnier (3), véritable virtuose, qui ne se produit plus

(1) Sieber (Jean-Georges), arrivé d'Allemagne à Paris en 1758, premier cor à l'orchestre de l'Opéra en 1765, jouait aussi de la harpe ; il avait fait entendre cet instrument pour la première fois à l'Opéra, dans l'*Orphée* de Gluck. Établi plus tard éditeur de musique, il a été l'un des promoteurs les plus sérieux du progrès musical en France.

(2) Eler (André), et non Ehler, était un Alsacien venu à Paris vers 1764. Auteur de bonnes compositions instrumentales et musicien érudit, il a légué au Conservatoire neuf volumes in-folio, choix manuscrit d'œuvres des maîtres du seizième siècle. Plus curieux de s'instruire que de se faire valoir, cet estimable artiste se vit préférer Berton comme professeur d'harmonie en 1795. Ce n'est qu'en 1816 qu'il fut nommé professeur de contrepoint à l'*École royale de musique*, nouvelle qualification donnée au Conservatoire sous le contre-coup des événements politiques. Eler est mort en 1821.

(3) Garnier (François-Joseph), premier hautboïste à l'Académie royale, avait été contraint par les « krachs » de la Révolution de chercher un emploi. Il avait acquis une certaine aisance dans le

en public. Quant à la vigueur, à la justesse, à la netteté de Kreutzer, elles sont aussi remarquables que la maëstria avec laquelle il se joue des difficultés.

Enfin, même au *Grand Opéra*, j'ai eu une soirée plus agréable que celles des grandes représentations. La direction m'avait invité à la répétition d'essai d'un opéra présenté par Jadin (1); j'ai trouvé, dans une loge, outre le personnel de la direction, Gossec, Montigny et Dalayrac. On me présenta le jeune compositeur, pianiste de talent, dont les mélodies faciles et les accompagnements habilement orchestrés nous ont plu. La modestie avec laquelle Jadin a accueilli nos observations ne nous a pas fait moins bonne impression que sa musique. Il est regrettable que le libretto, qui a pour titre *Mahomet II* et dont le sujet est une intrigue de sérail, soit aussi dépourvu d'intérêt et se prête si mal à la veine mélodique de l'artiste. Les chanteurs ont prêté leur concours avec tout le zèle désirable; ils se sont donné autant de peine que pour une représentation gala. Et, comme ils n'avaient pas affaire à leur public habituel, ils ont été incontestablement meilleurs que d'ordinaire. L'orchestre s'est sur-

commissariat des vivres, et comme le fournisseur n'avait pas étouffé chez lui l'artiste, il s'était empressé de revenir à son cher hautbois, aussitôt qu'il l'avait pu.

(1) En 1802, Jadin (Louis) était fort connu, non seulement comme le premier accompagnateur de Paris, mais comme l'auteur de compositions instrumentales et de plus de vingt opéras-comiques. Si Reichardt semble en parler comme d'un débutant, cela tient sans doute à ce que Jadin n'avait pas abordé la grande scène lyrique.

Nous avons sous les yeux un exemplaire de son opéra; le titre porte : *Mahomet II*, tragédie lyrique en trois actes, représentée pour la première fois au théâtre de l'Opéra en thermidor an XI. Ballard, an XI (1803). Au verso du titre, on lit :

Les paroles sont du cit. Saulnier.
La musique est du cit. Louis Jadin.
Les ballets sont du cit. Gardel.

passé : tout le monde rivalisait de bonne volonté pour faire valoir un compatriote.

Il paraît que Saint-Cloud va avoir son théâtre : Bonaparte y fait installer une salle où l'opéra et l'opéra-bouffe alterneront. Il songerait aussi à réparer Versailles : un architecte invité à présenter un devis, en indiquant le temps nécessaire pour les réparations intérieures, qui sont considérables, a répondu qu'il lui fallait deux ans et deux millions. Sur quoi Bonaparte aurait dit qu'il doublerait volontiers la somme, si le délai était réduit de moitié. On parle également de restaurer la machine de Marly qui alimente les eaux de Versailles. Dans le principe, il avait été question de la reconstruire à neuf, et plusieurs architectes s'étaient offerts à entreprendre *gratuitement* le travail, à la condition qu'on leur abandonnerait l'immense charpente de la vieille machine. Contrairement à ces propositions, on a adopté le projet du ministre se bornant à la restauration, et l'on concède l'entreprise, *avec une subvention de plusieurs millions*, à quelques favorisés.

Vous voyez que l'on rentre partout dans la vieille ornière ministérielle : de toutes parts, d'ailleurs, les procédés de l'ancien régime ressuscitent. Au théâtre, les « préfets du palais » exercent la surveillance que s'attribuaient jadis les « gentilshommes de la chambre ». Dame censure se réveille et étend sa griffe sur les vaudevilles comme sur les livres. Un jeune et spirituel littérateur, M. Dupaty (1), frère cadet du beau danseur du bal Récamier, dont je vous ai parlé, vient d'expérimenter à

(1) Dupaty (Louis-Emmanuel). Le vaudeville avait pour titre : *les Valets dans l'antichambre*. Il fut repris l'année suivante sous le nom : *Picaro et Diego*, opérette, musique de Méhul. Dupaty avait collaboré à une feuille humoristique, *le Déjeuner*, dont les épigrammes n'aga-

ses dépens le retour aux « bonnes et vieilles » coutumes. Il avait persiflé dans un vaudeville le mauvais ton et la gaucherie des parvenus enrichis, qui tiennent ici le haut du pavé. Dès la première représentation, on s'est plaint au Premier Consul, en disant que l'innocent vaudeville est une satire préméditée du nouveau cérémonial officiel. La nuit suivante, Dupaty, appréhendé dans son lit par les gendarmes, a été expédié à Brest et embarqué sur un navire en partance pour les Iles. Lucien Bonaparte, fort sympathique à Dupaty, s'est hâté d'accourir auprès de son frère et lui a fait comprendre le peu de fondement des dénonciations. Enfin, Dupaty a pu revenir, après un internement de six semaines à bord du navire que les vents contraires avaient heureusement retenu dans le port. Ségur (1) a, de son côté, maille à partir avec la censure. Il avait intercalé l'éloge de Henri IV dans un couplet de vaudeville. Invité immédiatement à retirer sa pièce, il a dû prendre l'engagement personnel de ne faire reparaître ni la pièce ni le couplet, sous aucune autre forme.

Le bruit court que plusieurs petits théâtres sont menacés de suppression (2). Cela me paraît invraisemblable; le gouvernement peut toucher à bien des choses à Paris, je doute qu'il ose s'en prendre aux spectacles.

çaient pas moins « les nouveaux riches » que ne faisaient les couplets du vaudevilliste. Les Turcarets du temps avaient un arriéré de rancunes à liquider contre Dupaty.

(1) Le vicomte de Ségur et Philippon de la Madeleine avaient donné, en juin 1802, au théâtre de la rue de Chartres, un vaudeville, *l'Ancien caveau,* dans lequel se trouvait un couplet royaliste sur l'air : *Vive Henri IV!* L'enthousiasme manifesté à cette occasion par le public avait mis la police en émoi.

(2) Il n'y a pas de fumée sans feu. Mais ce n'est qu'en 1806 qu'un décret du 8 juin réduisit le nombre des théâtres.

IX

5 décembre.

Aujourd'hui j'ai à vous initier aux mystères du cérémonial. C'est une question qui est devenue une grosse affaire, non seulement pour les audiences du Premier Consul, mais même pour celles des ministres.

Bien que je sois très recommandé à Talleyrand, il a exigé que je lui fusse présenté dans les règles, par notre envoyé, avant d'être admis chez le Premier Consul. Tous les envoyés ont, du reste, été avisés qu'ils ne devaient plus s'occuper que de personnes reçues à leurs cours respectives ou de gens d'une notoriété exceptionnelle. Il faut donc prévenir le ministre des affaires étrangères, lui soumettre la liste des personnes sollicitant une audience du Consul et les lui présenter à lui-même, préalablement à l'audience. On ne va chez le ministre qu'en costume : le noir est toléré pour ceux qui n'ont pas de fonctions; mais le catogan, les manchettes, l'épée et les souliers à boucle sont de rigueur.

C'est samedi, à deux heures, que notre envoyé m'a conduit chez Talleyrand. Dans le salon d'attente, il y avait une centaine d'étrangers devant paraître, le lendemain, à l'audience consulaire. Le nouvel ambassadeur

anglais, lord Witworth (1), amenait à lui seul trente-six de ses compatriotes faisant pour la plupart partie de sa légation. Les Anglais entraient dans le cabinet de Talleyrand au moment où nous arrivions ; nous avons donc dû attendre un certain temps. Les ambassades autrichienne et russe avaient passé les premières : les Espagnols ont suivi les Anglais, notre tour n'est venu qu'après.

Talleyrand nous a à peine laissé le temps de lui faire quelques compliments. Avec son air fatigué, sa physionomie maussade et son grand habit bleu chamarré de broderies d'argent, il ne répond guère à l'idée que l'on a de sa haute capacité (2). Après quelques phrases de politesse, il n'a parlé que du cérémonial à observer le lendemain, en nous avertissant que nous pourrions assister

(1) Ancien ambassadeur anglais à Pétersbourg, au moment de l'assassinat de Paul Ier. C'est le diplomate auquel Bonaparte aurait fait la fameuse scène de la rupture de la paix d'Amiens. Il a fallu quatre-vingt-dix ans pour savoir la vérité sur ce point et reconnaître, par la publication des dépêches de Witworth, que ce prétendu « esclandre sans précédent » n'a été qu'un vif incident diplomatique. (V. *England Bonaparte in 1803*. Browning.)

(2) Un Allemand de haute intelligence, aussi spirituel qu'original, le comte de Schlaberndorff, qui a passé sa vie à Paris où il est mort (1789-1824), fait un portrait piquant de Talleyrand à l'époque du Consulat : « Pour se faire mieux valoir, Bonaparte devrait toujours avoir à ses côtés, quand il est en représentation, ce personnage ravagé qui semble soutenu par son ample costume d'apparat. Il est difficile de voir une individualité d'aspect plus chétif et plus terne. Son air d'abattement physique, sa physionomie éteinte indiquent l'homme énervé par les jouissances; son corps émacié se traîne péniblement et par saccades sur des pieds difformes de naissance. Il faut être profond physionomiste pour deviner sous cette enveloppe répulsive et morne, sous ces allures languissantes, dans ces yeux bleus presque morts où ne brille qu'une étincelle de vie, en un mot, à travers tous les caractères du type blond affadé, l'habile et rusé prélat diplomate qui dupe la France et l'Europe. » (*Napoléon Bonaparte et le peuple français sous son consulat; En Germanie,* sans nom d'auteur, in-8°, 1804, VIII, 447 pages.)

Reichardt, lié avec l'auteur, surveilla l'impression de ce volume, qui parut en allemand à Hambourg.

« en uniforme » à la grande parade qui précéderait l'audience; ses instructions données, il nous congédia. Pendant l'audience, nous avions fait porter nos cartes chez les quatre préfets du palais et chez Mme Talleyrand, — une certaine Mme Grant (1) que le ministre vient d'épouser. Dans la soirée, la série de mes présentations a été complétée chez les deux autres consuls et chez les ministres par le dépôt de ma carte, formalité indispensable si l'on veut être admis à leurs réceptions. — Jeudi prochain, il faudra me faire présenter à Mme Bonaparte; et dimanche, pendant l'audience du Premier Consul, ma carte devra être remise préalablement chez sa femme.

Je reprends mon bulletin accidentellement interrompu.

Dimanche matin, à onze heures, Lucchesini m'a emmené aux Tuileries et présenté à Duroc, dont l'appartement, au rez-de-chaussée, était plein d'hommes et de

(1) C'est le 23 fructidor an X (10 septembre 1802) que Talleyrand avait épousé, à la mairie du Xe arrondissement de Paris, Catherine-Noël Worlée, femme divorcée, depuis le 28 germinal an VI (17 avril 1798) — mairie du IIe arrondissement — d'avec Georges-François Grand ou Grant. Les témoins avaient été Rœderer, l'amiral Bruix, le général Beurnonville et le prince de Nassau.

Ce mariage civil, contracté sous la pression du Premier Consul, qui voulait mettre fin à une situation notoirement irrégulière, a-t-il été précédé ou suivi d'une cérémonie religieuse? On n'en trouve aucune trace dans les registres paroissiaux d'Épinay-sur-Seine, que Talleyrand habitait dans la belle saison, en face de l'église, ni dans ceux de Pierrefitte, limitrophe, ou dans ceux des paroisses parisiennes dépendant alors du Xe arrondissement. Néanmoins, si l'on se reporte aux incidents si caractéristiques de la dernière maladie de l'ex-évêque d'Autun, minutieusement relatée dans la *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé F. Lagrange, aujourd'hui évêque de Chartres; si l'on relève l'épithète deux fois *sacrilège* appliquée non sans motif par l'écrivain ecclésiastique au mariage de Talleyrand, — épithète évidemment impropre au cas où elle ne viserait qu'une union civile, — on incline à admettre la vraisemblance d'une bénédiction, surprise par l'homme qui a su enjôler de plus fortes têtes que celle d'un prêtre naïf, à peine sorti des persécutions du Directoire.

femmes en toilette. L'envoyé de Tunis, bel homme de tournure majestueuse, éblouissant de broderies, était l'objet de la curiosité générale. Il causait volontiers en italien, lorgnant attentivement les beautés russes et italiennes de l'assistance.

A midi, la parade a commencé : environ six mille hommes de troupes ont défilé. L'infanterie était rangée entre la grille qui sépare la cour du château du reste de la place, la cavalerie en dehors, sur le terrain que l'on appelle le *Carrousel*. Cette place a été considérablement agrandie et embellie depuis dix ans : on a démoli les bâtisses qui l'encombraient; elle s'étend maintenant de la galerie du Louvre à la rue Saint-Honoré. Au milieu de la grille qui coupe la place du sud au nord, les chevaux de bronze qui décoraient la place Saint-Marc, à Venise (1), font assez piteuse mine entre les supports en fer de quatre lanternes. Ils se présentent isolément, alors qu'il est évident qu'ils ont dû former jadis l'attelage d'un quadrige, et flanquent deux à deux l'entrée principale au-dessus de laquelle planent des coqs dorés, qui m'ont tout l'air de devoir se métamorphoser en aigles. Ces coqs donnent lieu à une foule d'allusions malicieuses à la « basse-cour ».

L'infanterie s'est massée par bataillon, de telle sorte que Bonaparte, avec son nombreux état-major, a pu parcourir les rangs en tous sens. Aussitôt après le défilé des fantassins, Bonaparte, sur un cheval blanc, précédé de quelques généraux et suivi de son inséparable mamelouk, a dépassé la grille pour inspecter la cavalerie. Il portait le petit uniforme de la garde nationale, habit bleu à revers blanc et chapeau d'ordonnance, sans autre insigne. Dix

(1) Les *Chevaux de Venise* ont repris, après l'invasion de 1815, leur place sur la basilique de Saint-Marc.

ou douze généraux, escortés par un autre mamelouk, l'entouraient de très près.

Bonaparte est bien à cheval et paraît plus grand sur sa selle qu'il ne l'est en réalité. Je ne saurais détailler sa physionomie, ne l'ayant vu que passant devant les fenêtres de l'appartement de Duroc : ce qui m'a frappé, c'est son calme sérieux qui s'harmonise à merveille avec son profil antique.

Chaque corps d'infanterie avait sa musique, qui jouait au moment où Bonaparte passait devant le front ; j'ai remarqué avec surprise que les morceaux n'avaient pas un caractère belliqueux. Il n'y a que la musique de la garde consulaire qui ait exécuté une marche militaire. Cette excellente bande est ensuite venue se placer au milieu de la cour, près des fenêtres où nous étions, et n'a cessé, pendant le défilé, de jouer des morceaux variés, quelques-uns d'un rythme lent et triste, avec lesquels les trompettes de la cavalerie faisaient une opposition bizarre.

La garde consulaire, composée de beaux hommes d'une allure vraiment héroïque, est superbe. Son uniforme est d'un bel effet : le gilet, la culotte et la buffleterie jaune clair ressortent bien avec l'habit bleu, et les plumets rouges qu'elle porte, comme les autres troupes d'infanterie, complètent l'aspect d'ensemble.

Parmi les régiments de cavalerie, les cuirassiers, avec leurs casques étincelants et leurs cuirasses complètes bien polies, sont des plus imposants. Cependant leurs chevaux bruns m'ont semblé trop petits pour ces grands et vigoureux cavaliers. En général, la cavalerie est moins bien montée que celle des armées autrichiennes et prussiennes.

L'artillerie légère a passé la dernière au grand trot,

avec tout le fracas de ses canons et de ses caissons.

La revue terminée, au moment où Bonaparte faisait tourner son cheval pour mettre pied à terre, une foule de gens bien mis qui, malgré les sentinelles, s'étaient rapprochés peu à peu des fenêtres du rez-de-chaussée, ont entouré le Premier Consul. On lui a présenté de nombreuses suppliques ; c'est, paraît-il, le seul moyen de lui faire parvenir sûrement une pétition.

Avant de rentrer, Bonaparte avait remis des sabres d'honneur à quatre capitaines de cavalerie, qu'il a invités à dîner. Pendant la revue de l'infanterie, il avait fait sortir des rangs plusieurs grenadiers retour d'Égypte et leur avait adressé quelques mots. Il saisit toutes les occasions de distinguer les Égyptiens d'une manière flatteuse.

Il avait plu avant la parade, mais le soleil s'est montré pour l'éclairer ; Bonaparte a cette chance heureuse dans la plupart de ses fêtes militaires.

Vers deux heures, toutes les personnes devant être présentées se sont réunies dans ce que l'on appelle la *salle des Ambassadeurs*. Assurément, le Premier Consul n'a jamais inspecté ce local, dont l'étroitesse et le peu de commodité jurent avec le reste des appartements. C'est une suite de trois petites pièces basses, auxquelles on arrive par des portes étroites, en passant sous le grand escalier qui mène aux appartements du premier. Nous étions à peu près cent cinquante personnes entassées dans ces réduits dont on aurait pu toucher le plafond avec la main.

Notre audience devait commencer à deux heures et demie ; nous avons attendu jusque vers quatre heures la fin de l'audience militaire ! Pour nous faire prendre patience, on a servi une excellente collation : moka, chocolat, xérès, malaga, madère, vin du Cap. De grands laquais

en livrée verte, galonnés d'or, s'empressaient autour de nous; des maîtres d'hôtel en fracs noirs offraient les vins. Un petit préfet du palais, cheveux noirs taillés à la Titus, en uniforme rouge brodé d'argent, avec écharpe bleue et grand chapeau brodé d'argent sous le bras, allait et venait pour s'enquérir s'il n'était pas temps de nous faire monter à l'audience. Enfin le signal fut donné, et l'on se pressa dans un couloir où l'on pouvait à peine avancer sur deux de front. Le grand escalier était garni de bas en haut de soldats de la garde présentant les armes. Avant d'arriver à la salle d'audience, on traversait une suite de salons pleins de laquais en livrées aux couleurs des trois consuls, vert et or, bleu et or, rouge et or, avec des aiguillettes. Le dernier salon était occupé par une foule de généraux et d'officiers en grand uniforme, restés sans doute après l'audience militaire, afin de voir passer la nouvelle légation anglaise; parmi eux, des conseillers d'État et des sénateurs.

Dans la salle d'audience, tendue de tapisseries de haute lisse et ornée dans les angles des drapeaux de la garde disposés en trophées, les envoyés, entourés chacun de ses nationaux, se sont rangés suivant l'ordre des préséances. Le prince Louis de Bade (1), qui devait se faire présenter sous le nom de comte d'Eberstein, se trouvait presque au dernier rang. Bonaparte a su s'y prendre de façon à témoigner des égards au prince, sans contrevenir à l'étiquette. D'après le programme, la légation anglaise devait être présentée en premier lieu; mais avant que le

(1) Louis-Charles-Frédéric de Bade-Durlach, à qui Napoléon donna, en 1806, la main de sa fille adoptive Stéphanie, fille de Charles de Beauharnais. En 1811, le prince Louis hérita de son grand-père le titre de grand-duc que les margraves doivent à Napoléon. Le vieux margrave avait fait sa paix avec la République française, le 22 août 1796.

ministre Talleyrand eût commencé son office, Bonaparte se dirigea vers le prince Louis, le salua en souriant et causa quelques instants avec lui d'une façon très gracieuse. Au moment où le grand et magnifique envoyé anglais (1), conduit par Talleyrand et par un autre dignitaire, s'avança, Bonaparte prit congé du prince, il devint sérieux et se plaça au milieu du demi-cercle formé par son entourage, un peu en avant des deux autres Consuls, — immobiles — et muets pendant toute l'audience, aussi bien que les ministres rangés derrière eux. Bonaparte se tint droit, grave et silencieux en face de l'envoyé anglais, qui le salua profondément et lui adressa une assez longue allocution. Quand il eût cessé de parler et salué une seconde fois, Bonaparte, faisant une légère inclination, répondit courtoisement, mais en peu de mots, et l'envoyé rejoignit le personnel de sa légation.

Le Premier Consul procéda ensuite à sa tournée habituelle des audiences, en commençant par le légat, cardinal Caprara. Il s'arrêtait devant chaque légation, échangeait quelques paroles avec l'envoyé et deux ou trois des personnes présentées. Arrivé devant nous, il me fit l'honneur, après que nous eûmes été nommés, de m'adresser plusieurs questions sur notre cour et notre opéra italien. Il s'est montré particulièrement affable pour l'ancien envoyé prussien, M. de Sandoz-Rollin (2), que le marquis

(1) Mme d'Abrantès crayonne ainsi la silhouette de l'envoyé : « Lord Withworth était grand, parfaitement beau, et avait une tournure et un visage de la plus noble distinction. Je n'ai jamais connu d'homme représentant mieux que lui un État, grand, prospère et *impertinent*. Toujours magnifiquement vêtu, même à la Cour consulaire... »

(2) Baron de Sandoz-Rollin (David-Alphonse), né à Neuchâtel, ministre de Prusse à Paris, de 1796 à 1801, avait été remplacé par le marquis de Lucchesini, ami de Haugwitz et ancien agent de Frédéric II. En 1797, Sandoz avait essayé de convaincre l'ambassadeur

Lucchesini lui présenta comme arrivé depuis peu. Sa ronde finie, il revint encore causer avec M. de Sandoz-Rollin, en lui tenant les propos les plus obligeants. Comme je me trouvais placé à côté de Sandoz et que j'avais derrière moi l'envoyé suisse, avec qui Bonaparte s'est aussi entretenu intentionnellement, à haute voix, de la nouvelle députation suisse et de ses dispositions, j'ai eu toute facilité pour considérer cet homme extraordinaire et étudier sa physionomie. Il a même pénétré dans nos rangs, afin d'échanger quelques mots avec des princes ou généraux russes de sa connaissance, venus à l'audience, sans avoir à se faire présenter une seconde fois. Enfin, à la suite d'une nouvelle causerie avec le prince de Bade, le Premier Consul, reprenant son air grave, est allé se mettre un peu en avant des deux autres Consuls et a salué l'assistance, qui s'est retirée à reculons. J'ai remarqué, à ce moment seulement, que le pourtour de la salle était garni d'officiers de l'état-major. Les légations, redescendant le grand escalier, ont repassé par le couloir d'arrivée pour gagner leurs voitures, stationnées devant une porte latérale des Tuileries. L'embarquement a pris une heure.

Pour clore mes comptes rendus officiels, un mot d'un grand dîner chez le conseiller d'État Regnault de Saint-Jean d'Angely. De toutes notabilités rencontrées là, c'est le général Menou (1) qui m'a le plus intéressé. Son com-

de Venise à Paris de l'opportunité de l'intervention de la Prusse contre les projets menaçants de la France et de l'Autriche. Son conseil *in extremis* n'obtint qu'une réponse évasive; on sait ce qui s'ensuivit. Le négociateur de Léoben et de Campo-Formio se montrait « beau joueur » vis-à-vis de Sandoz, dont il ne pouvait ignorer les menées infructueuses.

(1) Le Premier Consul devait avoir un faible pour Menou. Déjà, en quittant l'Égypte, c'est à Menou qu'il faisait ses confidences verbales, tandis qu'il laissait par écrit officiel le commandement à

mandement en Égypte, et les ennuis qui en sont résultés pour lui, lui ont valu une certaine notoriété. Sa tournure n'a rien de militaire. Avec son costume civil, avec son crâne dénudé, dont la base laisse voir quelques cheveux courts et clairsemés, il a l'air d'un financier. Au total, il m'a fait l'effet d'un bon vivant et nous a longuement vanté le merveilleux café, les châles de l'Inde, valant deux mille livres pièce, dont il a fait cadeau à Mme Bonaparte. Il va occuper le poste de gouverneur de Milan. Un préfet d'Aix-la-Chapelle tranchait, par son air réservé, avec l'animation des autres invités. Garat, qui ne chante plus que dans quelques salons privilégiés, depuis que son oncle, celui que l'on appelle le *Jacobin malgré lui*, s'est laissé nommer sénateur, a fait entendre, vers la fin de la soirée, quelques-unes de ses délicieuses chansons espagnoles.

Peu de chose à dire de mes soirées au spectacle. A l'Opéra, l'*Anacréon* de Grétry (1) est un produit bâtard, sec et incolore ; il m'étonne de la part de son auteur. L'*Astyanax* (2) de Kreutzer vaudrait mieux comme orchestration ; mais Mlle Maillard, Layné et Adrien, m'ont ôté tout plaisir par leurs cris.

Kléber. S'il le reçut bien, après la capitulation de 1801 et le pourvut d'un commandement profitable, ne serait-ce point parce qu'il se souvenait que la transaction de Menou avec les sections parisiennes, le 12 vendémiaire an IV, avait facilité au général Bonaparte, en non-activité en ce moment, sa rentrée en vainqueur sur la scène politique, le lendemain, 13 vendémiaire ? Pour être inconscient, le service n'en avait pas moins été rendu « au moment psychologique » de la destinée de Bonaparte consul. Ce sont des circonstances qui ne s'oublient pas.

(1) *Anacréon chez Polycrate*, une des œuvres de demi-caractère que Grétry, impuissant à s'élever jusqu'à la vraie tragédie lyrique, avait introduites à l'Opéra.

(2) *Astyanax*, écrit en 1801, est d'une facture soignée ; mais l'originalité mélodique de Kreutzer s'y montre moins que dans les œuvres où il ne vise pas au mérite d'harmoniste.

Les gazettes parlent beaucoup du prochain départ pour la Russie d'artistes de tout genre, instrumentistes, chanteurs, danseurs.

Ces commérages viennent sans doute des politesses que les seigneurs russes, en résidence à Paris, — les Demidof, les Dolgorouki, les Diwof (1), prodiguent aux artistes. Ils ont choisi le mercredi pour donner de magnifiques soupers, précédés de séances littéraires et théâtrales : on lit des vers, on déclame des scènes de tragédie ou de comédie, on chante des parties d'opéra, on danse même des fragments de ballet. Tout s'y passe avec une grâce et un bon ton qui font autant d'honneur aux nobles amphitryons qu'à leurs hôtes. Au lieu de conclure simplement de là que les Russes agissent ainsi par vanité et pour faire pièce aux « nouveaux riches », peut-être même au gouvernement, on leur prête l'intention de débaucher les artistes et de les entraîner à Pétersbourg. Les journaux citent une foule de gens, — Garat, entre autres, — qui n'ont jamais songé à quitter Paris. Mais Rode (2), le célèbre violoniste, ira certainement cet hiver en Russie ; les amateurs parisiens, qui apprécient son rare talent, redoutent que l'accueil flatteur que l'on fera à ce virtuose aussi aimable qu'il est habile ne soit de nature à le retenir là-bas.

(1) Dans ses *Souvenirs*, Mme Vigée-Lebrun parle aussi avec gratitude de l'accueil qu'elle a reçu de ces trois familles, pendant son séjour en Russie. Elle a peint le portrait de Mme Demidoff, née Strogonoff, à qui l'on avait fait faire un mariage d'argent.

(2) Rode (Pierre), né à Bordeaux en 1774, le plus brillant élève de Viotti, avait eu un succès prodigieux aux concerts donnés, en 1801, par la belle cantatrice Grassini, en exécutant son septième concerto inédit.

X

10 décembre.

Le marquis de Lucchesini m'a conduit à l'audience de Mme Bonaparte. Nous sommes montés en voiture à une heure pour aller à Saint-Cloud, en passant par les Champs-Elysées et Passy, en longeant le bois de Boulogne.

La cour d'honneur du château était pleine de soldats de la garde consulaire et de domestiques en grande livrée. Notre voiture est entrée sans formalité par la grille grande ouverte.

L'intérieur du château est disposé avec plus de luxe et de goût qu'autrefois. Au haut du grand escalier, le vestibule de forme ronde est orné d'un tableau de David. J'appellerais volontiers cette toile une caricature magistrale de Bonaparte gravissant au galop le Saint-Bernard sur un Bucéphale. Dans le salon attenant, figure également un seul tableau (1) représentant la mort du général Desaix, à Marengo. Aucun des officiers présents n'a su me dire le

(1) Nous ne voyons guère que deux toiles répondant au signalement : le grand tableau de Carle Vernet, maintenant à Versailles, ou bien une *Bataille de Marengo* par le capitaine Lejeune, aide de camp de Berthier, pendant l'action, laquelle fut exposée au salon de 1801 ; Coing devait en faire la gravure, en 1802. (V. *Moniteur*, 1802.)

nom du peintre, et j'ai noté que les réflexions qui me sont échappées sur Desaix n'ont pas trouvé d'écho. Dans ce temple, il n'y a qu'un dieu !

Le pourtour du salon d'attente était garni de fauteuils destinés aux étrangères que les femmes des ambassadeurs devaient présenter. Les Russes et les Polonaises se distinguaient par leur élégance : robes de soie de nuances violet, vert foncé, lilas ou noir, bordées d'or dans le bas : une Polonaise avait même des pierreries piquées sur le galon de sa jupe

Près de la cheminée étaient assises quatre dames d'honneur en toilette du matin, élégante, mais très simple. Un préfet du palais présentait chaque arrivante à la dame de service, Mlle de Lauriston (1), svelte et jolie personne, encore peu ferrée, m'a-t-il semblé, sur ses fonctions : tout se bornait de sa part à de légères inclinations et à des sourires. Comme ses compagnes, elle était en mousseline de l'Inde blanche, avec un cachemire blanc enroulé sur les cheveux. Ses compagnes portaient la même coiffure, mais leurs cachemires étaient nuancés.

Vers quatre heures, tout le monde était arrivé. Quelques dames russes, déjà présentées, comme la princesse Dolgorouki (2), avec son port d'impératrice, Mme de Diwof et d'autres, étaient aussi là. Une première présen-

(1) Sœur du marquis Law de Lauriston, petit-neveu du fameux Law. Lauriston, nommé général de brigade en 1800, avait été camarade de Bonaparte à Brienne, puis à l'Ecole militaire en 1784.

(2) « Ses traits avaient tout le caractère grec, mêlé de quelque chose de juif, surtout de profil. Ses longs cheveux châtains tombaient sur ses épaules : sa taille était admirable, et toute sa personne avait à la fois de la noblesse et de la grâce, sans aucune affectation. » (V. Lebrun, *Souvenirs*, t. II.) C'est à cette princesse Dolgorouki que l'on attribue, sur l'entourage du Premier Consul à Saint-Cloud, le mot : « C'est une bien grande puissance, mais ce n'est pas une Cour ! »

tation donne le droit de revenir sans formalité nouvelle, à l'audience suivante. Un certain nombre de dames russes, habitant Paris, persistent à ne pas se faire présenter et ne paraissent pas aux « cercles » de Mme Bonaparte, qui se tiennent d'habitude entre huit et neuf heures du soir, le jour des grandes audiences du Premier Consul.

Il y avait environ cinquante femmes, plus les hommes présentés à la dernière audience du Consul; enfin, beaucoup de militaires, tous cavaliers superbes. Talleyrand, en costume officiel, était le seul ministre présent.

Duroc (1), gouverneur du palais, se tenait dans le salon d'attente; notre envoyé m'a présenté à lui. Il a été peu causant, bien que je me sois évertué à lui parler de son séjour à Berlin. Petit, large d'épaules, bouche grande, garnie de belles dents, teint clair et animé, il semble moins spirituel que l'on ne devrait s'y attendre chez le confident de Bonaparte. Son extrême politesse et sa réserve sont remarquables.

Pendant que nous faisions antichambre, j'ai parcouru la galerie de tableaux et les salons qui ouvrent sur le vestibule. La galerie a été récemment décorée de tableaux italiens pris au musée, mais le grand nombre de fenêtres et de glaces rend le jour peu favorable. J'ai constaté avec plaisir que les peintures du plafond n'ont pas été détériorées pendant la Révolution. Dans un des salons

(1) Voici le portrait qu'en fait Mme d'Abrantès, — une amie; — on peut comparer : « Duroc avait les yeux assez forts et trop à fleur de tête pour que son regard fût jamais en harmonie avec son sourire ou toute autre expression... Ses cheveux étaient noirs, ainsi que ses yeux. Son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux et était trop arrondi, ce qui ne donnait rien d'arrêté à ses traits et répandait même une sorte d'indécision sur sa physionomie. La taille était au-dessus de la moyenne, svelte, élégante et fort distinguée. »

joignant la galerie, il y a un portrait de Mme Bonaparte, par Gérard. Elle est représentée de grandeur naturelle, à demi étendue sur un large sofa, au milieu de coussins moelleux. C'est une peinture très soignée, mais sans grand effet. Le portrait est d'ailleurs flatté ; on a tort de le laisser voir avant que l'on ait été mis en présence de Mme Bonaparte : c'est une déception qui vous attend.

A quatre heures sonnant, nous sommes entrés dans le salon d'audience. Les dames se sont rangées debout autour de la salle, les hommes derrière elles, et Bonaparte a paru en petit uniforme vert à parements rouges, gilet assez long en drap bleu, culotte de soie noire, bas de soie blancs, petit tricorne à la main, un court sabre de dragon au côté. Il s'est mis à causer avec la première dame qui s'est trouvée à sa portée, lui a fait quelques compliments et des questions qui, d'après ce que j'ai pu entendre moi-même ou apprendre par d'autres, ont invariablement porté sur le climat de son pays, sur le voyage, sur la durée du séjour à Paris. Son sourire n'a pas varié pendant toute l'audience. Comme il faisait plus clair que dans la salle des Tuileries et que je ne quittais pas mon lorgnon, j'ai pu examiner à loisir les yeux de Bonaparte. Je comptais déterminer leur couleur et y découvrir une flamme : la couleur reste non définie, et le regard ne s'est pas illuminé pour moi. Un physionomiste habile m'a fait remarquer que c'est souvent le cas chez les hommes à grandes passions; ils les compriment violemment afin d'en supprimer la manifestation. Bonaparte n'a, il est vrai, qu'une grande passion, celle de dominer. Jamais meneur d'hommes ne s'est autant appliqué à la dissimuler.

Deux préfets du palais, plus petits que Bonaparte, se tenaient à ses côtés; l'un demandait à la dame que

Bonaparte allait aborder son nom, son pays, et le Premier Consul la saluait d'une inclination de tête avant de lui parler. Il était arrivé à la troisième dame, quand Mme Bonaparte entra, escortée par deux autres petits préfets. Elle commença le tour du salon, et comme elle était plus brève que son mari dans ses propos, elle ne tarda pas à le rejoindre. Elle m'a paru plus âgée et plus maigre que je ne croyais; elle a montré beaucoup de politesse et de prévenance, — plus peut-être que ne l'exigerait sa situation. Du moins c'est mon impression, à moi qui me rappelle l'avoir vue jadis dans ce même palais, suivant la Reine en qualité de demoiselle d'honneur avant son mariage avec le malheureux général Beauharnais. Il est vrai que Marie-Antoinette avait dans sa personne, dans sa physionomie, dans ses manières, le plus rare et le plus heureux mélange de grâce et de majesté. Les façons de Mme Bonaparte ont le cachet de l'ancienne cour; sa fille, Mme Louis Bonaparte, qui, sans être belle, ne manque ni de charme ni d'aménité, a moins d'abandon.

Mme Bonaparte portait une toilette du matin en satin blanc, garnie de larges dentelles; dans ses cheveux châtain foncé, une sorte de diadème à trois rangs de pierreries, au milieu desquelles ressortaient trois superbes camées antiques. Elle a causé assez longuement avec les Russes et les Polonaises qui se sont mises en frais pour elle; mais il était amusant d'observer que les sourires les plus gracieux, les mines les plus séduisantes allaient à l'adresse du Premier Consul. Quand il approchait, les plus belles embellissaient, et les plus impressionnables, surtout parmi les Polonaises, avec leur tête penchée d'un petit air langoureux, leurs grands yeux clairs et expressifs fixés alternativement sur le héros ou levés au plafond, étaient charmantes. Pour sa femme, les physionomies

étaient avenantes, mais tout autres; c'est son diadème qui fixait le regard, on ne levait pas les yeux plus haut. Lorsque le tour du salon fut terminé, Mme Bonaparte s'assit au coin de la cheminée, et les envoyés lui présentèrent successivement les étrangers venus pour la première fois. Ils les nommaient et, pour chacun, Mme Bonaparte inclinant la tête et se levant à demi disait : « Je suis charmée..., je suis bien aise..., enchantée de vous voir! » Les femmes des envoyés ont ensuite rendu le même office aux dames de leur nation. Pendant ce défilé, Bonaparte causait avec quelques étrangers de connaissance. Les présentations finies, sa femme et lui ont salué l'assistance et sont rentrés dans leurs appartements.

Tout le monde se disposa alors au départ. On traversa la galerie pour arriver à un grand salon où était dressé un magnifique buffet qui eût été plus apprécié avant l'audience, pendant les longues heures d'attente. Chacun songea ensuite à regagner sa voiture. Comme il y avait sur la place du Palais près de deux cents équipages, parmi lesquels des attelages à quatre, il a fallu plus d'une heure avant que chacun fût casé. On attendait dans les beaux appartements du rez-de-chaussée que les valets de pied fissent avancer les voitures, suivant l'ordre des préséances. Nous sommes rentrés à Paris pour dîner, vers sept heures.

La princesse Dolgorouki avait eu la bonté de me convier à sa table: j'ai donc eu le plaisir de passer ma soirée dans la société des beautés russes et polonaises. En général, les maisons russes sont infiniment plus agréables que celles des « nouveaux riches » parisiens. J'y retrouve les traditions de l'ancienne société : la compagnie est choisie, on s'intéresse à la musique et aux

arts, il n'y a pas de cohue, et leurs dîners ne sont pas d'interminables *mangeries*.

En dehors du monde étranger, je ne retrouve jusqu'à présent ce savoir-vivre que chez le banquier Schérer, l'associé de Rougemont. Son installation parisienne n'est pas moins confortable que n'était sa maison de Lyon (1), et sa famille continue à partager ses goûts intellectuels. M. Schérer a une passion peu commune parmi les richards actuels : il aime les beaux livres; sa bibliothèque contient les éditions de Bodoni, Baskerville, Didot, et ses portefeuilles renferment de belles gravures dont beaucoup avant la lettre. Sa belle-fille, Mlle Gauthier, une des bonnes pianistes de Paris, nous a donné, pas plus tard qu'hier soir, une séance musicale avec le concours de l'excellent corniste Duvernoy (2) et du harpiste Dalvimare (3). Nous avons eu là de véritable musique de chambre : virtuoses hors ligne, sans accompagnateur bruyant ou prétentieux; morceaux choisis avec goût, —

(1) Reichardt avait connu la famille Schérer à Lyon, pendant un voyage qu'il fit en France en 1792.

(2) F. Duvernoy avait un beau son et une exécution très nette. Mais son système de *cor mixte*, qu'il a enseigné au Conservatoire, bornait l'étendue de l'instrument à un petit nombre de notes et donnait forcément à sa manière une certaine monotonie. Bonaparte goûtait particulièrement le talent de cet artiste.

(3) D'Alvimare, d'une famille distinguée de Dreux, était né avec des dispositions pour le dessin et la musique que sa famille sut cultiver. Entré dans les gardes du corps et ayant échappé au massacre du 10 août, par le dévouement d'une concierge, il dut se cacher sous un nom d'emprunt et se vit porté sur la liste des émigrés. Son crayon le fit vivre jusqu'au moment où il fut rayé de la liste. Pendant le Consulat et l'Empire, son talent de harpiste et la distinction de ses manières lui ont valu une situation brillante et de hautes amitiés. Un retour de fortune ayant rétabli ses affaires, il se retira à Dreux en 1812; il est mort à Paris en 1839. Contrairement à ce que l'on a dit, d'Alvimare n'a jamais cherché à faire oublier sa carrière artistique; le dessin ou la musique n'ont pas cessé d'occuper ses loisirs. (V. Jal, *Dictionnaire biographique*.)

notamment de jolis duos harpe et cor. — et pour compléter le programme, des airs français et italiens fort bien dits par un amateur lyonnais. Une fois de plus, j'ai constaté combien la musique apporte de vie et de liant dans une réunion. Nous n'étions ni trop, ni trop peu nombreux, les invités étaient gens aimables et spirituels; cependant la conversation se traînait, les tables de bouillote et de whist ne suffisaient pas à l'amusement. Tout à coup, les premiers accords se font entendre et ce monde languissant se réveille. L'intérêt, l'animation croissent de minute en minute; c'est avec enthousiasme que l'on applaudit le dernier morceau de harpe, une marche. En commençant, Dalvimare a joué comme si l'on entendait, dans un extrême lointain, une musique militaire; progressivement, il est arrivé à une sonorité étonnante, — il est vrai que sa harpe sort des ateliers Erard: — puis, le son a diminué insensiblement pour finir par ne plus être qu'un murmure, sans qu'il m'ait été possible de saisir exactement l'instant où il s'est arrêté.

En fait d'autre musique, j'ai entendu l'*Œdipe* (1) de Sacchini à l'*Opéra*. Cette noble partition a été outrageusement interprétée, et le public, anglais en majorité, s'est montré si bruyant, si inattentif, qu'il ne m'a pas moins crispé que n'ont fait les chanteurs. Inutile de dire que le silence s'est rétabli pour le ballet.

Au *Théâtre Feydeau : Les deux journées* (2) de Chérubini m'ont procuré une excellente soirée : musique gracieuse

(1) *Œdipe à Colone*, opéra dans lequel Sacchini approche parfois du sublime de Sophocle, était écrit dès 1785. Par suite d'intrigues, la partition ne parut à l'Académie royale de musique qu'en 1787, six mois après le décès de l'artiste, mort de chagrin, à cinquante-deux ans.

(2) Cet opéra-comique datait de 1800. Il avait le plus grand succès et le plus mérité; on le représenta plus de deux cents fois.

et originale; orchestration riche et variée. La pièce est fort bien rendue; les situations sont vivement caractérisées et l'excellent comique Juliot y apporte un élément d'humour et de gaieté qui ôte à l'opérette ce qu'elle a d'un peu larmoyant, quand on la joue avec moins d'entrain. Je ne me permets qu'une critique : je blâme la suppression du charmant duo : *Dût-il m'en coûter la vie!* La coupure, sous prétexte d'alléger la représentation, est un non-sens : au point de vue dramatique, comme au point de vue musical, ce duo est le pivot de la pièce. Sa suppression produit une véritable lacune dans le développement logique de la trame dramatique et musicale. Il est incroyable que Chérubini ne soit jamais parvenu à faire chanter son duo, même sur cette scène si bien dirigée.

J'ai voulu voir au *Théâtre Louvois* la contre-partie de *La petite ville,* une nouveauté qui s'appelle : *Les provinciaux à Paris* (1). Avec tout son esprit, Picard s'est trompé dans le choix de son sujet; on peut réussir à personnifier et à faire revivre au théâtre les travers d'une petite ville; mais prétendre en faire autant de *Paris* n'est que chimère. Une cité pareille est un sujet trop vaste pour la scène. Au lieu de personnages agissants, on est réduit à ne donner que des récits et des descriptions, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus antidramatique. Le malin Picard a bien essayé de tourner la difficulté par des tirades piquantes qui amusent un instant; mais, en somme, sa pièce n'a pas de vie à la lecture, on ne pourra que trouver quelque plaisir aux traits spirituels et satiriques dont l'auteur a émaillé sa prose.

Puisque vous tenez à des comptes rendus fidèles de

(1) Ou *la Grande Ville,* comédie en quatre actes et en prose représentée le 10 janvier 1802.

mon temps. un dernier mot sur deux soirées officielles : l'une chez le consul Cambacérès. l'autre chez le ministre de la guerre Berthier.

Berthier (1) est un vrai Français par l'éducation et les manières. Il n'est pas de haute taille, mais il a dans la tournure quelque chose de cette ancienne désinvolture que je ne retrouve chez aucun de ses collègues du ministère. Il s'exprime bien et a rempli de la meilleure grâce son rôle de maître de maison, sachant s'occuper de chacun. C'est le seul ministre ayant les cheveux taillés à la Titus : si cette coiffure sied à son visage, elle cadrait mal avec son magnifique costume brodé. Au surplus, la cinquantaine, dont il approche, lui fera bientôt quitter une mode juvénile.

Cambacérès, assez grand et puissant, paraît avoir une soixantaine d'années (2) : sa physionomie fine et avisée est bien celle d'un personnage qui a su se tirer d'affaire contre vents et marées. Dans son costume de velours bleu chargé de broderies, avec ses longues manchettes et son ample jabot de dentelle, sa tête frisée et poudrée, il m'a rappelé les vieux portraits d'hommes d'État fran-

(1) Berthier avait exactement quarante-neuf ans.

Mme d'Abrantès le traite avec infiniment moins de bienveillance : « Il était petit de taille, dit-elle, mal bâti, sans être cependant contrefait, ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire ni blonde ; des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, formant un ensemble qui n'était pas beau ; des mains naturellement laides et qu'il rendait effroyables, en rongeant continuellement ses ongles, au point d'avoir les doigts toujours saignants ; des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en rongeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant et faisait, non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers, par leur vivacité, qu'il en était fort amusant pour ceux qui ne prenaient pas un intérêt direct à sa dignité. »

(2) Cambacérès est vieilli de dix ans ; né en 1753, il n'avait que quarante-neuf ans.

çais. Son langage est circonspect et grave; il n'est pas facile de lui poser des questions; il y coupe court adroitement.

Sa réception a été des plus nombreuses. De neuf à onze heures, un millier de personnes ont défilé dans les dix ou douze pièces qui composent son appartement et sa bibliothèque (1) : personnages civils et militaires en grand costume, diplomates avec leurs nationaux, femmes en toilette; c'était une procession sans fin. Debout dans le premier salon, Cambacérès disait un mot à chaque arrivant. Deux sortes de chambellans en costume noir offraient le bras aux dames et les conduisaient à leurs fauteuils. Dans plusieurs salons, les fauteuils étaient placés sur deux rangs, en sorte qu'il était assez difficile d'aborder les femmes de connaissance. Je suis donc resté dans le voisinage de Cambacérès, afin d'entendre « annoncer » les visiteurs; cela m'a permis de revoir une foule d'anciennes connaissances. Je me suis ainsi retrouvé en face de Sieyès, en costume de sénateur. Je me le figurais toujours dans son ancienne simplicité philosophique : il paraît vivre maintenant sur un grand pied. Les cancans colportés dans le temps par les gazettes françaises et étrangères sur mes relations avec lui, à Berlin (2), m'avaient déterminé jusqu'à présent à ne pas lui faire de visite. Notre reconnaissance s'est effectuée très convenablement, et il m'a invité d'une façon pres-

(1) Cambacérès habitait l'hôtel d'Elbeuf, place du Carrousel, en face des Tuileries.

(2) Pendant le séjour de Sieyès, en 1798. Reichardt résidait alors à Berlin; ses succès lyriques du moment, comme ses opinions libérales bien connues, le mettaient assez en vue. Bon gré, mal gré, on le tint pour un affidé de l'envoyé du Directoire. Le rôle ne pouvait qu'être déplaisant au maëstro, bien en cour à l'époque et tenant à y rester.

sante à le voir; je n'ai plus de raison de repousser ses avances courtoises.

J'ai causé assez longuement avec Chaptal. C'est une physionomie presque allemande : poli, doux, calme, il a même un air un peu nonchalant. Notre entretien a porté sur l'instruction publique. Chaptal cherche à obtenir du Premier Consul qu'une partie des jeunes gens élevés dans les prytanées, aux frais de l'État, ne soient pas voués exclusivement à l'armée, mais poussés vers d'autres carrières, suivant leurs aptitudes. Je lui ai exprimé mon regret d'avoir vu cesser la publication des Cours et des Mémoires de l'École polytechnique. Il m'a assuré que cette publication allait reprendre.

Je me suis aussi trouvé en contact avec Fourcroy. Son abord est agréable, son regard plein de feu et de finesse : véritable physionomie française. Son genre alerte ne contraste pas moins avec l'indolence apparente de Chaptal, que ses cheveux noirs coupés à la Titus avec la large tête poudrée et l'épais catogan du dernier. Fourcroy, qui parle fort bien, en termes énergiques et expressifs, est au courant des travaux de nos physiciens et chimistes allemands. Il m'a fait particulièrement l'éloge de Klaproth (1) et de Hermbstadt (2).

Le service était somptueusement ordonné : cinquante à soixante servants en livrée, drap bleu avec revers de velours de même nuance et galons d'or, nombreux maîtres d'hôtel en noir, offraient les plus fins rafraîchissements, avec une profusion et une dextérité irréprochables.

Peut-être vous attendez-vous à ce que je parle des

(1) Klaproth (Martin-Henri), chimiste, de l'Académie de Berlin.

(2) Hermbstadt, de l'Académie de Berlin, s'est occupé spécialement de chimie industrielle et agricole.

quelques centaines de « merveilleuses » qui rivalisaient de luxe et d'élégance dans les salons consulaires. Pour cette fois, je confesse mon insuffisance. Je me contenterai de dire que les Françaises conservent le talent de ne pas suivre prosaïquement la mode ; elles savent toujours l'accommoder chacune à ses convenances et à son avantage.

XI

13 décembre 1802.

Un déjeuner « dînatoire » prié, qui vient de me retenir près de quatre heures à table, m'ôte, ce soir, toute envie de dîner, à mon heure habituelle. Au lieu de manier ma fourchette, je vais essayer de finir ma digestion, la plume à la main.

Je regretterais le temps perdu à ce malencontreux déjeuner, si je n'y avais trouvé une occasion d'observer les manœuvres d'une espèce d'aigrefins, joueurs de profession, lorsqu'il s'agit de vider les poches d'un étranger jugé par eux bon à plumer. Ces « messieurs » avaient jeté leur dévolu sur un jeune compatriote à moi, dont les façons généreuses à l'égard d'un émigré rentré depuis peu avaient allumé leurs convoitises. Comme on m'avait rencontré fréquemment avec ce jeune homme, on me croyait de son intimité, et les bons apôtres avaient pensé faire coup double, en nous invitant tous les deux à leur agape. Pour me faire mieux tomber dans le panneau, ils avaient imaginé un stratagème assez ingénieux. Depuis mon arrivée, j'avais donné à entendre, de divers côtés, que je désirais extrêmement être présenté au général Moreau et obtenir l'accès de sa maison. Invariablement

on me répondait que la chose était à peu près impossible. Moreau se confinant de plus en plus dans la retraite.

Qui donc ces messieurs ont-ils eu l'idée de me faire espérer à leur déjeuner? — Un propre parent du général. — Au sortir de table, le prétendu parent de Moreau m'aborde en effet et s'informe très poliment de mon adresse, voulant, dit-il, m'inviter chez lui, la première fois qu'il aura le général à dîner; la connaissance faite, il m'introduira chez son parent. L'empressement du personnage à me faire ses offres de service, le milieu de fidèles de la dame de pique dans lequel je le trouvais, et ce que je sais pertinemment des relations de Moreau, tout cela me mit en éveil. Une enquête rapide et discrète dans l'assistance, au sujet du nom et du logis de mon homme, confirma mes soupçons sur sa valeur. Convaincu que nous étions dans un guêpier, je finis par faire partager mon opinion à mon jeune compatriote, et je réussis à l'entraîner plus tôt qu'il ne s'y fût décidé, dans son inexpérience du monde interlope. Cette fois, nos aigrefins en ont bien été pour leurs frais, car le menu avait été plantureux.

Après un déjeuner pareil, on fait triste figure à dîner. Le rôle de convive saturé d'avance, toujours déplaisant, à mon avis, aussi bien pour le convive que pour son entourage, est d'autant plus difficile à soutenir ici que l'on n'a plus, comme autrefois, la liberté de faire son choix parmi les mets qui encombrent la nappe. Le maître de la maison met une insistance fatigante à offrir absolument tout ce qui figure sur la table. Il surveille rigoureusement ses invités; à peine a-t-on posé sa fourchette qu'il faut accepter ou refuser un autre plat sans avoir le temps de souffler. Vis-à-vis d'un étranger soupçonné de timidité, ces obsessions n'ont pas de fin. Pour s'assurer un peu de

repos dans ce « surmenage », on doit se résoudre, soit à manger très lentement, en laissant se figer les bonnes choses qu'on vous sert, — ce qui est navrant pour un amateur, — soit à dévorer avec une rapidité indigne du convive qui se respecte.

Les primeurs de la saison dominent dans ces déjeuners d'invention nouvelle; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait surabondance d'autres friandises. Quant aux vins, on en boit avec une profusion et une recherche inconnues à l'époque de mes séjours antérieurs. L'habitude de boire avec excès s'est, du reste, singulièrement généralisée : militaires et jeunes gens se réunissent dans le but spécial de se griser consciencieusement, suivant la bonne méthode allemande; les victoires ou défaites bachiques sont un thème de dissertations pour cette belle jeunesse. La contagion gagne jusqu'aux gens sérieux : l'autre jour, je dînais chez un homme d'un certain âge, tenant au meilleur monde. Il recevait gracieusement ses invités, mais semblait faire les honneurs avec une gêne dans les mouvements et une pesanteur de langue surprenantes chez un Français. J'eus le mot de l'énigme, quand j'appris que l'aimable amphitryon sortait d'un « déjeuner dînatoire ». Il n'a pas touché à un plat de son dîner; mais il retrouva bientôt sa liberté de parole et d'action, grâce à de fréquentes rasades de l'excellent punch glacé que l'on nous servait. Son procédé m'a rappelé celui du général prussien P***; après son dîner, le vieux guerrier caressait sa bouteille jusqu'au moment où il lui devenait impossible de se dresser sur ses jambes, en s'arc-boutant aux bras de son fauteuil. Alors paraissait son valet de chambre, porteur d'un immense bol de punch dont l'absorption remettait infailliblement d'aplomb le brave vétéran.

On a laissé perdre la tradition des dîners, que les gens

d'esprit savaient organiser jadis à l'intention d'un petit nombre de convives triés. Je n'ai retrouvé quelque chose d'approchant que chez Lalande et chez mon vieux compatriote Bitaubé (1). Le bon helléniste et sa digne femme — Philémon et Baucis — conservent l'habitude de réunir, à leur table modeste, quelques amis des deux sexes, érudits et spirituels. Le projet de remanier le Louvre, afin de donner plus de lumière à la galerie du musée et d'y transporter la Bibliothèque nationale, toujours menacée d'incendie, au milieu des cinq théâtres qui l'avoisinent, a eu pour première conséquence l'expulsion des Bitaubé et des savants ou artistes logés comme eux dans les combles. On a débuté par cette mesure brutale, quitte à réaliser, Dieu sait quand, un projet qui n'est rien moins qu'arrêté. Bitaubé s'est retiré au faubourg Saint-Germain, rue de Vaugirard, quartier excentrique où il me sera difficile de le voir aussi souvent que je le voudrais. Le cher savant a du moins la consolation, bien que les temps soient peu propices aux entreprises de librairie, de surveiller l'impression d'une belle édition de ses excellentes traductions grecques ou allemandes et de ses autres travaux littéraires.

Vous ne vous étonnerez pas que, dans une capitale où se vulgarise le talent du « bien boire », où un luxe de table extravagant semble la préoccupation essentielle de la vanité des « nouveaux riches », une littérature gastronomique ait surgi. J'ai sous les yeux trois livres que j'aperçois, en ce moment, sur tous les pupitres, sur toutes les tables de salon; les élégantes les lisent avec le même intérêt que les profès ès cuisine. Le premier, la

(1) Bitaubé, helléniste, est né à Kœnigsberg (Prusse), d'une famille de réfugiés. Fixé à Paris depuis 1782 et réintégré dans la qualité de Français, il faisait partie de l'Institut depuis la création.

Gastronomie (1), signé J. B..., qui vient de paraître, est un agréable petit poème sous forme didactique, divisé en quatre chants et précédé d'un spirituel envoi à une Mme Larcher d'Arc, dans lequel l'auteur persifle la manie que l'on a maintenant de prodiguer les mots *art* et *artiste* :

Tout est soumis à l'art, au moment où nous sommes;
Nous avons l'art du décrotteur,
Et l'art de faire des grands hommes;
L'art de tondre et d'être tondu.

« L'art du décrotteur » est, en effet, illustré, au Palais-Royal, par une immense enseigne portant en lettres d'or, au-dessus de la porte d'une boutique, ces mots : *A la réunion des artistes décrotteurs!* Quant à « l'art de faire des grands hommes » et à « l'art de tondre et d'être tondu », vous n'ignorez pas que les Français s'y entendent!

Un ingénieux historique de « la science de gueule », comme dit Montaigne (2), fait la matière du premier chant. Le second, consacré aux « premiers services » des grands dîners, donne des instructions minutieuses aux amphitryons, des avis pleins de sagacité aux convives.

. . . . . dont la santé robuste, florissante,
Des plus riches festins peut sortir triomphante.

A l'intention de ces estomacs d'élite, le professeur conclut par un conseil que dicte l'expérience :

. . . . . Si parfois on vous prie
A dîner, sans façon et sans cérémonie,
Refusez promptement ce dangereux honneur.
Cette invitation cache un piège trompeur;

(1) Seconde édition de la *Gastronomie, ou l'Homme des champs à table*, par Joseph B***. La première édition est de 1801 : Berchoux n'a signé que la troisième. « Il était, dit son ami J. Jal, le moins gourmand de tous ceux que j'ai vus se donnant le plaisir de vivre un peu mieux que les brutes. » (*Souvenirs d'un homme de lettres, 1877.*)

(2) Liv. Ier, chap. LI.

Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

Le troisième chant, — « les seconds services », — terminé par l'épisode lamentable du fameux Vatel, finit sur cette moralité pratique :

O vous qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas !

Ne prendrait-on pas l'objurgation pour une sorte de parodie de la fin de notre Werther?

A l'instar des festins qu'il célèbre, le poème se couronne par la description brillante d'un dessert et par la glorification des vins que révèrent les fins dégustateurs.

Le malin poète, qui connaît son public, s'écrie en terminant :

Que ne puis-je fermer *la bouche* à mes critiques!
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques.
. . . . . .
Messieurs, je vous entends ; je sais vous deviner :
Un poème jamais ne valut un dîner!

D'après ce que je vous ai confié plus haut, vous devez effectivement vous demander ce qu'un Parisien d'aujourd'hui peut bien mettre au-dessus d'un bon dîner. Vous pourrez être tenté de partager l'avis d'un autre docteur, Grimod de la Reynière, qui ose dire cyniquement : « Le cœur des Parisiens devient un gosier. »

Si l'opuscule de J... B. parvient jusqu'à votre résidence du Nord, peut-être serez-vous porté à taxer d'exagération ses énumérations savoureuses. Pour redresser votre erreur, il me suffirait de vous renvoyer au *Gastronome à Paris* (1), plaquette en vers qui dénonce assez aigrement

(1) *Le Gastronome à Paris*, épître à l'auteur de *la Gastronomie*, par S.-E.-E. M. (par S.-C. Croze-Magnan.) chez Desenne, libraire, Paris, an XI.

les péchés d'omission de l'aimable versificateur de la *Gastronomie*.

En lisant ce que le *Gastronome* dit des « déjeuners dînatoires » et, ailleurs, des banquets pantagruéliques des *Recereurs*, *Fournisseurs* et autres personnages, « jadis chanoines, aujourd'hui citoyens », vous vous convaincrez que l'auteur de la *Gastronomie*, fidèle à l'ancien sentiment français de mesure discrète, est demeuré, dans ses peintures, fort au-dessous de la réalité. Il est vrai que la sensualité parisienne le cède à la gloutonnerie prodigieuse de ces Romains que l'on affecte de prendre pour modèles; mais elle dépasse étonnamment les habitudes « dînatoires » d'il y a une dizaine d'années (1). Le *Gastronome* est fondé à proclamer, sans crainte de démenti, cet axiome glorieux :

> Hors de Paris, quoiqu'on en veuille dire,
> On peut manger, mais on ne dîne pas!

Les deux grands pontifes de la bouche vous ont-ils mis en appétit? Ont-ils stimulé chez vous le désir d'approfondir la science gastronomique? Prenez l'*Almanach des gourmands, ou Calendrier nutritif* (2) qui systématise, suivant les saisons et les mois, les méthodes alimentaires. Malgré la masse de renseignements accumulés dans son volume de 247 pages, l'auteur s'excuse de nombreux oublis et promet solennellement de faire mieux l'an prochain. Il est

(1) L'auteur avait passé plusieurs mois à Paris. Voir les premières lettres de Reichardt, que nous avons traduites sous le titre : *Un Prussien en France en 1792*. Paris, Perrin, 1892, in-8°.

(2) L'*Almanach* a paru comme périodique, de 1802 à 1811. Peut-être, en 1802, Brillat-Savarin méditait déjà, sur son siège du tribunal de cassation, quelques-uns des étincelants chapitres de sa *Physiologie du goût*. Mme d'Abrantès caractérisera finement les deux livres : « Après avoir lu l'*Almanach* de Grimod, dit-elle, je n'avais plus faim; après avoir lu Brillat-Savarin, je demandais à dîner. »

si pénétré de son sujet, qu'il s'élève parfois à cette prose poétique qui me semblait être le privilège de l'Allemagne : la multiplicité des traductions paraît l'avoir naturalisé ici ! C'est surtout à propos du « cochon », précieux quadrupède, d'une importance culinaire inappréciable, que Grimod s'échauffe, sans négliger les égards dus au sanglier, « ce républicain sauvage ». L'auteur de l'*Almanach* sort d'ailleurs de noble souche : fils d'un fermier général dont la table a été célèbre, neveu d'une fourchette illustre tombée au champ d'honneur dans un duel épique avec un pâté de foie gras, neveu d'une charcutière, Grimod était prédestiné à son entreprise. Son « Épître dédicatoire » est un hommage judicieux au fin gourmet : *Monsieur d'Aigrefeuille* (1), *ci-devant Procureur général de la cour des aides de Montpellier, chambre des comptes*, etc. ; aujourd'hui premier maître d'hôtel *officieux* de Cambacérès. A cette table consulaire, on met, en effet, supérieurement en pratique les enseignements des œuvres doctrinales dont je viens de parler. Bonaparte est de cet avis. A l'époque où il dînait encore chez les consuls et chez les ministres, il dit un jour à un étranger : « Si vous êtes petit mangeur, venez chez moi ; voulez-vous manger bien et beaucoup, allez chez Cambacérès ; chez Lebrun, on jeûne. » — Pour être véridique, je dois reconnaître, après vérification, que Lebrun lui-même donna cet hiver de fort bons dîners.

(1) D'Aigrefeuille, aimable et malin, s'entendait, à l'occasion, à toute autre chose qu'à ordonner et à manger un dîner. Il était un vieil ami de Cambacérès, qui fut toujours serviable envers ses compatriotes du bas Languedoc. Avec le maigre de Vieilleville, le gras d'Aigrefeuille formait la garde du corps du second Consul dans ses promenades quotidiennes au Palais-Royal. Le trio a souvent exercé la verve des caricaturistes du temps.

XII

15 décembre 1802.

J'ai réussi à faire la connaissance de Moreau à la première et très brillante « assemblée » donnée par le ministre de la guerre Berthier.

Moreau m'a semblé un bon et excellent homme : on ne saurait voir une figure plus ouverte, plus honnête et, en même temps, plus agréable ; l'ensemble de son abord est tout à fait sympathique. Il a le teint brun, le visage assez plein et d'un ovale adouci ; le nez viril, bien planté, assez fort ; ses yeux noirs et clairs regardent droit devant eux ; ses lèvres légèrement sensuelles dénotent la bienveillance. Il a le menton rond, bien modelé, sans que j'y découvre des indices de faiblesse ; la voix est profonde et bien timbrée. De taille moyenne et ramassée, le général paraît solide et vigoureux ; son air calme et posé ne se dément jamais, même quand il parle avec animation. Sa tenue et son costume ont le caractère de simplicité de sa personne : Moreau ne cherche pas, à l'exemple des officiers retour d'Égypte, à allier, d'une façon bizarre, une sorte d'austérité républicaine et antimilitaire, — les cheveux taillés en rond et non poudrés, par exemple, — au luxe d'uniformes mis à la mode par le Consulat. Au milieu de cette affluence de généraux, de dignitaires

étincelants de broderies, en bas de soie blancs, en souliers à boucles, — dans le nombre, d'étranges figures! — Il était mis aussi simplement qu'il doit l'être chez lui : frac brun, culottes et bas de soie noirs, souliers attachés par des rubans, chapeau rond à la main, — l'unique chapeau rond, les seuls souliers noués qui paraissent dans les salons officiels, où, du reste, le général se montre rarement. Son abondante chevelure noire n'était pas frisée à outrance comme celle de la plupart des assistants, mais à peine poudrée et ramenée en arrière par deux tresses retombant sur les tempes et venant se rattacher, dans la nuque, à une courte cadenette militaire.

Sa conversation a été sans prétention : il a beaucoup parlé de chasse et de tout ce qui s'y rapporte, chiens, chevaux anglais et autres déduits cynégétiques; le ministre Berthier et plusieurs généraux, tous grands chasseurs, se sont longuement entretenus avec lui de leur plaisir favori.

Moreau est propriétaire de Gros-Bois (1), ancien domaine de *Monsieur*; il y réside la majeure partie de l'année, s'occupant de pêche et de chasse. Cette belle résidence, à environ six lieues de Paris, au milieu d'un parc de seize cents arpents clos de murs, est entourée par des bois magnifiques. C'est là que le général reçoit quelques amis parisiens, admettant peu d'autres visiteurs, n'ayant jamais autour de lui ce que l'on pourrait appeler « une cour ».

Il est difficile de pénétrer à Gros-Bois. On raconte qu'un Anglais, décidé à connaître le général, s'était installé dans le voisinage, comptant bien l'apercevoir, un jour, partant pour la chasse. Il flânait un matin dans les

(1) Gros-Bois, vendu comme bien national, fut acheté d'abord par Barras qui le vendit à Moreau quatre cent mille francs, quand, après le 18 brumaire, il se retira à Bruxelles.

bois, quand il rencontra un individu, en jaquette verte, sortant d'une nacelle et se dirigeant vers le château, sa rame sur l'épaule. L'Anglais l'interpelle et lui demande s'il ne pourrait pas lui faire voir le général. « Mais oui!... C'est moi », répond tranquillement le pêcheur. En ville, l'installation de Moreau passe pour large et confortable : il habite, l'hiver, un hôtel où je compte être introduit prochainement. Bien que je ne désire pas élargir sensiblement le cercle de mes relations, j'ai grande envie de connaître la femme (1) du général. On la dit très douée au point de vue musical.

En fait d'art et d'artistes, je viens de retrouver une ancienne connaissance : Mme Lebrun, la célèbre portraitiste. Je l'avais connue à Paris, dans sa réputation, déjà bien établie, avant 1792; plus tard, je l'ai rencontrée à Rome et à Naples, pendant son exil volontaire; enfin, tout récemment, lors de son retour de Russie, j'ai eu occasion de la revoir à Berlin, où elle a peint les portraits de notre belle reine (2) et de divers membres de la famille royale. Elle m'avait autorisé à mener quelques amis dans son atelier.

Parmi les nombreux portraits de femmes qui y sont exposés, le plus beau et le plus intéressant est, à mon

(1) Mlle Hulot, créole que Joséphine avait fait épouser à Moreau, le 9 novembre 1800, pendant une fugue que le général avait faite à Paris, entre la bataille de Hochstedt et celle de Hohenlinden. La belle-mère, Mme Hulot, menait son gendre. — D'après les *Souvenirs*, par la baronne de W*** (Paris, 1848), Mme Hulot se serait brouillée, à Plombières, avec Joséphine; elle lui imputait de l'avoir fait « poser » dans son antichambre. Cette brouille n'a-t-elle pas eu une influence néfaste sur toutes les tergiversations de Moreau, dont le dénouement fut si lamentable? « Où est la femme? » disait le vieux juge.

(2) La reine Louise, célèbre par sa beauté et ses démêlés avec Napoléon. Mme Lebrun n'avait fait à Berlin qu'un pastel, d'après lequel fut achevé le portrait à l'huile.

avis, celui de l'impératrice de Russie régnante (1); c'est une œuvre pleine de charme, à laquelle l'artiste semble avoir travaillé avec amour. Le portrait de l'empereur de Russie m'a frappé par l'extrême ressemblance de ce petit-fils avec sa grand'mère, Catherine la Grande. Cette ressemblance se retrouve aussi dans la belle tête de l'Impératrice douairière actuelle (2), mère de l'Empereur. A côté de ces tableaux, se voit un charmant portrait de la fille de Mme Lebrun : elle est représentée, légèrement inclinée en avant, jouant de la guitare et semblant écouter avec attention les sons qu'elle tire de son instrument.

Deux grandes toiles représentant lady Hamilton (3); dans l'une, elle est en bacchante; dans l'autre, en sainte Cécile. Pendant mon séjour à Naples, j'ai eu la bonne fortune d'admirer plusieurs fois le talent extraordinaire de cette créature admirable à prendre les attitudes les plus variées, avec des jeux de physionomie d'une vérité surprenante. Mme Lebrun a merveilleusement saisi deux aspects de son modèle : la passion fascinatrice de la bacchante; la beauté sereine, le regard profond et calme des grands yeux de la sainte. Il m'a semblé revoir lady Hamilton en personne; j'ai été tenté de lui adresser la parole! Un autre portrait remarquable est celui du malheureux roi de Pologne (4). Sa physionomie, où se reflé-

(1) L'impératrice Élisabeth, femme d'Alexandre Pawlowitch. Portrait peint d'après des pastels faits à Pétersbourg.

(2) L'impératrice Marie, veuve de Paul Ier, étranglé le 24 mars 1801.

(3) Emma Lyon, femme assez *shoking* de l'ambassadeur anglais à Naples. Sa beauté et son talent singulier à mimer des attitudes ont également frappé Mme Lebrun, qui a peint, à Naples, quatre portraits de lady Hamilton : deux en « sibylle », deux en « bacchante »; c'est une des sibylles que Reichardt doit qualifier sainte Cécile. On a un recueil gravé des attitudes de lady Hamilton, dessinées par F. Reinberg. (*Souvenirs de Mme V. Lebrun*, t. II.)

(4) Stanislas Poniatowski, détrôné par Catherine II, après avoir été son favori; oncle de Joseph Poniatowski, le maréchal de France,

taient à la fois la grâce et la faiblesse, est très heureusement rendue.

Des réflexions mélancoliques auxquelles je ne m'attendais pas à me livrer, dans le riant atelier de l'aimable artiste, m'ont été suggérées par la vue de deux portraits inachevés, placés l'un près de l'autre : celui de Mme du Barry et celui de l'infortunée reine de France (1). Que de pensées ne provoque pas un pareil rapprochement, assez étrange, me semble-t-il, chez Mme Lebrun !

Je mentionnerai enfin une grande toile visant à l'effet : *Amphion entouré de naïades*. C'est, m'a-t-on dit, le portrait d'un personnage princier (2).

Mme Lebrun a repris possession de son ancien logis (3). Elle l'a disposé avec infiniment de goût et réunit de nouveau un cercle choisi d'artistes et d'étrangers.

noyé dans l'Elster en 1813. Mme V. Lebrun a peint deux portraits de l'ex-Roi, l'un en costume Henri IV, l'autre en manteau de velours. C'est le dernier qu'elle avait gardé. (*Souvenirs*, t. III.)

(1) Mme Lebrun a peint deux portraits de Mme du Barry. Le second en date, « l'inachevé », commencé à Louveciennes et interrompu par les événements de 89, était tombé entre les mains du comte de Narbonne, qui l'avait remis à son auteur, lorsqu'elle était rentrée en France, en 1801. Ce portrait a été achevé plus tard. — Quant au portrait de Marie-Antoinette, les indications de Reichardt semblent trop vagues pour permettre de l'identifier sûrement parmi les portraits de la Reine dus au pinceau de l'artiste. (*Souvenirs de Mme Lebrun*, t. I.)

(2) Le prince Henri Lubomirsky, peint à Vienne. (*Souvenirs*, t. II.)

(3) Ancienne rue du *Gros-Chenet*, section actuelle de la rue *du Sentier* comprise entre la rue *de Cléry* et la rue *des Jeûneurs*. Construite par M. Lebrun, cette maison (n° 8, rue du Sentier) communiquait à la rue de Cléry par un jardin contigu à la salle où se sont donnés, de 1794 à 1803, les *concerts* dits *de la rue de Cléry* (n°s 19 et 21). La salle avait servi, pendant la Terreur, à célébrer discrètement la messe. Le prédécesseur de M. Lebrun dans la jouissance de l'immeuble total, bâtiments et jardin, avait été un abbé Poquelin, tenant à la famille de Molière. Plus tard, Mme Lebrun a habité rue Ville-l'Évêque. (*Souvenirs de Mme V. Lebrun*, t. III. — LEFEUVE, *Anciennes rues*.)

Elle nous fait espérer, pour cet hiver, quelques-unes de ces jolies représentations de société qu'elle organisait si bien autrefois et que le grand monde actuel ignore, aussi bien qu'il dédaigne les autres plaisirs élégants de l'ancien régime.

En sortant de son atelier, je suis allé dîner chez Lalande. Encore un dîner! allez-vous dire? Eh! oui. — J'avoue mon faible pour une table bien garnie, entourée de convives gais et spirituels; elle procure, à mon avis, quelques-uns des meilleurs instants de la vie. C'est une jouissance que je suis certain de trouver chez mon cher astronome; de plus, cette fois, sa nièce, toujours pleine d'attentions envers moi, avait tenu sa promesse d'inviter le poète Delille. D'assez petite taille et d'apparence délicate, Delille est un des plus aimables vieillards que j'aie vus. Plein de gaieté et de piquant dans l'esprit, inépuisable en saillies et en anecdotes, il conte d'une façon vive, fine et naturelle. Bien que fort laid, son visage n'est pas déplaisant; je lui trouve quelques traits du masque du satyre antique. Les gens qui ont pris la peine d'étudier les figures de ce type que nous devons au ciseau grec ne diront pas que j'entends faire un mauvais compliment à Delille. Outre son talent de conteur, il a le mérite rare d'écouter les saillies d'autrui, d'en rire de bon cœur et de renvoyer la balle avec entrain. Un conteur allemand veut, en général, porter seul la parole; il considère tout interrupteur comme un concurrent hostile. Chez nous aussi, on a trop de réserve ou de timidité pour répondre à une vive saillie par une repartie du même style; il en résulte, le plus souvent, que l'on se borne à des broderies sur un canevas qui ne varie pas. A Paris, où l'on goûte peu les récits de longue haleine, — si peu que même les narrations de Delille sont parfois jugées traînantes, —

l'anecdote ou la plaisanterie n'est que le thème sur lequel s'exerce la fantaisie des assistants. Elle est comme le silex d'où jaillit l'étincelle qui fait partir le feu d'artifice. Mais ce feu est inoffensif; ses fusées ne crachent ni poudre incendiaire ni plomb meurtrier; elles ne sauraient blesser personne. Si par aventure l'un des assistants a l'épiderme trop sensible et se juge touché par une flammèche, il se garde d'en rien témoigner, sachant fort bien que la mauvaise humeur n'est pas tolérée dans le monde.

Après dîner, Delille nous a dit plusieurs morceaux tirés de deux poèmes inédits : *l'Imagination* (1) et *les Éléments* (2). Dans les passages où dominent l'esprit et la malice, la finesse et la satire, sa déclamation est parfaite. Comme il n'appuie pas sur les rimes, j'avais quelque peine à saisir la coupe des vers, et son débit étant aussi rapide qu'ininterrompu, sans variation sensible dans le ton, il ne m'était pas facile de distinguer le texte versifié des parenthèses et des malices que le poète s'amusait à jeter çà et là, sous l'inspiration du moment. J'ai noté une fois de plus, à cette occasion, la différence fondamentale entre la poésie française, qui ne tient compte que du nombre des syllabes, et notre poésie allemande, qui essaye de reproduire les rythmes grecs.

Mme Delille (3), qui conserve des restes de beauté, a

(1) *L'Imagination*, publiée en 1806.

(2) *Les Éléments*, titre provisoire des *Trois règnes de la nature*, publiés en 1808.

(3) Les *Ariettes* de Mme Delille (Marie-Jeanne Vaudchamps) étaient l'intermède obligé des déclamations de Delille. Tout le monde flattait les goûts ou les manies de l'aimable vieillard, dont l'humeur enjouée, la malice bienveillante faisaient comprendre les surnoms d'*écureuil* et de *sapajou*, imaginés par ses camarades d'enfance. La malveillance n'a pas épargné les sarcasmes à la compagne de Delille. Les vieux amis du poète ont témoigné, par leurs égards envers sa veuve, de leur mépris pour d'injurieux commentaires. On

chanté d'une bonne voix de basse quelques ariettes italiennes, pour lesquelles son mari semble avoir une préférence marquée.

Plusieurs personnages remarquables sont venus se joindre à nous dans la soirée. Entre autres, le célèbre navigateur Bougainville (1), beau vieillard, aimable, ouvert, ayant du franc parler; bien conservé, si ce n'est qu'il a le chef branlant. Nous avons aussi eu Corvisart (2), médecin particulier de Bonaparte, venu dans un équipage à la livrée consulaire : ses façons alertes et vives ne l'empêchent pas de savoir rester politiquement très boutonné. Pour cette fois, ma chronique théâtrale sera maigre.

Après avoir inutilement cherché l'ancien *Théâtre de la Cité* (3), je me suis borné à aller entendre de nouveau Mlle Georges dans le rôle d'Aménaïde du *Tancrède* de Voltaire. Son éclatante beauté a brillé de tout son éclat, et son jeu a été beaucoup plus personnel que précédemment, par suite plus naturel et plus entraînant. Cependant je ne l'ai trouvée irréprochable que dans l'expression

peut, croyons-nous, adopter le jugement tout favorable porté sur elle par un judicieux critique (GÉRUSEZ, *Essais d'histoire littéraire*, t. II), moins accessible à la médisance que le malicieux Sainte-Beuve.

(1) Né à Paris en 1729, mort en 1811, ayant conservé jusqu'à la fin sa verdeur et son amabilité. Membre de l'Institut, comte et sénateur sous l'Empire. (DE LÉVIS, *Souvenirs*.)

(2) Corvisart-Desmarets, né à Drécourt (Ardennes) en 1755; professeur de clinique à l'*École de santé* depuis 1795.

(3) Le *Théâtre de la Cité*, rue de la Barillerie, en face du Palais de justice, sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Barthélemy, avait été ouvert, en octobre 1792, sous le nom de *Théâtre du Palais-Variétés*. C'étaient les comédiens des anciennes *Variétés amusantes*, provisoirement logés au *Théâtre du Palais-Royal*, qui venaient s'établir dans l'île, berceau de Lutèce. Malgré sa position centrale, ce théâtre n'attira jamais un courant suivi d'habitants des deux rives; les spectateurs finirent par faire grève, et les comédiens avaient fermé boutique en 1801. L'acteur Baulieu tenta de relever l'entreprise, en 1804; il s'y ruina et se brûla la cervelle.

des sentiments de fierté ou d'indignation; elle a eu du reste, à cet égard, un modèle accompli dans son professeur, Mlle Raucourt. L'épreuve était redoutable pour une jeune fille de seize ans qui n'a sans doute eu d'amour passionné pour personne, surtout pour un chevalier comme *Tancrède*. Où donc aurait-elle trouvé une inspiration capable de lui faire exprimer avec justesse les sentiments tendres? Pour donner à ce rôle d'Aménaïde, pivot de la pièce, sa pleine valeur dramatique, pour lui communiquer la chaleur, l'émotion d'une âme pure, ardente, héroïquement exaltée, il eût fallu pouvoir y mettre quelque chose de son propre cœur, faire appel à l'expérience d'une passion ressentie. Mlle Georges devait être nécessairement impuissante à personnifier cet idéal dans les scènes délicates, celles où se révèle surtout le cœur féminin. Mais, au quatrième acte, elle a déployé une force et une énergie qui lui assurent la possession incontestable des rôles héroïques de la tragédie française. Lafond, — Tancrède, — qui lui donnait la réplique, a joué convenablement; on ne saurait évidemment lui demander ni la fermeté d'accent ni la variété dans le débit qui seraient indispensables pour relever un rôle véritablement ingrat.

Le *Journal de Paris* donne, au surplus, sur cet acteur et sur Talma, une appréciation qui me paraît si judicieuse que je la trancris pour clore ma lettre :

« Quel dommage qu'ayant tant de talent pour jouer ce qu'on appelle les *sentiments en dehors*, cet acteur (Lafond) exprime si faiblement les sentiments concentrés! Il est supérieur dans tous les rôles tendres et chevaleresques, mais il tombe au-dessous du médiocre dans tout ce qui exige de la force d'âme et de la profondeur; il semble que la nature ait ainsi voulu tirer une ligne de démarcation entre son genre et celui du citoyen Talma, car

c'est le cas de dire : *et vice versâ*. On ne saurait donc trop leur répéter, à l'un et à l'autre, ce que disait bonnement un grand homme (1) :

Ne forcez point votre talent,
Vous ne feriez rien avec grâce !

(1) C'est La Fontaine, dans la fable *l'Ane et le petit Chien*, qui a dit :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce !

XIII

17 décembre 1802.

Ce matin, pendant mon heure de méditation accoutumée dans la Galerie des Antiques, j'ai été frappé par un trait de ressemblance entre la tête d'une statue colossale d'Auguste et le visage de Bonaparte : de part et d'autre, un même sourire fin et sardonique. J'ai trouvé ce sourire sur les lèvres du Premier Consul, lors de ma dernière audience à Saint-Cloud; il a dû exister de même sur celles d'Auguste. Car le sculpteur romain n'a certainement pas inventé une particularité aussi caractéristique : il a reproduit fidèlement, la chose me semble hors de doute, la physionomie impériale. La statue, vous le savez, a été exhumée à Velletri, lieu de naissance d'Auguste : on la considère comme une œuvre originale. Pour les autres traits, la tête antique ne ressemble pas à celle du moderne Auguste, sans que l'on puisse dire cependant qu'il existe un contraste absolu entre les deux visages. Quant au costume, si jamais le Consul vient à examiner les draperies magistrales de la toge de l'*Imperator*, il trouverait singulièrement étriqué et disgracieux son habit de cérémonie, qui n'est qu'un remaniement maladroit du costume de la vieille Cour.

C'est, du reste, une idée bizarre du gouvernement

d'avoir songé à ressusciter et à imposer au monde officiel des modes dispendieuses, au moment même où il pousse de toute façon à la rentrée des émigrés. Les gens bien élevés, que la Révolution avait chassés et dont la rentrée dans le monde pourrait contre-balancer ou corriger la grossière vulgarité régnante, reviennent plus ou moins ruinés, incapables, pour la plupart, de subvenir aux dépenses d'équipage et de domesticité qu'entraîne le port habituel des costumes d'apparat à l'ordre du jour. Ils se tiennent forcément à l'écart des réunions officielles, et les quelques nobles ayant conservé un revenu suffisant pour vivre sur un grand pied font comme les autres, par esprit de caste : ils s'abstiennent de paraître dans le grand monde, ou bien ils affectent de n'y porter que les vêtements habituels : frac, chapeau rond, souliers à rubans. Ils semblent répudier systématiquement tout ce qui pourrait rappeler les modes anciennes. Par le fait, toute une catégorie de personnes, que l'on aurait un intérêt évident à attirer dans la sphère gouvernementale, s'en trouve écartée.

Dernièrement, dans un salon, j'entendais une femme d'esprit émettre des réflexions analogues, à l'occasion de l'entrée du chevalier de Boufflers avec sa femme, Mme veuve de Sabran (1). Il était affublé d'une redingote transformée en frac, l'épée au côté, le chapeau de

(1) Boufflers, marié à Breslau, en 1797, à la spirituelle « blonde aux yeux noirs », était revenu à Paris en 1800. Il avait achevé de se ruiner, en essayant de créer des colonies d'émigrés sur les terres que le roi de Prusse lui avait concédées, aux confins de la Pologne. Cherchant une situation officielle, il devait en effet se croire tenu à une extrême circonspection. Ses précautions furent inefficaces; jamais le Premier Consul ne prit au sérieux l'auteur de certaine chanson ultra-badine. On rendit au chevalier son fauteuil académique; on lui octroya une modeste place à la Mazarine; ce fut tout! Il sera plus loin question de Boufflers et de sa situation modeste.

soie sous le bras. Je m'empresse d'ajouter que, si le costume de Boufflers est râpé, son esprit est loin de montrer la corde. Il fait paraître une nouvelle édition de ses œuvres mêlées, avec des additions. J'y relève quelques lettres humoristiques, écrites pendant une excursion dans la Haute-Silésie. Elles ont le tour aisé et vif de celles qu'il envoyait de Suisse à sa mère, au temps de sa jeunesse : mais l'aversion du gouvernement pour la philosophie et la littérature en général aura sans doute déterminé Boufflers à ne pas réimprimer son *Discours sur la vertu* et son *Discours sur la littérature* (1), publiés jadis à Berlin, dans lesquels il parle en si bons termes de l'humanité, de la philosophie et des lettres. Je lis, dans un des plus agréables récits de son récent volume, un charmant passage que je veux reproduire, afin de vous montrer que l'écrivain a conservé sa grâce et sa finesse :

« Il n'est que des moments pour le plaisir, et le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur, si désiré et si méconnu, n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte d'eau et l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat, mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres : ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altère le bonheur. »

Ce n'est certes pas de la littérature à la Boufflers que j'ai entendue aujourd'hui à une séance de l'*Athénée des Arts* (2), dont les réunions ont lieu dans l'église de l'*Ora-*

(1) Le premier de ces *Discours* avait été lu par l'auteur à l'Académie de Berlin, le 25 janvier 1797 ; le second, le 9 août 1798. Le dernier avait eu une édition corrigée et augmentée en 1800

Ces morceaux académiques sont l'œuvre d'un aimable lettré du dix-huitième siècle ; c'est agréable et superficiel.

(2) Aussi connu sous la dénomination de *Société académique des*

toire. L'assistance nombreuse et fort mélangée a entendu, sans y comprendre plus que moi, la lecture de mémoires traitant de l'importance et des progrès des arts mécaniques. Le débit monotone et la prononciation défectueuse des lecteurs, joints à un bruit continuel, ont dû contribuer beaucoup à mon impression maussade.

J'ai assisté avec plus d'intérêt au service célébré à *Saint-Sulpice* pour les funérailles de l'acteur Molé (1). Il y avait foule, et le convoi a été suivi par un grand nombre de membres de l'Institut, de savants et d'artistes. Rœderer écrit à ce propos, dans le *Journal de Paris* — sa remarque est caractéristique : — « L'église de Saint-Sulpice offrait le spectacle le plus *attendrissant : la religion, la philosophie et les arts* étaient réunis pour rendre les derniers honneurs à l'artiste célèbre que la France regrettera longtemps. »

Sur les billets d'invitation aux obsèques, le défunt est qualifié : *Doyen des artistes du Théâtre-Français*. Sa mort est une perte sensible pour la scène où il était le seul représentant des traditions de la haute comédie. Monvel, qui a prononcé le discours d'adieu à la barrière menant à Antony, où Molé a été enterré dans sa petite propriété, est assurément un vétéran très estimable des Français. Mais son âge et la chute de ses dents lui ont enlevé une partie de ses moyens; il n'a d'ailleurs jamais eu, dans la tragédie, la situation exceptionnelle que Molé s'était faite dans la comédie. Qui n'a pas vu Molé dans ses rôles d'homme du monde ou de petit-maître, ne peut avoir l'idée de la façon dont il s'incarnait dans son personnage

sciences et des arts séant à l'Oratoire, actuellement temple réformé, rue Saint-Honoré, près du Louvre.

(1) Molé est mort le 11 décembre 1802, en son domicile, rue Corneille, n° 1, paroisse de Saint-Sulpice.

et le faisait vivre, en alliant, avec une habileté suprême, les façons d'un monde conventionnel aux singularités d'un type pris dans la réalité. Un spectateur non prévenu ne se serait pas douté que Molé *jouait un rôle*, tant il déployait d'aisance et de naturel. Il est vrai que l'acteur vivait de la vie parisienne la plus raffinée, prenant part à ses folies et à ses dissipations. Cette existence évaporée lui a coûté cher. Bien qu'il ne fût plus jeune, il lui restait assez de vitalité pour continuer à faire, pendant quelques années, la joie des amateurs de la haute comédie ; mais une belle recette, encaissée à la suite d'une représentation donnée à son bénéfice pour l'aider à réparer les brèches de sa fortune, lui avait fourni les moyens d'organiser une fête à sa maison d'Antony. La réunion fut plus que joyeuse, et Molé, relevant à peine d'une grave maladie, a dépensé là ses forces, comme un jeune écervelé. Cette « folle journée » a hâté sa fin : il est mort (1) absolument épuisé ; vingt-quatre heures après son décès, il a fallu inhumer à la hâte ses restes tombant en dissolution. La triste coutume des enterrements précipités est, hélas! universellement suivie maintenant, à Paris ; on y procède souvent le jour même de la mort.

Les comédiens du *Théâtre-Français* ont décidé d'abandonner, durant six mois, à la famille Molé la part de recettes qui serait revenue à l'acteur vivant. Le cadeau n'est pas à mépriser, car, bien que la multiplicité des théâtres ait réduit notablement ces bénéfices, qui s'évaluaient jadis à quarante ou cinquante mille livres par an pour les premiers sujets, ils peuvent encore être estimés à la moitié de cette somme. On a de plus assuré à l'orpheline

(1) Molé avait soixante-huit ans ; né en 1734. Depuis 1782, il était veuf d'une actrice assez jolie, mais de talent médiocre, fille de l'épicier Pinet ; son nom de théâtre avait été Mlle d'Épinay.

mineure (1) de Molé une pension de douze cents livres, jusqu'à la fin de son éducation, et les acteurs viennent d'adresser au gouvernement une pétition collective sollicitant une place en faveur du frère (2) de leur camarade.

Ce n'est pas seulement un excellent acteur qui disparaît du Théâtre-Français; les traditions semblent destinées à s'évanouir avec lui. J'aurai sans doute l'occasion de vous parler plus tard de Fleury, qui fait actuellement une tournée en province, et que l'on regarde comme capable, à certains égards, de remplacer Molé. Mais j'entends déjà dire que son débit a de la raideur et de la monotonie, défauts absolument étrangers au talent de Molé, comme à celui de Baptiste. L'étude approfondie du rôle et la mise en œuvre de toutes les ressources de l'art étaient si complètement dissimulées sous les dons extérieurs de Molé et sous son grand usage du monde, que jamais l'effort ou la recherche ne se laissait deviner dans son action. Une nature d'artiste aussi heureuse est, en tout temps, un phénomène; s'il s'en rencontrait une pareille aujourd'hui, elle ne trouverait certainement, ni dans les « Écoles », ni dans la société, les moyens de se développer et d'atteindre à la simplicité élégante qui ne peut être que le résultat d'un art à la fois savant et libre.

En mentionnant tout à l'heure les « Écoles », je songeais à l'enseignement public dont les consuls viennent de promulguer les règlements. Le document est curieux à étu-

(1) La première fille *légitimée* de Molé, Élisabeth-Félicité, née en 1760 et élevée à la Présentation, avait fait un mariage honorable en 1780. Quant à la fille mineure, dont parle le texte, nous ignorons sa provenance maternelle.

(2) Louis-François, acteur très ordinaire des Français, connu au théâtre sous le nom de d'Alainville était mort en 1801. Auguste, cet autre frère, employé aux Invalides, a fini en se jetant dans la Seine. Molé avait une belle-sœur, Julie, qui se mêlait de théâtre et qui es devenue comtesse Albitte de Vallivon.

dier, si l'on réfléchit qu'il va s'appliquer dans un État dix fois séculaire, parvenu vers la fin du siècle dernier au plus haut degré de culture dans les arts, les sciences et les lettres.

Chaque lycée, limité au chiffre de deux cents élèves en moyenne, n'aura que six professeurs : trois pour les lettres françaises et latines, trois pour les mathématiques; c'est là ce qu'ils devront enseigner *essentiellement*. Accessoirement, les trois premiers maîtres donneront des leçons de calcul, de géographie, d'histoire et de mythologie.

Il leur est recommandé d'avoir soin, pendant les six classes élémentaires qui doivent s'achever en une période de trois ans, de faire apprendre par cœur les plus beaux passages des classiques latins et français. — Le cours de belles-lettres latines et françaises se fait en deux ans, sous la direction d'un professeur spécial.

Pour les mathématiques élémentaires, même période de trois ans, divisée en six classes, durant lesquelles on enseignera accessoirement l'histoire naturelle, la chimie, la minéralogie et l'astronomie. — Les mathématiques spéciales se font en deux ans, avec professeur *ad hoc*.

Deux commissions choisies par le gouvernement sont chargées de rédiger, pour l'enseignement des lettres et des mathématiques, des instructions auxquelles les professeurs auront à se conformer strictement. Elles désigneront les livres dont on se servira exclusivement; les matières de l'enseignement de chacune des classes seront toutes réunies dans le *volume unique* (1) mis entre les mains des élèves; sous aucun prétexte, les maîtres n'in-

(1) Ce « volume unique » a de quoi faire rêver les citoyens dont la progéniture peuple nos lycées. La sagacité consulaire prévoyait-elle le débordement annuel d'éditions *scolaires* qui pullulent, sans autre « correction » appréciable qu'un changement de millésime? C'est le brocantage sémite se glissant dans le giron de l'*alma mater* !

troduiront d'autres livres que ceux qui seront portés sur le catalogue officiel.

Chaque lycée a un maître d'écriture, un maître de dessin, un maître de danse. Les professeurs de musique sont admis, mais devront êtres payés par les parents.

En principe, il y a un professeur pour cinquante élèves ; un quartier-maître pour en surveiller trente.

Passé douze ans, les élèves apprennent l'exercice militaire, sous la direction d'un adjudant qui commande tous les mouvements effectués dans la journée. Les élèves sont divisés en compagnies de vingt-cinq ; chaque compagnie a un sergent et quatre caporaux, choisis parmi les meilleurs sujets ; il y a de plus un sergent-major qui supplée l'adjudant, en cas d'absence.

Quand les élèves sortent *en corps,* ils sont conduits par un censeur, un quartier-maître et un adjudant ; tout ce qui concerne les réfectoires, les récréations, les promenades, les dortoirs, est organisé d'après la division en compagnies. Lorsque le nombre des élèves d'un lycée sera trop considérable, on fera deux divisions ; la première prendra toujours la droite.

Les punitions consistent en prison, table de pénitence et arrêts. L'élève mis aux arrêts est consigné dans un coin de la cour, pendant les récréations ; il ne doit pas franchir certaines limites.

Chaque lycée aura une bibliothèque de quinze cents volumes ; le catalogue de ces bibliothèques sera identique partout ; aucun livre nouveau ne devra être introduit, sans l'autorisation spéciale du ministre de l'intérieur.

Enfin chaque lycée est pourvu d'un aumônier.

Incontestablement, le nouveau programme établit un ordre exact dans les lycées, mais c'est un ordre à la spartiate. Qu'en penseraient des Athéniens ?

Jusqu'à présent, un fin lettré, le vieil académicien si éclairé Suard, qui revient de sa longue (?) émigration (1), est seul à publier le programme *in extenso*, dans son journal *le Publiciste;* mais il se garde du moindre commentaire.

L'éditeur du *Journal de Paris*, Rœderer, parle de la suppression des *Écoles centrales* et de la prochaine ouverture des lycées de Rouen, Strasbourg et Besançon; mais, pas plus que les autres journalistes, il ne dit mot du programme. Si courtisan qu'il se montre, en général, dans sa feuille, il doit se trouver embarrassé, entre son rôle de thuriféraire et le désir de conserver sa place honorable parmi les amis des sciences et des lettres. Sa position est d'autant plus délicate, en ce moment, qu'il vient d'insérer des vers, faisant un éloge pompeux du Premier Consul. — éloge cadrant assez mal avec les programmes en question, car on sait pertinemment que ces programmes sont l'œuvre propre du Consul qui les a substitués à un plan d'études soigneusement élaboré par Cuvier, Fourcroy et autres. Ces savants avaient voulu mettre à profit les progrès réalisés dans les pays les plus avancés et s'étaient inspirés d'un véritable libéralisme scientifique. On m'assure que Cuvier, — absent en ce moment, — particulièrement bien informé des méthodes d'enseignement suivis en Allemagne, s'était efforcé d'en tirer le meilleur parti possible pour l'enseignement public en France.

(1) Après avoir réussi à passer les jours les plus troublés de la Révolution, dans un asile ignoré de la banlieue sud de Paris, Suard, proscrit au 18 fructidor (1797), s'était réfugié à Coppet, puis à Anspach en Bavière. Rappelé, après le 18 brumaire, il avait repris la publication de son journal, en substituant le titre *le Publiciste* à celui de *Nouvelles politiques*. *Le Publiciste*, format petit in-folio, donnant quatre pages de texte et coûtant cinquante francs par an, imprimait régulièrement les lois et arrêtés des Consuls.

Afin de vous donner en passant une idée du lyrisme qu'inspire le Premier Consul, voici quelques expressions prises au hasard dans l'ode à laquelle j'ai fait allusion. Elle est intitulée : *Napoléon Bonaparte;* elle a paru dans le *Journal de Paris,* à l'heure où Sicard publiait les programmes. On y appelle Bonaparte : « Ce sage » ; — on dit : « L'œil de Napoléon débrouille le chaos » ; — on le compare à « l'astre majestueux qui échauffe et éclaire la terre ». — Plus loin, je lis : « où de si grands desseins surpassent la matière, où les héros sont des dieux tout-puissants » ; — « le beau, le vrai, se peut à peine croire », — « il rend *l'ordre* au monde et l'éclat aux cités ». — A mon avis, « ordre » n'implique pas nécessairement *uniformité.*

Vous aurez remarqué qu'il n'est pas question de grec dans le nouveau programme. Bonaparte paraît, en effet, avoir une antipathie décidée contre ce qui vient de la Grèce. On assure que les institutions privées qui, en l'absence d'écoles publiques, s'étaient ouvertes en grand nombre, et dans lesquelles on enseigne le grec, ont été invitées à se renfermer désormais dans les termes des règlements. Je ne doute pas d'ailleurs, étant donné l'esprit de soumission régnant, que les chefs de ces établissements n'eussent adopté spontanément, sans avis préalable de l'autorité supérieure, les programmes dans leur rigueur.

Les préférences du Premier Consul sont acquises à Rome ; elles se décèlent par son goût exclusif pour les pièces romaines de Corneille, et, parmi celles-ci, pour *Cinna.* En général, il paraît rarement au théâtre ; il vient toutefois de faire infraction à ses habitudes en faveur de Mlle Georges, jouant dans *Tancrède.* Depuis près de deux mois que je suis ici, c'est la première fois qu'il assiste à

une représentation. On dit que Mme Bonaparte a fait cadeau d'un magnifique manteau écarlate, brodé en or, à la jeune reine des Français. On chuchote aussi que Lucien Bonaparte est en négociation avec Mlle Raucourt, aux fins de s'assurer les faveurs de la belle débutante ; un cadeau princier et un souper fin auraient été les préliminaires de l'affaire. De mauvaises langues prétendent enfin que le ministre de l'intérieur vient, de son côté, de jeter son dévolu sur Mlle Volnais (1).

Un mot, à cette occasion, des mesures de sûreté prises lorsque le Premier Consul va au spectacle. Un détachement de gardes à cheval galope en avant de la voiture pour recevoir le Consul à la porte du théâtre ; un second détachement suit de façon que le Consul soit complètement entouré. A l'intérieur du théâtre, le service est fait par des soldats à pied de la garde, formant une double haie de l'entrée au couloir des loges. Aussitôt le Consul descendu de voiture, pendant qu'il passe au milieu de la double haie de fantassins, les cavaliers mettent rapidement pied à terre, attachent leurs chevaux deux par deux et, laissant quelques hommes à leur garde, marchent, le sabre au clair, à la suite du Consul ; ils stationnent ensuite devant la porte de sa loge pendant la représentation. A la sortie, mêmes évolutions, en sens inverse.

Quant à moi, modeste spctateur payant, j'ai été, sans escorte, entendre l'autre soir *Mithridate* de Racine ; cette représentation m'a fait grand plaisir. Saint-Prix s'est bien

(1) Reichardt doit faire confusion. Mme D'Abrantès, mieux placée pour pénétrer les mystères des coulisses, indique la séduisante Mlle Bourgouin, comme la protégée ministérielle. Mlle Volnais passait pour avoir son protecteur ; mais l'influence, au théâtre, de cet ami était éclipsée par le patronage que Geoffroy, le redouté critique des *Débats*, daignait accorder à « la voix ayant des larmes » de l'actrice. (*Mémoires*, t. III.)

acquitté du rôle du roi du Pont. De vieux habitués, mes voisins, ont prétendu que son jeu est moins d'inspiration personnelle que l'écho d'heureuses réminiscences de Lekain. Pour mon compte, Saint-Prix m'a paru réellement pénétré de l'esprit de son personnage dans les endroits marquants. Mlle Bourgouin (1)-*Monime*, a déclamé correctement plutôt qu'elle n'a bien joué; elle s'est montrée beaucoup plus à son avantage dans *le Florentin* (2), petite pièce qui, suivant l'usage, a succédé à la grande. — Une autre soirée s'est passée au Théâtre Feydeau, qui donne une gentille nouveauté : *Michel-Ange*, opérette de Nicolo (3), jeune compositeur originaire de l'île de Malte. Le libretto, insignifiant, a pour sujet une anecdote apocryphe de la vie du grand artiste ; mais la musique est gracieuse et contient de charmants motifs. Elle est dans le bon style de l'opéra-*buffa*, et les artistes l'ont parfaitement rendue; Mme Saint-Aubin, en particulier, a été la soubrette que l'on peut rêver.

Hier, au *Théâtre Louvois*, nous avons eu un concert organisé par Rode. Afin d'échapper au règlement de police draconien qui prélève le quart de la recette brute des concerts, tandis que l'on n'exige que le dixième pour les

(1) Mlle Bourgoin joignait aux charmes du visage — ses yeux étaient superbes — un organe agréable et flexible. Elle aimait son art et réussissait surtout dans les *amoureuses* de la comédie. Le tragique n'était pas son fait.

(2) Amusante comédie, où se trouve une scène digne de Molière. On l'attribue à La Fontaine, bien qu'il soit difficile de déterminer la part lui revenant dans ce produit d'une collaboration avec le mari de la Champmeslé.

(3) Isouard (Nicolo), né à Malte en 1775, d'un père français, élevé à Paris, avait étudié la musique en Italie. Il revint en France comme secrétaire du général Vaubois, après la capitulation de Malte (7 septembre 1800). *Michel-Ange* fut le point de départ de la vogue exagérée dont Nicolo a bénéficié sur les scènes parisiennes jusque vers 1814.

représentations théâtrales, on avait donné, avant le concert, une pochade : *le Pacha de Suresne* (1). Retardé par un dîner, je n'ai vu de cette saynète que les costumes turcs des acteurs qui s'étaient groupés dans une avant-scène pour entendre le concert.

L'archet de Rode a été merveilleux : justesse, qualité de son, attaque, expression parfaites ; les difficultés les plus ardues enlevées avec un brio sans pareil. Parfois, son style est singulier, mais toujours plein de goût ; il a réussi à s'approprier l'originalité de son maître Viotti, et a su y joindre, dans l'*adagio* et la romance, un sentiment naïf et tendre qui est bien le reflet de son aimable caractère. Frédéric et Ozy (2) ont brillamment joué un *concerto* pour cor et basson ; je ne saurais toutefois égaler leur exécution ni leur style à ceux de notre Lebrun (3) et de Ritter (4). En revanche, une cantatrice italienne, la *signora Rolando*, de l'*Opéra-buffa*, je crois, m'a infligé un véritable supplice, avec ses airs de *bravura* à la mode. J'ai eu une nouvelle preuve du défaut de sens musical chez les Parisiens. Bien que la *signora* exécute lourdement ses vocalises et chante souvent faux, elle s'est fait applaudir, grâce son aplomb imperturbable. Les dispositions des auditeurs sont d'ailleurs aujourd'hui telles, que les excellents artistes de Feydeau en sont à regretter

(1) Le *Pacha de Suresne, ou l'Amitié des femmes*, comédie en un acte et en prose, par Étienne et Nanteuil.

(2) Frédéric, prénom sous lequel on désignait souvent le corniste Duvernoy dont il est question p. 131. — Ozy, professeur de basson au Conservatoire.

(3) Le Lyonnais Lebrun, ancien premier cor à l'Académie royale, était entré à la chapelle du roi de Prusse après 1792. Fétis, qui l'a entendu en 1802, dit n'avoir pas rencontré de corniste qui lui fût alors comparable.

(4) Ritter, virtuose sur le basson, originaire de Mannheim, apprécié à Paris en 1777, avait été appelé à Berlin, en 1788, pour faire, lui aussi, partie de la chapelle royale.

d'avoir laissé s'éloigner cette chanteuse qui a fait partie de leur troupe, et à désirer son retour, afin de combler, au regard du public, le vide causé par le départ de Mlle Phillis.

Non ! je ne digère pas cette *signora Rolando* (1), qui se moque du public le plus élégant de la capitale !

(1) La *signora Rolando* (Louise Rolandeau), est une Parisienne, élève de Labuze, dont le nom est italianisé. Entrée à Feydeau en 1792 après un an passé à l'Opéra, elle s'était ensuite engagée dans la troupe italienne, installée salle Favart au commencement de 1802. — C'est à ce moment que Reichardt l'entend; comme il le laisse prévoir, elle reparut à Feydeau, et avec succès, pour s'en éloigner une seconde fois et faire en province des tournées très applaudies. En 1807, elle revint à ce théâtre, mais mourut bientôt, brûlée par le feu qui prit à sa robe. Malgré les critiques de Reichardt, L. Rolandeau a été loin d'être une cantatrice médiocre : si elle avait le défaut, commun alors, de *crier*, elle ne manquait ni d'expression ni d'intelligence de la scène.

XIV

20 décembre 1802.

A l'une des dernières séances de la troisième classe de l'Institut national, j'avais fait la connaissance de Chénier. Ce que j'entends dire des tracasseries dont il est l'objet, à cause de ses opinions républicaines et de son hostilité contre le clergé : de sa santé maladive, de sa gêne pécuniaire si grande qu'il en serait réduit à vivre de ce que lui rapporte son *Fénelon*, repris en ce moment aux *Français*, tout cela m'a déterminé à relire, avant d'aller à une de ces représentations, le drame qui vient de paraître en nouvelle édition avec une préface vraiment hardie par le temps qui court. La lecture préalable est du reste toujours utile pour l'intelligence d'une pièce ; à moins que l'on ne préfère, comme je le vois faire à beaucoup de gens et comme je fais moi-même pour les « nouveautés », suivre les acteurs le texte en main.

Vous vous rappelez peut-être la spirituelle et vive satire : *Les nouveaux saints* (1), que Chénier fit paraître l'an

(1) Le déiste Chénier, qui remplace souvent les grandes idées par les grands mots, est assez malicieusement inspiré, dans sa *Satire*.

La Harpe, l'autocrate de la critique,

...un court vieillard
A la voix glapissante, au ton sec et braillard,

pontifie :

dernier, après la promulgation du Concordat. Il y attaquait vivement les partisans de cette mesure : nommément Laharpe, Chateaubriand, Mme de Genlis, qu'il appelle « mère de l'Église », et l'abbé Geoffroy, adversaire acharné de la philosophie et des philosophes. C'est contre ces écrivains qu'est encore dirigée la préface, ou plutôt l' « Épître dédicatoire au citoyen Daunou, de l'Institut national », imprimée en tête de la nouvelle édition du *Fénelon*. Comme Chénier y prend à partie des gens qui passent pour être inspirés par le gouvernement, on estime son épître un coup d'audace, et l'on croit qu'elle a échappé à la censure uniquement parce qu'on l'a considérée comme l'annexe insignifiante d'un ouvrage connu.

Parlant des apologistes du Concordat, Chénier dit : « Le théâtre ayant bien quelque influence, ils en ont refait la poétique, et voici l'abrégé de leur doctrine. Rien de ce qui intéresse la politique et la religion ne doit être offert sur la scène. Point de rois odieux, surtout ceux de

Moi, le Saint-Père et Dieu, nous sommes infaillibles;
Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts!

Chactas-Chateaubriant, « qui a fait sa rhétorique », intervient en ces termes :

Ah! vous parlez du diable? Il est bien poétique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.

Madame Honesta — de Genlis, le présente avec son ton pédagogique inné :

C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
. . . . . .
Je reviens d'Athènes pour vous apprendre à lire.
Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise;
Vous n'aviez point encor des *mères de l'Église*.

Vis-à-vis de Geoffroy, vieil adversaire intransigeant, l'ex-conventionnel tourne à l'invective :

N'entendez-vous pas braire
Les fils, les compagnons de l'*âne littéraire!*

Allusion aux caricatures de 1791, voir p. 21.

l'Europe moderne, à commencer par l'empereur Constantin. Point de prêtres chrétiens, ni les vicieux, ni même ceux qui seraient présentés comme des modèles de vertu. Peu d'histoire ; beaucoup de héros fabuleux, de mythologie antique, d'intrigues d'amour. Ne jamais parler de liberté, de tyrannie, de superstition. Bannir sévèrement du théâtre la philosophie et même les sentences morales. On n'y va point pour s'éclairer, mais seulement pour se divertir. La conclusion de ces juges souverains est de condamner l'art dramatique à ne produire qu'un plaisir insignifiant. » Il montre que les Grecs, inventeurs de la tragédie, en avaient fait un spectacle politique et religieux : que leurs héros, tyrans fabuleux pour nous, étaient pour eux des coupables couronnés ; que les faux dieux que leurs tragédies font non seulement agir, mais paraître en personne sur la scène, étaient les divinités honorées dans les temples : que les principes de la morale inspiraient le chœur et dictaient le langage des autres personnages tragiques. Plus loin, il établit que l'ancienne comédie grecque avait, comme la tragédie, un caractère politique : « Ce n'était pas, dit-il, seulement les dieux du paganisme qu'Aristophane faisait agir et parler d'une manière ridicule ; les bons chrétiens lui en sauraient gré ! Ce n'était pas seulement Euripide et Socrate vivants qu'il outrageait, en les jouant sous leur propre nom ; les adversaires de la philosophie lui feraient grâce. Mais il insultait encore Périclès, Alcibiade, Cléon, les magistrats, les juges, les généraux, les chefs de l'État. » Il montre que, lorsque les écarts de l'ancienne comédie eurent été réprimés par les lois, la nouvelle comédie devint toute philosophique. Après avoir traité, au même point de vue, du théâtre chez les Romains et des premiers essais dramatiques chez les modernes de la Renaissance, il passe aux

chefs-d'œuvre espagnols et anglais, et arrive à Corneille et à Racine. Mentionnant *Athalie :* « Je ne veux, écrit-il, attaquer ni justifier le choix du sujet d'Athalie ; mais, près de l'enfant-roi, près du pontife prophète, ne voit-on pas une reine exécrable, un prêtre infâme, altérés du sang innocent? »

Au sujet de Molière, Chénier insiste sur l'étonnante audace de ses tableaux : « Sous une monarchie, il ne fit point, comme la plupart des poètes comiques, un traité secret avec la vanité des gens du beau monde. Il ne flatta point leurs portraits ; il ne leur immola point les classes inférieures; il attaqua le vice où il régnait et puisa le ridicule au plus haut de sa source. Dans le *Bourgeois gentilhomme,* les vices de cour vivent aux dépens des ridicules en roture; dans *George Dandin,* les ridicules sont partagés : la classe privilégiée garde le privilège du vice. Molière poursuit le charlatanisme chez les médecins du roi, chez les beaux esprits accrédités, chez les femmes considérées et puissantes, à l'hôtel Rambouillet, à l'Académie française. Tous les genres de fausseté sont mis en jeu dans le *Misanthrope* et tous les personnages sont de la Cour. N'est-il pas aussi du grand monde, ce débauché *Don Juan* qui, après avoir porté la désolation dans vingt familles, se propose de contrefaire le dévot et trace le portrait vigoureux et fidèle de l'athée hypocrite? Dans *Tartufe,* l'imbécile Orgon n'est-il pas un homme de la haute robe? »

Chénier prend naturellement la défense de Voltaire contre ses nouveaux contradicteurs : « Voltaire, dit-il, attaque de front les préjugés, quelquefois la tyrannie politique, toujours la tyrannie sacrée. » Et faisant allusion à *Fénelon* réédité, il écrit : « L'intérêt qu'inspire cette pièce est le résultat d'une morale pure, conforme aux

sentiments du *philosophe illustre* que je fais agir et parler, *commune aux différentes sectes, étrangère aux dogmes religieux*, humaine et faite pour les hommes. »

Après avoir expliqué pourquoi il adresse son épître à un homme de lettres, il conclut : « Les gens des lettres, ceux qui méritent ce nom, sentiront de plus en plus que l'indépendance convient seule à l'auguste profession qu'ils exercent. Ils réserveront désormais pour l'amitié modeste, éclairée et vertueuse, des hommages prostitués longtemps à l'orgueil sans fierté, à la richesse sans lumières et au pouvoir sans vertu. »

Si je m'étends à propos de cette préface, c'est parce qu'elle fait sensation. On la tient pour le testament littéraire d'un homme sur sa fin, qui hasarde beaucoup parce qu'il risque peu, et l'on est stupéfait de sa hardiesse. L'incident pourra d'ailleurs vous servir d'indice pour apprécier l'état de prostration de l'opinion et juger des entraves mises à la liberté.

Je serai bref sur la pièce. C'est une tragédie romanesque dont les éléments, pris dans la vie monastique et le despotisme clérical, ont déjà été souvent mis en œuvre, soit en vers, soit même dans la prose, par Diderot d'une manière plus poétique. On y trouve de beaux passages, des vers bien frappés, et la peinture du caractère doux et humain de Fénelon est méritoire, si l'on songe que Chénier a osé le transporter sur la scène à l'époque de la plus violente tyrannie démagogique. Alors aussi, sa pièce était précédée d'une préface dans laquelle il attaquait la faction terroriste. On peut critiquer ses opinions, on ne saurait nier son courage.

Peu de chose à dire de la manière dont *Fénelon* est joué. Le vieux Monvel saisit en général et rend bien la figure sympathique du prélat ; mais sa déclamation a

été si fausse et si mal accentuée que je ne comprends pas comment cet acteur a jamais pu passer pour un bon tragédien. Talma n'aurait pas dû accepter son rôle de « gouverneur de la ville (1) » ; il l'a complètement manqué, et Mme Talma (2), dont le ton et les manières ont un charme mélancolique que je ne conteste pas, n'a pas mieux compris le sien. Si Mlle Volnais n'avait été trop perpétuellement larmoyante, c'est elle, à mon gré, qui eût mérité le plus d'éloges.

On a acclamé quelques vers dirigés contre les prêtres et l'esclavage :

> Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

et :

> Ce Dieu vous a-t-il dit : Je veux être vengé?
> Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé?

et encore :

> Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir.
> Les cloîtres, les cachots, ne sont pas son ouvrage;
> Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.

Au surplus, le public s'est montré bon prince; il s'est donné le plaisir d'applaudir, sans y regarder de trop près, vers et acteurs.

Du drame sentimental que vous n'aimez pas plus que moi, je passe — le contraste fera transition — à une bonne vieille « farce » française. Je vous présente le joyeux *Arlequin*, tenant ses assises au *Théâtre des jeunes artistes* (3).

(1) Le drame se déroule dans la ville de Cambrai.

(2) Caroline Vanhove, bonne actrice, que Talma avait épousée, le 26 juin 1802, après avoir divorcé, le 6 février 1801, avec Julie Carreau, aimable personne qui n'avait que le tort d'être sensiblement plus âgée que le tragédien.

(3) Le petit *Théâtre des jeunes artistes* avait son entrée rue de

La pièce du jour est *le Chat botté;* sans doute un tout autre personnage que celui que nous devons à la fantaisie de Tieck (1), mais, en somme, un être très drôle, ingénieusement produit en public. On avait artistement travesti en matou un petit garçon qui faisait crânement sonner les talons de ses bottes. Quand il s'asseyait sur son séant, sa fine fourrure blanche bouffait comme un moelleux gilet, et lorsque son maître — Arlequin — qu'il suivait pas à pas dans ses aventureuses pérégrinations, prenait place sur le trône avec une majesté comique, Chat-Botté, se couchant à ses pieds, s'endormait dans une posture tout à fait gracieuse. En l'honneur d'*Arlequin,* il y a eu beaucoup de changements de décors, aussi habilement pratiqués qu'on pourrait le faire dans un grand théâtre. La musique elle-même n'était pas mauvaise ; on a chanté de jolies chansons, bien accompagnées par un harpiste posté dans la coulisse.

Ce qui m'a fait trouver à cette féerie un certain intérêt, c'est qu'elle est montée par une vieille connaissance à moi, l'honnête maître de chant Foignet (2), assisté par sa famille. Cet homme actif et industrieux a su se tirer d'affaire pendant les plus mauvais jours. Propriétaire du petit *Théâtre des jeunes artistes,* intéressé dans plusieurs

Bondy; le foyer dont il est question plus bas donnait sur le boulevard Saint-Martin.

(1) Le *Matou botté* de Tieck est un chat spirituel et romantique, qui vise à l'abstraction et fait de l'ironie à froid. Il manque de verve primesautière et vraiment poétique.

(2) Foignet père, venu de Lyon à Paris en 1779, avait enseigné ce qu'on appelait alors la *musique vocale.* De 1791 à 1799, il composa un grand nombre d'opérettes, applaudies dans les théâtres secondaires. Son fils aîné, François, a également écrit quelques partitions légères; après avoir tenu les emplois de ténor et de baryton à Paris et en province, il est mort de misère à l'hôpital de Strasbourg, en 1845. Gabriel, second fils, a eu de la réputation comme professeur de harpe, de 1812 à 1825.

autres entreprises de spectacles, il dirigeait aussi quelques orchestres. L'alerte et jovial *Arlequin* est son fils aîné, auteur de la pièce ; c'est son second fils qui accompagnait si bien de la harpe. Leur mère, petite femme alerte et remuante, caissière et costumière de la troupe, nous avait placés, mon compagnon Gossec et moi, dans sa meilleure loge ; de temps à autre, elle nous jetait un coup d'œil d'intelligence de derrière les coulisses, afin de juger de notre impression. Foignet m'a fait visiter tous les coins et recoins de son théâtre ; il m'a parlé de ses espérances d'avenir et m'a présenté sa progéniture, barbouillée de blanc et de rouge, en tête, son librettiste ordinaire, l'Arlequin, coryphée de la bande. Il s'est passé là, autour de moi, au milieu de ce petit peuple s'agitant dans des coulisses grandes comme la main, derrière un rideau glissant sur une tringle, une scène joyeusement tumultueuse, digne d'un peintre de genre. Ce théâtre en miniature a un petit foyer avec balcon sur le beau boulevard ; il est très en faveur en ce moment ; voilà quelques mois que l'on donne le *Chat botté* plusieurs fois par semaine.

Arlequin vous servira d'introducteur auprès du *signor Furioso,* autre personnage accompli dans son genre. J'ai vu bien des danseurs de corde, en Angleterre et en Italie, je n'en ai jamais rencontré déployant la souplesse et la grâce du *signor Furioso;* en vérité, il m'a fait meilleur effet sur sa corde que Vestris sur ses planches ! Son *Paglyaso* ne lui est guère inférieur : stimulé par l'individu qui représente le *Barbon* de la troupe, il singe très plaisamment son patron avec une gaucherie affectée, impliquant beaucoup d'adresse, et se montre inépuisable en facéties désopilantes. Tous ces gaillards-là exécutent leurs tours avec une aisance et une sûreté extraordi-

naires. *Furioso* est installé naturellement (1) dans une des plus jolies salles de Paris, celle qui a été construite rue de la Victoire, à l'époque où Bonaparte habitait encore ce quartier.

L'ancienne maison du général transformée est devenue l'élégant logis de Louis Bonaparte. J'y vais assez souvent faire de la musique avec sa femme, qui la sent et la comprend (2). Son frère, le jeune Beauharnais, colonel des *Guides* (3), a aussi d'heureuses dispositions : il chante agréablement d'une jolie voix de basse les airs bouffes italiens, sans avoir sérieusement étudié la musique.

Dimanche dernier, dans la matinée, j'ai de nouveau assisté au concert hebdomadaire des élèves du Conservatoire : une clarinette, une flûte, un basson et un cor se sont fait entendre comme solistes. Le basson a été particulièrement remarquable ; jamais je n'ai entendu un débutant faire preuve d'autant de netteté et de sûreté ; son jeu m'a rappelé l'exécution magistrale de Ritter. Un jeune violoniste s'est aussi montré supérieur ; au sang-froid et à la sûreté d'archet, il unissait une *bravura* pleine de fougue. Un élève nommé Roland (4) a bien dit une

(1) Précédemment, « le citoyen Pierre Furioso » avait donné ses représentations au *Théâtre des troubadours*, petite scène de la rue Louvois. On trouve régulièrement ses annonces dans les journaux du temps.

(2) Rue Chantereine (devenue rue de la Victoire). Hortense était mariée depuis le 3 janvier 1802. C'est à cette époque qu'elle composa ses premières romances, notamment le *Beau Dunois*. Le recueil parut quelques années plus tard sous le titre : *Romances mises en musique* par S. M. L. R. H. (Sa Majesté la Reine Hortense), in-4° oblong gravé.

(3) Il venait d'être promu colonel de la garde consulaire.

(4) Roland, élève de Garat, a eu plus tard de la réputation comme ténor d'opéra. — Le mérite du « jeune violoniste » n'a pas lieu de surprendre, si l'on remarque que son professeur était Baillot (Pierre), successeur, au Conservatoire, de Gaviniès, le *Tartini français*, mort en septembre 1800.

scène de l'*Œdipe* de Sacchini, et une jeune personne s'est tirée à son honneur d'un air de la *Didon* de Piccinni.

Le soir, à l'Opéra, je me suis assez diverti, non pas à écouter les chanteurs, — vous savez mon opinion sur leur compte, — mais à regarder mon voisin, l'Envoyé de Tunis, dévorant des yeux le troupeau de bayadères qui évoluent presque nues dans le triomphe de *Tamerlan*, et s'extasiant ensuite devant les prouesses de *Don Quichotte*, héros inconnu pour lui et que les *Noces de Gamache* de Gardel n'étaient certainement pas propres à lui faire comprendre. Il a dû considérer ce ballet comme la fin de *Tamerlan*, à l'instar du bourgeois parisien qui, prenant pieusement une pièce comique pour le sixième acte de la tragédie, ne s'expliquait pas le dénouement des aventures tragiques du héros.

A l'occasion du dernier dîner de Lalande, je vous ai parlé assez longuement de Delille; mais j'ai négligé de vous dire qu'il m'avait engagé à venir le voir. Hier, au moment de sortir pour lui faire ma visite, je m'aperçus que j'avais oublié de m'enquérir de son adresse. Lalande demeure trop loin de mon auberge pour que j'aie songé à aller me renseigner chez lui. Après avoir questionné inutilement plusieurs personnes, l'idée m'est venue de m'adresser à l'éditeur du *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme* (1), qui vient de paraître. Je vais donc au magasin et je demande au libraire où demeure Delille. « Je l'ignore, répond-il. — Vous êtes cependant bien l'éditeur de son dernier livre? — Oui. — Vous ne l'auriez pas vu depuis son retour? — Si! très souvent. — Comment alors

(1) Cette pièce, composée par ordre pour la fameuse fête de l'*Être suprême* du 8 juin 1793, avait été tenue secrète par l'auteur. Le barde mis en réquisition par Robespierre n'avait pas refusé ses vers « aux tyrans »; il s'était contenté de les faire tels qu'il n'y avait pas moyen de s'en servir, dans la circonstance.

ignorez-vous son adresse? — Monsieur, réplique le libraire prenant une mine sérieuse, je ne suis pas autorisé par M. Delille à donner son adresse au premier venu! » Il me fallut alors décliner mes noms et qualités, dire comment j'avais fait la connaissance de M. Delille, quand il m'avait invité à le voir. Enfin le cerbère se décida à livrer la mystérieuse adresse, sans me faire d'ailleurs la moindre excuse pour toutes ses difficultés. Me voilà en route pour l'autre extrémité de la ville, l'ancienne *Place Royale*, où Delille demeure dans le vieil hôtel Richelieu, aujourd'hui vide et dévasté. J'arrive; nouvelles difficultés de la part du concierge! Et je crois que je n'aurais jamais dépassé le seuil, si, profitant d'un instant où le bonhomme était distrait par un domestique, je ne m'étais élancé dans l'escalier. J'ai pénétré comme une bombe chez Delille, sans me faire annoncer. J'ouvrais sa porte quand il vint à moi très empressé, s'excusant avec mille formules de politesse respectueuse de se laisser prévenir... Ma visite le rendait confus!... Surpris de ces protestations, je l'interrompis en remarquant doucement qu'il se trompait sans doute à mon endroit, que j'étais le Berlinois avec lequel il avait dîné chez Lalande et qu'il avait bien voulu inviter à venir le voir. « Bien! bien! Je vous prenais pour l'archevêque de Turin qui me fait annoncer sa visite. Voilà ce qui arrive, quand on est aveugle! » Chez Lalande, où je n'avais vu Delille qu'à table et au coin de la cheminée, je ne m'étais, en réalité, pas aperçu qu'il n'y voit presque plus. Il a les yeux bien ouverts et paraît seulement loucher un peu; on peut s'y tromper.

Sur ces entrefaites, l'archevêque du Turin entre et reçoit en personne les compliments qui m'avaient été adressés par erreur. Le prélat, bon vieux Piémontais, a gémi sur les fatigues du long voyage de Turin à Paris.

Pour s'en dispenser, il avait prétexté l'âge, les affaires, la légèreté de sa bourse. Bon gré, mal gré, il a fallu obéir à un ordre formel de se trouver à Paris, à jour dit; — on croit que ce prélat est un des évêques destinés à recevoir le chapeau de cardinal de la main du légat, S. Ém. Caprara. Ces messieurs ont beaucoup parlé du bon temps de l'ancien régime dont Delille chante partout et très haut les louanges; du célèbre abbé Maury, en ce moment archevêque en Italie; de son grand adversaire Mirabeau, qui m'a semblé en mauvais renom auprès de mes interlocuteurs; ils l'ont fort malmené. Au milieu de l'aplatissement universel et de l'extrême réserve que l'on met partout à formuler une opinion, la franchise, la liberté de paroles de Delille m'ont agréablement surpris et procuré comme un soulagement. C'est le seul Parisien que j'aie entendu déclarer ouvertement son antipathie pour le nouvel ordre de choses (1); tous les autres, si mécontents qu'ils puissent être au fond, ne témoignent leur opposition que par des mots couverts, véritables énigmes pour les non initiés. Je ne trouve de réellement satisfaits que les fonctionnaires grassement payés, partisans-nés

(1) D'autres que Reichardt ont attribué à Delille un rôle d'opposant déclaré, qui n'était pas à sa taille. En réalité, la royauté littéraire du poète et la puissance consulaire et impériale ont vécu dans une neutralité bienveillante. Malgré ses regrets du régime déchu, Delille s'est tenu dans une réserve discrète vis-à-vis du pouvoir nouveau, qui le protégea contre des insinuations malveillantes et qui lui offrit une pension, sans exiger un tribut d'éloges.

Quelques vers d'une ode, retrouvée manuscrite dans ses papiers, montrent cependant par leur ironie une certaine hostilité à Napoléon.

Non, par le choix pénible et nécessaire
Des chaînes ou de la misère
Ce cœur indépendant ne fut jamais froissé;
Et ma pauvreté magnanime
Reconnait ton âme sublime
Au néant où tu m'as laissé.

de tout gouvernement qui les laisse conduire à leur guise leurs petites affaires.

Au surplus, que m'importent les Parisiens? C'est ce que je me dis fréquemment depuis mon arrivée, comme je me le suis répété cent fois au cours de la Révolution. Les arts et les trésors artistiques, voilà ce qui m'intéresse à Paris! Parlons donc du *Musée des monuments français*, organisé dans un ancien couvent, rue des Petits-Augustins.

C'est M. Lenoir qui a eu l'heureuse pensée, au commencement de la Révolution, de former une collection des monuments intéressant l'histoire de l'art national, qui étaient éparpillés sur toute l'étendue du territoire et menacés de destruction. Malheureusement l'installation de son musée est loin d'être terminée; le gouvernement semble lui porter peu d'intérêt; c'est à peine si j'ai compté une douzaine de maçons travaillant aux aménagements intérieurs. Les fonds dont dispose M. Lenoir (1) sont si restreints, qu'il ne lui est pas possible de pousser les travaux avec régularité.

En pénétrant dans la salle principale, on aperçoit une

(1) Alexandre Lenoir avait ouvert son musée en 1795; sa nomination comme administrateur datait de 1800. Attaché par deux actes, du 12 avril 1790 et du 4 juillet 1791, à la *Commission des monuments* et au *Comité d'aliénation*, et investi d'une mission spéciale à l'effet de rassembler les monuments artistiques menacés de pillage ou de destruction dans les édifices religieux devenus « chose publique », Lenoir s'était acquitté de cette tâche avec un zèle et un courage remarquables. La collection disposée dans la fondation de Marguerite de Valois était bien son œuvre.

Les travaux d'installation intérieure étaient à peu près terminés à la fin de l'Empire, quand le Musée fut supprimé (1816), pour faire place au *Palais des Beaux-Arts*, dont les travaux commencés en 1820 n'ont été terminés qu'en 1861, par l'habile architecte Duban. De l'ancien monastère des Petits-Augustins, la chapelle seule, où se voit la belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange par Sigalon, a échappé au marteau des démolisseurs et reconstructeurs.

série de monuments de l'époque gauloise à nos temps modernes, disposés dans l'ordre chronologique, de façon à permettre au visiteur d'embrasser d'un coup d'œil les phases successives de l'art national. Sur cette salle centrale s'ouvrent d'autres salles, consacrées chacune à un siècle, du treizième au dix-huitième : statues, bustes, bas-reliefs, autres monuments de toute grandeur, sont rangés méthodiquement dans le local réservé à leur temps. L'architecture de chaque salle est elle-même de l'époque ; l'exactitude chronologique est respectée jusque dans le style, la forme et les caractères des inscriptions indicatrices. Les fenêtres, garnies de vitraux de l'époque, éclairent d'un demi-jour romantique ces témoins des temps passés. Si tous les objets n'offrent pas le même intérêt artistique, tous du moins ont une valeur archéologique et un cachet d'authenticité qui n'est pas sans mérite. Ainsi, un buste du bon Louis XII le représente avec une physionomie si piteuse, qu'il ne viendra à l'esprit de personne de mettre en doute la ressemblance. Beaucoup de monuments d'ailleurs, surtout parmi ceux du seizième et du dix-septième siècle, révèlent la main de véritables artistes, par le fini du travail et l'orginalité de la conception. A ce point de vue, les bustes de François Ier, de Henri IV, de La Fontaine ont particulièrement retenu mon attention.

Dans un jardin assez vaste, planté de cèdres, de cyprès et d'autres arbres verts, sont rangés un grand nombre de sarcophages et de monuments funéraires. Cette exhibition sépulcrale peut être curieuse pour les archéologues ; pour moi, je la trouve médiocrement attrayante. Les galeries voûtées du vieux cloître qui encadrent le jardin abritent une quantité de fragments artistiques, pierres tombales, mausolées, bustes, etc.

La visite de ce musée est rendue facile et instructive par le catalogue qu'a rédigé M. Lenoir : c'est un in-octavo de 380 pages, renfermant des indications sur les monuments et sur l'art qui leur est contemporain; il est précédé d'une introduction, ingénieux essai d'esthétique nationale. Ce qui donne, à mes yeux, une valeur spéciale au livre de M. Lenoir, c'est le soin qu'il a eu d'imprimer une bonne table à la fin et d'y joindre un index où sont reproduits simultanément, et le numéro de classement des monuments, et le chiffre de la page qui en donne la description.

On ferait bien de recommander ce soin et cette précision aux éditeurs français en général et, en particulier, à l'éditeur de l'*Almanach national de France* de l'an XI de la République, qui vient de paraître. Cet énorme volume de 810 pages, contenant des milliers de noms propres, n'a qu'une table des matières assez sommaire; on y cherche vainement un index des personnes. L'*Almanach* ne donne pas non plus l'*état militaire* de la France; cet état fait l'objet d'une autre publication de plus de cinq cents pages, également dépourvue d'index, et suivie d'une table peu pratique, parce qu'elle suit les cinq divisions du volume ayant chacune sa pagination particulière (1).

Je relève, dans l'*Almanach national*, quelques particularités à signaler. Non seulement il fait connaître de nouveau à ces Français, qui ont tant de fois juré « haine aux tyrans », toute l'antique nomenclature de titres honorifi-

(1) L'*Almanach national*, créé sous Louis XIV en 1699 sous le titre : *Almanach royal*, forme aujourd'hui un volume de 1.500 pages suivi d'une bonne table des matières qui facilite beaucoup les recherches. L'*Etat militaire de France* fut créé sous le ministère du maréchal de Belle-Isle en 1760. On lui a substitué en 1819 l'*Annuaire militaire*, qui renferme un index alphabétique de tous les noms des officiers cités dans le volume depuis le grade de sous-lieutenant.

ques usités pour les têtes couronnées, du Pape au moindre prince, sans oublier les héritiers présomptifs, mais il promulgue un interminable protocole nouveau, applicable aux ministres et aux ambassadeurs français; tous ces personnages seront désormais des *Excellences*. Pour les simples particuliers, il sera loisible de s'appeler, à volonté, *monsieur* ou *citoyen;* mais leurs aimables moitiés seront toujours des *madames,* jamais des *citoyennes*. Le Premier Consul ne devra plus être qualifié que *Citoyen Premier Consul :* « C'est là son seul titre », dit expréssement l'*Almanach*. — Jusqu'à ce jour, on disait vulgairement le *Général Premier Consul;* les personnes qui lui parlent d'habitude usaient simplement du terme *général;* c'est celui dont sa femme se sert invariablement.

La *copie* des pages qui reproduisent ces protocoles n'a été livrée à l'imprimerie qu'à la dernière heure. Le surplus de l'*Almanach* était tiré et allait être livré; il a fallu doubler les équiques de protes, afin que le complément pût paraître en même temps que le reste du volume.

Il est à remarquer qu'en énumérant les souverains, l'*Almanach* ne mentionne à la suite que leurs héritiers présomptifs et passe sous silence leurs femmes et leur autre descendance. En revanche, les ministres d'État étrangers figurent tous, du premier au dernier. Conformément à un vieux travers national, leurs noms, orthographiés à la française, sont plus ou moins estropiés. Cela ne laissera pas de susciter quelque embarras pour libeller les adresses des dépêches qu'on leur expédiera. Je me demande, par exemple, comment nos ministres Doehnhoff, comte d'Alvensleben, Schröter, pourront recevoir des plis portant la suscription : *Doentroff*, *Aloeusleben*, *de Schroelter?* Que les chancelleries s'en tirent!

Le Concordat vaut aux cardinaux formant le *Sacré*

Collège l'honneur d'un chapitre à part. Le Premier Consul leur devait bien cette politesse.

Pour la chronologie politique, l'*Almanach* ne se borne pas à dater les faits, en partant de l'année de la fondation de la République française ; il indique parallèlement l'époque du Consulat de Bonaparte — an XI de la république, an IV du consulat, — et fait commencer celle-ci, non au jour où le général a été proclamé officiellement consul, mais au 18 brumaire, jour auquel Bonaparte, après avoir dispersé les Anciens et les Cinq-Cents a supprimé le Directoire.

Comme toutes choses ici-bas, l'*Almanach* finit par les pompes funèbres : il remet en vigueur les prescriptions minutieuses de l'ancien deuil de Cour. — Il y aura encore de beaux jours pour les chambellans à venir!

XV

Le 24 décembre 1802.

Le jour où je faisais la connaissance de Chénier, à l'Institut national, je me suis aussi trouvé en rapport avec Collin d'Harleville, Camus et Ginguené.

L'aimable auteur de l'*Optimiste* (1) et de tant d'autres jolies comédies est grand, maigre, avec un air un peu mélancolique. Très prévenant à mon égard, il m'a reproché, de la façon la plus obligeante, mon refus d'écrire une partition sur la *Colère d'Achille :* lui-même, a-t-il dit, avait agi auprès de la direction de l'Opéra pour faire accepter un poème qui lui paraissait bon. C'est dans la belle bibliothèque de l'Institut que j'ai fait la rencontre de Camus, dont le visage et les allures très caractéristiques m'ont rappelé Sébastien Mercier. Il parlait avec animation des rapports qu'il est en train de rédiger sur ses tournées (2) faites dans les départements, avec une mis-

(1) L'*Optimiste* date de 1788. Le chef-d'œuvre de Collin d'Harleville, *le Vieux Célibataire,* est de 1792. Mort en 1806.

(2) C'est en qualité « d'archiviste national », situation qu'il a occupée de 1792 jusqu'à sa mort, en la cumulant avec celle « d'Archiviste du Corps législatif » à un certain moment, que Camus venait de faire sa tournée dans les départements. Il ne paraît pas avoir donné suite à un travail sur les révolutions. Ses passions jansénistes à part, Camus était, au dire de ses contemporains, un érudit d'un commerce fort agréable. Mort d'un coup de sang, le 2 novembre 1804.

sion officielle; mais il m'a paru surtout préoccupé de réaliser un plan médité depuis longtemps : ce serait un tableau général des révolutions modernes, en Amérique, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France et en Italie. Il compte en faire la matière d'un gros in-quarto et prétend avoir recueilli, en Hollande et en Belgique, beaucoup de matériaux intéressants.

Ginguené est le rédacteur distingué de la *Décade* (1) *philosophique, littéraire et politique*, le seul journal français qui ait paru sans interruption pendant tout le cours de la Révolution, demeurant invariable dans ses principes. Au premier coup d'œil, la tête expressive et sympathique de l'écrivain n'est pas sans ressemblance avec celle de Sieyès; mais, en l'examinant de près, on s'aperçoit vite que c'est le sentiment et non l'abstraction qui domine chez lui. Il a écrit assez récemment une brochure sur Piccinni (2) ; bien qu'il y montre une préférence marquée pour ce compositeur, il ne laisse pas de rendre justice à ses rivaux, notamment à Glück, en homme de goût et de sagacité qu'il est réellement. S'il ne fait pas preuve d'une impartialité absolue dans ses appréciations, c'est déjà un mérite assez rare de ne pas se montrer passionné, après avoir été mêlé, autant qu'il l'a été, aux coteries que dominaient les préjugés et le parti pris. On peut voir dans sa brochure combien Piccinni a eu à souffrir des

(1) *La Décade* prit le titre de *Revue philosophique*, le 10 vendémiaire an XIII (2 octobre 1804).

(2) Passionné pour la musique italienne, l'auteur de l'*Histoire littéraire de l'Italie* a imprimé divers écrits intéressant l'art musical : outre la *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni* (1800), il avait publié, en 1783, pendant la guerre des Glückistes et des Piccinnistes, des lettres et des articles sous le pseudonyme *Mélophile* : plus tard (1791-1818) il donna un médiocre *Dictionnaire de musique*, pour lequel on a mis à contribution l'*Histoire de la musique* de l'Anglais Burney.

cabales et de la malveillance de la direction de l'Opéra; même la protection particulière de la Reine est restée inefficace pour lui.

Dans une de mes lettres, je crois avoir fait allusion à l'ancienne simplicité philosophique de Sieyès (1). Autre temps, autres mœurs ! Je viens d'assister à un grand dîner donné par l'ex-directeur, et je constate qu'il sait dépenser les revenus de sa sénatorerie et de sa dotation : antichambre pleine de laquais galonnés, de maîtres d'hôtel irréprochables, ameublement somptueux, menu recherché, vins exquis, profusion de fleurs rares et de fruits de serre chaude ; tout était combiné pour faire honneur à l'amphitryon aussi bien qu'aux invités, parmi lesquels j'ai compté autant d'élégantes que de personnages politiques. J'ai eu pour voisin un homme jeune, spirituel et instruit, Degérando (2), qui paraît s'occuper sérieusement de littérature et de philosophie allemande. Il m'a parlé avec intérêt des conférences philosophiques que F. Schlegel fait ici dans l'après-midi du dimanche, en langue allemande; Degérando les suit assidûment. Il ne m'a pas encore été possible d'y assister moi-même; mais

(1) Sieyès habitait en ville rue de la Madeleine, près la rue de Suresne; cette rue a été démolie lors de l'ouverture du boulevard Malesherbes. Il résidait généralement dans sa terre de Crosne, à deux kilomètres de Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise).

(2) De Gérando avait été appelé à Paris en 1799, comme lauréat d'Institut pour son *Mémoire sur l'influence des signes sur les idées*. Il était, à cette époque, volontaire au 6e régiment de chasseurs à cheval en garnison à Colmar. On lui donna un congé illimité, en le nommant secrétaire du Comité consultatif des arts et professeur de philosophie morale au Lycée Républicain. Lucien Bonaparte l'avait ensuite appelé dans les bureaux du ministère de l'intérieur. En 1804 il fut nommé secrétaire général, en 1811 conseiller d'État, et à sa mort, survenue en 1842, il était depuis cinq ans pair de France. Il avait épousé en 1798 une Alsacienne, Mlle de Rathsamhausen, dont les lettres publiées il y a une quinzaine d'années ont eu un grand succès.

j'ai été voir Schlegel, qui demeure fort loin de mon auberge. Comme d'habitude, je l'ai trouvé enseveli dans ses livres; pour le moment, il paraît s'occuper spécialement des langues orientales (1).

Les magnificences du métaphysicien de la Révolution ne sauraient me faire oublier un modeste repas chez Grétry. J'étais arrivé chez lui à l'improviste, au moment où il se mettait à table; il insista avec tant de cordialité pour me garder, que je me suis laissé faire. Je regretterais beaucoup d'avoir résisté à ses instances, car j'ai passé auprès de lui quelques heures charmantes. Vous devez vous souvenir qu'autrefois il vivait presque dans l'opulence. Son appartement actuel est encore assez grand et convenablement aménagé; mais son ordinaire, auquel rien n'avait été changé à cause de moi, est aussi simple que l'eût été celui du plus humble des bourgeois parisiens de l'ancien régime. Grétry, qui a perdu presque toute sa fortune, ne vit guère que de ses droits d'auteur, hélas! singulièrement réduits (2), sa musique n'étant plus à la mode. Il a pris bravement son parti, en vrai philosophe de la nature, et m'a paru d'humeur plus riante et plus dégagée de préoccupations que jadis, sans avoir rien perdu de son esprit et de son amabilité. Devenu possesseur de l'ermitage qu'habitait Rousseau, à Montmorency, il y passe la belle saison, et le prosélytisme pédagogique du Genevois semble l'avoir gagné. Il vient, en effet, d'imprimer un ouvrage sur l'éducation, en trois

(1) C'est à la suite de ce séjour à Paris, que F. Schlegel a fait paraître, en Allemagne, le *Traité sur la langue et la sagesse des Indiens*, qui a donné une impulsion sérieuse aux études sanscrites.

(2) Les opéras de Grétry allaient être remis en vogue par Elleviou. Une pension de quatre mille francs, accordée plus tard par Napoléon, acheva de rendre au compositeur une aisance dont il a joui jusqu'à la fin de ses jours (septembre 1813).

volumes, sous le titre : *la Vérité* (1). A défaut d'autre mérite, ce travail témoigne du moins d'un amour réel de l'humanité et du désir de propager les bonnes méthodes. J'ai été assez heureux pour éviter pendant ma visite toute allusion à la perte de cette fille chérie à laquelle Grétry (2) consacre dans ses *Mémoires* un chapitre si touchant. Le souvenir de cette douleur, la vue de ce père d'une nature fine et sensible, de cette mère énergique et vive, de ces pauvres parents qui avaient concentré leur bonheur sur l'enfant qu'ils ont perdue, m'ont profondément émotionné. Il leur reste une fille; elle était absente et l'on en a peu parlé.

L'excellent Monsigny, lui aussi très à son aise naguère, est dans une situation plus gênée que Grétry; pour comble de malheur, la cataracte l'a rendu presque aveugle. Il était venu me voir le premier; je me suis empressé de lui rendre sa politesse. Son logement, dans un quartier très éloigné, semble indiquer des ressources extrêmement restreintes (3). De tous ses opéras, le *Déserteur*

(1) Ce livre publié sous le titre ambitieux : *la Vérité, ou Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, confirme le proverbe : *Ne sutor ultra crepidam!* La philosophie, comme la science harmonique, sont restées lettre close pour l'aimable maître dont on a dit : « Il fait les portraits ressemblants, mais il ne sait pas les peindre. »

(2) Grétry (Lucile), née en 1770, morte en 1793, avait composé, à l'âge de treize ans, une opérette : *le Mariage d'Antonio*, jouée avec succès à la *Comédie-Italienne* (Opéra-Comique), en 1786. L'année suivante, elle avait donné au même théâtre *Toinette et Louis*, qui fut moins bien accueilli.

(3) En 1798, les comédiens sociétaires de l'Opéra-Comique avaient offert à Monsigny, en reconnaissance des belles recettes produites antérieurement par ses œuvres, une pension viagère de deux mille quatre cents francs. En 1800, il avait remplacé Piccinni, comme inspecteur au Conservatoire; mais il allait donner sa démission en 1803, ne se jugeant plus capable de remplir consciencieusement son emploi. Honnête et rare désintéressement, bon à citer!

est le seul qui paraisse encore quelquefois sur l'affiche de Feydeau; comme vous le pensez, le profit est maigre pour le vieux compositeur. Ce vieillard, plein de sens et d'un sentiment musical si naturel et si fin, est un des Français avec lesquels j'aime le mieux à parler musique et théâtre. En causant avec lui, on acquiert la certitude qu'il n'a écrit ses plus jolis morceaux que sous le coup d'une véritable inspiration. C'est cette vérité du sentiment qui explique l'impression que font partout ses mélodies passionnées. On a tiré autrefois de son *Déserteur* (1) un ballet pantomime, en utilisant presque toute la partition originale. Il est question de le reprendre prochainement à l'Opéra. Je suis impatient de voir si la pantomime de Gardel et ses danseurs réussiront à me procurer, à nouveau, le plaisir raffiné que j'ai goûté jadis à Londres, quand j'écoutais la belle musique de Le Picq (2), écrite sur la donnée du *Déserteur*, et que j'applaudissais la pantomime supérieure du danseur Rossi. Vous devez vous rappeler que, grâce à cet artiste, nous avons alors passé

(1) Drame lyrique en trois actes, paroles de Sedaine, 1769. Le ballet pantomime qu'en tirèrent Gardel et son collaborateur habituel, Miller, fut présenté avec succès à l'Opéra, le 16 janvier 1788. Il a eu 180 représentations jusqu'au 17 janvier 1808.

(2) Dans ses *Lettres sur les arts imitateurs* (Paris, 1807), le célèbre chorégraphe Noverre dit, en parlant de Le Picq : « Ce protée de la danse réunissait tous les genres. La facilité, le moelleux, l'harmonie qu'il mettait dans tous ses mouvements lui donnaient un air céleste. »

Le Picq s'était mis en réputation à Naples; Noverre voulut l'attacher à l'Académie royale et le fit débuter dans les *Caprices de Galathée*, qu'il composa spécialement pour lui et la fameuse Mlle Guimard. Malgré un vif succès et l'épithète d'*Apollon de la danse* que le public parisien lui décerna, Le Picq, dégoûté par les cabales de coulisse, retourna à Naples; de là, il alla à Londres, où des appointements considérables le fixèrent quelques années. Il quitta l'Angleterre pour s'attacher à la cour de Russie; il s'y trouvait en 1803. Après avoir été un charmant danseur, il fut un remarquable chorégraphe compositeur, du style de Noverre.

ensemble une soirée dont l'impression est restée très vive pour moi.

Hier, on a donné *Cinna*. C'est la meilleure représentation à laquelle j'aie assisté depuis mon séjour ici. Mademoiselle Georges a prouvé, d'une manière irréfutable, que le rôle d'Émilie est vraiment fait pour elle : elle a personnifié la haine et le mépris avec une intensité d'expression qui serait inexplicable chez une aussi jeune et aussi belle personne, si l'on ne savait qu'elle a eu, pour ce rôle, un modèle achevé devant les yeux, dans Mlle Raucourt, son professeur.

Son application à suivre son modèle donnait, jusqu'à présent, à son jeu je ne sais quoi de contraint et d'artificiel qui contrastait avec sa jeunesse et sa beauté; ce défaut a disparu, cette fois, devant les applaudissements croissants. Mlle Georges a fini par atteindre à une complète liberté d'action, et, s'abandonnant à son inspiration, elle a exprimé admirablement les sentiments d'étonnement, de surprise, d'admiration. Les galants Parisiens ont saisi l'occasion d'exalter non seulement son talent mais sa beauté; le vers :

> Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,

a provoqué un tonnerre d'applaudissements. Talma a joué magistralement; jamais je n'avais remarqué autant de perfection et de variété dans ses attitudes. Je commence à me faire à cette succession ininterrompue de poses étudiées; bien que je n'aie pu m'empêcher de songer, hier, au mot de Gœthe : « On sent l'intention et l'on est agacé. » Je m'accoutumerai moins facilement à sa déclamation trop uniforme, souvent hors du ton, appuyant sur chaque mot. Monvel, qui n'a pas mal rendu le personnage d'Auguste, est tombé dans les mêmes défauts :

le timbre de sa voix et les cadences de son débit m'ont trop rappelé la façon dont il jouait dernièrement le rôle de Fénelon, dans la tragédie de Chénier.

Au Théâtre Louvois, on vient de donner fort bien : *Guerre ouverte* (1); Clozel y a été parfait. Quelques actes comme : *Le fat puni* (2), vieille pièce d'intrigue, et une production nouvelle : *Une heure d'absence* (3), ne m'ont paru remarquables ni par le jeu des acteurs, ni par l'invention des dramaturges. Mais au Théâtre Feydeau j'ai de nouveau joui de quelques auditions qui ont réalisé pour moi l'idéal scénique. Je ne me rassasie pas d'entendre *Adolphe et Clara* (4); à chaque audition nouvelle, la troupe, Mme Saint-Aubin en tête, me semble meilleure. Le *Calife de Bagdad* (5), autre charmant opéra-comique, a mis merveilleusement en relief le jeu et la voix d'Elleviou et le talent délicat de Mme Dugazon. Au Grand Opéra notre *Flûte enchantée : les Mystères d'Isis* — ou, comme on dit plaisamment, *les Mystères d'ici* — sont décidément devenus une caricature de l'original entre les mains de Morel. Le mélange de romanesque et de bouffon, qui donne tant de piquant au texte original, est transformé en drame sérieux et ridicule. Même dans le rôle de *Papagéno*, le côté comique

(1) *Guerre ouverte, ou Ruse contre ruse,* comédie en trois actes, par Dumaniant, représentée pour la première fois au Théâtre du Palais-Royal en 1786.

(2) *Le fat puni*, comédie en un acte, en prose, par Ferriol de Pont de Veyle, représentée aux Français en 1738; pièce tirée du conte de La Fontaine, *le Faucon*.

(3) *Une heure d'absence*, comédie en un acte, en prose, de Loraux aîné et Picard, représentée pour la première fois le 2 octobre 1801.

(4) *Adolphe et Clara*, opéra-comique en un acte, paroles de Marsollier, musique de Dalayrac.

(5) L'opéra qui a fondé la réputation de Boïeldieu en 1799 : plus de sept cents représentations ont constaté son succès sans exemple. — Paroles de Saint-Just (Godart d'Aucourt, dit de), à qui l'on doit aussi le libretto de *Jean de Paris*.

disparaît; Laïs le chante avec son style ample et large, sa voix pleine et sonore, sans se permettre le moindre mouvement rapide. Il se conforme trop servilement aux intentions du maladroit librettiste.

La mise en scène elle-même laisse à désirer, malgré tout le bruit qu'on en fait. Quelques Berlinois, au milieu desquels je me trouvais à cette représentation, et qui ont vu la pièce au Théâtre national de Berlin, ont été complètement de mon avis.

Il y a cependant, dans les *Mystères d'Isis* de Morel, un de ces intermèdes charmants que l'on ne peut trouver que sur la scène du Grand Opéra. Laïs-*Papagéno*, devenu le noble berger (!) *Bocchoris*, chante, devant le temple du *Sphinx*, une jolie romance qui doit persuader au prêtre et aux gardiens de l'édifice sacré de rendre la liberté à *Pamina* prisonnière.

Peu à peu son chant impressionne les douze Maures qui veillent sur le temple : insensiblement ils se mettent à exécuter autour de lui une pantomime exprimant d'une façon comique et originale leur curiosité, leur plaisir, leur étonnement. En même temps, se fait entendre très *piano* un chœur d'autres gardiens du temple :

O divine mélodie!
Que tes effets sont puissants!
Par tes doux enchantements
Notre âme est malgré nous ravie.

La belle voix de Laïs, qui continue à chanter, se détache admirablement sur le chœur; celle de *Pamina* s'y marie, et les Maures fascinés finissent par tomber aux pieds de *Bocchoris* en formant des groupes pittoresques. Il n'est pas possible de voir un tableau mieux composé ni exécuté avec plus de fini. Gardel a vraiment une aptitude spéciale pour régler ces sortes d'intermèdes. Et comme il les tire

généralement des situations mêmes du drame lyrique, chaque opéra nouveau lui fournit matière à des créations nouvelles. On a naturellement redemandé cette scène; elle a été reprise avec le même soin et le même succès. J'ai noté le moment exact où on la joue, et je ne manquerai pas d'être présent chaque fois que l'on donnera cet opéra qui, pour tout le reste, est une abomination, tel qu'on le donne ici. Je n'y trouve de bien que le gracieux intermède et l'ouverture, enlevés par l'orchestre. Le surplus de la partition de Mozart, si agréable dans sa spirituelle variété, perd tout son caractère de fantaisie romantique par l'intrusion choquante de scènes entières des grands opéras *Don Juan* et *la Clémence de Titus*. — Et en l'honneur de qui les a-t-on intercalées? Uniquement afin de procurer à Mlle Maillard et à Lainez l'occasion de nous briser le tympan, une fois de plus. Laïs-*Papagéno* lui-même est condamné à chanter avec Lainez un duo tiré de *Titus!*

Plusieurs fois, j'avais eu occasion d'entrer, pendant une demi-heure, au théâtre du Vaudeville, sans remarquer rien qui valût la peine d'une mention. Mais je viens d'y entendre une nouveauté non dépourvue de mérite; le titre est : *Chapelain, ou la Ligue des auteurs contre Boileau* (1).

La pièce ne manque ni d'esprit ni de gaieté; elle raille assez finement le mauvais goût et les travers des auteurs actuels, mais elle contient beaucoup de détails ou d'allusions dont le sens doit échapper au spectateur peu au courant des questions secondaires de l'histoire littéraire française.

Voici le sujet. Toutes les victimes de Boileau ont juré

(1) *Chapelain*, vaudeville en un acte par Desfontaines, Barré et Radet, donné au Théâtre du Vaudeville en 1802.

de se venger du satirique; elles ont choisi pour chef de leur ligue Chapelain, la victime principale, mais qui est entouré d'une grande considération dans le monde. Le procureur Rollet, chargé par les conjurés de combiner l'entreprise, fait montre d'un grand zèle pour assurer le succès; mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'occupe moins de venger l'honneur des poètes que de soigner ses intérêts et ceux de ses collègues en chicane. Il chante :

Attaquer les vers et la prose
Des grands et des petits auteurs,
Ce n'est rien, ou c'est peu de chose;
Mais attaquer les procureurs!!!
Vous dites dans votre satire :
« J'appelle un chat un chat et Rollet un... » Morbleu,
Nous verrons, nous verrons dans peu
S'il vous est permis de tout dire.

Rollet n'est du reste pas le seul conjuré qui place ses vues personnelles avant l'objet de la ligue. Tous les amours-propres sont en éveil chez les versificateurs, et, dans une jolie scène où le procureur se donne le plaisir de les surexciter en leur rappelant les traits les plus vifs du satirique, on devine qu'au fond les critiques de Boileau sont approuvées par chacune des victimes... en ce qui concerne ses confrères en Apollon. Ils sont cependant d'accord pour faire éclater leur indignation contre des attaques à Chapelain; mais ils se refroidissent, lorsqu'ils entendent Chapelain dire, en parlant du terrible ennemi :

Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète,

et en apprenant, de sa bouche, qu'il a mis Boileau en tête de la liste des pensions dressée sur l'ordre de Colbert; Racine, Molière figurent également sur cette liste, mais le nom d'aucun de ces conjurés, qui ont cependant choisi

Chapelain pour chef et protecteur, n'y a trouvé place! La révélation suffit pour les convaincre tous que Chapelain est plus mauvais poète que Boileau ne l'a jamais dit, et Cotin improvise à l'instant la prophétie suivante, qui paraît être le fond de la pensée des auteurs :

Boileau ne vivra pas longtemps!
A peu près dans cent cinquante ans,
Pour l'honneur du Parnasse,
Un Cotin de ce siècle-là
Un beau matin accouchera
D'un petit livre où l'on verra
Boileau mis à sa place.

— Ce dernier vers est le titre d'une publication récente dirigée contre l'illustre *Nicolas*. — Une légère intrigue entre le pâtissier Mignot, immortalisé par Boileau, et la petite gouvernante délurée du vieil avare Chapelain, donne lieu à de jolis couplets que Sévestre-*Mignot* chante agréablement, mais que Mlle Desmarres (1), qui lui donne la réplique, gâte par son affectation; Duchaume (2)-*Rollet* est excellent dans son rôle de procureur. Les noms des auteurs, Barré, Radet, Desfontaines, ont été demandés et applaudis.

La comédie avait été précédée par une joyeuse pochade : *Arlequin afficheur;* c'est le programme même de la pièce de Barré que l'on affiche à la porte de *Colombine*, au milieu d'imbroglios plaisants : *Arlequin* et *Gilles* m'ont amusé par leurs saillies non dépourvues de finesse, et par la variété de leurs intonations comiques.

(1) Mlle Desmarres avait encore une certaine timidité qui nuisait au développement de ses moyens. Elle se corrigea de ce défaut, prit de l'aplomb et tira bon parti de ses rôles. Les *Annales dramatiques* de 1809 disent qu'elle marche « vers la perfection ».

(2) Duchaume, son embonpoint, sa face rubiconde et réjouie, surtout la rondeur de son jeu et sa gaieté, étaient fort appréciés des habitués du *Vaudeville*.

A cette représentation, j'ai fait par hasard la connaissance d'un officier dont la conversation m'a diverti. Nous nous étions rencontrés au bureau de location et nous nous sommes installés dans la même loge. Ses discours, qui coulaient de source, m'ont bientôt laissé comprendre qu'il connaît assez bien l'Allemagne, Berlin et nombre de personnages de notre cour. Il m'a aussi beaucoup parlé du général Moreau. Entres autres anecdotes sur son compte, il m'a narré les incidents d'une grande chasse à laquelle il assistait avec Moreau, Lecourbe et d'autres généraux ayant leurs propriétés aux environs de Paris.

Les dames y ont pris part en costume d'amazones chasseresses; chacune d'elles a reçu de son cavalier le pied d'un gros gibier abattu par lui et l'a porté à son corsage en guise de bouquet pendant la journée. Un détail de sa narration m'a fait juger de la simplicité et du sans-gêne qui règnent dans l'entourage de Moreau. Le général s'était trouvé en retard pour le dîner qui suivit la chasse : on s'était mis à table sans lui, et l'on en était au second service quand il entra. Lecourbe se lève et demande gravement la permission de prononcer un toast. Moreau, toujours réservé, semblait interloqué de cette démonstration solennelle, lorsque Lecourbe, sans se dérider et sans attendre, porte la santé : *Au commandant du régiment des dragons en retard!* Vous jugez de l'hilarité des convives, y compris Moreau.

Dans le moment où Lecourbe passait ainsi son temps en joyeuses parties de chasse, on faisait courir à Paris le bruit qu'il avait été assassiné par ses fermiers, vis-à-vis desquels il se serait montré fort dur. C'est Lecourbe dont on raconte que, voyant un régiment hésiter à exécuter ses ordres, il avait saisi un des plus mutins, l'avait abattu

d'un coup de sabre et rappelé ses hommes à la discipline par ce coup de vigueur.

J'ai quitté mon loquace compagnon sans qu'il m'eût dit son nom et sans qu'il m'eût demandé le mien. Des gens de ma connaissance, qui nous avaient aperçus dans la loge, m'ont assuré que c'est un des adjudants de Moreau. Dans tous les cas, il ne ressemble guère à son chef.

J'avais hâte de sortir du théâtre, afin d'aller entendre un quatuor organisé à mon intention par Rode, dans une réunion privée. Le quatuor a été exécuté dans un salon où je me suis trouvé tout à fait reporté au genre et aux manières qui régnaient dans la société parisienne, il y a dix-huit ans : même élégance de bon ton, même passion et même intelligence de musique. Rode a joué un de ces quatuors de Mozart, d'une exécution si difficile, avec une netteté, une précision, un sentiment et une *bravura* qui m'ont transporté; je n'ai rien entendu de plus parfait! En le félicitant, j'ai vainement essayé de le détourner de son voyage à Pétersbourg ; ses engagements sont pris. Il va rester perdu pour Paris pendant plusieurs années, et je crains que la délicate santé du virtuose ne résiste difficilement à cette expatriation lointaine (1).

Une de mes dernières soirées a été consacrée à ce que l'on appelle le grand monde. Le banquier Tourton, dont je ne saurais trop reconnaître l'obligeance, m'a présenté chez Mme Tallien, — plutôt maintenant chez Mme Cabarrus (2).

(1) Rode ne revint en France qu'à la fin de 1808. Sa santé ne parut pas ébranlée, mais la verve et l'éclat de son exécution avaient diminué. L'artiste, froissé de n'être plus applaudi avec la même chaleur, cessa de paraître en public. En 1828 seulement, l'envie lui revint de se faire entendre de nouveau à Paris; l'essai fut une déception pour l'auditoire et une amère désillusion pour Rode. Sa santé s'altéra, et il s'éteignit, en 1830, des suites d'une paralysie générale.

(2) Mme Tallien avait repris son nom de famille, à la suite de son divorce, qui datait du 8 août 1802. La séparation avait été pronon-

C'est une belle, grande et opulente personne à qui l'on ne donnerait pas son âge, plus voisin de la quarantaine que de la trentaine. Une petite tête aux contours délicats la fait paraître encore plus grande et plus forte qu'elle n'est en réalité. Sa physionomie porte l'empreinte de cette bienveillance active dont tant de gens ont eu des preuves pendant les terribles phases de la Révolution. Ses manières ont un naturel et un abandon qui la rendent tout à fait sympathique et séduisante. Lorsque, dans le courant de la soirée, elle s'est mise à genoux, joignant ses belles mains, devant une petite Française pour la supplier de chanter une romance, et qu'elle est restée dans la même attitude, ses yeux grands ouverts fixés sur la cantatrice, ses lèvres frémissantes paraissant répéter la mélodie, elle eût été à peindre.

Parmi les invités se trouvait un Espagnol qui a chanté en s'accompagnant de la guitare. Mme Cabarrus nous dit qu'elle n'aimait rien tant que « ces romances de sa chère patrie », et elle fit observer qu'en Espagne ces chants accompagnent toujours une danse. Et, en effet, pendant que le guitariste préludait, les petits pieds de Mme Cabarrus s'agitaient comme dans l'attente du signal d'un boléro. Du reste, elle n'a ni dansé ni même touché à la belle harpe posée dans un coin du salon. Elle s'est exclusivement consacrée à recevoir, à placer et à entretenir les dames, Anglaises en grande majorité, qui venaient à son assemblée. Elle s'asseyait tantôt auprès de l'une, tantôt auprès d'une autre, toujours en mouvement, en-

cée, après le retour d'Égypte imposé au fameux thermidorien par le général Menou. Le rôle de Tallien en Orient et à Londres, où le débarqua un croiseur anglais qui l'avait pris dans la traversée, avait été assez louche. Talleyrand et Fouché obtinrent pour lui la place de consul à Alicante, octroyée d'assez mauvaise grâce par Bonaparte.

traînant à sa suite un groupe de cavaliers empressés.

Pour les hommes, il y avait une quantité de tables de jeu ; la maîtresse de la maison présentait elle-même les cartes. Elle voltigeait au milieu des parties engagées, hasardant cinq ou six louis sur une carte, s'attardant parfois à parier, mais tout cela en passant. Quant aux Anglais, ils n'ont pas bougé des tapis verts sur lesquels l'or s'amoncelait ; les jeux de hasard faisaient fureur.

Mme Cabarrus a fini par recruter quatre couples qui ont dansé une « française » au son d'un unique violon faisant un bien maigre accompagnement. Sa fille (1), gentille enfant d'une dizaine d'années, ressemblant fort à sa mère, a dansé avec infiniment de grâce une des françaises, à la joie de sa mère, qui en avait les larmes aux yeux, et des assistants charmés de ces ébats mignons. Les façons de la mère et de la fille l'une à l'égard de l'autre indiquent des natures aimantes.

La belle divorcée a, dit-on, un attachement pour un homme (2) qui a fait une grosse fortune et tient un grand état de maison à Paris ; il n'a pas paru à la soirée.

Cette réunion, où dominaient les Anglais, et pendant laquelle Mme Cabarrus, allant et venant sans cesse, ne pouvait suivre une conversation, a fini par me sembler un peu longue.

Sans mon introducteur, qui ne trouve jamais les nuits trop longues, je me serais retiré ; mais comme il m'avait amené dans sa voiture et que l'hôtel de Mme Cabarrus est situé assez loin, au delà des Invalides (3), j'ai dû patienter, et, en fin de compte, Tourton et moi nous sommes restés

(1) Sans doute l'aînée de ses filles, *Thermidor*-Rose-Thérésia, qui est devenue comtesse de Narbonne-Pelet. Elle n'avait pas dix ans.

(2) On nommait Ouvrard, le fameux fournisseur, alors en pleine prospérité financière.

(3) Rue de Babylone.

les derniers. Mme Cabarrus venait de reconduire jusqu'à la porte du salon sa dernière invitée avec la grâce animée et naturelle qu'elle avait déployée pendant toute la soirée, quand elle revint à nous paraissant ne plus pouvoir se traîner; elle s'affaissa dans un fauteuil, la tête renversée contre le dossier, soupirant d'une voix presque éteinte : « Je n'en puis plus, je suis morte! » Je me trouvais près d'elle avec Tourton ; dans ma simplicité, je lui demandai naïvement si elle se sentait indisposée. Elle se redressa comme poussée par un ressort : « Ce n'est pas ça, monsieur », dit-elle en souriant. Puis s'adressant à Tourton, avec le même sourire : « Mon assemblée était bien nombreuse, n'est-ce pas ? » C'est en effet là l'unique préoccupation des gens qui reçoivent : entasser le plus de monde possible dans son salon, sans se soucier de savoir si l'on causera, si la place sera suffisante, si l'on n'étouffera pas!

L'appartement de Mme Cabarrus consiste en un vaste salon et une grande chambre à coucher, suivie d'un boudoir; il a été suffisant pour les soixante-dix à quatre-vingts personnes qui s'y sont trouvées réunies.

Le magnifique lit en ébène de la chambre à coucher est d'un style différent et plus sévère que celui de Mme Récamier. Comme celui-ci, il est décoré de jolis bronzes dorés. Mais le ciel de lit, très ample et très élevé, ayant la forme d'une tente ronde, est soutenu par le bec d'un pélican doré, — une forme importée d'Égypte; — les rideaux, en satin blanc et cramoisi, garnis de franges dorées, retombent en larges plis jusqu'au parquet. Toute la pièce est décorée de jolis bas-reliefs.

Je ne vous dirai qu'un mot des toilettes et des coiffures, et ce mot se bornera à Mme Cabarrus : ses magnifiques cheveux noirs, arrangés en larges tresses, étaient en-

roulés autour de sa tête jusqu'au front d'une part, jusqu'à la nuque de l'autre; des cordons de perles fines s'entremêlaient aux tresses. Sa robe était en satin blanc et couverte de belles dentelles.

Pendant l'assemblée, quelques hommes à la mode, qui pour un empire ne manqueraient pas une « première », nous ont fait le récit de la chute d'une nouvelle tragédie de Lemercier. La présence de sa protectrice (1), Mme Bonaparte, que le Premier Consul avait accompagnée cette fois, n'a pu empêcher la catastrophe. Le public n'a laissé jouer la pièce que jusqu'au troisième acte. A ce moment, l'auteur lui-même a arraché le manuscrit des mains du souffleur (2). Cette tragédie s'appelle *Isule et Orovèse ;* d'après ce que l'on a pu en juger au milieu du tapage, elle ne vaut pas grand'chose. Les journaux de ce matin citent des fragments bizarres; j'y trouve des vers comme ceux-ci, débités par Clodoer, prince gaulois :

Le Nord et le Midi roulent les flots errans
De peuples tour à tour conquis et conquérans (3).

(1) Ce n'est pas seulement Joséphine, mais Bonaparte lui-même qui protégeait alors Lemercier. Leur amitié datait de 1795, et les plaisants s'étaient fort moqués alors des deux intimes, *Mélénagre* et *Vendémiaire!* Ce n'est qu'en 1804 que l'irascible poète se prit, contre Napoléon, pour une cause futile, d'une haine qui tourna à la monomanie.

(2) Dans un *avis préalable*, Lemercier, qui dédie sa pièce à Joséphine, confirme le fait et s'en vante, en homme décidé à ne pas sacrifier la versification baroque et ampoulée qui avait gâté de fortes situations dramatiques.

Les beautés de premier ordre et les bizarreries ridicules se sont toujours heurtées dans le cerveau de ce singulier tragique, un causeur délicat et recherché, quand il quittait le cothurne.

(3) Geoffroy a consacré un article assez vif à cette tragédie, le 4 janvier 1803, dans le *Journal des Débats*. Nous en extrayons les lignes suivantes :

« Clodoer, mauvaise copie de Tancrède, après avoir sauvé son ingrate patrie, refuse de se faire connaître. Mais quand ce nouveau

Tancrède apprend qu'Isule est le prix de la victoire, alors il décline son nom ; Isule, à son tour, lui décline un refus. Les choses en sont restées là, quoique le troisième acte ne fût pas encore fini : c'est la faute du parterre, il n'a pas su ménager son plaisir, il a ri et sifflé trop longtems. L'auteur s'est impatienté, il a emporté son manuscrit; on a baissé la toile et malgré les instantes sollicitations des amateurs, on a refusé de nous apprendre le sort du vaillant Clodoer, du pénitent Orovèse et de la vestale Isule; cela devait être très pathétique. Le dénouement, dit-on, retraçait l'aventure de Corésus et de Callirhoé, sujet d'une mauvaise pièce de La Fosse : c'est une véritable perte pour les plaisans.

« Je suis loin d'approuver, a-t-il dit, le désordre qui a troublé cette représentation ; mais comment supporter des parades aussi burlesques sur le premier théâtre de la nation, des descriptions aussi ridicules, un style aussi barbare, des figures aussi outrées, aussi gigantesques, un galimatias aussi inintelligible? La pièce n'a pas même figure de tragédie. »

XVI

Paris. 28 décembre 1802.

Depuis huit jours, on ne lit, on ne commente que *Delphine*, roman de Mme de Staël qui vient de paraître. Les gazettes en sont remplies, ou plutôt, c'est la personnalité de Mme de Staël qui les occupe, car je ne crois pas que beaucoup de ces critiques bruyants aient pris la peine de lire les six livres du volume. Les écrits précédents de Mme de Staël, sa vie, ses projets et espérances avortés, ses projets et espérances d'avenir, ses partisans et ses contradicteurs, tout est examiné, discuté avec une vivacité, une passion, une malice incroyables, non-seulement dans les journaux, mais dans les réunions particulières et dans une foule de billets qui courent sous le manteau. Les gens qui s'abstiennent de critiquer ou d'outrager l'auteur se plaisent à ridiculiser son livre. Rœderer s'est livré à des railleries un peu lourdes dans son *Journal de Paris* : « Savez-vous pourquoi il n'y avait personne avant-hier ni hier aux spectacles ; pourquoi, aujourd'hui dimanche, il y aura très peu de monde à la messe ; pourquoi les fiacres se plaignent de n'avoir rien à faire depuis deux jours ; pourquoi presque toutes les voitures sont restées sous la remise ; pourquoi enfin il y a moins, sensiblement moins, de mouvement à Paris, depuis dimanche ? C'est que tout

Paris s'est renfermé pour lire le nouveau roman de Mme de Staël-Holstein. La préface a seule exigé trois jours d'attention et d'étude. Le reste est plus coulant. Dans quelques jours on ne parlera, on n'écrira, on ne lira que sur et contre le livre de Mme de Staël-Holstein. » Peu de jours après cette sortie, — qu'il ne faudrait pas prendre trop au sérieux, car je ne m'aperçois pas que les salles de spectacle soient tellement désertées, le *Journal de Paris* publiait, dans son numéro du 23 décembre, un long article sur *Delphine,* signé Villeterque (1). C'est un adversaire intransigeant. Il débute par reconnaître que le roman a « un succès de situation », dû sans doute au bruit qu'ont fait « dans un tout autre genre » les œuvres précédentes de Mme de Staël. « Quel ne serait pas, dit Villeterque, l'empressement avec lequel on se jetterait sur un recueil d'élégies de Mirabeau, d'idylles du comte Alfiéri, des vers anacréontiques de Thomas Payne ! » C'est le même genre de curiosité qui est excité par *un roman* de Mme de Staël. Et. rappelant à ce propos les œuvres politiques et métaphysiques de l'écrivain, le critique prétend qu'avant de les écrire Mme de Staël a dû boire quelques gorgées de l'eau de Castalie, mélangée à une infusion de laurier, afin de se mettre dans l'état de transport de la Pythie de Delphes proclamant Lycurgue un dieu. — Plaisanterie à l'adresse de l'enthousiasme filial et débordant de Mme de Staël pour Necker. Tout l'article de Villeterque est du reste un persiflage du roman et de l'auteur, qu'il compare à une de ces personnes prônant les principes et la morale, sans les respecter elles-mêmes.

(1) Alexandre de Villeterque, officier démissionnaire en 1791, était un des principaux collaborateurs du *Journal des Arts* et du *Journal de Paris*. Moraliste de bon sens, il a toujours soutenu que le bonheur réside dans l'accomplissement des devoirs fondés sur le véritable amour de soi, bien différent de l'aveugle intérêt personnel.

Le ton moqueur est abandonné pour formuler une déclaration contre le divorce : « Un suicide brillant et une belle lettre en faveur du divorce n'étonneront pas dans la bizarre contexture de ce roman ; cela y est sans conséquence. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le divorce y est conseillé à un homme qui estime sa femme, qui n'a aucune raison de se plaindre d'elle, et par l'unique raison qu'il sera plus heureux avec une autre ! » En conclusion, il est notifié à Mme de Staël que, quoi qu'il advienne, elle n'a rien de bon à attendre de son œuvre. En supposant qu'elle n'ait pas de succès, l'écrivain ne pourra échapper aux reproches que tout lecteur sérieux se croira fondé à lui adresser. Aura-t-elle au contraire du succès ? C'est Mme de Staël elle-même qui devra se faire des reproches plus graves ; car, tout son roman n'est qu'un commentaire de la maxime « du laissez dire qui mène au laissez faire ». Si Villeterque peut enseigner à nos critiques allemands la façon « d'exécuter proprement » un écrivain, l'abbé Geoffroy, des *Débats*, leur apprendra comment on procède, quand l'on ne veut rien dire d'un livre, mais ressusciter et augmenter, à son occasion, « l'histoire scandaleuse » de l'auteur mis sur la sellette. En réalité, l'abbé ne parle de *Delphine* qu'à l'occasion des passages heurtant le catholicisme. Il *ne veut pas* savoir que l'auteur est une protestante, écrivant en pays protestant où le divorce est autorisé par la loi civile et religieuse. Le rédacteur agressif des *Débats*, si complaisant à ramasser les anecdotes perfides, est dépassé en méchanceté par les femmes auteurs qui, depuis huit jours, inondent les salons de leurs billets envenimés. Elles écrivent confidentiellement qu'elles ont entendu, de leurs oreilles, le Premier Consul dire, à l'un des « cercles » de sa femme : « J'espère que les amis de Mme de Staël l'ont avisée de ne

pas venir à Paris; je serai obligé de la faire reconduire à la frontière par la gendarmerie. » Ces personnes bien informées nous apprennent aussi que le Premier Consul aurait vivement reproché à la police son impuissance à empêcher l'affreux livre de pénétrer en France ; — qu'il aurait même invité les Envoyés allemands à écrire à leurs Cours, afin que la vente de l'ouvrage fût interdite (1). Il est dans l'ordre que ces épîtres féminines qualifient le Premier Consul Restaurateur de la religion, Sauveur de la France, et qu'elles ne se bornent pas à dénier toute valeur littéraire au roman, mais qu'elles le représentent comme immoral et dangereux. Il m'est avis que les cent et quelques femmes auteurs qui vivent à Paris de leur plume ou de la collaboration de leurs amis, et qui s'étaient emparées du *roman*, comme de leur domaine exclusif, abandonneraient à Mme de Staël, en sa qualité de pédante, le domaine littéraire et philosophique. Mais, qu'avec son esprit, son imagination, sa grande expérience de la vie, elle ose aborder le genre dans lequel ces dames trouvaient à faire tranquillement leurs petits bénéfices, sans grand apport de talent, voilà ce qu'elles ne sauraient tolérer ! Et si l'on ajoute que Mme de Staël va rentrer à Paris et rouvrir en réalité un de ces salons que les femmes de lettres ne voient qu'en imagination, on comprendra leur déchaînement, leur ardeur à dresser des batteries, depuis l'Arsenal, le quartier général de Mme de Genlis, jusqu'aux Tuileries. On peut douter que le « héros consulaire » s'émeuve beaucoup de cette levée de boucliers féminine. Aimant peu la lecture, il est probable qu'il n'a

(1) L'Électeur de Saxe défendit en effet la vente publique à Leipzig; comme de coutume, l'interdiction *pro forma* n'empêcha ni les éditions ni les traductions de se suivre de près, en Suisse et en Allemagne.

pas tourné un feuillet de *Delphine;* mais on assure qu'il se fait lire régulièrement le *Journal des Débats;* et Geoffroy sait insister, avec une pesanteur toute cléricale, sur un côté du roman qui ne saurait manquer d'éveiller l'attention du Premier Consul, très préoccupé, comme l'on sait, de remettre en honneur le culte catholique. Il y a une autre circonstance aggravante à l'encontre de *Delphine :* Mme Bonaparte ne peut ignorer les bruits répandus au sujet de son divorce possible et d'un mariage négocié entre le Premier Consul et une princesse allemande. Elle doit être excédée de ces rumeurs, et a là un motif tout personnel de détester un livre que son mari n'aime pas pour des raisons d'un ordre différent.

Une amie de Mme de Staël, qui ne partage pas toutes ses idées, mais qui est à même de donner un bon conseil, avait demandé la communication préalable des épreuves, afin de mettre à profit, avant le tirage, les impressions qu'elle aurait pu recueillir en haut lieu. Non seulement Mme de Staël a décliné la proposition, mais elle a commis l'imprudence d'écrire à ses amis qu'elle attendrait, pour revenir à Paris, d'être bien édifiée sur l'effet produit par son livre, notamment par les passages dans lesquels elle touche à la religion catholique et au divorce. — C'est ainsi du moins que les choses ont été rapportées aux Tuileries. On y a donc été mis en garde, à l'avance, et l'on a dû s'attendre à des attaques plus vives qu'elles ne le sont en réalité. Mme de Staël traite en effet la question du divorce à peu près comme fait le nouveau code français, et ses contradicteurs sont les mêmes que ceux contre lesquels l'orateur officiel a dû déployer son éloquence et son énergie pour faire passer les articles du code réglant cette matière.

En ce qui concerne les portraits qui se trouvent ou

devaient se trouver dans le roman, quelques ministres et hommes d'État plus ou moins détestés craignaient de s'y reconnaître. Mais Mme de Staël a tracé ses croquis d'une plume légère, sans s'astreindre à la ressemblance absolue; elle s'est même hasardée à transformer quelquefois des hommes en femmes. Il faut donc, aux originaux qui ont posé devant elle, un certain flair pour se reconnaître dans leur image ingénieusement déguisée. — Dans sa préface, qui traite d'une foule de grosses questions, Mme de Staël parle de la « France silencieuse » ; on interprète ces mots dans un sens politique, et l'on s'en montre fort mécontent en haut lieu.

Ce matin, je trouve enfin, dans le *Publiciste*, un article de Suard qui me paraît juger *Delphine* comme il convient d'apprécier une œuvre de cette valeur. Suard rend hommage au talent avec lequel est tracé le caractère de *Delphine;* il juge moins favorablement celui de *Léonce*, et remarque judicieusement que l'auteur a prétendu fondre dans un même individu deux natures toutes contraires. La soumission de Léonce aux arrêts de l'opinion est le fait d'une âme vulgaire, d'un caractère faible, d'un cœur égoïste; elle est inconciliable avec la passion que l'auteur attribue à son héros. Suard fait l'éloge de la vraisemblance et de la variété des autres caractères mis en scène. Il convient qu'à la première lecture, les péripéties nombreuses par lesquelles ils sont obligés de passer, afin de se développer, lui ont semblé longues et lui ont fait désirer d'arriver au dénouement; une seconde lecture lui a fait mieux apprécier l'art et la fécondité d'imagination de l'écrivain. Après avoir caractérisé le sentiment profond et l'éloquence brillante qui animent les situations principales, et qui font passer sur quelques défauts du plan et certaines négligences du style, il défend Mme de Staël

des reproches d'immoralité, d'hostilité au catholicisme, de complaisance pour le divorce, et rappelle, à ce propos, que Montesquieu a déjà dit : « Le divorce a une grande utilité publique. » Il la disculpe aussi d'un grief que lui font beaucoup de gens sérieux d'avoir prétendu que l'amour seul fait le bonheur du mariage. Sans doute l'amour procure le plus grand bonheur possible dans le mariage, mais l'accomplissement du devoir peut également devenir une source de félicité. Mme de Staël a montré, dans le caractère de Mme de Cerlebe, qu'une femme de sentiments délicats, unie à un époux peu aimable, peut avoir de véritables satisfactions, en se vouant aux devoirs paisibles du foyer.

Après cette revue des critiques suscitées par *Delphine*, je veux vous confier mon impression personnelle. Sa lecture m'a causé un plaisir très vif; j'y vois les résultats d'une observation profonde et d'une grande expérience de la vie, présentés dans un langage énergique, abondant et plein d'élévation. La première moitié du roman est écrite et composée avec un soin et une perfection qui ne se rencontrent plus souvent chez les écrivains français contemporains. Dans la seconde partie, la matière commence à s'épuiser ; il aurait fallu mettre alors en œuvre toutes les ressources de la poésie pour soutenir et surexciter l'intérêt; mais l'auteur faiblit, et le dénouement ne satisfait pas. Peut-être reprocherais-je aussi à Mme de Staël d'avoir introduit de force dans le développement d'une thèse morale trop de considérations et de vues particulières sur les personnes et même sur les idées de la Révolution française.

Il est surprenant que la police parisienne, si active d'habitude, n'ait pas réussi à arrêter la propagation d'un ouvrage annoncé, et dont on se méfiait. Lorsqu'elle s'est

décidée à agir, les exemplaires étaient vendus chez tous les libraires ; partout on réclamait déjà une nouvelle édition.

Je crois que l'on avait trop compté sur l'action des plumes officieuses. On ne s'est pas rendu compte de la valeur et de l'attrait du livre de Mme de Staël; on s'est figuré qu'il ne parviendrait pas à forcer la ligne de défense des officieux et à conquérir la faveur publique.

Si l'on avait prévu cela, on aurait sans doute procédé comme on le fait pour certaines publications, dont on réussit à supprimer non seulement les exemplaires, mais jusqu'au nom même. Le public en ignore l'existence. C'est ce qui se passe pour le malencontreux pamphlet lancé contre le Premier Consul : *Les cinq promesses* (1), par Ivernois. Pas un journal ne l'a nommé, et comme aucune gazette anglaise ne se distribue à Paris, à l'exception d'une pauvre feuille hebdomadaire dont on est sûr, le pamphlet est aussi inconnu au public français que toutes les attaques imprimées à Londres contre le gouvernement consulaire. Ce n'est que par l'intermédiaire des léga-

(1) *Les cinq promesses, tableau de la conduite du gouvernement consulaire envers la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et surtout la Suisse*. Londres, 1802, in-8°.

L'auteur, François d'Ivernois, né à Genève en 1757, appartenait à une famille noble calviniste, qui s'était établie dans le principe à Neuchâtel. Passionné pour les questions politiques et économiques, mêlé aux luttes entre *bourgeois* et *natifs* de Genève, d'Ivernois avait fui, en 1794, pour échapper à une condamnation à mort prononcée par le tribunal révolutionnaire institué par les démagogues genevois, imitateurs des terroristes. A Londres, ses rancunes personnelles et un vieux levain de réfugié aristocrate s'accordèrent merveilleusement avec les haines commerciales très pratiques des Anglais. De 1795 à 1802, sept pamphlets contre la France, habiles et bilieux, étaient déjà sortis de sa plume; le gouvernement anglais comblait d'ailleurs de ses faveurs un auxiliaire ardent, instruit, moins compromettant que les chouans stipendiés des machines infernales.

tions, et sous le sceau du plus profond secret, que l'on parvient à se procurer le pamphlet en question, ainsi que les journaux et leurs satires violentes. *Les cinq promesses* doivent être excessivement rares à Paris, car je remarque que les personnes qui me les prêtent m'offrent toujours l'exemplaire que j'ai déjà eu entre les mains. Ivernois me paraît particulièrement bien renseigné sur les questions coloniales et sur les affaires de la Suisse. On n'est d'ailleurs pas en reste ici d'injures internationales : depuis quelque temps, les journaux sont pleins de diatribes amères et violentes contre les Anglais. On s'étonne que le gouvernement, qui a accueilli un envoyé anglais, qui a un représentant à Londres, qui paraît désirer au fond le maintien de la paix, favorise ou tolère cette guerre de plumes. Le Premier Consul a demandé officiellement au gouvernement anglais de poursuivre un gazetier nommé Peltier (1), qui publie à Londres une feuille française spécialement dirigée contre le général : elle a comme vignette un sphinx, avec la tête de Bonaparte et son costume habituel.

(1) Peltier (Jean-Gabriel) avait débuté dans les *Actes des Apôtres*, par le persiflage royaliste acrimonieux. Réfugié à Londres après le 10 août, il publiait, depuis 1800, l'*Ambigu, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien*, paraissant tous les dix jours, parfois très amusant, toujours méchant et injuste jusqu'à la cruauté. « Personne, dit M. Hatin, l'historiographe de la presse, qui doit s'y connaître, n'a dit plus d'injures que lui à Bonaparte. »

Sur le refus d'agir, opposé par le gouvernement anglais aux réclamations du Premier Consul, Peltier fut assigné par l'ambassadeur français, convaincu de calomnie et condamné à une légère amende et aux frais. Cette condamnation prononcée le jour même de la reprise des hostilités, à la rupture de la paix d'Amiens, devint une bonne aubaine pour le pamphlétaire : une souscription couvrit les frais du procès, et Peltier vendit à beaux deniers un nombre considérable de comptes rendus des débats. Ce personnage, peu estimé par Chateaubriand, a jeté plus tard sur le ministre Decazes le restant de venin qu'il n'avait pas déversé sur Napoléon.

Mais je ne veux pas trop m'appesantir sur ces questions irritantes de la politique. Mon intention est d'emporter une ample récolte d'impressions artistiques qui charmeront mes souvenirs, et non des sujets d'émotions désagréables. Je reviens donc aux arts et aux artistes ; à ce double point de vue, Paris est une mine inépuisable.

J'ai couru les ateliers et fait la connaissance agréable de plusieurs artistes : Gérard me plaît entre tous. Il aime réellement son art, et son caractère a autant d'aménité et de douceur que de fermeté virile. Sa noble physionomie attire dès l'abord ; ses manières aimables et distinguées achèvent la séduction. Par sa naissance, il est Romain (1) et n'est arrivé à Paris que peu de temps avant de sortir de l'enfance. L'Italie conserve ses sympathies intimes : il songe, m'a-t-il dit, à y retourner et à y faire même un séjour prolongé. Parmi les peintres français en renom, c'est lui dont le coloris me rappelle le mieux le ton chaud et vigoureux des maîtres italiens. J'en ai été d'autant plus frappé, qu'avant d'entrer chez Gérard, je venais de passer une heure dans l'atelier de David, devant son grand tableau *les Sabines*. Cette vaste composition, avec ses groupes dont chacun est le fruit d'une méditation profonde et d'un art accompli, dont la disposition savante en fait les parties bien ordonnées d'une puissante conception première, est, pour l'observateur, un sujet fertile en réflexions. Mais son coloris sec et froid, rappelant les tons crus de la chaux, fatigue bientôt les yeux. Cette peinture ressemble si peu aux *Horaces*, — le premier tableau que David ait envoyé de Rome, et que nous avons admiré au salon de 1786, — que l'on ne s'explique pas que le même pinceau ait pu produire les

(1) Né à Rome en 1770, d'un Français et d'une Romaine.

deux toiles, car les *Horaces* sont tout à fait dans le caractère et dans le ton de l'école italienne. Cette différence, qui n'échappe à personne, a peut-être été la source des calomnies ayant créance auprès des gens qui détestent en David l'enragé jacobin d'autrefois. On a dit que les *Horaces* sont l'œuvre d'un jeune peintre mort à Rome ; on va jusqu'à prétendre que David l'a empoisonné ! L'extérieur antipathique de David, sa misanthropie, son humeur sombre et solitaire, ont pu accréditer ces misérables cancans parmi les Parisiens d'aujourd'hui, aussi crédules à certains égards que les habitants d'une petite ville. Ils font pâtir l'artiste de leurs préjugés contre l'homme ; sa conduite particulière devrait, ce me semble, échapper à la malveillance du public.

Gérard a le bonheur d'être sympathique comme homme et comme artiste. Je reviens donc volontiers à lui, afin d'achever le compte rendu de ma visite à son atelier. Je l'ai trouvé entouré de ses œuvres : *Bélisaire*, un portrait de Moreau, celui de Murat, et un portrait de la mère de Bonaparte, auquel il travaille. Les portraits de Moreau et de Murat, ces natures si opposées, sont des œuvres d'un haut mérite. Gérard a saisi le caractère de leurs physionomies respectives, avec autant de pénétration que de sentiment, et il a su le rendre sensible par l'énergique variété de son pinceau. Tous les détails de ces toiles sont choisis avec un goût plein de sagacité. Moreau est debout, dans une attitude des plus naturelles ; son uniforme, d'une extrême simplicité, n'a d'autre insigne que la large écharpe tricolore du général en chef. A côté de lui, on aperçoit une tente ordinaire de soldat, et ses yeux, dont l'expression honnête et loyale est rendue avec une fidélité parfaite, plongent dans le lointain.

Murat, avec son abondante chevelure noire frisée, son

air d'audace, son sourire narquois, est représenté dans un étincelant uniforme de hussard. Un petit nègre, auprès de lui, s'harmonise merveilleusement avec l'ensemble de cette peinture intentionnellement fastueuse.

Le *Bélisaire*, dont je vous ai déjà dit un mot, me cause, chaque fois que je le contemple à loisir, une haute impression tragique, analogue à celle que j'éprouve en lisant l'*Œdipe*, de Sophocle. C'est un chef-d'œuvre; jamais la postérité ne voudra l'attribuer à notre époque, si frivole et si mesquine, quand le nom du peintre aura été oublié.

Je ne dois rien dire d'une grande composition historique et mythologique à laquelle Gérard travaille en ce moment : il défend d'en parler avant son exposition en public. On dit que David s'occupe de son côté d'un travail semblable.

J'ai passé ensuite chez Robert (1). Le bon paysagiste semble ne pouvoir plus peindre que des morceaux d'architecture : il en surcharge ses toiles. Mais j'ai trouvé là une perle d'un autre genre : Mme Récamier en personne, s'amusant à crayonner un paysage. Elle a fait disposer, à côté de l'atelier, pour son usage particulier, une jolie pièce dont l'ameublement comprend un piano-forte et un élégant lit de repos. Drapée dans son *égyptienne* garnie de fourrures, ses belles boucles négligemment jetées en arrière, sa taille flexible inclinée vers le carton que sa main charmante effleurait, son regard humide allant et venant du dessin à son humble admirateur, Mme Récamier était assurément un joyau exquis dans l'atelier du vieil artiste. Je me permis de lui dire que Gérard devrait bien la peindre dans l'attitude où elle se trouvait. Elle me répondit qu'il l'avait déjà fait. J'ai vu, en effet, plus tard, cette

(1) Robert (Hubert), né en 1733, avait exactement soixante-neuf ans.

peinture dans l'atelier de Gérard : je dois dire que, cette fois, l'artiste est resté au-dessous de son charmant modèle.

Mme Récamier me rappela gracieusement son prochain bal, et, tout en causant, j'eus l'occasion de lui vanter les talents de danseur de l'excellent Robert. Je lui racontai que, dans une récente soirée chez Mme Vigée-Lebrun, il avait pris part à une « française » avec une légèreté et une désinvolture étonnantes pour ses soixante-dix ans. Quelques jeunes gens faisaient des façons pour danser; faute d'un cavalier, la « française » ne pouvait s'organiser. Robert se lève vivement, offre la main à la plus jolie femme de la société et s'acquitte de son rôle à charmer. Il n'y a qu'un Français capable d'en faire autant !

Ce ne sont pas les danseurs qui ont manqué au bal de Mme Récamier; c'est la place qui faisait défaut. Il y avait tellement de monde, qu'il a été presque impossible d'organiser les danses; très peu de personnes y ont pris part, et les assistants, désireux d'admirer les merveilleuses *di primo cartello* ou de contempler les grâces des danseurs fameux, tels que M. Trenitz, ont dû monter sur les cheminées ou sur les sièges pour voir quelque chose.

Il y avait une affluence extraordinaire d'étrangers : Anglais et Russes en majorité, comme d'habitude; et les nouveaux arrivés, Autrichiens et Néerlandais. Jamais je n'avais remarqué autant de luxe de toilettes; Mme Récamier était à peu près la seule qui fût en simple toilette blanche, mais avec sa coiffure en boucles, — un vrai chef-d'œuvre, — elle était délicieuse. Les Russes et les Polonaises, étincelantes de pierreries, ont été éclipsées par une splendide Anglaise dont personne n'a su me dire le nom. Sa toilette était une merveille de richesse et d'élégance : robe de velours noir allant à ravir, rehaussée de

perles fines et d'une profusion d'admirables diamants; réseau d'or, constellé de pierreries, chatoyant dans ses magnifiques cheveux blonds. En général, ce ne sont pas les Anglaises dont on peut vanter la toilette.

Quant aux jeunes gens, sortis pour la première fois de leur île, il est impossible de s'imaginer des êtres plus patauds. Comme ils sont toujours fort nombreux dans les soirées, on n'en remarque que mieux leurs manières maladroites. Hier soir, un de ces jeunes insulaires s'est signalé par les dégâts qu'il a commis dans la belle chambre à coucher de Mme Récamier. A droite et à gauche du lit, sont placés des consoles de bronze et des guéridons chargés de bibelots antiques : lampes, cassolettes à parfums, coupes de tous genres. Un guéridon se trouvait près de l'entrée de la salle de bain; dans sa gaucherie, un des Anglais l'a renversé en passant, brisant une partie des bibelots projetés sur le parquet avec fracas. Parmi les curiosités éparpillées sur les étagères figuraient aussi des livres de physionomie sérieuse : la *Décadence de l'Empire romain*, de Gibbon, les *Nuits*, de Young, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de Raynal! La présence de ces graves témoins, au milieu des folies d'un bal, jointe à la catastrophe causée par le jeune balourd anglais, ont, naturellement, donné lieu à une foule de réflexions plaisantes.

Parmi les étrangers de connaissance, j'ai rencontré le général Hompesch (1). A la solde de l'Angleterre pendant la dernière guerre, il a servi en Europe et aux Indes où, par parenthèse, il a été atteint de la fièvre jaune. C'est toujours le même homme, d'une activité extraordinaire; il arrive de Rome, après avoir passé quelques jours

(1) La famille de Hompesch était originaire de Dusseldorf. Le dernier, grand maître de Malte, est mort à Montpellier en 1803.

auprès de son oncle, l'ancien grand maître de Malte.

Vers le matin, comme je me lassais d'étouffer et que je n'arrivais pas à persuader à l'ami qui m'avait amené dans sa voiture de partir, je me trouve face à face avec l'alerte petit antiquaire Millin; je ne l'avais pas aperçu de la soirée. « Que cherchez-vous? demandai-je. — Quelqu'un que je dois remmener. — Je serai ce quelqu'un, si vous voulez! — Convenu! » réplique-t-il, et nous nous dirigeons vers la porte. Tout à coup, il se rappelle qu'on va exécuter une danse espagnole. « Il faut voir encore cette danse! » dit-il, et, tournant les talons, il m'entraîne vers le salon où se formait déjà un cercle, au milieu duquel une assez vilaine petite personne faisait claquer ses castagnettes. Il fallut du temps avant que tout fût organisé; l'orchestre devait jouer un accompagnement qu'il ne connaissait pas; on ne savait où placer les cahiers de musique. Enfin, tout a fini par s'arranger : afin de rester au premier rang des spectateurs, nous avons prêté, Millin et moi, nos épaules auxquelles les musiciens ont accroché leurs cahiers, et la danseuse s'est fort bien tirée de son boléro. Il était trois heures quand nous nous sommes retirés; je me demande comment on a pu servir le souper chaud dans un salon encore si encombré.

J'ai eu plus d'agrément à un très beau bal donné dernièrement par le marquis Lucchesini.

C'était en quelque sorte une double soirée : la première moitié, de dix heures à minuit, a été réservée à la jeunesse. Une vingtaine de couples, formés par des jeunes filles et des adolescents de douze à seize ans, parés avec infiniment de goût et de jolie tournure pour la plupart, ont déployé autant de grâce que d'aplomb.

La jeunesse s'est assise, pour souper, autour de deux grandes tables rondes, dressées dans une pièce attenante;

alors seulement le beau monde s'est mis en branle; c'était la fine fleur de l'élégance étrangère et parisienne.

La reine de la colonie étrangère a été la fille de la princesse de Courlande, qui est mariée à un Rohan; son mari n'était pas là (1). Elle avait avec elle une jeune Rohan, non moins belle.

Pour la première fois, depuis que je suis revenu à Paris, j'ai vu danser des *anglaises* et des *écossaises;* on n'a même guère dansé autre chose, probablement à cause des étrangers qui formaient la grande majorité de la société.

Le souper a été servi après deux heures du matin, et, à la suite, trois jeunes personnes ont dansé une gavotte d'une façon charmante; les valses ont suivi avec beaucoup d'animation.

J'avais, le même soir, une invitation pour le *Bal des étrangers.* Un banquier de mes amis me l'avait procurée. et je m'étais proposé de passer une heure dans cette réunion, afin de voir comment elle était composée et organisée. Mais le bal de Lucchesini était si attrayant que je n'ai pas su me décider à partir à temps.

Puisque j'en suis au chapitre du grand monde, je le termine en vous apprenant que notre envoyé m'a présenté chez le troisième consul Lebrun, qui m'a invité à ses assemblées (2). Lebrun n'est plus jeune; c'est un grand blond, de corpulence assez forte, dont la person-

(1) Son mari était le prince Louis-Victor de Rohan-Mériadec, émigré, au service de l'Autriche depuis 1797, qui revint en France en 1814. Sa femme divorça une première fois, pour épouser un prince Troubetzkoï; une seconde fois, pour s'unir à un comte de Schulenbourg.

(2) Lebrun résidait dans l'ancien hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré.

nalité paraît insignifiante. Il est d'ailleurs aimable et causant.

Un dîner de cérémonie chez Cambacérès mérite une mention spéciale. Le rendez-vous était à six heures, et j'ai compté trente-six convives : envoyés et députés italiens ou suisses, Anglais, généraux, conseillers d'État, tribuns, préfets et autres fonctionnaires élevés. A sept heures, on a pris place autour d'une table somptueusement décorée, et la seule sensation d'être assis confortablement, sans être coudoyé à droite et à gauche, m'a mis en belle humeur dès le début. La table, fort large, était surchargée de réchauds d'argent sur lesquels on a successivement posé les mets recherchés dont se composaient les deux services. Pour le dessert, non moins beau et non moins varié, on a complètement renouvelé le couvert. Comme choix et comme finesse, les vins ont peut-être surpassé le menu solide, — et ce n'est pas peu dire !

Le consul a fait les honneurs avec toutes les prévenances imaginables. Il avait l'œil à tout ; il n'est pas un des convives à qui il ne se soit adressé plusieurs fois, en le nommant et lui offrant quelqu'une des friandises qui sollicitaient notre appétit ; il veillait même à ce que les maîtres d'hôtel servissent à chacun les vins que l'on semblait préférer. Outre les jouissances gastronomiques, j'ai eu le plaisir d'avoir deux aimables voisins : le général Frère (1) et un membre du Tribunat, versé dans les ques-

(1) Le général Frère (Georges) avait quitté son officine de pharmacie pour s'enrôler, en 1791, dans un bataillon de l'Aude. Il venait d'être nommé général de brigade, en 1802, après avoir servi avec distinction dans les Pyrénées et en Italie.

En parcourant la liste du Tribunat, on ne voit que Carrion, marquis de Nisas, qui puisse être l'autre voisin. Il avait épousé une parente de Cambacérès, et le Consul l'avait fait entrer au Tribunat, en 1801. Carrion se mêlait en effet de littérature ; il avait même eu une tragédie sifflée aux Français ; le titre était : *Montmorency*.

tions de théâtre, qui a paru charmé de l'intérêt que je prends aux scènes parisiennes.

Un détail de ce dîner vaut la peine d'être signalé aux connaisseurs : les glaces, exquises et de parfums très variés, ont été servies au salon, après que l'on fut sorti de table, pendant que l'on se groupait autour des feux des cheminées. Une attention de ce genre ne peut être que l'invention d'un gourmet raffiné, qui n'est pas un moins fin dégustateur. Les glaces sont, en effet, le mortel ennemi des vins que l'on boit généralement au dessert; elles leur ôtent tout leur bouquet. Le café brûlant, au contraire, n'a que plus de saveur, quand on le prend après les glaces; mais pour l'apprécier pleinement, il faut avoir les excellentes dents que possèdent les Français. C'est, pour moi, un attrait tout particulier des réunions parisiennes, d'y voir hommes et femmes montrer, en causant, les plus belles dents du monde.

Peu de chose à dire, cette fois, de mes soirées théâtrales; je n'ai fait que revoir des pièces dont je vous ai parlé. Il y a eu cependant un incident à l'Opéra-*Buffa*. Depuis trois mois, la directrice, Mme Montansier, ne paye plus ses artistes. Mme Strinasacchi, la première chanteuse, a trouvé le procédé mauvais; elle a fait dire qu'elle partait pour la campagne et s'est verrouillée chez elle, refusant de jouer. Mais le préfet du palais, qui a la surveillance de ce théâtre, lui signifia de se présenter devant lui et lui notifia, au nom du gouvernement, qu'elle et ses camarades devaient se décider à chanter ou à quitter Paris dans les vingt-quatre heures. Il promettait que si les artistes faisaient preuve de bonne volonté, pendant une quinzaine, le gouvernement payerait deux mois d'appointements arriérés. Grâce à cette intervention un peu soldatesque, la *Molinara* n'est plus muette!

Samedi dernier a eu lieu le premier *Concert de la rue de Cléry* (1). On y a exécuté dans la perfection deux symphonies de Haydn. Je n'ai pu que renouveler, à cette occasion, le vœu que j'exprimais, il y a dix-sept ans, lorsque j'assistais aux auditions de l'excellent *Concert d'amateurs* : Haydn devrait venir à Paris, afin de connaître toute la perfection de ses œuvres. Nulle part on ne les joue comme ici.

(1) Voir la note page 25.

XVII

1er janvier 1803.

Bonjour et bon an !

Les oreilles me tintent du bruit des réjouissances de la nouvelle année, qui sont ici ce que sont chez nous les fêtes de Noël.

Dès la veille, confiseurs, pâtissiers, magasins de luxe, s'étaient mis en frais : devant leurs vitrines s'attroupaient les oisifs au gousset bien garni et la masse des pauvres diables qui n'ont d'autre plaisir que celui des yeux.

A l'intérieur des habitations, on s'occupait des cadeaux à donner ou à recevoir, des enfants à régaler, des repas de famille à préparer ; durant la nuit du 31 au 1er, les rues n'ont cessé d'être encombrées par une foule bruyante et joyeuse ; la soirée du 1er a été plus spécialement consacrée aux grandes réunions intimes.

C'est dans la rue des Lombards et au Palais-Royal qu'il fallait admirer les exhibitions des confiseurs ; elles ne m'ont semblé ni plus brillantes ni plus artistiques que celles de nos « conditoren », mais les dragées et les bonbons parisiens sont plus fins ; quant aux boîtes, cornets, sacs, coffrets, dans lesquels on dissimule les friandises que l'on offre aux dames, ils sont aussi gracieux que variés. Je ne méprise pas les « douceurs » ; j'en parle,

expertise faite, et je recommande surtout les gelées de fruits; elles sont de qualité supérieure.

Vous vous doutez que les confiseurs se sont emparés du portrait de Bonaparte. Ils l'ont reproduit de toutes les grandeurs et enjolivé de tous les encadrements imaginables ; la ressemblance est en général saisie ; au reste, vous jugerez par vous-même des chefs-d'œuvre de la confiserie française. Je vous en expédie divers spécimens, et je joins à mon envoi des étrennes que vous apprécierez mieux sans doute : une collection de poètes français, imprimée suivant le nouveau procédé stéréotype de Herhan (1). Comme beauté des caractères, elle surpasse l'édition donnée par Didot en 1797, et ne coûte guère davantage. J'ai eu l'occasion de visiter la typographie de Herhan, dont la capacité et le zèle sont libéralement secondés par notre savant compatriote Schlaberndorf. Je ne doute pas que les efforts de ces hommes, remarqua-

(1) Herhan (Louis-Étienne), imprimeur et fondeur de caractères, né à Paris en 1768, employé à la fabrication des assignats, avait inventé, dès 1798, un procédé de *stéréotypage* : il réussit, en 1801, à établir des *matrices paginaires*, planches mères à caractères mobiles en creux ; mais son procédé coûteux avait peine à se vulgariser. C'est alors que le comte de Schlaberndorf, fixé à Paris depuis le commencement de la Révolution, lui vint en aide de sa bourse et de ses conseils ; Herhan a donné quelques belles éditions des classiques français. Associé pendant un certain temps aux Didot, il est mort, en 1854, à l'hospice des Petits-Ménages. Deux Alsaciens, Hoffmann et Reinhard, — il est fait mention de ce dernier dans un appendice aux Lettres de Reichardt, — peuvent aussi avoir des droits à l'invention ou aux perfectionnements de la stéréotypie : le premier, fils d'un *stettmeister* (magistrat) de Haguenau, passionné pour l'imprimerie, avait inventé un procédé qu'il appelait *polytypage*. Vers 1775, il obtint un brevet à Paris, revint à Strasbourg, en 1791, ayant perdu sa fortune dans ses essais, et céda son affaire pour six mille francs et une pension viagère dont il a joui peu de temps. Le second, né à Huningue, s'occupa principalement de *typogravure* pour la musique, ses premières impressions datent de 1793 ; il prit un brevet pour quinze ans en 1801.

bles chacun dans son genre, ne transforment en bonne affaire la belle invention de Herhan.

Pendant toute la journée du premier de l'an, Paris n'a cessé d'être sillonné par des gens à pied ou en voiture, courant porter leurs cartes et leurs vœux. Les exclamations, les rires qui s'envolaient de certains grands véhicules, bondés d'individus en toilette, me donnaient lieu de penser que ces sectateurs de l'antique *Janvarius* ne perdaient pas leur temps à gémir sur la corvée du jour. Et en effet, tandis que je regardais passer une de ces voitures devant la *Maison des Languedociens*, — mon logis actuel, — l'hôtesse m'apprit que les jeunes gens ont coutume de s'associer par six ou huit pour louer un vaste carrosse. Ils le garnissent de flacons, de comestibles, et, pendant qu'un domestique de louage dépose les cartes aux portes des protecteurs, chefs et collègues, les esclaves de l'étiquette consomment gaiement leurs provisions en narguant le froid et l'ennui. Il paraît que l'on est devenu singulièrement « petite ville » à Paris, à l'égard de cette sotte formalité des cartes ; elle s'impose même, dit-on, aux étrangers qui ont été présentés. Pour moi, qui ne m'y suis jamais soumis dans mon pays, je m'en dispense ici. Installé au coin de mon feu, à l'abri du tapage et des roues des fiacres, je me suis amusé à parcourir un certain nombre de ces productions, plus ou moins littéraires, que fait éclore partout le retour de janvier. Parmi ces actualités assez banales, je ne citerai qu'un article du *Journal de Paris*, la feuille à la mode; elle doit sa vogue, non certes à sa partie politique et économique, vraiment misérable, mais à ses *Variétés* littéraires ou humoristiques. J'extrais quelques passages caractéristiques du courant de l'opinion et du goût régnant :

« Les étrennes d'un journaliste ne sont pas agréables;

il ne peut donner ni des figues ni du miel, comme les anciens Romains, et je ne sais même pas trop encore ce que je dirai sur ce sujet. J'y songe en griffonnant ce préambule sur un énorme tas de livres qui écrasent mon bureau, et dont je n'ai pas encore eu le temps de parler. Bon! C'est précisément mon affaire. Je vais faire de ces livres-là des étrennes à donner et j'aurai donné les miennes. »

Suit une recommandation de la traduction d'*Hérodote*, par Larcher, — neuf gros volumes; de la *Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens*, par Dufour, — douze volumes, parmi lesquels je trouve une traduction des *Voyages pour la jeunesse*, de notre Campe.

Le rédacteur se met en frais de style et d'esprit en faveur des *Contes* et des *Fables* de Guichard (1). « Écoutez, je vous le dis tout bas, voulez-vous rire beaucoup de ce que vous approuverez le moins? Lisez les *Contes* de M. Guichard. Mais voulez-vous lire des fables charmantes, remplies d'esprit et de finesse, voir La Fontaine en habit brodé et couvert de paillettes, devenu homme du monde et plus du tout bonhomme, plus vif, plus saillant, plus épigrammatique et pourtant moins malin et surtout moins naturel, moins sévère et moins durable? Lisez les jolies *Fables* de M. Guichard; ce sont de brillantes étrennes de l'esprit du jour, c'est un écrin poétique. »

Au sujet du livre de Cabanis, *Rapports du physique et du*

(1) Guichard (Jean-François), né à la Chartrette près Melun, en 1731, disciple de Piron, indépendant de caractère, a occupé divers emplois dont il parle dans sa pièce de vers : *Mes trois états successifs :*

Marine, finances, fourrages,
L'un après l'autre ont été mes emplois.
Dans trois métiers où sont les avantages?

Auteur de comédies, d'opéras-comiques et de poésies fugitives. Son volume de fables et de contes est dédié à Piron : les fables se distinguent par la pointe épigrammatique; les contes sont du genre *badin*.

moral de l'homme, je note une fine remarque : « Cet ouvrage peut être donné pour étrennes à ceux qui croient que le 1er janvier pourrait bien avoir un lendemain, mais que la vie n'en a pas. »

Venant aux anciens, le critique comble d'éloges le *Commentaire* de Génisset (1) sur les *Églogues* de Virgile, et la nouvelle édition de l'*Homère* de Bitaubé : « L'*Homère* de M. Bitaubé, dit-il, est l'*Homère* d'Homère même : il n'eût pas mieux traduit son immortel ouvrage (2). »

Les modernes ne sont pas maltraités : les *Œuvres* de M. Boufflers, dont je crois vous avoir parlé, font l'objet de la recommandation la plus bienveillante.

Passant à une traduction des œuvres de notre aimable conteur Auguste Lafontaine (3), le journaliste le prend sur un ton pathétique :

« Bons pères, dit-il, mères de famille ! vous qui le soir, au coin du feu, aimez à lire des romans qui laissent quelques idées morales dans la tête de vos enfants ; vous qui voulez être émus, attendris sans être étonnés, fatigués par ces romans à la mode, pleins de fausse sensibilité, de faux esprit et de fausse morale, lisez ceux d'Auguste Lafontaine, traduits par Mme de Montolieu (4), entre

(1) Génisset, protégé par le prince de Poix, avait eu un emploi dans la marine qu'il perdit à la Révolution ; employé à la *Sûreté générale* sous la Convention, entra dans l'enseignement vers 1802 et devint professeur à la Faculté des lettres de Dijon, en 1818. Le titre de son livre est : *Examen oratoire des églogues de Virgile, à l'usage des lycées et autres écoles de la République.*

(2) La traduction de Bitaubé peut être exacte, mais ne rend d'aucune façon le ton homérique.

(3) La Fontaine (Auguste, 1756-1833), d'une famille de calvinistes réfugiés, fécond romancier ; ses œuvres s'inspirant d'une saine morale valent mieux par les détails que par la conception.

(4) Baronne Isabelle de Montolieu, née Polier de Bottens, originaire de Lausanne ; morte dans sa ville natale, en 1832. Ses *Tableaux de famille*, traduits de La Fontaine, ont eu de la vogue.

autres celui qu'elle vient de publier tout récemment : *le Village de Lobestein, ou le Nouvel Enfant trouvé.* »

Les *Récits* de Mme de Genlis, les romans « très moraux » — je dirais très populaires — de Ducray-Duminil (1), reçoivent aussi leur grain d'encens.

A la fin de sa revue, le collaborateur de Rœderer se félicite de constater que, s'il est moins question de réimprimer Diderot, Fréret, Helvétius, on se remet à éditer Bossuet et Fénelon : « Puisse l'année qui s'avance finir ce que l'autre a si bien commencé », dit l'écrivain en posant la plume.

Un incident curieux de ces premiers jours de l'année est la profusion de grossières chansons ou complaintes poissardes, encadrées de dégoûtantes illustrations, que l'on offre à tous les coins de rue, avec une insistance insupportable. Les Parisiens n'en paraissent ni choqués ni surpris : j'ai vu des gens de l'extérieur le plus convenable, de l'air le plus posé, empocher sans sourciller des poignées de ces feuillets immondes.

Les gens qui ont sacrifié à l'usage, en arpentant la ville pour remettre leur carte, ont du moins joui d'un temps doux et humide. Je ne me souviens pas avoir vu à Berlin un premier de l'an semblable ; chez nous, il fait toujours un froid rigoureux à cette époque, de la neige et de la gelée. Profitant de la température, ceux des riverains de la Seine qui ont une résidence champêtre à proximité se sont empressés d'aller y passer les fêtes. Pareille fantaisie serait irréalisable pour nous ; ici, elle a été non seulement favorisée par le temps, mais facilitée par les routes *pavées* qui rayonnent autour de la capitale ; sur ce pavé, un *cabriolet* emporte aisément toute une

(1) Ducray-Duminil (1761-1819) cumulait la composition des romans avec la rédaction des *Petites Affiches*.

famille. La mise en circulation de ce genre de véhicules, commodes et peu dispendieux, est réellement une heureuse innovation. On trouve les cabriolets, concurremment avec les fiacres, sur la voie publique; on les prend à l'heure ou à la course, et je préfère le cabriolet, propre, bien attelé, ayant un cocher présentable, aux fiacres montrant encore à leurs portières les armoiries des anciens maîtres, souvent très élégants d'aspect, mais conduits généralement par des automédons à mines patibulaires. Un autre avantage du cabriolet est que, grâce à la vitesse de son allure, il pénètre, comme un équipage particulier, dans la cour des hôtels. Impitoyable pour les fiacres, le suisse ne distingue pas facilement le petit numéro de la légère voiture à deux roues et la laisse entrer. Je ne me suis cependant pas risqué à aller en cabriolet aux réceptions officielles; la garde est trop nombreuse et trop attentive.

Me voilà quitte, pour le moment, avec l'année commençante. Il me reste à liquider un arriéré de soirées de 1802; vous verrez qu'elles n'ont pas été perdues.

En premier lieu, très agréable dîner chez le sénateur Barthélemy. Je m'y suis retrouvé en pays de connaissances, au milieu d'émigrés que je fréquentais à Hambourg, il y a peu d'années. D'abord, le banquier (1), frère du sénateur; ces messieurs font maison commune; puis les deux comtes de Caraman (2), aimables et dignes

(1) La banque *Barthélemy-Duchesne et Cie* se trouvait rue du Mont-Blanc (plus tard chaussée d'Antin), n° 409 du quartier de la place Vendôme.

(2) Il y avait alors, à Paris, trois représentants de la famille Riquet de Caraman : le père, le marquis, ancien maréchal de camp, revenu d'émigration en 1800, habitant son hôtel rue Saint-Dominique; son fils puîné, comte Maurice, ancien major aux chasseurs de Picardie, marié; son troisième fils, François-Joseph-Philippe, qui devint le mari de Mme Tallien, en 1805, et qui hérita, la même

représentants d'une aimable nation. La passion de la musique, d'heureuses dispositions pour la scène leur donnent à mes yeux un attrait particulier. Vous vous rappelez, j'en suis sûr, le talent déployé par l'aîné de ces messieurs aux jolies représentations que le prince Radziwil avait organisées dans son palais de Berlin. Notre spirituel acteur d'alors est revenu à Paris avec sa femme; j'avais déjà eu le plaisir de les rencontrer chez la duchesse de Holstein-Beck (1) et chez la princesse Dolgorouki. Le comte de Caraman a eu le bonheur de se réconcilier avec son père; ils habitent ensemble le vieil hôtel patrimonial. Je suis charmé du bien que j'entends dire d'eux; les gens les mieux informés m'assurent que c'est une calamité pour le Languedoc d'avoir perdu cette famille, qui a fait preuve, pendant des siècles, de la plus noble munificence dans l'exécution de travaux publics; elle a été la bienfaitrice du pays.

Une autre de mes anciennes relations, l'ex-ministre baron de Breteuil (2), qui a vendu sa maison de Hambourg pour rentrer en France, était aussi des nôtres avec sa fille, Mme de Matignon, et sa petite-fille.

Parmi les étrangers, Danois, Allemands, Espagnols, Anglais, plusieurs ont été des interlocuteurs intéressants, entre autres le fils de notre ministre Hardenberg, à l'obligeance de qui je devais ma présentation chez le séna-

année, de son oncle maternel prince de Chimay, la terre et le titre de ce nom. L'aîné des trois fils, comte Victor, était resté dans l'entourage de Louis XVIII.

(1) La duchesse (Frédérique, comtesse de Schlieben) avait épousé, en 1780, le duc de Holstein-Beck, de la branche ducale Holstein-Sœnderburg, ligne cadette de la famille royale de Danemark. Le duc était général au service de Prusse.

(2) Le Tonnelier, baron de Breteuil, ancien ministre de la maison du Roi, était revenu d'émigration en 1800, dans un état voisin de la gêne; l'héritage de Mme de Créqui l'avait remis à flot.

teur ; sa femme, d'une simplicité si gracieuse, l'accompagnait.

Le seul ennui de la réunion a été l'absence du maître de la maison, qui n'a pu présider sa table, servie avec un goût délicat, inconnu à l'ostentation des « nouveaux riches ». Il avait dû s'aliter par suite d'une crise de la douloureuse infirmité — les hémorroïdes — contractée pendant sa déportation à Cayenne, après Fructidor; son frère a fait les honneurs. Des réminiscences de cette nature viennent trop souvent vous assombrir au milieu des plaisirs parisiens; on a réellement besoin des distractions mondaines pour ne pas céder aux sentiments pénibles qui vous assiègent quand on coudoie tant de victimes, d'auteurs ou de complices des dissensions civiles.

J'ai fini ma soirée en allant entendre à l'Opéra le *Dardanus* de Sacchini, une des œuvres les plus faibles du maître; à mon avis, elle n'a été qu'une sorte d'introduction à son *Œdipe*. Conçu dans le genre agréable et léger, qui caractérise les opéras italiens modernes, *Dardanus* n'a dû sa faveur qu'aux mélodies caressantes, si bien rendues par les gosiers méridionaux, si bien comprises par le public napolitain instinctivement musical. Les artistes français ne savent pas les chanter, et les auditeurs parisiens les apprécient rarement. Mme Branchu s'est cependant montrée bonne cantatrice devant une assistance clairsemée.

Le lendemain, réception chez le consul Lebrun. On s'y pressait moins que chez Cambacérès; il est vrai que les appartements du troisième Consul, dans l'ancien hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, sont plus vastes que ceux de son collègue, place du Carrousel. Restaurés et remeublés à neuf, ils ont grand air, bien que l'on n'y remarque pas

cette multiplicité de glaces qui semble de rigueur ici, chez les personnages officiels. Deux des salons sont magnifiquement dorés ; quoi qu'on dise, la dorure reste la plus belle décoration. D'amples rideaux à bordure, en soirie lyonnaise brochée, des tableaux de maîtres italiens et hollandais complètent l'ensemble imposant. J'ai eu l'occasion d'échanger quelques mots avec Lanjuinais, l'orateur si ferme dans ses principes politiques, qui siège maintenant au Sénat. Il y avait d'autant plus d'intérêt à faire sa connaissance, que l'on parle beaucoup de l'énergie et de l'indépendance avec lesquelles il vient de se prononcer contre la proposition de ressusciter le titre « Majesté » — consulaire ou impériale? — en faveur du Premier Consul. L'opposition de Lanjuinais a produit l'effet habituel : on a retiré une motion prématurée, sauf à la reproduire, lorsque les esprits seront mieux préparés. La personne de cet orateur m'a fait éprouver une surprise analogue à celle que m'avaient causée Carnot et Kosciusko. La physionomie du champion des luttes révolutionnaires indiquerait, à première vue, une bienveillance, une douceur presque féminine. Maigre et de petite taille, il semblait encore diminué par l'ample costume sénatorial ; des yeux ardents et profonds révèlent seuls la trempe de son caractère. Ses cheveux noirs et plats, taillés en rond, cadraient mal avec son habit. Malheureusement un étranger, présenté dans un salon officiel à un homme de cette notoriété, ne peut guère échanger que des phrases de politesse.

Le département des finances était représenté par les titulaires jumeaux : Gaudin, ministre des finances ; Barbé-Marbois, ministre du trésor. Le premier, petit et élégant Français à la vieille mode, aux allures de l'ancien régime, était coiffé d'une perruque frisée, fort bien assortie à son

costume. C'est le ministre le plus généralement considéré. On dit que son département, dans lequel les sangsues financières avaient antérieurement toute licence, est devenu la branche de l'administration la plus intègre. Le bon ordre qu'il a su y introduire est du reste prouvé par le fait, presque invraisemblable, que l'arriéré des dépenses civiles et militaires est liquidé; le budget de la marine serait seul en souffrance; on s'occupe activement de l'équilibrer. Sans doute le gouvernement ne recule devant aucune mesure pour activer la rentrée des impôts, que l'on tend d'ailleurs à augmenter incessamment, en recourant aux procédés subtils qu'a su inventer le fisc anglais, et l'on pratique l'exécution *manu militari* contre les petits aussi bien que contre les gros débiteurs du trésor. C'est là une conséquence inévitable d'une situation, héritage onéreux du Directoire et de la Convention. Mais j'estime que les agissements fiscaux actuels ne doivent pas sembler extraordinaires dans un pays où, depuis des siècles, le gouvernement a coutume de pressurer le public, sans autre règle que le « bon plaisir ».

Le collègue de Gaudin, Barbé-Marbois, avait une mise bizarre : son grand et maigre individu, assez ravagé par les ans, était vêtu d'un habit de velours rouge d'une ampleur exceptionnelle et bordé de fourrure blanche; gilet, culottes de satin blanc brodé d'or, bas de soie blancs, souliers à boucles, épée, cheveux taillés en rond.

Parmi les généraux présents, Lecourbe et Macdonald m'ont frappé par leur prestance et leur jeunesse relative (1). La physionomie de Lecourbe offre un mélange de bonhomie et d'audace, de finesse et de jovialité; Macdonald a l'air d'un Anglais grave et froid. Leurs

(1) Lecourbe, né en 1759, avait quarante-trois ans; Macdonald, né en 1765, avait trente-sept ans.

femmes sont de jolies personnes (1). Mme Macdonald peut même passer pour une beauté. Comme détail de toilette, les femmes des généraux étaient couvertes de bijoux : celles des sénateurs et des conseillers d'État n'en portaient point.

A propos de toilette, j'ai la fantaisie de m'étendre un peu sur les chapitres de l'ameublement et de l'alimentation, qui ne sont pas sans connexité avec le linge des vêtements. J'ai fait quelques observations à cet égard, en me reportant au passé d'il y a douze ans. A ce triple point de vue, du haut en bas de l'échelle sociale, le luxe a augmenté étonnamment. Voici, comme spécimen d'habitation bourgeoise, un aperçu du logis de mon tailleur, Arth. C'est le faiseur que m'avait indiqué le propriétaire du luxueux *Hôtel de Courlande*, — mon premier gîte, — jurant que Arth est l'unique tailleur digne d'habiller sa clientèle.

Malgré une recommandation inquiétante pour la bourse, je dois convenir qu'Arth sert honnêtement et à des prix raisonnables. Aimant à voir les choses de près, je me suis transporté chez mon fournisseur, sous prétexte de rappeler une commande.

Il habite le second étage d'une maison très convenable. J'ai pu jeter un coup d'œil sur quatre belles pièces qui communiquent : deux sont des chambres à coucher, garnies de grands rideaux de lit et de fenêtres en damas jaune, de beaux fauteuils en peluche assortie, de tables et d'armoires en ébène ; sur les cheminées, de magnifiques pendules ; contigu à ces chambres, l'atelier est coquettement installé. Il doit y avoir d'autres pièces : Arth s'est en effet excusé de ne pas m'introduire dans des chambres occupées pour le moment par des personnes de

(1) Lecourbe avait épousé, le 22 novembre 1801, Marie-Josèphe Barbal ; Macdonald s'était marié en secondes noces, en 1800, avec Zéphirine de Montholon, veuve de Joubert, tué à Novi.

sa famille. Si j'en juge d'après les robes de soie étalées sur divers sièges, Mmes Arth ne sont pas moins élégantes que monsieur, qui, lui, a la tournure d'un milord; — il m'a confié avoir résidé longtemps en Angleterre.

En fait de soins de leur personne et d'usage de linge fin, soigneusement blanchi, les Parisiens ont infiniment gagné. Si c'est à l'anglomanie, dont je les ai vus entichés, vers 1785, qu'ils doivent ici ce progrès, il serait une des rares conséquences de leur ancienne manie dont j'aurais à les féliciter.

Je reconnais une amélioration analogue dans la manière dont on se nourrit, même dans les classes inférieures. Un de mes amis et moi, nous nous sommes risqués chez un petit traiteur ayant une clientèle de perruquiers, de gens de maison et d'écurie. Il y avait, comme chez les grands restaurateurs, une carte écrite à la main indiquant une dizaine de plats de viande et de poisson, les prix inscrits en regard notablement réduits. La cuisine était naturellement peu recherchée, mais très mangeable. Aucun des consommateurs n'en était quitte à moins de deux à trois livres, vin compris, vin détestable par parenthèse : à un prix moindre, il eût été impossible de se rassasier. Ce chiffre est le *triple* de ce que dépensent chez nous pour leur nourriture les gens de même classe, et fort supérieur à celui auquel arrivaient autrefois ici les gens de service, très sobres, il faut le dire, à l'époque. Dans les cafés, où l'on ne peut se dispenser de faire un déjeuner à la fourchette, l'heure du dîner variant de six à sept, je débourse en moyenne trois livres.

Vous plaît-il de passer, suivant la coutume parisienne, du restaurant au théâtre? Entrons à *Louvois* (1) : on y joue

(1) Le *Théâtre Louvois*, rue Louvois, ouvert le 5 mai 1801, avec une pièce intitulée : *La petite maison de Thalie*, titre qui excluait

une pièce nouvelle, de peu de valeur littéraire, de mise en scène imparfaite, mais c'est une critique assez ingénieuse de l'extravagance des mœurs du jour. Son titre est : *La petite école des pères* (1) : les auteurs se nomment *Étienne* et *Nanteuil*. Nos placides « *papas* » d'outre-Rhin seraient horripilés, si on prétendait les mettre à cette « école » d'un père vivant dans une intimité scandaleuse avec un fils mauvais sujet et rivalisant de sottises pour se ruiner. Cependant un autre fils d'une sagesse exemplaire et, pour cela même, détesté par le père et le frère évaporés, s'efforce d'éviter la banqueroute à la famille. Le contraste de ces caractères serait choquant, si les auteurs n'avaient eu le soin d'introduire quelques personnages épisodiques dont les aventures prêtent à rire : un écornifleur jovial, et une coquette qui raconte plaisamment la façon dont ses fournisseurs l'ont dépouillée.

Un second vaudeville, *le Pacha de Suresnes* (2), a été lestement enlevé. La scène se passe dans le pensionnat d'une Mme Dorsan, qui formule devant ses élèves récalcitrantes un programme d'éducation combiné au point de vue spécial du *conjungo* : « On doit vous établir en sortant de chez moi, dit-elle, et si vous n'apprenez pas à dessiner, à chanter, à danser, à faire des vers et à jouer la comédie, comment voulez-vous devenir de bonnes femmes de ménage? » Trois des plus indisciplinées ont juré de ne jamais se séparer, et l'aînée du trio, Laura,

toute velléité de concurrence aux *Français* de la part de Picard, directeur et auteur.

(1) Comédie en un acte et en prose, jouée pour la première fois en nivôse an XI.

(3) *Le pacha de Suresne, ou l'Amitié des femmes*, très couru parce que Mme Campan, alors maîtresse de pension à Saint-Germain, crut s'y reconnaître. Elle se plaignit à l'autorité, qui se moqua d'elle. Le public, bientôt dans le secret, se porta en foule aux représentations et rit aux dépens de la susceptible institutrice.

fidèle à son serment, ne veut consentir à aucun prix à l'entrevue sollicitée par le jeune Perceval, prétendant du choix d'un oncle de la belle. A bout de moyens de persuasion, Mme Dorsan menace la révoltée de la renvoyer sous trois jours, si elle persiste dans son refus. Conciliabule entre les conjurées pour savoir comment s'enfuir et où se réfugier. L'une d'elles, jetant par hasard les yeux sur un livre de géographie, tombe sur ce passage : « *Turquie.* Ce pays est gouverné par un souverain dont l'autorité est absolue. Il peut, ainsi que les sujets de son empire, avoir plusieurs femmes. Celles des grands sont magnifiquement traitées; on prodigue devant elles tous les trésors et tous les parfums de l'Arabie. Elles vivent en commun et ont une multitude d'esclaves soumis à leurs ordres. On va les choisir dans toutes les parties du monde et l'on ne prend que les plus jolies. » — « Il doit y avoir là des Françaises ! s'écrie la jeune folle. Nous ne sommes pas trop laides. Il faut faire le voyage de Constantinople; écrivons à l'empereur turc ! » A ce moment, leur revient à l'esprit qu'un seigneur turc de passage, un *pacha,* séjourne dans une villa voisine. C'est à lui qu'on va recourir ! Sur ces entrefaites, paraît le sieur Flicflac, maître de danse du pensionnat, qui vient donner sa leçon; mais la leçon est escamotée; deux des complices entreprennent Flicflac, le chapitrent, l'enjôlent, tandis que la troisième griffonne une lettre, très drôle dans sa naïveté, à l'adresse du seigneur turc. Flicflac paraît céder à l'éloquence des jeunes filles et consentir à porter la missive; son premier soin cependant, car il est honnête, est de la remettre à Mme Dorsan.

L'imagination de la bonne dame se met en travail; elle prépare une mise en scène : le prétendant Perceval, travesti en Turc, viendra, en qualité de noble étranger,

visiter une des institutions remarquables du pays : Flic-flac, transformé en eunuque, accompagnera le pacha.

Les Turcs se présentent, en effet, avec la gravité orientale, et Mme Dorsan, voulant éveiller l'amour-propre de Laura, fait danser devant le pacha les deux plus jeunes conjurées : Laura n'est invitée qu'à déclamer « le Matin du printemps » de Delille, — ce qu'elle fait naturellement de la plus mauvaise grâce. — L'eunuque remet aux danseuses, de la part de son maître, une bague en diamants et un flacon d'essence de roses; Laura ne reçoit rien, mais en sortant avec Mme Dorsan pour visiter la maison, le pacha trouve moyen de lui glisser un « mouchoir ». Ici, se passe une charmante scène de jalousie malicieuse entre les jeunes filles; Laura finit par rester seule à bouder, jusqu'au moment où le Turc reparaît. Il cherche à calmer le dépit de Laura contre ses compagnes, qu'il déclare aussi séduisantes qu'elle; Laura ne l'entend pas ainsi : elle ne veut pas de rivales et s'efforce de convaincre le pacha que c'est elle seule qu'il faut enlever. A cette mise en demeure, Perceval redevient un Français galant, tombe aux pieds de sa belle, et l'union est conclue.

Cette petite intrigue, naïvement jouée, a été fort applaudie et le nom des auteurs acclamé. Si mon esquisse vous amuse autant que m'a fait rire la représentation, vous me pardonnerez de m'être étendu à son sujet.

J'aurais été peut-être bien inspiré en ménageant mieux mon papier. Je vous aurais parlé longuement de l'*Armide* de Gluck, que j'ai entendu avec infiniment de plaisir. C'est en vérité un chef-d'œuvre que cet opéra, le plus français de tous ceux que Gluck a composés pour l'*Académie royale* et celui que les artistes français interprètent aussi le mieux. Mlle Armand remplaçait, cette fois, Mme Branchu dans le rôle d'*Armide;* elle s'en est bien

tirée. Si le ténor Roland ne s'est pas montré à la hauteur du personnage de *Renaud,* il l'a du moins agréablement rendu. Les chœurs, les ravissants ballets, l'orchestre, la mise en scène, rien n'a laissé à désirer. Ce spectacle m'a fait retrouver quelques-unes de ces nobles impressions que me donnaient les opéras de Gluck, à l'*Académie royale.*

XVIII

7 janvier 1803.

Le second concert de la rue de Cléry a été remarquable, comme le premier donné en décembre, par la belle exécution de deux symphonies de Haydn. L'interprétation de l'une d'elles m'a cependant causé, à diverses reprises, une impression désagréable. Dans une salle déjà trop étroite pour un orchestre considérable, contre lequel les auditeurs sont obligés de s'entasser, on avait installé, outre une batterie de cymbales, de triangles, de timbales, de trompettes, une immense grosse caisse, posée très haut. L'individu qui la manœuvrait à tour de bras faisait, à lui seul, trembler la salle. Cette musique à la turque enchantait le public! Chaque fois qu'elle retentissait avec un fracas formidable, l'assistance frémissait, les dames surtout tressaillant d'aise, applaudissaient avec enthousiasme en poussant de petits cris de plaisir. L'attitude de la partie féminine est amusante à observer dans les concerts parisiens.

Cette critique à part, l'orchestre s'est montré excellent; mais j'ai fait à nouveau, à propos de l'exécution, une remarque qui a trait au caractère national.

Composé des plus habiles artistes et de quelques dilettanti hors ligne, cet orchestre rend admirablement le

fortissimo et le *pianissimo;* il ne semble pas connaître les nuances intermédiaires. Il enlève avec une vigueur et une fougue incomparables les longs passages passionnés les plus ardus, il interprète avec une finesse et une légèreté extrêmes les motifs tendres et délicats; on dirait alors un souffle mélodique. Mais jamais on ne lui entend exécuter un *largo* avec ce calme, cette force contenue qui produisent une impression de grandeur sereine et dont nos bons orchestres allemands peuvent se vanter. Il est vrai que ces derniers n'arrivent pas à la *furia* entraînante de leurs émules parisiens. D'autre part, si je n'ai pas entendu chez nous un seul orchestre rendre, comme on le fait ici, avec l'ensemble le plus suave et le plus exquis, les motifs doux et caressants, en revanche je ne retrouve pas à Paris l'art de manier les nuances croissantes et décroissantes, ni le talent de produire ces accents dont l'exécution naïve communique aux *andantes* et aux *adagios* de Haydn un charme qui me touche parfois jusqu'aux larmes. Les traits de vigueur introduits par Haydn dans la plupart de ses œuvres sentimentales en vue des contrastes et qui leur donnent un humour particulier, sont rendus en France avec énergie; mais l'on interprète de la même manière, sans les atténuer, les traits bizarres, même comiques, qui se mêlent à l'improviste aux plus nobles motifs.

Quiconque a eu l'occasion d'être en rapport avec beaucoup de Français, — je parle du gros de la nation, l'éducation et l'instruction jetant dans le même moule les classes supérieures de tous pays, — quiconque, dis-je, a fréquenté des soldats, des artisans, des petits bourgeois, aura pu constater qu'habituellement le Français n'a que deux façons d'être : il est poli ou violent, aimable ou outrageux. Pour lui, pas de gradation dans les senti-

ments; d'un coup, il saute aux extrêmes. On pourrait retrouver des indications analogues sur le caractère national en étudiant la tactique des armées françaises, pendant les dernières guerres : elles ont toujours eu l'avantage dans les rencontres où l'impétuosité de l'attaque et l'habileté des stratagèmes décident le succès. Et comme l'audace et la ruse l'emportent généralement à la guerre, surtout quand elle est faite par des armées dont les chefs et les soldats sont des jeunes gens, les Français n'ont, en réalité, trouvé d'adversaires à leur taille que dans leurs compatriotes vendéens, lesquels, en fait de stratagèmes, n'ont jamais pu être surpassés, même au temps de leurs désastres.

La tragédie française s'inspire également de sentiments extrêmes; l'amour et l'héroïsme sont les mobiles de ses héros, ainsi que ceux de la plupart des Français. Je pourrais appuyer ma thèse d'autres arguments; mais j'ai à terminer le compte rendu du concert.

Comme d'habitude, Rode a joué délicieusement. Mademoiselle Armand a été faible dans plusieurs scènes italiennes. Garat continue à faire des façons pour se produire; il devait dire une scène de ma *Rosamonde*, avec accompagnement de cor obligé; — Frédéric Duvernoi était désigné comme accompagnateur: — cette fois encore, Garat s'est dérobé.

J'ai fait à ce concert deux connaissances intéressantes : celle du géomètre ingénieur Prony (1) et celle du vieux Noverre (2), le célèbre chorégraphe. Au premier abord.

(1) L'ingénieur et géomètre baron de Prony avait hérité de son père, ancien magistrat, le goût de la musique; son instrument préféré était la harpe. Il a publié de savants *Mémoires sur des questions d'acoustique et d'harmonie*, traitées au point de vue mathématique.

(2) Noverre, né à Paris en 1727, débuta comme danseur à Fon-

on prendrait Prony pour un Allemand plutôt que pour un Français : ses manières sont simples et pleines de bonhomie; ses traits sont un peu gros et ses cheveux lui tombent sur les épaules; sa tenue assez négligée complète la ressemblance. Sa nationalité ne se révèle que par cette fine ligne de la commissure des lèvres que ses compatriotes doivent peut-être à leur idiome. Noverre a la physionomie du Français d'avant 89; j'irai certainement le voir à Saint-Germain qu'il habite, afin de mieux connaître l'artiste philosophe à qui j'ai dû mes premières vives impressions artistiques.

Il me semble vous avoir conté l'histoire d'un déjeuner où ma bourse a été en danger. Voici celle d'un autre déjeuner « dînatoire » où mon amour-propre seul pouvait être compromis. Au cours d'une soirée chez Mme Récamier, j'avais eu occasion de dire que j'apportais à Paris, pour le docteur Froriep (1), une brochure sur le système de Gall qu'il vient de faire imprimer en Allemagne. L'aimable général Le Normand (2), qui, comme beaucoup de Parisiens, s'est passionné pour les idées de Gall, me pressa de lui prêter la brochure afin de la traduire. Il m'a été possible de le contenter; j'ai même réussi à le

tainebleau, en 1743; à vingt et un ans, il alla à Berlin, dirigea ensuite le ballet à Londres, Lyon, Stuttgard, Vienne, Milan, et revint à Paris comme maître de la danse à l'Opéra, en 1776. Il a composé un grand nombre de ballets auxquels il a donné le caractère d'une pantomime expressive. Son livre : *Lettres sur la danse et sur les ballets* (Lyon, 1760), qui a fait sa notoriété, est de style prétentieux pour le sujet, mais contient des idées justes et nouvelles. Mort en 1810.

(1) Sans doute le fils de l'orientaliste et théologien de ce nom qui a professé à Leipzig et à Erfurt.

(2) Le général Normand a été aide de camp de Moreau, et à ce titre il a subi à la suite du procès de son chef, une détention de cinq ans au château de Ham. Il a publié en 1803, sans le signer, un volume intitulé : *Exposition de la doctrine physionomique du docteur Gall, ou Nouvelle Théorie du cerveau considéré comme siège des facultés intellectuelles et morales.* Paris, Henrichs, in-8° de 255 pages.

mettre en rapport avec Froriep. Le général a songé alors à organiser un déjeuner réservé à des *Gallistes* allemands et français.

Par malheur, je n'avais pas eu le temps, depuis mon séjour ici, de lire la brochure en question ; je ne la connaissais que pour en avoir entendu parler par des tiers. Vous vous figurez mon embarras, lorsque le général me présenta à ses invités comme *Galliste* très renseigné. Décemment, je ne pouvais donner un démenti à mon hôte, et je me demandais comment je me tirerais d'affaire. Heureusement, j'eus pour voisin de table un admirateur de Kant, à qui j'ai pu donner la réplique, en rappelant mes souvenirs universitaires de Kœnigsberg.

Après déjeuner, on se disposa à examiner un crâne. Le moment critique approchait, quand je me rappelai que j'avais, précisément pour cette heure, un rendez-vous avec Mme Branchu, logée dans le voisinage. Nous devions étudier ensemble quelques scènes de mes opéras qu'elle chantera à l'un des prochains concerts Cléry. Je me retirai tout allégé, après avoir tiré de Le Normand la promesse qu'il m'introduirait chez le général Moreau, avec qui il est lié.

Avant-hier, voulant profiter de l'autorisation donnée aux personnes présentées une première fois à une des grandes audiences du Premier Consul de reparaître aux audiences suivantes, j'ai été revoir cette cérémonie. Il a été présenté beaucoup moins d'étrangers qu'à la dernière audience : l'assistance étant cependant nombreuse, beaucoup de gens dans le même cas que moi, étaient désireux de profiter de l'unique occasion que l'on ait d'approcher le Consul. Bonaparte a mené rapidement l'audience ; il n'a dit que peu de mots aux envoyés et aux étrangers présentés. J'ai saisi quelques paroles à l'envoyé danois, près

duquel je me trouvais : il s'agissait d'un différend avec la régence de Tunis ; Bonaparte prononça les mots « bon chrétien, ami de la justice ». Sa ronde diplomatique terminée, sans engager d'entretien particulier, il a donné le signal de la fin de l'audience, en revenant se placer devant les autres Consuls et en inclinant la tête. Il m'a semblé plus jaune et plus souffrant que la dernière fois que je l'avais vu, sans qu'il y eût d'ailleurs rien de changé dans sa physionomie toujours souriante, dans sa voix profonde et voilée, dans le rire nerveux et contenu dont il entrecoupe ses propos. L'envoyé anglais avait présenté un grand nombre d'officiers, bien qu'il paraisse que lord Witworth soit plus rigoureux pour ses listes de présentation que ne le sont habituellement les ambassadeurs anglais : pourvu qu'un de leurs nationaux soit riche, ces diplomates le trouvent « présentable ». En dînant au Cercle de l'*hôtel du Commerce*, à la suite de l'audience, je me suis trouvé au milieu d'une foule de jeunes Anglais qui n'avaient pas réussi à se faire présenter ; ils se sont enquis avec un vif intérêt des incidents de la cérémonie.

L'envie me prit ensuite d'entrer à Frascati, qui touche le Cercle. Les salles étaient presque désertes : dans cette saison, Frascati est un simple café qui ne reçoit son public que fort tard, après la sortie des théâtres. En été, l'établissement ne doit pas être sans agrément ; placé au coin du boulevard et de la rue de la Loi, il a un grand jardin, une haute et longue terrasse dominant le boulevard ; les jardins sont alors illuminés, on tire des feux d'artifice, on fait de la musique, les gens de plaisir affluent ; c'est une sorte de *Vauxhall*, où l'on paye trois livres d'entrée.

Frascati n'offrant aucun intérêt, j'eus l'idée de finir ma soirée au *Théâtre Montansier*, à l'extrémité nord du Pa-

lais-Royal. Ma préférence pour les grandes scènes m'avait fait négliger jusqu'à ce jour « l'entrée libre » que je dois à l'ami Foignet, un des directeurs. Le plaisir que m'a fait l'acteur *Brunet* (1) dans *Cadet Roussel barbier* me ramènera souvent de ce côté. Brunet est un des plus heureux talents comiques que je connaisse : d'un naturel parfait, d'une vivacité et d'une naïveté rares, sans tomber dans la charge exagérée. La mise en scène de cette pochade avait un cachet de réalité et de simplicité élégante qui dénote, de la part de la direction, un savoir-faire que je ne m'attendais pas à constater dans un théâtre secondaire. L'action se déroule aux Halles et n'est qu'une « farce », mais amusante, spirituelle, peignant les mœurs des portefaix et des revendeuses qui hantent ces parages. Les allures de ces femmes, représentées avec un réalisme très vivant, mais sans inconvenance, m'a fait comprendre comment cette variété féminine a pu prendre de l'importance durant la Révolution, et avait alors, dans Paris, une influence analogue à celle qu'acceptaient bénévolement, sur la scène, les lourdauds de la Halle. En regardant se démener tout ce populaire de convention, je me disais que j'aurais plaisir à voir la troupe Montansier représenter la bande des détracteurs, mâles et femelles, de Mme de Staël et de son roman *Delphine*. Les femmes de *Cadet Roussel* feraient à merveille les bas bleus envenimés, et les portefaix, les critiques qui, marchant à leur remorque, déchirent à belles dents livre et auteur; la langue des Halles ne serait même pas déplacée dans ce pastiche. Peut-être croyez-vous que je charge les couleurs? Je

(1) Brunet (Jean-Joseph-Mira) (1766-1853), camarade d'école de Talma, à *Montansier* depuis 1795; plus tard aux *Variétés* jusqu'en 1830. *Cadet Roussel barbier à la fontaine des Innocents*, folie en prose par Aude et Mira, dit Brunet.

vous ai déjà parlé des sorties des journaux contre *Delphine*. Voici quelques échantillons du style de La Harpe, pris dans le dernier numéro du *Mercure*. Le souvenir des services que le vieux pécheur a rendus aux lettres fait que ses palinodies actuelles irritent; son émule, le rédacteur des *Débats* (Geoffroy), ne mérite pas cet honneur.

La Harpe dénie à Mme de Staël même le caractère de « femme passionnée »; à l'entendre, toute sa chaleur est hypocrisie. « Regardez-les, dit-il ironiquement en visant la personne même de l'écrivain, ces femmes sont grandes, grosses, grasses, fortes: leur figure est enluminée de trop de santé... Ces femmes sont tout bonnement des *égoïstes exaltées*, caractère né dans le siècle dernier... Autrefois, on appelait *commères* ces femmes insupportables qui veulent toujours dominer la conversation. » Des allusions, le critique passe aux coups directs : « Une femme tendre n'a jamais qu'un amant : mais les femmes passionnées sont sujettes à recommencer », et il ajoute : « J'en suis désespéré, pour les dames qui font aujourd'hui des romans: mais elles ont moins de pudeur que les hommes qui en ont fait »; plus loin : « Si le nom de l'auteur n'eût pas été connu, on ne l'aurait certainement pas attribué à une femme qui, *quoique née dans la finance*, doit savoir ce qui se passe dans la haute société... Que Mme de Staël calomnie la religion, c'est son métier; mais lorsqu'elle peint une prise d'habit, qu'elle peigne du moins avec vérité le matériel de la cérémonie... Il est permis à Mme de Staël de n'avoir point de patrie: elle n'a jamais eu de patrie que par illusion. »

L'héroïne est aussi malmenée que l'auteur : « Delphine trouve très mauvais que Mathilde amène un confesseur à sa mère, quoiqu'elle en ait véritablement besoin : le prêtre est renvoyé, et Delphine monte à califourchon sur

le sublime pour conduire au ciel l'âme un peu noire de Mme de Vernon... Delphine a trouvé très indécent qu'un mari s'emporte en voyant sa moitié dans les bras d'un tiers... Il devient indispensable que Delphine perde encore connaissance pour éviter un sacrilège et qu'elle tombe malade pour sauver le matériel de sa vertu... Delphine est déiste, et rien n'est si plaisant que sa manière de vivre avec son Être suprême; c'est le plus drôle de ménage qu'on ait jamais rencontré ! »

Le parti pris et l'injustice des attaques contre Mme de Staël me font regretter davantage d'avoir manqué de connaître personnellement cette femme supérieure. Dans mon dernier voyage en Suisse, j'ai eu la mauvaise chance de ne pas la rencontrer à Coppet, chez son père, et pendant mes précédents séjours à Paris, je n'ai pas su profiter de plusieurs occasions d'être présenté chez elle (1).

(1) Vers la fin de 1803, Reichardt eut occasion de voir Mme de Staël à Berlin. Il intercala alors le portrait suivant, au cours de l'impression d'un second tirage de ses lettres :

Mme de Staël est de taille moyenne; grande plutôt que petite, forte sans embonpoint; sa gorge est haute et bien développée. Sa tête d'un beau galbe est couverte d'une abondante chevelure noire qui, suivant la mode actuelle, descend trop sur un front que l'on aimerait à voir entièrement, chez une personne aussi remarquable. A la façon dont il se détache des tempes et se relie par une courbe élégante à la racine du nez, on juge qu'il est d'un beau contour. Ses yeux pleins de vivacité et d'esprit, dominés par des sourcils noirs assez épais, mais bien dessinés, sont ombragés de longs cils; tantôt ils expriment la plus aimable bienveillance, tantôt ils étincellent sous le coup du mécontentement. Le nez assez proéminent, légèrement relevé par le bout, est d'un profil hardi. La lèvre supérieure avance naturellement; lorsque Mme de Staël parle, les dents du haut dépassent sensiblement la mâchoire inférieure; avec son élocution rapide, il est parfois difficile de saisir chacune de ses paroles — c'est un Allemand qui parle; — quant aux dents, elles sont larges et écartées. Le menton est énergique et très bien formé Son teint brun, marqué de traces de petite vérole, est généralement dissimulé sous une couche de rouge qui ressort d'autant plus, que la coiffure et le costume sont habituellement noirs ou bleu de ciel. La tête

Lalande, toujours indépendant, ne fait nulle difficulté de parler du « beau roman de Mme de Staël ». Il le vante ouvertement : il y a même puisé l'idée d'un *projet civique*, que publient les journaux.

Une des thèses du roman est que « les hommes doivent savoir braver l'opinion ». Partant de là, Lalande attaque le préjugé du duel, abominable résultat de la tyrannie de l'opinion, inconnue aux Grecs et aux Romains, qui n'a pu naître que dans les siècles d'ignorance et de barbarie, où l'on ne connaissait que la force brutale. Il lui paraît étrange qu'une question d'adresse ait pu devenir une question d'honneur. A son avis, le provocateur poussé par la conscience de sa force ou de sa dextérité commet

repose solidement sur un col un peu court qui se soude à une nuque heureusement modelée. L'ensemble de sa personne donne l'impression d'une nature vigoureuse, animée, plus virile que féminine.

« Son esprit se distingue par l'énergie et la vivacité qui caractérisent sa physionomie. Mme de Staël sait animer pendant des heures ces grandes réunions au milieu desquelles elle se plaît, de même qu'elle soutient de la façon la plus attrayante un entretien avec un savant, un poète, un artiste, un homme du monde. Son langage abondant et facile est l'écho direct de sa pensée ; jamais elle ne cherche le mot, elle emploie l'expression telle qu'elle se présente. Souvent elle vous dit en face, avec le ton souriant et railleur de la grande dame, des choses dont la forme vive et excessive blesserait si elle ne savait les atténuer immédiatement par un mot gracieux. Lorsque sa vivacité passionnée paraît avoir offensé, elle se prête facilement à avouer son tort.

« Elle adore la discussion et la fait porter particulièrement sur l'amour platonique, sur le protestantisme, sur le progrès et la diffusion des lumières et du goût en matière d'art et de science. Elle creuse volontiers les systèmes philosophiques et se montre curieuse des côtés originaux de notre littérature ; mais elle m'a semblé plus disposée à comparer les résultats de ses recherches avec ses opinions personnelles, qu'à s'identifier avec l'objet de ses études. Aussi je crois que nos littérateurs se convaincront que Mme de Staël ne saurait les apprécier complètement. Son esprit est trop indépendant pour se laisser dominer par un poète ou par un philosophe et se livrer naïvement à l'influence du génie. Elle pourra savoir beaucoup de choses sur l'Allemagne ; je doute qu'elle apprenne à connaître à fond Gœthe et Fichte. »

une lâcheté. Le préjugé du duel dominant surtout dans l'armée, à tel point que le militaire qui refuse de se battre conformément à la loi est obligé de quitter son corps. Lalande propose qu'un certain nombre d'officiers, d'une bravoure incontestée, forment une société à la tête de laquelle devraient se placer les généraux les plus renommés. Ainsi constituée, la société demanderait au gouvernement de faire pendre sans rémission tout provocateur qui aurait eu le dessus dans un duel. « Cette rigueur, conclut Lalande, sauvera beaucoup de sujets utiles. Elle fera honneur aux officiers, à la France et au dix-neuvième siècle. Je ne suis pas militaire, mais je n'ai jamais craint le danger ni la mort; on me dira cependant que je suis un lâche : mais je sais braver l'opinion, quand elle est aussi funeste, aussi extravagante et aussi horrible. » Mon cher astronome a mille fois raison; mais je me demande si, par le temps qui court, il convertira beaucoup de traîneurs de sabre.

Il se poursuit dans les journaux une guerre animée entre les admirateurs de la belle Mlle George Weimer et les partisans de la laide Mlle Duchénois, élève du poète Legouvé (1). Les deux actrices ont débuté à peu près en même temps: Mlle Duchénois s'est fait pardonner sa figure par le charme de son organe et par son expression dans le sentiment: Mlle George a séduit par sa beauté, son port vraiment tragique, son jeu digne d'une héroïne. Le seul grief que formule contre elle le *Courrier des théâtres* est de trop imiter Mlle Raucourt. On ne peut contester néanmoins que la jeune tragédienne montre chaque jour plus d'originalité. Un de ses partisans fait à ce propos une proposition plaisante : que le *Courrier des théâtres*

(1) Legouvé, l'auteur du *Mérite des femmes*, alors professeur suppléant de poésie latine au Collège de France, suppléait Delille.

veuille bien prier son ami Legouvé de jouer en personne un rôle de princesse ; on jugera si Mlle Duchénois ne se modèle pas trop, elle aussi, sur son professeur. Les tenants de Mlle Duchénois redoutent que les grands rôles ne soient accaparés par sa rivale et qu'elle ne se voie confinée dans la catégorie des princesses sentimentales. Comment concilier son visage avec les compliments que la Muse française prodigue à ces tendres beautés?

Je viens de voir Mlle George dans *Cinna :* décidément elle est faite pour le grand tragique ; il est impossible de rendre avec plus de hauteur, de fierté, de dignité, les scènes héroïques, suivant l'esprit de l'art dramatique français. Talma ne m'a pas satisfait ; si ses attitudes savantes ont été belles comme toujours, sa déclamation m'a paru inégale : tantôt monotone, tantôt tombant brusquement du cri au murmure. Sa voix manque de souplesse, ou bien son oreille n'est pas juste. Il n'a pas trouvé les intonations qui marquent la différence entre l'interrogation et l'exclamation. Souvent il dira de longs passages sur le ton rapide et simple de la comédie ; en d'autres moments, il laissera tomber sa voix, contrairement à l'intention évidente de l'auteur, afin de se ménager le moyen de finir sa tirade par un éclat, accompagné de gestes violents, bras levés, mains frappées l'une contre l'autre. Ce charlatanisme, qui est une insulte au génie de Corneille, est imité par les acteurs médiocres et provoque à coup sûr les applaudissements d'un public peu cultivé. L'ancien parterre des Français aurait vertement réprimé ces écarts.

La seule tradition scénique que l'on ait bien conservée est l'art de grouper les scènes de frayeur, de désespoir, d'étonnement, de confusion. Plusieurs de ces tableaux ont été réussis à la représentation de *Cinna*. Mais un

usage dont il m'est impossible de trouver trace dans mes souvenirs de l'ancienne Comédie-Française, est la mode de déclamer les monologues, du commencement à la fin, en restant planté en face du public. On comprend que de belles actrices affectionnent une attitude favorable, grâce à la rampe, à leurs charmes et à leurs toilettes. Talma et ses camarades, qui en font tous autant, ne sauraient invoquer ce prétexte.

Les *Rivaux d'eux-mêmes* (1), agréable comédie qui a suivi *Cinna*, a mis en relief le talent de Mme Devienne (2); elle m'a rappelé, comme soubrette, l'excellente Contat. Armand (3), qui jusqu'à présent m'avait fait l'effet d'un jeune « avantageux » allemand, m'a plu cette fois, sous l'uniforme d'un officier pétulant et folâtre. Michot (4) s'est acquitté avec beaucoup de grâce et de naturel de son petit rôle d'hôtelier.

A Feydeau, on a donné dans la même soirée : *Michel-Ange*, *Maison à vendre* et la *Mélomanie*; c'est ce que l'on peut appeler un programme bien fourni. Dans la dernière de ces opérettes, Chenard, la basse, a particulièrement bien chanté et bien joué. On peut regretter que le libret-

(1) Comédie en un acte par Pigault-Lebrun, donnée pour la première fois, en 1798, au *Théâtre de la Cité*, fermé temporairement en 1803.

(2) Mlle Devienne, une des meilleures soubrettes qui aient paru au théâtre, avait débuté en 1785, dans le rôle de *Dorine* de *Tartufe*. Née à Lyon en 1763, son nom de famille était Thévenin (Jeanne-Françoise); a pris sa retraite en 1813.

(3) D'une figure agréable et d'une taille avantageuse, Armand remplissait avec intelligence, malgré une prononciation ingrate, les rôles de *petits-maîtres*, et doublait Fleury.

(4) Michot (Antoine) avait débuté en 1786 aux *Variétés amusantes*. En 1799, lors de la réorganisation du *Théâtre de la République*, qui prit le nom de *Théâtre-Français*, il devint sociétaire. Il avait une fortune considérable en se retirant du théâtre : le 24 février 1821, il joua pour la dernière fois dans le *Bourgeois gentilhomme*.

tiste n'ait pas tiré meilleur parti du caractère d'un « fou de musique »... Il me semble qu'il eût été facile de personnifier et de persifler, par la même occasion, toutes ces musiques à la mode qui naissent et disparaissent, sans que l'on sache pourquoi.

J'aime de plus en plus ce théâtre Feydeau, et je commence à désirer impatiemment que sa direction me propose un libretto d'inspiration *gaie*. Je m'en tiens à ce genre, parce que c'est lui qui réussit particulièrement sur cette scène. L'opéra-comique s'y est maintenu, à travers les tourmentes, et s'y est même sensiblement perfectionné; ce qui prouve qu'il est approprié au goût de la « nation chansonnière ». Voltaire et les poètes ses contemporains s'irritaient déjà de la popularité croissante de l'opéra-comique. S'il leur était donné de constater que les librettistes ont une tendance à composer leurs pièces en vue de l'effet musical, beaucoup plus d'après les règles de la comédie, et que, précisément pour ce motif, leurs œuvres plaisent davantage, les vieux ennemis de l'opéra-comique ne manqueraient pas de désespérer du bon sens et du goût de leurs compatriotes. Voltaire ne s'est pas fait faute de les mettre souvent en doute. — Il est incontestable que les Français ont dépassé les Italiens dans cette voie. Si leurs librettistes continuent, comme on semble le faire à Feydeau, à s'entendre avec les compositeurs et les chanteurs, afin de combiner leurs effets, ils arriveront certainement, sinon à la perfection, du moins à une supériorité évidente. Mais, avec un public très sensible à ce qui flatte les sens et, de plus, ultra-raisonneur, ce n'est pas sans peine que les auteurs français parviennent, en négligeant les détails dramatiques, à concentrer leur effort sur les effets des duos, des trios et des morceaux d'ensemble. Ils n'ont pas l'in-

dépendance qui est le privilège du librettiste italien, lequel ne se préoccupe ni de charpenter solidement sa pièce, ni d'esquisser nettement ses caractères. Pourvu qu'il amène sur la scène un certain nombre de personnages chantant des airs agréables, comiques ou brillants, son public est satisfait, sans chercher le « pourquoi » et le « comment » ; son oreille est bercée, la trame dramatique l'inquiète médiocrement. Le compositeur italien a la même liberté que le librettiste : il peut varier, suivant son génie ou son caprice, ses couleurs et ses nuances, prodiguer ses mélodies pour certaines parties de son travail, les ménager pour d'autres ; tout cela est accepté, à la condition que la partition soit brillante et mélodique. Et comme des auditeurs infiniment sensibles aux jouissances de l'oreille, ne peuvent s'en rassasier, ils accueillent avec plaisir les cadences, les trilles, les vocalises de toutes sortes dont les chanteurs se plaisent à surcharger les thèmes. Le compositeur, visant au succès et non à la perfection artistique, ne saurait en vouloir au chanteur qui ajoute à son œuvre des enjolivements si favorablement accueillis.

Même dans cette spécialité de la vocalise, les artistes de Feydeau ont fait de tels progrès qu'ils surpassent les bouffes italiens qui se produisent à Paris. Dans plusieurs concerts, j'ai entendu quelques Italiens non dépourvus de talent ; je citerai le jeune compositeur Blangini (1) et sa

(3) Blangini (J.-M.-Félix), né à Turin en 1781, compositeur élégant et gracieux, a écrit trente opéras-comiques dont le premier en date, la *Fausse Duègne*, commencé par Della Maria, fut représenté, en 1802, à Feydeau. Il dut d'abord sa vogue aux romances qu'il chantait à ses matinées musicales de la rue Basse du Rempart ; toutes les femmes à la mode voulurent avoir Blangini pour professeur. Sa renommée a fini avec la Révolution de Juillet. — L'aînée de ses deux sœurs, violoniste et maîtresse de chant, a été attachée, en 1806, à la reine de Bavière.

sœur; mais l'un et l'autre ont trop peu de voix pour affronter la scène. Blangini passe pour bon professeur de chant; on dit qu'il a écrit de jolies partitions pour Feydeau: jusqu'à présent je n'ai pas été à même d'en juger.

XIX

11 janvier 1803.

La nouvelle de la mort, à Saint-Domingue, du général Leclerc (1), beau-frère du Premier Consul, met en deuil la cour et le monde officiel. Bonaparte avait informé les légations étrangères qu'il recevrait hier, à midi, leurs condoléances; le corps diplomatique au complet s'est présenté en grand deuil, à l'heure indiquée. Le premier Consul s'est montré aussi aimable et souriant que d'habitude; il ne semble pas très affecté de cette mort. On prétend, il est vrai, que Leclerc, personnage rude et brutal, ne ménageait guère plus son beau-frère que les autres; l'expédition de Saint-Domingue a servi de prétexte pour l'éloigner. Arrivé là-bas, il a si mal conduit les affaires, qu'il laisse la colonie dans une situation des plus critiques. En revanche, il paraît avoir fort bien gouverné ses intérêts particuliers pendant un commandement très court : sa veuve passe pour devenir la personne la plus riche de la famille; l'opulente succession du général, qu'elle n'avait suivi qu'à contre-cœur, dit-on, la consolera vite.

Mme Bonaparte, qui a reçu de son côté les condo-

(1) Le général Leclerc mourut le 2 novembre 1802.

léances officielles, entourée de six dames en grand deuil, avait l'air plus affligée que son mari.

Les journaux ont fait savoir que Bonaparte a fixé à dix jours le temps de deuil; c'était, sous l'ancien régime, la durée du deuil d'un beau-frère du Roi. Les fonctionnaires porteront le crêpe au bras.

Hier, chez le conseiller d'État Regnault de Saint-Jean d'Angely, j'ai déjà trouvé une nombreuse réunion portant le deuil. La demande d'une dame de l'assistance, qui me pria de l'accompagner à l'assemblée de Mme Récamier, m'a procuré une chance inattendue de revoir le général Moreau dans des conditions particulièrement intéressantes. En entrant, je l'aperçus au milieu d'un groupe d'officiers supérieurs autrichiens qui avaient combattu contre lui, à la dernière guerre. Parmi eux, je reconnus un de mes amis, et je m'empressai de me glisser auprès de lui, heureux d'entendre l'illustre homme de guerre parler de ses campagnes. Les Autrichiens l'ont amené à s'expliquer sur divers épisodes des dernières opérations et ont provoqué des réponses impartiales, dictées par la modestie réelle d'un général qui a la conscience de sa valeur sans déprécier ses adversaires. Elles révélaient un esprit calme, sûr de lui, observant avec précision, faisant la part du hasard, mais se tenant prêt à tirer parti des moindres fautes de l'ennemi. On saisissait dans cette conversation, poursuivie sur le ton le plus naturel, la pensée initiale des combinaisons de Moreau et la raison de ses succès. Quelques détails anecdotiques échappés au soldat plein d'humanité m'ont expliqué comment l'homme qui a dû porter le fer et le feu dans des pays étrangers, qui a eu sous ses ordres les généraux les plus durs et les plus rapaces, a réussi à se concilier le respect et l'affection des populations envahies. Je me suis aussi rendu

compte des difficultés que rencontre le général en chef le mieux intentionné pour maintenir la discipline; j'ai compris qu'il peut être contraint de fermer les yeux sur des méfaits qu'il condamne implicitement par sa bienveillance et son désintéressement personnels. A cet égard, amis et ennemis rendent justice à Moreau.

Au moment où je quittais le cercle formé depuis plus d'une heure autour du général pour passer dans le salon de danse, je vis que l'on s'y étouffait, afin d'admirer une danseuse exécutant une gavotte : c'était Mme Moreau qui attirait les regards. Elle est, en effet, une des plus séduisantes danseuses de Paris, et ce n'est pas peu dire, car on danse dans le grand monde avec une perfection et une grâce qui éclipsent le savoir-faire des danseurs de profession. Mme Moreau n'a pas ce seul mérite : elle compte au nombre des quelques pianistes parisiennes qui rivalisent avec les artistes, et ne s'en tient pas à la musique à la mode — compositions brillantes ou humoristiques de Clémenti et de Steibelt (1). — Elle joue les œuvres de Mozart, encore peu appréciées ici; elle pince très agréablement de la harpe et frappe avec beaucoup de verve le tambourin soit en dansant, soit en accompagnant le piano. Heureusement douée de tous les petits talents qui embellissent la femme, elle dessine, peint à l'huile et brode comme une fée. Sa conversation est spirituelle, et ses manières sont gracieuses. Des toilettes du meilleur goût

(1) Compositeurs et pianistes renommés. Clémenti, né à Rome en 1752, mort en Angleterre le 10 mars 1832. Ses sonates de piano, qu'il composa en partie à Paris en 1780, 1784 et 1802, sont restées célèbres. Steibelt (Daniel), né à Berlin vers 1760, vint à Paris fort jeune; il y composa un opéra, *Roméo et Juliette*, qui fut représenté au Théâtre Feydeau en septembre 1793; il donna aussi à l'Opéra un intermède pour le retour de Napoléon après la campagne d'Austerlitz. Il est mort à Saint-Pétersbourg en 1823.

rehaussent un ensemble de qualités qui font de Mme Moreau une des personnes remarquables de la société.

Un beau petit garçon, portrait vivant du père, est le bonheur du ménage. Il faut voir Moreau, sautillant autour de la charmante mère avec l'enfant sur les bras. Gérard devrait les peindre ainsi, l'imposante grand'mère, Mme Hulot, à l'arrière-plan. Il a déjà fait le portrait grandeur naturelle du général; c'est une toile d'une vérité et d'une simplicité extraordinaires. J'ai eu la très grande satisfaction de la contempler à loisir, au-dessus de la glace de la cheminée dans la chambre de Mme Moreau, étant assis moi-même à côté de l'original en personne.

La maison de ville (1) de Moreau est sur un grand pied et fort bien disposée à l'intérieur. Sa table est excellente; j'ai remarqué chez lui moins de raffinement pour les vins que dans d'autres maisons opulentes. Sa façon de recevoir ses invités est aussi moins apprêtée et plus cordiale; plein de prévenance pour chacun, il s'ingénie à être agréable à tous. Cet hiver, il reçoit plus souvent que de coutume, mais toujours un monde choisi et peu nombreux.

Bien qu'il soit le général le plus en renom, le plus populaire, et que les occasions de s'enrichir ne lui aient pas manqué, il est loin d'être un des plus riches; *Le.... M.... La...*, ont su amasser une autre fortune. On affirme que, s'il n'avait pas suivi les avis de quelques amis qui prévoyaient quelle serait sa situation après la paix, il lui eût été impossible de soutenir son rang et de vivre comme il le fait. Les généraux en chef recevaient six millions par campagne; quatre millions restaient disponibles entre les mains de Moreau, à l'issue de la dernière guerre. On lui

(1) L'hôtel qu'habitait Moreau a été démoli lors de la construction du boulevard Malesherbes.

conseilla d'en disposer à son gré, ce qui pouvait se faire sans déshonneur, étant donnés les usages. Avec son désintéressement habituel, il distribua deux millions aux officiers de son état-major; les deux restants ont constitué sa fortune.

Puissent ses amis et ses partisans le laisser jouir d'un sort paisible qui lui plaît et ne pas s'évertuer à l'opposer sans cesse au « Maître »! Puissent-ils s'abstenir de rappeler perpétuellement sa gloire avec l'intention maligne de rabaisser le mérite d'un autre, et ne plus faire de vœux pour le voir élevé à un pouvoir dont l'exercice ne serait ni dans son caractère ni dans ses aptitudes! Un observateur impartial, étranger aux factions et libre de préjugés, n'ayant en vue que le bien de l'État et le choix de l'homme capable de conduire les affaires, ne saurait se représenter Moreau, avec son sens simple et droit, son caractère réservé, aux prises avec les complications et les dangers infinis de la situation. A une époque où la Constitution et la forme même du gouvernement sont encore discutées; lorsqu'une longue période d'anarchie sanglante et de guerres sauvages a jeté la masse populaire dans une licence universelle, la main hardie d'un maître et sa volonté de fer sont indispensables pour rétablir la consistance et la stabilité; ce peuple ne peut obéir qu'à un homme tout-puissant. Et quelle habileté, quelle vigueur ne faut-il pas à cet homme pour se maintenir et se faire suivre par la nation! Moreau ne doit désirer qu'une chose : rester un grand homme de guerre.

Mes sympathies m'induisent à des considérations qui m'éloignent de ma chronique ordinaire; j'y reviens.

J'ai assisté aujourd'hui à ce que l'on pourrait appeler la « séance d'enterrement » de l'Institut national. Le gouvernement, qui fait disparaître toutes les formes révo-

lutionnaires, va supprimer l'Institut national et rétablir les quatre anciennes Académies. La séance générale, qui vient d'avoir lieu, n'aurait pas été de nature à susciter des regrets, si l'on ne savait d'autre part combien l'Institut a rendu de services réels à la science. La réunion s'est tenue dans une salle du Louvre, bien éclairée, décorée de statues d'hommes d'État et de savants illustres. Elle s'est ouverte par la lecture du rapport sur le prix à décerner à « l'étude de l'antiquité » ; le lauréat a reçu sa médaille des mains du président, et s'est ensuite assis à une place d'honneur, devant le rapporteur Sicard. Les lectures, qui ont suivi, ont été faites sur le ton monotone et indistinct que les savants semblent avoir adopté afin de se rendre inintelligibles à leur auditoire.

C'est avec plaisir, je le confesse, que j'ai échangé leurs doctes harangues contre les facéties de Brunet, au Théâtre Montansier. Il s'est montré fort plaisant dans *Jocrisse changé de condition* (1), en interprétant avec une naïveté et une grâce charmantes le rôle d'un domestique, aussi dévoué que maladroit. Dans *Vadé, ou les Amours de la halle* (2), son jeu a eu plus de vivacité, mais il a trop « chargé ». Ce qui m'a de nouveau surpris et particulièment intéressé à cette représentation, c'est l'entrain et la verve avec lesquels les acteurs improvisent au pied levé des scènes entières, se donnant la réplique aussi rapidement que s'ils récitaient un texte appris. Ces improvisations, bouffonnes mais réellement comiques, m'ont rappelé les joyeusetés de *Kasperl* (3), à son théâtre de Vienne.

(1) *Jocrisse changé de condition*, comédie en deux actes et en prose, par Dorvigny, an III (1795).

(2) Titre exact : *Les amours de la Halle*, vaudeville poissard en un acte, par Hanrion et Moreau, an XI (1803).

(3) *Jocrisse*, ou mieux *Calino* viennois, qui amuse par la bêtise de ses observations et surtout la naïveté de ses questions. Ce type,

Toute grande ville devrait avoir une scène spéciale pour le bouffon populaire; les scènes consacrées à la comédie noble et aux autres genres relevés ne seraient plus contraintes de faire, en vue de la recette, des incursions regrettables dans la « farce ». Mais il faudrait que, de leur côté, les petits théâtres ne cherchassent point à dépasser les limites du burlesque. Avec *Kasperl* et *Jocrisse*, chacun dans son domaine, on arriverait à personnifier d'une façon amusante et exacte le caractère respectif de l'Autrichien et du Français.

Un autre petit théâtre du boulevard met en scène, sous le titre : *Mme Angot* (1), un type féminin du même comique bas. Il est question d'une marchande de poisson enrichie, ridiculisée de mille manières. Cette opulente poissarde est d'une race toute parisienne qui a sa physionomie propre et son idiome spécial. Il faudrait être initié aux mystères de cette langue, pour bien apprécier le piquant des incarnations de Mme Angot. Mais l'apparition de l'héroïne est une parodie si vraie des façons d'être des « nouveaux riches », que l'exhibition de la harengère, vêtue de soie et de mousseline, couverte de point de Bruxelles, trônant sur de riches sofas, montant dans son magnifique carrosse, constitue à elle seule un spectacle divertissant. Je n'ai fait encore qu'entrevoir cette matrone : comme elle se montre quotidiennement au public, — on a donné jusqu'à cinquante fois de suite quelques-unes des pièces

encore très populaire aujourd'hui, a été créé par l'acteur Laroche (d'origine française), sur la petite scène d'un faubourg de Vienne, qui prit vers 1784 le nom de *Kasperltheater*. Le talent de l'artiste eut une telle vogue que l'empereur Joseph II alla un soir l'applaudir, suivi de toute sa cour (le 14 février 1786), dans la pièce *Der Schusterfeiarabend* (*le Repos, ou les Loisirs du Savetier*).

(1) *Mme Angot au Malabar, ou la nouvelle Veuve*, mélo-tragi-parade en trois actes, 8 brumaire an XI (1803), à la Porte-Saint-Martin.

dont elle est le sujet, — je compte faire ample connaissance avec elle.

Je parlais tantôt du danger pour les petits théâtres à sortir de leur spécialité; on a la preuve des inconvénients que je signale dans ce qui se passe au *Vaudeville*. Ce théâtre vise, depuis quelque temps, au sentiment et au sérieux; il ne réussit qu'à perdre sa réputation de gaieté. Il accepte, entre autres, des pièces en plusieurs actes qui ont la prétention d'établir une sorte de juridiction littéraire. On introduit dans un texte plus ou moins traînant, des duos, des ariettes, des trios, dont les airs tirés de grands opéras n'ont aucun cachet du vaudeville national. Ces emprunts sont d'autant plus fâcheux, que le véritable vaudeville ne peut prospérer qu'en s'inspirant du caractère jovial de la « nation chansonnière », ce qui veut dire tout autre chose que « nation chantante », comme le sont les Italiens.

A l'occasion d'anniversaires de naissance d'auteurs célèbres, le *Vaudeville* s'est donc mis à produire sur la scène les illustrations littéraires et fait fabriquer d'ennuyeuses pièces où l'on délaye à satiété des anecdotes qui plairaient, contées en vingt mots. On donne une teinte sentimentale à ce canevas, on y mêle des couplets soporifiques, et la besogne est bâclée! C'est la recette mise en pratique pour *la Chambre de Molière* (1). La scène est aux Halles, dans la chambre où le grand comique est né. Au début, les auteurs affectent de s'excuser humblement d'oser produire «le père de la comédie » sur une modeste scène; ils font chanter :

Du Vaudeville humbles enfants,
Pourrions-nous, sans fâcher Thalie,

(1) *Divertissement* en un acte pour l'anniversaire de la naissance de Molière, par Barré Radet et Desfontaines (8 janvier 1803) : n'a pas été imprimé.

En public adresser nos chants
Au père de la Comédie?
Pour le fêter, nous n'avons pas
Un assez sublime langage :
Ce n'est qu'entre nous et tout bas,
Que nous devons lui rendre hommage.

Et ils appellent cela du vaudeville, et ils veulent que cela se chante gaiement! Ils devraient demander pardon à genoux d'ignorer que Molière voulait avant tout divertir son public. D'autres théâtres ont été mieux avisés en célébrant son anniversaire par la reprise de quelques-unes de ses farces les plus corsées, agrémentées d'incidents burlesques, improvisés pour la circonstance, qui font rire le parterre et les loges. Au lieu de s'ériger en juges du Parnasse, en « vengeurs du goût et de la raison », comme le dit effrontément un de leurs compères du journalisme, les versificateurs du *Vaudeville* feraient mieux de recueillir les chansons populaires qui s'attaquent aux travers ou aux méfaits de la bourgeoisie, de donner une façon à ces produits naïfs, mais piquants, de la muse des rues, et de les encadrer dans une intrigue joyeuse. L'humilité de ces faux vaudevillistes paraît n'être que grimace; en distribuant des éloges à tort et à travers, ils comptent évidemment recevoir la monnaie de leur pièce dans les journaux et sur la scène. Je ne m'explique que par ce motif des couplets comme celui où les acteurs Molé et Fleury sont honorés d'un mauvais calembour :

Parmi les beaux arbres d'un bocage
A Thalie à jamais consacré,
Un surtout, s'élevait davantage,
Par le temps conservé, révéré.
Il périt! mais le sort nous en laisse
Quelques-uns dont l'ombrage est chéri :
Au milieu de ceux de cette espèce,
Il en est un toujours *fleuri!!*

Je ne parle pas de l'étrange prosodie de cette élucubration. Si j'ajoute que je n'ai remarqué qu'un seul *couplet* en *rondeau*, assez heureux, faisant allusion aux principales comédies de Molière, je croirai en avoir dit assez d'une pièce de circonstance dont l'intrigue est nulle. Voici le couplet :

Dans la chambre où naquit Molière
Logerez-vous un Trissotin ?
Mettrez-vous un apothicaire ?
Recevrez-vous un médecin ?
Ils y trouveraient l'air malsain :
L'avare y serait en colère,
Le faux dévot y maigrirait,
Et pas un d'eux ne dormirait
Dans la chambre où naquit Molière !

XX

15 janvier 1803.

Il y a du bruit dans le clan des richards : quatre des plus fortes banques viennent de sauter. Carier, un des gros bonnets de la finance, s'est, dit-on, brûlé la cervelle ; Suin, autre millionnaire, est arrêté : Colon et Hainguerlot cherchent à s'accorder avec leurs créanciers, en offrant un dividende minime. La semaine dernière, on m'avait proposé de me présenter chez Hainguerlot, — sa femme passe pour fort intéressante (1), — afin de me montrer combien son luxe écrasait celui de Récamier. Je ne me suis pas soucié d'étendre mes relations de ce côté, et je me félicite de n'avoir pas fait la connaissance d'un homme dont la déconfiture me causerait des regrets. Il ne manque du reste pas de malins qui assurent que les manieurs d'argent sauront se tirer d'affaire.

Ces catastrophes sont immanquables : la plupart des

(1) Les Hainguerlot avaient à Neuilly, rive droite de la Seine, une fort belle habitation, entourée de jardins que l'on visitait à titre de curiosité locale. Madame, nommée par ses contemporains la *dixième Muse*, unissait infiniment d'esprit à une instruction variée et aux talents aimables qui embellissent la femme du monde. Dans les *Mémoires de Bausset*, elle est citée comme ayant composé un vaudeville plein de sensibilité, à l'occasion d'une fête improvisée à Plombières, en 1805, en l'honneur de Joséphine. Mmes Hainguerlot, Davilliers et autres le jouèrent avec toute la grâce possible.

financiers ont fait fortune comme fournisseurs des armées et du gouvernement; leurs bénéfices se réduisent aujourd'hui, mais leur luxe ne diminue pas. Sans doute, lorsqu'ils se sont une fois entendus avec les agents de l'administration, les sources de bénéfices se multiplient; mais en admettant qu'il n'y ait qu'un dixième de vrai dans ce que l'on dit de la manière dont les représentants du gouvernement, même des parents du Premier Consul, exploitent les fournisseurs, la protection octroyée en haut lieu doit leur coûter cher. Et jamais ils ne sont assurés de ne pas voir surgir des concurrents plus habiles ou plus audacieux. Pendant qu'ils luttent d'influence et de crédit, leurs femmes font assaut de dépenses. Au train dont vont les choses, les prophètes qui annoncent la chute, à jour fixe, d'un grand nombre de ces brillantes maisons peuvent ne pas se tromper.

Encore, si le gaspillage d'argent profitait à l'industrie et à l'art indigènes! Mais, en général, les dépenses portent sur des objets de fantaisie importés de l'étranger : produits de l'Inde et des manufactures anglaises, objets d'art venant d'Italie. On veut de « l'antique » à tout prix; les femmes ne portent que des camées, et les Italiens leur expédient des caisses de leurs imitations de pacotille. Les parvenues les achètent dix fois la valeur des antiques véritables dont la guerre a dépouillé l'Italie. J'aperçois souvent dans le monde le chevalier d'Azara (1), qui a passé sa vie à Rome, au milieu des trésors de l'antiquité. Il doit jeter des regards mélancoliques sur les gemmes qui ornaient jadis le front de ses belles amies romaines et qui brillent aujourd'hui sur le cou et

(1) Don Joseph-Nicolas, chevalier d'Azara, longtemps ambassadeur d'Espagne à Rome; mort à Paris en 1804, titulaire de l'ambassade en France; lettré, protecteur des savants et des artistes.

les épaules des « merveilleuses ». Il y a ici bon nombre de ces pauvres princesses italiennes déchues : de quel œil revoient-elles leurs bijoux d'antan ?

En fait de prodigalités, les hommes ne sont pas en reste. La prohibition des marchandises anglaises ne profite guère qu'aux contrebandiers et aux douaniers. Tout le monde a la passion des chevaux, des chiens, des voitures, des étoffes venant d'Angleterre ; un élégant serait honteux de se fournir ailleurs, et Bonaparte lui-même, envoie plusieurs fois par an des agents spéciaux chargés de remonter ses écuries et sa meute au delà du détroit. Vous devinez la contrebande qui se pratique sous le couvert de ces individus ayant une attache officielle !

Quelques fabriques françaises de création récente, principalement des manufactures d'armes et de porcelaine, bénéficient jusqu'à un certain point d'achats faits par les étrangers et par les « nouveaux riches ». Tout étranger en fonds ne quitte point Paris sans emporter une de ces belles armes ou des spécimens d'une porcelaine qui rivalise avec le Sèvres. Les hommes à la mode ont la manie d'orner leurs appartements de trophées ; ils ne reculent pas devant la dépense pour satisfaire leurs fantaisies, et payent plusieurs milliers de livres une paire de pistolets et un fusil d'un travail achevé. Ce goût des armes avait du reste été encouragé par le programme des anciennes fêtes républicaines. Tant qu'elles ont été maintenues au Champ de Mars, avec leur accompagnement de courses à pied, à cheval ou en char, on a distribué des armes comme prix aux vainqueurs. — Un de mes jeunes amis, le fils du banquier Tourton, a sa chambre tapissée de magnifiques fusils ainsi gagnés. — Au grand dépit des jeunes athlètes de ces joutes démocratiques, Bonaparte a supprimé les fêtes du Champ de Mars et a rétabli, dans

le jardin des Tuileries, les feux d'artifice, les illuminations, les concerts publics, conformément à l'ancien programme de la Saint-Louis. Il paraît s'intéresser aux fêtes publiques aussi peu que faisait autrefois la famille royale ; pour compléter la décoration, il se montre au balcon des Tuileries pendant un quart d'heure avec sa famille ; sa participation aux réjouissances se borne là. Beaucoup d'honnêtes gens ne sont pas plus curieux que lui de ces amusements, en sorte que les fêtes républicaines, auxquelles on aurait pu conserver un cachet esthétique, retombent dans la banalité et n'attirent qu'un public facilement contenté avec beaucoup de lampions et une grande dépense de poudre. — Vous remarquerez qu'une foule parquée dans un jardin, clos de toutes parts, est plus facile à surveiller qu'une multitude encombrant l'immense Champ de Mars, et au milieu de laquelle la famille du Premier Consul serait assurément moins en sûreté que sur son balcon. Le temps est loin où l'on comptait sur l'amour du peuple : la machine infernale et d'autres tentatives abominables ont montré ce que l'on est en droit de redouter des scélérats qui se dissimulent dans la masse. Je crois cependant que le Premier Consul pourrait imprimer aux fêtes un caractère plus élevé, sans compromettre sa sûreté ; mais il faudrait qu'il aimât les arts et comprît leur utilité intellectuelle et morale. Or le goût des arts ne se développe qu'à la condition de s'en occuper de bonne heure. Frédéric II avait été particulièrement favorisé à cet égard ; la jeunesse de Bonaparte a été triste et toute militaire. C'est surtout la musique que Frédéric a cultivée avec amour, jusque dans sa vieillesse, et c'est la musique que le Premier Consul semble avoir spécialement en antipathie. Il vient de réduire des deux tiers le budget de cent cinquante mille livres que le dévouement

de quelques artistes avait assuré au Conservatoire, pendant les plus mauvais jours, sans être retenu par la réflexion que l'excellent enseignement instrumental de l'institut musical pourrait avoir d'heureuses conséquences sur les musiques de l'armée. Cette réduction a un contre coup fâcheux même pour moi chétif! Gossec, qui veut bien garder bon souvenir de mes *Psaumes* et de ma *Passion italienne* (1), exécutés jadis au *Concert spirituel*, avait songé à faire entendre de nouveau quelques fragments de ces œuvres, au Conservatoire; la modicité des ressources dont il dispose l'eût obligé de limiter les chœurs à quatre voix; or vous savez que je n'admets que des masses vocales pour les chœurs. Employer un personnel insuffisant me semblerait aussi ridicule que de prétendre illuminer la place Saint-Pierre, à Rome, avec une lanterne sourde. J'ai donc renoncé à cette audition.

Au dernier concert du Conservatoire, on a joué convenablement l'ouverture de *Brennus* (2); moins bien, je dois le dire, que ne fait notre orchestre de l'Opéra, à Berlin.

J'ai parlé du perfectionnement dont seraient susceptibles les corps de musique militaire. Laissez-moi vous communiquer une réflexion qui se présente à mon esprit, chaque fois que j'entends de la musique militaire française. N'est-il pas singulier que l'époque d'exaltation républicaine et d'enthousiasme militaire, qui s'est proprolongée près de dix ans, soit restée presque stérile

(1) Reichardt a mis en musique, avec chœur et orchestre, sur la traduction de Mosès Mendelssohn, les psaumes 64, 65 et 165; il a écrit une *Passion* sur le texte italien de Métastase. Ces œuvres avaient été exécutées en 1785, à Londres, puis à Paris.

(2) *Brennus*, grand opéra de Reichardt, exécuté avec succès à Berlin, en octobre 1789; *Andromeda*, cité plus loin, opéra en deux actes, joué en janvier 1788, à Berlin. Les paroles des deux drames lyriques sont de Filistri di Caramondani, librettiste attitré de l'Opéra de Berlin, à l'époque.

pour la musique militaire et la poésie? La mélodie martiale de la *Marseillaise* avait semblé pleine de promesses : on en est resté à cet essai. Plus tard, on a écrit une foule de chants analogues, en les adaptant à des airs d'opéras, ou bien l'on a composé des ritournelles sur des vers froids et barbares. Tout cela a été chanté à la Convention, aux armées, sur les théâtres, et tout cela est oublié. Chénier et Méhul ont fait entendre parfois des accents vraiment guerriers ; ils n'ont pas d'imitateurs. Si l'ancien enthousiasme belliqueux et politique ne peut être mis en doute, que faut-il penser du génie poétique et musical de la nation?

La période d'excitation, qui aurait dû profiter aux beaux-arts, est finie ; public et gouvernement semblent ne plus s'en soucier.

Le gouvernement ne paye même pas régulièrement le montant des prix décernés aux expositions, ou bien, après avoir annoncé qu'il achèterait telle œuvre, comme la *Phèdre* de Guérin, il déclare qu'il n'en veut plus et la laisse à la disposition du peintre, mis dans l'impossibilité de profiter des occasions de vendre sa toile. Dans le public, les « nouveaux riches » qui seraient à même d'encourager les arts leur demeurent étrangers par leur éducation première et par leur goût exclusif des jouissances matérielles.

L'ancienne noblesse aimait les choses artistiques, mais ceux de ses représentants qui ont conservé ou retrouvé partie de leur fortune évitent de faire parler d'eux. On dirait qu'ils ne sont pas rassurés sur l'efficacité de la protection qui les couvre. Quelques-uns achètent, dit-on, sous des noms supposés, des terres dans les départements éloignés ; d'autres font une opposition sourde à la cour consulaire, qui voudrait les rallier. Quand leur oppo-

sition se manifeste ouvertement, on relègue au loin les imprudents, sous la surveillance des municipalités ou des préfets, surveillance autrement rigoureuse que celle qui pesait jadis pour la forme sur les personnages exilés par le Roi. C'est ce qui vient d'arriver à un duc de Laval-Montmorency et à un Choiseul (1), — pas Choiseul-Gouffier, trop habile et trop réservé pour s'exposer à pareille mésaventure.

Si les Parisiens ne songent plus aux beaux-arts, ils s'occupent fort en ce moment du froid. La température, qu'ils trouvent sévère, a chassé de Saint-Cloud la cour consulaire ; mais, après un bref séjour aux Tuileries, elle est retournée aux champs. Bonaparte ne se plaît pas en ville : la foule incessante, qui traverse le jardin, lui est désagréable : il ne peut faire un pas hors du palais sans être gêné dans ses mouvements; aussi ne sort-il qu'en voiture, avec une forte escorte; cette façon de prendre l'air doit l'agacer. D'habitude il va voir un membre de sa famille, Joseph le plus souvent. L'escorte suit la voiture jusque dans la cour de l'hôtel; on ferme la porte et personne n'est admis tant que dure la visite.

Les voitures des autres Consuls sont accompagnées par une simple garde d'honneur; on voit qu'il n'y a pas de précautions sérieuses à prendre à leur sujet. Du reste, ces dignitaires se montrent fréquemment à pied, lorsqu'ils ne sont pas en cérémonie. On assure que, chaque

(1) Adrien de Montmorency, qui avait fait partie de l'armée de Coblentz, rentra en France en 1801, mais il ne tarda pas à se compromettre, et Bonaparte le fit déporter, ainsi que le duc de Choiseul-Stainville. Le premier, à la mort de son père, devint duc de Laval-Montmorency et en 1814 ambassadeur à Madrid et pair de France. Le second fut aussi nommé pair de France et se signala par l'élévation de ses sentiments en refusant, dans le procès du maréchal Ney, de voter sur l'application de la peine.

matin, Cambacérès va, en se promenant, entendre la messe dans une église proche du Louvre, suivi d'un officier de service, quelquefois tout seul.

Le jardin des Tuileries se ferme à la nuit tombante, ce qui me prive de mes promenades favorites au clair de lune, sous les grands tilleuls. Dans l'après-midi, le jardin, surtout la terrasse des Feuillants, sont très fréquentés et très amusants à parcourir en flânant. Du côté du midi, sont de grands cafés et des restaurants devant lesquels on s'assoit pour inspecter les promeneurs. Comme au Palais-Royal, on prend place sur de petites chaises en paille ; il en faut deux à une élégante, l'une pour s'asseoir, l'autre pour poser les pieds, même pour s'allonger; quant aux élégants, il leur en faut trois ; la troisième, posée de biais, sert à s'accouder. Par les journées ensoleillées, avec de légères gelées, il y a foule ; les amateurs modestes de patinage se démènent sur les bassins, les virtuoses cherchent ailleurs un champ plus vaste.

En ma qualité d'Hyperboréen, je ne puis me croire en hiver ; je ne souffre du froid que dans les appartements. En général, les feux de cheminée, que l'on n'entretient même pas toute la journée, n'arrivent pas à les échauffer ; ce n'est que dans quelques maisons bien closes, où les cheminées sont constamment garnies de bois de bonnes essences, que l'on a chaud. Presque partout, portes et fenêtres joignent mal et donnent passage à des courants d'air. Les portes à deux battants, les hautes fenêtres à l'italienne, s'ouvrant du parquet au plafond et que les gens de service ne ferment presque jamais complètement, les cheminées trop larges, tout cela forme un ensemble d'ouvertures qui prend environ le tiers de la surface des murs d'une pièce. Dans ces conditions, même des chambres de dimensions réduites ne peuvent être garanties du

froid. Mais ce qui contribue principalement à les refroidir, c'est la coutume universelle de laisser les portes ouvertes. Valets et filles de chambre chargés d'une commission dans l'appartement laissent invariablement béantes toutes les portes par lesquelles ils passent, en allant et en venant, et beaucoup de maîtres imitent les domestiques. La vivacité nationale a laissé tourner ces négligences en habitudes, et la légèreté empêche que l'on ne songe sérieusement à les corriger. Ce serait, d'ailleurs, une entreprise ardue ; j'en fais l'expérience à mon hôtel : maîtres et domestiques sont complaisants et empressés ; mais c'est en vain que, depuis trois mois, je m'évertue à obtenir que l'on ferme ma porte. Ma vieille blanchisseuse, qui ne manque jamais de faire sa plus belle révérence en entrant comme en sortant, n'a pu comprendre qu'une porte doit être close. Mêmes impossibilités pour la régularité du service intérieur : les domestiques rangent ma chambre avec un certain goût, mais ils ne savent pas remettre à leur place tous ces menus objets d'un usage journalier, sur lesquels on aime à mettre la main sans y regarder ; chaque jour, la disposition est autre.

Ces détails de ménage me font oublier que j'ai des nouveautés théâtrales à vous annoncer. Le Théâtre Feydeau vient de donner un nouvel opéra, musique de Boïeldieu; son titre est : *Ma tante Aurore* (1).

La première représentation a été orageuse. J'avais dîné en ville, et lorsque j'arrivai au théâtre, impossible de trouver place dans la salle. Il fallut monter dans les coulisses, où je prévins les acteurs qu'ils allaient avoir affaire à une cabale : on m'avait dit, à dîner, que la pièce serait sifflée par décision des cafés!

(1) Opéra-comique en deux actes, livret par Longchamps.

La tante Aurore est une vieille fille romanesque qui se nourrit de romans et prétend en voir partout. Autour d'elle, on flatte sa manie, afin d'obtenir qu'elle consente au mariage d'inclination de sa nièce. Les deux premiers actes, égayés par ses excentricités, se sont passés assez paisiblement. Mais au troisième, quand on amène la *spinster aunt* dans une tour en ruine et qu'on la met en présence d'une nourrice, de deux enfants fruits supposés d'un amour clandestin de la nièce, la tranquillité relative de la salle a pris fin. L'étonnante découverte ravit la tante : C'est du roman en action ! Elle n'apprendra pas, sans désillusion pénible, que la nourrice est le valet du soupirant de la nièce et que les enfants ont été loués pour la circonstance. Le public ne s'est pas montré aussi enchanté ; il a même eu, à propos de ces enfants de l'amour, un accès de pruderie qui prête vraiment à rire.

Jusqu'à cette scène de *nursery*, les amis du compositeur, formant la majorité de l'assistance, avaient réussi à couvrir par leurs applaudissements les marques de mécontentement des adversaires. Mais lorsque la pseudo-nourrice s'est mise à jouer son rôle, avec un réalisme peut-être risqué, sifflets et huées l'ont décidément emporté. Il a été impossible d'écouter une délicieuse romance, composée sur trois notes, dite dans la perfection par Martin-*nourrice*. Le tumulte a pris de telles proportions que nous, qui étions dans les coulisses, nous avons pu nous avancer sur la scène pour contempler la tempête, sans être remarqués par le public. L'unique préoccupation des partisans du compositeur a été alors de manœuvrer de façon que la pièce pût être jouée jusqu'au final inclus. Deux des tapageurs les plus bruyants ont été expulsés ; mais leurs complices s'étaient si habilement répartis dans la salle que le bruit reprenait sans cesse. Les acteurs

n'ont pas perdu la tête; ils ont tenu bon et sont parvenus à chanter le final en dépit des cris et des bordées de sifflets.

Après une clôture si agitée, il s'est produit un incident invraisemblable s'il s'agissait d'un public de gens du Nord, mais qui s'explique avec un auditoire décidé à ne sacrifier aucun de ses plaisirs. Les mêmes spectateurs, qui venaient de siffler avec rage, ont réclamé à cor et à cri la romance de la nourrice. Martin a dû reparaître et la chanter; on l'a couvert d'applaudissements! A cet instant, quelques amis ont eu l'imprudence de demander le *compositeur*. Boïeldieu, qui a de l'esprit, s'est gardé de se montrer; mais il fallait excuser son absence devant un public houleux. Les acteurs, peu habitués à se voir traités comme ils venaient de l'être, étaient si outrés qu'aucun d'eux ne voulut s'avancer sur la scène; on finit par décider un jeune débutant à faire la corvée. Dans son trouble, le pauvre garçon donna le nom du compositeur, que personne ne demandait; cette maladresse fut le signal d'une nouvelle explosion. Pendant ce temps, les acteurs réunis en comité arrêtaient la suppression du malencontreux troisième acte. On vient, aujourd'hui même, de rejouer l'opéra avec cette coupure, et le succès a été complet. La nourrice ayant disparu, Martin dit sa romance à la fin de la pièce, comme un morceau de concert.

Le libretto est amusant; au fond ce n'est qu'une « farce », mais des détails piquants, une musique charmante, l'excellent jeu et le chant des acteurs la relèvent singulièrement. Le comique Juliet (1), notamment, a

(1) Juliet, né à Paris en 1755, avait passé, en 1791, du Théâtre de la rue de Bondy au *Théâtre de Monsieur*, qui devint Feydeau. Excellent acteur, assez bonne basse, chanteur médiocre; jeu plein d'entrain et d'abandon, malgré une diction souvent incorrecte.

montré ce qu'il vaut. D'un naturel exquis, original et spirituel, ayant de la verve et de la sensibilité, cet ancien marmiton provoque le rire et les larmes. Son talent fait oublier sa taille et son embonpoint à un public très disposé à critiquer le physique du comédien. Son rôle est celui d'un vieil intendant, sec et froid d'apparence, mais foncièrement dévoué à ses maîtres et rempli de prévenances pour chacun : détestant les romans, il se résigne à en lire d'absurdes à la tante Aurore, dont la vue baisse. Dans une petite scène de sentiment avec une soubrette — ravissante sous les traits de Mme Saint-Aubin — qui se figure le mener par le bout du nez, l'*Intendant*-Juliet fait preuve d'une émotion attendrie, réellement communicative.

La partition est une des plus jolies que j'aie entendues depuis longtemps. Écrite dans le style riant et facile des bons opéras-*buffa*, elle contient beaucoup de motifs d'une inspiration naïve et d'une expression très juste. Son caractère est la grâce : elle répond à la physionomie sympathique de Boïeldieu. L'aimable maëstro subit en ce moment les effets de l'inconséquence du monde parisien : jeune, beau, distingué de manières et d'habitudes, il était, ces derniers temps, un favori de la société élégante. Depuis son mariage avec la belle Clotilde, une étoile du ballet, on le met en quarantaine à peu près partout. Quelle prétention de la part d'un monde frivole et dissipé !

Autre nouveauté, à l'Opéra. Le ballet, de Gardel, *Daphnis et Pandrose, ou la Vengeance de l'amour* (1), annoncé, remis, depuis des mois, a été enfin représenté. Le public est accouru avec son empressement accoutumé en faveur des

(1) Ballet en deux actes, musique de Méhul.

ballets, et il m'a fallu ma vieille tactique théâtrale pour réussir à me caser. Le public et moi nous avons été également mécontents de la chorégraphie de Gardel, qu'il a fallu subir près de sept heures d'horloge : scénario incompréhensible, tiré d'un nouvelle insignifiante de Mme de Genlis : danses agitées, sans ordre ni distribution artistique ; la *Pudeur*, en longues draperies blanches, se démenant d'une façon ridicule au milieu de nymphes, peut-être moins vêtues que d'habitude et ne sachant qu'allonger leurs jambes. La musique, un triste pot-pourri dans lequel même ces concertos de harpe et de cor que l'on prodigue maintenant ne sont pas réussis.

Avant le ballet, on avait joué l'*Œdipe* de Sacchini. Chanteurs et spectateurs ont été dignes les uns des autres ; les uns ont crié, les autres ont généralement applaudi en Béotiens. La très petite minorité de l'assistance, qui avait le bons sens de s'abstenir, ricanait, bavardait, badinait dans les loges, réservant son attention pour le ballet.

Les Parisiens réussiront, je le crains, à gâter tous leurs théâtres.

XXI

20 janvier 1803

L'Opéra-Comique italien est en conflit avec le gouvernement! Cet opéra est une entreprise particulière de la fameuse Mme Montansier. Depuis quelques mois, la directrice néglige de payer ses artistes, et ceux-ci ont déclaré qu'ils ne chanteraient plus. Le gouvernement est intervenu, en la personne d'un préfet du palais, qui a enjoint de continuer les représentations pendant une quinzaine. Passé ce délai, si Mme Montansier ne s'était pas exécutée, le gouvernement promettait de solder deux mois de l'arriéré. Pendant quinze jours, les pauvres Italiens se sont égosillés devant les banquettes. Le quinzième jour tombait aujourd'hui; dans le courant de l'après-midi, ni la directrice ni le gouvernement n'avaient témoigné l'intention de payer. En conséquence, les Bouffes ont retiré l'affiche et renvoyé quelques personnes qni se présentaient au bureau.

Dans tout autre pays, pareil incident ferait scandale. On dirait : « Le gouvernement s'est odieusement compromis, en promettant plus qu'il ne peut tenir; il doit être furieusement à court, puisqu'il n'arrive pas à régler deux mois d'appointements d'une troupe modeste! » Ici, il en va autrement; on dit : « Le préfet du palais préposé à la surveillance des Bouffes a moins d'influence que son collègue

de l'Opéra. » Ce dernier vient en effet d'augmenter les énormes recettes de son théâtre d'une allocation mensuelle de cinquante mille livres. Sera-t-elle payée exactement? C'est une question! Dans tous les cas, le crédit de la direction ne peut que gagner à la promesse. Autrefois, le Roi avançait environ cent mille livres pour combler, en fin d'année, le déficit de l'Académie royale; mais il ne fallait pas que le déficit dépassât sensiblement le chiffre de cette subvention, sous peine, pour la direction, de s'exposer à des mesures de contrôle désagréables. Le préfet du palais, *citoyen de* ***, — association curieuse d'aristocratie et de civisme! — a été plus malin que les *gentilshommes de la chambre :* d'emblée, il obtient, une fois pour toutes, plus d'un demi-million par an sans contrôle à redouter. La trinité de l'Opéra — préfet, directeur, administrateur-comptable — aura les mains libres pour manipuler la caisse, bien que les trois personnages soient censés relever directement du Premier Consul, lequel s'est réservé l'approbation de tout nouvel opéra, de tout nouveau ballet, de tout nouveau décor. Ne croyez pas que ce luxe de précautions soit inspiré par un goût pour la musique française; Bonaparte a été guidé uniquement par l'importance que le public parisien attache à l'Opéra. C'est ce qui ressort de la réponse qu'il faisait dernièrement à un artiste étranger : « Comment vous plaît l'Opéra? disait-il. — Je voudrais le voir souvent, mais en me bouchant les oreilles. — Gardez-vous de la moindre critique devant un Parisien, répliqua le Consul; il tolérerait plutôt une insulte personnelle qu'une observation contre son Opéra! »

On dit que les Bouffes seront congédiés, à l'exception de Rafanelli, qui date du *Théâtre de Monsieur;* une nouvelle troupe doit être engagée à Milan.

Jusqu'à présent, personne n'a osé parler d'introduire à Paris l'opéra-*séria*. Je ne serais pas surpris, toutefois, qu'avec sa préférence pour la musique italienne, le Premier Consul n'essayât d'une tentative de ce genre. En appelant Paisiello, il a fait naître des espérances dans ce sens. Peut-être a-t-il voulu offrir ce charmant mélodiste comme un modèle à imiter aux compositeurs français, de même qu'il a présenté Visconti aux archéologues et Canova aux sculpteurs. J'entends s'élever, dans cette prévision, de vives discussions entre les amateurs exclusifs de l'opéra national et les partisans de l'opéra-*séria*.

Les derniers font remarquer que les Italiens ont créé l'opéra et que pas une autre nation n'a perfectionné, comme eux, la musique vocale. La langue italienne, disent-ils, est essentiellement favorable à l'émission et à là plénitude de la voix; elle se prête d'ailleurs aussi bien au récitatif accentué qu'à la mélodie pure; c'est à peine si le chant diffère de la déclamation en Italie. Rien ne s'oppose donc à ce que l'opéra-*séria* rivalise avec l'opéra français expressif. Ils ajoutent : « La race italienne est spécialement organisée par la nature en vue du chant. Sous l'influence d'un climat admirable, des muscles vigoureux, une charpente osseuse, solide, une peau souple et élastique font de l'Italien comme un instrument prédestiné. Et depuis des siècles, d'excellentes écoles de chant ont si bien fixé les méthodes qui fortifient et développent l'organe vocal, qu'il suffit d'entendre un Italien filer une note ou solfier une gamme, pour reconnaître sa supériorité sur le chanteur du Nord. »

De plus, le compositeur italien a naturellement le don des mélodies faciles à chanter et séduisantes pour l'oreille la moins cultivée; il sait combiner ses effets scéniques :

rondeaux brillants, duos ou trios expressifs, morceaux d'ensemble imposants, sont distribués de manière à se soutenir réciproquement et à varier le plaisir de l'auditeur. De son côté, le librettiste est habile à créer des situations qui aident à l'effet musical, sans faire passer par de longues et froides expositions. Un bon opéra-*séria* peut procurer sans fatigue une succession de jouissances diverses : un opéra français, basé sur une donnée tragique bien définie et sur le développement raisonné des passions, exige au contraire une attention soutenue, si l'on veut avoir l'intelligence de l'ensemble. On est souvent plus lassé que récréé par cette tension d'esprit.

Les avocats de l'opéra national répliquent : « Une partition écrite sur un poème dans une langue comprise par peu d'auditeurs n'est pour le grand public qu'un brillant spectacle de marionnettes, accompagné d'un concert. Si le Français n'a ni la sonorité ni la douceur de l'Italien, il a certainement plus d'énergie ; que les poètes français prennent autant de soin de leurs vers que Zéno et Métastase (1) pour les leurs, et ils réussiront à rendre leur poésie harmonieuse, spécialement pour des oreilles françaises. Déjà, dans le genre lyrique expressif, que les compositeurs français, Gluck surtout, ont porté si haut, l'idiome national s'est montré propre à rendre toutes les manifestations passionnées. »

(1) Le Vénitien Apostolo Zeno (1668-1750), personnage fort érudit, a écrit des drames lyriques sur des sujets classiques ou bibliques et des oratorios, pour lesquels il a mieux réussi. Il chercha à simplifier l'intrigue, sans sacrifier l'intérêt dramatique à la musique, et a rencontré quelquefois l'harmonie qui convient au chant.

Métastase (1698-1782), de son nom Pietro Trapassi, plus connu et mieux doué au point de vue poétique, fut recueilli fort jeune, dans les rues de Rome, par le jurisconsulte Gravina, qui se piquait d'être musicien. Il donna à son protégé le surnom grec sous lequel Pietro Trapassi est devenu le *divin* Métastase.

On peut se demander, en vérité, si le style de l'opéra français ne correspond pas mieux aux dispositions morales des peuples du Nord et de l'Occident que l'opéra italien, voué au *belcanto*. Même sur les scènes d'Italie, l'*Alceste* de Gluck, dans sa forme primitive, avec tendances à l'expression dramatique plutôt qu'au développement musical, avait fait pencher la balance en faveur du genre adopté en France. Et depuis, quelle est l'œuvre de Sacchini ou de Piccinni qui ait produit l'effet d'*Iphigénie en Tauride*?

Du reste le talent des chanteurs italiens est en baisse. Par suite de la décadence ou de la ruine des écoles de musique au delà des Alpes, les belles voix sont rares, et les artistes de mérite se payent au poids de l'or, tandis que, en deçà des Alpes, l'étude de la musique se perfectionne chaque jour. Sous nos climats, la voix manque souvent d'ampleur et de souplesse; mais un travail intelligent corrige en partie ces défauts. Qui ne préfère la voix et le talent des artistes de Feydeau à ceux des Bouffes actuels?

Si les compositeurs français n'ont pas la surabondance innée de ces mélodies que les Italiens prodiguent sans discernement, ils trouvent des « motifs » dans l'étude réfléchie du poème et travaillent d'après un plan mieux arrêté. Ils ont su d'ailleurs s'approprier les formes italiennes, en les fortifiant d'une orchestration inspirée par l'étude de Gluck, Haydn, Mozart. Les maîtres italiens les plus modernes, Salieri, Righini (1), Chérubini, sont entrés dans cette voie.

(1) Salieri, né en 1750 à Legnano; belle voix de soprano et claviériste habile, maître de la chapelle impériale à Vienne, lié avec Gluck, fit jouer à Paris les *Danaïdes*, en 1784. Personne ne connaissait mieux que lui le mécanisme de la coupure du chant dramatique Pathétique, sublime quelquefois, Salieri a été, pendant le premier

Pour concilier la dispute, la meilleure solution serait peut-être d'avoir deux troupes à l'Opéra : une française et une italienne. L'orchestre, le ballet, les costumes, les décors seraient communs; la dépense supplémentaire ne porterait que sur les appointements. Dès maintenant, Bonaparte pourrait, ce me semble, faire représenter alternativement, sur son théâtre de Saint-Cloud, des œuvres françaises et des œuvres italiennes. Le goût et l'oreille des Parisiens se perfectionneraient par l'audition plus fréquente d'œuvres chantées suivant la bonne méthode italienne. Il est vrai que l'éducation ne profiterait qu'à un auditoire restreint, car il n'est pas probable que Bonaparte, l'enfant favorisé de la Révolution, qui sait combien l'excès de familiarité vis-à-vis du public a été préjudiciable à l'ancienne cour, ouvre son théâtre aussi libéralement que s'ouvrait la salle de spectacle de Versailles.

Je me laisse aller à disserter musique. Passons à un autre sujet.

J'ai eu la curiosité de tâter du mélodrame, qui fait florès au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans l'ancienne salle provisoire de l'Opéra, construite en bois, en 1781, à la suite de l'incendie de l'Académie de musique au Palais-Royal. Elle a été splendidement restaurée; l'acoustique est meilleure que dans aucun autre théâtre de Paris, le luxe des costumes et des décors y attire la foule. J'ai vu là une monstruosité dramatique — « drame spectacle » en quatre actes — écrite dans une prose détestable qui a

quart du dix-neuvième siècle, l'oracle des musiciens allemands.

Righini, né à Bologne (1756-1802), élève du fameux Père Martini pour l'harmonie, a été maître de chapelle à Vienne, professeur de la princesse Élisabeth d'Autriche, attaché plus tard à l'électeur de Mayence. Plusieurs de ses opéras ont été accueillis avec faveur en Allemagne.

des prétentions ridicules à la prose dite « poétique » : cela s'appelle *Roland de Monglave* (1). Ce drame étonnant est accompagné de musique : à son entrée en scène, comme à sa sortie, chaque personnage est gratifié d'une aubade, sans que l'on puisse saisir le moindre rapport entre la musique et les actes ou les paroles du personnage. J'ai été vexé de constater que cette « farce musicale » s'exécutait par un orchestre excellent qui avait parfaitement interprété une symphonie de Haydn, donnée en guise d'introduction. J'aurais préféré que la musique fût aussi mauvaise que le drame; la parade eût été complète !

J'appris par mes voisins que le chef d'orchestre était le violoniste alsacien Blasius (2), qui a occupé le pupitre à Feydeau, où son départ laisse de vifs regrets. Blasius a mis de l'amour-propre à recruter en quelques jours de bons artistes; il a réussi et a su leur communiquer un ensemble remarquable. Lui-même a exécuté magistralement plusieurs solos au cours de la représentation.

L'auteur du mélodrame témoigne d'une sollicitude incroyable pour la déclamation de son galimatias; son texte est illustré de notes innombrables à l'adresse des acteurs. On lit à chaque page, imprimés en gros caractères, les mots : *virement, très virement*. Puis, à tout propos : *tendrement, souriant, tristement, bien tristement, d'une voix sombre, d'une voix bien cassée, d'une voix terrible*, etc. !

(1) *Roland de Monglave*, mélodrame en quatre actes et en prose de Loaisel-Tréogate, avant-coureur des romantiques, émule de Pixérécourt.

(2) Blasius, chef d'orchestre modèle, né à Lauterbourg (Bas-Rhin), en 1758, professeur au Conservatoire à sa formation, avait été compris dans la réforme de 1802. Rentré à Feydeau fin de 1803, il a dirigé pendant vingt-cinq ans l'orchestre de l'Opéra-Comique. En 1793, il avait écrit deux opéras : *Pelletier de Saint-Fargeau* et *l'Amour hermite;* mort en 1829.

On dirait un charretier harcelant à coups de fouet son attelage rétif, et Dieu sait si les comédiens français ont besoin d'être stimulés.

Je vous fais grâce du pathétique débordant des épanchements de Roland et de son Isaure : je passe sur les divagations tonitruantes de Milon de Liziard, duc de Souabe, ami, puis rival et définitivement ennemi mortel de Roland. J'arrive au dénouement, qui fait assister au châtiment de Milon. Au moment où il finit un monologue terrible contre son rival, le tonnerre gronde, l'éclair brille, et le duc qui craint la pluie s'apprête à se glisser dans une caverne. Avant de s'y dissimuler, il exhale son agitation en phrases haletantes : « *Je ne sais... Malgré moi, j'éprouve une tristesse... Ce deuil de la nature... Tout m'annonce* (Quoi, mon Dieu? Serait-ce un pressentiment fatal?)... *un terrible orage!... Entrons dans cette grotte!...* » Il entre ; immédiatement se montrent les gardes envoyés par lui à la poursuite des amants. Roland et Isaure, qui se sont enfuis à sa barbe. Les gardes veulent, eux aussi, s'abriter dans la grotte, mais un ours énorme qui a la même inspiration les fait reculer, leur passe sous le nez et va rejoindre Milon. Le monstre disparu, le courage revient à nos braves : ils épaulent leurs mousquets, les déchargent au jugé dans la caverne et tuent... Milon!

Ce tonnerre, ces éclairs, cette caverne, ne vous font-ils pas deviner la provenance du mélodrame? L'auteur du *Château du diable* (1) n'est-il pas seul capable de si belles inventions?

A l'Opéra, Gardel vient d'offrir au public une édition remaniée de son nouveau ballet. Le beau monde lui a fait la galanterie de venir en grandissime toilette ; l'as-

(1) Loaisel-Tréogate, nommé plus haut.

pect de la salle était éblouissant. Les dames du ballet ont infiniment mieux dansé qu'à la première représentation, mais le chorégraphe n'a pas perfectionné sensiblement une œuvre très médiocre.

Les réunions mondaines sont contrariées depuis quelque temps par un vilain mal que l'on nomme la grippe ; il sévit dans tous les quartiers et dans toutes les classes de la société. Je pense qu'il a sa cause dans les variations continuelles de la température : deux ou trois jours de gelée suivis de pluie chaude, et toujours ainsi. Beaucoup de personnes notables, entre autres Lalande, La Harpe, Mme Bonaparte et sa fille, sont atteintes sérieusement ; les étrangers n'échappent pas à l'épidémie, presque tous mes amis sont souffrants. Les gens les plus vigoureux sont rapidement abattus : les jambes refusent le service : la tête, la gorge sont prises et la fièvre s'en mêle. Il y a des maisons où il ne reste pas un seul domestique valide pour soigner la famille alitée.

Les médecins remplissent les colonnes des journaux de « traitements contre la grippe ». Ils sont en contradiction entre eux. C'est l'habitude des disciples d'Esculape ! Pour moi, je suis indemne et je compte le rester.

XXII

25 janvier 1803.

L'Institut national, dont je vous ai prédit la mort prochaine, est définitivement enterré, les quatre anciennes Académies sont rétablies. Par respect humain, on leur permet de se réunir quelques fois par an, en séances générales qui prendront le nom de *Séances de l'Institut*.

Le public se borne à dire que, le Premier Consul voulant supprimer tout ce qui a une origine révolutionnaire, l'Institut national ne pouvait échapper à la proscription. Comme il est de mode de ne parler de la Révolution, qu'en en faisant une époque où l'on n'avait ni feu ni lieu, où l'on n'était pas assuré de garder sa tête sur ses épaules, la suppression d'une création républicaine, même simplement démocratique, passe sans causer d'émotion. On fait valoir en faveur de la transformation un argument meilleur : elle permet de restituer leurs fauteuils aux anciens académiciens qui ont eu la bonne fortune d'échapper aux commotions politiques ou aux épreuves de l'émigration.

Le véritable motif de la mesure m'a été révélé, je crois, il y a plusieurs semaines, par la réponse que me fit un membre de la deuxième classe de l'Institut. Je me trouvais à côté de lui à table, et je lui disais qu'ayant assisté à des séances de la première et de la troisième classe, je

désirais voir une séance de la seconde classe. « Je vous introduirai volontiers, répondit-il, mais je vous préviens que la séance aura peu d'intérêt pour vous. Depuis un certain temps, la classe ne s'occupe guère des sciences qui sont dans ses attributions. Le gouvernement n'aime pas que l'on discute philosophie, législation, économie sociale ; en conséquence, nous nous taisons. » En lisant aujourd'hui la répartition officielle en quatre Académies, — des sciences, française, des inscriptions, des beaux-arts, — je remarque en effet qu'aucune section spéciale n'est réservée aux philosophes et aux savants qui s'occupent de législation ou d'économie politique. Ils sont mis au régime calmant de « la langue et de la littérature », dans l'Académie française; les lettrés purs, La Harpe, Suard, Delille, Morellet, Boufflers, sauront maintenir dans le droit chemin les langues et les plumes. C'est le sort qui attend Sieyès, législateur et économiste par nature. Il aura tout loisir de méditer sur la manière dont commencent et finissent les révolutions ; s'il se montre aussi prudent qu'il l'a été sous Robespierre, il pourra espérer une grasse sénatorerie, un titre nobiliaire, une décoration remplaçant cette croix du Saint-Esprit dont il a provoqué la suppression.

Aux académiciens chassés par la Révolution et replacés sur leurs fauteuils vient s'ajouter un personnel nouveau, choisi parmi les hommes dévoués au régime actuel : Lucien Bonaparte, Choiseul-Gouffier, Ségur, Regnault et autres. De tous les membres de l'ancien Institut, un seul ne figure pas sur les nouvelles listes académiques : c'est Ginguené, directeur de la *Décade*, qui se montre aussi peu thuriféraire envers Bonaparte qu'il l'a été envers Robespierre. On présume qu'il n'y a là qu'un avertissement donné et qu'il ne tardera pas à rentrer en grâce.

On supposait que Chénier serait aussi écarté; l'état déplorable de sa santé a dû le sauver de cet ennui. La commission de cinq membres de l'ancien Institut, chargée de préparer la réorganisation des Académies, s'est montrée plus bienveillante à son égard que La Harpe et les « citoyens abbés » qui s'efforcent par leurs critiques incessantes de faire perdre à Chénier le maigre bénéfice qu'il peut tirer de la reprise de son *Fénelon* aux Français. L'influence de cette commission s'est fait sentir désagréablement aux hommes de lettres sans fortune. Si les secrétaires des quatre Académies voient fixer leur traitement à six mille livres, celui des autres académiciens est réduit à quinze cents. Les naturalistes et les mathématiciens de l'Institut, pourvus ailleurs de situations largement rémunérées, s'inquiètent peu de laisser pâtir des confrères artistes ou philosophes. Il y a quelque temps, Bonaparte disait déjà crûment : « Les mathématiciens veulent divorcer d'avec les artistes », et Rœderer annonçait dans son journal que l'Académie des beaux-arts ne recevrait plus que des sculpteurs, des peintres et des architectes. Une section de l'Académie des beaux-arts, dénommée : *musique, composition*, s'ouvre, cette fois encore, aux musiciens Méhul, Gossec, Grétry et aux deux artistes dramatiques Monvel et Grandménil (1), les seuls comédiens qui aient fait partie de l'ancien Institut (2); à l'avenir, on n'admettra plus d'acteurs, paraît-il. Cette exclusion fera la

(1) Grandmesnil (Jean-Baptiste Fauchard de), ancien avocat au parlement et conseiller de l'amirauté en 1765, dut résigner ses fonctions, par suite de son opposition au coup d'État contre les parlements de 1771 ; il se voua au théâtre et débuta à Bruxelles. Entré à la Comédie-Française en 1790, il avait été reçu dans la troisième classe de l'Institut en 1796.

(2) Préville, mort en 1799, et Molé, en 1802, avaient été nommés en 1795, avant Monvel et Grandmesnil.

joie des gens bien pensants, qui approuvent le refus de sépulture religieuse opposé par le curé de Saint-Roch à l'enterrement de la comédienne Chameroy (1). L'abbé Geoffroi avait pris la défense de son confrère dans les *Débats* ; l'incident a d'ailleurs donné naissance à un acte burlesque qui a été joué sur un petit théâtre du boulevard sous le titre : *Tartufe, ou le Curé de Saint-Roch*, et a provoqué un déluge de pièces satiriques qui prétendent venger les comédiens. Une des moins mauvaises est signée par le poète Vigée.

Ce versificateur emploie mieux son temps dans les conférences littéraires, très fréquentées cet hiver par le beau monde et les étrangers. Je sors d'une de ces séances, qui ont lieu de deux heures à quatre heures. Vigée a discuté sur la langue et la déclamation devant un auditoire fort élégant, où dominaient les dames russes. Après Delille, il passe pour l'homme qui dit le mieux les vers. Les principes qu'il a développés sur l'accentuation grammaticale, dramatique et oratoire, sur le ton et le mouvement spéciaux à la poésie ou à la prose, n'ont eu rien de bien nouveau; il aurait même pu mettre plus de précision et de justesse dans ses préceptes. Comme application de sa théorie, il a lu un morceau d'histoire ; j'ai trouvé son débit monotone, ainsi que je le remarque du reste chez les Français les plus cultivés, toutes les fois qu'ils ne

(1) Chameroy (Marie-Adrienne), une des plus charmantes ballerines de l'Opéra; morte de la poitrine, le 25 octobre 1802, à vingt-trois ans. Sur le refus de sépulture par l'abbé Marduel, curé de Saint-Roch, le convoi fut reçu par le curé des Filles-Saint-Thomas, l'abbé Ramond de Lalande. L'archevêque de Paris ordonna trois mois de retraite au curé de Saint-Roch. (*Moniteur* du 29 vendémiaire an XI.) — A cette occasion, Andrieux avait publié une pièce de vers : *Saint Roch et saint Thomas sur l'ouverture du manoir céleste à Mlle Chameroy* : un anonyme répliqua par la *Réponse de saint Roch et de saint Thomas à saint Andrieux*.

lisent pas une œuvre dramatique, en se guidant d'après un acteur remarquable. Le conférencier a passé ensuite à la lecture d'une héroïde de sa composition, intitulée : *Ariane*. Comme poésie, la valeur de ces vers est médiocre et la diction a manqué de chaleur et de vérité : le poète n'a pas su prendre le ton du monologue, qui doit s'inspirer à la fois et des souvenirs et des impressions du moment; son Ariane ne fait guère que se raconter à elle-même ses malheurs, et Vigée s'est maintenu dans le ton du récit; il a mieux dit le *Mondain* de Voltaire. Les Français ne triomphent que dans l'expression de la finesse et de la plaisanterie.

XXIII

29 janvier 1803.

Tout Paris court au théâtre de Vaudeville voir une nouveauté en trois actes : *Fanchon la Vielleuse*, de Bouilly. Bien que plus sentimentale que comique, — ce qui, vous le savez, n'est pas de mon goût, — la pièce ne laisse pas d'être intéressante, grâce à la beauté de la gracieuse Mme Bellemont (1) et au jeu de l'acteur Duchaume (2).

Fanchon a été, dit-on, une jolie Savoyarde qui chantait sur les promenades, en s'accompagnant de sa vielle; elle avait amassé de la sorte une certaine fortune et la dépensait en charités discrètes. C'est l'héroïne de la pièce; on la montre entourée de ses adorateurs et de ses obligés. Parmi les premiers figure un jeune colonel, marquis de Francarville, qui s'est déguisé en peintre besogneux afin de s'introduire dans la maison habitée par Fanchon. Touchée par le talent, la pauvreté et les soins du prétendu peintre, la vielleuse lui propose enfin de partir pour

(1) Mlle Bellemont, élève du Vaudeville, en était devenue une des attractions par sa grâce, la finesse de son jeu et sa jolie voix. Elle a passé aux *Variétés*, puis à l'Opéra-Comique, où le succès l'a suivie.

(2) Deschaumes faisait encore applaudir, au Vaudeville, en 1809, sa figure rubiconde, sa physionomie joviale, son jeu auquel l'embonpoint n'enlevait rien de sa vivacité.

le Piémont, de s'y marier et d'y vivre dans un domaine acheté sur ses économies.

Une tante de Francarville a découvert le manège de son neveu.

Elle intervient pour rompre une union mal assortie et le prend d'abord sur un ton fort élevé vis-à-vis de Fanchon. Elle s'adoucit devant l'attitude désintéressée de la jeune fille. Fanchon, de son côté, ne voulant pas braver les préjugés aristocratiques, renonce spontanément au mariage projeté. A ce moment, Francarville, qui, sans se montrer, a entendu le débat, paraît en scène, et son éloquence d'amoureux a raison des obstacles qui s'opposaient à son bonheur.

Cette intrigue ne donnerait pas matière à un vaudeville amusant, si les auteurs, Bouilly et Pain, n'y avaient introduit divers personnages secondaires, surtout un joyeux abbé qui anime la pièce par ses chansons et ses saillies. Duchaume remplit merveilleusement ce rôle d'abbé de l'Attaignant : sa verve et sa gaieté sont intarissables, mais il reste fin et délicat dans ses folies comme dans ses couplets. Voici un échantillon de la philosophie gastronomique du sémillant abbé :

Je déteste la manie
De donner de grands repas :
On dîne en cérémonie,
On symétrise les plats,
On rit
Sans esprit :

Mangeant froid, parlant de même,
On perd par ce faux système
Les bons mots et l'appétit.
Petite table réveille
Les élus qui sont admis :
On est près de la bouteille,
On est près de ses amis.

Le dessert
Que l'on sert
Aiguise encor la saillie :
C'est alors que la folie
Vient apporter son couvert.

Il me semble qu'en faisant chanter quelques airs de plus à l'abbé, à Fanchon, à l'un de ses frères, autre compère déluré, on aurait pu transformer ce vaudeville en agréable opérette.

Les journaux ne tarissent pas en détails plus ou moins apocryphes sur la véritable Fanchon, et je ne sais quel écrivassier vient même de publier sa prétendue biographie. Si pitoyable que soit l'opuscule, on le lit.

La rentrée de Mlle Contat, qui revient d'une tournée en province, a ravivé mon intérêt pour les Français. Je l'ai vue, le même soir, avec grand plaisir, dans la *Coquette corrigée*, de Lanoue (1), et dans les *Fausses confidences*, de Marivaux : soubrette inimitable de gaieté et de malice dans la première pièce, elle s'est montrée grande dame pleine de grâce et d'élégance dans la seconde; son embonpoint ne lui nuit pas. Il faut son talent pour faire accepter au public ces œuvres un peu démodées. Pour la première fois, Fleury m'a plu réellement dans les *Fausses confidences* : il a parfaitement compris et rendu le caractère froid, réservé, observateur, de Dorante. Je lui crois cependant plus de jugement et de raison que de sensibilité; mais, avant de le juger définitivement, je veux le revoir dans quelques-uns de ses bons rôles.

(1) La *Coquette corrigée*, de Jean Sauvé de Lanoue, né à Meaux (1701-1761), pièce donnée pour la première fois le 23 février 1756; la meilleure du dramaturge comédien : détails piquants, vers que l'on retient :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Mlle George enchante Paris par la manière dont elle s'acquitte du rôle si lourd de Sémiramis. Lorsque l'on songe à sa jeunesse, au peu de temps écoulé depuis qu'elle paraît sur la scène, on se demande comment elle a pu arriver à un jeu aussi étudié et aussi sûr. C'est à douter de ses seize ans ! Il est impossible de représenter avec plus de dignité et de vigueur la reine fameuse

> Qui rangea sous ses lois vingt peuples de l'Aurore,
> Qu'au siècle de Bélus on ignoroit encore.

Il faut que Mlle Duchenois en prenne son parti et abandonne à sa jeune et belle concurrente le répertoire des héroïnes tragiques. Si ces dames devaient persister dans leur rivalité, elles renverseraient les théories des vieux habitués des Français, qui maintiennent la nécessité de la spécialité des genres pour les artistes. Si on l'abandonne, disent-ils, aucun *caractère* n'arrivera plus à son complet développement au théâtre. Au fond, les habitués n'ont pas tort. Sur une scène où l'on s'attache à un certain idéal de convention beaucoup plus qu'à l'imitation de la nature, il est clair que l'on ne saurait trop insister sur la conformité aux règles conventionnelles qui ont fait naître la distinction classique des genres et des caractères dramatiques. Une des causes principales de la supériorité de la scène française tient du fait que toujours les grands rôles ont été réservés à certains artistes supérieurs. Ainsi spécialisés, ces artistes ont pu atteindre à une perfection de jeu et de déclamation qu'il est évidemment impossible de retrouver sur les scènes étrangères, où le même acteur est tour à tour roi, esclave, sacrificateur ou bouffon. Cette coutume a eu pour conséquence de faire naître chez le public habitué des théâtres un sens d'appréciation qui suppléait jusqu'à un certain point au goût cultivé et qui

évitait au bon acteur la triste nécessité de sacrifier parfois l'art aux caprices d'une assistance grossière. La critique dramatique était d'ailleurs entre les mains de gens compétents qui savaient guider le public et le prémunir contre les entraînements auxquels l'exposait son inexpérience littéraire. Entre la scène et le public il existait un certain *modus vivendi*, basé sur des conventions arbitraires, mais légalisées par la coutume ; ces conventions entravaient, il est vrai, la liberté de l'art, mais imprimaient une bonne direction au goût public.

Resserrée dans des limites immuables, la tragédie française ne pouvait s'élever qu'à un maximum relatif; lorsque ce maximum était atteint, la satisfaction des lettrés, gardiens de la tradition, se confondait avec le plaisir naïf du parterre.

Le Théâtre-Français s'efforce de rester fidèle à son passé; mais il a à lutter, et contre l'ignorance du public actuel, et contre les tendances de ses premiers sujets, qui ambitionnent d'être autre chose que des tragédiens de la vieille école. Il résulte de ces tiraillements que, si certains acteurs de ce théâtre font individuellement grand plaisir, il est rare que l'ensemble d'une représentation satisfasse entièrement.

Il n'en est pas de même à Feydeau : « l'ensemble » est merveilleux. Il faut convenir que les artistes ont affaire à un public qui leur laisse toute latitude pour étudier leurs rôles, en perfectionner l'interprétation avec le soin que met un virtuose à préparer son morceau de concert.

J'ai eu une occasion de constater que la vie privée de ces charmants artistes a le cachet de distinction élégante qui caractérise leurs habitudes théâtrales. Elleviou m'a invité chez lui à un dîner d'artistes d'une douzaine de couverts : menu, table, service, appartement, tout était aussi

soigné que dans les maisons les mieux tenues, et ses convives cent fois plus aimables que ceux des « nouveaux riches ». Le repas était présidé par sa femme, belle personne d'une bonne famille lyonnaise, justement fière d'avoir fixé le cœur du brillant favori du public. Il est bon de vous dire qu'Elleviou, comme beaucoup d'artistes de son âge, a bravement fait son devoir pendant la guerre. Maintenant que l'on est en paix, la conscription paraît dure aux jeunes artistes commençant à se faire une réputation et qui sont contraints de tout quitter, afin de rejoindre leur régiment. Je connais un peintre de talent, soutien de sa vieille mère, qui se trouve dans ce cas. On a, il est vrai, la ressource de se racheter, en payant une certaine somme à des militaires ayant fini leur temps et qui veulent rester sous les drapeaux. Mais le remède n'est pas à la portée de toutes les bourses, et le conscrit qui passe pour être à son aise est, paraît-il, obligé de financer de divers côtés, avant de faire accepter son remplaçant. On prétend qu'il se produit des bagarres aux lieux de rassemblement des recrues ; les jeunes citoyens ne cèdent souvent que devant la force armée.

Laissons ces misères pour dire un mot d'une fête donnée par le prince Dolgorouki à l'occasion de l'anniversaire de naissance de sa femme.

Il avait fait établir un petit théâtre dans un des salons de son bel appartement et engagé la troupe du Vaudeville pour une petite pièce de circonstance dont le vicomte Ségur a écrit le prologue. A l'heure de la sortie des théâtres, la plus brillante société de Parisiens, d'étrangers, d'artistes, a rempli les salons dignes de recevoir l'élite du monde élégant, de la princesse de Rohan à Mme Récamier. Je n'avais pas encore vu cette dernière en aussi grande toilette : sa robe de satin noir était ornée de fines

broderies en paillettes d'or, et ses cheveux, relevés par un bandeau de satin noir, étaient semés de pierreries étincelantes; un long voile de tulle blanc, partant du sommet de la tête et descendant fort bas du côté droit, lui donnait une apparence théâtrale qui ne cadrait pas, à mon avis, avec sa physionomie naïve, un peu langoureuse. Tout le monde était rassemblé à minuit; vers une heure, commençait la représentation, terminée par des couplets très agréablement tournés. A ce moment, une immense corbeille contenant les fleurs les plus rares fut placée devant la princesse : elle distribua des bouquets à toutes ses invitées, qui les mirent à leur corsage. Le souper fut servi à trois heures, dans plusieurs salons où l'on avait dressé quantité de petites tables rondes autour desquelles ont s'installait à sa fantaisie. Même à Paris, on peut citer cette fête comme exceptionnellement réussie. Je me suis retiré à quatre heures, laissant la réunion fort animée.

Si je jouis de soirées charmantes, mes matinées les dépassent parfois en intérêt : celle, par exemple, que j'ai passée dans la grande galerie du Musée où l'on vient de placer la *Transfiguration*, sortie des mains des restaurateurs. Autour du chef-d'œuvre sont disposés divers tableaux caractérisant les manières successives de Raphaël et deux toiles de Pérugin, son premier maître. Quelques esquisses et études de sa main complètent cette exposition, unique dans son genre, qui permet de suivre le développement de l'incomparable génie. Mais ma crainte, je vous en ai parlé, je crois, au sujet de l'insuffisance de lumière dans la galerie du Musée, n'était que trop fondée. J'avais choisi pour mon pèlerinage une matinée parfaitement claire : eh bien! si je n'avais pas eu précédemment la chance inespérée de voir le tableau dans

la salle des restaurateurs, je ne me serais rendu compte ni de l'admirable coloris, ni de la gradation merveilleuse des tons dans les trois plans superposés, ni surtout de l'effet étonnant de l'ensemble.

Une autre matinée a été consacrée à une tournée d'ateliers chez David, Gérard, Isabey, Guérin.

J'ai revu les *Horaces*, pour moi l'œuvre la plus réussie de David. J'y remarque une chaleur et un mouvement qui manquent à son *Brutus*, où l'imitation des maîtres italiens est trop visible. Son tableau : *le Premier Consul gravissant le Saint-Bernard*, me plaît encore moins. Je ne puis m'empêcher de soupçonner une intention malicieuse du peintre dans cette toile mélodramatique; Bonaparte ne paraît pas s'en douter, car il fait exécuter beaucoup de copies du tableau, et veut placer l'original à l'Hôtel des Invalides.

Gérard travaillait à un portrait de grandeur naturelle de la mère du Premier Consul. Récemment, je m'étais trouvé placé si près d'elle, à l'Opéra, qu'il m'avait été facile d'étudier son visage et sa physionomie. Devant la toile de Gérard, frappante de ressemblance et de caractère, je me suis convaincu, une fois de plus, que les hommes supérieurs tiennent moralement et physiquement du côté maternel : Bonaparte a bien les traits et le teint olivâtre de sa mère. Sur ce portrait, l'heureuse mère du glorieux fils semble ne pouvoir se rassasier de ses joies maternelles. Elle a voulu que Gérard mît dans ses cheveux un camée de Bonaparte et peignît son buste en face d'elle; elle insiste pour qu'il ajoute des anneaux et des médaillons montrant le profil de son fils. La besogne ne doit pas correspondre au sens esthétique de Gérard; s'il cède à ces fantaisies, c'est dans l'espoir que le Premier Consul consentira à poser pour lui, faveur réservée jusqu'à présent au seul Isabey.

C'est aussi de la famille Bonaparte que s'occupait Isabey, quand je suis entré chez lui; il travaillait à une miniature de Mme Louis. Sa femme, vraie blonde Néerlandaise, assise auprès de lui et dessinant un paysage, faisait contraste avec son mari, dont les cheveux et les épais favoris noirs accentuent un air naturellement sombre. Pendant que les époux restaient à leur travail, j'ai admiré la grande sépia où l'artiste s'est peint en marinier dirigeant une barque dans laquelle sont assis, sous une toile qui projette une ombre pittoresque, sa femme et ses trois beaux enfants. L'étang sur lequel vogue la nacelle est entouré d'un bois très finement dessiné. Cette délicate composition méritait d'être gravée par Morel ou Clémens. Le talent d'Isabey s'affirme surtout dans ses miniatures grand module. J'ai vu dans son atelier deux peintures de demi-grandeur naturelle — l'une représente un vieillard avec un enfant — qui sont d'un mérite exceptionnel, comme conception et comme fini. Et ce qui n'est pas à l'éloge des amateurs, s'il en est encore, ces peintures, exposées plusieurs fois, n'ont pas d'acheteur. Il en est de même pour l'*Hippolyte* de Guérin. J'ai trouvé le jeune peintre occupé, avec un de ses élèves, à préparer un dessin du tableau pour la gravure. Doux et modeste, l'air maladif et un peu mélancolique, Guérin a cependant le fonds de gaieté tranquille de l'homme qui a trouvé dans son art toutes ses satisfactions. Depuis son retour d'Italie, en 1799, il s'est presque toujours confiné dans son atelier, absorbé par son tableau, délaissant le monde où il est aussi apprécié et recherché que Gérard.

XXIV

1er février 1803.

Depuis un certain temps, mes lettres, reflet de ma vie parisienne, traitent de plus en plus d'art ou de littérature. Vous pouvez conclure de là qu'un étranger, qui n'est pas exclusivement homme de plaisir, ne trouve à faire ici de moisson fructueuse que dans le domaine de l'art, des lettres ou des sciences.

Quand on a eu l'occasion de fréquenter la haute société de Berlin, de Vienne, de Hambourg, de Francfort, le monde parisien actuel a peu d'attrait. Si paradoxal que cela paraisse, le ton de l'ancienne société française s'est mieux conservé à l'étranger qu'à Paris. A Berlin, par exemple, à part quelques solennités annuelles, réglées par les traditions monarchiques et dans lesquelles se marque la distinction des classes, l'égalité existe, autant qu'il est possible de la concilier avec les inévitables différences de fortune et de talent. Tout homme de mérite, quelle que soit sa condition, même tout homme n'ayant qu'une activité de bon aloi, trouve accueil dans le monde de notre cour. Ce monde ne garde pas seulement la tradition du genre aisé de l'ancien régime; il bénéficie de cette masse de connaissances propagées chez nous, depuis cinquante ans, dans tous les rangs, grâce à l'esprit d'exa-

men, plus actif à Berlin que partout ailleurs. Si, parmi les notions répandues, il en est forcément de superficielles, il n'est pas moins constant que la plupart des personnes qui forment une réunion de bonne compagnie en savent assez pour s'intéresser à une question d'art, de science ou de politique pratique. Tout homme qui apporte des informations ou des idées nouvelles est donc assuré de trouver des auditeurs attentifs et compétents, avec lesquels il peut discuter. On gagne toujours quelque chose à fréquenter ce monde, dans lequel l'égalité est fondée sur l'instruction.

A Paris, aux débuts de la Révolution, on a flatté les passions basses, afin d'exploiter le peuple dans des vues intéressées. On a bouleversé, nivelé les rangs, mêlé le bien au mal, le crime au mérite, prôné une égalité illusoire. En fait, on a détruit la bonne société pour ne laisser subsister que les coteries de flatteurs des tyrans. Plus tard, lorsque la guerre a été poussée avec une sorte de frénésie, la fortune publique comme le patrimoine des particuliers sont tombés aux mains de gens rapaces, sans instruction ni éducation. Maintenant on semble porté à ressusciter une certaine distinction des classes; malheureusement dans les réunions où la haute société essaye de se reformer, à l'aide de dîners fastueux et d'assemblées qui sont des cohues, ce n'est pas la culture intellectuelle, mais l'argent des « nouveaux riches » et l'appoint des étrangers qui servent de moyens de rapprochement. Avec de pareils éléments, la société parisienne peut-elle procurer agrément et profit à un homme sensé? Aussi le premier feu de curiosité passé, la plupart des étrangers cessent de se plaire ici.

Les gens de haute condition ne se plient pas aux exigences croissantes de l'étiquette de Saint-Cloud, qui tend

à devenir plus rigoureuse que celle des vieilles cours européennes. Pour ceux de ma sorte, qui assistent simplement aux dîners que les « nouveaux riches » ont mis à la mode, les conversations de ces tables opulentes, roulant toujours sur les mêmes sujets deviennent vite fastidieuses. On parle surtout de ce qui se boit, de ce qui se mange, de comestibles rares, de raffinements culinaires, d'un dîner donné par tel richard, parfois de l'événement du jour : à mon arrivée, l'*Hippolyte* de Guérin était le sujet rebattu; puis est venu le tour de Mlle George. Le théâtre, les discussions sur les qualités ou les défauts des pièces nouvelles, qui occupaient autrefois, paraissent n'avoir plus d'intérêt. La cour de Versailles fournissait aussi ample matière à la médisance, les anecdotes foisonnaient; on est très réservé sur la cour de Saint-Cloud. L'étranger qui se hasarde à en parler ne trouve pas d'écho : les Parisiens coupent court par quelques mots brefs : *C'est ça! C'est égal!* Ou bien il s'expose à tomber sur un prétendu mécontent qui abonde dans votre sens, qui questionne afin de soutirer ce que vous pouvez savoir. Si on se laisse aller, un tiers bienveillant vous avertit tout bas de prendre garde à qui l'on s'adresse, de ne pas vous confier à « un écouteur à gages ». Tout cela n'est guère propre à donner de la liberté et de l'animation aux causeries.

En résumé, il n'y a que les amateurs du jeu ou du beau sexe à qui l'existence du grand monde puisse plaire quelques mois. Elle ne tarde pas à lasser l'étranger, aimant les arts ou la science. Mais s'il veut prendre la peine de relancer dans leurs retraites studieuses les hommes compétents; s'il réussit à leur persuader de le guider dans l'examen des trésors artistiques et scientifiques accumulés à Paris depuis des siècles et si notablement aug-

mentés dans ces derniers temps, l'étranger pourra consacrer des années à des études attrayantes. Il vivra indépendant et satisfait au milieu d'une population gaie, facile à contenter, ingénieuse, pleine d'entrain et de ressort, se laissant toujours conduire avec une facilité incroyable par d'habiles égoïstes dont elle ne devine les intentions qu'après coup. Je ne saurais mieux la comparer qu'aux fourmis reconstruisant, dans la première taupinière venue, leurs nids détruits par de méchants garçons, et y déposant des œufs fatalement destinés à être dévorés par les faisans ou les rossignols.

Je signalais plus haut la réserve que l'on garde sur Saint-Cloud. Il vient de s'y passer un petit événement musical que l'on peut commenter sans risques, et il faut voir l'empressement des Parisiens à saisir l'occasion pour dérouiller leur langue et glisser au besoin un mot flatteur à l'adresse du Premier Consul! Plusieurs artistes, témoins de l'incident, m'ayant conté immédiatement les détails, je donne ma version comme de première main.

Bonaparte, qui a fait venir Paisiello en France afin qu'il écrive la partition d'un poème français, a voulu s'assurer que ses intentions sont remplies. Il a mandé à Saint-Cloud, à une heure assez avancée du jour, les principaux sujets de l'Opéra et des instrumentistes, afin de faire répéter devant lui le premier acte de *Proserpine*. Comme ce n'était pas un jour de représentation, Paisiello eut toutes les peines à rassembler les artistes et dut se résigner à faire exécuter, par un simple quatuor, sa partition écrite en vue d'une grande scène et d'un orchestre nombreux.

Après avoir débuté par dire aux cantatrices qu'il espérait qu'elles n'allaient pas « crier suivant leur habitude », Bonaparte s'assit en face des exécutants, à cheval sur un

siège, les bras croisés sur le dossier, la tête appuyée sur les bras et resta muet et immobile pendant la durée de l'acte; on aurait pu croire qu'il sommeillait. L'exécution terminée, il se leva et, s'adressant à Paisiello, fit coup sur coup une série de remarques sur des fautes de prosodie, des mots mal coupés par la musique, répétés sans utilité, des repos brisant l'intérêt dramatique du chant. Désorienté par cette critique impétueuse, le pauvre Paisiello ne savait comment se défendre. Il faut penser que le maître italien, dont le génie est essentiellement mélodique et qui me paraît ne pas se douter des progrès accomplis par les musiciens français depuis Rameau et Gluck, s'était figuré que Bonaparte l'appelait uniquement pour démontrer que l'agréable chant italien peut s'adapter à des vers français. — Sacchini a déjà prouvé l'affirmative par son *Œdipe*. — Il ne pouvait sans doute s'imaginer que l'on demandait une œuvre d'expression et de caractère.

L'appréciation du Premier Consul montre que Paisiello s'est trompé sur la nature de sa mission, et que Bonaparte ne se rend pas compte de la différence radicale qui existe entre l'opéra expressif français et l'opéra-*séria*. Sa préférence en faveur de la musique italienne et son préjugé contre la musique française l'ont induit en erreur, en lui laissant ignorer tout ce que les disciples de Gluck ont réalisé en France. Le point de départ de sa tentative étant erroné, elle devait aboutir à un échec. Bonaparte n'en a pas moins révélé, dans cette circonstance, plus de connaissances en musique et en poésie que l'on n'en soupçonnait chez un homme considéré comme indifférent aux beaux-arts; son esprit dominateur s'y est aussi montré.

Pendant une représentation de l'*Irato*, on m'a raconté

que Méhul a eu également maille à partir avec le Premier Consul.

Il y a environ deux ans, alors que Méhul, des artistes et des savants étaient reçus familièrement chez Bonaparte, celui-ci soutint un jour, à table, que les Italiens seuls savaient combiner un opéra-*buffa* vraiment comique. Méhul releva le gant et se déclara prêt à écrire un opéra-bouffe sur un texte français, se portant fort de le faire chanter, suivant la méthode italienne, par la troupe Feydeau. Marsollier (1) composa, en effet, une *comédie-parade* en un acte, dans laquelle figurent les personnages habituels de la scène italienne : *Pandolfo*, le *Dottore*, le *Signore Capitano*, *Scapini*; plus un amoureux prétentieux, le *Signore Lysandre*, la nièce coquette de *Pandolfo*, une soubrette et des valets maladroits qui exaspèrent le barbon grondeur.

Tout ce monde, perpétuellement en mouvement, donne lieu à des scènes plaisantes; mais, dans l'intention du librettiste, tout est évidemment calculé en vue d'une franche parodie de l'opéra-*buffa* actuel. Les acteurs, surtout Solié (*Pandolfo*) et Elleviou (*Lysandre*), entrent si bien, par leur jeu, leur chant, leurs costumes, dans l'intention du librettiste que, d'un bout à l'autre de l'acte, la salle rit aux larmes. La parodie musicale de Méhul n'est pas moins amusante que celle de Marsollier ; tantôt le maëstro reproduit ingénieusement les formes italiennes, tantôt il les travestit en charge. Je citerai le charmant *rondeau* comique dans lequel il fait la caricature du pro-

(1) Marsollier des Vivetières (Benoît-Joseph) (1750-1817), Parisien, a fait représenter, avec Gaveaux, Méhul et Dalayrac, plus de soixante opéras à Feydeau et à Favart. Son théâtre, 3 vol. in-8°, a été publié en 1825, par les soins de sa nièce, la comtesse Beaufort d'Hautpoul.

cédé des Italiens, qui remplacent le sentiment par des vocalises à perte de vue; le fameux thème *Morire d'affano* — mourir de douleur — sur lequel un de ces compositeurs en vogue est inépuisable en fioritures, inspire particulièrement la verve railleuse de Méhul; Elleviou se surpasse dans cette scène parlée et chantée.

Bonaparte assistait à la première de l'*Irato* (1) et complimenta Méhul d'avoir gagné son pari. Peut-être, à ce moment, le maëstro a-t-il poussé trop loin son triomphe, en demandant au Premier Consul d'agréer la dédicace de l'opérette. Bonaparte accepta; mais on prétend qu'à dater de ce jour il n'a plus admis Méhul dans son cercle intime. A mon sens, il n'aurait pas dû considérer le succès de l'*Irato* comme décisif contre sa thèse favorable aux Italiens. Méhul emprunte bien à l'opéra-*buffa* ses personnages et les présente dans des situations risibles, conformément aux traditions italiennes; mais le morceau d'ensemble final, point capital de tout bon opéra-*buffa*, manque à l'opérette française. D'autre part, si la partition de Méhul abonde en passages spirituels dans le genre comique italien, elle n'a pas cette grâce riante et légère qui glisse sans appuyer et qui est le charme propre de l'opéra-*buffa*. Si, comme cela est probable, Méhul a surtout voulu *persifler* la musique italienne, il n'est pas surprenant que Bonaparte, devinant sa pensée, lui ait gardé rancune de l'outrage commis à l'encontre de son rival.

On vient de donner, pour la dernière fois, le grand ballet de *Psyché*. Il est en effet temps de suspendre des représentations répétées plusieurs milliers de fois depuis douze ans : costumes, décors, mise en scène, tout a besoin d'être renouvelé; le public lui-même a perdu son enthou-

(1) La première de l'*Irato* avait été affichée sous le nom d'un prétendu compositeur italien; le public y fut pris.

siasme pour le chef-d'œuvre de Gardel. Peut-être les vides dans la salle de l'Opéra étaient-ils aussi la conséquence de la grippe, qui fait payer cher à la belle moitié du genre humain son goût pour les costumes de nymphes et de naïades, qui seraient de mise sous le ciel de la Grèce, mais sont hors de saison sous le capricieux climat de la Seine. Encore si toutes ces beautés vêtues à la légère prenaient soin de se couvrir en sortant du bal! Mais les Parisiennes se croient moins sensibles au froid que les femmes du Nord, qui se précautionnent en pareil cas. Au grand bal donné, ces jours-ci, par le ministre de la marine dans les magnifiques appartements de l'ancien Garde-Meuble, je frissonnais en voyant une foule de jolies femmes exposées à tous les vents, sur les escaliers et dans les vestibules. Il est à craindre que la grippe n'ait fait des victimes parmi ces toilettes éthérées.

XXV

4 février 1803.

C'est une chose charmante que la souplesse d'un courtisan français!

Roederer a été membre de cette deuxième classe de l'ancien Institut suspecte au gouvernement, et l'un des discoureurs les plus diserts et le plus en évidence de la section d'économie politique. Plus tard, il est devenu l'un des silencieux prudents dont je vous ai parlé; maintenant, le voilà fort zélé pour le rétablissement des Académies : « Le gouvernement, écrit-il dans un journal, fait ressortir nos quatre Académies de notre Institut national, qui les avait absorbées sans reproduire tous leurs services, qui les contenait sans les détacher assez, etc. » Transformé, comme Sieyès, en linguiste grammairien, il propose de créer un *Journal critique* auquel les académiciens travailleraient *in corpore*, d'après le programme tracé par Fénelon dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie*. Il regrette que, dès le début, le cardinal Richelieu n'ait pas poussé les académiciens dans cette voie : d'après lui la critique, l'art, la littérature, le génie même auraient tiré grand profit de cette initiative! Les Français n'ont-ils donc pas Boileau, Dacier, Voltaire, Diderot, Chamfort, La Harpe, Suard et tant d'autres qui ont brillé en qualité

de critiques, tout en maintenant l'originalité de leurs idées et l'indépendance de leur expression? Je crois que les femmes auteurs elles-mêmes, comme Mme de Genlis et Mlle Clairon (1), protesteraient, si l'on voulait les enrégimenter, ainsi que Rœderer l'insinue pour les académiciens.

Mlle Clairon ne protestera plus, par la raison qu'elle vient de mourir à quatre-vingt-un ans. Souffrante depuis quelques jours, elle s'était alitée contre ses habitudes, et elle est tombée de son lit en sommeillant; l'ébranlement causé par cet accident a été mortel. Bien que sa faiblesse physique fût grande, elle n'avait pas d'infirmité, et son intelligence conservait son ressort : il y a peu de mois, elle déclamait avec talent une scène de *Phèdre*, devant le tragédien anglais Kemble. J'avais compté la rencontrer chez son amie, Mme de Vandeul (2), fille de Diderot et mère du commandant Vandeul, que nous avons apprécié à Berlin, lorsqu'il est venu avec le colonel Belair (3), à la suite de Duroc. — Il est actuellement à Madrid; j'ai de ses nouvelles par le colonel qui arrive d'Espagne, porteur

(1) Mlle Clairon (Claire-Josèphe-Hippolyte Legris de la Tude), née à Condé en 1723, a publié ses *Mémoires* et des *Réflexions sur la déclamation théâtrale* (1799, in-8°), livre de valeur au point de vue spécial. Ses élèves les plus distingués ont été l'acteur Larive et Mlle Raucourt.

(2) Mme de Vandeul, seule fille de Diderot, survivant à quatre enfants, née en 1753, avait épousé Abel-François-Nicolas Courvillon de Vandeul, trésorier de France, résidant à Paris, d'une ancienne famille de la Haute-Marne. Sa dot avait été constituée par la vente de la bibliothèque que son père céda à Catherine II. Elle eut deux fils; l'aîné, Denis-Simon, — le commandant, — nommé dans le texte, né en 1775, est mort en 1850. Il avait été député de 1831 à 1839. Mme de Vandeul, qui habitait Auteuil en 1803, est morte rue de la Chaussée d'Antin en 1824.

(3) Peut-être Julienne de Belair, fils d'un ingénieur, général en 1792; le fils devint général de brigade et se distingua en Espagne. Impliqué dans l'affaire de Lyon, sous la Restauration, il subit une longue détention préventive.

de dépêches; il paraît que ces Messieurs se plaisent beaucoup moins à Madrid que chez nous. Comme les déplacements fatiguaient Mlle Clairon, retirée à Louveciennes, elle passait quelques journées chez son amie lorsqu'elle venait la voir. Je devais aller à Auteuil, chez Mme de Vandeul, comme en partie de campagne, et je me faisais une joie de causer avec la vieille tragédienne, si versée dans l'art dramatique; c'eût été double plaisir de la rencontrer dans la maison de la femme d'esprit dont le goût artistique est si délicat et si sûr. On retrouve dans son salon les agréments de la société française, qui ne sont plus que des souvenirs.

Récemment, chez Mme Louis Bonaparte, j'ai été présenté à Mme Ney (1), la femme du général, ambassadeur en Suisse; elle vient d'arriver ici. Ce n'est pas seulement une belle personne, mais une dilettante de premier ordre; je ne crois pas avoir entendu de cantatrice de profession déchiffrer comme elle à première vue les passages les plus ardus. Elle m'a stupéfait en chantant ainsi, avec Mme Bonaparte et moi, plusieurs scènes de mon *Brennus* et de ma *Rosamonde;* je regrette vivement de faire si tard la connaissance d'une cantatrice comprenant aussi parfaitement la musique italienne; rien n'est plus rare ici, même parmi les chanteurs artistes. Garat, à qui ne manquerait certes ni la voix ni le talent, est trop pratique pour étudier des compositions nouvelles. Il préfère exploiter une manie du public, qui aime entendre indéfiniment les morceaux qui lui ont plu une première fois. Ainsi, dans le programme d'un concert annoncé depuis des semaines, Garat n'admet que des morceaux applaudis

(1) Églée-Louise Auguié de Lascans avait épousé le général Ney, en juillet 1802, au château de Grignon. Morte à soixante-douze ans, le 2 juillet 1854.

cent fois. — Mme Branchu, qui a des qualités rares, a étudié avec moi plusieurs airs de mon *Andromède* et de *Brennus;* elle a mis la plus grande bonne volonté à les chanter au concert Cléry. — J'ai dû reconnaître que j'avais eu tort de lui proposer une musique écrite pour la *Mara* (1) et la *Todi* (2). Paisiello n'a pas été plus heureux avec quelques morceaux qu'il a fait chanter par Mlle Armand. Décidément, les artistes français sont réfractaires au style italien.

La pénurie de chanteurs est du reste incroyable : la direction de l'excellent concert Cléry cherche vainement à renforcer la partie vocale de ses programmes; elle n'a même pu recruter un personnel de choristes capables de chanter des chœurs qu'elle m'avait demandés. En désespoir de cause, les directeurs ont fait appel aux Bouffes, et les Italiens sont venus dire au dernier concert quelques scènes comiques auxquelles l'action théâtrale eût été indispensable. Quel effet pouvaient-ils produire, à la suite de symphonies de Haydn supérieurement exécutées ? J'entendais autour de moi des gens qui prétendent au bon goût se déclarer fort satisfaits de cette combinaison : *Ça tranche bien !* disaient-ils. Pour moi, je trouve l'association détestable; il est impossible de jouer un plus mauvais tour aux compositeurs italiens. Je me suis consolé en

(1) La Mara (Élisabeth Schmœhling), née à Cassel en 1749, une des plus célèbres cantatrices de la fin du dix-huitième siècle, avait passé deux ans à Paris, en 1782 et 1783. Elle chanta à Versailles et au Concert spirituel; triomphait dans les airs de bravoure. Pendant son long séjour à Berlin, elle épousa le Prussien Jean Mara, habile violoniste, mais débauché et querelleur.

(2) La Todi, née en Portugal vers 1748, mezzo-soprano expressif; chanta à Paris au *Concert spirituel*, à la *Loge olympique* et à Versailles, à la même époque que La Mare. Le public parisien se partagea en *Maristes* et en *Todistes*. La Todi eut de grands succès à l'Opéra de Berlin.

écoutant le violoncelliste Romberg dans un concerto de sa composition. Il enlève les difficultés avec une sûreté et un brio étonnants, sans négliger le chant ni l'expression. Je doute que cet éminent artiste reste longtemps ici. Le monde parisien actuel n'offre plus aux hommes de ce mérite les ressources et les satisfactions qu'ils trouvaient à Paris avant la Révolution. La musique de chambre a cessé d'être à la mode; lorsqu'un artiste veut se procurer le plaisir d'un quatuor, il faut qu'il l'organise *à ses frais* : les généreux amphitryons, les amateurs zélés et capables, prêts à donner leur concours, n'existent plus. On fait encore assez d'accueil dans le monde aux peintres et aux sculpteurs ; les musiciens sont condamnés à l'isolement.

Je m'étonne souvent de voir combien le bon goût est rare en musique, même parmi les artistes. Les jugements également favorables que j'entends émettre sur deux opéras de caractère absolument opposé, que l'on vient de jouer à Feydeau, ne peuvent que me confirmer dans mon opinion : je fais allusion au *Délire* (1) de Berton et aux *Visitandines*. Le sujet des *Visitandines* (2) — un petit scandale de couvent — prête à une musique piquante et légère. Or la partition est fade et banale : on ne peut y découvrir le moindre sel. Sans le jeu parfait du gros Juliet et de Dozainville, au masque si naturellement comique, la pièce serait endormante. Dans le *Délire*, au contraire,

(1) *Le Délire, ou les Suites d'une erreur*, un acte, 1799, est, quoiqu'en dise Reichardt plus loin, avec *Montano et Stéphanie* et *Aline*, un des trois meilleurs opéras de Berton, dont la musique a toujours un caractère d'individualité prononcé, bien que présentant des variétés de système.

(2) Comédie en trois actes, par Picard, musique de Devienne, représentée à Feydeau en 1793. Juliet s'y fit applaudir par cet air :

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit.

Berton a recours aux effets d'harmonie les plus heurtés et les plus cherchés, à un réalisme d'expression choquant. Il me semble *délirer* en musique, comme son personnage principal — un joueur insensé — en action. Berton n'est pas sans savoir que les audaces artistiques doivent respecter les principes fondamentaux de l'art. Tout le talent de comédien et de chanteur de Gavaudan, continuellement en scène, n'a pu galvaniser un rôle écrasant et peu sympathique.

Au petit *Théâtre des jeunes élèves de la rue Thionville*, j'ai vu pire que l'opéra de Berton : on reprenait la vieille opérette *la Laitière et le Chasseur* (1), mais si mal donnée, qu'à peine entré, je suis ressorti. Je regrette de ne pas avoir eu l'idée de conseiller au directeur de corser sa reprise par une « farce » que j'ai vue à Londres. On représentait l'opérette traduite en anglais ; pour lui donner de la couleur locale, le *chasseur* boxait avec l'*ours* qui l'a surpris. Comme tout bon Anglais ne doit jamais avoir le dessous, le *chasseur* assommait l'ours et entonnait son air de *bravura*, le pied sur sa victime. Un jeune Anglais, boxeur virtuose, choqué de la maladresse de l'ours, résolut de prendre la place de ce triste champion du noble pugilat britannique. Moyennant quelques schellings, le figurant chargé du rôle de l'ours consentit à lui laisser endosser la fourrure, et lorsque le chasseur, plein de confiance, se mit à boxer, son adversaire à quatre pattes fit pleuvoir sur lui une grêle de maîtres coups de poing, qui ne tardèrent pas à le coucher par terre. Cette fois, à la jubilation du public, l'*ours* assis sur le chasseur en-

(1) *Les Deux Chasseurs et la Laitière*, opéra de Duni, Napolitain, qui a résidé à Paris de 1757 à 1775; ses dix-huit opéras-comiques français ont presque tous été reçus avec faveur; l'orchestration était nulle, suivant les traditions musicales du temps, mais une verve très gaie soutenait ses gracieuses mélodies.

tonna l'air de *bravura*. Je suis persuadé que cette farce aurait du succès auprès des touristes anglais qui inondent Paris et qu'elle serait exploitée avec bonheur par les caricaturistes, qui s'en donnent à cœur-joie sur le compte des insulaires.

On ne peut faire un pas dans les rues sans rencontrer des familles de bourgeois anglais, composées d'individus de toute taille, corpulents, hauts en couleur, de tournure comique, de mise singulière, se dandinant comme des canards ou enracinés devant les curiosités de la ville. Le flegme et le sans-gêne de ces bourgeois, conscients de leur *respectability*, forment un contraste vivant avec la mobilité française. Ces Londoniens, qui n'avaient jamais quitté leur sol, leur ville, leur rue natale, sont une apparition inaccoutumée. La facilité et le bon marché du trajet entre Londres et Paris ont dû provoquer cette migration. Pour cinq guinées, tous frais accessoires comptés, un de ces braves boutiquiers est transporté confortablement : la journée à Paris, y compris une soirée au théâtre, lui revient à une guinée, et il n'a rien à débourser pour visiter les musées et les monuments. En dix jours, il peut faire son tour de Paris et revenir aux bords de la Tamise, n'ayant grevé son budget que d'une vingtaine de guinées. Un Anglais à son aise se paye ce déplacement, avec femme et enfants, plus aisément qu'un bourgeois parisien ne consacre vingt livres françaises à une partie de campagne. Car la proportion de l'aisance anglaise à l'aisance française peut être comparée à celle de quatre à un. — Quelques touristes excentriques sont plus expéditifs : on les voit arriver le 15 du mois pour la parade du Premier Consul ou son audience, et repartir le soir même, que la parade ou l'audience ait eu lieu ou non.

Les Anglais de distinction qui fréquentent le grand

monde prêtent eux-mêmes parfois au ridicule. Ils ont le tort d'abandonner leurs façons et leurs costumes habituels; les femmes surtout se hâtent d'adopter la grande toilette française, qui leur sied infiniment moins que leur joli négligé du matin; la toilette leur donne un air compassé et augmente leur raideur native. Je me souviens, à ce propos, de l'effet singulier que me produisit, à l'un de mes voyages à Londres, l'aspect du premier rang de loges au Grand Théâtre. C'était une représentation de gala : en entrant, ébloui par le lustre, je crus que le premier rang était vide, tellement tout m'y semblait immobile. Au bout de quelques instants, je m'aperçus que les places étaient bien occupées, mais par des *ladies* en grande toilette, avec l'immense coiffure de cérémonie, surmontée des trois plumes classiques. La présence de la Cour rendait ces dames plus raides que des grenadiers : je les avais prises pour les figures décoratives du balcon! C'est toujours un peu leur genre!

Avec cela, beaucoup d'Anglaises sacrifient à la mode courante du bel esprit. Elles se pressent aux lectures et conférences des lycées, et comme elles ne savent pas toutes très bien le français, elles ont peine à saisir ce qui se dit du haut de la chaire. Elles écoutent avec une intensité et des airs étonnés donnant à rire, et font souvent des questions qui semblent bizarres. Les caricaturistes n'ont pas manqué de représenter dans leurs attitudes spéciales ces *ladies* littéraires, tandis que les marchands de pain d'épice donnent à leurs bonshommes des tournures de *cockney*.

La grippe continue à faire des siennes; on parlait beaucoup, à la dernière assemblée du consul Lebrun, de la mort de la princesse de Castel-Morte et de celle du jeune Grimaldi. La Harpe, Lalande, Delille causent de graves inquiétudes à leurs amis.

En dépit de la maladie régnante, lundi dernier, Mme Moreau a donné un fort joli bal. L'assistance n'était pas très nombreuse; à l'exception du ministre de la guerre, je n'ai aperçu aucun personnage officiel. Cette réunion, pendant laquelle Mme Moreau a dansé très gracieusement une gavotte en s'accompagnant du tambourin, remplaçait pour beaucoup d'invités le lundi habituel de Mme Récamier. Sur un avis officieux, la reine de beauté de la chaussée d'Antin a suspendu ses « assemblées » hebdomadaires, mal vues en haut lieu; cet hiver, elle ne donnera plus que quelques bals avec invitations. Entre nous, je crois que Mme Récamier ne doit pas être fâchée d'avoir un prétexte d'interrompre des assemblées de plus en plus nombreuses qui devaient la fatiguer. On abusait de son hospitalité pour présenter, chaque fois, de nouveaux arrivants; dans ces derniers temps, les Anglais avaient organisé une véritable invasion chez elle.

En dehors du monde, il s'est donné un bal d'un genre spécial dans une des grandes maisons de jeu. La société fermière a loué douze vieux hôtels afin d'y installer son « honnête » industrie; tout ce qui peut attirer le public se trouve réuni dans ces temples de Mercure, et, parmi les attractions, il faut compter les bals « parés » hebdomadaires; la société fait distribuer des billets gratuits par les légations, les banques et autres intermédiaires. On voyait à ces bals beaucoup d'actrices, des danseuses de l'Opéra, des coquettes de haute volée; pas de femmes du monde. Il paraît que la curiosité des élégantes a été surexcitée par les descriptions dont elles avaient les oreilles rebattues; elles ont intrigué auprès de la Ferme des jeux afin d'obtenir que le bal « paré » fût transformé en bal « masqué », auquel il serait possible d'assister sans se compromettre. Comment résister aux belles quéman-

deuses? Elles ont obtenu gain de cause, mais, du même coup, elles ont détruit l'animation et l'attrait de ces réunions; je l'ai constaté un de ces soirs. Tout le monde est venu masqué, on dansait peu, on circulait, on se coudoyait dans les salons du premier étage, comme dans « une redoute ». Pour se distraire, on descendait au rez-de-chaussée où sont installées les tables de jeu; on risquait quelques livres ou l'on regardait les physionomies des joueurs mâles et femelles, absorbés et silencieux. Une sorte de loto, où quelques joueurs ont fait de beaux coups en débutant, a attiré spécialement les dames. Vers deux heures, la foule était si compacte que l'on avait peine à monter et à descendre les larges escaliers de l'hôtel. Alors s'ouvrit, au premier, un buffet garni d'un fort beau souper. L'ardeur avec laquelle les assistants se sont précipités sur les vins et sur les pièces froides m'a fait juger de la qualité de ce public; il fallait jouer des coudes pour se faire servir quelque chose.

Fatigué du tumulte, je me mis à parcourir quelques salons désertés par ces affamés. Les rideaux tout à fait démodés, en brocart d'or, avec franges d'argent, de jolis médaillons peints sur les frises me frappèrent en réveillant des souvenirs vagues. Je finis par reconnaître les appartements du baron d'Ognies (1), surintendant des postes, chez qui j'ai reçu jadis un gracieux accueil, au milieu du monde le plus distingué de l'ancien Paris. Vous ne sauriez croire combien cette découverte et les réminiscences qu'elle a fait naître m'ont affecté, surtout lorsque j'appris que l'aimable famille d'Ognies a été fauchée

(1) Rigolet, baron d'Ognies, surintendant des postes, fondateur en 1775 du Concert d'amateurs installé à l'hôtel Soubise. Gossec dirigea quelque temps ces concerts; le fameux chevalier de Saint-Georges tenait le pupitre de premier violon.

par la guillotine. J'ai eu beau me dire, pour me calmer, que le vieil hôtel a été témoin de bien des désordres, que son luxe avait dû être payé au prix d'actes blâmables ; je n'ai pu m'empêcher de m'apitoyer sur la catastrophe qui a frappé des gens sensibles après tout aux plaisirs de l'esprit et aux jouissances artistiques, sachant user libéralement de leur fortune. En quelles mains cette richesse est-elle tombée? Aux mains d'êtres qui ne connaissent que les satisfactions grossières ou la passion du jeu, lorsqu'ils ne mettent pas leur orgueil à tyranniser leurs contemporains et à anéantir toute culture supérieure.

Il est pénible, à Paris, de ne pouvoir chasser de semblables réflexions, si décidé que l'on soit à se renfermer dans le domaine de l'art. Involontairement, on est frappé par les traits caractéristiques du nouveau Paris ; on entend toujours comme un écho de ce tocsin d'alarme qui, pendant douze ans, a bouleversé et stupéfié ce pauvre pays. L'état de stupeur n'a pas disparu depuis l'accalmie trompeuse dont on jouit ; le peuple semble végéter dans un engourdissement qui le rend insoucieux des dangers qui l'attendent à son réveil. C'est un spectacle affligeant !

Il faut cependant vous dire, avant de poser ma plume, comment a fini le bal. A trois heures, il arrivait encore beaucoup de monde ; ce n'est qu'à huit heures du matin que les voitures ont emmené les derniers partants.

XXVI

8 février 1803.

A un dîner chez la princesse Dolgorouki, auquel assistaient Noailles, Ségur et d'autres membres de l'ancienne noblesse, j'ai vu de près Lally-Tollendal, l'ancien député à la Constituante, si justement célèbre par son dévouement à la mémoire de son père ; il est revenu d'Angleterre depuis peu. Sa personne et ses manières m'ont beaucoup surpris : d'après le ton de ses publications, je me figurais trouver un personnage austère, sérieux, mélancolique. Je me suis vu en présence du plus jovial des Français ! Il est sans l'ombre de morgue ou de fierté ; sa physionomie n'a nullement le caractère hautain et maussade que Gœthe attribue aux rejetons des vieilles races. Il m'a fait l'effet d'un joyeux fermier écossais, gros, gras, pétillant de bonne humeur et d'esprit. Jamais on ne se douterait qu'il vient de subir douze pénibles années d'exil ; ses saillies, ses plaisanteries partaient comme des fusées au milieu de la gaieté générale. C'était, du reste, un feu roulant autour de la table.

Après le dîner, parfait à tous égards, on a passé aux chansons : Lally-Tollendal et le vicomte Ségur, entre autres, on fait assaut de verve et d'esprit, en chantant, de leur petite voix cassée, des couplets de leur façon. L'en-

train général s'est soutenu fort avant dans la nuit; aucun des assistants, j'en suis sûr, n'a songé une minute que, en dehors du salon de la princesse, il pût y avoir quoi que ce fût au monde qui fût digne de son intérêt. Pareille soirée ne peut se rencontrer qu'à Paris, dans un cercle de Français doués de cette heureuse humeur; lorsque l'on a goûté le plaisir qu'elle procure, on comprend que des hommes de ce caractère arrivent à conclure, après avoir passé par mille épreuves, que tout le mal que l'on peut se donner ici-bas n'est que fumée, s'il n'assure pas les moyens de jouir des charmes de la société.

Outre le plaisir, cette soirée m'a valu un bénéfice personnel. Depuis quelque temps, la princesse demandait à Ségur un libretto à mon intention; ce soir, le vicomte m'a dit avoir trouvé un sujet dans les *Mille et une Nuits*, où déjà il a puisé son *Calife de Bagdad*. Immédiatement, avec son obligeance empressée pour les artistes, la princesse a combiné un dîner qui réunira Ségur, les principaux sujets de Feydeau et moi, afin que l'on prenne connaissance du plan. Pourvu que l'aimable poète, que sa poitrine délicate désigne comme victime prédestinée de la grippe, n'abuse pas entre temps de soirées semblables à celle où nous venons de nous rencontrer!

Pendant la semaine dernière, les enfants et les vieillards ont payé le principal tribut à la grippe; croque-morts et fossoyeurs sont sur les dents. Le cardinal Caprara qui, malgré son grand âge, paraissait robuste comme un paysan allemand, est au plus mal. Le Premier Consul, plein de sollicitude pour lui, lui a envoyé son médecin particulier Corvisart et le célèbre docteur Portal; on publie des bulletins journaliers de sa santé. Sa mort serait un fâcheux contretemps pour la remise des barrettes que le garde noble, prince Justiniani, vient d'apporter. Les évêques

désignés pour la pourpre sont : les « vénérables frères » Joseph Fesch, archevêque de Lyon, oncle du Premier Consul; Jean de Dieu-Raymond Boisgelin, archevêque de Tours ; Étienne-Hubert Cambacérès, archevêque de Rouen, frère du second consul; un quatrième, réservé *in petto*.

L'allocution du Saint-Père, au Consistoire secret du 17 janvier, reproduite par les journaux, parle en termes émus de l'allégresse que le Concordat cause au Pontife, de l'empressement que le Premier Consul de la République française, Napoléon Bonaparte, a mis à venir au-devant de ses désirs, de la promesse donnée par « ce personnage illustre » de travailler à la perfection d'un si grand ouvrage.

Je ne sais si le Premier Consul croit sincèrement que la restauration de la religion catholique est un besoin urgent du peuple français. Pour moi, je n'en ai pas aperçu de preuve, en traversant les régions de l'Est pour venir ici; des voyageurs, qui ont parcouru le Midi, me disent n'avoir pas non plus relevé de témoignages d'une grande ardeur religieuse. Nulle part la pratique de la confession n'est redevenue générale; les gens du peuple vont à la messe le dimanche, parce qu'ils préfèrent se reposer le septième jour plutôt que le *décadi;* c'est une distraction pour eux. A Paris, il n'y a pas grand monde aux offices, bien que le Premier Consul donne le bon exemple en entendant régulièrement la messe, le dimanche, dans sa chapelle des Tuileries ou de Saint-Cloud, et que le second consul assiste à la grand'messe de sa paroisse. Peut-être en est-il autrement dans l'Ouest, dont les habitants se sont battus en désespérés pour leur foi et la vieille royauté, jusqu'à ce que le gouvernement actuel eût réussi à rétablir la paix.

Au reste, le Premier Consul agit maintenant comme il agissait déjà en qualité de général de l'armée d'Italie. Il se disait dès lors bon catholique, pardonnait facilement aux Romains l'assassinat d'un envoyé et d'un général, et protégeait officiellement le culte. Durant son dernier voyage aux Pays-Bas, il s'est conformé aux vieux rites aussi exactement qu'un roi du moyen âge.

Comment serait-il au fait de l'état réel de l'opinion? Ni sa famille ni sa entourage ne lui diront qu'il va trop vite en ces matières et pourra s'en repentir. Et, en dehors de ce monde, qui donc l'approche assez pour lui dire la vérité? S'il pouvait se mêler au peuple, il serait probablement étonné de voir combien ses courtisans le flattent, quand ils lui affirment que l'opinion est en parfait accord avec sa volonté. Au fond, Bonaparte est-il un sectateur convaincu d'une croyance hostile aux lumières de la philosophie? Tous ceux qui l'ont observé de près assurent que l'esprit religieux lui fait défaut; qu'à ses yeux, une religion positive n'est qu'un frein nécessaire pour mener le peuple. Sa manière de voir paraîtrait coïncider avec celle d'un M. Legrand (1), qui vient de publier un livre sous le titre assez extraordinaire : *Le rétablissement de la marine française par la pratique du catholicisme.* L'abbé Geoffroi nous apprend que l'auteur s'est occupé toute sa vie de questions maritimes, que Sartines et d'autres ministres de la marine ont fait grand cas de son concours. Geoffroi

(1) Legrand, caractère original, s'est beaucoup occupé de marine, sans vouloir accepter d'emploi. Il a en effet remis des *Mémoires* à Sartines et autres ministres; celui que cite le texte est le seul que l'on ait imprimé La thèse est celle-ci : Sans matelots, point de marine ; sans pêcheries, point de matelots; sans abstinence, point de consommateurs du poisson des pêcheries; donc sans le catholicisme, qui impose l'abstinence, point de marine. Legrand est mort fin de 1802.

profite de son compte rendu du livre pour donner, avec beaucoup d'esprit et de finesse, des coups de patte aux philosophes; le public peut se laisser prendre aux sophismes du captieux critique.

Si, par aventure, le Premier Consul avait quelque doute sur l'opportunité de ses projets, ne doit-il pas être affermi dans ses idées, quand des hommes comme Rœderer l'encensent quotidiennement, en vers et en prose? Voici un spécimen poétique pris dans le numéro du 3 février du *Journal de Paris*, sous le titre : *Galerie de grands hommes :*

Cent peuples subjugués, et des villes en cendre,
Ont immortalisé la valeur d'Alexandre.
Non moins brave que lui, d'un pinceau vigoureux
César traça les mœurs de nos braves ayeux.
Vainqueur de l'anarchie, Auguste sauva Rome,
Protégea les beaux-arts, sut régner en grand homme
Titus du monde entier a mérité l'amour ;
On le vit s'attendrir sur la perte d'un jour.
Et toi, vrai philosophe, ô divin Marc-Aurèle!
Ton âme des vertus fut le parfait modèle.
Au temple de Mémoire, où ces noms sont inscrits,
On aime à retrouver le plus grand des Henris.
Mais quel prodigieux et quel vaste génie
A chassé le chaos, recréé ma patrie?
Tout renaît, tout s'anime à sa puissante voix ;
Il marche environné de ses nombreux exploits.
C'est lui, c'est Bonaparte; il vaut tous ces grands hommes,
Il est l'honneur du monde et du siècle où nous sommes;
Et l'État que soutient le bras de ce héros,
Lui doit *la Paix, son Dieu, sa gloire et son repos.*

Veuille le ciel que ce brave peuple trouve dans la « gloire » de son nouveau dieu l'équivalent des bienfaits de « la paix et du repos », qui semblent bien compromis. La guerre de plume contre l'Angleterre, que mènent les journaux, le *Moniteur* en tête, est de mauvais augure. Une feuille en anglais, *The Argus*, publiée ici avec l'appui du gouvernement par un Anglais mécontent, Goldsmith,

que nous avons connu à Hambourg, attise le feu. D'après les extraits de journaux anglais que l'*Argus* donne avec intention et que le *Moniteur* cite souvent, il est facile de reconnaître que, des deux côtés du détroit, les plumes sont également envenimées. Les journaux anglais ne parviennent jamais par la poste ; on s'en procure quelquefois par des étrangers de passage ; la *Gazette de Hambourg* elle-même, si réservée à l'égard du gouvernement français, ne se distribue pas régulièrement ; il m'arrive souvent de ne pas la trouver dans les cafés.

On considère comme significatif le changement apporté depuis peu dans la formule de promulgation des décrets : au lieu de « Les consuls de la République, etc. », on lit maintenant : « Le gouvernement de la République ». C'est dans l'« arrêté » organisant les Académies que cette modification a été introduite pour la première fois.

A propos d'Académie, Ginguené vient d'être appelé à prendre la place de l'architecte David Leroy (1), décédé membre de l'Académie des inscriptions, ou plutôt de la « littérature ancienne », suivant le nouveau protocole. Ses amis l'engagent à refuser. Mais il n'en est pas ici comme en Allemagne : le refus serait considéré comme un acte d'hostilité par le gouvernement, qui tient à la maxime : Celui qui n'est pas pour moi est contre moi.

On discute aussi la question de savoir si le général Moreau devra accepter la croix de grand officier de la Légion d'honneur qui, dans l'opinion de tous, va lui être offerte. Ses partisans exaltés disent qu'il serait au-dessous de lui d'accepter ; ses amis plus réfléchis estiment que son refus pourrait avoir des suites désagréables, et per-

(1) J.-David Leroy (1728-1803), connu par le livre : *Ruines des monuments de la Grèce*, et par ses savantes recherches sur la marine de l'antiquité.

mettrait d'imputer au général des vues ambitieuses; les profonds politiques prononcent : Refus et acception sont également dangereux! Je suis sincèrement peiné de voir cet honnête homme sur un terrain aussi glissant.

Les gazettes vous auront suffisamment renseigné au sujet des sénatoreries, dont la création est officielle, depuis le mois dernier. Elles constitueront une noblesse civile, comme la Légion d'honneur a établi une noblesse militaire. On parle de l'institution d'un « Ordre » (1) qui serait analogue à l'ancien *Ordre du Saint-Esprit*. Le Premier Consul a, dit-on, un faible pour les décorations et les rubans; on remarque, dans ses audiences et dans ses réceptions, qu'il cause volontiers avec les étrangers brillamment constellés.

Contre l'attente générale, le gouvernement vient de distribuer des prix de cent à cinquante louis à quelques-uns des artistes qui ont pris part au concours ouvert pour des monuments commémoratifs du Concordat et de la paix d'Amiens. Les projets exposés au Muséum, dans la salle des dessins, étaient plus que médiocres; aucun artiste en renom ne s'était mis sur les rangs; la lenteur de l'administration à payer les prix décernés dans des expositions précédentes a dû les faire hésiter.

Le gouvernement paraît au surplus concentrer ses ressources sur les services civils et militaires. Il fait des efforts extraordinaires pour la marine : on travaille fiévreusement dans les ports de Cherbourg et de Boulogne. Beaucoup d'étrangers, surtout des Anglais résidant à Paris, vont visiter ces travaux.

Tout cela n'est pas rassurant pour le maintien de la paix, et je me souviens qu'avant la présentation de l'am-

(1) On ne sait à quel « ordre » il fait allusion.

bassadeur Witworth, un Anglais de distinction m'a proposé de parier qu'avant trois mois la guerre serait déclarée. Les Parisiens ne se préoccupent pas de cette terrible éventualité; suivant leur coutume, ils sauront les choses après coup. En revanche, ils sont admirablement renseignés sur les programmes des théâtres!

XXVII

12 février 1803.

Le froid a été si persistant, que l'on s'est mis à organiser des parties de traîneaux; c'est un événement! Les Russes surtout ont donné le spectacle de ce divertissement, et ont exhibé de magnifiques fourrures. Leurs pelisses valaient certainement plus que toutes les fourrures que l'on pourrait réunir à Paris. Il paraît que Mme Bonaparte s'est souvenue de la partie de chasse en traîneaux, couronnée par un splendide souper chez le comte d'Artois, que l'on organisa à Versailles, du temps où elle faisait partie de la suite de la Reine. Elle a donné l'ordre de rechercher et de remettre en état les traîneaux qui ont servi à cette fête. Il faut croire que le temps a gravement endommagé ces équipages; car on ne les voit pas circuler. Dans une réunion aristocratique où je me trouvais hier soir, on s'est diverti de la velléité de Mme Bonaparte, et l'on a parlé de la fameuse chasse au cerf. Si les persiflages spirituels ont été prodigués, je n'ai pas entendu une plainte ni une récrimination sortir de la bouche de gens tous fort éprouvés par la Révolution. La réserve de bon goût gardée sur ce point par des nobles revenus d'émigration est d'autant plus remarquable, qu'ils for-

ment une société tout à fait à part et ne fréquentent que les étrangers. Leurs doléances auraient pu se formuler, sans qu'il y eût d'indiscrétions à craindre.

Est-ce le froid ou la grippe qui éloigne des théâtres leur public habituel? Je constate que l'assistance est beaucoup moins nombreuse et se compose, en grande majorité, d'étrangers et de provinciaux. Pour moi, rien n'interrompt la série de mes soirées d'orchestre. Il y avait relativement peu de monde aux *Français*, bien que Mlle Raucourt reparût dans *Médée* (1), un de ses beaux rôles, après une longue absence. — La manie des tournées en province, à laquelle cèdent les acteurs parisiens, finira par lasser le public; à mon arrivée, Mmes Raucourt, Contat, Vanhove-Talma; Fleury et Talma étaient absents. — Mlle Raucourt a été excellente : elle est incomparable pour l'expression des sentiments de fierté hautaine, d'énergie ou de douleur passionnée. Sa préférence pour la mauvaise pièce de Longepierre prouve bien que les acteurs se guident en littérature comme les virtuoses en musique. Il suffit qu'une pièce ou qu'un morceau fournisse l'occasion de déployer des qualités spéciales; le mérite littéraire ou musical est indifférent. Les autres rôles de *Médée* ont été sacrifiés : Lafon (2) a joué honteusement celui de *Jason*. Comment d'ailleurs tirer quelque chose du personnage brutal qui se met tout à coup à débiter ces fadeurs à *Médée*, inquiète :

(1) *Médée*, la seule tragédie restée au théâtre de Longepierre, ancien précepteur du Régent (1659-1721).

(2) Le Périgourdin Lafon avait révélé de bonne heure ses dispositions tragiques. En 1793, rhétoricien à Bordeaux, il réussit à faire jouer une tragédie en cinq actes, *la Mort d'Hercule*; lui-même remplissait le rôle de *Nessus*. Militaire, étudiant en médecine, comédien en province, il avait débuté, en 1800, aux *Français*, grâce à Lucien Bonaparte.

Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau;
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garans de sa constance?

Malgré sa grâce et son sentiment, qui donnent généralement du charme à ses rôles, Mlle Bourgoin n'a pas réussi à rendre intéressante la triste *Créuse*. Elle ne s'est fait applaudir, — chaleureusement cette fois, — qu'au moment où *Créuse* s'écrie : *Je brûle!* en ressentant les premiers effets du vêtement empoisonné. Le public français ne ressemble pas à nos Berlinois, qui réservent leur approbation ou leur improbation pour la fin de la pièce. A Paris, comme à Londres, à Naples, à Vienne, on applaudit ou l'on siffle, dès que l'impression se produit. Au dire de tous les artistes, ils préfèrent cette façon d'agir, qui les anime et les stimule.

Il y a eu beaucoup plus de monde à la première représentation du *Séducteur amoureux* (1) de Longchamps, l'auteur de l'amusant libretto de *Tante Aurore*. La pièce a des mérites de style et de versification qui la distinguent des productions courantes; elle est fertile en « mots », et le dialogue est habilement conduit. Le public des deux premières représentations (2), auxquelles j'ai assisté, m'a paru mieux composé qu'à l'ordinaire, plus sensible à l'esprit et aux qualités dramatiques; il a su applaudir à propos les intentions de l'auteur.

Le *Séducteur amoureux* est l'histoire d'une *Lovelace* pris

(1) Le *Séducteur amoureux*, comédie en trois actes et en vers, le seul succès brillant de Lonchamps, né à l'île de France, en 1768. Nommé, en 1804, secrétaire des commandements de la grande duchesse de Berg, sa santé l'obligea à se retirer en 1811; mort à Louviers en 1817. On a de lui deux volumes de poésies fugitives, publiées en 1821.

(2) La première avait eu lieu le 24 janvier 1803.

dans ses propres filets, qui ne parvient plus à convaincre personne de la sincérité de sa dernière passion. L'analyse d'une comédie étant aussi peu divertissante qu'un compte rendu de concert, je vous donne quelques passages caractéristiques. Voici la réponse du séducteur *Meilcour* à l'un de ses amis, incrédule à l'endroit de sa conversion :

... Que veux-tu? j'en suis, en vérité,
Réduit à ne briller que par la quantité;
Jadis vous remportiez telle grande victoire,
Qui pouvait, elle seule, établir votre gloire.
Mais je ne connais plus de réputation
Dont la chute aujourd'hui puisse nous faire un nom.
Un succès, autrefois, supposait du mérite;
Aujourd'hui l'on va bien, pourvu qu'on aille vite;
C'est au premier rendu! pour peu que vous restiez
En route, un autre atteint le but où vous marchiez,
Et nous nous disputons, pour dernière ressource,
Non le prix du talent, mais celui de la course!
Je veux, pour mon honneur, trouver quelque vertu
Qui ne se rende pas sans avoir combattu;
Ou bien je me retire... Au vrai, je m'en étonne,
Mais l'inconstance même est assez monotone :
Nous allons répétant partout mêmes propos;
Partout on nous répond presque les mêmes mots,
Et le seul changement, c'est le nom de nos belles;
Cela dégoûterait presque d'être infidèles.

Cette critique assez vive d'un certain monde féminin a été applaudie par le public, qui s'est donné à peu de frais des airs de vertu. Les élégants de l'orchestre se sont également montrés bons princes, en ne se choquant pas de la tirade suivante, débitée par le « Séducteur » à *Adèle*, la dame de ses pensées :

... Non, près du sexe, au contraire,...
Nos aimables du jour ont une autre manière :
Le madrigal vieilli fait place au calembour,
A la plate équivoque, au jeu de mots bien lourd,
Dont l'auteur tout surpris, s'il ne vous voit sourire,
Croit qu'on ne l'entend pas et veut vous le redire.

Son regard vous poursuit; vos yeux embarrassés
Sur eux, en se levant, trouvent les siens fixés,
Et dans votre rougeur il voit une conquête.
Sans gêne auprès de vous, le chapeau sur la tête,
A table les premiers, prenant ce qui leur faut,
Ces messieurs à l'envi boivent, jurent tout haut,
S'enivrent parfois même... et pour vivre à l'anglaise,
Traitent de préjugé l'urbanité française.
Quelques autres et moi voulons prêcher en vain
Le bon ton... Impossible; on nous force la main.
Pour rendre la jeunesse aimable près des belles,
Nous sommes à Paris trop peu de vrais modèles.

Il y a quelques jours, dans la préface du livret de *Tante Aurore*, qu'il vient de faire paraître, Longchamps avait raillé agréablement l'accès de pruderie de l'assistance, à la première représentation de l'opéra de Boïeldieu. Il paraît que les auteurs n'ont pas tort de malmener un peu le public, afin de le rendre aimable.

La troupe a joué avec un ensemble exceptionnel; la pièce avait été sérieusement étudiée, et le désir des artistes de seconder l'auteur était manifeste : Fleury a composé son rôle de *Meilcour* avec soin et finesse, son jeu a été chaleureux et naturel; Dazincourt s'est montré spirituellement comique en valet du *Séducteur*, stupéfait de la conversion de son maître; Mmes Mézerai et Devienne m'ont paru encore meilleures que d'habitude.

Je ne connais pas de plaisir plus vif que celui d'assister à la représentation d'une jolie pièce, devant un auditoire intelligent. Je comprends que les anciens Grecs, amoureux d'art et de spectacles, aient passé des jours, dans leurs théâtres en plein air, écoutant sans fatigue une succession de comédies et de tragédies. Je comprends aussi que les habitants de nos grandes villes modernes consacrent au théâtre une partie de leur programme quotidien, et qu'il leur devienne impossible de se faire à l'existence de petite ville ou de la campagne.

Pour les Français, spécialement pour les Parisiens, qui raffolent de spectacle et qui ont toutes facilités pour satisfaire leur goût, suivant leur caprice ou leur disposition d'esprit, il est vrai de dire : Hors de Paris, point de salut!

XXVIII

15 février 1803.

Dans le microcosme que l'on appelle Paris, il n'est rien que l'on ne puisse voir. Souvent — trop souvent peut-être — je vous ai parlé de dîners d'apparat et de soirées du grand monde. Aujourd'hui j'ai à vous dire comment se sont passées quelques heures, pendant lesquelles j'aurais pu me croire transporté à Nuremberg.

Un vieux maître d'une école publique, qui habite un quartier retiré de la rive gauche, m'avait invité à dîner. J'ai trouvé chez lui une société de professeurs avec leurs moitiés. Le gros personnage en l'honneur duquel se donnait le repas était, m'a-t-on confié, un savant connu, en faveur auprès de la famille du Premier Consul. Quoi qu'il en soit, ce personnage s'est comporté en homme d'importance, en nous faisant attendre son auguste présence : l'invitation était pour trois heures de relevée, il apparut avec sa femme à cinq heures passées! Malgré l'agacement et la faim canine des conviés, malgré l'inquiétude de la maîtresse de maison, qui s'était lamentée sur ses casseroles exposées à brûler, en allant comme une âme en peine du salon à la cuisine, on ne s'est pas permis d'allusion à l'impolitesse du couple.

On a fini par prendre place autour d'une table à la

vieille mode, longue et étroite, en observant les prescriptions d'un cérémonial minutieux. Ma qualité d'étranger me valut une place d'honneur entre la femme du personnage en faveur et celle d'un doyen de faculté! La doyenne avait étoffé sa petite et maigre personne d'additions rappelant les anciens « paniers », sous lesquelles je disparaissais, sur ma chaise trop basse pour une table trop haute. La bonne dame m'accablait d'ailleurs de politesses; mais ses amabilités prodiguées d'une voix aigrelette et suraiguë me perçaient le tympan, tandis que ma voisine de gauche avait un timbre de basse, comme la plupart des Françaises. Cette différence de diapason m'a donné occasion d'entendre une sorte de *duetto buffa*, chaque fois que l'apparition d'un plat suscitait entre ces dames un échange prolongé de cérémonies auquel j'assistais, silencieux comme un figurant à l'arrière-plan. Les autres dames faisant les mêmes façons, les mets ne parvenaient aux convives du sexe fort que refroidis par d'interminables va-et-vient.

Le menu, servi dans des plats immenses, se composait en partie de mets préparés à la maison, suivant les recettes de la vieille cuisine française : bœuf bouilli à outrance, dont l'excellent bouillon assaisonnait une épaisse panade au pain mélangée de légumes ; veau aux épinards; mouton aux haricots blancs. Puis, des pâtés chauds, des fricassées, des tourtes, venant évidemment de chez le traiteur et se faisant attendre.

Mes hôtes faisaient les honneurs de leur table avec une agitation fébrile que le gros personnage et sa moitié contemplaient d'une mine dédaigneuse. Ce qui m'a réduit à soupçonner que la haute faveur à laquelle ce couple veut faire croire est suspecte, c'est son bavardage désordonné sur la Cour de Saint-Cloud. Les gens de l'entourage du

Premier Consul ne sont pas affectés de cette loquacité; ils imitent la réserve du « Maître », même à s'en rendre ridicules. Ces commérages portant sur la restauration du cérémonial de l'ancienne Cour m'agaçaient, mais ils intéressaient visiblement des maîtres et des professeurs, tous partisans de la royauté et charmés de ce qui la rappelle.

On quitta la table assez tard, — l'unique servante de la maison n'avait pu accélérer le service, — et les invités commençaient à se retirer à huit heures. J'avais eu la précaution de retenir, pour qu'il vînt me reprendre, le fiacre qui m'avait amené; mais le véhicule n'arrivait pas, et je ne pouvais me décider à m'en aller à pied par l'affreux dégel qu'il faisait. A force d'attendre, je restai à peu près seul avec ma petite voisine de table à la voix de fausset, une grande et grosse dame vêtue d'une antique robe à ramages, et un vieux monsieur, non moins corpulent, coiffé d'une ample perruque.

Chaque fois que je m'enquérais de mon fiacre, l'ex-voisine de table me regardait d'un air suppliant, se levait, courait dans l'antichambre et rentrait dans le salon, annonçant d'un air navré que la domestique ne parvenait pas à *lui* trouver une voiture. Plusieurs fois, la maîtresse de la maison m'avait jeté un coup d'œil d'intelligence pour m'engager à compatir à l'embarras de la petite personne. Je finis par lui offrir une place dans mon fiacre, toujours en retard; un sourire radieux me récompensa de mon obligeance, et le brave professeur, mon hôte, s'empressa de dire, avec sa vieille politesse française, que je venais d'obliger une personne fort instruite, qui sacrifiait aux Muses et chantait les œuvres des grands compositeurs. Il ajouta : « Madame, il fallait chanter une scène de Gluck à ce monsieur, qui est lui-même... etc. —

Comment, monsieur est compositeur? Eh bien, cherchez-moi la grande scène d'*Iphigénie!* » Me voilà condamné à m'asseoir devant un détestable clavecin et à accompagner les plaintes vraiment lamentables de la prêtresse de Diane. Pourquoi n'étais-je pas parti, en bravant le dégel? J'étais menacé d'un duo, lorsque la vieille bonne vint annoncer mon fiacre. Je saisis mon chapeau, « Iphigénie » sur mes talons, et je m'empressai de saluer la maîtresse du logis, convaincu que j'étais au bout de mes épreuves; mais cette femme trop compatissante me dit, en montrant la grosse dame qui ne bougeait plus depuis le commencement de sa digestion : « Vous mettriez le comble à vos politesses, si vous reconduisiez une vieille amie qui a le mérite d'être venue malgré le mauvais temps. Nous vous en serions tous reconnaissants, et cela ne vous occasionnerait pas un grand détour. » Que faire? Répondre : « Avec grand plaisir! » en maugréant.

On se met en mouvement pour descendre l'escalier. Iphigénie était à mon bras et je remarquai que le gros monsieur suivait la grosse dame. Me doutant d'une nouvelle tuile, je lui demandai avec intérêt s'il avait une longue course à pied en perspective pour regagner son domicile : « Je reste avec madame! » répond-il en désignant l'énorme personne en robe à ramages. J'essaye de lutter contre le destin en observant que je suis désolé de n'avoir qu'un coupé, peut-être sans strapontin. « Tous les coupés en ont; au besoin on tient quatre », remarque tranquillement le colosse. Il fallait se résigner! Nous arrivons à la porte; je me demandais comment le fiacre supporterait le chargement, lorsque j'aperçois sur les dernières marches, munie d'une lanterne sourde, une dame d'un certain âge dont la présence m'avait échappé. « Venez, ma bonne, s'écria mon Iphigénie en quittant

brusquement mon bras, vous resterez avec nous! » Elle pousse sa « bonne amie » dans le coupé, saute à sa suite comme une grenouille et s'installe sur ses genoux. Le gros monsieur case péniblement sa moitié à la seconde place du fond, se jette lui-même sur le strapontin, en faisant crier les ressorts; moi, debout dans la portière, demandant timidement au vieux cocher dont j'admirais la patience : « Crois-tu, mon ami, que je pourrai monter? » Le brave homme a dû prendre tout ce monde pour mon père, ma mère, ma grand'mère et ma nourrice, car il me frappa amicalement sur l'épaule en disant : « Montez, montez toujours, mon maître; vous êtes bon parent, vous! » Le gros monsieur m'encourageait de son côté : « Montez, monsieur, vous trouverez de la place! » Je m'insinuai dans le fiacre, emporté d'assaut par mes vénérables compagnes, ne m'étonnant plus de la fougue des soldats français, les grand'mères leur donnant l'exemple d'un entrain irrésistible.

Pendant une heure et demie, par une pluie battante, il a fallu trimballer, à travers les rues couvertes de verglas, mes voyageurs demeurant aux quatre coins de la ville.

Ce changement de température va être fatal à bien des « grippés ». Je suis inquiet de mon poète, le vicomte Ségur : depuis notre dîner chez la princesse Dolgorouki, il est alité. Il y a du reste tout un nécrologe à dresser des défunts notables de la semaine ; l'abbé Ricard (1), le traducteur de Plutarque ; les journalistes, particulièrement Geoffroi, couvrent d'éloges les défunts ; suivant le critique des *Débats*, depuis cinquante ans, quand on voulait faire l'éloge de quelqu'un, on disait : « L'abbé

(1) Dominique Ricard, ancien professeur de rhétorique à Auxerre, né à Toulouse en 1741.

Ricard est son ami! » Viennent ensuite le vieux Sylvain Maréchal (1), l'auteur du ridicule *Dictionnaire des athées;* l'ex-bénédictin Germain Poirier (2). Sicard (3), de l'Institut, a prononcé son éloge au cimetière et l'a présenté comme un homme aimable, aussi modeste que savant; le mécanicien Trémel (4); le vieux poète et moraliste Saint-Lambert (5); les journaux n'en disent pas grand' chose, mais Suard, qui a parlé sur la tombe, le considère comme un philosophe distingué et comme un homme d'honneur qui n'a pas commis une action blâmable dans sa vie. Mlle Dumesnil (6) a suivi de près sa rivale, Mlle Clairon; Mlle Arnould (Sophie) (7), cantatrice de l'Opéra, qui a joui d'une grande réputation, est

(1) Maréchal (P.-Sylvain), chantre de la déesse *Raison,* ami de l'astronome Lalande, ancien bibliothécaire à la *Mazarine.* Le *Dictionnaire* parut l'an VIII; Paris, in-8°, LXXII-524 pages. Les deux suppléments, publiés par de La Lande, formant ensemble 120 pages, sont de 1805.

(2) Dom Germain Poirier, né à Paris en 1724, bibliothécaire à l'Arsenal, a publié, avec dom Précieux, le tome XI du *Recueil des historiens de France* (1764).

(3) Successeur de l'abbé de l'Épée à l'établissement des Sourds-Muets.

(4) J. Tremel, mécanicien célèbre, né en 1727, près de Mannheim. Pensionné par le gouvernement français et établi à Paris, il a inventé des instruments de physique, de labourage, et la grue tournante. Il était logé au palais des Arts (Musée Lenoir.)

(5) Philosophe de la morale de l'intérêt. Sa vie vaut mieux que son *Catéchisme universel,* s'inspirant d'Helvétius.

(6) Mlle Dumesnil, née à Paris en 1714, débuta aux Français en 1737. Son plus grand succès fut *Mérope;* Voltaire dit alors : « Ce n'est pas moi qui ait fait *Mérope,* c'est Mlle Dumesnil. » Elle avait quitté la scène en 1776; retirée à Boulogne-sur-Mer, elle y mourait à quatre-vingt-dix ans, le 20 février 1803.

La nature avait tout fait pour cette actrice; le talent de Mlle Clairon, sa rivale, fut au contraire le résultat d'une étude approfondie. En 1800, Mlle Dumesnil avait autorisé Coste d'Arnobat à publier ses *Mémoires,* en réponse à ceux de Mlle Clairon.

(7) Sophie Arnould, née à Paris en 1740, célèbre par ses mots *salés,* aussi bien que par son chant, avait brillé à l'Opéra, où elle

également trépassée. Enfin La Harpe est mort en bon chrétien, laissant un testament qui contient une profession de foi catholique et l'abjuration de ses opinions philosophiques et antireligieuses.

On attribue sa conversion, qui datait d'il y a neuf ans, aux soins qui lui furent alors prodigués, pendant une grave maladie, par une personne pieuse qui n'avait aucune obligation envers le grincheux critique. Pendant sa convalescence, La Harpe réfléchit sur la sollicitude dont il avait été l'objet, et lui, qui n'avait jamais péché par excès de charité, ne put s'expliquer le dévouement de sa garde-malade que par un motif religieux. C'est entre les bras de cette bonne créature qu'il a rendu le dernier soupir. Le jour même de sa mort, La Harpe avait ajouté à son testament le codicille suivant :

« Ayant eu le bonheur de recevoir hier, pour la seconde fois, le saint viatique, je crois devoir faire encore une dernière déclaration des sentiments que j'ai publiquement manifestés depuis neuf ans et dans lesquels je persévère. Chrétien par la grâce de Dieu et professant la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle seule je veux finir de vivre et mourir, je déclare que je crois fermement tout ce que croit et enseigne l'Église romaine, seule Église fondée par Jésus-Christ; que je condamne d'esprit et de cœur tout ce qu'elle condamne; que j'approuve de même tout ce qu'elle approuve; en conséquence, je rétracte tout ce que j'ai écrit et imprimé, sous mon nom, de contraire à la foi catholique ou aux bonnes mœurs; le désavouant et, en tant que je puis, en condam-

débuta à l'âge de treize ans, de 1757 à 1778. Malgré les défauts de la méthode française du temps, sa voix touchante, l'intensité de son expression avaient frappé Gluck, qui lui confia plusieurs rôles importants.

nant et dissuadant la promulgation, la réimpression et représentation sur les théâtres. Je rétracte également et condamne toute proposition erronée qui aurait pu m'échapper dans ces différents écrits. »

On ne peut méconnaître dans la formule de cette profession de foi *in extremis* la main d'un prêtre fanatique. Il est certain que La Harpe, longtemps déiste comme Voltaire, a imprimé des choses contraires à la croyance catholique ; mais il n'a jamais rien écrit de « contraire aux bonnes mœurs ». Il professait trop le culte du bon goût pour se commettre ainsi. M. de Fontanes, entouré d'une députation de l'Académie française, a prononcé, au cimetière de Vaugirard, le discours de dernier adieu. A l'Institut, où il a lu l'éloge du défunt, il a dit que le spectacle de la révolution et la considération des principes religieux avaient non seulement donné plus d'élévation à l'esprit de M. de La Harpe, mais encore plus d'éclat à son talent; que la croyance de Fénelon et de Racine avait seule pu lui assurer la paix avec laquelle il a vu venir la mort ; il a gémi enfin sur la perte du célèbre littérateur, au moment où l'Académie est restaurée par un grand homme qui égale le fondateur de la Compagnie.

Comme ici tout événement donne naissance à une chanson ou à un pamphlet, le testament de La Harpe, publié par les journaux, a été suivi d'un *Testament littéraire de Jean-François La Harpe,* imprimé sur feuille volante. Ce factum assez plat contient cependant quelques traits qui ne manquent pas de sel : La Harpe, censé travaillant au livre qu'il méditait sur les poètes contemporains et ressentant un premier mouvement de charité, présage de mort, s'écrie, en songeant à ses frères lettrés :

Mon Dieu, pardonnez-leur un fol amour d'écrire,
Leurs vers sont innocens : on n'a pas su les lire!

Puis il lègue successivement les rognures littéraires qui encombrent son cabinet à Chateaubriand, Fayolle, Mérard Saint-Just, Esménard, Cousin Jacques, Mercier, Mme de Staël et vingt autres. Arrivé à Baour-Lormian, il se sent comme écrasé, étouffé sous un poids énorme ; il reste immobile, bâille et expire !

C'est Delille et Mercier qui sont les plus maltraités par le folliculaire ; Lalande reçoit aussi quelques égratignures. Heureusement elles ne sont pas mortelles et n'entraveront pas sa convalescence. J'ai pu enfin effectuer le voyage de la rue de la Loi au Collège de France. La couche de glace qui a longtemps recouvert les rues, les chevaux de fiacre mal ferrés qui s'abattaient à tout moment et ne parvenaient pas à franchir les ponts en dos d'âne, m'avaient empêché de tenter l'aventure. J'ai trouvé mon cher astronome encore faible, mais décidément vainqueur de la grippe, gai, spirituel, malin à son ordinaire. Naturellement, on a causé de la mort de La Harpe, et Lalande, qui ne peut retenir une saillie, m'a dit : « La Providence, s'il y en a, a manqué un tour de force ; elle aurait pu laisser mourir au même instant l'athée et l'hypocrite catholique ! » Je crois l'astronome hors d'affaire, puisqu'il a résisté au revirement soudain de température qui vient de se produire. Ces sautes du temps sont habituelles au climat d'une grande partie de la France ; et si l'on remarque le peu de précautions hygiéniques des Français, ont est amené à conclure qu'ils doivent à leur climat variable l'endurance extraordinaire dont ils ont fait preuve pendant leurs dernières campagnes d'hiver.

A la suite des innombrables remèdes contre la grippe et des nécrologes, qui remplissent les journaux, un certain Dr Beauchesne (1) vient de se signaler par une note dans les *Débats*. Il prétend que la grippe, à laquelle la variole et la rage ont fait place dans les préoccupations publiques, a sensiblement aggravé ses ravages, depuis que les médecins se sont montrés si féconds en traitements préventifs et curatifs. La grippe n'est, d'après lui, qu'une sorte de fièvre catarrhale ou rhumatismale de courte durée, sans gravité, qui ne demande que du repos, de la diète et de la chaleur. Que les malades, dit-il, se gardent de cette nuée de médicastres que « le régime de la patente » a fait pulluler; qu'ils s'adressent à un docteur authentique, leur guérison est sûre.

Pour moi, au lieu d'une ordonnance médicale, je vous envoie comme antidote la chanson du jour :

Chanson sur la grippe. Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Il règne, dit-on, dans Paris,
Une étonnante maladie;
La grippe est son nom, mes amis.
Chacun doit craindre sa furie,
Car j'ai vu gripper un époux,
Tyran de sa femme jolie.
Si la grippe en veut aux jaloux...
Ah! que n'est-ce une épidémie!

Lucile voit le jeune Armand
Lui jurer l'amour le plus tendre;
Hélas, son cœur fut inconstant
Et la grippe vint la surprendre.
Amis, tremblons pour la beauté;
Car si l'affreuse maladie
Attaquait l'infidélité...
Ah! grand Dieu, quelle épidémie!

(1) Dr Chauvot de Bauchesne, né près de Sens, docteur de Montpellier, membre de la commune de Paris en 1789, médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillou et médecin du Corps législatif.

Tranquille, couché sur son or,
Du sort loin d'avoir à se plaindre,
Un usurier pour son trésor
Croyait n'avoir plus rien à craindre.
Mais la grippe vint lui ravir
Ses richesses avec la vie...
Que de gens l'on verra mourir
De cette étrange épidémie!

Contre elle pour se prémunir,
Il faut aimer sans jalousie;
Être heureux et savoir bannir
Toute inconstante fantaisie;
Chasser le vil amour de l'or
Et les passions ennemies...
Mais l'on sera longtemps encor
Grippé par ces épidémies.

XXIX

Paris, 18 février 1803.

Le long et rigoureux hiver fait place au printemps; les Parisiens m'assurent que la saison des frimas est close. Il y a quatre jours, les rues étaient encombrées de glace et de neige; une pluie torrentielle les a inondées pendant vingt-quatre heures, et grâce à l'ordre donné à chaque propriétaire d'amonceler les immondices en face de sa maison, dans le ruisseau qui passe au milieu de la rue, des centaines de charrettes mises en réquisition ont déblayé la voie publique en quarante-huit heures. Devant les édifices publics, sur les places et sur les promenades, c'est la police qui a fait procéder au nettoyage par ses agents. Tout Paris est sur pied dans l'après-midi, on est avide de respirer le bon air printanier; je fais comme tout le monde, je ne me lasse pas de promenades.

Il y a cependant des gens qui, par ce beau soleil, s'enferment pour s'absorber dans la méditation des *énigmes*, distraction nouvelle mise à la mode par un M. Lucet (1),

(1) Lucet (J.-J.), ci-devant abbé, avait fondé son *Bulletin* en l'an IV (1796). Le *Martyrologe littéraire, ou Dictionnaire critique de 700 auteurs vivants* (Paris, 1816), dit, en parlant de Lucet, « que sa malheureuse énigme altéra bientôt sa réputation, et son fameux concours olympique, où l'on payait sans pouvoir siffler, ce qui est un peu dur, ne montra plus en lui qu'un poète spéculateur ». On dit aussi qu'on a mis au bas de son portrait : *Lucet non lucet.*

éditeur du *Bulletin de la littérature, des sciences et des arts.* Dans son numéro du 19 nivôse (14 janvier), ce publiciste avait proposé une *énigme* en neuf strophes, promettant de donner les œuvres de Voltaire, Rousseau, Mably ou Condillac, aux quatre personnes qui, les premières avant le 24 pluviôse (13 février), auraient trouvé le mot. L'annonce paraît avoir tenté un nombre prodigieux de devineurs. Dès avant le terme fixé, M. Lucet faisait savoir qu'il avait 8,773 réponses en vers et en prose, et, sans doute afin de stimuler les retardataires, il publiait dans une brochure de soixante-deux pages (1), avec une ennuyeuse préface de sa façon, les cinquante-huit réponses les plus spirituelles reçues, accompagnées du nom et du domicile des auteurs. Personne du reste n'avait deviné. Comme indice de l'esprit littéraire régnant, vous saurez qu'il a été enlevé rapidement cinquante mille exemplaires de cette sotte plaquette !

Le délai venant d'expirer, Lucet a notifié au public que soixante personnes ont trouvé le mot, qui est : *Contraste*, et il se croit obligé de se livrer à un commentaire fastidieux de son *énigme*. Le public et les journaux paraissent peu satisfaits de l'oracle rendu : les plaisanteries, les épigrammes pleuvent. On rit aussi de la quantité extraordinaire d'hommes de loi qui ont pris part au concours : Voici un des traits à leur adresse :

Gens de loi, défenseurs, juge, avocat, notaire,
Ont deviné l'énigme !... Ah ! Messieurs, grand merci :
On peut conclure de ceci,
Qu'heureusement pour nous, vous n'avez rien à faire !

Suard, qui avec tous les gens de goût s'est indigné de

(1) *Correspondance générale des Œdipes, ou Recueil de lettres, pièces de vers, anecdotes.... adressées à l'auteur de l'énigme du* Contraste, 1803, in-8°, 4 francs.

la fureur du public en faveur d'une pareille niaiserie, dit dédaigneusement, dans le *Publiciste*, que c'est par égard pour ses lecteurs et pour le bon sens qu'il n'a pas parlé de la soi-disante *énigme*, si ridiculement vantée. Il pense que ceux qui ont d'abord blâmé son silence ne peuvent que l'approuver, maintenant qu'est donnée la solution de cette platitude. J'imiterai Suard et je ne vous en dirai pas plus long sur ce sujet.

Ce que cette manie des *énigmes* a produit de moins mauvais est un petit acte, improvisé et joué en vingt-quatre heures au théâtre *Montansier*, sous le titre : *le Mot de l'énigme*, le mot est : *l'esprit*. Brunet y joue avec son originalité si naturelle, et une demoiselle Caroline (1) chante agréablement des couplets lestement tournés; en voici deux :

Il offre un *contraste* parfait,
Il fait la paix, il fait la guerre,
Et seul, du fond d'un cabinet,
Il renverse une armée entière.
Bientôt, interprète discret
Des amans tendres et fidèles,
Il va sous le pli d'un billet
Reposer sur le sein des belles.

Chez une Agnès et timide et discrète,
Le sentiment met l'esprit en défaut;
Quand de son cœur l'énigme l'inquiète,
L'Amour arrive et lui donne le mot.

On est en pleine guerre civile au *Théâtre-Français* : Mlle Georges s'est emparée du rôle de *Phèdre*, un des triomphes de Mlle Duchénois; elle l'a joué aux applaudissements enthousiastes de la majorité du public, en dépit des mécontents, qui chutaient. Elle portait le splendide

(1) Mlle Caroline, voix fraîche et flexible, passa aux *Variétés* en 1806; mourut la même année.

manteau royal que Mme Bonaparte lui avait donné pour ce rôle. Aussi la *Chronique scandaleuse* raconta-t-elle, que les stipulations entre Mlle Raucourt et Lucien Bonaparte sont définitivement conclues, et que le contrat pour la possession de la belle a été arrêté à une somme de cent mille livres, versée de suite, et à dix mille livres payables chaque année. Aux propositions directes de Lucien, Mlle Georges, prétextant de son innocence dans ce genre de négociations, aurait adressé le noble acheteur (edler Kæufer) à Mlle Raucourt, son professeur expérimenté, qui prit un réel plaisir à se charger du marché.

De son côté, Mlle Duchénois a reparu dans le rôle héroïque d'*Aménaïde*, de *Tancrède* ; son bel organe l'a bien servie, elle a fait preuve de sentiment et d'un vrai talent de déclamation. Elle a été justement applaudie; mais le côté héroïque du rôle n'a pas été saisi par elle, et les journalistes le lui reprochent assez aigrement. Pendant le cours de cette représentation, les partisans de Mlle Georges s'étaient tenus assez tranquilles; sur la fin, la cabale Duchénois ayant réclamé violemment que Mlle Duchénois parût dans *Phèdre* et prétendît exiger que la troupe des *Français* promît de mettre son nom sur l'affiche du lendemain, la mêlée s'est engagée : soufflets, gourmades, coups de canne, injures grossières, ont été échangés avec une brutalité qui donne une piètre estime de la composition actuelle du parterre. Durant l'entr'acte consécutif à la tragédie, continuation des mêmes scènes tumultueuses. Lorsque les acteurs ont voulu commencer à jouer *Crispin médecin* (1), un tapage

(1) *Crispin médecin*, comédie en trois actes et en prose par Lebreton de Hauteroche (1617-1707), dramaturge et acteur au Théâtre-Français; plusieurs de ses pièces tournant à la *farce* étaient revues avec plaisir.

infernal et des clameurs furieuses les ont réduits au silence. A diverses reprises, ils ont renouvelé sans succès leurs tentatives, et l'on pouvait remarquer que la colère les gagnait eux-mêmes. Tout à coup, un spectateur s'écrie que *Baptiste le jeune* vient d'insulter le parterre par un geste méprisant; aussitôt un groupe d'enragés envahit l'orchestre, escalade la scène, jurant de châtier les insolents. La police et la garde ne se montrent qu'à ce moment; le parterre est rapidement entouré par la force armée, et des agents en bourgeois, dissimulés jusqu'alors dans la salle, exhibent leurs bâtons blancs et désignent une douzaine de tapageurs, arrêtés et emmenés incontinent. Un commissaire posté au balcon se lève et dit à haute voix : « J'invite les citoyens honnêtes à se retirer, afin qu'on ne les confonde pas avec les séditieux ». A peine l'avis donné, tous les spectateurs se précipitent vers les issues.

A la sortie, on a voulu arrêter un jeune homme de bonne mine qui s'était trouvé dans une loge avec une personne haut placée et qui avait injurié la police. Il fut relâché sur l'entremise de la personne en question; mais le lendemain, la police se présenta à son domicile. Elle ne trouva que son frère, chef de bureau dans un ministère, lequel, arguant de ce que le mandat d'amener ne portait pas le prénom du prévenu, a fini par se débarrasser des agents. Il a été notifié plus tard au tapageur qu'il eût à s'abstenir, pendant dix jours, de se montrer dans aucun théâtre ni bal public. En cette fin de carnaval, la peine est dure pour un joyeux compère, car on dit que la police est si bien faite, qu'il ne se risquera pas à enfreindre la défense. Hier, tous les journaux ont annoncé que, parmi les douze individus arrêtés, on a reconnu un « escroc » et un « filou » notoire, *Sormany dit l'Italien,*

que les cabaleurs auraient eu la maladresse de prendre pour « chef de file » dans la circonstance. Il a été enfermé à Bicêtre avec les pires malfaiteurs.

On s'étonnait, depuis longtemps, de la tolérance de la police à l'égard des tapages dans les théâtres. La façon dont elle vient de procéder aux *Français*, laissant croître le tumulte jusqu'à la dernière extrémité, alors qu'il eût été facile d'y couper court dès le début, donne à penser que la police a toujours agi avec réflexion et préméditation. Le gouvernement a voulu montrer à la population parisienne qu'elle renferme dans son sein nombre d'individus disposés à pousser la populace à des excès révolutionnaires.

Suard, Rœderer, Geoffroi, le rédacteur du *Défenseur de la patrie*, s'accordent pour remarquer que, dans ce dernier incident de la guerre Duchénois et Georges, le public s'est conduit avec la violence et la partialité qui ont caractérisé les épisodes sanglants de la Révolution. La simultanéité avec laquelle les journaux ont publié les noms des perturbateurs enfermés à Bicêtre révèle bien qu'il y a eu une intention politique de la part du gouvernement. Depuis cette exécution, les représentations théâtrales ne sont plus troublées. On applaudit même aux *Français* un singulier drame historique (1) assez mal accueilli précédemment. On vient de le reprendre, en lui faisant subir quelques modifications, en supprimant notamment une scène d'insurrection. Dans le principe, on avait prétendu que le sujet était tiré d'un vaudeville de Mme de Genlis : *les Curieuses*. Enquête faite, il est prouvé que le vaudeville est postérieur de quelques années

(1) *Siry Brahé, ou les Curieuses*, drame historique, composé en 1771, par le roi Gustave III, réduit de cinq actes à trois ; la scène se passe en Suède, en 1587. Représenté le 11 février 1803.

au drame et, à l'une des dernières représentations, on a nommé les auteurs : feu Gustave III, roi de Suède, et le général Thuring, traducteur. « Rendons à César ce qui est à César », disent solennellement les critiques. Talma et Lafon ont eu du succès dans cette pièce, qui serait, à mon avis, mieux à sa place à la *Porte-Saint-Martin*.

Les remèdes contre l'indigence font en ce moment concurrence, dans les colonnes des journaux, aux remèdes contre la grippe. Elles sont pleines d'annonces de sociétés bienfaisantes, se constituant sous les dénominations les plus variées : *Société philanthropique, Société de charité maternelle, Société de soupes économiques, Comité de salubrité et de bienfaisance*, etc. On fait appel aux souscriptions et l'on publie les listes des donateurs. Je ne puis m'empêcher de hausser les épaules, en voyant une foule de gens — Mme Bonaparte en tête — qui engloutissent à plaisir des millions, s'imaginer faire montre de générosité en souscrivant pour deux cents livres ! François de Neufchâteau se donne, de son côté, beaucoup de mouvement pour organiser une *Société en faveur des savants ;* il publie des lettres de Lucien et de Joseph Bonaparte, qui s'inscrivent comme souscripteurs. Cette forme de mendicité officielle me paraît singulièrement mesquine dans un État vieux de mille ans, dont le gouvernement affecte une grande sollicitude pour le commerce et l'industrie. Elle devient tout à fait choquante, lorsque l'on compare les prodigalités folles du grand monde à la modicité des offrandes.

Mes soirées au théâtre m'ont offert en général peu d'intérêt. En raison du carnaval, les acteurs se croient tenus de tomber dans la charge et se permettent des solécismes de costume. J'ai vu jouer aux *Français* l'*Avare* de Molière et la *Fausse Agnès* de Destouches, les acteurs avec le cos-

tume traditionnel, — en manteau, — les actrices en grande toilette de jour. Cette parodie faisait la joie de la jeunesse mal élevée du parterre; elle se vautrait sur les bancs, en pouffant de rire.

Triste première représentation à l'Opéra, où l'on a donné *Delphis et Mopsa* de Grétry, œuvre bâtarde en trois actes, qui tient de l'opérette. C'est certainement ce que le maëstro a écrit de plus sec et de plus pauvre pour une scène d'ailleurs incompatible avec son talent : la mise en scène, le chant, le jeu des artistes n'ont pas valu mieux que la partition.

Le bal masqué, qui a suivi, a été à l'avenant : la foule était grande, surtout vers le matin; mais, à l'exception des actrices et des danseuses venues en domino, le personnel féminin était des plus vulgaires. Quant aux hommes, en arlequins ou en paillasses, leurs allures, l'uniformité de leurs travestissements faisaient deviner leur provenance : c'étaient gens recrutés et habillés par l'administration de l'Opéra. Pas un homme bien élevé n'a l'idée de se mêler à cette tourbe et de s'exposer aux procédés d'une police libre de coffrer qui bon lui semble.

Les mascarades qui parcourent les rues sont organisées dans des conditions semblables. Presque toutes se composent de gens du commun, légèrement appropriés par la police, afin qu'ils ne fassent pas honte à la capitale. Le carnaval manque évidemment d'entrain cette année; je ne vois guère que des gamins figurant dans ces exhibitions triviales. Tandis que je regardais passer une bande de paillasses crottés, j'entendais un ouvrier dire fort sensément : « Ces masques sont payés par la police; on aurait mieux fait de distribuer les cent mille francs, dépensés pour ces mascarades, aux pauvres qui grelottent de froid

et meurent de faim, par ce rude hiver, dans tous les coins de la ville. »

Un spectacle qui m'a plus intéressé que les prétendus divertissements carnavalesques, c'est le *Théâtre mécanique* (1) du citoyen Pierre. Cet ingénieux mécanicien a organisé des tableaux mouvants qui ont quelque analogie avec les ombres chinoises; ils représentent des vues ou des paysages connus d'Europe et d'Asie, dans des dimensions assez considérables, avec des effets de lumière surprenants; des personnages, des animaux dont les mouvements sont fort naturellement imités, animent la scène. Un lever et un coucher de soleil, avec gradations et dégradations des teintes lumineuses; une tempête en pleine mer où des navires sont agités par les vagues, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre, sont les trois tableaux qui attirent le plus de monde; les séances se donnent le soir (2).

Je vous ai narré le dernier épisode violent de la guerre civile des *Français*, heureusement apaisée aujourd'hui. Il y a un épilogue à cette rivalité, qui a passionné Paris; peut-être vous plaira-t-il d'avoir sous les yeux cette dernière pièce du procès.

Un M. Boullault (3) vient de publier, sous le titre : *la Conjuration de Mlle Duchénois contre Mlle Georges Weymer, pour lui ravir la couronne*, une brochure dans laquelle il s'amuse à reproduire les jugements émis sur les rivales,

(1) Le *Théâtre pittoresque et mécanique*, du citoyen Pierre, sorte de diorama, était situé rue Neuve de la Fontaine, aboutissant au carrefour Gaillon.

(2) Tous les jours, à sept heures et demie précises. Premières, 5 francs; secondes, 3 francs; troisièmes, 1 fr. 50.

(3) J. Boullault, auteur de comédies-vaudevilles qui ont eu moins de succès que ses romans : *la Mendiante de qualité*, *Mes amours à Nanterre*, *le Fantôme vivant* (1800 et 1801). Son pamphlet contre Geoffroy est rare.

depuis quelques mois, par les principaux journaux. Cette revue rétrospective, précédée d'une préface, est entremêlée d'anecdotes théâtrales, de réflexions piquantes et de couplets en l'honneur de Mlle Duchénois. En tête est une vignette représentant Mlle Georges en costume royal : de la main droite, elle tient le sceptre ; de la gauche, le buste de Geoffroi, surmonté d'une girouette, avec cette devise : *Ecco il vero policinello !* En exergue, ce vers :

Si j'ai séduit G***, j'en séduirai bien d'autres !

Voici un échantillon du style de M. Boullault :

« Le Théâtre-Français ressemble en ce moment aux jeux Olympiques. C'est Mlle Georges et Mlle Duchénois qui sont dans la carrière ; le prix qu'on doit accorder à un de ces deux athlètes n'est pas seulement une branche de laurier ; c'est une véritable couronne, c'est le sceptre et les États de Mlle Raucourt. Les esprits ne me paraissent pas en balance. Ce serait se tromper que de prendre pour les partisans de Mlle Georges, toute la foule qui court à ses débuts. Mlle Duchénois a une grande part à cette curiosité. Si on allait aux voix jusqu'à présent, voici à peu près comment on pourrait composer le scrutin :

Pour Mlle Duchénois :	Pour Mlle Georges :
1° Tous les gens de lettres.	1° Le corps des médecins. Ils disent qu'ils n'ont jamais vu un si beau sujet.
2° Tous les acteurs célèbres retirés de la comédie, notamment Mlles Clairon et Dumesnil.	2° Mlles Raucourt, Volnais, MM. Dazincourt, Lacave et le souffleur.
3° Quelques membres actuels du théâtre, notamment M. et Mme Talma, Fleury et quelques subalternes, tels que Florence et Mlle Suin.	3° 400 Gratis distribués régulièrement dans la salle et bien dûment stylés.
4° Les élèves de l'École polytechnique.	4° Des députés de la ville d'Amiens.
5° Geoffroi, rédacteur du fameux feuilleton.	5° Geoffroi, rédacteur du fameux feuilleton.

« Il paraîtra peut-être singulier de voir M. Geoffroi dans les deux partis. Nous ne savons comment concilier cette bizarrerie ; mais c'est un fait dont nous ne pouvons douter ; on se dit tout bas, dans la société, que Mlle Duchénois n'avait fait que toucher son cœur, mais que Mlle Georges lui a tourné la tête. »

XXX

Paris, 22 février 1803.

J'avais espéré revoir Delille dans une réunion « d'aristocrates », et je me réjouissais de l'observer dans le milieu social qui est le sien. Entouré de royalistes, il aurait donné cours sans réserve à son amour pour l'ancien régime et déclamé, avec sa verve habituelle, beaucoup de passages de la *Pitié* qu'il a dû supprimer dans l'édition française. — Malheureusement le vieux poète aveugle est encore souffrant. — Il n'est du reste pas inquiété par le gouvernement, bien que ses amis lui reprochent souvent le manque de discrétion de son langage. La tendance politique de ses œuvres est précisément ce qui en fait le succès, et ce succès assure l'aisance à la vieillesse de Delille. Son éditeur parisien lui a payé 30,000 livres la *Pitié;* il payera plus cher l'*Imagination* et les *Éléments;* le nombre des éditions françaises, qui est de dix à douze, augmente encore les bénéfices de l'auteur. De plus, on a publié, à Londres, le texte de la *Pitié* avec les passages interdits en France, et l'on imprime en ce moment à Brunswick, d'après le deuxième tirage anglais, une fort jolie édition dont les notes donneront les vers originaux, en regard des modifications exigées par la censure française.

Un hasard m'a fait connaître la façon dont s'y prend Delille pour écrire, ou plutôt pour dicter, ses poésies. De crainte que son manuscrit ne s'égare ou ne soit soustrait, il ne met d'abord par écrit que le dernier mot de chaque vers, afin de soulager sa mémoire. Quand il s'est entendu avec un éditeur, celui-ci lui procure un copiste sûr et exercé ; alors seulement le poète dicte le texte complet.

On dit qu'au printemps Delille partira pour l'Italie et que le gouvernement l'y encourage. Partout où il ira, il sera le bienvenu ; tous les gens cultivés lisent ses vers, et il est impossible de recevoir un visiteur plus aimable. Avant sa maladie actuelle, je l'ai rencontré plusieurs fois chez la princesse de Holstein-Beck ; les plus longues soirées ne tarissaient pas son spirituel entrain.

Je me souviens d'y avoir entendu, à l'une de ces soirées, un aristocrate impénitent faire la description d'un bal donné la veille par l'Envoyé de ***. Parmi les quatre cents assistants, triés sur le volet, — l'Envoyé prétend avoir écarté plus de trois cents demandes d'invitation, — le narrateur n'avait trouvé que *quatorze* personnes « comme il faut », lui compris ; d'autres, — et dans le nombre, Moreau, Macdonald, des généraux, de hauts fonctionnaires, — n'étaient que des « parvenus » ; le reste constituait la « nouvelle canaille » ! Il rangeait dans cette catégorie les « gens nouveaux », si millionnaires qu'ils fussent. Un de ces millionnaires avait joué un vilain tour à S. Exc. l'Envoyé : c'est un marchand de bœufs, enrichi comme fournisseur des armées. Le même jour, il donnait un bal splendide, et beaucoup d'invités de l'Excellence se sont esquivés, après les premières salutations, afin de courir à la réception magnifique du marchand de bétail.

Le bal de l'Envoyé, auquel j'ai assisté, était cependant

fort beau ; mais il faut convenir que le diplomate avait eu une idée singulière pour le souper. Son hôtel assez vaste ne répondait pas au nombre des invités : au rez-de-chaussée, il n'y a qu'un grand salon et un vestibule, — ils étaient réservés aux danseurs ; le souper devait être servi au premier. Pour éviter l'encombrement, Son Excellence avait divisé son monde en deux catégories : souper n° 1, souper n° 2, et avait fait imprimer des cartes reproduisant ces indications ; lui-même les distribuait aux cavaliers. Au coup de minuit, un laquais galonné parut au milieu des danses, porteur d'une perche au haut de laquelle était fixée une pancarte ; on y lisait : « *Le souper n° 1 est servi : on est invité à s'y rendre.* » La partie la plus huppée de l'assistance se mit aussitôt en mouvement et déserta la danse ; les invités n° 2 durent attendre leur tour, leurs cartes dans leurs poches. Au bout de deux heures, le souper n° 2 fut annoncé, comme le premier, mais nombre d'invités étaient partis : les uns vexés d'avoir été classés au second rang, les autres curieux d'aller inspecter le palais du fournisseur.

Tous les bals donnés cet hiver par les ministres, la diplomatie, les Parisiens opulents et les étrangers ont nui aux « bals par souscription » ; même le « bal des étrangers », très couru les années précédentes, n'a pu s'organiser. Les gens de plaisir se rattrapent aux bals donnés dans quantité de salles spéciales et dans les théâtres, dont les foyers sont un lieu propice à leurs galanteries.

Le beau temps, qui favorise les jours gras, m'a engagé à entreprendre une tournée pédestre sur la rive gauche. En sortant de chez moi, je n'ai aperçu au Palais-Royal que quelques Arlequins ; l'un d'eux, à cheval, amusait le public par ses saluts d'une noble condescendance. Aux Tuileries, la foule était extraordinairement mélangée : le

beau monde coudoyait des masques des deux sexes portant pour la plupart l'ancien costume français; quelques Turcs, accompagnés d'odalisques de contrebande, tranchaient sur la masse. Les dames russes et anglaises, en grande toilette de jour, suivies de nègres ou de laquais chamarrés, produisaient le plus bizarre effet, au milieu de cette cohue bigarrée. Au delà du pont de la Concorde, j'ai poussé jusqu'au boulevard Montparnasse, pensant trouver Lacépède; on m'apprit, à son dernier domicile, que sa femme était morte, que lui-même a émigré dans mon voisinage. J'ai su depuis qu'il vit dans une retraite absolue. — Voilà comment on peut vivre et mourir dans cette ville immense, sans que personne ne s'en doute! — Ma promenade s'est continuée dans la direction de la coupole de l'Observatoire, en suivant le boulevard qui, depuis douze ans que je ne l'ai vu, a pris fort bonne apparence. Il est bordé de jardins et de maisons de campagne; j'ai même remarqué un petit théâtre qui, m'a-t-on dit, s'ouvre dans la belle saison, lorsque les citadins des quartiers du centre viennent à leurs villas. Un clair et chaud soleil, l'éclat de la verdure ravivée par les dernières ondées, m'ont fait comprendre que je respire sous un climat réellement plus doux que le nôtre, bien que le plein été et le gros hiver se ressemblent en France et en Prusse.

Arrivé devant l'Observatoire, je suis entré fort à propos chez les excellents Brall pour assister à un dîner de famille donné à l'occasion du lundi gras.

On me fit asseoir entre deux *blondes*, la mère et sa fille, jolie enfant d'une quinzaine d'années. Ces aimables voisines m'ont fait oublier, pendant quelques heures, que je suis à Paris. Elles étaient d'une attention charmante l'une envers l'autre; leurs prévenances un peu naïves auraient

fait sourire, si leur abandon plein de naturel n'avait montré qu'elles étaient l'effet d'une tendresse profonde. Lorsque l'on fut au café, servi patriarcalement à table, la jeune fille se leva pour aller recevoir de la main de son père, assis en face de nous, le morceau de sucre trempé dans la tasse paternelle. Elle fit cela si gracieusement et si simplement que j'en ai été touché. Ces bonnes gens se « tutoyaient » : c'est la première fois que je constate cet usage ici. Un gentil garçon d'environ dix-sept ans, que ses parents interpellaient gaiement au bout de la table, complétait cette famille de vieille bourgeoisie. Croiriez-vous que la mère m'a confessé n'avoir entendu de sa vie un opéra? La jeune fille a été une fois au spectacle, sous la conduite du père, en endossant les habits de son frère.

Tous les convives étaient à peu près dans le même genre : sans prétention, aimant à rire, au besoin à chanter une chansonnette ; je retrouvais la gaieté d'avant la Révolution. L'influence des temps nouveaux ne s'est révélée que dans l'ordonnance du repas : deux services, chacun de huit plats très soignés; un très beau dessert; les vins fins, sur la table, dans leurs bouteilles, au lieu d'être versés, comme autrefois, dans de petits verres cylindriques.

Un dernier détail vous donnera une idée complète de la bonhomie joviale de l'assistance. Il est d'usage, dans ce monde de bourgeoisie moyenne, de « s'attraper » en temps de carnaval, comme on le fait à Berlin le 1er avril. Chez les B***, ce sont des beignets de pommes qui ont servi d'« attrapes ». La moitié de ces pâtisseries renfermaient un morceau de carte à jouer, au lieu du quartier de pomme. Les convives s'observaient ; quand la grimace significative d'un mangeur de beignets prouvait qu'il

était « attrapé », c'étaient des rires et des plaisanteries sans fin.

Ma soirée s'est achevée chez le directeur des postes de Paris, père de Mme Ney (1), dans un cercle de la haute bourgeoisie. D'agréables causeries et la virtuosité musicale de Mme Ney ont charmé les dernières heures d'une journée bien remplie.

Aujourd'hui, c'était le bouquet du carnaval, et le soleil s'est mis de la partie pour égayer une foule décidée à s'amuser à tout prix.

Dès la matinée, les rues principales, la rue Saint-Honoré en particulier, ont été envahies par les masques et par d'innombrables curieux, à pied, à cheval, en voitures de toute forme et de toute dimension. Rue Saint-Honoré, on s'attroupait surtout devant une boulangerie. Au-dessus de l'enseigne pendait, attaché par une corde, un mannequin de grandeur d'homme, vêtu d'un costume de cérémonie du dernier style : habit noir, bourse en taffetas noir pour tenir les cheveux, grande perruque, immense jabot, épée au côté, chapeau sous le bras. Un mitron, posté à une lucarne, tirait à lui lentement le mannequin et le laissait retomber brusquement, à la joie d'un public si nombreux que les voitures étaient contraintes de s'arrêter. Ce brave mitron ne devait avoir aucune velléité de satire politique en manœuvrant ainsi son bonhomme; cependant j'entendais des curieux lui prédire une mésaventure au cas où surviendrait un agent de police. Je suppose que, dans une foule aussi compacte et un mardi gras, les agents en bourgeois ne manquaient pas;

(1) M. Auguié de Lascans, administrateur des postes, plus tard receveur général. Sa mère avait été première femme de chambre de Marie-Antoinette, qu'elle sauva dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. Il est mort d'apoplexie, en 1815, à la nouvelle de l'arrestation du maréchal Ney, son gendre, le 5 août.

mais je pense qu'il ne se seraient pas risqués volontiers à troubler, en ces circonstances, un amusement populaire. Dans ma *rue de la Loi*, le divertissement principal était donné par une bande de masques costumés en Espagnols; ces trente individus s'arrêtaient de distance en distance, formant un cercle au milieu de la rue, et interceptaient toute circulation. Ils se mettaient alors à berner vigoureusement un mannequin costumé comme eux et le lançaient à la hauteur du troisième étage. Le jardin du Palais-Royal était le rendez-vous d'une multitude de femmes et d'hommes masqués se livrant à mille fantaisies drolatiques; les Tuileries fourmillaient de gens en toilette s'amusant aussi de leur mieux.

Mais c'est sur le boulevard que l'on trouvait une de ces foules comme on n'en voit qu'à Paris : masques, piétons, cavaliers, calèches, cabriolets, tapissières, charrettes, jusqu'à des diligences et des corbillards, se pressaient de telle sorte que l'on avait peine à mettre un pied devant l'autre. Des pyramides de masques s'étageaient sur ces véhicules, presque tous Polichinelles rouges et bleus avec la double bosse. Arlequins et Paillasses: quelques caricatures de nonnes et de moines, mais en petit nombre. Tous les fripiers de la ville avaient dû être dévalisés pour vêtir la quantité de gens portant le nouveau costume de cour; la plupart des cochers, postillons, laquais, piqueurs, étaient masqués et travestis. Tout ce monde s'interpellait, s'apostrophait à perdre haleine, et comme les files de voitures n'avançaient qu'au pas, les dialogues épicés étaient interminables.

Deux chevaliers bien montés, couverts, eux et leurs coursiers, d'armures complètes en acier poli, ont eu le succès le plus marqué; ils chevauchaient majestueusement, escortés de cavaliers se pavanant sur de beaux

chevaux anglais. Ces revenants du moyen âge ne pouvaient être que des capitalistes « nouveaux riches ».

La fête eût été complète si la police avait veillé au nettoyage préalable du boulevard; on clabaudait beaucoup contre elle, et non sans raison. Elle avait laissé, sur les bas côtés non pavés de la chaussée, les tas de glaces et d'immondices amoncelés depuis le récent dégel, et le soleil, qui brille depuis avant-hier, avait achevé de fondre la glace. Les cent mille personnes qui piétinaient ces ordures et le fumier que la police, dans sa sollicitude pour les tilleuls du boulevard, entasse au pied des arbres à l'entrée de l'hiver, avaient délayé toutes ces matières gluantes. Vous vous figurez l'océan de boue dans lequel on pataugeait.

Sur pied depuis le matin, ahuri, surmené, je me disposais à aller partager le dîner d'un ami logé près du boulevard, lorsque je me heurtai contre deux dames de ma connaissance, descendues par précaution de leur cabriolet et s'aventurant dans la foule avec un cavalier unique. J'offris naturellement le bras à l'une d'elles, et l'on se mit en marche à la grâce de Dieu. Au bout de quelques pas, notre compagnon tire sa montre, s'écrie qu'il est tard, qu'il faut qu'il rentre, et me voilà seul avec deux protégées. En vraies Parisiennes, elles se préoccupaient moins que moi des difficultés de la promenade.

Insensiblement elles m'entraînèrent vers les Champs Élysées et ne se décidèrent à revenir sur leurs pas qu'à la nuit tombante. Nous avions à lutter contre le courant de la foule venant en sens inverse; la manœuvre était difficile. Je dois dire que, perdus dans cette multitude de curieux et de masques, nous n'avons eu à subir ni une grossièreté ni un mauvais procédé volontaire. Quand on sait prendre le ton de bonne humeur habituel aux Fran-

çais et ménager les amours-propres, on arrive toujours à s'entendre avec les gens du peuple de Paris.

Après cette journée de réjouissances au grand air, les théâtres étaient pleins ; tous donnaient des pièces burlesques, et le nom de Molière figurait triomphalement sur les affiches. Les *Français* ont joué *Crispin médecin* et le *Malade imaginaire;* les anciens ballets du *Malade* étaient supprimés, mais la réception exhilarante du *Docteur* a fourni au personnel de la troupe l'occasion de se faire faire une ovation : acteurs et actrices ont défilé deux à deux sur la scène; à chaque couple passant devant la niche du souffleur, les applaudissements éclataient. Lorsque Mlle Bourgoin et Mlle Volnais ont paru ensemble, quelques malappris ont eu l'impertinence de nommer spécialement l'une d'elles, afin de souligner leurs applaudissements. De mémoire d'abonné, pareille inconvenance n'avait eu lieu. Mlle Georges, qui s'avançait côte à côte avec Mlle Duchénois, a pris tout à coup un pas si tragique, que sa camarade s'est trouvée distancée au moment de l'ovation.

J'avais songé à clore le carnaval en faisant avec un ami une tournée dans les bals dont les affiches couvraient les piliers du Palais-Royal. Après en avoir visité deux ou trois, l'ennui et la lassitude nous ont gagnés. C'était partout le personnel masqué de la journée que nous retrouvions se trémoussant à visage découvert. Nous avons donc été enterrer le mardi gras dans un café où un grand gaillard, déguisé en femme, nous a divertis par ses agaceries. Il ne manquait ni de verve ni d'esprit.

XXXI

25 février 1803.

La session du Corps législatif s'est ouverte le 21. J'ai assisté à la seconde séance ; voici mon compte rendu :

L'ancien Palais-Bourbon a été disposé pour sa nouvelle destination. A la suite du vestibule et de plusieurs salles où les députés se réunissent en dehors des séances, on arrive dans le bel hémicycle de l'Assemblée. Au milieu de son diamètre se dresse le fauteuil présidentiel : au-dessous paraît la table des secrétaires : en face, à une certaine distance, les gradins garnis de sièges en maroquin vert s'étagent en amphithéâtre. L'espace, au pied de l'estrade du président, est pavé en marbres de diverses couleurs. Derrière le rang de sièges le plus élevé sont placées des chaises réservées à des auditeurs privilégiés. Une tribune divisée en plusieurs loges et dominant l'amphithéâtre occupe le pourtour de la salle ; la loge centrale est celle du corps diplomatique, les autres sont destinées aux fonctionnaires. En retrait, au-dessus de cette tribune, court une longue galerie supportée par des colonnes de marbre ; c'est la place du public, je n'y ai vu personne.

Les parois de l'hémicycle, revêtues de stuc vert et jaune imitant le *giallo* et le *verde antico*, sont décorées

d'une ornementation en bronze qui partage la surface en compartiments égaux; l'effet n'est pas heureux. Une grande vitrine occupant toute la demi-coupole éclaire la salle.

Si la mise en scène est belle, le spectacle n'a pas été d'un intérêt bien vif.

Les législateurs n'étaient pas au complet; un petit nombre portait le costume réglementaire : raide habit bleu brodé, large écharpe tricolore de soie. La plupart étaient en longues redingotes bleues, légèrement brodées et de coupes très variées, ou bien en *douillettes* de soie de toutes nuances, vêtements qu'on appelle des *matins*. La majorité était chaussée de bottes ou de brodequins; quelques-uns en souliers à boucles ou à rubans, avec bas blancs, noirs ou autre couleur. Les uns avaient en tête le tricorne réglementaire; d'autres étaient élégamment frisés et poudrés; d'autres enfin portaient les cheveux courts. Je n'ai aperçu ni une bourse ni un catogan.

Beaucoup de ces messieurs ont pénétré dans la salle isolément et se sont assis au hasard. Le règlement veut cependant qu'ils entrent tous ensemble, deux à deux et en bon ordre; le plus grand nombre s'est conformé à cette prescription, et, durant le défilé, une musique militaire assez discordante s'est fait entendre dans le vestibule.

Bien que la séance n'ait pas duré une heure, les députés n'ont cessé de sortir et de rentrer. Un secrétaire a lu le procès-verbal de la première séance, suivant l'usage; on n'a pas compris un mot. Il est vrai que le secrétaire lisait fort bas et que les législateurs faisaient un bruit continuel, toussant, crachant, éternuant, se mouchant: on eût dit une infirmerie de « grippés »! Cette première séance s'était bornée à élire un président et à écouter le

discours de bienvenue du ministre de l'intérieur, qui a rappelé les mesures votées dans la session précédente et énuméré les projets qui vont être soumis à l'Assemblée. Le président, citoyen Delattre, avait répondu par l'éloge du gouvernement ; son allocution, d'un style « précieux », se terminait ainsi : « En quittant vos foyers pour vous réunir à ce centre commun, chacun de vous, mes collègues, a pu voir que, si le temps des prodiges est passé, celui du bien commence ; tout s'améliore..., et la France, consolée de ses grands malheurs, pourra mêler aux lauriers qui composent sa couronne les roses d'un bonheur durable ! » Après ce *speech* onctueux, trois orateurs du gouvernement avaient été introduits, et l'un, Bigot de Préameneu, avait prononcé un nouveau panégyrique. L'Assemblée avait ensuite décidé l'envoi d'une députation de vingt-quatre de ses membres au Premier Consul et pris connaissance d'un message du secrétaire d'État Maret annonçant, pour aujourd'hui, trois orateurs du gouvernement chargés de lire « l'exposé de la situation de la République ».

Cette lecture a été faite par le conseiller d'État citoyen Muraire, qui s'est placé en face du président devant un pupitre. Elle a été écoutée assez attentivement.

L'exposé met en première ligne, parmi les bienfaits que l'on doit au Premier Consul, la conclusion du Concordat : « Les principes d'une *religion éclairée* et la voix du Souverain Pontife — les lumières et le Souverain Pontife, quel rapprochement ! — ont triomphé de tous les obstacles qui s'opposaient à ce grand acte, et l'Église gallicane renaît par les lumières et la concorde. » Partout on sent déjà l'influence du Concordat : depuis six mois, on constate que les parents et les maîtres soignent mieux les enfants, qui s'élevaient sans religion ni instruc-

tion; les conscrits eux-mêmes se soumettent plus volontiers à la loi. Pendant son voyage dans les départements, le Premier Consul a pu se convaincre que l'on revient au respect des principes qui, seuls, font la force et le bonheur de la société; plus loin, il est dit que l'on apprécie mieux maintenant les avantages de l'*égalité*. L'exposé rappelle ensuite les mesures prises pour organiser l'instruction publique et donner aux travaux de l'Institut national une direction *plus pratique*. « Tous les citoyens sentent qu'il n'est pas de bonheur sans lumières. »

Afin d'épargner aux citoyens les divisions fâcheuses qui auraient pu naître du retour périodique de l'élection du Premier Consul, « les amis de la patrie » ont appelé le consulat à vie sur la tête du premier magistrat; dans le même esprit sans doute, pour assurer la stabilité des institutions, on a réformé le système des listes d'éligibilité, qui « n'a pu résister au creuset de l'expérience et à la force de l'opinion publique ». — Tournure habile pour justifier les « épurations » arbitraires.

Il avait été question, dans l'exposé, de la « sécurité des routes *bénie par les étrangers* ». Dans le texte du *Moniteur*, que vous pourrez lire, le mot *bénie* est remplacé par le mot *enviée*. Il est probable qu'en corrigeant les épreuves de son discours, Muraire, qui avait eu assez de peine à articuler le mot en présence des envoyés étrangers, lui a substitué une expression moins ambitieuse.

Il n'est pas nécessaire de dire que l'ordre rétabli dans les finances, les encouragements à l'industrie et au commerce, ont été mis en lumière. Les services rendus par le Premier Consul aux républiques italiennes, aux Suisses, aux Hollandais et aux États allemands, grâce à l'entente de la France et de la Russie, n'ont pas été oubliés.

Comme péroraison est venue une sortie contre l'Angleterre et ses intrigues. Sa teneur est assez importante pour que je la transcrive textuellement : « En Angleterre, deux partis se disputent le pouvoir. L'un a conclu la paix et paraît décidé à la maintenir; l'autre a juré à la France une haine implacable. Tant que durera cette lutte, il est des mesures que la prudence commande au gouvernement de la République. Cinq cent mille hommes doivent être prêts et seront prêts à la défendre et à la venger. Quel que soit à Londres le succès de l'intrigue, elle n'entraînera point d'autres peuples dans des ligues nouvelles, et, le gouvernement le dit avec un juste orgueil, seule, l'Angleterre ne saurait aujourd'hui lutter contre la France. »

Au moment où ces paroles ont été lues, l'Assemblée entière s'est tournée vers la tribune diplomatique pour juger de la contenance de l'ambassadeur anglais : lord Witworth était absent; on n'aperçut que les envoyés de Prusse, de Naples et quelques diplomates moins connus.

Au panégyrique gouvernemental, le président a répliqué qu'une « réticence modeste » avait empêché l'orateur du gouvernement de tout dire dans son exposé et lui avait fait passer sous silence les difficultés vaincues, les travaux infatigables auxquels les représentants du gouvernement avaient dû se livrer. Lui, président du Corps législatif, aurait à parler longtemps s'il voulait tout rappeler.

Hier, j'ai également assisté à une séance du Tribunat. Après plusieurs heures d'attente, vingt-deux tribuns sur soixante-trois ont fini par se trouver réunis, et le président a ouvert la séance. Un « rapporteur » annonça qu'il n'y avait pas lieu de lire de procès-verbal de la séance précédente, attendu que cette séance avait été nulle. Il

ajouta que le Tribunat n'ayant encore reçu communication d'aucun projet à discuter devant le Corps législatif, rien n'était à l'ordre du jour, qu'en conséquence il n'y avait qu'à lever la séance. C'est ce qui eut lieu. Le Tribunat s'assemble au Palais-Royal (1), dans une petite salle qui ressemble à une ancienne chapelle privée. La galerie en bois destinée au public peut à peine contenir cent personnes; hier, nous y étions neuf en tout.

Ma soirée au Vaudeville a été plus amusante que ma station au Tribunat.

L'acteur Duchaume a joué avec beaucoup de naïveté et de gaieté dans *Piron avec ses amis* (2). La scène dans laquelle le pétulant poète arrive à faire rire les gardes qui doivent le mettre au violon et finit par les entraîner à chanter avec lui, a été parfaite. Dans l'autre pièce, *Scarron* (3), l'intérêt roule beaucoup trop sur des anecdotes connues et sur la grandeur d'âme de la belle Françoise d'Aubigné, associant son sort à celui du spirituel cul-de-jatte. Une troisième petite pièce, *le Prix* (4), n'a été qu'ennuyeuse.

Aujourd'hui enfin, Garat a donné, au théâtre Feydeau, son concert annoncé depuis si longtemps.

Vous devez vous rappeler Garat, tel qu'il était il y a environ dix-sept ans. Il se faisait remarquer comme *dilettante*, par un bel organe flexible et par un talent sin-

(1) Dans le local actuel du conseil d'État, autrefois salons de réception du prince Napoléon.

(2) *Piron avec ses amis*, comédie-vaudeville par Deschamps (Jean-Marie), donnée au Vaudeville en 1792. Ancien employé aux affaires étrangères, Deschamps devint secrétaire des commandements de Joséphine et la suivit après le divorce.

(3) *Le Mariage de Scarron* (1797), vaudeville en un acte par Barre, Radet et Desfontaines.

(4) *Le Prix, ou l'Embarras du choix*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet (1792). Couplets agréables, dialogue spirituel.

gulier pour imiter la voix et la méthode de tout chanteur, de toute cantatrice qu'il entendait. Il imitait aussi bien la *bravura* de la *Mara* que le chant expressif de la *Todi;* il parodiait si heureusement le genre et les vocalises de *Davide* (1) et autres Italiens de l'époque, que ses auditeurs français, qui commençaient à comprendre ce que le chant doit être, l'écoutaient avec un plaisir réel. C'est alors que la Reine lui accorda une pension de six mille livres afin de le garder à Paris.

L'intérêt qu'il excitait s'augmentait du fait que Garat prétendait n'avoir jamais étudié la musique et ignorer même les notes. Il est certain qu'en s'exerçant à singer les chanteurs à la mode dans leurs tours de force, il avait acquis une véritable habileté de vocalise. A la Révolution, la pension royale s'évanouit; le secours que Garat pouvait attendre de son oncle, le ministre de la justice, était incertain : les artistes s'enfuyaient; un chant braillé par les sans-culottes l'emportait sur les raffinements italiens. De dilettante, Garat se décida à devenir chanteur de profession. Confiant dans sa dextérité vocale, il aborda la grande mélodie italienne dont il n'avait fait que des pastiches et se figura la chanter avec un style personnel, alors que sa manière n'était qu'une mosaïque, dénuée d'originalité et de caractère. En y mettant beaucoup de savoir-faire, le virtuose a fini par imposer au public l'opinion qu'il a de lui-même ; jusque dans ces derniers temps, on ne jurait que par lui.

Son concert va lui faire tort. Non pas à cause de sa prétendue méthode, mais parce que le public a trouvé sa

(1) Davide (Giacomo), né à Bologne en 1750, excellent ténor, beaucoup de goût dans les vocalises, avait fait sensation à Paris, vers 1785, en interprétant, au Concert spirituel, le *Stabat* de Pergolèse. En 1802, il chantait encore à Florence; son talent et sa voix n'avaient pas perdu.

voix affaiblie et que l'on commence à se lasser de façons prétentieuses qui frisent le ridicule.

Il a paru devant la brillante assistance, vêtu de noir des pieds à la tête, dans une attitude de nonchalance dédaigneuse qui semblait dire : Si je chante devant vous, c'est parce que la suppression de ma pension m'y oblige; mais je sais ce que je vaux! — Le ministre de l'intérieur a effectivement rayé sa pension depuis quelques mois. — Après s'être avancé d'un pas traînant sur le devant de la scène où était l'orchestre et avoir répondu par un léger salut aux applaudissements universels, il parcourut d'un coup d'œil rapide de ses grands yeux bleus le premier rang d'auditeurs, voulant faire entendre, sans doute, qu'il ne chanterait que pour eux. Ainsi qu'une victime résignée au sacrifice, il resta ensuite immobile, une main sur un pupitre, l'autre tenant son grand chapeau, qui balayait le parquet. Mais dès que l'orchestre se mit en action, Garat se donna beaucoup de mouvement, comme pour le stimuler et le faire marcher à sa fantaisie; aux passages difficiles, il s'agitait, gesticulait en chantant, afin de bien montrer au public combien le grand artiste avait de peine à se faire seconder par les exécutants!

Son premier morceau a été un air du vieux Nasolini (1). Il l'a dit dans le style baroque des Italiens actuels que personne n'apprécie plus. Le second a été le merveilleux duo d'*Armide ;* en le chantant avec Mme Scio-Messié, Garat a exagéré à plaisir le côté efféminé de la partie de *Rinaldo*. On en eût jugé ainsi à la scène : vous voyez l'effet dans un concert! Mme Scio sait fort bien chanter la

(1) Nasolini (Sébastien), né à Plaisance en 1768, a écrit une vingtaine d'opéras italiens. Pas un n'est entièrement réussi, mais il y a, dans ses œuvres postérieures à 1791, de fort belles scènes. Mort jeune, entre 1799 et 1801.

musique italienne, sans la dénaturer par l'accentuation lyrique française; mais elle s'est appliquée, dans la circonstance, à imiter les roucoulements de son partenaire, en sorte que le contraste des deux parties du duo, sur lequel Gluck a évidemment compté pour l'effet, disparaissait totalement dans cette interprétation. Le duo savamment combiné par l'illustre maître viennois avait si bien perdu son caractère, que j'aurais eu peine à le reconnaître, si je ne le savais par cœur. Ajoutez que, après chaque phrase, les admirateurs de Garat applaudissaient de manière à couvrir la voix de Mme Scio pendant la moitié de sa reprise.

Un duo du *Don Juan* de Mozart, avec Mme Strinasacchi des Bouffes, n'a pas mieux réussi : la cantatrice semblait s'être donné pour tâche de montrer combien le volume de sa voix surpasse celui de l'organe délicat de Mme Scio. Comme conséquence, elle a écrasé Garat. L'un et l'autre, d'ailleurs, ils ont mal compris Mozart en l'interprétant suivant la méthode italienne courante. Le programme vocal se terminait par une polonaise de *Trento* (1), surchargée d'agréments et de fioritures par le virtuose basque; les amateurs de musique bizarre ont dû être satisfaits : Garat s'est livré à une débauche de vocalise. Tout le monde a crié : *Da capo*. Au lieu du chanteur, c'est un petit piano-forte qui est sorti d'abord de la coulisse; Garat a suivi et s'est laissé choir sur sa chaise, comme s'il tombait en pâmoison; puis il a dit une romance tragique, en s'accompagnant lui-même du bout des doigts. Il a déployé cette fois beaucoup d'âme et d'expression; la romance, surtout la chanson basque, voilà son domaine! Il y montre un talent exceptionnel et une incomparable

(1) Trento, compositeur vénitien, né en 1761, auteur de ballets, d'opéras-*buffa* et *seria*, a dirigé l'Opéra à Amsterdam et à Lisbonne.

élégance de diction. Lorsqu'on l'entend dans ces circonstances, on ne peut assez regretter qu'avec son bel organe si souple, son oreille délicate, son goût très fin, il ne se soit pas voué, dès sa jeunesse, à une sérieuse étude de l'art. Il serait devenu un très grand chanteur et n'aurait pas visé à se faire remarquer comme type de fatuité.

Dans la partie instrumentale, il n'y a eu de marquant qu'un concerto de violon. Lafont (1), jeune virtuose, l'a joué avec une perfection à donner de la jalousie à Rode : pureté de son, sûreté d'archet, élégance de style, tout dénote en lui un artiste supérieur.

Garat a auprès de lui un frère beaucoup plus jeune, dont la voix est aussi belle et flexible que la sienne. Ce jeune homme dit avec sentiment les chansons de son pays, en s'accompagnant d'une guitare espagnole. Ces mélodies populaires sont à signaler, parce qu'elles admettent les enjolivements. Bien que les Garat jurent leurs grands dieux qu'ils les chantent en respectant l'originalité nationale, je me méfie de l'authenticité, parce que je remarque que le cadet cherche à imiter à tout prix la manière de l'aîné. Quelques-uns de ces chants offrent une particularité harmonique curieuse : à part le premier et le dernier accord, ils se chantent sur la tierce de la dominante de l'accord de septième diminuée; l'effet est loin d'être déplaisant! et l'absence de mesure régulière donne à ces cantilènes un caractère de passion inquiète qui impressionne. Si je parviens à tenir pendant une heure le jeune Garat, je tâcherai de noter ses chansons; lui-même en ignore la notation. Il doit être difficile de

(1) Lafont, né en 1781, élève de Rode. Très goûté sous l'Empire et la Restauration pour sa justesse irréprochable, un son moelleux, la sûreté des traits et le charme du chant, il est mort en 1839 d'un accident de voiture. — Il avait fait représenter un opéra-comique à Saint-Pétersbourg, où il résida six ans, et un autre à Feydeau

saisir exactement le passage d'un demi-intervalle à un autre. J'y mettrai cependant tout mon soin, ne fût-ce qu'afin d'en envoyer des copies à G. de Humboldt (1), qui s'occupe de l'idiome basque. Vous savez qu'il est à Rome, où sa femme si délicate espérait trouver un climat favorable. Les gazettes m'apprennent que les pauvres gens sont en ce moment dans la neige! L'événement cause, paraît-il, une joie extraordinaire aux Italiens : de mémoire d'homme, ils n'ont vu pareil phénomène; spectacles, bals, réunions, tout est suspendu; on court en traîneaux : on tire des feux d'artifice sur la neige : les improvisateurs déclament en son honneur : les professeurs étudient, avec les belles dames, la forme des flocons!

Dieu merci, ce n'est pas la visite de la neige que nous attendons ici, mais bien l'arrivée de la *Vénus de Médicis*. On prétend qu'elle est débarquée, et va se montrer au public. Ce sera, pour l'abbé Geoffroi, une belle occasion de donner tort à cette épigramme décochée le mois dernier :

L'espoir du critique.

Enfin nous voilà sûrs, par des rapports précis,
Disois-je à certain Aristarque,
Que la Vénus de Médicis,
Pour nous rendre visite, en ce moment s'embarque.
— *Bone Deus!* c'est bien ce qu'il me faut,
Me répond en riant le censeur de Voltaire :
Que j'aurai de plaisir, dès qu'elle prendra terre,
A lui chercher quelque défaut!

Le « censeur » est dans une veine d'exaspération antivoltairienne. Tantôt spirituel, tantôt médiocre, c'est au poète tragique qu'il en a : la pièce d'*Alzire* est une « conception irraisonnable où le bon sens est violé à chaque scène,

(1) G. de Humboldt, Envoyé Résident de Prusse à Rome depuis le 15 mai 1802.

pleine d'inventions indignes de la poésie dramatique, d'illusions d'un cerveau malade »! *Alzire* elle-même est une raisonneuse philosophe; « tout est puéril et sophistiqué » dans le caractère de *Zamore*. *Sémiramis* ne présente qu'un *étalage théâtral*, une *vaine pompe*, un *attirail de terreur;*

Le tombeau de Ninus est celui de Voltaire (1),

prononce « le censeur », en citant une épigramme du temps.

Quant aux acteurs que choisissait Voltaire, il ne voulait que des « énergumènes »: il « jouait au colin-maillard avec le public », lequel était toujours la victime aux yeux bandés.

Sa prose personnelle ne lui suffisant pas, l'abbé va chercher des arguments dans un poème auquel travaillait La Harpe sur sa fin. C'est du *Triomphe de la religion dans la Révolution française* (2) qu'il tire les portraits de Rousseau et de Voltaire :

Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur la ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talents, j'en déteste l'usage;
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits,
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.

(1) Un ami de Voltaire parodia ainsi cette épigramme :

Le tombeau de Ninus est celui de l'envie.

(*Correspondance littéraire de Grimm*, etc., édition Tourneux, t. Ier, p. 209 et 220.)

(2) Le poème dont Reichardt donne un extrait, sans doute d'après les *Débats*, a pour titre exact : *le Triomphe de la religion, ou le Roi martyr*, épopée en six chants; il n'a paru qu'en 1814.

L'autre, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous, soixante ans, le Dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.

. . . . . .

Ce flexible Protée était né pour séduire;
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit :
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.

Il est possible que l'attaque menée par Geoffroi et d'autres journalistes contre les défenseurs anciens et modernes des lumières, de la liberté de la presse et de la pensée, réponde à certaines vues du gouvernement consulaire. On comprend ainsi sa tolérance envers des écrivains qui, s'inspirant toujours de l'esprit de l'ancien régime, prônent sans cesse les nobles et les prêtres autorisés à rentrer en France. Ce qu'ils exaltent surtout dans la conduite de Bonaparte, ce sont les actes par lesquels il se rapproche de l'ancien régime. Pour tenir ce langage, il faut que ces écrivains appartiennent au parti vaincu par la Révolution et soient prêts à tout faire afin de lui préparer les voies du retour au pouvoir. Personne ne saurait blâmer les mesures d'humanité décrétées en faveur de victimes de la Révolution. Mais on peut se demander si la façon dont le gouvernement s'y est pris avec les émigrés a été la plus appropriée pour briser leur esprit de corps et transformer en gratitude envers lui une haine invétérée contre tout régime nouveau. Au début, leur rentrée s'est effectuée sans aucune difficulté; plus tard, on y a mis certaines entraves; actuellement, on traite les émigrés avec un mélange de bienveillance et de

rigueur également arbitraires. Je crains que le gouvernement n'ait ainsi préparé à la nation de nouvelles causes d'agitation. Incontestablement les émigrés rentrés constituent une opposition politique d'autant plus à craindre que, contrairement au caractère national, son action est occulte. Les quelques aristocrates frappés de relégation à l'intérieur pour incartades personnelles ne sont que des boucs émissaires; leur sort pousse leurs coreligionnaires politiques à se serrer davantage les uns contre les autres et à apporter plus de prudence dans leurs machinations.

L'esprit des nobles perce au surplus dans les moindres incidents. Dernièrement, le Premier Consul a malmené l'Envoyé de Suède. Les politiciens ont dit que son mécontentement provenait de l'opposition faite par le roi de Suède à certains règlements dans les affaires d'Allemagne; les aristocrates prétendent que si Bonaparte s'est fâché, c'est parce que, lors d'une fête donnée à la cour de Stockholm en l'honneur du prince de Galles, qui avait été présenté officiellement par l'Envoyé anglais, en a invité ledit Envoyé en excluant l'Envoyé français. Ils se complaisent à raconter que le Roi, à qui l'on soumettait des observations à ce sujet, a répondu : « Si l'Envoyé français me présentait des *Princes français*, je l'inviterais à une fête que je donnerais en leur honneur! » Pour le dire en passant, on parle d'une autre scène que le Premier Consul aurait faite à lord Whitworth pendant un « cercle » de Mme Bonaparte. Il lui aurait signifié qu'il entendait que toutes les conditions du traité d'Amiens fussent exécutées par le cabinet anglais, avant la fin de mars. « La nation française a fait la guerre pendant dix ans, aurait-il ajouté; je ne désire pas la recommencer, mais je ne la crains pas. — *Je le veux!* » fut sa conclusion. Là-dessus, il quitta brusquement le salon, frappant la

porte avec violence. Les feuilles officieuses présentent naturellement l'algarade sous un jour différent; elles en font une conversation dans laquelle le Premier Consul se serait informé de la santé de lady Whitworth.

Si l'on s'en rapporte à un article développé, publié récemment dans le *Journal de Paris* par le conseiller d'État Rœderer, un des plus habiles avocats du Consulat, la tactique de la presse royaliste n'échappe pas au gouvernement.

Analysant les écrits publiés par cette presse, depuis plusieurs années, *Rœderer* dévoile le plan qui a consisté à représenter d'abord la philosophie du dix-huitième siècle comme la cause première de l'anarchie systématisée et de l'égoïsme de la Révolution. Philosophie et anarchie systématisée sont d'essence identique; en diffamant la première, ils ont pensé atteindre la seconde, par suite ruiner et faire détester les principes de la Révolution inspirés par la philosophie. Comme le Consulat est basé sur ces mêmes principes, il n'est pas besoin de longs raisonnements pour démontrer qu'en somme, c'est le Consulat qu'attaquent indirectement les écrivains royalistes, sans le nommer. Or, quels sont les hommes qui prétendent le supplanter? demande Rœderer. Des hommes qui, à l'époque où l'on a réorganisé l'État et pourvu aux grandes charges publiques, se tenaient en Angleterre, en Allemagne, en Vendée, ou se dissimulaient, à Paris, dans des bouges suspects, après avoir joué leurs rôles dans les clubs de 1793, le bonnet rouge sur la tête. Le Consulat à vie, poursuit le publiciste conseiller d'État, n'est pas la continuation de la « monarchie féodale »: il est une « monarchie républicaine ». Et à l'appui de sa thèse, il invoque les termes du serment que prête chacun des membres de la Légion d'honneur, en jurant « de défendre la Répu-

blique et de combattre le retour du système féodal ». La Légion d'honneur n'a donc rien de commun avec l'ancienne noblesse. Le Consulat est fondé sur les promesses contenues dans la première constitution consulaire. — Rœderer oublie que ces promesses ont été singulièrement modifiées par le sénatus-consulte du 14 thermidor an XI (2 août 1802), qui est une véritable constitution nouvelle. — Il ajoute que la nation a entendu clore « l'ère de Charlemagne », en donnant à Bonaparte le Consulat à vie avec faculté de désigner son successeur, afin qu'il ouvre une ère nouvelle, qui sera soumise à l'influence dominante du Premier Consul. Rœderer termine en déclarant que les louanges des journaux royalistes sont mortelles pour le gouvernement, pernicieuses pour le Premier Consul. Mais il fait savoir, en même temps, que le Conseil d'État a méconseillé la suppression de cette presse opposante.

Il faut espérer que désormais la tolérance du gouvernement ne sera plus le privilège des écrivains royalistes et catholiques, qu'elle s'étendra aux défenseurs des idées contraires. L'égalité du traitement serait un premier pas vers une liberté de la presse raisonnable.

XXXII

1er mars 1803.

Dimanche dernier, j'ai contemplé le *grand* Consul entendant dévotement la messe dans son appartement des Tuileries. A proprement dire, le palais n'a pas de chapelle. Depuis le 10 août, il n'était venu à l'idée de personne qu'une chapelle serait jamais nécessaire au chef du gouvernement. Bonaparte, s'occupant sérieusement de restaurer la religion catholique, paraît s'être fait un devoir d'assister, chaque dimanche, à la messe. Comme il serait difficile et gênant pour lui d'aller dans une église paroissiale, on a dû pourvoir, à son intention, aux exigences du service divin, pendant les séjours très abrégés qu'il fait à Paris durant l'hiver. Dans une pièce de dimensions restreintes où il a coutume de conférer avec ses deux collègues, on a établi un petit autel et une estrade réservée au Consul et à sa famille; une cloison mobile les dissimule pendant la semaine.

Dans un cabinet adjacent étaient parqués l'orchestre et les chanteurs; c'est à peine si les artistes pouvaient se retourner. Paisiello, qui dirige la chapelle privée, n'en gesticulait pas moins de ses grands bras, battant la mesure avec autant de feu que le jour où je l'ai vu, à Naples, présider à l'exécution en plein air d'une de ses compo-

sitions en l'honneur de saint Janvier. La foule turbulente de lazaroni et de femmes de pêcheurs qui l'entourait, en face du Vésuve, constituait une mise en scène cadrant mieux avec la haute et forte stature du maëstro, que le cabinet consulaire où l'on étouffait. Probablement à l'intention de Mme Bonaparte, Paisiello avait introduit dans sa messe un galant duo, harpe et cor, exécuté par d'Alvimar et Frédéric (Duvernois).

Le Premier Consul m'a semblé aussi indifférent à la musique qu'à la messe elle-même. Il n'est pas douteux pour moi que son acte religieux était tout politique : à l'Élévation, alors que tout le monde s'agenouillait, il s'est borné à s'incliner plus profondément. Pendant la messe, un grand nombre de généraux et de fonctionnaires en costume s'étaient assemblés dans le salon voisin. En sortant de sa chapelle, le Premier Consul a passé au milieu d'eux, saluant de la tête et souriant, tout comme faisait le Roi, à Versailles, disant quelques mots à un petit nombre de privilégiés.

Sur l'escalier qui mène au jardin, je me suis trouvé à côté d'un officier supérieur que j'avais rencontré plusieurs fois dans le monde. Un prélat de mine importante passant près de nous fut pour mon compagnon un prétexte à récriminations contre les agissements du clergé. Il a prétendu que les prêtres veulent contraindre tout le monde à se découvrir devant le Saint Sacrement porté dans les rues, contrairement à la loi, et qu'ils excitent le populaire contre les récalcitrants. A Bar, ils auraient refusé la sépulture religieuse à un général, protestant de croyance. Partout, ils déclarent nuls les baptêmes et les mariages célébrés antérieurement par les prêtres assermentés et obligent les fidèles à renouveler ces cérémonies. Mon confident attribuait ce dernier procédé à une

idée de lucre. Je crois qu'il s'abuse : les traitements ecclésiastiques se payent encore fort irrégulièrement; on dit qu'il en sera autrement dans quelques mois, mais en attendant il faut vivre, et la guerre prochaine avec l'Angleterre pourra bien faire ajourner la régularisation annoncée.

Le gouvernement paraît disposé à cacher à la nation l'imminence de cette guerre; ce que je parviens à lire de journaux anglais me fait juger que l'Angleterre est décidée à faire appel aux armes. Depuis plusieurs mois, tous les Anglais que je connais m'annonçaient la guerre, et je riais de leur pessimisme. Mais l'installation provisoire de leur ambassadeur, — installation qui suscite les plaintes de ses compatriotes, — prouve que lui-même n'a jamais compté faire long séjour à Paris. Il serait intéressant de lire *in extenso* les journaux anglais, afin de savoir exactement à quoi s'en tenir sur le procès intenté à Londres, le 21 février, contre Peltier, rédacteur du *Courrier de Londres* et de l'*Ambigu*, libelle dirigé personnellement contre le Premier Consul. Le procès a été suivi d'un verdict d'acquittement du jury.

Dix jours après le 21 février, c'est-à-dire à une date où l'on ne pouvait connaître à Paris que les premiers actes de la procédure anglaise, le *Moniteur* publiait la note suivante, que tous les journaux ont reproduite sans commentaire : « Un nommé Peltier a été condamné par les tribunaux de Londres, pour avoir imprimé de misérables libelles contre le Premier Consul. On ne conçoit pas trop pourquoi le ministère anglais a voulu donner tant d'éclat à tout ceci. Comme les journaux anglais ont publié que c'était sur la demande de la France, et que même l'ambassadeur de France était présent au jugement, nous sommes pleinement autorisés à démentir l'une et l'autre

de ces nouvelles ; le Premier Consul n'a appris l'existence de ces libelles que par la procédure. »

Parlant plus loin du respect que se doivent entre elles les nations civilisées, le *Moniteur* s'étonne que l'on ait pu « soutenir, autoriser et protéger » de pareilles infamies en Angleterre, et fait ressortir « l'inutilité de cette procédure d'apparat et d'ostentation ». Il rappelle qu'il existe un *alien-bill* qui a été appliqué à plusieurs Français expulsés par le gouvernement anglais, et conclut en ces termes : « Il suffit que les sous-ministres de lord Pelham disent sérieusement aux pamphlétaires : N'écrivez plus ; et ils se tairont, et s'ils ne le font pas, l'*alien-bill* donne le pouvoir de les chasser. » D'après les journaux anglais que l'on parvient à se procurer, il paraît positif que l'envoyé français à Londres, sur l'ordre formel du Premier Consul, a remis à lord Hawkesbury plusieurs notes demandant une répression contre Peltier.

Il est possible que le Premier Consul n'ait pas demandé expressément un procès ; il a plutôt dû songer à l'une de ces mesures attentatoires à la liberté individuelle, coutumières de ce côté-ci de la Manche, mais impraticables dans la Grande-Bretagne. L'article du *Moniteur* accuse en effet une grande ignorance des règles de la justice et de la procédure anglaises. L'*Argus*, la feuille anglaise subventionnée qui s'imprime à Paris, fait preuve d'une ignorance semblable ; elle va jusqu'à prétendre que le gouvernement anglais aurait dû interdire la souscription ouverte en faveur de Peltier, pour couvrir les frais de son procès, et défendre la publication, en anglais et en français, des actes de la procédure.

Il eût été extraordinaire qu'un Anglais comme Goldsmith, le rédacteur de l'*Argus*, émît de pareilles assertions. Le *Publiciste* donne le mot de l'énigme, en laissant en-

tendre que l'*Argus* est entre les mains d'une nouvelle rédaction : « On avait trouvé, dit-il, dans les premières feuilles de l'*Argus*, une virulence peu ménagée et des traits de satire mal dirigés. Ce journal *paraît avoir changé de main*, si l'on en juge par les derniers numéros, écrits d'un autre ton, avec plus de mesure et dans un meilleur esprit. Le rédacteur paraît avoir concerté un plan d'attaque contre certains journaux anglais plus particulièrement acharnés à insulter le gouvernement de France. On peut regarder l'*Argus* comme un corsaire qui se met en course contre les pirates barbaresques. »

Les expressions « meilleur esprit » me paraissent signifier que le nouveau rédacteur — un Français, Barrère, dit-on — jugera les affaires anglaises à un point de vue français. C'est ce que le gouvernement fait souvent lui-même, sans qu'il y ait lieu d'en être très étonné. En général, tout s'apprécie dans ce pays exclusivement au point de vue national. Ainsi, l'on s'est figuré que l'interdiction de la vente de *Delphine*, édictée par l'Électeur de Saxe, s'étend à l'Allemagne entière ; le *Journal de Paris* s'est même fait l'écho de cette interprétation erronée. On ne connaît aucunement le fonctionnement de notre librairie, commerce d'échange et de commission, qui rayonne de Leipzig sur tous les États allemands. En réalité, l'interdiction ne porte que sur l'*échange public* du livre à la foire de Leipzig ; les expéditions, les commissions ne sont nullement entravées. Les annonces que je relève dans nos gazettes prouvent que les éditions suisses et les traductions allemandes circulent librement.

Les préoccupations diplomatiques qui doivent assaillir le Premier Consul n'apportent aucun arrêt à son activité physique. Contrairement à la tradition militaire française, Bonaparte emploie des soldats aux travaux du canal de

l'Ourcq, qui doit alimenter d'eau potable une partie de la ville et des faubourgs de Paris. Hier, à la pointe du jour, il est parti à cheval, avec les généraux Bessière, Moncey, Lauriston, les colonels Caulaincourt, Lacuée, Rapp et son escorte habituelle, pour visiter les déblais, qui sont achevés sur la moitié de la longueur du canal. Il est revenu ce soir, après avoir couché à Lizy-sur-Ourcq (1), où sa femme avait été le rejoindre dans la soirée. Cet après-midi, il a passé à Meaux et a reçu les autorités ; le conseil municipal a voulu perpétuer le souvenir de ce passage en votant l'érection d'un monument en l'honneur de Bossuet.

Je serai bref en fait de nouvelles mondaines et théâtrales.

Une simple mention pour le bal et le souper offerts dimanche par notre consul Henry, un bon Berlinois. Sa maison hospitalière et l'hôtel du marquis de Lucchesini représentent honorablement la Prusse. Dans la première, on trouve la bonne bourgeoisie; dans le second, la haute société parisienne et étrangère. Parmi les membres de notre légation qui assistent Lucchesini dans ses réceptions, je dois citer le baron d'Eckarstein, dont les prévenances à mon égard sont infinies; si je l'en croyais, je dînerais tous les jours avec lui au Cercle du Commerce, et je me servirais continuellement de son équipage.

J'ai vu plusieurs pièces qui m'étaient inconnues: aucune n'est remarquable. L'opéra-comique *Saint-Foix*, tableau d'après nature, donné à Feydeau, n'est ni drama-

(1) Bonaparte parcourut à cheval, le 28 février 1803, tout le tracé du canal de l'Ourcq; le lendemain il visita à Mareuil la prise d'eau dudit canal, et c'est à la suite de cette inspection, en traversant Meaux pour retourner à Paris, que fut décidée l'érection d'un monument à Bossuet.

tique ni musical. J'ai été vexé d'y voir le bel Elleviou, condamné à boiter sur la scène, parce qu'il représentait un ex-officier des gens d'armes qui fait le métier de « diseur de vérités ». Il est payé de retour par des coups d'épée, sans compter les bourrades qui l'estropient. *Michel-Ange* (1) et le joli *Calif de Bagdad* (2) m'ont un peu consolé des mésaventures du bretteur Saint-Foix. A Louvois, l'*Imbroglio* et le *Premier venu* (3), vaudevilles insignifiants, ont été piètrement joués.

Je vous quitte pour aller entendre une œuvre nouvelle de Méhul, dont le titre est *Hélène* (4); on en dit d'avance beaucoup de bien. Le livret est de Bouilly, et l'on prétend que le sujet est analogue à celui des *Deux Journées* de Chérubini; les maëstros vont donc se trouver en concurrence. Je ne sais si Méhul l'emportera, mais une défaite contre Chérubini ne saurait être déshonorante.

(1) *Michel-Ange*, opéra en un acte, musique par Nicolo-Isourd, paroles par Delrieu.

(2) Le *Calife de Bagdad*, opéra-comique en un acte, musique de Boïeldieu, paroles de Saint-Just, représenté en 1800.

(3) *Le Premier venu, ou les Six lieues de chemin*, comédie en trois actes et en prose, par Vial, représentée le 31 mai 1801.

(4) *Hélène*, opéra-comique en trois actes, musique de Méhul, paroles de Bouilly. L'accueil fait à cet opéra fut froid.

XXXIII

5 mars 1803.

Quelle existence désordonnée l'on mène dans une grande ville ! Voilà quatre mois que je suis arrivé, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai réussi à trouver chez eux deux vieux amis, Suard et Morellet (1). Suard est toujours l'esprit fin, délicat, curieux de tous les progrès intellectuels, et le vieil abbé Morellet conserve son caractère indépendant et ferme. Que d'épreuves n'ont-ils pas subies l'un et l'autre ! Suard en porte les traces irrécusables sur son visage, sillonné de rides. Après avoir échappé, par miracle, aux périls de la Terreur, il a dû fuir devant les persécutions du misérable Directoire et s'exiler pendant quinze mois chez nous. Morellet a réussi à rester caché dans Paris, pendant les temps les plus mauvais, grâce au dévouement de ses amis ; son caractère ne s'est pas démenti dans ces conjonctures cruelles : il a publié d'énergiques et éloquentes protestations en faveur des parents d'émigrés, atteints par les décrets

(1) Les deux académiciens mélomanes avaient pris part à la guerre des Glückistes et des Piccinistes. Morellet avait publié, en 1771, le livre : *De l'expression en musique*, qui contient des idées ingénieuses : son goût pour la musique s'était accru avec l'âge. Suard, Glückiste déclaré, avait inséré des articles piquants dans le *Mercure* et le *Journal de Paris*.

odieux de l'Assemblée nationale, de la Convention et du Directoire; son intervention a été utile à des milliers d'individus. Maintenant il me paraît vivre dans un milieu d'émigrés revenus dans leur patrie et reprendre ses anciennes habitudes mondaines. A deux heures de l'après-midi, je l'ai trouvé encore en grand négligé; il s'est fort excusé de me recevoir ainsi, donnant pour raison qu'il était rentré tard d'un bal dans son voisinage, chez une vieille comtesse de ses amies. Notez qu'il doit être plus près de quatre-vingts ans que de soixante-dix (1). Je lui ai fait plaisir en lui disant que ses *Mémoires* en faveur des émigrés ont produit de la sensation en Allemagne, que plusieurs d'entre eux ont été traduits et imprimés dans le journal *Frankreich* (2). Le bon abbé s'est levé pour prendre dans sa bibliothèque la collection de ces opuscules et marquer ceux que je lui désignais comme ayant été traduits.

Les littérateurs français, qui attachent tant de prix à la clarté et à la netteté du style et qui reculaient autrefois devant la pensée d'être traduits dans une langue qu'ils tenaient en médiocre estime à cet égard, commencent à admettre que l'allemand n'est pas incompatible avec la finesse et l'élégance. Suard, appréciateur de nos bons écrivains, m'a demandé une liste des auteurs marquants de ces derniers temps. Les deux académiciens ont réussi à sauver la meilleure partie de leurs bibliothèques; ils montrent beaucoup de zèle pour combler les lacunes et

(1) André Morellet était né à Lyon le 7 mars 1727; il avait donc soixante-seize ans. Il mourut en 1819, à quatre-vingt-douze ans.

(2) *La France*, journal que Reichardt avait créé depuis quelques années en vue de faire connaître les événements politiques, littéraires et scientifiques survenus en France; la plupart des articles étaient tirés des journaux français. Cette feuille, favorable aux idées de 1789, paraissait en langue allemande à Hambourg.

compléter leurs collections par l'adjonction d'ouvrages nouveaux. Cette activité intellectuelle de lettrés d'élite me semble d'autant plus méritoire, qu'ils ne peuvent nourrir l'espérance de revoir le temps où noblesse et financiers rivalisaient de prévenances envers les hommes de lettres, choyés comme des dieux domestiques. D'Alembert pouvait alors refuser d'aller à Pétersbourg jouir auprès de Catherine II d'une pension de 20,000 roubles. Il préférait rester à Paris, dans un logis modeste, avec un laquais et un habit présentable, assuré de goûter, sans bourse délier, tous les agréments de la haute société.

Les races humaines ne sont pas comme les arbres et les plantes, qui ont des époques fixes de floraisons périodiques ; lorsqu'une catastrophe les a atteintes en plein épanouissement, elles perdent généralement leur fécondité. Il se passe dans le domaine intellectuel ce qui se produit dans le monde matériel après un tremblement de terre qui a bouleversé une contrée. Combien sont rares les hommes qui remarquent alors les effets pittoresques du cataclysme ! La foule ne songe qu'à chercher au milieu des décombres ce qui est prosaïquement utile.

Dans les voies nouvelles où sont entrés les Français, ils pourront devenir les meilleurs ingénieurs, les premiers soldats du monde ; mais, à moins de changements profonds, l'ère des beaux-arts me paraît fermée chez eux. Sans doute quelques génies dresseront leurs têtes au-dessus de la foule. Leur grandeur sera celle de la colonne solitaire qui s'élève sur un sol dévasté par la tempête ; l'éclat qu'ils projetteront sera comme celui d'un phare qui est plus utile aux étrangers naviguant à distance qu'aux indigènes vivant à son pied.

Il se crée du reste beaucoup de sociétés en vue de

l'avancement de certaines études scientifiques négligées. Il en est ainsi de la statistique, pour laquelle s'est constituée une société qui me semble bien organisée. Lalande en parle en ces termes dans une note publiée par les journaux : « Je vois avec plaisir qu'on s'occupe en France de la statistique. Le gouvernement l'encourage, une société s'établit, on publie un journal. Il y a longtemps que j'ai formé des plaintes sur notre inertie à cet égard. Dans l'annuaire de l'an VIII, je donnai un catalogue des livres qui en traitaient, mais la plupart sont en allemand. Je crois qu'il est utile de rappeler cette indication, pour que l'on n'oublie pas qu'il faut savoir l'allemand pour savoir la statistique. Au reste, il en est de même de toutes les sciences. Je ne saurais pas l'astronomie, si je n'étais en relation habituelle avec les astronomes d'Allemagne. »

Dans la première séance, le géographe Mentelle (1) a été élu président, le Dr Desgenettes vice-président. On a constitué six commissions, la dernière sous le titre : *Commission de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*. Statistique et beaux-arts ! Comment pense-t-on concilier ces éléments disparates ?

Je ne veux pas, à l'exemple de MM. les statisticiens, reléguer les arts à la fin de mon programme épistolaire.

L'*Hélène* de Bouilly et Méhul a peu de succès à Feydeau. Au fait, c'est un produit médiocre, pâle copie des charmantes *Deux Journées* de Chérubini. La ressemblance des livrets a fait dire à un mauvais plaisant : « *Hélène n'est que du Bouilli réchauffé !* La similitude a d'autant plus frappé que c'est l'excellent acteur Juliet, le « porteur d'eau » des *Deux Journées*, qui remplit un rôle analogue

(1) Mentelle, né à Paris en 1730, professeur de géographie à l'ancienne École militaire, puis aux Écoles centrales ; de l'Institut depuis la création.

de « vieux paysan » dans l'opéra nouveau. La musique de Méhul a de belles parties; j'ai remarqué deux romances d'une mélodie touchante; mais au total, elle ne supporte pas la comparaison avec la partition originale et romantique de Chérubini.

Les critiques en titre n'épargnent pas Bouilly. Geoffroi écrit avant-hier : « La dernière des manœuvres dramatiques va vous faire pâlir, frissonner et fondre en larmes : toutes les commères du quartier se trouvent mal à son mélodrame, mais il n'appartient qu'au vrai talent d'attacher l'esprit et le cœur, de plaire et de toucher par des moyens que l'art et la raison avouent. Tous ces petits marchands de pathétique ont établi depuis longtemps leur boutique au boulevard; ils en fournissent les pantomimes de Nicolet, d'Audinot, de la Porte-Saint-Martin, des Jeunes Artistes, voire même du Théâtre sans prétention ; mais des théâtres comme il faut n'achètent jamais rien à cette friperie, et c'est un guet-apens de réunir à Feydeau la plus brillante et la plus aimable société de Paris pour ne lui offrir que ces guenilles pitoyables, ces vieux lambeaux de romans usés, qui sont l'écume et la lie de la littérature. » Cette fois, le mordant abbé est dans le vrai; je recommande son opinion à ceux de nos critiques allemands qui, même en fait de pathétique, n'admettent plus que le « romantique ».

La *Mort de Pompée*, aux *Français*, m'a fait plaisir dans son ensemble; aucun des acteurs en particulier n'a cependant été à la hauteur de la grandeur émouvante de l'œuvre cornélienne. Ni Mlle Raucourt-*Cornélie*, malgré son imposante fierté, ni Talma-*César*, très faible dans la circonstance, ni Mlle Fleury-*Cléopâtre*, ne se sont inspirés suffisamment de l'idée hardie du poète faisant de l'ombre de Pompée le personnage qui domine toute la

pièce. Aucun d'eux n'a joué avec la vérité tragique, la conviction chaleureuse qui seules peuvent animer un drame politique de cette nature. Bonaparte assistait à la représentation et a paru la suivre avec un vif intérêt. — Le *Marchand de Smyrne* (1) a clos la soirée.

La reprise de *George Dandin*, au Théâtre Louvois, m'a donné des motifs de mécontentement d'un autre genre. L'entrain comique des acteurs a rendu choquant pour moi le ridicule dont est couvert le mari, pauvre lourdaud exploité par ses alliés de noble extraction, berné par une femme éhontée. Ses infortunes conjugales ont fait rire aux larmes une foule de jeunes filles qu'avait dû attirer l'amusant *Pacha de Suresnes*, joué le même soir. Il me semble qu'en bonne police, *George Dandin* ne devrait pas paraître sur un théâtre habituellement fréquenté par l'honnête bourgeoisie.

Au Vaudeville, où l'on donnait de nouveau *Fanchon*, ce sont les procédés de la police qui m'ont déplu. A l'exception de quelques sièges à l'orchestre, les places étaient prises. — Il est de tradition que les femmes ne sont pas admises dans cette partie de la salle. — Plusieurs dames, avec leurs cavaliers, s'étant présentées pour occuper les places vides, l'agent de police de planton refusa de les laisser passer. Le public, qui connaît la tradition, aurait pu intervenir, soutenir l'agent et mettre fin rapidement à un débat qui troublait la représentation. Au lieu de cela, le parterre a pris le parti des dames, ce qui n'a fait que prolonger la discussion; finalement l'agent a eu le dessus.

(1) Comédie en un acte et en prose de Chamfort. 1770 Suite de plaisanteries assez heureuses, mais roulant uniquement sur des esclaves qui ne sont bons à rien. Le registre de la Comédie-Française ne mentionne pas la présence du Premier Consul à cette soirée du 2 mars 1803.

Peu d'instants après, le même agent, gardien si vigilant de la consigne, introduisait lui-même avec empressement une société étrangère à ces places vides; il eut même l'impudence de se vanter assez haut, auprès des nouveaux venus, de la peine qu'il avait eue à leur garder des places! Le parterre a murmuré assez haut, et tout en est resté là.

Aujourd'hui, je m'étais proposé de visiter les hôpitaux et l'École de médecine, avec mon ami M... En allant le prendre, à son lointain domicile de la rive gauche, je l'ai trouvé gravement indisposé. Au retour, après une longue visite au malade avec l'ami A..., nous nous sommes égarés dans l'interminable rue Saint-Denis. Nous avions perdu un certain temps à chercher l'ancien *Théâtre de la Cité;* une averse nous ayant surpris aux environs du Palais-Royal, nous courûmes nous réfugier dans la grande fabrique de gaufres où, vous devez vous en souvenir, nous avons souvent goûté, il y a dix-huit ans. La foule s'y presse toujours; le joli salon, contigu au magasin où l'on mange les gaufres chaudes et croquantes, en dégustant d'excellentes liqueurs, n'a pas désempli pendant notre station forcée.

J'ai terminé ma soirée chez le savant et spirituel Schla... Parfois, je suis heureux de sortir du tourbillon de la grande ville et de me reposer dans une des familles allemandes établies à Paris. J'y trouve l'intimité qui n'existe qu'entre compatriotes, la communauté d'idées et d'habitudes que l'on n'apprécie réellement qu'autant que l'on en a été privé. Au commencement de mon séjour, j'ai résisté à ces attractions, parce que je tenais à vivre de la vie des Parisiens, afin d'avoir des impressions personnelles. Il n'est pas de peuple sur le compte duquel un observateur superficiel puisse se tromper plus facilement.

XXXIV

8 mars 1803.

Vous pensez bien que j'entends raconter une foule d'anecdotes sur la Terreur. Parmi ces récits, où le grotesque le dispute souvent à l'atroce, j'en choisis deux que je tiens du chanteur Chénard, où l'excellente basse de Feydeau a un rôle.

Chénard était déjà un artiste de marque, à l'époque; comme maintenant, il avait un caractère résolu. Il se savait soupçonné de royalisme et n'ignorait pas le danger d'une pareille suspicion. Un jour, il apprend que l'un des meneurs du club de sa section l'a publiquement dénoncé et fait porter sur la liste des suspects. Sans hésiter, Chénard se rend au club, coiffé d'un grand bonnet rouge, monte à la tribune, et s'écrie de sa forte voix de basse : « Citoyens, on m'a dénoncé devant vous comme un conspirateur, comme un royaliste. Eh bien, oui, frères! Je suis mieux que cela; je suis un prince, un roi, un empereur, un tyran, car je suis un comédien! » On applaudit, on crie : « Ah! le brave Chénard! Ah! le franc coquin! » On l'entoure, on le porte en triomphe, on le raye de la liste fatale.

Une autre fois, à l'une de ces représentations données pour célébrer une victoire, Chénard, chargé d'un rôle

du général autrichien, avait à proférer, à la fin du premier acte, de folles bravades contre l'armée française. Il chanta avec tant de chaleur que sa basse-taille réveilla en sursaut le commandant de la garde nationale, cuvant son vin dans une loge d'avant-scène. Tout ahuri, se figurant, en voyant baisser le rideau, que la pièce, dont il n'avait pas entendu un traître mot, finissait, le commandant se jette à moitié hors de sa loge, jurant comme un possédé, ordonnant de conduire en prison cette troupe de contre-révolutionnaires. Vainement on tente de faire comprendre à la brute avinée que la pièce n'est pas au dénouement, que l'Autrichien va être châtié, que les Français seront victorieux! Impossible de lui faire rien entendre; les artistes furent emmenés. Un des gardes nationaux de l'escorte leur dit en marchant : « Ne vous désespérez pas avant demain. Lorsque le commandant aura dormi son soûl, je l'entreprendrai et lui amènerai Chénard, principal prévenu. Que Chénard se prépare à à se défendre plaisamment, tout ira bien! »

En effet, le lendemain vers midi, les fumées du vin étaient évaporées, et Chénard, amené par le garde, trouva le commandant déjeunant de bon appétit. Il subit d'abord sans broncher une bordée d'injures et de jurons; au moment où l'ivrogne hors d'haleine se réconfortait d'un nouveau verre de vin, Chénard entonna de sa plus belle voix l'air final de la pièce suspecte. — Prisonnier et blessé à mort, le général autrichien chantait, avec les exagérations de l'époque, l'héroïsme des républicains, la générosité de « la grande nation », et déplorait la honte de sa défaite. — Chénard sut si bien se démener et improviser si heureusement, à la suite de son grand air, l'apologie tragi-comique des comédiens, que le commandant, mourant de rire au milieu de ses bouteilles, le supplia de s'ar-

rêter et l'invita à trinquer. Les artistes furent relâchés sur l'heure, avec injonction à Chénard de revenir dîner tous les jours, accompagné de ses camarades. C'est ce qui s'est fait pendant plusieurs mois. — Il faut entendre et voir Chénard mimer cette scène avec sa verve spirituelle, pour en sentir le piquant. C'est une remarque curieuse à faire que de noter le rôle du vin et de l'eau-de-vie dans les épisodes révolutionnaires. Les auteurs réservés et impartiaux de l'*Histoire de la Révolution française par deux amis de la liberté* (1) y font allusion, en parlant des massacres de Septembre. Ils citent l'exemple d'un commissionnaire qui, depuis vingt ans, stationnait rue des Noyers, au coin de la rue Saint-Jean de Beauvais. Cet homme était connu et estimé dans le quartier; on lui confiait sans crainte l'argent et les paquets les plus précieux. Au 3 septembre il disparut subitement : on apprit qu'il avait été entraîné du côté de Saint-Firmin et enrôlé parmi les égorgeurs. Après une absence de six jours, il reparut à son poste habituel, mais il était atteint d'un tremblement général des membres et se plaignait d'une soif inextinguible. On lui donna à boire tant qu'il voulut, sans que sa soif pût être calmée et sans qu'il tombât jamais en état d'ivresse. Un mois après son retour, il mourait et n'avait pas dormi une minute depuis septembre. Il disait souvent : « On m'a fait boire là-bas quelque chose de bon; aussi j'ai bien travaillé : j'ai tué plus de vingt prêtres ! » « J'ai soif ! » n'a-t-il cessé de répéter jusqu'à son dernier moment. (Page 296, vol. VIII, édition in-12.)

(1) Par Kerverseau et le libraire Clavelin, et continuée à partir du septième ou huitième volume par Lombard, Lériguet, Coignart de Mailly et Beaulieu. Paris, 1791-1803, 20 vol. in-8°; et Paris, 1792-1803, 19 vol. in-12.

Les arts aident le meurtre et célèbrent les crimes.
Que dis-je? La nature, ô comble de nos maux!
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.

Delille, complètement rétabli, nous a déclamé avec beaucoup de feu ces vers et d'autres analogues tirés de sa *Pitié*, au dîner que Lalande nous a donné vendredi dernier. Le poète s'est rencontré là avec un Grec d'Athènes nommé Adrica (1), qu'il avait connu lors du voyage qu'il fit en Orient avec Choiseul-Gouffier. Le néo-Grec et Delille ont beaucoup ri en se rappelant leur première rencontre sur le sol classique et l'extrême difficulté qu'ils ont eue à se comprendre.

Adrica a été, en dernier lieu, interprète de la légation turque en France; il est resté à Paris, lorsqu'elle a été rappelée à cause de l'expédition d'Égypte. Il nous a conté de bonnes histoires sur le séjour à Athènes de l'helléniste Villoison (2). Au début, personne ne saisissait mot de son grec ancien; lui-même n'entendait pas le grec moderne. Adrica, qui paraît instruit et sagace, juge sévèrement les hellénistes français. S'il apprécie la vaste érudition et l'étonnante mémoire de Villoison, il lui refuse la rectitude de jugement et la perspicacité du vrai critique. Il tient Langlès (3) pour un

(1) C'est évidemment Codrika qu'il faut lire, bien qu'il y ait *Adrica* dans les deux tirages de l'édition allemande. Codrika, né à Athènes vers 1760, était attaché à l'ambassade de la Porte à Vienne et à Paris. Gagné par le gouvernement français, il laissa ignorer à son ambassadeur l'expédition d'Égypte et fut pour ce motif condamné à mort, mais il resta à Paris, où il fut, dit-on, longtemps exposé aux poignards des agents turcs envoyés pour l'assassiner. Il a traduit en grec moderne *les Mondes*, de Fontenelle (1795), et a publié un certain nombre de Mémoires de 1803 à 1826. Il est mort à Paris en 1830.

(2) Dansse de Villoison (1750-1805), le plus célèbre des hellénistes français.

(3) Langlès (Mathieu) (1763-1824), plus connu comme orientaliste,

helléniste plus fort; mais, suivant lui, Lévesque (1) a la palme. Il m'a semblé désireux de connaître Wolff, n'ayant lu sur lui jusqu'à présent que l'article donné par Caillard, dans le *Journal encyclopédique* de Millin, et concernant les *Prolégomènes homériques*. Michaud, l'éditeur de Delille, se trouvait chez Lalande; c'est un esprit cultivé et pondéré. Le jeune savant Biot, également des nôtres, a confirmé ma bonne opinion sur son esprit judicieux et pénétrant, sur son caractère aimable.

Malgré la reconstitution de l'Académie française, Delille persiste à ne pas y reprendre sa place, parce que les poètes et les philosophes révolutionnaires continuent à siéger sur les quarante fauteuils. Sa verve caustique s'est donné carrière sur les vingt-cinq candidats (2) qui se disputent les deux fauteuils vacants par la mort de Saint-Lambert et de La Harpe.

En quittant vers dix heures le salon de Lalande, je suis arrivé à l'Opéra assez tôt pour assister au joli ballet *le Retour de Zéphir*, que je ne connaissais pas. Un danseur nouveau, « le citoyen » Henry, — acteurs et danseurs sont toujours des « citoyens »; cantatrices et danseuses ont repris le « madame », — faisait ses débuts. Il a montré de la vigueur et de la sûreté dans le genre à la mode, qui fait concurrence aux cabrioles du signor *Furioso*.

Conservateur à la Bibliothèque royale. Lié avec Schweighauser et les autres hellénistes du temps.

(1) Lévesque (P.-C.), professeur d'histoire au Collège de France, de l'Institut, a donné des traductions du grec estimées, notamment celle de *Thucydide*.

(2) Comme document littéraire, la liste de ces candidats peut avoir de l'intérêt : Blin de Sainmore, Castel, Castéra, Cournaud, Daru, Destaucherets, général Dumas, Durau de Lamalle, Gin, Guillard, Gudin, Lacretelle, Laujon, Laya, Maret, Marin, Noël, Palissot, Parny, Philippon de la Magdelaine, de Piis, Saint-Ange, Tracy, Ximénès.

Mlle Claire n'a pas mal dansé. Mais la pauvrette avait mal pris son temps pour débuter, en se montrant à côté de la ravissante Mme Gardel; elle devait être nécessairement éclipsée, elle l'a été.

Vous ai-je déjà parlé du plus jeune des Vestris, Vestris III, petit-fils du fameux Vestris I et fils du danseur de ce nom, encore en réputation et premier danseur? Élégant de sa personne, il ne manque pas de grâce, de souplesse, de fini dans l'exécution; mais il n'a ni la force ni la résistance qui sont indispensables aujourd'hui à un premier danseur. Duport lui est supérieur à cet égard et deviendrait un rival dangereux pour Vestris II, le père, s'il avait le bon goût de ne pas lutter de tours de force avec lui. Malheureusement, les danseurs ne recherchent plus que les applaudissements inintelligents de la foule, au lieu de s'en tenir à l'approbation des connaisseurs. Je me trouvais à l'amphithéâtre, à côté de Vestris I, le patriarche d'une génération de danseurs, tandis que son fils et Duport faisaient assaut de tours de force sur la scène. Je dis au patriarche : « Vous devez être désolé de voir transformés en « sauteurs » les représentants d'un art qui était si noble et si gracieux de votre temps. » Et le *Dieu de la danse* de faire chorus avec moi et de se lamenter sur la décadence de l'art. Peu d'instants après, il quitta sa place et rejoignit dans la coulisse son fils, furieux d'avoir été moins applaudi que Duport. Je l'avais suivi en catimini et je le surpris, oublieux de ce qu'il venait de me dire lui-même des défauts de son fils, recommandant à son rejeton de rester fidèle aux bons principes qu'il lui avait inculqués et de continuer à « mépriser les *sauteurs* à la mode »!

Le lendemain, malgré mon entrée de faveur, j'ai eu beaucoup de peine à me caser au concert Cléry. Il est

vrai que j'étais arrivé un peu tard et que le nombre des abonnés dépasse notablement celui des places. Une symphonie de Haydn — le morceau capital — dont l'adagio interprété avec un sentiment très juste m'a vivement touché; un concerto de violon de Kreuzer, admirablement enlevé par l'auteur; un concerto de violoncelle de Romberg, joué magistralement par lui-même, formaient la partie instrumentale de la séance.

Garat, après s'être fait longtemps prier et avoir exigé de gros honoraires, a bien voulu se laisser entendre. En l'applaudissant avant même qu'il eût ouvert la bouche, le public m'a paru témoigner surtout sa satisfaction d'avoir vaincu la résistance du chanteur. Garat a dit une scène italienne de Nasolini, un air de la création de Haydn et une chanson comique provençale : tout du même style, avec surabondance de vocalises et de gestes maniérés. Cette façon d'interpréter la musique n'était appropriée qu'à la chanson. Garat l'a chantée admirablement; je l'aurais entendue dix fois de suite sans m'en lasser. Ce qui est à sa place et dans le ton fait toujours plaisir. Rien au contraire n'est plus choquant que l'artiste qui applique indistinctement sa manière aux morceaux de caractères différents.

— La dernière grande parade dans la cour des Tuileries et l'audience du Premier Consul se sont passées sans incidents notables. Bonaparte a reçu une foule de pétitions et s'est montré particulièrement populaire. Il a distribué aux soldats un nombre exceptionnel d'*armes d'honneur*, jusqu'à « des baguettes » à un tambour! — Il court, au sujet de ces distributions d'armes, une anecdote où l'on fait jouer un rôle à Moreau. On raconte qu'à un dîner chez lui, certain plat servi dans une casserole d'argent eut un tel succès que Moreau fit comparaître son chef et

lui remit gravement l'ustensile d'argent comme *casserole d'honneur*, en prononçant une allocution ironique et plaisante. L'histoire m'est suspecte : elle ne cadre ni avec la tournure d'esprit, ni avec les façons calmes de Moreau. Il doit connaître assez les dangers de sa situation pour ne pas s'amuser à jeter de l'huile sur le feu. J'incline à croire qu'il y a là une invention de cette catégorie de gens toujours prêts à attiser le feu qui couve et se complaisant à raconter aussi que deux régiments ont failli en venir aux mains, à Auxonne, à propos d'une discussion sur la supériorité respective des généraux Bonaparte et Moreau.

A l'audience, où les présentations n'ont pas été nombreuses, le Premier Consul s'est montré plus causeur que d'habitude avec les Envoyés, spécialement avec ceux de Suède et d'Angleterre. Il est revenu plusieurs fois à lord Whitworth, vraisemblablement avec intention et pour effacer l'impression causée par sa sortie au « cercle » de Mme Bonaparte. Comme nouvelle du Palais, j'ai recueilli le bruit d'un certain mécontentement parmi les quatre préfets auxquels on vient d'adjoindre un cinquième collègue étranger. C'est un noble italien de vieille souche, ancien ministre à la cour de Piémont, aussi long et maigre de sa personne que les quatre autres préfets sont petits. Contrairement à l'ordinaire, la parade n'a pas été favorisée par le temps; nous sommes retombés en plein hiver, neige et gelée, après plusieurs semaines de printemps. Il est vrai que je me souviens d'avoir fait du feu, à Naples, le 1er mars 1790!

Ici, toutes les cheminées sont rallumées, et la première politesse d'un maître de maison est de dire : « Approchez donc du feu! » Généralement on s'empresse d'obéir : le visiteur se campe le plus près possible du foyer, en tour-

nant le dos à la cheminée; il relève les pans de son habit. écarte les jambes et se rôtit de son mieux, en faisant sortir invariablement des bouffées de fumée. Si le personnage est un « incroyable », il ne s'en tient pas là. Confortablement réchauffé, il se retourne vers la glace qui surmonte la cheminée et répare le désordre de sa toilette : d'un coup de main, il redresse son toupet, tire les pointes de son col, arrange l'ample cravate qui monte jusqu'au menton. Puis il caresse ses longs favoris noirs, jusqu'à ce que leurs extrémités rejoignent les coins du col. Cela fait, il ouvre la bouche, montre ses dents, qu'il a généralement fort belles, et les polit soigneusement avec les ongles de la main gauche, qui ne sont pas moins polis et luisants que sa denture. Tous ces manèges s'exécutent avec un sérieux, une aisance que rien ne trouble, et n'empêchent nullement l' « incroyable » de prendre part à la conversation.

Avant de terminer, en disant un mot des théâtres, je veux mentionner un divertissement nouveau dont on s'occupe fort; cela s'appelle le « jeu de la guerre » : c'est une invention de Cramer (1), qui a même publié un opuscule à ce sujet et qui fait chez lui des conférences auxquelles assistent beaucoup d'officiers. Il a eu l'honneur de recevoir, ces jours-ci, la visite du général Moreau, accompagné de ses aides de camp, et de lui expliquer, pendant une heure, ses combinaisons stratégiques. Moreau a fait quelques observations en homme du métier, et les aides de camp ont également parlé en gens compétents. Je remarquerai à ce propos que, parmi les officiers dont

(1) Ch.-Frédéric Cramer, né à Kiel, mort à Paris en 1808; littérateur érudit, caractère original, imprimeur. Il a été rédigé un *Précis des règles du jeu de la guerre* par Helwig (1804, in-12), qui a échappé à nos recherches.

j'ai fait la connaissance, les plus instruits, les plus rangés, ceux qui s'occupent d'art et de littérature, ont fait partie de l'ancienne armée de Moreau et forment son entourage actuel. Ils ont dans leur chef un modèle de vertus civiques et de bon sens élevé. En choisissant les officiers qui l'approchent, Bonaparte se guide avant tout d'après les aptitudes purement militaires et le dévouement absolu à sa personne.

Cette fois, ma chronique dramatique sera brève. Le *Roman d'une heure* (1) n'a pu être achevé aux Français; le parterre a fait baisser le rideau. Un critique remarque avec raison « qu'un roman d'une heure peut être trop long; que les romans sont faits pour les boudoirs, la scène devant être l'image de la vie réelle et l'esprit romanesque étant mortel à l'art dramatique. Déjà par le titre l'auteur annonçait une mauvaise pièce; il a tenu parole. »

L'*Erreur reconnue* (2) a été plus heureuse à *Louvois*. C'est la contre-partie de l'*Abbé de l'Épée* de Bouilly, qui est basé sur un fait dont la fausseté a été constatée judiciairement. La procédure suivie à cette occasion forme la matière du drame nouveau. Je le trouve long, fatigant, déclamatoire; les acteurs seuls ont fait applaudir leur jeu.

(1) Comédie en un acte, en prose, de Hoffmann, le spirituel critique du *Journal de l'Empire;* n'a été jouée qu'une fois, le 5 mars 1803. Reprise en 1843 et restée au répertoire jusqu'en 1864.

(2) Drame en trois actes et en prose par les citoyens Gersain et Année; n'a pas eu le succès de l'*Abbé de l'Épée* de Bouilly.

XXXV

11 mars 1803.

Ces jours derniers ont été exclusivement consacrés à la musique et au théâtre.

Mme Lebrun, l'artiste si distinguée, a offert une charmante fête, avec comédie de société, à ses amis et admirateurs.

Mon compatriote Bosse, l'associé de la maison Tourton et Ravelle, a organisé, à mon intention, un quatuor avec Kreutzer comme premier violon, et convoqué d'autres bons musiciens, parmi lesquels Mme Pallavicini (1); le tout couronné par un beau souper. Mme Laval (2), l'excellente harpiste, a donné un concert dans la jolie salle de la *Société olympique*. A l'Opéra, j'ai entendu, dans *Armide*, un débutant qui promet; aux *Français*, Talma, meilleur que jamais dans *Venceslas*, vieille tragédie de Rotrou, et Mlle Duchesnois, remarquable comme *Hermione*, dans *Andromaque* (3). A l'Ambigu, drame suivant le nouveau genre

(1) Dans les recueils du temps, il n'est pas question de Mme Pallavicini comme artiste. Peut-être était-ce une *dilettante*, femme de l'ancien doge de Gênes à qui Napoléon conféra la Légion d'honneur, lors de la création de l'Ordre.

(2) Mme Laval, fille du chanteur Larrivée (Henri), baryton applaudi à l'Opéra de 1755 à 1786.

(3) Le 6 et le 9 mars.

romantique allemand; au Vaudeville enfin, *Arlequin* en très bonne veine. J'allais oublier la bonne fortune de la rencontre avant-hier, dans la galerie du musée, de Kemble, le célèbre tragédien anglais; j'ignorais qu'il fût à Paris. Je l'ai reconnu de prime-abord pour avoir vu, à Hambourg, un bon portrait de lui peint par le Français Monnier. Si je me souviens bien, il y est représenté en Coriolan; la ressemblance ne m'a pas trompé. Sa tête est magnifique, d'une expression plus ouverte, plus animée, plus noble que celle de Talma. De stature plutôt petite qu'élevée, il me semble avoir un peu trop d'embonpoint pour les rôles héroïques. Sa conversation est vive, gaie, accentuée. La foule au milieu de laquelle nous nous sommes rencontrés ne m'a pas permis d'avoir avec lui une conversation prolongée. J'aurais désiré connaître son opinion sur l'état actuel des théâtres parisiens. On m'assure qu'il a déclaré Brunet, de Montansier, le premier comédien de Paris.

Mme Lebrun doit partir ce printemps pour Londres; ses amis ont considéré sa fête comme soirée d'adieu; sa réunion a été des plus attrayantes. Elle avait fait disposer un théâtre dans une grande salle à colonnes, garnie de tapisseries de haute lisse, qui a servi de galerie de tableaux; deux cents personnes s'y tenaient à l'aise. A huit heures, les portes avaient été fermées; le rideau allait se lever, lorsque l'on introduisit Delille, vieil ami de Mme Lebrun, attendu avec impatience. Il a été touchant de voir le poète aveugle présenté par l'aimable maîtresse de maison aux princesses et princes de l'assistance; elle l'installa ensuite, au milieu des plus jolies femmes, dans un fauteuil du premier rang.

On a joué la jolie bluette de Florian, *Les deux billets*, *Crispin rival de son maître* de Lesage, et une comédie plus

sérieuse dont j'oublie le nom. Les acteurs de circonstance se sont fort bien tirés de leurs rôles; on a surtout applaudi un artiste qui a été en Russie avec Mme Lebrun : depuis longtemps, je n'ai vu un aussi gracieux *Arlequin* ni un *Crispin* plus divertissant. Vigée et sa femme ont plutôt parfaitement déclamé que bien joué. La comédie a été suivie d'un bal où l'élégante société étrangère était en majorité.

Quelques jours avant, l'acteur Laporte (1) m'avait fait voir, au Vaudeville, une autre incarnation d'Arlequin. Son jeu est ingénieux et piquant, mais la faiblesse de son organe lui donne quelque chose de haletant et de pénible. La pièce dans laquelle il a paru, *les Deux Arlequins, ou Colombine rivale*, de Dubois et Chazet, ne fait pas honneur aux dramaturges, malgré quelques couplets bien troussés. *Arlequin* pourchassé par ses créanciers, réduit à se cacher,

> Prisonnier par la raison
> Qu'il craint d'aller en prison,

pouvait les inspirer mieux. La collaboration des vaudevillistes, qui se généralise, n'aboutit souvent qu'à des rapiéçages médiocres.

En revanche, *Venceslas* m'a procuré une bonne soirée; c'est une des meilleures représentations des Français données depuis mon séjour. Talma, tout à fait à sa place dans le rôle de *Ladislas*, est énergique et naturel dans les scènes de passion violente et d'orgueil indomptable, de fureur concentrée et de repentir. Monvel, malgré sa voix

(1) Rosières de Laporte, le meilleur Arlequin paru sur la scène depuis le fameux *Carlin* (Charles Bertinazzi, 1713-1783), de la Comédie-Italienne. Fils d'un acteur, Laporte se destinait au barreau, quand son frère fonda le *Vaudeville* avec de Piis et Barré. Il débuta en janvier 1792; dans l'espace de vingt ans, il a créé plus de cent cinquante rôles d'Arlequin.

cassée et sa bouche édentée, s'est montré digne et émouvant dans le personnage du vieux roi affaibli par les années. Sa prononciation défectueuse, souvent indistincte, m'a fait lire la pièce, après la représentation. Les vers raboteux, mais énergiques, du contemporain de Corneille m'ont causé un sensible plaisir. Bien qu'aucune des jeunes reines de la tragédie n'ait paru, les rôles de femme ont été convenablement tenus par Mlles Volnais et Bourgoin. Le public, assez nombreux, a été impressionné par la chaleur et la vérité du drame, sans trop remarquer les défauts. « Comment se fait-il, dit à ce propos Geoffroi dans son feuilleton, que les essais informes de la tragédie du temps de Louis XIII aient produit et produisent autant d'effet sur le public que *Zaïre*, *Mérope*, *Mahomet* et les autres chefs-d'œuvre de la scène française? Le goût délicat et cultivé dont on fait si grand fracas ne serait-il donc que le privilège de quelques désœuvrés raffinés? N'approfondissons pas les mystères. On risque de devenir hérétique à force de les creuser! »

Le lendemain (1), il y a eu plus de monde pour entendre Mlle Duchesnois jouant *Hermione;* j'ai trouvé grand plaisir à l'écouter. Sa voix, flexible et pleine de charme, rend avec le même bonheur le gracieux et le pathétique; sa déclamation est parfaite, peut-être trop étudiée ; son geste est marqué d'un véritable cachet artistique. Elle est élégante de sa personne, mais il ne faut pas voir son visage de près. J'ai eu la mauvaise inspiration de la fixer avec ma lorgnette : elle n'est pas simplement laide, elle est affreuse ! On se demanderait comment elle a pu lutter un instant avec Mlle Georges, si admirablement belle, si l'on ne savait ce qu'est au théâtre la force d'une cabale.

(1) Lisez : trois jours après (le 12 mars).

Lafon a joué Oreste sur un ton larmoyant, tout en criant beaucoup ; Saint-Phal (1) a été meilleur comme Pylade. La belle Volnais n'a pas su trouver pour Andromaque un seul élan tragique. Damas n'a pas été mauvais comme Pyrrhus ; mais lui et Lafon se sont si bien enroués à force de pathétique, que vers la fin de la pièce on ne les entendait plus du tout. En somme, malgré le talent de Mlle Duchesnois, représentation peu satisfaisante dans l'ensemble.

Andromaque fournit aujourd'hui à Geoffroi l'occasion de présenter l'apologie de son attitude de critique dans la guerre Georges et Duchesnois. Il juge finement le mérite respectif des deux rivales et se prononce, sur l'agitation qu'elles ont suscitée, en homme de goût qui connaît bien son public. Le ton qu'il a su prendre, en formulant son arrêt littéraire, témoignerait à lui seul de son esprit judicieux.

Comme aux *Français*, c'est par l'ensemble du programme qu'a péché le concert de Mme Leval. Personnellement, elle a bien exécuté un brillant concerto de Dusseck pour piano et un gracieux concerto pour harpe de Steibelt. Elle projette un voyage en Allemagne ; bien que l'on néglige chez nous la harpe, je prédis du succès à Mme Leval.

L'annonce d'un ténor débutant à l'Opéra m'a fait revoir *Armide*. Il se nomme Nourrit (2) ; on l'a vivement applaudi. Il n'a pas « crié » comme Lainez, mais a véritablement « chanté », et fort agréablement à diverses re-

(1) Le registre de la Comédie-Française porte le nom de Desprez.

(2) Louis Nourrit, né à Montpellier en 1780, enfant de chœur de la collégiale de cette ville. Timbre pur et argentin, émission facile, justesse d'intonation, bonne diction, mais n'ayant jamais eu la chaleur et l'entente de la scène de Lainez. Il a tenu l'emploi de ténor de 1812 à 1826 ; père d'Adolphe Nourrit.

prises. Ni sa voix, ni sa *diction* lyrique, ni sa prestance ne permettent cependant d'espérer un vrai ténor de grand opéra. Ce que l'on a le plus apprécié dans son rôle de Renaud sont des vocalises dans le style de son professeur Garat, — Gluck ne les eût certainement pas acceptées. — Mlle Armand chante bien Armide; mais qu'elle est loin du ton dramatique de Mme Saint-Huberti, produisant un si prodigieux effet lorsqu'elle entrait en scène s'écriant : « *Enfin il est en ma puissance !* » Et, de son temps déjà, Gluck et ses fanatiques prétendaient que l'intelligence des grandes créations lyriques se perdait !

XXXVI

15 mars 1803.

Dans ma dernière lettre, j'ai longuement parlé théâtre. Pourtant j'ai omis de donner place dans ma chronique au drame « romantique » de l'Ambigu. Cette œuvre mirifique de Guilbert-Pixérécourt, *la Femme à deux maris* (1), mélodrame en trois actes, en prose et à spectacle, doit être signalée à nos imitateurs et traducteurs d'outre-Rhin, si curieux d'émotions violentes ; ils y trouveront, mieux que dans l'aimable *Fanchon la vielleuse*, une ample moisson à faire. Il y a là, dans l'espace d'un jour et d'une demi-nuit, une avalanche d'incidents : vieux caporal fanatique de son métier, vieillard aveugle, voleurs, brigands, femme de haute vertu, paysans, filles naïves des champs, saltimbanques, bohémiens, joueurs, ivrognes, enlèvements, meurtres! Admirable pot-pourri d'éléments disparates: amalgame de blanc, de noir, de rouge, en dépit des lois d'Aristote!

La troupe de l'Ambigu trouve moyen de jouer cette monstruosité avec naturel et vivacité, en se lançant dans le genre scénique allemand plutôt qu'en suivant les traditions françaises. — Le public parisien, qui ne rêve que plaies et bosses, est ravi du spectacle.

(1) *La Femme à deux maris* est de 1802.

Au surplus, les excentricités littéraires semblent à l'ordre du jour. Le numéro du 9 mars du *Journal de Paris* publiait un acrostiche sur le mot *Bonaparte* (1), dans lequel Brutus, Auguste, Numa, Annibal, Périclès, Alexandre, Romulus, Titus, sont associés d'une façon bizarre. Six jours après, la même feuille exhumait une vieille épître de Gresset (2) à Frédéric II, en l'accompagnant du pitoyable commentaire : « Pour louer Frédéric, le chantre de *Vert-vert* eut besoin d'embellir son sujet des charmes

(1) Cet acrostiche a en effet paru dans le numéro du 18 ventôse an XI (9 mars 1803), sous la signature de J.-J. Combes-Dounous, membre du Corps législatif.

B rutus, du joug des rois sauva la république,
O ctave fit fermer le temple de Janus :
N uma sur les autels fonda sa politique :
A nnibal se fraya des chemins inconnus :
P ériclès triompha des Marat de l'Attique :
A lexandre aux combats signala sa valeur :
R omulus des Romains prépara la grandeur :
T itus, chez les mortels, sut mériter des temples ;
E t dans un Héros seul je vois tous ces exemples !

Combes-Dounous, né à Montauban en 1758, est l'auteur d'un *Essai historique sur Platon*, dans lequel Jésus est désigné comme le *Socrate de Jérusalem*, et d'une *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire qui peut dire : « Quod vidi testor »*, publiée en 1814, sans nom d'auteur.

(2) A Forges, juillet 1741.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux,
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire
Penser en homme vertueux ;
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître,
Éclairer les mortels et faire des heureux ;
Aux jours de gloire et de génie
Des Césars et des Antonins
C'était l'ouvrage de la vie
Et les destins divers de divers souverains.
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talens, des travaux
De tant de différents héros
L'histoire d'un seul homme et celle d'une année.

de la fiction. Si, soixante ans plus tard, il eût eu à parler du héros de la France qui étonne l'Europe aujourd'hui, pour dire de lui la vérité il lui eût suffi de changer l'adresse de cette épître. »

Comment Rœderer, conseiller d'État des plus intelligents et des plus déliés, peut-il assommer son maître avec de pareils coups d'encensoir?

Je vous écris ceci à une heure avancée de la nuit, et je suis étonné du calme de ma rue de la Loi. Depuis la fin des bals de l'Opéra et autres, dont le voisinage (1) était singulièrement bruyant, je n'entends plus rien, passé minuit. Une voiture qui roule en ce moment sous ma fenêtre me surprend. Il n'y a que les bals donnés par la Ferme des jeux qui continuent après le carnaval; je crois qu'ils durent toute l'année. On est revenu aux bals parés; ils ont repris leur éclat et favorisent mieux, je le présume, les intérêts de la Ferme que les bals masqués essayés un moment. Les réminiscences qui m'ont attristé, il y a quelque temps, à l'ancien hôtel d'Oignies, m'ont empêché de retourner à ces fêtes où danse surtout l'argent du public. On me rapporte qu'au dernier de ces bals, un Italien a raflé cent mille livres à la banque. Cet aigrefin, toujours cousu d'or, est admis dans certaines maisons opulentes, parce qu'il tient la banque, quel qu'en soit le chiffre, et se fait un point d'honneur de ne toucher les cartes et l'enjeu que d'une seule main, la droite. La gauche reste inactive derrière le dos, et il est stipulé qu'au cas où il s'en servirait pour ramasser le gain, il perdrait la partie.

(1) *La maison des Languedociens*, habitée par Reichardt, devait être aux environs de l'*Hôtel de Malte*, actuellement rue Richelieu; l'Opéra se trouvait, on le sait, en face de l'entrée de la Bibliothèque nationale, dans une salle bâtie, en 1793, sous les auspices de Mlle Montansier, sur l'emplacement de la place Louvois. Le Directoire s'en était emparé sous prétexte de sécurité pour la Bibliothèque.

Je soupçonne le personnage de n'être qu'un racoleur à la solde de la Ferme; ses bénéfices doivent faire peu de trous à la caisse sociale.

On commence à se préoccuper des éventualités de guerre. Les mesures d'expulsion prises contre quelques Anglais notables et le message du roi d'Angleterre réclamant l'assistance de la Chambre des communes contre les agissements du gouvernement français ont enfin éveillé l'attention. Jusqu'à présent les Parisiens attachaient peu d'importance à la guerre de plume qui se poursuit dans les journaux et aux travaux activement poussés dans les ports de Brest et de Boulogne. Jugeant des affaires politiques comme les banquiers et les commerçants de leurs spéculations, ils se figuraient que les Anglais ne visaient qu'à s'emparer des nombreux vaisseaux français et hollandais qui sont en mer. En général ils ne savent des affaires publiques que ce que le gouvernement veut bien leur apprendre; et comme le gouvernement se conforme à la maxime du Premier Consul : *La Providence règne par le silence*, ils savent fort peu de choses. Le mutisme officiel s'étend jusqu'aux questions commerciales; les journaux viennent d'annoncer à l'improviste la prohibition des sucres raffinés, même de ceux qui forment les cargaisons des navires en vue des côtes. C'est une perte sèche qui va frapper les négociants. Ils n'auront d'autre ressource que de s'arranger à l'amiable moyennant finance avec les agents de douane.

Les bruits de guerre provoquent aussi des faillites; plusieurs de mes amis sont atteints dans leur intérêt; on annonce hautement que beaucoup de maisons, qui résistent encore, ne passeront pas l'été sans déposer leur bilan.

La classe rurale est la seule qui fasse bien ses affaires.

Les lettrés et les artistes sont loin du bien-être dont je les ai vus jouir précédemment; je m'en aperçois à divers indices. Autrefois, à la première visite, on était invité à dîner et l'on prenait jour; maintenant, les invitations sont rares, aussi bien pour les étrangers que pour les confrères. Le renchérissement de toutes choses, provoqué par les prodigalités des « nouveaux riches », que chacun veut imiter dans sa sphère, rend à peu près impossibles ces réunions dont la frugalité n'excluait pas l'agrément. A part Laplace, Fourcroy, Lalande et un petit nombre de savants, pourvus de situations largement rémunérées, je ne vois personne dans ce monde qui soit en mesure de pratiquer l'hospitalité. Et dans le nombre de ceux qui le pourraient, il en est peu ayant la libéralité de Lalande. Parmi les artistes, David est seul à passer pour riche. Mais il est d'un caractère insociable, sans relations; il a d'ailleurs une nombreuse famille à pourvoir.

Depuis que la fin du carnaval me donne plus de liberté pour les soirées, je fréquente les restaurants à la mode, en m'aidant de l'expérience de quelques compatriotes établis de longue date à Paris. On y mange aussi bien qu'aux tables particulières les plus recherchées et l'on choisit son menu à sa fantaisie. On paye cher, il est vrai; mais si l'on met en ligne de compte les frais de voiture et de toilette, la longueur mortelle de ces repas priés, il y a profit du côté des restaurants. S*** m'a mené dans un établissement renommé pour le poisson de mer et les huîtres. Nous nous sommes attablés dans un cabinet particulier, où nous avons si bien apprécié la cuisine et le vin de Graves supérieur, — quatre francs la bouteille, — si bien bavardé à cœur ouvert, qu'à dix heures sonnées, nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas pris le café. Nous étions à table depuis six heures! Le garçon

qui apporta les tasses dit que nous étions les derniers dîneurs présents; il attendait depuis plus de deux heures notre coup de sonnette, sans que sa bonne humeur fût altérée. Nous lui demandâmes d'où venaient des rires qui nous intriguaient depuis quelque temps. — « Mes camarades et moi nous nettoyons la vaisselle et l'argenterie, répondit-il d'un air malin, et comme nous n'avons pas d'aussi intéressants sujets de conversation que vous, messieurs, nous nous amusons à rire. » — L'humeur joviale du garçon a donné de l'à-propos à une pièce de vers trouvée en rentrant sur ma table avec le *Journal de Paris*. Je la copie à votre intention :

Le ris de Paris.

(Stances.)

On rit d'un fou; parfois d'un sage.
On rit encore davantage;
Mais il faut bien rire à Paris,
Puisqu'il est le séjour des ris.

Rions des sottises des autres,
Tout comme on doit rire des nôtres;
Ne riroit-on qu'en pareil cas,
On rira longtemps ici-bas.

Je ris des pleurs d'une Lucrèce
Qui tout bas rit de ma hardiesse;
Le baiser qu'en riant j'ai pris,
Sur sa bouche étouffa les ris.

Un Midas paye un faux sourire
Et n'a jamais le mot pour rire;
Tandis qu'il rit du bout des dents,
Un autre rit à ses dépens.

Riant d'avance, un pauvre sire
Nous dit tout haut : « Vous allez rire... »
Sans rire on l'écoute à moitié,
Et si l'on rit, c'est de pitié.

On rit de tout dans ce bas monde :
Fille rit de mère qui gronde,

Femme rit d'un époux trop doux,
Et rit encor plus d'un jaloux.

Harpagon n'a ri de sa vie,
Mais on rit à son agonie;
Sa riante succession
Fait rire tous ceux de son nom.

Rions, rions jusques aux larmes;
Les ris ont pour moi tant de charmes,
Et j'ai tant ri, qu'à mon trépas
Mes héritiers ne riront pas!

Mais on ne rit de bon cœur qu'avec les Français d'autrefois: c'est ainsi que j'ai ri, en revoyant l'*Amphitryon* de Molière. Je n'irai pas jusqu'à dire, avec l'abbé Geoffroy, que le comique français surpasse Plaute et Térence; mais son naturel parfait, sa franche originalité m'ont procuré une soirée des plus divertissantes, grâce au jeu de plusieurs acteurs fidèles aux bonnes traditions. Dazincourt-*Sosie* s'est montré fort plaisant (1), dans le genre français, bien entendu: car il ne cherche nullement, comme notre Becker dans les *Adelphes* de Térence, à donner à son rôle une physionomie antique.

(1) Dazincourt joua pour la première fois le rôle de Sosie le 22 ventôse an XI (13 mars 1803): il le partagea ensuite avec Dugazon. La Rochelle jouait Mercure.

XXXVII

19 mars 1803.

Je profite du beau temps, qui est revenu, pour revoir quelques monuments et faire de grandes promenades hors ville.

On commence à réparer l'intérieur de Notre-Dame, saccagée par les vandales de 1793. Les belles clôtures en bronze du chœur, brisées par eux, sont provisoirement remplacées par une clôture en bois qui a été construite à l'occasion de la première entrée officielle de Bonaparte dans la basilique. Sur l'un des côtés du chœur, les piliers de cette clôture supportent une estrade où le Premier Consul et sa famille ont pris place. Les murs de l'église se regarnissent peu à peu de tableaux, et l'on a entrepris la restauration des sculptures mutilées par les Jacobins.

En allant de Notre-Dame au Panthéon, j'ai passé par le jardin du Luxembourg. Il était, comme jadis, rempli d'enfants, de vieillards, de petits bourgeois; mais les arbres magnifiques sous lesquels nous aimions à nous promener autrefois ont été presque tous abattus, afin de chauffer les cuisines des coryphées révolutionnaires. On fait de nouvelles plantations pour combler les vides; on trace une sorte de jardin anglais, auquel la conformation du sol est d'ailleurs peu favorable, et l'on dispose des pelouses en contre-bas, encadrées de revêtements en

pierre au-dessus desquels sont établis les allées. Le jardin a été considérablement agrandi par des démolitions. De toutes parts, du reste, les démolisseurs sont à l'œuvre pour faire pénétrer l'air dans les rues étroites de la vieille cité. Les constructions irrégulières qui encombraient le Carrousel ont aussi disparu avec le joli hôtel du banquier Laborde (1).

On travaille activement, dans le grand palais du Luxembourg, à l'installation du Sénat conservateur et des appartements du second Consul. Jusqu'à présent le Sénat se réunissait au petit Luxembourg. On nous a ouvert la future salle des séances, déjà garnie de sièges et de banquettes; les consuls y occuperont une sorte d'estrade : un très beau fauteuil de forme antique et un pupitre dans le même style sont destinés au Premier Consul; deux fauteuils modernes, à droite et à gauche, sont réservés aux autres consuls. A côté de la salle des séances se trouve une pièce qui m'a semblé un bureau; j'y ai remarqué, affiché contre un mur, le règlement du service intérieur de Saint-Cloud. Il contient des prescriptions minutieuses sur la circulation et le stationnement des voitures et des chevaux, sur le nombre des domestiques qui doivent se tenir dans l'antichambre de Bonaparte et dans celle de sa femme. Dix-huit domestiques, laquais, valets de pied, courriers, écuyers. Aux Tuileries, la domesticité est beaucoup plus nombreuse. Ce règlement placardé dans l'enceinte du Sénat pourrait suggérer des réflexions piquantes; je me borne à noter qu'aucun détail de ce genre ne figure dans la *Vie de Gustave-Adolphe*,

(1) L'opulent Laborde, ancien banquier de la cour, avait aussi bâti, en 1782, le château de Méréville près Étampes, en transformant en magnifiques jardins, dont on aperçoit les restes, les marais qui entouraient une vieille bâtisse sans caractère.

dont l'aîné des Ségur nous a lu quelques fragments chez la princesse Dolgorouki.

Au Panthéon, j'ai fait l'ascension du dôme, afin de jouir du panorama sur Paris et ses environs. On dit que l'on a constaté des vices graves dans les fondations; il existe en effet de grandes crevasses dans la partie centrale, et des étançons ont été posés à l'entrée; il serait vraiment regrettable que ce bel édifice fût menacé. Dans la crypte, on voit les monuments funéraires de Voltaire et de Rousseau; ce sont de simples projets en bois : le premier a la forme d'un sarcophage antique, le second est insignifiant. Avec le courant actuel des idées, je ne pense pas que l'on songe de sitôt à l'exécution définitive. Les restes de l'infâme Marat, qui ont souillé pendant quelque temps le voisinage de ceux de Voltaire, sont restés à leur place, la voirie.

Pendant que je visitais le Panthéon, les réflexions que j'ai faites souvent sur le tort causé à l'Europe par la méchanceté des hommes qui ont détruit les espérances qu'avaient fait naître les beaux débuts de la Révolution, me sont revenues en foule à l'esprit. Pourquoi la nation n'a-t-elle pas été assez sage pour se contenter d'une monarchie constitutionnelle? Pourquoi n'a-t-elle pas consacré son énergie au développement de l'instruction publique, des arts, à l'édification de monuments nationaux conçus dans l'esprit qui animait les Romains et les Grecs, au lieu de gaspiller, comme elle a fait, ses ressources matérielles et morales? Quel exemple fortifiant n'eût-elle pas donné à toute l'Europe! Les tentatives généreuses ont avorté; la passion des réformes utiles est morte; on reste sans goût, sans énergie, pour les nobles entreprises durables! Je ne parviendrai à chasser ces réflexions que lorsque je serai rentré dans le calme dont

on a le bonheur de jouir chez nous. Ici, à chaque pas, je rencontre des motifs de regrets; la musique et le théâtre réussissent seuls à me distraire.

Parlons donc théâtre.

Il y a préliminaires de paix entre Mlle Georges et Mlle Duchesnois. Le *Journal de Paris* les annonce en ces termes : « Mlle Raucourt, lasse d'entendre dire à ses ennemis que l'emploi des *reines* convient mieux à Mlle Duchesnois qu'à Mlle Georges, vient de proposer au nom de celle-ci l'arrangement suivant : que l'élève du citoyen Legouvé renonce *entièrement* à l'emploi des *grandes princesses*, pour lequel on lui a inspiré tant de répugnance, l'élève de Mlle Raucourt renoncera également à celui des *reines*, dans lequel elle excite tant de jalousie; ces deux demoiselles feront ainsi un troc de tous leurs rôles *sans exception*, et la générosité de celle qui cède volontairement un trône, à la seule condition que sa rivale y monte pour n'en plus descendre, fermera sans doute la bouche aux clabaudeurs. Cet arrangement est, en ce moment, soumis à la décision de l'autorité. » C'est sans doute par suite de cet accord que Mlle Georges s'est montrée dans *Didon* (1), afin de prouver qu'elle n'est pas dépourvue de ce « sentiment » dont on veut faire le privilège de sa rivale. Elle a abusé des sanglots, des soupirs, des pâmoisons, des mains se tordant de désespoir ou cachant le visage. Ces contorsions m'ont paru d'autant plus désagréables, qu'elles contrastaient avec les côtés nobles et fiers du rôle que la jeune tragédienne interprétait parfaitement. Ses costumes étaient splendides : on prétend que toute la famille Bonaparte contribue à sa toilette! — Les rôles secondaires, et ils le sont tous dans cette pièce, à

(1) L'unique tragédie (1734) restée au répertoire, de Lefranc, marquis de Pompignan, membre de l'Académie française.

l'exception de celui de l'infortunée reine de Carthage, ont été médiocrement rendus : Lafon-*Jarba*, supportable, mais toujours larmoyant; Damas, excessivement faible dans le *pieux Énée*.

Je me serais peut-être endormi aux deux petites pièces : l'*Amant bourru* (1) et la *Coquette corrigée*, sans le jeu supérieur de Mlle Contat (2). Il faut dire que j'avais fait une longue promenade avant le dîner. Sorti de bonne heure avec un ami, j'avais l'intention d'aller au Corps législatif entendre le disert Portalis. Sur la place Louis XVI (3), que les cochers de fiacre s'obstinent à nommer *place de la Révolution*, le soleil nous a tentés. Au lieu de passer par le pont de la Concorde, nous nous sommes engagés dans les Champs-Élysées, et, une fois partis, nous ne nous sommes plus arrêtés. Après avoir dépassé la barrière, au haut de cette promenade, au lieu de suivre la route de Saint-Germain, nous avons tourné à gauche et traversé Passy. Les riches villas, les élégantes « petites maisons » que j'y ai vues n'existent plus; Passy est devenu une bourgade insignifiante. Au delà, nous nous sommes trouvés sur un vaste espace désert, à travers lequel on construit une large chaussée qui sera bordée d'arbres: c'était l'emplacement de l'ancien jardin (4) de Passy, aug-

(1) L'*Amant bourru*, comédie en trois actes et en vers libres de J.-M. Boutet, dit Monvel, représentée le 14 août 1777; reprise jusqu'en 1826.

(2) Mlle Contat ne jouait pas dans l'*Amant bourru*, le 16 mars, mais le lendemain dans la *Coquette corrigée*, qui n'est pas une petite pièce, mais une comédie en cinq actes, en vers, de La Noue (1756).

(3) Reichardt se trompe : c'est place Louis XV qu'elle s'appelait, et le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), la Convention, au moment de disparaître, lui donna le nom de place de la Concorde.

(4) « L'ancien jardin de Passy », jadis rendez-vous des élégants et des élégantes, était une vaste esplanade de gazon où se trouvait une salle de bal avec un promenoir couvert élevé de quelques marches au-dessus du parquet de la salle pour permettre la vue des

menté de terrains pris sur le bois de Boulogne. Le reste du bois n'a pas été complètement abattu, mais fort éclairci : les arbres de haute futaie ont servi, comme ceux du Luxembourg, à chauffer les meneurs démagogiques de l'époque: de distance en distance, un grand arbre domine des taillis et des broussailles. Dans le voisinage, sur la droite, l'ancien château de la Muette et son parc ont été achetés par deux négociants qui se les sont partagés. En suivant le tracé de la route que l'on ouvre, nous sommes arrivés à Sèvres, en passant la Seine. Comme Passy, cette localité a perdu son animation joyeuse et son apparence de richesse; je n'y ai vu que des blanchisseuses étendant le linge des Parisiens. La manufacture de porcelaine est encombrée de marchandises; la vente est peu active, depuis que des fabriques nouvellement établies à Paris font concurrence à l'ancienne manufacture royale.

A Saint-Cloud, nous avons déjeuné dans un restaurant donnant sur l'avenue du château. Nous avions pour voisin de table un marchand de chevaux allant tous les trois mois, en Angleterre, acheter des chevaux et des chiens. Il est le fournisseur de Bonaparte qui, nous a-t-il dit, a deux cents chevaux dans ses écuries et une très belle meute; Lucien est encore mieux monté. Lecourbe et Moreau et d'autres généraux sont aussi de bons clients du maquignon.

Rentrés en ville par la rive droite de la Seine, nous entrions, à sept heures, dans le magnifique établissement de Véry, « restaurateur, glacier, limonadier », installé sur la terrasse des Feuillants. La splendide Mme Véry,

danses. Cet établissement, construit en 1774 sous les ordres et sur les dessins de Morisan, décorateur et artificier du Roi, fut appelé *Ranelagh*, à l'instar de la salle de concert et de thé édifiée à Chelsea, près Londres, par un seigneur Ranelagh, pair d'Irlande, qui laissa son nom à ce lieu de plaisir.

trônant comme une Junon sur son estrade, surveillait avec une vigilance infatigable le service des deux salles du rez-de-chaussée, remplies de monde. Au-dessus, il existe des salons réservés aux dîners commandés, pour lesquels on paye jusqu'à cinq et six louis par tête. Je ne vous ferai pas l'éloge de la cuisine de Véry : sa réputation a dû parvenir jusqu'à vous; elle est justifiée. J'ai glissé dans ma poche une carte de cet illustre restaurateur. Elle contient l'énumération de huit potages divers, quatorze hors-d'œuvre, onze entrées de bœuf, dix de mouton; seize de veau, vingt-sept de volaille, seize espèces de poisson, treize rôtis, dix pâtisseries, vingt-neuf entremets, vingt-six desserts, fruits, fromages et autres, cinquante-cinq espèces de vins français et étrangers, vingt-cinq sortes de liqueurs fines. Sur les cent cinquante plats annoncés par la carte, dix-sept seulement n'étaient plus disponibles au moment où nous nous sommes attablés, à une heure un peu tardive pour les habitués. Les prix varient de deux à une livre par portion, pour les viandes; de six à une livre pour la volaille et le gibier : les chiffres supérieurs sont ceux des plats truffés. Pour le poisson, les prix descendent de trois livres à une livre dix sols, du savoureux turbot au merlan vulgaire. Les vins rouges et blancs *ordinaires* coûtent de deux à trois livres la bouteille : le champagne de trois livres dix sols à sept livres, suivant la marque; les vins *fins*, de sept à trois livres dix sols, du bordeaux-laffitte et du moraché, récolte 1791, au beaune et au pomard. Quant aux vins de liqueur *extra-fins* : madère, rota, malaga, pajarete, constance, chypre, les prix sont de huit à dix livres la demi-bouteille.

Après notre promenade et le succulent dîner, j'ai gagné mon lit avec plaisir.

XXXVIII

22 mars 1803.

Il y a en ce moment une série de jours tièdes qui attirent les citadins sur les promenades. De midi à trois heures, les Tuileries et les Champs-Élysées sont couverts de promeneurs de toute catégorie, des plus élégants aux plus modestes. Pour moi, qui me lance volontiers dans les excursions lointaines, je trouve parfois le temps trop chaud; mais il est à souhait pour le promeneur parisien, arpentant la même allée du haut en bas, sans se presser, se bornant à jouir du grand air et du spectacle qu'offre la foule en mouvement.

Cet après-midi, j'ai eu l'inspiration malheureuse de m'enfermer à l'*Oratoire*, pour assister à une séance de société savante. L'obligeant Lalande m'ayant envoyé un billet d'entrée, j'ai cru devoir y faire honneur. La chaleur était étouffante, le bruit des allées et des venues insupportable, et les « Rapports », fort mal lus, avaient peu d'intérêt. Avant la clôture, je me suis hâté de gagner les Champs-Élysées afin de respirer. Vers la tombée du jour, je pensais flâner dans le jardin des Tuileries, comme autrefois si souvent : il faisait un soir d'été; mais les portes étaient déjà fermées et la consigne inflexible. Cette surveillance rigoureuse autour du palais m'a fait songer

à la résidence si accessible de Frédéric II, à Sans-Souci, à la vie calme et paisible qu'il y menait en pleine campagne, sans la moindre précaution militaire. Combien de fois n'ai-je pas vu des étrangers s'approcher sans difficulté de ses fenêtres et contempler à l'aise le vieux roi écrivant ou jouant de la flûte !

J'ai dû faire un détour pour aller entendre à Feydeau la *Lodoïska* (1) de Kreutzer. L'instrumentation en est belle, mais je préfère de beaucoup la partition de Chérubini sur le même sujet. Le voisinage de Mlle Georges, à côté de laquelle je me trouvais au balcon, m'a fait paraître le temps fort court. Elle est extraordinairement belle, plus belle hors de la scène qu'au théâtre. Sa tête antique est posée, sans aucune raideur, sur la plus belle nuque du monde. Sa physionomie est pleine de grâce, et toute sa personne, admirablement proportionnée, a un charme juvénile qui ne se rencontre guère parmi les beautés dites classiques. Mais je crois que l'esprit et l'intelligence sont moindres que l'on ne devrait s'y attendre chez la première tragédienne du jour.

Après le théâtre, j'ai fait de la musique chez Mme Ney. Chaque fois c'est une jouissance nouvelle pour moi de constater son goût et son talent supérieur de cantatrice. Au nombre des assistants se trouvait une Mme Campan, tante de Mme Ney, qui dirige à Saint-Germain un pensionnat dans lequel ont été élevées Mme Louis Bonaparte et plusieurs jeunes femmes distinguées par leur esprit et leurs talents artistiques. Cette dame a longuement discuté, avec un inspecteur général aux revues que j'ai

(1) *Lodoïska*, comédie en prose et en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. de Jaure, avait paru au Théâtre Favart, le 1er août 1791. Le libretto de l'opérette rivale de Chérubini est de Fillette-Loraux; sujet tiré du même épisode de *Faublas*.

eu occasion de rencontrer et qui me paraît un homme de tête et de caractère, le projet que l'on prête à Bonaparte de transformer en hôpital militaire le château de Saint-Germain, où logent les officiers du 3e régiment de hussards. Elle prévoyait la nécessité fâcheuse de déplacer son pensionnat et la ruine d'une petite ville fréquentée en été par les personnes riches et les étrangers, à cause de son air salubre. Il a été si souvent question, dans cet entretien, des agréments de Saint-Germain, que je me suis proposé d'y faire une excursion, au prochain beau jour; d'autant mieux que je connais la plupart des officiers de hussards. Ce sera le sujet d'une narration qui pourra vous intéresser plus que le récit d'un procès en Cour d'assises. Mais mon incursion dans le domaine judiciaire m'a vivement impressionné; il faut que je vous en parle :

Avant-hier, vers midi, je suis allé à l'Hôtel de ville; le jury siégeait pour juger un herboriste accusé d'avoir empoisonné sa fille, avec la complicité de sa concubine. Dès neuf heures, un commissionnaire que j'avais envoyé en avant-garde, afin de m'assurer d'une place, était revenu disant qu'il avait trouvé une queue si compacte qu'il avait été impossible de percer jusqu'à l'entrée de la salle. Confiant dans mon expérience des foules théâtrales, je ne me suis pas découragé; je confesse qu'il a fallu des efforts surhumains pour pénétrer d'abord dans une foule composée de femmes du quartier habité par l'accusé, et me laisser ensuite porter, sans être écrasé, jusqu'à la salle d'audience. Durant cinq heures, espérant toujours arriver au verdict, j'ai affronté une chaleur torride et des odeurs *sui generis*, suivant d'une part les débats, prêtant d'autre part l'oreille aux propos de mon entourage, où des créatures en haillons coudoyaient des femmes propre-

ment vêtues. Les débats ayant été ajournés au lendemain, je me suis pressé de courir à un rendez-vous musical chez Mme Moreau, pour lequel j'étais en retard. Mais je n'ai pas manqué de compléter mon étude criminelle, en me retrouvant à la reprise de l'audience. Je puis donc vous donner un compte rendu à peu près complet.

La salle spacieuse était insuffisante pour le public, qui s'y étouffait. Au fond, sur une estrade, étaient assis les trois juges, le président au milieu, en costume assez mesquin, dans tous les cas ni imposant ni solennel : leur habit est de velours noir ; un long manteau de soie noire les enveloppe ; ils sont coiffés d'une toque haute et raide en velours noir, garnie d'un double cordon d'or. Cette coiffure a l'apparence d'un bonnet de hussard ou de chasseur. Toutes les fois qu'un des magistrats parlait, il se couvrait de sa toque, l'ôtait dès qu'il se taisait, et sa frisure blanche à la moderne, apparaissant alors, produisait un effet bizarre, en contraste avec le grand manteau noir. A la droite du président sont placés les jurés, dans une sorte de tribune légèrement exhaussée ; à sa gauche, sur un banc plus élevé, étaient assis l'accusé, l'herboriste Trimaux, entre deux gendarmes, et près de lui, séparée par trois gendarmes, sa concubine. Les accusés étaient mis très convenablement. Trimaux était même frisé ; la femme avait une robe en drap anglais bleu, un mouchoir blanc roulé en forme de turban sur la tête ; c'est une fort belle personne. La physionomie de l'accusé est méchante et sournoise, son teint pâle, presque jaune ; sa complice, dont le teint est clair, changeait fréquemment de couleur. L'un et l'autre étaient libres de leurs mouvements ; on ne leur voyait pas de chaînes aux mains.

Ils se défendaient avec vivacité, gesticulant comme les

comédiens d'ici; ce qui prouve que nous avons tort, en Allemagne, de taxer d'exagéré le geste des acteurs français : c'est une habitude nationale. J'ai été surpris de leur trouver des organes agréables; celui de la femme m'a semblé plus fort que celui de l'homme.

Au moment où je pénétrais dans la salle, le « rapporteur » lisait l'acte d'accusation. Il en ressortait que la fille de Trimaux était morte empoisonnée, et que tout désignait le père comme l'auteur du crime. Le président procéda ensuite à l'interrogatoire avec gravité, mesure et fermeté. L'accusé commença par protester vivement de son innocence; il parla de son honneur, déclara qu'il ne savait rien sur la cause de la mort de sa fille. Mais il se défendit moins bien quand le président, le pressant de questions, lui reprocha d'avoir été un mauvais père, d'avoir souvent maltraité la défunte, de l'avoir injuriée en lui reprochant de ressembler à sa mère, — femme estimée dans son quartier, morte, elle aussi, subitement, il y a plusieurs années, — enfin d'avoir introduit dans sa maison une concubine à laquelle il avait laissé la haute main sur ses filles déjà grandes.

Un médecin fut appelé pour faire son rapport. Il déclara que l'on avait laissé la pauvre fille en proie à des vomissements, de neuf heures du matin à sept heures du soir, sans appeler de secours; que le père avait montré peu d'émotion quand le médecin lui avait dit que sa fille était empoisonnée; que l'autopsie avait démontré que l'on avait mêlé du poison aux derniers médicaments prescrits. D'autres médecins, qui avaient assisté à l'autopsie, vinrent confirmer la déposition de leur confrère en termes précis et en fort bon langage : l'un était un vieux praticien à tournure bourgeoise; l'autre, un jeune docteur tout à fait à la mode. L'interrogatoire fut repris par le

président, toujours sur le même ton, calme et grave. De temps en temps, le commissaire du gouvernement intervenait avec chaleur, manifestant une indignation violente contre les accusés.

Une question posée par le président occasionna une scène curieuse. L'acte d'accusation portait que, pendant la nuit qui avait suivi la mort, on avait entendu le père causer avec sa concubine dans la chambre à coucher, contiguë à la pièce où reposait le cadavre, et lui confier avoir donné du poison. Le président demanda donc à la concubine où elle avait passé cette nuit, si elle était seule. Au lieu de répondre, elle se couvrit le visage de son mouchoir, comme si elle pleurait. Les femmes qui m'entouraient, et qui n'avaient trouvé jusqu'alors dans les débats que des circonstances aggravantes, s'écrièrent : « Ah! la pauvre créature! Ah! la malheureuse! Pas encore convaincue, et une telle demande! Et publiquement! » Le murmure devint général, le silence fut long à se rétablir. Sans s'émouvoir, le président, conservant son impassibilité, dit alors : « L'importance de l'accusation portée rend ma question indispensable. Il faut que je demande encore une fois à l'accusée avec qui elle a passé la nuit. » Nouvelles larmes de la complice, nouvelle explosion de murmures plus accentués, nouvelles injonctions de *silence,* le président renouvelant sa question avec la même insistance. Enfin, l'accusée répondit : « Avec M. Trimaux! » Elle ne put nier la conversation qu'elle avait eue avec lui, mais prétendit que Trimaux voulait simplement dire qu'il craignait qu'on ne l'accusât du crime. Le premier médecin entendu fut alors rappelé, et déclara qu'il avait conseillé à Trimaux de faire immédiatement la déclaration du décès à la municipalité, en demandant une enquête ; Trimaux n'avait pas suivi son

conseil. On entendit encore divers témoins défavorables, et la clôture des débats fut prononcée.

Le jury a reconnu la culpabilité de Trimaux, on l'a condamné à mort; sa complice, qui avait fini par le charger, a été acquittée; on a même fait une collecte en sa faveur; commisération inopportune, à mon sens. Le *Journal de Paris* raconte complaisamment que le chef du jury s'est évanoui en prononçant le verdict, qu'il s'était déjà trouvé mal au cours des débats. Rœderer, défenseur courageux de l'institution du jury, fait à ce propos la réflexion suivante : « Je ne conçois rien de plus propre à inspirer de la confiance en la justice et un respect religieux pour ses condamnations que les angoisses de celui qui condamne, etc. » Moi, j'estime qu'un personnage aussi impressionnable devrait s'abstenir de présider un jury. Quand les gendarmes ont emmené les accusés, au moment où le jury entrait en délibération, la populace qui encombrait la salle, impatiente d'un dénouement sanglant, se mit à crier : « A bas ! à bas ! »

Je me suis mêlé aux groupes populaires stationnant dans le corridor de l'Hôtel de ville et discutant l'affaire avec animation. Les improvisateurs de plaidoyers pour et contre m'ont amusé quelque temps par leurs argumentations prime-sautières qui mettaient en relief certains détails non révélés à l'audience; mais j'avais hâte d'aller aux *Bains Vigier* (1), afin de me purifier des effluves de la

(1) C'est un nommé Poitevin qui créa le premier établissement de bains près du pont Royal, vers 1789; le procureur Vigier s'en rendit acquéreur sous la Révolution, et par de somptueux aménagements il rendit son exploitation célèbre dans toute l'Europe. On lit dans la *Vie publique et privée des Français*, Paris, 1826, t. II, p. 207 : « La Seine, si féconde en naufrages, est un Pactole qui a roulé pour Vigier et roule encore pour son fils des flots d'or. » La Restauration fit un comte de ce dernier, et la révolution de Juillet un député ministériel. C'est changer un peu vite, a dit le *Dictionnaire de nos*

salle du jury. Ces bains, situés près le pont Royal, sont loin de justifier maintenant leur ancienne réputation : ils sont à tous égards moins bien tenus que les *Bains chinois* du boulevard, où l'on peut déjeuner confortablement et se faire servir des rafraîchissements de bonne qualité. Comme la soirée était radieuse, j'ai dîné dans un restaurant des Champs-Élysées. Il y avait encore une foule de joueurs de ballon, de boules, de volants; mon assez bon repas m'a coûté quatre livres.

Après un séjour à Feydeau, où Mme de Saint-Aubin jouait, avec son talent habituel, dans une petite pièce, nouvelle pour moi, qui a pour titre : *Ambroise* (c'est l'histoire d'un domestique vertueux), le reste de ma soirée s'est passé chez le banquier Schérer. On a fait de la musique, et j'ai eu une surprise des plus agréables en faisant la connaissance de Mme Barbier (1), femme d'un peintre, qui a chanté des scènes et des airs italiens tout à fait « comme il faut », d'une belle voix pleine, parfaitement exercée. Quel dommage de n'avoir pas connu plus tôt cette cantatrice ! Elle aurait pu chanter les scènes que j'ai écrites pour la *Marat*, la *Todi*, la *Marchetti* (2) ; j'aurais été enchanté de faire entendre au public français, avec une telle interprète, des œuvres que les autres cantatrices parisiennes sont incapables de rendre convenable-

grandes girouettes, mais quand on a vécu longtemps avec les naïades de la Seine, on peut bien faire ainsi le Protée.

(1) Mme Barbier de Valbonne est nommée dans le rarissime *Dictionnaire néologique du Cousin Jacques* (Paris, an VIII, 2e vol.), mis au pilon par Fouché : « Musicienne célèbre, est-il dit, qui chante dans les concerts avec Garat et qui peut fort bien aussi chanter sans Garat. Elle joint au charme de la figure un ton décent et de la modestie. » Son mari, peintre, s'occupait surtout de vente de tableaux; deux fils se sont distingués comme musiciens.

(2) La Marchetto Fantozzi, cantatrice napolitaine, venue de San-Carlo à l'Opéra de Berlin, en 1796.

ment. J'ai retrouvé là Azavedo (1), l'excellent ténor espagnol, avec qui j'ai fait souvent le voyage de Versailles en me rendant aux concerts de la malheureuse Reine. Il m'a salué en me chantant le *Dovunque il guardo giro* de ma *Passion*, qu'il disait merveilleusement. Je l'aurais à peine reconnu, tant il a vieilli. Ce ne sont pas les soucis d'argent qui le tracassent cependant : il a fait un bon mariage et vit dans l'aisance. La fille de la maison et Mme Laval ont exécuté une sonate de Steibelt, pour piano et orgue ; elles ont enlevé ce morceau, hérissé de difficultés, avec une maëstria charmante.

(1) Le ténor Azavedo avait été, en effet, un des chanteurs des Concerts de la Reine, à Versailles, avant 1789.

XXXIX

26 mars 1803.

Avant-hier, à la dernière grande assemblée de la saison, chez le consul Cambacérès, j'ai trouvé dans la foule Alexandre Lameth en costume de préfet (1). Je ne l'avais pas revu depuis qu'il est venu nous visiter à Giebichenstein, pendant son émigration. De tous les anciens émigrés de ma connaissance que je retrouve ici, c'est le premier qui m'ait témoigné une satisfaction sincère en me revoyant. Tous les autres, du plus humble au plus notable, semblent fuir, comme compromettants, les étrangers qui ont pu les obliger. Je suis évidemment à leurs yeux le témoin fâcheux d'un passé pénible, et l'on m'accueille avec des mines froides et préoccupées d'égoïstes inquiets. Il était plaisant dans cette réunion d'observer l'attitude des diplomates vis-à-vis de lord Withworth : leurs salutations faites, ils le fuyaient comme un pestiféré, et l'Anglais ne trouvait personne à qui parler. Il paraît qu'il en a été de même à un grand bal qui s'est donné en ville, après « l'assemblée » consulaire, toujours terminée à onze

(1) Ex-constituant, depuis quelque mois préfet des Basses-Alpes. Il avait habité Hambourg pendant l'émigration et avait fondé dans cette ville une maison de commerce avec son frère Charles et le duc d'Aiguillon.

heures. En causant avec le ministre Chaptal et le conseiller d'État Fourcroy, à qui j'avais à transmettre les compliments de plusieurs de nos savants connus, je me suis convaincu que Chaptal n'est pas très renseigné sur la valeur de leurs recherches; qu'au fond il s'en soucie médiocrement, bien qu'il leur ait témoigné à diverses reprises des égards et de la considération. Fourcroy semble connaître mieux et apprécier comme il convient les travaux de Reil, Sämmering et Klaproth (1). L'excellent vieux Lagrange était aussi là; il paraissait gêné dans son costume de conseiller d'État.

La transformation de tous ces savants en hommes politiques leur fait jouer, à mon avis, un rôle inférieur et déplacé. Nécessairement, la science à laquelle ils s'étaient voués devient pour eux chose accessoire; ils sont portés à ne plus se faire valoir devant le public qu'aux dépens des travaux de savants qui continuent à travailler dans le silence de leur cabinet. Assurer aux savants l'aisance et le calme, indispensables à leur indépendance matérielle et morale, voilà, je crois, la véritable mission d'un gouvernement. S'il les mêle aux agitations civiles et politiques, ou bien le savant n'est pas apte à ses fonctions nouvelles, ou bien, s'il leur convient, c'est au détriment de son caractère et de la science; trop souvent, en effet, sa renommée est alors exploitée dans des vues purement intéressées.

Journellement on entend parler de meurtres et de suicides parmi le peuple ou la petite bourgeoisie. Il y a quelques jours, un individu armé de trois pistolets a pénétré dans l'échoppe d'un mercier près du Louvre, qui avait épousé, il y a six mois, la femme divorcée du pre-

(1) Reil (J.-Chrétien), Sœmmering (Samuel-Thomas), savants médecins; Klaproth (Martin-Henri), chimiste et minéralogiste.

mier. Après être entré et avoir fermé la porte, le meurtrier tira d'abord sur le mari et le blessa mortellement à la tête; un second coup dirigé contre la femme ne l'atteignit point, mais la frayeur la fit évanouir; avec son troisième pistolet, l'individu s'est brûlé la cervelle. Au bruit des coups de feu, on avait appelé la garde; il arriva une escouade de *remplaceurs :* ce sont des jeunes gens en haillons qui montent la garde à la place des bourgeois qui ne veulent pas faire ce service. En apprenant qu'on avait tiré des coups de feu, ces *remplaceurs* furent pris d'une belle peur; aucun ne consentit à entrer de suite dans l'échoppe. Ils firent chercher des balles et de la poudre pour charger leurs fusils : les blessés et le cadavre restèrent une heure entière, nageant dans le sang, sans secours. — Le lendemain, un autre désespéré s'est tué dans des conditions moins dramatiques. Il était monté, sans être aperçu, au haut de la porte Saint-Denis; en se précipitant de là il s'écria gaiement « : Prenez garde, passants! Ce n'est pas à vous que j'en veux! » Et à l'instant, il s'abîma sur le pavé. L'autre jour, pendant que nous déjeunions à Saint-Cloud, on nous a assuré qu'il ne se passe pas de soir sans que l'on retire un cadavre du filet tendu sous le pont de Sèvres. Il y a là un emplacement affecté au dépôt des cadavres ; on y va pour les reconnaître.

Laissons ces *pudenda* d'une grande ville. — Je préfère parler d'une agréable matinée chez Mme Moreau; elle était seule, son mari se trouvant à la chasse à Gros-Bois. Mme Moreau m'a joué sur son excellent piano Érard des morceaux des plus difficiles de Mozart et des compositions des plus élégantes de Steibelt; il est impossible d'entendre une exécution plus brillante, plus expressive, plus nette. Sa mère, personne imposante, qui paraît d'un

caractère impérieux et vif, s'intéressait beaucoup à cette audition improvisée. Mme Moreau avait convoqué des artistes afin d'organiser le concert dont elle compte nous régaler, dans le courant de la semaine sainte. Je me suis convaincu qu'à Paris, comme partout, c'est une grosse affaire de réunir des « virtuoses » et de réussir à ménager les susceptibilités, les amours-propres, en tenant compte des exigences et des aptitudes de chacun. L'un était antipathique à un autre; celui-ci refusait de chanter ou de jouer, s'il devait rencontrer un rival ou un critique qui lui déplaît; un autre donnait à entendre qu'il ne pouvait promettre positivement sa présence, qu'il ne répondait pas d'un enrouement subit. Il fallait se pourvoir d'un chanteur capable de remplacer le premier, et se garder de laisser entendre au second qu'il ne servait que de bouche-trou. Telle cantatrice exigeait un accompagnateur particulier, elle faisait craindre qu'il fût impossible de se le procurer; parce que Mme Moreau en employait habituellement un autre! Bref, les *si*, les *mais* allaient à l'infini. On a été longtemps avant de tout concilier, et mon amour-propre national a été flatté de constater que c'est Romberg qui s'est montré le plus accommodant. Mme Moreau a eu la bonté de me faire compliment de « l'obligeance de mes compatriotes »; j'ai accepté ses félicitations *à titre d'encouragement* : on agira mieux, je l'espère, à l'avenir chez nous que l'on ne fait trop souvent à l'heure présente.

Il semble que le « virtuose » et l' « artiste » ne soient pas de même essence. Les durs commencements du premier, les flatteries outrées, les minauderies féminines, les applaudissements exagérés, l'or, tout ce que le public prodigue, lorsque la perfection d'exécution est atteinte, peuvent excuser, jusqu'à un certain point, la vanité, les

exigences, les caprices d'un « virtuose ». Mais l'art, les virtuoses eux-mêmes y gagneraient, si le public savait distinguer la valeur d'un artiste doué de culture générale, de celle d'un talent n'ayant parfois pour lui que la singularité, ou un mérite analogue à celui du ventriloque qui attire les curieux au café d'un sous-sol du Palais-Royal fréquenté par les officiers, amateurs d'une bière qui ressemble à l'*ale*.

Un de ces soirs, en sortant du théâtre Montansier avec des amis, j'ai été voir dans sa cave le virtuose du ventre; c'est le propriétaire du café. Le bonhomme, qui a une tête de fermier anglais, se tient assis près de l'entrée, au-dessous d'une fenêtre ouvrant sur la galerie des arcades du Palais-Royal; ses plaisanteries consistent en ceci : lorsqu'un habitué amène un visiteur, dont le nom est glissé en passant à l'oreille du ventriloque, celui-ci répète le nom comme si quelqu'un appelait par la fenêtre. Le ventriloque se retourne et demande, de sa voix naturelle, ce que l'on veut. Puis, de sa voix du ventre, il répète le nom en ajoutant que le nouveau venu est mandé immédiatement chez son supérieur, si c'est un militaire, chez telle ou telle personne, si c'est un civil : le rendez-vous est toujours fort éloigné. Reprenant alors sa voix naturelle, il s'adresse aux consommateurs, s'informe si un tel n'est pas là, et, sur la réponse affirmative, s'acquitte de la commission. Si l'individu interpellé hésite et veut être renseigné, le ventriloque recommence son manège, simulant un dialogue avec le prétendu passant de la galerie; cela dure jusqu'à ce que le tour soit joué. En revenant plus tard au café, le mystifié, généralement un militaire, fait une scène au ventriloque. Certain d'être appuyé par l'assistance, celui-ci oppose aux injures un flegme imperturbable, répond en usant d'une façon plai-

sante de ses deux voix; tout finit par des éclats de rire.

Voici un événement musical d'un intérêt moins vulgaire : on vient de procéder à la répétition générale de l'opéra de Paisiello. Les actes de cette partition ont été si souvent discutés, remaniés, essayés, que je m'étonne que l'on soit arrivé à un résultat. Si le Premier Consul n'avait pas déclaré formellement qu'il voulait que l'opéra fût joué avant Pâques, des mois se seraient encore écoulés. Comme la direction sait que la salle est garnie, dès que l'on annonce un ballet, elle se soucie médiocrement de monter un opéra, surtout lorsqu'il doit entraîner des dépenses considérables, comme cela arrive pour *Proserpine*, d'après l'ordre exprès de Bonaparte.

Combien je me félicite d'avoir refusé d'écrire la musique de la *Colère d'Achille*, le poème que m'avait offert la direction! A supposer que mon travail fût terminé maintenant, il me serait impossible de distribuer les rôles aux chanteurs, complètement absorbés par la partition de Paisiello; les ballets et les décors de *Proserpine* sont à peine disposés, j'aurais donc à attendre un temps infini, avant de pouvoir mettre mon œuvre à la scène, et je serais certain d'avoir contre moi la coterie italienne, qui se vante de l'appui du Premier Consul.

Pas une place n'était vide à la répétition générale. Toute la famille Bonaparte y assistait, à l'exception du Premier Consul, et l'on avait recruté une armée de claqueurs, outre l'innombrable personnel dansant et chantant de l'Opéra. D'ordinaire les auteurs n'admettent à une répétition que les critiques dont l'appréciation les intéresse, ou quelques personnes auxquelles ils tiennent à faire une gracieuseté.

Les auditeurs gagés ont applaudi consciencieusement l'ouverture, qui est très faible, et chacun des morceaux du

premier acte, lui-même languissant. Au second acte, la musique s'anime, mais la claque commençait à se fatiguer; au troisième, aussi médiocre que le premier, ses forces étaient à bout. Si les amis du compositeur italien ne savent pas mieux organiser leur salle pour la représentation, Paisiello passera un mauvais quart d'heure. Les partisans de la musique française veulent faire tomber l'opéra du Napolitain; d'avance ils le déclarent mauvais. A la sortie de la répétition, je les entendais critiquer à outrance.

A ma prochaine lettre, le compte rendu de « la première ».

XL

29 mars 1803.

Dimanche, par une matinée splendide, j'ai fait mon excursion projetée à Saint-Germain.

Parti avec un ami, à huit heures, dans un bon cabriolet, nous sommes arrivés à dix heures, ayant eu le temps de déjeuner à mi-chemin dans une aimable société d'officiers que nous avions rencontrés. La route, bien entretenue, était parcourue par une foule de voitures et de cavaliers : elle passe devant la Malmaison (1), vieux bâtiment d'aspect mélancolique, entouré de larges fossés et de murs élevés, situé au milieu d'une campagne dénudée. Nous ne nous y sommes pas arrêtés, comptant visiter au retour la résidence consulaire. Nous désirions arriver tôt pour faire notre visite, avant la parade, au colonel Lahoussaye (2)

(1) La Malmaison fut achetée comme bien national par le banquier Le Coulteux de Canteleu et cédée à Mme Bonaparte en 1798, pendant que son mari se trouvait en Égypte. Le domaine remonterait à l'invasion des Normands, qui y commirent de grands ravages : d'où les noms *Malus portus*, *Malamansio*. Joséphine en fit une des plus belles résidences des environs de Paris.

(2) Armand Lebrun, comte Lahoussaye, né en 1768, général de brigade en 1804. Ses belles charges à Eylau lui valurent le grade de divisionnaire ; il eut le titre de comte de l'Empire en 1808. Blessé à la Moskova, prisonnier en Russie jusqu'en 1814, il devint inspecteur général de la cavalerie sous Louis XVIII.

et à quelques officiers de connaissance. Le colonel, qui est un homme aussi vif qu'aimable, nous a invités à dîner et nous a d'abord menés à la parade. Malheureusement, c'était une parade à pied : pour des cavaliers, les hussards ont bien manœuvré pendant deux heures, au grand soleil. Lahoussaye, à qui j'en faisais compliment, me dit qu'il ordonnait souvent de répéter ainsi les manœuvres de cavalerie, parce que les soldats se les rappellent mieux qu'en ne les exécutant qu'à cheval.

Le 3e hussards s'est distingué dans la dernière campagne de Moreau; comme tous les corps français, il a des hommes de toutes tailles et d'âges différents; la majorité est jeune et d'attitude martiale. Les sous-officiers en particulier m'ont produit bon effet; ils ressemblent à des officiers. La tenue était belle, bien militaire, sans élégance, ni fantaisie affectée. Si les mouvements n'ont pas eu la rapidité et la précision prussiennes, ils se sont exécutés plus régulièrement que dans l'ancienne armée. Partout où l'on voit maintenant manœuvrer les troupes, on se convainc que Bonaparte, persuadé que dans les guerres futures, en Allemagne et dans le Nord, la bravoure impétueuse d'une ardente jeunesse ne suffirait pas pour assurer la victoire, s'efforce d'introduire dans l'armée la discipline et la tactique allemandes.

A la fin de la parade, le colonel, se plaçant devant le front du régiment, a remis un sabre d'honneur envoyé par le Premier Consul à un vieux lieutenant ayant passé par tous les grades, qui avait toute la tournure d'un Hongrois. Il nous avait permis de nous placer à ses côtés et d'écouter sa jolie allocution, prononcée avec cette facilité de parole et de geste qui est un don naturel des Français.

Avant dîner, nous avons eu le temps de faire un tour sur la magnifique terrasse du château avec les invités du

colonel, parmi lesquels des dames de sa parenté venues de Paris. La belle mine des promeneurs que nous croisions, l'air de santé d'une foule d'enfants qui jouaient justifient la réputation du climat de Saint-Germain. En revenant, nous avons traversé les bosquets qui mènent au pied du château. Son extérieur, d'aspect gothique, est assez imposant; mais, dès que l'on dépasse la porte, on est en présence de constructions irrégulières et de guingois; ce qu'il a été aménagé de coins et de recoins dans le vieil édifice pour loger les officiers célibataires est incroyable. Chez un lieutenant, j'ai trouvé une sorte de cabine en bois en entrant, puis une suite de petites pièces irrégulières prises sur une grande salle fort élevée (1). Comme compensation à l'étroitesse et à l'incommodité de ce campement, la plupart des fenêtres ouvrent sur la campagne et procurent une vue admirable. La situation du château est merveilleuse; si Louis XIV avait dépensé à Saint-Germain le quinzième des sommes qu'il a prodiguées à Versailles, il se fût assuré une résidence royale sans pareille.

Notre dîner de hussards a été fort gai. On a sablé le champagne avec le plus aimable entrain, tout en causant spirituellement. Il y avait quelques convives, braves mal dégrossis; mais la plupart étaient gens cultivés, de bon ton et d'agréable entretien. Le colonel avait à sa table un certain nombre de sous-officiers; on ne les distinguait de leurs supérieurs que par l'uniforme; l'un avait eu un duel le matin et portait le bras en écharpe. Sa présence à la table de son colonel m'a paru caractéristique de l'esprit de l'armée.

Ayant l'intention de visiter la Malmaison, nous avons

(1) Probablement la salle des fêtes.

pris congé d'assez bonne heure, laissant la joyeuse société en train d'organiser une sauterie.

Aux abords de la Malmaison, nous fûmes interpellés par un officier de la garde consulaire qui nous invita rudement à nous éloigner, si rudement que mon compagnon de route, Parisien pur sang, faillit se prendre de querelle avec lui. La discussion ne put durer : Bonaparte arrivait grand train avec sa suite, menant lui-même sa voiture découverte, attelée de quatre chevaux : à côté de lui, sur le siège, un personnage en habit rouge; dans la voiture, sa femme et Mme Louis. Des pelotons de gardes et de gendarmes à cheval précédaient et suivaient; aux portières, des généraux et des colonels; à côté de l'attelage, si près des chevaux qu'ils semblaient les tenir par la bride, des laquais galonnés; tout ce monde allait au grand trot ou au galop. Un fort détachement de gardes occupait déjà l'entrée et la cour de la Malmaison; des patrouilles à cheval circulaient aux bords des fossés qui entourent le mur d'enceinte.

Si bien aménagé que soit, dit-on, l'intérieur, on ne comprendrait pas comment le Premier Consul préfère cette résidence maussade à Saint-Cloud avec son beau parc, si l'on ne savait combien il aime à s'isoler (1). On a commencé à planter des arbres aux alentours, et les serres se garnissent de plantes; mais le site restera toujours peu attrayant, en dépit des améliorations. Plus loin, sur la route vers Paris, s'élèvent les casernes de la garde consulaire; ces bâtiments, six fois plus considérables que la résidence du Consul, ont cer-

(1) Les bosquets de la Malmaison reçoivent sous leurs ombres paisibles l'homme dont le génie remplit l'univers étonné de sa gloire, et, comme a dit M. de Ségur, quelle que soit la fin de l'histoire de Bonaparte, il faudra un Plutarque pour écrire sa vie. (*Paris et ses curiosités*, 1804, t. II, p. 154.)

tainement meilleure apparence. Continuant notre chemin, nous avons croisé un grand nombre de voitures amenant les acteurs de la Comédie française, mandés pour jouer, le soir même, sur le petit théâtre de la Malmaison.

Le Premier Consul avait eu, dans l'après-midi, un autre genre de représentation, à la chapelle des Tuileries : il avait reçu la bulle papale destinée à calmer les scrupules de conscience des acquéreurs de biens nationaux et remis les barrettes aux quatre prélats, revêtus de la pourpre depuis peu. La bulle met fin aux tentatives des anciens propriétaires pour rentrer dans leurs biens, adjugés à vil prix. Il ne reste d'autre ressource aux émigrés ruinés que le service à la cour consulaire ou l'administration. Ils ne paraissent pas mettre grand empressement à prendre un parti (1).

La rentrée en ville s'est faite par un véritable soir

(1) L'empressement, qui fut déjà très accusé dès les premiers jours du Consulat, ne connut plus de bornes lors de la proclamation de l'Empire. L'élite de la noblesse française, au nombre de plus de deux mille, sollicita l'honneur d'être attachée à la domesticité impériale. « Calmez-vous, mon ami, répondit Napoléon à un vieux général étonné d'avoir été introduit près de lui par un Turenne, un Louvois, un Brancas, et ressouvenez-vous que ce sont nos antichambres que vous venez de traverser. Vous vous fâchez de n'y voir que d'anciens nobles ; et pourquoi, dites-moi, refuserais-je leurs services, puisqu'il n'y a qu'eux qui savent bien servir ? » Les maîtres de cérémonies, les chambellans, les pages, les veneurs portaient en effet les noms de La Feuillade, de Croÿ, de Contades, de Choiseul, de Nicolaï, de Louvois, de Pange, de la Vieuville, de Turenne, de Gontaut-Biron, de Chabot, de Beauvau, de Montmorency, de Dreux-Brézé, de Juigné, de Turgot, de Caraman, de Mailly, de Clermont-Tonnerre, de Chabrillant, de Noailles, de Bongars, d'Arjuzon, de Jaucourt, de Monaco, de Broglie, Mercy-Argenteau, Xaintrailles, de La Rochefoucauld, Cambis, d'Aligre, etc., ce qui a fait dire à l'auteur de la *Chronique indiscrète du dix-neuvième siècle* (Paris, 1825), qu'en ouvrant l'*Almanach impérial* on croit prendre l'Annuaire de la cour de Versailles.

d'été; c'est presque à regret que nous sommes descendus de voiture devant l'Opéra; l'affiche annonçait l'*Œdipe* de Sacchini et le ballet *Don Quichotte*, l'un plus divertissant par ses cabrioles que l'autre par ses lamentations exagérées. Enfin la première représentation de *Proserpine* a eu lieu; elle a été ce qu'annonçait la répétition générale. La salle était pleine, moins brillante cependant, comme toilettes, qu'elle ne l'est d'habitude à une première : le grand monde avait dû savoir que Bonaparte n'accompagnerait pas sa famille. La loge de la légation anglaise, vis-à-vis de celle du Premier Consul, est restée à peu près vide, lord Whitworth n'y a fait qu'une apparition d'un quart d'heure. Les préoccupations politiques dominent depuis quelques jours; on s'attend à la déclaration de guerre.

L'ouverture n'a produit aucun effet; elle n'a rien du grand style lyrique français et n'était pas digne de l'excellent orchestre. Le premier acte est médiocre; les amis de Paisiello ont dû se démener pour couvrir les chuts. Au second acte, les opposants ont gagné du terrain; ils l'ont emporté au troisième.

Comme chorégraphie, les ballets sont beaux, mais les accompagnements trop maigres montrent que Paisiello ne se préoccupe aucunement des progrès accomplis dans la musique de danse depuis la réforme inaugurée par Rameau; les nombreux solos introduits dans l'orchestration ne réussissent pas à relever l'ensemble.

La direction a fait de grandes dépenses pour les décors; ils m'ont néanmoins paru mesquins et mal conçus.

La partition est ce que devaient attendre les appréciateurs d'un talent mélodique qui ne se laissent pas aveugler par un enthousiasme irréfléchi. On retrouve dans nombre de passages le charmant compositeur des opéras

italiens; mais dans *Proserpine*, comme du reste dans ses dernières œuvres, tous les personnages, Pluton, Jupiter, Proserpine, chantent dans un style identique; il y a même un joli duo dans lequel Pluton et Proserpine se répondent en chantant les mêmes motifs, sans que l'accompagnement instrumental lui-même soit modifié d'une note pour l'une des parties; ce duo est d'ailleurs une réminiscence de *Nina*. Sans la première scène du deuxième acte, dans laquelle Cérès et ses nymphes sont à la recherche de Proserpine, scène d'un grand effet scénique que Mme Armand et les chœurs ont bien rendue, on croirait que Paisiello ignore la révolution opérée par Gluck dans l'opéra français. Le reste de la partition est en effet écrit du ton uni, facile, sans caractère, qu'ont adopté les Italiens modernes. Nulle part le séduisant côté mélodique du maître n'est mis en relief; le système prosodique français l'a évidemment gêné. Et au lieu d'interpréter sa musique avec cette grâce légère qui prête souvent tant de charme aux moindres traits dits par un Italien, les chanteurs de l'Opéra l'accentuent par une diction qui lui est absolument contraire.

Le soleil donne le signal de l'éclosion des modes d'été; on ne rencontre que des femmes en cheveux, la tête bizarrement « accommodée » par le coiffeur : sur la nuque et derrière les oreilles, les cheveux sont tondus comme au rasoir; au sommet du crâne, de longues mèches relevées en pyramide se rabattent vers le front. Cette coiffure étrange paraît l'invention d'un coiffeur qui a voulu rendre son ministère indispensable aux dames, pour un temps prolongé; elle n'a certainement pas été imaginée par une Française sachant ce qui lui sied.

Le turban est détrôné par des chapeaux ronds en basin blanc, ou par des chapeaux de paille à larges bords

rabattus, garnis d'une masse de rubans roses. Vieilles et jeunes ne portent que des nuances claires : rose, lilas, bleu particulier avec reflets verdâtres.

Les robes de promenade, en fine percale blanche, sont courtes ; la traîne est supprimée pour sortir ; les manches, longues et assez larges, ne se portent plus bouffantes. Le peu de soin que les dames prennent en marchant, pour garantir leurs toilettes et les traînes immenses, — d'obligation pour les soirées, — piétinées ou déchirées à tout instant, doivent rendre fort dispendieuses ces toilettes blanches.

Les « incroyables » suivent l'exemple des élégantes : ils font faire leurs chemises en fine percale; elles coûtent beaucoup moins que celles en toile de Hollande. On paye la demi-douzaine en percale soixante-huit livres, tandis qu'une douzaine de chemises de toile de Hollande et une douzaine de mouchoirs assortis ont coûté dix-huit louis à l'un de mes amis. On met d'ailleurs une grande recherche dans le linge de corps : les convenances exigent, pour être présentable, une chemise par jour, irréprochable, sans pli, ni la plus légère teinte dénonçant l'usage.

XLI

1er avril 1803.

Je viens de visiter le nouvel hôtel que Lucien Bonaparte fait disposer (1). Il montre beaucoup de goût dans cette installation et ne regarde pas à la dépense dès qu'il est question des beaux-arts. L'hôtel qu'il vient d'acheter était déjà parfaitement décoré et distribué fort commodément; mais tout élégant qu'il fût, il n'était pas dans le dernier style, et sa distribution intérieure n'avait pas de caractère grandiose. Aussitôt en possession, Lucien a abattu les cloisons et remanié les appartements. Un de ses intimes, qui me promenait dans l'hôtel en disant combien sa décoration antérieure était belle, résuma son appréciation par ces mots : « C'était du dernier fini! » Il me montra en détail les améliorations opérées; ici, un parquet plus soigné; là, une boiserie plus riche; plus loin, des tapisseries plus rares; ailleurs un plafond agrandi. Il estimait ces travaux à un million de livres et ajouta : « Ma foi, il faut avoir le courage et le bon esprit de Lucien pour entreprendre un pareil changement! » Après les premiers remaniements, qui avaient demandé plusieurs mois, Lucien vint les inspecter; il ne les trouva pas à son gré et

(1) Lucien habitait l'hôtel de Brienne, situé rue Saint-Dominique et qui s'étendait en profondeur jusqu'à la rue de Grenelle.

prescrivit immédiatement de nouveaux changements, même dans le gros-œuvre. Si la dépense est énorme, il faut convenir que Lucien s'est créé une résidence magnifique, d'un goût sobre et délicat, sans clinquant ni « colifichets ».

Sa galerie de tableaux est admirable; il l'a rassemblée en Espagne (1), où se trouvaient, plus qu'en Italie, les merveilles de l'art depuis Raphaël. Outre les tableaux de l'Espagnolet (2), qui a un mérite spécial et qui est à peine représenté au musée, j'ai vu des Pérugin, des Léonard de Vinci, des Raphaël, des Guide et d'autres grands maîtres de l'époque. Ces toiles occupent une salle dont la disposition ne laisse rien à désirer. D'autres salons sont consacrés à des peintres plus modernes : Claude Lorrain, Vernet, David, Gérard et autres; le *Bélisaire* de David, si magistralement composé, fait bonne figure dans la collection. On construit une aile qui sera affectée aux peintres néerlandais; Lucien fait procéder à des achats dans les Pays-Bas.

Il est encore plus somptueusement dans son château du Plessis (3), près Senlis. A la belle saison, il reçoit une brillante société; trente à quarante invités sont hébergés à la fois, avec leur domesticité. Il donne à grands frais

(1) Pendant son ambassade à Madrid, en 1801.

(2) Le Louvre ne possède de Ribera, dit l'Espagnolet, que l'*Adoration des bergers*, qui ne donnerait pas la mesure du maître.

(3) Le château du Plessis-Choiselle, situé dans le village de Chamant, appartenait à Lucien. Il y a fait faire de belles et nombreuses plantations et a consacré une partie du parc au tombeau de sa première femme, Marie-Christine Boyer, qu'il perdit en 1800, pendant qu'il était ministre de l'intérieur. « Un cippe en marbre soutient le buste de la défunte; quatre autres cippes supportent des génies éteignant le flambeau de la vie; des papillons et autres emblèmes décorent le monument, qui porte cette inscription : FILLE, ÉPOUSE ET MÈRE SANS REPROCHE. » (*Chronique indiscrète du dix-neuvième siècle*. Paris, 1825.)

des représentations privées où il paraît sur la scène en personne et montre un réel talent dramatique. C'est un don qui manque à son frère Joseph, « l'homme le plus boutonné de France ». Joseph laisse à d'autres le soin d'animer la scène de son château de Morfontaine (1), également aux environs de Senlis ; il y reçoit beaucoup. Louis habite un hôtel de la rue de la Victoire.

Les sœurs du Premier Consul, Mmes Murat et Bacciochi, possèdent de beaux hôtels dans Paris et des maisons de plaisance. Mme Leclerc, après Lucien la plus riche de la famille depuis son veuvage, avait donné des ordres, avant de s'embarquer à Saint-Domingue, pour qu'on lui trouvât un hôtel plus vaste et plus riche que ceux de ses sœurs.

J'entends souvent raconter des anecdotes sur Jérôme, le marin : il passe pour un garçon joyeux et déluré. Dans une circonstance officielle, il avait tant ri et plaisanté avec un jeune homme de ma connaissance, qu'il attira l'attention du Premier Consul. Celui-ci lui demanda brusquement quelles folies il pouvait bien dire. « C'est que nous disons des sottises au sujet de tout le monde », répondit Jérôme. On assure qu'en Amérique, où il est en station, il fait grande dépense, et, comme il faut là-bas de l'argent comptant, il cherche à négocier un mariage riche (2), au grand mécontentement du Premier Consul, déjà en différend avec Lucien à propos de mariage. A Paris, les membres de la famille Bonaparte trouvent moyen de dépenser sans bourse délier : commerçants et artisans se disputent le privilège d'être leurs fournis-

(1) C'est au château de Morfontaine, acheté par Joseph Bonaparte en 1799, que se réunirent, le 3 octobre 1800, les envoyés des États-Unis, à l'occasion du traité passé entre la France et l'Amérique. Une fête brillante y fut donnée.

(2) Il n'épousa miss Élisa Patersonn que le 24 décembre 1803.

seurs, parce que le titre seul assure la vogue. Les Parisiens seront toujours esclaves de la mode.

En fait de mode plus sérieuse, il est de bon ton de fréquenter les conférences scientifiques des lycées et des athénées; les plus intéressantes et les plus suivies sont celles de Vauquelin et de Charles (1).

Vauquelin, le chimiste le plus habile de Paris, a des façons plutôt allemandes que françaises. Il est simple, modeste, et ses travaux consciencieux sont mis à profit par les savants en évidence mêlés aux affaires. C'est le fils d'un paysan. « Son père, me disait un de mes voisins à l'une de ses conférences, ne l'a pas trouvé assez intelligent pour en faire un cultivateur! » Pendant longtemps, il a été l'aide de Fourcroy, qui sait toujours utiliser les recherches du savant resté dans son laboratoire, sans toucher à la politique.

Vauquelin tient ses conférences dans une vaste salle dont un tiers est occupé par ses appareils et ses fourneaux; les deux autres tiers sont pris par des sièges en amphithéâtre; l'entrée est pratiquée à mi-hauteur au milieu des gradins. Le chimiste se place en avant de ses fourneaux, parle froidement, sans chercher à briller; sa parole est nette et claire. Six préparateurs l'assistent et prennent activement des notes. En général ses conférences durent trois heures; elles ont lieu pendant neuf mois, on souscrit pour six louis. L'élocution de Fourcroy est plus brillante et plus animée. J'ai assisté plusieurs fois à ses cours de chimie au Prytanée : il arrivait dans son bel équipage, et sa prestance imposante jurait assez avec la salle sombre

(1) Vauquelin, né en Normandie en 1763, ancien pharmacien, membre de l'Institut, remarquable par son habileté de manipulateur.

Charles, né à Nancy en 1746, s'est surtout occupé d'électricité, a appliqué le gaz hydrogène à l'aérostat.

et malpropre où il professe devant un auditoire de beaux jeunes gens à physionomies intelligentes. Ces futurs officiers se montrent obligeants envers les étrangers qui désirent se renseigner sur leurs travaux.

Les conférences les plus courues par le beau monde sont celles du physicien Charles; son beau cabinet est installé dans une grande salle de son logement au Louvre. Il s'exprime avec une extrême lucidité et beaucoup de précision; ses développements sont très complets; il n'emploie ni terminologie, ni calculs mathématiques, et évite toute apparence de pédanterie. Parfois il s'abandonne à des mouvements poétiques qui font oublier que l'on est en présence d'un professeur de sciences exactes. Ses expériences, toujours réussies, sont instituées avec une correction et un ordre irréprochables : il est au courant des travaux des physiciens étrangers. Ses soixante-quatre conférences ont lieu de deux jours l'un, chacune de deux heures; on y souscrit pour quatre louis.

Il est fâcheux que les savants réputés autorisent l'emploi de leur nom pour l'annonce de conférences qui n'ont lieu que fort irrégulièrement. A diverses reprises, je me suis présenté inutilement aux heures indiquées pour les cours de Fourcroy, Chaptal et autres princes officiels de la science. L'irrégularité peut être indifférente à des Parisiens ayant des loisirs, à qui il suffit de contempler de temps à autre un ministre ou un conseiller d'État se prélassant dans une chaire; pour un étranger ces absences imprévues sont vexantes. Au reste le niveau scientifique et littéraire des lycées et des athénées est si peu élevé, qu'un étranger qui a des occasions de rencontrer dans le monde ou chez eux les savants en réputation, peut s'abstenir d'assister à ces conférences et économiser ainsi son temps et son argent. Autant vaut s'abonner à un cabinet

de lecture bien monté. Il en existe un fort bon au Palais-Royal : pour six livres par mois, on y séjourne tant qu'il vous plaît dans une salle bien chauffée ; on y trouve une trentaine de feuilles françaises, anglaises, hollandaises, allemandes, et des revues ; en les parcourant, on se tient suffisamment au courant du mouvement intellectuel. Bonaparte, qui se fait traduire des extraits de journaux anglais, doit procéder de même pour les journaux allemands. Il aurait dit dernièrement qu'il se verra obligé d'interdire les feuilles allemandes, comme les feuilles anglaises, parce que les Allemands ont la manie d'introduire dans leurs publications des idées philosophiques (1). Je causais ces jours-ci de cette menace avec mon vieux compatriote C***. Il approuvait fort l'observation de Bonaparte et se mit à déblatérer contre les Allemands philosophes qui s'imaginent ne pouvoir s'occuper de politique sans faire de la métaphysique, — ici, on qualifie métaphysiques, des raisonnements logiquement déduits. — « Les Français, dit-il, qui doivent sans doute s'entendre en politique et en révolution, ont depuis longtemps imposé silence à la métaphysique ! » Je lui rappelai le temps où, nous trouvant ensemble à A***, il soutenait contre nous des opinions diamétralement opposées. Il a répliqué très naïvement qu'il s'étonnait de me voir garder souvenir de

(1) Il est si rare de trouver Bonaparte à peu près en concordance avec Mme de Staël, que l'on peut citer, à titre de curiosité, le passage suivant du livre de *l'Allemagne :* « Lorsqu'on fait intervenir la métaphysique dans les affaires, elle sert à tout confondre pour tout excuser, et l'on prépare ainsi des brouillards pour asile à sa conscience. L'emploi de cette métaphysique serait de l'adresse, si de nos jours tout n'était pas réduit à deux idées très simples et très claires, l'intérêt ou le devoir. Les hommes énergiques, quelle que soit celle de ces deux directions qu'ils suivent, vont tout droit au but sans s'embarrasser des théories, qui ne trompent ni ne persuadent plus personne. (Troisième partie, ch. XI.)

ce temps-là! Il en est de l'ami C*** comme à peu près de tout le monde ici : on ne vit que pour le présent. Il semble que la Révolution ne soit qu'une époque pendant laquelle les Parisiens, manquant de bois et de chandelle, en étaient réduits à apporter un lumignon, quand ils passaient la soirée chez un ami. Maintenant qu'ils ont le bonheur de contempler dans leurs salons de grands lustres bien éclairés, ils sont heureux de cette fin d'une ère agitée! Laissons là des remarques qui ne changeront rien à l'état des choses; je passe à un autre sujet.

Hier, j'ai entendu à Feydeau une charmante pièce d'intrigue : *les Confidences* (1). Le sujet doit être espagnol de provenance: quoi qu'il en soit, l'opéra a eu succès complet : la pièce pourrait se jouer, même sans la jolie musique de Nicolo. C'est une triple intrigue qui se déroule : trois prétendants recherchent une même jeune fille : *Solanges*, le préféré, à qui la main avait été antérieurement promise, mais qui est contraint de se cacher pour une affaire d'honneur et de se faire passer pour mort, réussit à entrer dans la maison de sa fiancée comme jardinier, sous le nom de *Blaise*; *Mérival*, jeune provincial, est le second postulant sérieux; le troisième, *Floricour*, aimable étourdi, s'insinue sous le costume de jockey et, sans se déclarer ouvertement, cherche à se faire bien venir de tout le monde.

Entre les rivaux s'échangent et se croisent des confidences et des quiproquos amenant les plus plaisants malentendus, tandis que la fiancée de *Solanges*, assistée par sa fidèle *Lisette*, s'efforce de sauvegarder les intérêts de son préféré. Une lettre du père de *Solanges* au père de la jeune fille dénoue l'imbroglio; elle annonce que le fils est

(1) *Les Confidences*, opéra-comique en deux actes et en prose, paroles par A. Jars, capitaine du génie.

libre de se montrer sous son vrai nom. *Mérival* et *Floricour* se retirent : vous devinez la conclusion ! Vivement conduit, ce livret est l'œuvre d'un capitaine du génie, jeune homme très calme d'apparence que j'ai vu maintes fois chez Elleviou ; jamais je ne me serais douté qu'il eût du talent pour l'intrigue comique.

On a rappelé l'auteur ; mais Chénard s'est avancé sur la scène pour dire : l'auteur désire garder l'anonyme. Le public a réclamé alors le compositeur, et Nicolo n'a pas fait de difficulté pour se laisser applaudir. Il méritait les bravos : sa partition est pleine de passages gracieux ; on peut lui reprocher d'abuser de réminiscences de ses propres opéras ou de ceux de Chérubini. Il laisse aussi trop paraître l'intention de donner à sa musique une physionomie nouvelle par des modulations inattendues et une recherche de style un peu affectée.

Elleviou, Martin, Chénard, Gavaudan, Mme Saint-Aubin ont joué dans la perfection ; impossible de déployer plus de vivacité, de vérité, d'avoir plus d'ensemble. Mme Saint-Aubin s'est montrée, dans le rôle de *Lisette*, la plus adorable suivante ; à la voir sur la scène, j'ai tout à fait oublié que j'avais eu récemment occasion de l'observer chez elle, au milieu de ses enfants, presque tous déjà grands. Sa fille aînée pourra devenir une cantatrice de mérite ; sa voix et son style m'ont frappé, la première fois que je l'ai entendue. On pourrait croire que sa mère, qui a charmé le public dès sa première jeunesse, qui est toujours son idole et qui doit à ses succès de théâtre l'élégante aisance dont elle jouit, devrait être portée à considérer la scène comme la plus belle des carrières. Elle ne veut cependant pas que sa fille s'y consacre entièrement, et j'ai été charmé de les trouver d'accord sur ce point. Mlle Saint-Aubin, bonne, raisonnable, remplace

déjà sa mère auprès de ses jeunes frères et sœurs.

J'aurais moi-même une fille douée du plus grand talent, que je ne consentirais pas volontiers à la vouer au théâtre. Mon expérience de maître de chapelle m'a appris que les plus grandes artistes ne sont jamais contentes de leur sort. Sont-elles bonnes ménagères, les préoccupations absorbantes de la scène, si contraires à l'indépendance personnelle, suscitent mille empêchements pour jouir de la vie domestique. Sont-elles vaniteuses et coquettes, leur position, qui permet mieux qu'une autre de juger la faiblesse masculine, leur inspire des désirs ou des caprices qu'elles ne réussissent pas à satisfaire. Si le prince du sang est à leurs pieds, il faut qu'elles y amènent le monarque lui-même, tout en lui faisant sentir qu'elles se soucient peu de sa personne. Dégoût et satiété, voilà leur lot en fin de compte!

XLII

4 avril 1803.

Chaque jour je regrette davantage d'avoir fait si tard la connaissance de Mme Barbier. Avant-hier elle avait réuni chez elle un petit cercle de vrais musiciens, et nous a fait passer la plus agréable soirée autour de son pianoforte. Elle a chanté des morceaux de caractère ou simplement gracieux, avec le même talent et le même naturel; une autre jeune femme a exécuté avec beaucoup de goût et de fini les œuvres les plus difficiles de Clémenti et de Cramer. Le bel enthousiasme ou la fine critique avec lesquels on appréciait chaque passage, chaque expression donnée par l'exécutant, m'ont reporté au beau temps du vieux Paris musical; c'est avec empressement que j'ai promis de me retrouver prochainement chez Mme Barbier. De son côté, Mme Moreau veut absolument que j'assiste à sa prochaine « académie » de musique; les derniers soirs de mon séjour vont être agréablement occupés; les journées seront prises par des courses que l'existence mondaine m'avait rendues impossibles jusqu'à ce jour.

J'ai visité, à la Bibliothèque, le cabinet des antiques (des médailles), où d'innombrables trésors se sont accumulés depuis le temps où je l'ai vu pour la première fois. Les pierres taillées et les médailles sont, à mon avis,

les objets qui font le mieux comprendre l'élévation et la finesse du sens artistique des anciens. Vous connaissez les travaux de Barthélemy, les *Monuments antiques* de Millin et les autres descriptions de cette incomparable collection; vous savez quelle est ma passion pour ces chefs-d'œuvre. J'aurais voulu vous en voir jouir avec moi, car les reproductions des Daktyliothèques sont insuffisantes pour en donner une idée, même approchante, et les plus habiles imitations modernes sont impuissantes à rendre les originaux. Rien n'est odieux comme le bavardage des prétendus connaisseurs, devant des œuvres que l'on doit étudier ou admirer en silence. Mais on goûte une jouissance exquise, quand on visite cette admirable collection avec un guide aussi obligeant, aussi érudit et sensé que M. Winkler (1), l'auxiliaire dévoué de Millin. C'est une joie pour un Allemand de rencontrer, en pays étranger, un compatriote de ce mérite, gracieux et savant à la fois.

Avant-hier j'ai voulu, pour la dernière fois, assister à la grande audience du Premier Consul. Mais une parade d'une longueur et d'un genre tout particuliers a retardé l'audience de telle façon, qu'après plusieurs heures d'attente, tout le monde a fini par se retirer, à l'exception des diplomates et des étrangers devant être présentés. Tous les militaires en garnison à Paris, jusqu'aux conscrits incomplètement habillés, avaient été réunis en tenue

(1) Winckler (Théophile-Frédéric) n'était pas un Allemand, mais un Strasbourgeois de nationalité française. Réquisitionné en 1793 et venu à Paris comme précepteur, après une longue captivité en Hongrie, il avait été distingué par Millin, qui l'associa à ses travaux et lui procura un emploi au cabinet des Médailles. Mort d'une apoplexie à trente-six ans, en 1807, l'ami de Millin a été un collaborateur zélé du *Magasin encyclopédique*, et promettait un érudit de premier ordre.

de campagne dans la cour des Tuileries ; les grilles étaient fermées, et une consigne rigoureuse excluait même les généraux qui n'avaient pas été spécialement convoqués ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps que les envoyés et leur suite ont pu entrer au palais par une porte latérale.

Bonaparte a passé en revue les troupes, inspectant homme par homme. J'aurais été curieux d'entendre ce qu'il a dit aux soldats, auxquels il parlait fréquemment, et m'édifier sur les observations sévères adressées, dit-on, aux chefs et commissaires au sujet de la mauvaise confection des effets d'habillement ou de campement ; il a fallu me borner à regarder de loin au travers des grilles. Son inspection a duré plus de cinq heures, l'audience n'a commencé qu'à six heures ; malgré le beau temps, j'avais perdu patience, je n'ai donc pas assisté à cette dernière cérémonie.

J'avais préféré un tour dans le jardin : les tilleuls se couvrent de bourgeons verdoyants et les lilas sont près de fleurir, comme si nous étions en mai. Je voulais d'ailleurs ne pas manquer la dernière conférence du physicien Charles sur l'acoustique. Il est des plus ingénieux pour inventer des procédés démontrant par les yeux, sans le secours des calculs, les phénomènes acoustiques. Pour faire saisir, par exemple, la propagation du son, il dispose sept boules d'ivoire suspendues librement et tangentes l'une à l'autre ; il fait ensuite heurter la première contre la seconde, et le mouvement imprimé n'est sensible que dans la dernière boule de la rangée ; les intermédiaires, qui transmettent ce mouvement, paraissent immobiles. L'auditoire des dernières conférences était plus nombreux que d'habitude ; M. Charles avait invité spécialement tous ses amis qui s'occupent de musique. Les expé-

riences avec un métronome et un piano, devant lequel ont pris place successivement plusieurs artistes, ont démontré l'impossibilité de jouer en mesure, conformément au métronome, à moins de renoncer complètement au style et à l'expression. A chaque quatrième ou huitième battement de l'instrument, la note jouée ne correspondait plus au temps mathématique, et le professeur disait : « Halte! » M. Charles nous a consolés, nous autres artistes, en déclarant que les plus grands virtuoses, Duport, Viotti et autres, n'étaient jamais parvenus à jouer devant lui huit mesures d'accord avec le métronome. Vers la fin de la conférence, en habile et galant homme, il a su persuader à Mme Barbier de rester au piano. Un accompagnateur, qui sait par cœur un des airs de bravoure affectionnés par la cantatrice, s'est trouvé juste sous la main, et la brillante conférence s'est terminée par une charmante audition musicale.

A l'un de ces cours, je m'étais permis de soumettre à M. Charles des observations et des conclusions consignées par notre Chladni (1), dans son livre récent, et qui diffèrent de celles que donne le savant français. M. Charles a semblé embarrassé par ces objections que j'avais peut-être le tort de produire devant ses auditeurs; il a aussi repoussé d'abord mon idée d'un calcul spontané s'effectuant dans l'esprit, à l'audition de la musique, hypothèse qui explique les phénomènes d'harmonie mieux que les raisonnements mathématiques des physi-

(1) Chladni, né à Wittemberg en 1756, avait publié à Leipzig, en 1802, un *Traité d'acoustique*. D'ingénieuses recherches sur la vibration des plaques et des cordes, le relevé d'une multitude de faits nouveaux en font un prédécesseur estimé de Helmholtz. En 1808, Chladni, présenté à Napoléon qui s'intéressa à ses travaux, reçut une subvention de six mille francs pour les frais d'une traduction française de son *Traité*.

ciens. Il daigna cependant lui accorder une certaine attention, lorsque j'invoquai l'autorité de Leibnitz qui, dans une de ses lettres familières, fait allusion à un acte intellectuel de ce genre.

La soirée musicale chez Mme Moreau s'est très bien passée. L'assistance, brillante et nombreuse, se composait en majorité d'étrangers, surtout d'Anglais; parmi les Français, au milieu des anciens émigrés, la princesse de Rohan dans tout l'éclat de sa beauté; un certain nombre de « nouveaux riches » complètent le cercle. Les officiers et les employés attachés au général avaient fort bon ton; leur conversation m'a permis de juger de leur culture. Bien entendu, aucun membre de la « famille régnante », aucune des personnes de sa suite, aucun ministre n'était présent. Leur absence ne pouvait surprendre; mais j'ai noté, comme symptôme grave, celle de tout personnage notable de ce grand monde qui s'empresse aux assemblées du « maître » à Paris : pareil éloignement est significatif. Je cherchais à me rassurer sur les dangers de la situation de Moreau (1), en observant sa sérénité sans aucune apparence de préoccupations, son air de satisfaction tranquille, tandis qu'il regardait sa charmante femme ou son joli petit garçon. Avant que le concert eût commencé, l'enfant était sur le bras de sa grand'mère, dans le premier des trois salons ouvert au premier; chaque fois que ses devoirs de maître de maison le permettaient, le père s'approchait de son fils et s'amusait à le lutiner. Si jamais le général devait être arraché à cet intérieur si attachant, tout homme de cœur éprouverait certainement une profonde commisération. Arrière les pronostics sinistres! le froid égoïsme et la légèreté incroyable de ce peuple

(1) Ce n'est que dix mois plus tard, le 14 février 1804, que Moreau fut arrêté.

laissent cependant entrevoir un avenir bien menaçant.

Le monde est arrivé à partir de neuf heures; Mme Moreau, en toilette aussi élégante que le permet la simplicité du costume à la mode, recevait ses invités avec son mari, vêtu de son frac brun habituel et montrant sa bonhomie cordiale de tous les jours. Les dames se sont assises en cercle, les cavaliers s'empressant autour d'elles. Un peu avant dix heures, tout le monde a passé dans un salon plus vaste où se trouvaient placés, l'un à côté de l'autre, deux beaux pianos-forte d'Érard entourés de pupitres, devant lesquels se sont placés le bon violoniste Grasset, directeur des concerts Cléry, le grand violoncelliste Romberg, le jeune Kreutzer et le pianiste Jadin.

Mme Moreau a enlevé avec Jadin un brillant concerto pour deux pianos, œuvre du maëstro; après elle, Mme Barbier a chanté avec infiniment de bravoure des airs italiens; enfin un Italien nommé Docaenio, récemment venu de Londres, — personne n'a su me dire s'il est chanteur de profession ou dilettante, — a modulé quelques bluettes dans le goût actuel, d'une voix très agréable, suivant la méthode italienne. Les quatre excellents artistes nommés plus haut ont exécuté un quatuor de Haydn, avec la perfection que l'on devait attendre. Mme Moreau s'est remise au piano pour jouer des variations de Steibelt avec la grâce et le brio qu'elle sait déployer. Le dernier morceau du programme consistait en airs de ballet de Steibelt joués par Jadin et accompagnés au tambourin par Mme Moreau. Tout le monde a été charmé des gestes, des attitudes élégantes et naïves de la séduisante virtuose; Moreau ne l'a pas quittée des yeux pendant qu'elle fascinait l'assistance. Jusqu'à quel point était-il fier des succès de sa femme? Sa physionomie toujours si calme ne permettait pas d'en juger d'une manière absolue; peut-

être, au fond du cœur, eût-il souhaité que cette créature ravissante fût moins prodigue de ses talents devant le public.

Assis sur plusieurs rangs autour du salon, les auditeurs ont accordé à la musique un silence et une attention extraordinaires à Paris; pendant les repos, les conversations ont été animées, mais pas bruyantes.

Vers une heure, on est descendu par l'escalier garni d'orangers, de fleurs et recouvert de tapis anglais, dans la salle à manger pour prendre place au souper chaud servi sur une grande table en fer à cheval. Fidèle à mes principes d'abstinence aux soupers, je me suis borné à prendre une glace, en causant musique avec Mme Moreau, qui m'avait placé à côté d'elle; j'admirais entretemps le bel appétit des Parisiennes faisant honneur avec entrain à un souper des plus substantiels. Je ne me souviens pas avoir vu, en Allemagne, des femmes du monde manger et boire ainsi à un grand dîner. Un spirituel voisin de table, à qui je communiquais mon impression, répondit tout bas : « Il y a ici beaucoup de femmes de « nouveaux riches! » — « Ça suffit! » ai-je pensé. A trois heures, au moment où la société est remontée aux salons, je me suis esquivé.

Les soirées musicales, qui commencent de bonne heure, m'ont empêché, tous ces jours-ci, d'aller régulièrement au théâtre. Je n'ai assisté qu'à une partie de la seconde représentation de *Proserpine*: Paisiello n'aura pas à enregistrer un succès à l'Opéra! Dans les petits théâtres, j'ai vu quelques pièces de circonstance, assez pauvres; le canevas est fourni par des anecdotes sur tel ou tel homme célèbre, et les dramaturges semblent plus préoccupés de chercher des allusions au temps présent que des anecdotes intéressantes. La matière ne leur manquerait cepen-

dant pas. On m'a conté sur J.-J. Rousseau et Mme de Genlis une historiette dont on ferait aisément un vaudeville : alors que Mme de Genlis, jeune et belle, commençait à faire valoir son esprit, elle exprime un jour, devant un courtisan, le désir de voir Jean-Jacques. Une idée plaisante passe par la tête du courtisan, qui se fait fort d'amener le sauvage philosophe. Au lieu de s'adresser à Rousseau, il va trouver l'acteur Préville et le supplie de lui prêter son concours en vue d'une scène comique à organiser. Préville consent, promet de se présenter devant Mme de Genlis avec l'habit brun et la perruque ronde de l'ami de l'humanité; rendez-vous est pris. Mais avant le jour fixé pour la présentation, le courtisan bavard avait divulgué le complot, et Mme de Genlis, avertie à temps, s'était promis de recevoir, comme il le méritait, le faux Rousseau; de son côté, Préville avait signifié son refus de continuer la plaisanterie.

Un courtisan français n'est jamais embarrassé! Le nôtre prend le parti d'aller parler à Rousseau, et réussit à le convaincre que la grande dame brûle d'envie de voir le grand philosophe. Philosophe et courtisan arrivent à l'heure dite chez Mme de Genlis, qui les attendait de pied ferme, dans sa plus belle toilette. Persuadé que c'est Préville qu'elle a devant les yeux, elle se montre froide, dédaigneuse, raide, compassée. Choqué de l'accueil, blessé dans sa vanité, Rousseau desserre à peine les dents et se retire au plus vite. Dans la soirée, Mme de Genlis rencontre le courtisan et ne manque pas de lui demander en riant si elle s'est bien vengée du mauvais tour qu'il avait médité. Quelle n'est pas sa surprise, quand elle apprend que c'est Rousseau en personne qu'elle a si mal reçu !

De toutes ces petites pièces d'un médiocre achevé, il

en est une dont les vers et l'esprit ne sont pas sans agrément : c'est *Florian*, de Bouilly et Pain. Prenant comme texte la sollicitude de Florian envers l'infortuné poète Gilbert et son intervention généreuse en faveur d'un paysan poursuivi comme braconnier, ils mettent en scène Gabrielle, fille du paysan, et son prétendu, — personnification vivante d'*Estelle et Némorin*, — qui célèbre les vertus de l'aimable fabuliste. Le jeune *Victor* — le prétendu — chante :

Mon cœur, naïf et sans détour,
A son berger sert de modèle;
Il écrit nos serments d'amour,
Dans Gabrielle il peint Estelle.
Quelqu'un m'a dit de cet auteur
Que, pour peindre sans imposture,
Il prend les vertus dans son cœur,
Et ses tableaux dans la nature.

Dans le prologue, *Arlequin*, afficheur pour la circonstance, avait dit en rapportant les églogues dramatiques de Florian :

Pour m'attendrir son nom suffit;
Par lui je fus *bon fils, bon père,*
Et pour m'enrichir, il me fit
Deux bons *billets* sur le parterre.
Daignez m'acquitter aujourd'hui;
Point de querelles, de tapage...
N'allez point chagriner celui
Qui fit *le bon ménage*.

Je ne donne pas ces couplets comme des chefs-d'œuvre; si je les cite, c'est parce qu'il est piquant d'entendre un parterre qui chantait la *Carmagnole* et le *Ça ira*, il n'y a pas dix ans, applaudir complaisamment la versification fade et sentimentale des vaudevillistes du jour.

XLIII

8 avril 1803.

Ce matin, j'ai été à l'École polytechnique avec le jeune docteur Löschen, médecin hanovrien, qui s'est fait, ainsi que le docteur Arbaner, autre compatriote, une belle clientèle. L'école paraît bien organisée en vue de former de jeunes officiers; nous avons assisté à un cours de Fourcroy : il a parlé, comme de « choses nouvelles » et utiles, de certains procédés chimiques appliqués en grand chez nous, depuis plusieurs années, à Schönebeck (1), sous la direction de Hermbstätt.

De là, nous sommes allés à la Monnaie; nous voulions faire la connaissance du vieux chimiste Lesage (2), imperturbablement fidèle aux anciennes doctrines scientifiques, et visiter son musée d'histoire naturelle. Ses collections lapidaires sont disposées avec autant de soin que de goût dans une magnifique salle à colonnes; dans son appartement particulier au premier, il a un autre cabinet contenant des mosaïques, des objets d'art en granit, en albâtre et autres marbres. Comme je compli-

(1) Schœnebeck, ville de la Saxe prussienne possédant d'importantes salines.

(2) Lesage, né à Genève en 1724, plus physicien et minéralogiste que chimiste, avait commencé par étudier la médecine à Paris. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin* contiennent plusieurs de ses traaux. Il est mort vers la fin de 1803.

mentais l'aimable vieillard sur sa collection, il dit tout naïvement : « La chose la plus miraculeuse ici, c'est que tout cela dérive de moi » ; là-dessus il s'est mis à raconter les peines qu'il s'est données pour vulgariser et perfectionner la chimie et former des collections.

J'avais à faire ensuite une visite à Pougens (1), le vieil érudit aveugle, devenu libraire. Je l'ai trouvé au milieu de sa famille : lui et les siens m'ont accueilli d'une façon charmante. Il a parlé longuement du dictionnaire français auquel il travaille ; les éditions du dictionnaire de l'Académie, publiées il y a quelques mois avec additions nombreuses, même le projet que l'on prête à l'Académie réorganisée de préparer un dictionnaire considérablement augmenté, ne découragent pas le vieillard. On ne peut se dissimuler, cependant, quel que soit le mérite de son travail, que le dictionnaire de l'Académie sera toujours préféré par un public accoutumé, depuis des siècles, à jurer sur la parole du maître ; il ne saurait en être autrement à l'avenir. Au reste, n'en faisons-nous pas souvent autant chez nous? En me congédiant, M. Pougens m'a donné un exemplaire de l'excellente traduction de l'*Énéide,* par notre compatriote Lombard, qu'il a éditée. Il s'est fait conduire par une de ses filles jusqu'au bord de l'escalier, afin de m'accompagner.

(1) Pougens (Marie-Charles-Joseph de), né à Paris en 1755, mort en 1833, fils naturel du prince de Conti, faisait partie de l'Institut. Bonaparte lui avait fait une avance de quarante mille francs pour son imprimerie-librairie. Employé aux affaires étrangères et envoyé à Rome, en 1776, comme secrétaire du cardinal de Bernis, Pougens avait recueilli à la Bibliothèque du Vatican les matériaux de son livre philologique : *Traité des origines,* dont un spécimen fut publié en 1819. Ce n'est qu'en 1821 qu'a eu lieu la publication complète, ainsi que celle du *Dictionnaire* auquel Reichardt fait allusion : l'*Archéologie française, ou Vocabulaire des noms anciens tombés en désuétude,* 2 vol.

La complaisance inépuisable de Mme Barbier m'a procuré de nouvelles satisfactions. Elle m'a introduit dans plusieurs maisons de la bonne bourgeoisie où se fait d'excellente musique au piano-forte. J'ai retrouvé dans leurs salons le vieux Paris musical : jeunes filles simples et bonnes musiciennes; mères et tantes aimables, abritées comme autrefois sous les antiques rideaux de damas rouge. C'est encore la musique qui a fait les frais de soirées chez Mme Ney et chez Mme Louis Bonaparte; le mari de la dernière est en ce moment en Italie; il suit une cure thermale pour guérir un eczéma à la main. Sa femme m'a montré ses broderies, ses dessins, et m'a fait visiter tout son hôtel. C'est celui qu'habitait le Premier Consul avant de se transporter aux Tuileries; l'hôtel n'a pas de grandes dimensions, mais l'installation intérieure est d'une élégance irréprochable. Un soir, j'ai été infidèle à l'harmonie, voulant répondre enfin à l'invitation, plusieurs fois renouvelée par mes hôtes de la *Maison des Languedociens*, d'assister à l'une des réunions qui ont lieu chez eux. Dans leur grand salon, il y avait une foule de méridionaux, presque tous jouant aux cartes; quelques Hollandaises et des femmes de Montpellier s'amusaient à regarder les tours de cartes exécutés par deux Languedociens, un jeune et un vieux. Tout ce monde causait avec une vivacité et une gaieté que je n'ai guère remarquées chez la jeunesse parisienne : on ne se privait même pas de fredonner des chansons; les toilettes étaient soignées, les rafraîchissements abondants et délicats. J'ai distingué dans l'assistance M. Maron (1), ministre calviniste,

(1) Marron (Paul-Henri), né à Leyde (Hollande), en 1754, d'une famille de réfugiés, était venu à Paris en 1788. Son talent oratoire et son instruction littéraire lui assurèrent bientôt une place marquante parmi les calvinistes, dont il réorganisa le culte à Paris; il

homme agréable, spirituel, doué, dit-on, d'un remarquable talent de parole. Il avait eu la politesse de m'engager à passer une soirée chez lui, et je n'ai pas manqué de répondre à son invitation. Je me suis trouvé au milieu de bourgeois parisiens, d'étrangers, Hollandais pour la plupart; dans deux grands salons, les gens graves jouaient au reversi, à la bouillotte, au whist; la jeunesse, occupée de jeux de société, dans un troisième salon plus petit, paraissait fort animée. Depuis mon arrivée ici, je n'avais pas assisté à une réunion où les âges et les manières d'époques différentes fussent aussi mélangés : vieilles dames en costume Louis XV; jeunes femmes et jeunes filles en toilettes du jour, les unes exagérées, les autres simplement élégantes; quelques-unes enfin mises en ne consultant que leur caprice. Dans le grand monde, on n'aperçoit plus une seule femme âgée; toutes sont jeunes ou le paraissent, et elles ne se contentent pas de suivre les modes juvéniles, souvent elles s'habillent comme les enfants. « Savez-vous habiller *en enfant?* » est la première question que la Parisienne adresse maintenant à une candidate femme de chambre.

J'avais compté me donner le plaisir d'une belle exhibition de toilettes, en allant au pèlerinage de Longchamps, à l'extrémité du bois de Boulogne; la promenade que l'on

fut chargé par ses coreligionnaires de prononcer le discours du service célébré à l'occasion de l'acception de la Constitution par Louis XVI en 1791. Emprisonné plusieurs fois sous la Terreur, Marron rendu à la liberté avait repris ses fonctions; décoré par le Premier Consul, il a eu une grande part à la préparation de la loi qui réorganisa les cultes. En 1814, il adressa une pièce de vers *latins* à Louis XVIII, l'admirateur d'Horace, et mourut en 1832, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Outre ses discours religieux, qui ont été imprimés, Marron a inséré de nombreux articles dans le *Magasin encyclopédique*. On prétend que le livre de Mirabeau, *Aux Bataves sur le stathoudérat*, est en partie l'œuvre de Marron.

y faisait jadis, pendant la semaine sainte, a été rétablie; mais le défilé d'équipages et de promeneurs a singulièrement perdu de son éclat : si la foule ne manque pas, on compte les beaux équipages et les chevaux fringants. Le luxe des voitures n'a pas repris: déjà l'ancien Paris était éclipsé, à cet égard, par Londres, où il paraît que ce luxe a encore augmenté, depuis mon dernier voyage en Angleterre. Comme le Premier Consul, sa famille et son entourage ne devaient pas paraître à Longchamps, le beau monde parisien avait jugé bon de s'abstenir : en fait de grands équipages et de toilettes brillantes, je n'ai aperçu que des carrossées anglaises ou russes. J'ai passé l'après-midi à contempler le défilé, installé avec quelques compatriotes dans une guinguette du haut des Champs-Élysées. Il était plus amusant de regarder passer le torrent que de nous mêler à la multitude, à peine maintenue par de nombreux gendarmes à cheval.

Le soir, l'Opéra me ménageait une surprise agréable. Depuis quelque temps on parlait d'une nouveauté : l'exécution et la mise en scène avec toute la pompe théâtrale d'un oratorio religieux; la plupart des amateurs n'auguraient rien de bon de cette tentative. La défiance a gagné le public ; lorsque je suis entré dans la salle, je n'ai aperçu que des spectateurs non payants : danseurs et danseuses du ballet, chanteurs, compositeurs, musiciens, élèves du Conservatoire, en un mot, tout ce qui se rattache à l'Opéra. Bien que la famille du Premier Consul eût été annoncée, le beau monde, sur qui l'on comptait pour une audition solennelle, était à peine représenté.

Le spectacle avait pour titre « *Saül* » ; la trame dramatique m'a paru insignifiante; la partition était un assemblage de morceaux d'opéras, d'opérettes, de cantates, de messes, d'oratorios, pris dans dix auteurs de valeur et de

caractères différents. Mais l'exécution musicale, les décors, les costumes, les pantomimes, les danses, n'ont rien laissé à désirer. Les morceaux de chant, choisis sans aucun rapport avec le sujet, se sont trouvés des plus favorables à la voix des artistes; ils ont chanté — et non crié — exceptionnellement bien pour l'Opéra. La musique des chœurs avait été arrangée par notre bon Kalkbrenner (1); les choristes, bien entraînés et vivement dirigés, les ont rendus avec un ensemble imposant; la mise en scène était grandiose et pittoresque; choristes et danseurs ont contribué de leur mieux à la faire valoir. C'est un autre musicien allemand, Lachnit (2), qui a écrit les paroles en collaboration avec le directeur Morel; il avait déjà prêté son concours à Morel pour travestir, comme vous savez, la *Flûte enchantée* en *Mystères d'Isis*.

Le succès de ce pastiche hétéroclite, son impression sur l'assistance m'ont démontré, une fois de plus, qu'au théâtre — du moins pour nous modernes — il s'agit beaucoup plus de savoir *comment* on joue, que de s'occuper *de ce que* l'on joue; il faut frapper par les yeux, sans se préoccuper d'émouvoir par l'intelligence. Je n'aurais jamais pensé que la vieille combinaison italienne de l'oratorio primitif, si brillamment transformée par Haendel en Angleterre, fût susceptible de produire un pareil effet.

(1) Kalkbrenner (Chrétien), né à Minden (Hanovre) en 1755, mort fin 1803, compositeur, critique musical, auteur de plusieurs opéras français, venu de Naples à Paris en 1799, pour occuper l'emploi de chef du chant à l'Opéra. Père du pianiste et célèbre professeur Frédéric-Guillaume Kalkbrenner.

(2) Lachnit, originaire de Prague, bon instrumentiste comme les Bohêmes en général, venu à Paris en 1773, était remarquable par son talent sur le cor. Sa santé l'ayant obligé à renoncer à cet instrument, il se consacra à la composition et au professorat de clavecin. Il a écrit trois opéras-comiques et un grand opéra qui n'ont pas été représentés.

Le peintre Gérard m'a offert un régal musical pour ma dernière soirée parisienne. Il m'avait fait attendre bien longtemps ma présentation à Mme Barbier, dont le mari travaille dans l'atelier du grand artiste; il a songé à m'offrir une compensation, en m'invitant à une réunion d'artistes de ses amis, parmi lesquels figurait en tête Mme Barbier. Peu s'en est fallu que je n'aie manqué cette audition. Divers motifs m'avaient fait arriver tard au Louvre : toutes les entrées étaient fermées. Je découvre enfin une porte qui s'ouvre après un carillon prolongé; le Suisse me fait entrer, et, me prenant pour un habitué du palais, me laisse m'élancer seul par un escalier dérobé, noir comme un four. En vaguant dans les ténèbres, je passais et repassais sous les fenêtres ouvertes de Gérard; j'entendais les éclats de la belle voix de Mme Barbier et des autres chanteurs, mais je ne parvenais pas à me retrouver dans le labyrinthe intérieur du Louvre; mes appels désespérés n'arrivaient pas aux concertants dans le feu de l'action. Courant de tous côtés, comme les chevaliers de l'Arioste dans leur château enchanté, le hasard me ramène à l'escalier par lequel j'avais passé; je me hâte de descendre, pensant réclamer l'aide du suisse qui m'avait ouvert. Autre déconvenue : la grille intérieure en fer, au bas de l'escalier, avait été fermée derrière moi; je me trouvais pris. A force de crier et de secouer avec fracas la maudite grille, je finis par réveiller le gardien, qui voulut bien m'éclairer et me conduire jusqu'à la porte de Gérard. Une partie de ma soirée et de mon plaisir était perdue; mais les artistes au milieu desquels je suis resté jusque vers le matin, m'ont fait oublier ma mésaventure. Isabey, qui se trouvait là, me promit de m'envoyer, avant mon départ, un des premiers exemplaires de la gravure de son portrait de Bona-

parte. Il vient de tenir sa promesse; je reçois son exemplaire à l'instant; vous pourrez contempler à loisir une image fidèle de « l'homme extraordinaire ».

Mon congé est à sa fin, mon passeport est signé, je pars ce soir par la diligence de Strasbourg. De bonnes âmes m'avaient presque effrayé, en énumérant les formalités à remplir avant la signature du passeport; heureusement, il y a longtemps que j'ai constaté qu'en France il ne faut pas prendre au pied de la lettre les prescriptions administratives. Je me suis borné à envoyer « au bureau des relations étrangères » mon passeport signé à Berlin par le Roi; deux ou trois jours après, on le rendait, contre payement de dix livres, à mon domestique. C'est avoir à bon marché l'autographe si caractéristique du ministre Talleyrand.

En m'éloignant de Paris, je n'emporte qu'un regret: j'aurais voulu écrire pour le théâtre Feydeau la partition de l'opéra-comique dont le vicomte de Ségur avait choisi le sujet dans les *Mille et une Nuits*. Sa maladie a été malencontreuse, le poème restera à l'état de projet.

FIN.

INDEX DES NOMS

CITÉS DANS LE VOLUME.

Abrantès (Mme d'), 5, 6, 121, 127, 134, 144, 166.
Adam (L.), 58.
Adam (Ad.), 58.
Adrica. — Voir Codrika.
Adrien, 19, 52, 123.
Aigrefeuille (d'), 145.
Aiguillon (d'), 437.
Alainville (L. François, dit), 161.
Albano, 41.
Albite de Vallivon (Julie), 161.
Alembert (d'), 107, 393.
Alfieri, 207.
Aligre (d'), 448.
Alvensleben (d'), 185.
Alvimare (d'), 131, 132, 385.
Amelot, 73.
Andrieux, 293.
Année, 407.
Arbaner, 470.
Argand, 98.
Aristophane, 32.
Arjuzon (d'), 448.
Armand, 254.
Armand (Mlle), 63, 70, 240, 244, 413, 450.
Arnould (Sophie), 342.
Artois (comte d'), 81.
Arth, 236.
Arth (Mme), 237.
Attaignant (abbé de l'), 296.
Aubert, 32.
Aude, 248.
Audinot, 395.
Aufresne, 49.
Auguié de Lascans, 364.
Auguié de Lascans (Mlle), 314.
Azara (d'), 269.
Azavedo, 436.

Babbini, 25.
Bacchiochi (Mme), 454.
Bade (prince Louis de), 120 à 122.
Bade (princesse Stéphanie de), 120.
Baillot, 63, 178.
Baletti (Mme), 11.
Baour-Lormian, 345.
Baptiste, 37, 46, 161.
Baptiste cadet, 91, 352.
Barbal. — Voir Mme Lecourbe.
Barbé-Marbois, 234, 235.
Barbier de Valbonne (Mme), 435, 461, 464, 472, 476.
Barras, 147.
Barré, 196, 198, 265, 373, 410.
Barrère, 388.
Barthélemy (abbé), 16, 462.
Barthélemy (banquier), 231.
Barthélemy (sénateur), 231.
Beauchesne, 346.
Beaufort d'Hautpoul (comtesse), 309.
Beauharnais (Ch. de), 120.
Beauharnais (Eugène de), 178.
Beauharnais (général de), 129.
Beauharnais (Stéphanie de), 120.
Beaulieu, 153, 400.
Beauveau (de), 448.
Becker, 420.
Beffroy de Régny, 435.
Belair, 313.
Belle-Isle, 184.
Bellemont (Mlle), 295.
Berchoux, 142, 143.

Bernard (Mlle). — Voir Mme Récamier.
Bernis (de), 471.
Berthier (général), 125, 134, 146, 147.
Berthollet, 79.
Berton, 61, 62, 110, 316, 317.
Beurnonville (général), 116.
Bigot de Préameneu, 370.
Biot, 31, 402.
Bitaubé, 141, 229.
Blain de Sainmore, 402.
Blangini, 256, 257.
Blangini (Mlle), 256.
Boïeldieu, 194, 276 à 279, 335, 390.
Boileau, 20, 197, 312.
Boisgelin, 325.
Bonaparte, 5, 7, 14, 15, 20, 23, 24, 29, 44, 60, 75, 76, 84, 99, 105, 112 à 129, 145, 156, 164, 165, 178, 204, 208 à 210, 214, 234, 246, 247, 258, 270, 271, 274, 282, 286, 290, 292, 302, 307, 310, 318, 324 à 327, 370, 371, 380 à 385, 396, 404 à 407, 415, 417, 422, 426, 430, 442, 445 à 448, 457, 462, 463, 473, 474.
Bonaparte (Mme), 116, 123 à 130, 148, 165, 204, 210, 258, 289, 331, 351, 354, 381, 385, 405, 422, 444.
Bonaparte (Mme mère), 216.
Bonaparte (Jérôme), 454.
Bonaparte (Joseph), 274, 554, 454.
Bonaparte (Louis), 7, 178, 303.
Bonaparte (Mme Louis), 7, 129, 178, 289, 303, 314, 429, 447, 472.
Bonaparte (Lucien), 44, 67, 113, 166, 189, 291, 332, 351, 354, 426, 452 à 454.
Bonaparte (Mme Lucien), 453.
Bongars (de), 448.
Bonhomme (H.), 16.
Bonnemaison, 57.
Bonneuil (Mme de), 62.
Bosse, 408.
Bossuet, 230, 389.
Bouctot, 30.
Boufflers, 157, 158, 229, 291.
Boufflers (Mme de), 157.
Bougainville, 153.
Bouilly, 65, 295, 390, 394, 395, 407, 469.
Boullault, 356.
Bourdon, 4.
Bourgoin (Mlle), 166, 167, 333, 367, 411.
Boutet. — Voir Monvel.
Boyer (Mlle). — Voir Mme Lucien Bonaparte.
Brahl. — Voir Bralle.
Bralle, 4, 41, 106, 362.
Branchu (Mme), 19, 240, 246, 315.
Breteuil (de), 232.
Brillat-Savarin, 144.
Broglie (de), 448.
Brongniart, 20.
Bruix (amiral), 116.
Brunet, 248, 263, 350, 409.
Buffon, 105.
Burckardt, 29.
Burney, 188.

Cabanis, 228.
Cabarrus (Mme), 200 à 203.
Caillard, 23, 27, 45, 402.
Cambacérès, 44, 134, 135, 145, 222, 233, 275, 437.
Cambacérès (archevêque), 325.
Cambis (de), 448.
Campan (Mme), 238, 429.
Campe, 228
Camus, 187.
Canova, 14, 15, 283.
Caprara, 121, 181, 324.
Caracci, 41.
Caraman (de), 231.
Caraman (F.-J.-Ph. de), 231, 232.
Caraman (Maurice de), 231.
Carier, 268.
Carlin, 410.
Carnot, 78, 83, 234.
Caroline (Mlle), 350.
Carreau (Julie), 175.
Castéra, 402.
Carrion (marquis de Nisas), 222.
Castel, 402.
Castel-Morte (princesse), 219.
Casti, 15, 16.
Catel, 18.
Catherine II, 13, 49, 83, 149, 313, 393.
Caulaincourt, 389.
Cellerier, 10, 76.
Cervantes, 54.
Chabot (de), 448.
Chabrillant (de), 448.
Chameroy (Mlle), 293.

Champfort, 312, 396.
Champmeslé, 167.
Chapelain, 197.
Chapelle, 20.
Chaptal, 77, 136, 438.
Charles, 415, 463, 464.
Chateaubriand, 171, 214, 345.
Chateaugiron, 45, 46.
Chaumette, 85.
Chazet, 20, 410.
Chenard, 20, 62, 109, 254, 398 à 400, 459.
Chénier (Joseph), 170 à 174, 187, 194, 273, 292.
Chéron, 19, 73.
Cherubini, 23 à 26, 59, 80, 132, 133, 390, 394, 395, 429.
Chevalier. — Voir Mme Branchu.
Chevigny (Mlle), 72.
Chimay (prince de), 232.
Chladni, 464.
Choiseul-Stainville, 274.
Choiseul (de), 448.
Choiseul-Gouffier, 13, 274, 291, 401.
Cholet (Mlle), 69.
Cimarosa, 10, 74, 110.
Claire (Mlle), 403.
Clairon (Mlle), 80, 313, 314, 342.
Clavelin, 400.
Clemens, 303.
Clementi, 260, 461.
Clermont-Tonnerre, 448.
Clotilde (Mlle), 19.
Clozel, 108, 194.
Codrika, 401.
Coignart de Mailly, 400.
Coing, 125.
Colbert, 197.
Collin d'Harleville, 93, 187.
Colomb (Mlle), 72.
Colon, 268.
Combes-Dounous, 415.
Condé (le grand), 20.
Condorcet, 48.
Contades (de), 448.
Contat (Mlle), 66, 254, 297, 332, 425.
Conti (prince de), 471.
Coquard, 76.
Corneille, 20.
Correggio, 41.
Corvisart, 153, 324.
Couperin, 64.
Cournand, 31, 402.
Courrier, 31.
Cramer, 406, 461.
Créqui (Mme de), 232.
Creuzé de Lesser, 94.
Croy (de), 448.
Croze-Magnan, 143.
Cuvier, 105, 164.

Dacier, 312.
Dalayrac, 61, 109, 111, 194, 309.
Damas, 65, 412, 425.
Danican (dit Philidor), 25.
Daru, 402.
Daubuisson, 79.
Daunou, 171.
David, 1 à 5, 125, 215, 216, 302, 418, 453.
Davide, 374.
Dazincourt, 335, 420.
Decazes, 214.
Delattre, 370.
Delessert, 63.
Delille, 32, 33, 151, 179 à 181, 291, 293, 319, 345, 359, 360, 401, 402, 409.
Delille (Mme), 152.
Della Maria, 20, 38, 39, 58, 109, 256.
Delrieux, 390.
Demidoff (Mme), 124.
Denon, 13, 14.
Descartes, 45, 46.
Deschamps, 373.
Deschaumes, 198, 295, 373.
Desfaucherets, 402.
Desfontaines, 105, 196, 198, 265, 273.
Desgenettes, 394.
Desmarres (Mlle), 198.
Desprez, 412.
Desriaux, 18.
Dessessartz, 78.
Destouches, 354.
Devienne, 37, 316.
Devienne (Mme), 254, 335.
Diderot, 107, 230, 312, 313.
Didot, 226.
Diwoff, 124.
Diwoff (Mme), 126.
Docaénio, 466.
Dœhnhoff, 185.
Dolgorouki, 124, 300.
Dolgorouki (princesse), 6, 126, 130, 232, 200, 323, 341, 423.

Doligny (Mlle), 83.
Domenichino, 41,
Dorvigny, 263.
Dozainville, 37, 61, 109.
Dreux-Brézé, 448.
Duban, 182.
Dubarry (Mme), 150.
Dubois, 20, 410.
Duchaume. — Voir Deschaumes.
Duchesnois (Mlle), 252, 253, 298, 350 à 357, 367, 408, 411, 412, 424.
Ducray-Duminil, 230.
Ducretat, 67.
Dufour, 228.
Dugazon, 11, 66, 91, 420.
Dugazon (Mme), 20, 61, 194.
Dumaniant, 194.
Dumas (général Mathieu), 106, 402.
Dumesnil (Mlle), 342.
Dumouriez, 102.
Duni, 317.
Dupanloup, 116.
Dupaty (littérateur), 99.
Dupaty (statuaire), 20, 99, 112, 113,
Duport, 54, 70, 403, 464.
Durau de la Malle, 402.
Duroc, 7, 116, 118, 127, 313.
Dusseck, 412.
Duval, 38, 91.
Duvernoy, 131, 168, 244.

Eckarstein (baron d'), 7, 389.
Ehler, 110.
Électeur de Saxe, 209, 388.
Élisabeth d'Autriche (princesse), 286.
Élisabeth de Russie, 149.
Elleviou, 20, 37, 38, 61, 94, 109, 194, 299, 300, 309, 310, 390, 459.
Elleviou (Mme), 300.
Emeric David, 13.
Épée (abbé de l'), 342.
Epinay (Mme Molé), 160.
Érard (Dlles), 56,
Érard (famille), 56, 132.
Erard (Mme veuve), 56.
Erard (Orphée-Pierre), 56.
Erard (Sébastien), 56.
Esménard, 345.
Étienne, 168.

Fabre d'Églantine, 11.
Fagan, 11.
Fayolle, 345.
Fénelon, 230, 312.
Fernow, 14, 15.
Ferriol de Pont de Veyle, 194.
Fétis, 18, 25, 60, 168.
Feydeau de Brou, 11.
Fichte, 251.
Filistri di Caramondani, 272.
Fillette-Loraux, 429.
Fleury, 161, 266, 297, 332, 335.
Fleury (Mlle), 91, 395.
Florian, 409, 469.
Foignet, 176, 177, 248.
Fontanes (de), 344.
Fontenelle, 401.
Fonvielle, 106.
Fouché, 85, 201,
Fourcroy, 34, 105, 136, 164, 418, 438, 455, 456, 470.
Fox, 6.
Fox (Mme), 6.
François Ier, 183.
François de Neufchateau, 354.
Frédéric II, 5, 9, 28, 48, 79, 121, 271, 415, 429.
Frédéric, 168, 385.
Frère (général), 222.
Fréret, 230.
Froriep, 245, 246.
Furioso (Pierre), 177, 178.

Gaïl, 31, 34.
Gaillard, 24.
Galitzin (princesse), 6, 42.
Galles (prince de), 381,
Garat (chanteur), 19, 73, 101, 123, 124, 178, 244, 314, 373 à 377, 404, 413.
Garat (ministre), 374.
Gardel, 19, 34, 35, 70, 72, 76, 111, 192, 279, 288, 311.
Gardel (Mme), 54, 72, 403.
Gardy, 47.
Gareis, 2 à 4, 42, 106.
Garnier, 40.
Gaudin, 235.
Gauthier (Mlle), 131.
Gavaudan, 37, 317, 459.
Gaveaux, 94, 309.
Gavinès, 178.
Genisset, 229.
Genlis (Mme de), 107, 209, 230, 280, 313, 468.
Genlis (Mlle de), 102, 171.

Geoffroy, 21, 166, 171, 172, 204, 208, 293, 326, 341, 353, 356 à 358, 378, 380, 395, 420.
Georges (Mlle), 89 à 92, 153, 154, 165, 193, 252, 253, 298, 305, 350 à 358, 367, 411, 412, 424, 429.
Gerando (de), 189.
Gérard, 1, 2, 101, 109, 215, 216, 261, 302, 303, 476.
Gersain, 407.
Gerusez, 153.
Gilbert, 469.
Gin, 402.
Ginguené, 187, 188, 291, 328.
Girodet, 1, 2.
Gluck, 18, 27, 70, 87, 110, 240, 241, 284, 285, 308, 343, 413, 450.
Godefroy, 4.
Gœthe, 43, 193, 251, 323.
Goldsmith, 387.
Gontaut-Biron, 448.
Gossec, 23 à 25, 54, 59, 73, 111, 272, 292, 321.
Gourgaud. — Voir Dugazon.
Grand. — Voir Mme de Talleyrand.
Grandménil, 292.
Granges de Fontenelle, 52.
Grosset, 466.
Grassini (Mme), 124.
Gravina, 284.
Grégoire (évêque), 82.
Gresset, 415.
Grétry, 123, 190, 191, 292, 355.
Grétry (Lucile), 191.
Greuze, 11.
Grimaldi, 319.
Grimm, 379.
Grimod de la Reynière, 143 à 145.
Gros (Mlle), 79, 91.
Gudin, 402.
Gueffier, 18.
Guercino, 41.
Guérin, 2 à 4, 66, 67, 273, 302 à 305.
Guichard, 228.
Guillard, 402.
Guimard (Mlle), 192.
Gustave III, 353, 354.

Haendel, 475.
Hainguerlot, 268.
Hainguerlot (Mme), 268.
Halle, 78.
Hamilton (lady), 149.
Hanrion, 263.
Hardenberg, 232.
Hatin, 214.
Hauteroche, 351.
Hawkesbury (lord), 387.
Haydn, 25, 26, 34, 35, 60, 224, 242, 243, 285, 315, 404, 466.
Helmholtz, 464.
Helvétius, 230, 342.
Henri (Mme), 53.
Henry, 389, 402.
Herhan, 226.
Hermbstadt, 136.
Hoche, 23.
Hoffmann, 407.
Holland (lord), 6.
Holstein-Beck (duchesse de), 232, 360.
Hompesch, 219.
Houdon, 4.
Hulot (Mme), 148, 261.
Hulot (Mlle). — Voir Mme Moreau.
Hyde de Neuville, 81.

Isabey, 1, 3, 302, 303, 476.
Isouard, 167.
Ivernois (d'), 213.

Jadin, 111, 466.
Jal, 131, 142.
Jars, 451.
Jaucourt, 448.
Jaure (de), 429.
Jordan, 102.
Joseph II, 264.
Joséphine (impératrice), 268.
Joubert, 236.
Juigné (de), 448.
Jules II, 44.
Julien, 4.
Juliet, 278, 279, 316, 394.
Jullien, 9.
Junot d'Abrantès, 102.
Jussieu, 105.
Justiniani (prince), 324.

Kalkbrenner, 475.
Kant, 32, 246.
Kemble, 313, 409.
Klaproth, 136, 438.
Kléber, 123.
Kosciusko, 83, 234.
Kotzebue, 12, 53.

Kreutzer, 63, 110, 111, 123, 408, 429, 466.
Kulin, 84.

Laborde, 422.
Labuze, 169.
Lacaille, 28.
Lacépède, 104, 105.
Lachnit, 475.
Lacosta, 30.
Lacretelle, 402.
Lacroix, 78.
Lacuée, 389.
La Feuillade, 448.
Lafond, 154, 332, 411, 425.
Lafont, 377.
La Fontaine, 183, 194.
Lafontaine (Auguste), 167, 229.
Lafosse, 205.
Lagrange, 79, 438.
Lagrange (abbé), 116.
La Harpe, 31, 170, 171, 249, 289 à 292, 312, 319, 343 à 345, 379, 402.
La Haye (de), 25.
La Houssaye (comte de), 444.
Lais, 10, 19, 25, 51, 52, 74, 75, 195.
Lalande, 23, 27 à 29, 79, 141, 151, 179, 180, 251, 252, 289, 319, 342, 345, 394, 402, 418, 428.
Lalande (Mme), 29.
Lally-Tollendal, 323.
Lamarck, 105.
Lameth (Alex.), 437.
Lameth (Ch.), 437.
Langlès, 401.
Lanjuinais, 234.
Lanoue, 297.
Laplace, 29, 30, 418.
Laplace (Mme), 29.
Larcher, 228.
Larcher d'Arc (Mme), 142.
Laporte, 410.
Laréveillère-Lépaux, 80.
Larive, 80, 313.
Laroche, 264.
La Rochefoucauld, 448.
Larrivée, 408.
Lasteyrie du Saillant, 82.
Laujon, 402.
Lauriston (général), 389.
Lauriston (Mlle de), 126.
Laval (Mme), 408, 436.
La Valette, 7, 13.
La Valette (Mme), 7.
Law, 126.
Law de Lauriston, 126.
Laya, 402.
Layné, 18, 53, 69, 71, 123, 196.
Lebrun (consul), 44, 145, 221, 233, 319.
Lebrun (musicien), 168.
Lebrun (peintre), 40.
Lebrun (Mme Vigée-), 23, 62, 83, 124, 126, 148 à 150, 218, 408 à 410.
Leclerc (général), 258.
Leclerc (Mme, née Bonaparte), 258, 454.
Le Coulteux de Canteleu, 444.
Lecourbe, 199, 235, 426.
Lefebvre, 54.
Lefèvre (Rosalie). — Voir Mme Dugazon.
Lefèvre-Gineau, 30.
Lefranc, 30.
Le Franc de Pompignan, 424.
Le Feuve, 108, 150.
Léger (Mme), 109.
Legouvé, 252, 253.
Le Grand, 326.
Legros, 25.
Lejeune, 125.
Le Kain, 18, 49, 80, 167.
Le Marquis (Mlle), 16.
Lemercier, 24, 51, 294.
Lemonier, 28.
Lemoyne, 34.
Lenoir, 182, 184.
Léonore de Tolède, 76.
Le Picq, 192.
Lerignet, 400.
Leroy, 328.
Lesage, 409.
Lesage (chimiste), 470.
Lesueur, 40.
Leval (Mme), 412.
Levesque, 402.
Levis (de), 153.
Lévy (A.), 99, 105.
Loaisel-Tréogate, 287, 288.
Lœschen, 470.
Loïs, 76.
Lombard, 400.
Longepierre, 332.
Longchamps, 276, 333, 335.
Loraux, 194.

Louis XII, 183.
Louis XIV, 184, 446.
Louis XV, 425.
Louis XVI, 30, 79, 425.
Louis XVII, 81.
Louis XVIII, 232, 473.
Louise de Prusse, 148.
Louvois (de), 448.
Lubomirsky (prince), 150.
Lucchesini, 5, 13, 77, 116, 121, 220, 389.
Luce de Lancival, 31.
Lucet, 348, 349.
Lyon (lady Hamilton), 149.

Mably, 107, 349.
Macdonald, 235, 236, 360.
Macdonald (Mme), 236.
Maillard (Mlle), 18, 52, 69, 123, 196.
Mailly (de), 448,
Mandini, 11.
Mandini (Mme), 11.
Mangili (comte), 14.
Manuel, 101.
Mara, 315.
Mara (la), 315, 374, 435.
Marat, 100, 423.
Marceau, 45.
Marchetti (Mme), 435.
Maréchal (Sylvain), 342.
Maret, 370, 402.
Marichelli, 11.
Marie-Antoinette, 129, 150, 374.
Marie de Russie, 149.
Marin, 402.
Marivaux, 297.
Marmontel, 24, 26.
Marron, 472.
Mars (Mlle), 66, 67.
Martin, 37, 38, 61, 94, 277, 278, 459.
Martini, 286.
Matignon (Mme de), 232.
Maupertuis, 28.
Maury, 181.
Méchain, 106.
Médicis (Cosme de), 76.
Méhul, 26, 34, 36, 71, 94, 112, 273, 292, 309, 310, 390, 394, 395.
Mendelsohn, 272.
Menou, 122, 201.
Mentelle, 394.
Mérard Saint-Just, 345.
Mercier, 25, 187, 345.
Mercy-Argenteau, 448.
Métastase, 272, 284.
Métra, 25.
Mézeray (Mlle), 46, 335.
Michaud, 402.
Michel-Ange, 43, 182.
Michot, 91, 254.
Milcent, 52.
Miller, 19, 70, 192.
Millin, 16 à 18, 220, 402, 462.
Milon, 54.
Mirabeau, 181, 207, 473.
Molé, 46, 66, 159 à 161, 266, 292.
Molière, 46, 47, 92, 167, 173, 197, 266, 267, 354, 367, 420.
Mollière (Mme), 109.
Monaco, 448.
Moncey, 389.
Monge, 79.
Mongiez, 79.
Monnier, 409.
Monsieur (Louis XVIII), 9, 10, 147.
Monsigny, 60, 111, 191.
Montaigne, 33, 142.
Montanier. — Voir Delille.
Montansier (Mme), 223, 281, 416.
Montesquieu, 107, 212.
Montesson (Mme de), 102.
Montholon (de). — Voir Mme Macdonald.
Montmorency (de), 448.
Montmorency-Laval, 8, 274.
Montolieu (Mme de), 229.
Monvel, 66, 159, 174, 193, 292, 410, 425.
Moreau (général), 106, 138, 139, 146 à 148, 199, 200, 216, 246, 259, 260 à 262, 328, 360, 404 à 407, 426, 445, 465.
Moreau (Mme), 148, 260, 261, 326, 431, 439, 440, 461, 465 à 467.
Moreau (auteur dramatique), 263.
Morel, 475.
Morel (graveur), 4, 303.
Morel de Chedeville, 9, 10, 63, 194, 195.
Morellet, 291, 391.
Morisan, 426.
Mozart, 63, 196, 200, 260, 285, 376, 409.
Muller. — Voir Meller.
Murat, 2, 216.
Murat (Mme), 454.

Muraire, 370, 371.

Nanteuil, 168.
Napoléon, 64, 99, 120, 181, 190, 204, 214, 260, 408, 448, 464.
Narbonne (de), 16, 150.
Narbonne-Pelet (Mme), 202.
Nasolini, 375, 434.
Nassau (prince de), 116.
Necker, 207.
Ney, 314, 364.
Ney (Mme), 314, 364, 429, 472.
Nicolaï (de), 448.
Nicolo, 167, 390, 458.
Noailles, 323, 448.
Noel, 402.
Normand (général), 101, 245, 246.
Nourrit (Adolphe), 412.
Nourrit (Louis), 412.
Noverre, 70, 192, 244, 245.

Ognies (d'), 25, 321, 416.
Orléans (Louis-Philippe d'), 16.
Ouvrard, 202.
Ozy, 168.

Pain, 296, 469.
Paisiello, 23 à 27, 54, 74, 283, 307, 308, 384, 385, 442, 443, 449, 450, 467.
Pajou, 4.
Palissot, 402.
Pallavicini (Mme), 408.
Pange (de), 448.
Papillon de la Ferté, 9.
Parme (Ferdinand de), 62.
Parny, 15, 402.
Patersonn (miss), 454.
Paul Ier, 115.
Payne (Thomas), 207.
Pelham (lord), 387.
Peltier, 214, 386, 387.
Pergolèse, 374.
Perrin, 85.
Perugin, 301.
Pfeffinger, 58.
Philippe d'Espagne, 62.
Philippon de la Magdeleine, 113, 402.
Philis (Mlle), 37, 169.
Picard, 92, 93, 109, 133, 194, 238, 316.
Piccini, 27, 179, 188, 191, 285.
Pie VII, 325, 371.
Pierre, 356.
Pigault-Lebrun, 254.
Pius, 402, 410.
Pinet (Mme Molé), 160.
Pingenet (Mlle), 36, 61.
Piron, 228.
Pixérécourt (de), 287, 414.
Pleyel, 34.
Poirier (Germain), 342.
Poitevin, 434.
Poniatowski (Stanislas), 149.
Pont de Veyle, 194.
Poquelin (abbé), 150.
Portal, 105, 324.
Portalis, 425.
Pougens (de), 471.
Pougin, 37.
Préville, 11, 292, 468.
Prony, 244, 245.

Queverdos, 4.
Quinault, 24.
Quinquet, 98.

Rabany (Ch.), 12.
Rabbe, 9.
Racine, 20, 90, 166, 173.
Radet, 196, 198, 265, 373.
Radziwil (prince), 232.
Rafanelli, 11, 282.
Rameau, 18, 35, 308.
Ramon de Lalande (abbé), 293.
Ranelagh, 426.
Raphael, 41, 42, 301.
Rapp (général), 389.
Raucourt (Mlle), 50, 89, 90, 154, 166, 193, 252, 313, 332, 351, 357, 395, 424.
Ravelle, 408.
Rathsamhausen (Mlle), 189. (Mme de Gerondo.)
Récamier, 96, 112, 268.
Récamier (Mme), 62, 89, 97, 99, 203, 217 à 219, 245, 259, 300, 320.
Regnard, 92.
Regnault, 1 à 4.
Regnault de Saint-Jean d'Angély, 122.
Regnault de Saint-Jean d'Angély (Mme), 62, 99, 259, 291.
Reichardt, 5, 8 à 11, 17, 23, 26, 31, 34, 73, 115, 131, 135, 144, 150, 166, 169, 188, 250, 272, 392, 416.

Reil, 438.
Reinberg, 149.
Reinhard, 226.
Rembrandt, 41.
Rétif de la Bretonne, 15.
Reverseau, 400.
Ribéra, 453.
Ricard (abbé), 341.
Richelieu (cardinal), 312.
Righini, 285.
Rigolet. — Voir d'Ognies.
Riouffe, 16.
Ritter, 168, 178.
Rival. — Voir Aufresne.
Robert, 1, 2, 90, 217, 218.
Robespierre, 179, 291.
Rode, 63, 124, 147, 168, 200, 244, 377.
Rœderer, 21, 47, 116, 159, 164, 206, 230, 292, 312, 313, 327, 353, 382, 383, 416, 434.
Roger, 66, 67.
Rohan-Meriadec (prince), 221.
Rohan-Meriadec (Mme), 222, 300.
Roland, 178.
Rolandeau (Mme, dite Rolando), 168, 169.
Romberg, 58, 404, 440.
Rossi, 192.
Rotrou, 408.
Rougemont, 131.
Rousseau (J.-J.), 107, 349, 379, 423, 468.
Rovedino, 11.
Royou, 21.
Roze, 63, 64.
Rudolph, 70, 73.

Sabran (Mme de). — Voir Boufflers (Mme de).
Sacchini, 18, 27, 61, 132, 179, 233, 285, 308, 449.
Saint-Ange, 402.
Saint-Aubin (Mme), 62, 109, 167, 194, 279, 435, 459.
Saint-Farre (de), 16.
Saint-Georges, 25.
Saint-Huberty, 34, 63, 71, 413.
Saint-Just (Godart d'Aucour, dit), 194, 390.
Saint-Lambert, 342, 402.
Saint-Phal, 412.
Saint-Prix, 50, 91, 166, 167.
Sainte-Beuve, 153.
Salieri, 285.
Sammering, 438.
Sandoz-Rollin, 121, 122.
Sarrette, 73.
Sartines, 326.
Saucerotte (Mlle). — V. Raucourt.
Saulnier, 111.
Sauvé. — Voir La Noue,
Saxe-Gotha (duchesse de), 28.
Scherer, 131, 435.
Schlaberndorff (comte de), 115, 226, 397.
Schlegel (F.), 189, 190.
Schlieben (comtesse), 232.
Schmoehling. — Voir La Mara.
Schrœder (Mlle). — Voir Mme Saint-Aubin.
Schroter, 183.
Schulumburg (comte de), 221.
Scio-Messier (Mme), 36, 375, 376.
Ségur (de), 27, 113, 291, 300, 323, 324, 341, 447, 477.
Ségur (l'aîné), 423.
Sevestre, 198.
Sicard, 165, 342.
Sieber, 110.
Sieyès, 135, 188, 189, 291, 312.
Sigalon, 182.
Simon, 4.
Solars (comte de), 65.
Solié, 309.
Sormany, 352.
Soulié ou Soulier, 37.
Spalding, 28.
Stael (Mme de), 206 à 213, 248 à 251, 345, 388, 457.
Steibelt, 260, 412, 439.
Strinasacchi (Mlle), 54, 223, 376.
Strogonoff. — Voir Mme Demidoff.
Suard, 164, 211, 291, 312, 342, 350, 353, 391, 392.
Suin, 268.

Talleyrand, 27, 114, 115, 121, 127, 201, 477.
Talleyrand (Mme), 116.
Tallien, 201.
Tallien (Mme). — Voir Mme Cabarrus.
Talma, 48 à 50, 80, 154, 175, 193, 332, 395, 408 à 410.
Talma (Mme), 175, 332.
Tarchi, 20.

Tardieu, 3.
Thüring, 354.
Tieck, 176.
Tilly (comte de), 8.
Tilly (comtesse de), 8.
Todi (la), 315, 374, 435.
Tourneux (Maurice), 379.
Tourton, 101, 200, 202, 408.
Tracy, 402.
Trapassi. — Voir Métastase.
Tremel, 342.
Trenitz, 218.
Trente, 375.
Trento, 375.
Trial, 109.
Trimaux, 431 à 434.
Troubetzkoï (prince), 221.
Turenne (de), 448.
Turgot (de), 448.

Valence (général), 102.
Vanderbourg, 8.
Vanderweff, 41.
Van Dyck, 41.
Vandeul (commandant de), 313.
Vandeul (Mme de), 313, 314.
Vanhove. — Voir Mme Talma.
Vatel, 143.
Vaubois, 167.
Vaudchamps. — Voir Mme Delille.
Vauquelin, 455.
Vernet (C.), 40, 125.
Véry, 426.
Véry (Mme), 426.
Vestris Ier, 19, 35, 54, 99, 177, 403.
Vestris II, 19.
Vestris III, 403.
Vial, 390.
Vieilleville (de), 145.
Vieuville (de la), 448.
Viganoni, 11.
Vigée (poète), 83, 293, 294, 410.
Vigée. — Voir Mme Lebrun.
Vigier (comte), 434.
Villeterque (de), 207, 208.
Villoison (Dansse de), 401.
Vinci (Léonard de), 43.
Viotti, 11, 168, 464.
Visconti, 14, 283.
Visconti (Mme), 6.
Vogel, 70.
Volnais (Mlle), 166, 175, 367, 411, 412.
Voltaire, 10, 18, 21, 32, 48, 51, 80, 107, 173, 255, 294, 312, 342, 344, 349, 379, 380, 423.

Weitsch, 3.
Werner, 179.
Wey, 74, 75.
Weymer. — Voir Mlle Georges.
Widerkeher, 58.
Williams (miss), 81 à 84.
Winckler, 462.
Winter, 10, 51, 52.
Witworth (lord), 115, 121, 247, 330, 372, 381, 382, 405, 437, 449.
Wolff, 17, 28, 402.
Worlée (Catherine). — Voir Mme de Talleyrand.

X... (Mme), 88.
Xaintrailles (de), 448.
Ximenès, 402.

Zach (baron de), 28.
Zeno, 284.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos v

Lettre I, du 8 novembre 1802 1

Exposition de tableaux, dessins et sculptures. David, Gérard, Carle Vernet. Guérin, etc. — Soirée chez le marquis de Lucchesini. — L'hôtel du commerce et le comte de Tilly. — L'Opéra, l'Opéra *Buffa*, les Français.

Lettre II, du 12 novembre 13

Dîner chez le marquis de Lucchesini : Denon, Canova, Choiseul, Visconti, Casti, Narbonne, Riouffe, Millin. — Théâtres : l'Opéra, Feydeau, Louvois. — Anniversaire du 18 brumaire.

Lettre III, du 15 novembre 22

Paisiello, Gossec, Cherubini, Lalande, Caillard, Laplace. — Programme des écoles. — Lefèvre, Biot, Cournand, Gaïl, Aubert, Delille, Fourcroy. — Le ballet à l'Opéra. — Feydeau et ses artistes.

Lettre IV, du 19 novembre 40

Musée central des arts : Van Dyck, Rembrandt, Rubens, Raphaël, Michel-Ange, la statue d'Apollon, etc. — Chateaugiron descendant de Descartes. — Molière au Théâtre Français, Talma, Mlle Raucourt. — L'Opéra : Laïs, Mlle Maillard, etc.

Lettre V, du 22 novembre 56

La maison et la famille Erard. — Concert des élèves du Conservatoire. — Théâtre Feydeau. — Mme Récamier et Regnauld de Saint-Jean d'Angély à une réception chez Lucchesini. — La *Flûte enchantée* à l'Opéra. — Messe en musique à Saint-Gervais en l'honneur de sainte Cécile. — Théâtre Français : Monvel, Mlle Mars. — Suicide d'un garçon de treize ans.

Lettre VI, du 26 novembre 69

L'Opéra : Mlle Cholet, Mlle Armand. M. et Mme Gardel, Mme Colomb, Chéron, Layné. — L'oreille des Français. — Bal masqué à l'Opéra. —

Une séance à l'Institut : Carnot, Lagrange, Hallé, Mongiez, Larive, etc. — Un thé chez miss Williams; le sénateur Grégoire, Lasteyrie, le poète Vigée, le général Kociusko, etc. — Une maison de jeu.

LETTRE VII, du 29 novembre 87

Une matinée chez une beauté à la mode. — Théâtre Français : Mlle Georges, Talma, Baptiste cadet, Mlle Fleury, Michot, Dugazon. — Théâtre Louvois et théâtre Feydeau. — Les cris au théâtre : *orgeat, limonade, glace, marchand de lorgnettes.* — Soirée chez M. Récamier. — Le boudoir, la chambre à coucher et la salle de bain de Mme Récamier.

LETTRE VIII, du 2 décembre..... 103

Le Jardin national des plantes : Lacépède, Fourcroy. — L'ingénieur Bralle. — Le général Mathieu Dumas. — Mme de Genlis. — Le théâtre de la rue du Bac, les théâtres Louvois et Feydeau. — La censure au théâtre.

LETTRE IX, du 5 décembre..... 114

M. de Talleyrand. — Les Tuileries : audiences du Premier Consul, le dimanche à l'issue de la parade passée place du Carrousel. — Dîner chez Regnault de Saint-Jean d'Angély. — Le général Menou. — Théâtres.

LETTRE X, du 10 décembre 125

Saint-Cloud : audience de Mme Bonaparte, Mlle Lauriston, la princesse Dolgorouki, Duroc, les préfets du palais, Mme Louis Bonaparte. — Le banquier Scherer. — Les théâtres. — Soirées officielles chez Cambacérès et chez le ministre de la guerre Berthier. — Sieyès, Chaptal.

LETTRE XI, du 13 décembre 138

Déjeuner « dinatoire ». — Bitaubé. — Les nouveaux riches. — La *Gastronomie* de Berchoux et l'*Almanach des Gourmands*. — Mot de Bonaparte sur les dîners des trois consuls.

LETTRE XII, du 15 décembre..... 146

Le général Moreau et son domaine de Gros-Bois. — L'atelier de Mme Vigée-Lebrun. — Dîner chez Lalande avec M. et Mme Delille. — Mademoiselle Georges et Lafond.

LETTRE XIII, du 17 décembre 156

Galerie des Antiques : ressemblance de Bonaparte avec la tête d'Auguste. — Les modes. — Boufflers et Mme de Sabran. — Funérailles de Molé à Saint-Sulpice. — Les lycées et la suppression des écoles centrales. — Antipathie de Bonaparte pour le grec, sa préférence acquise à Rome. — Les mesures de sûreté quand Bonaparte va au spectacle. — Théâtres : Mlle Georges, Mlle Bourgoin, Mme Saint-Aubin, Saint-Prix. — L'archet de Rode.

LETTRE XIV, du 20 décembre 170

L'Institut : Chénier, ses *Nouveaux saints* et reprise de son *Fénelon*, Monvel, Mme Talma, Mlle Volnais. — *Arlequin* au théâtre des jeunes ar-

tistes. — Louis Bonaparte, sa femme et le jeune Beauharnais. — Visite à Delille. — Lenoir et le musée des monuments français. — L'*Almanach national* et l'*État militaire de France.*

LETTRE XV, du 24 décembre..... 187

Collin d'Harleville, Camus et Ginguené. — De Gerando. — Un repas chez Grétry. — Montigny. — Mlle Georges et Talma. — La *Flûte enchantée*, les *Mystères d'Isis*. — Théâtre du Vaudeville : *Chapelain, ou la Ligue des auteurs contre Boileau*. — Une chasse chez Moreau. — Le général Lecourbe. — Une soirée chez Mme Tallien redevenue Mme Cabarrus. — La chambre à coucher de Mme Cabarrus. — Lemercier, chute de la tragédie *Isule et Orovèse*.

LETTRE XVI, du 28 décembre..... 206

Mme de Staël et *Delphine*. — Les *Cinq promesses*, par Ivernois. — Le gazetier Peltier. — L'atelier de Gérard : son *Bélisaire*, ses portraits de Moreau, de Murat, de Mme Bonaparte mère. — L'atelier de David : les *Sabines*. — Mme Récamier crayonnant chez le paysagiste Robert. — Bal chez Mme Récamier. — Bal chez Lucchesini. — Un dîner chez Cambacérès. — Symphonie de Haydn au concert de la rue de Cléry.

LETTRE XVII, du 1er janvier 1803..... 225

Les réjouissances du nouvel an à Paris. — Le portrait de Bonaparte chez les confiseurs. — Les éditions Herhan. — Dîner chez le sénateur Barthélemy. — L'Opéra. — Réception chez le consul Lebrun : Lanjuinais, Gaudin, Marbois, Lecourbe, Macdonald. — Le tailleur Arth. — Le théâtre Louvois. — L'*Armide* de Gluck.

LETTRE XVIII, du 7 janvier..... 242

L'orchestre des concerts de la rue de Cléry. — L'ingénieur Prony. — Noverre, le célèbre chorégraphe. — Les *Gallistes* à Paris : le Dr Froriep, le général Normand. — Une seconde audience chez le Premier Consul. — Frascati. — Le théâtre Montansier. — *Delphine* et Mme de Staël malmenées par La Harpe. — Portrait de Mme de Staël. — Le préjugé du duel attaqué par Lalande. — Mlle Georges et Mlle Duchesnois. — Théâtre Feydeau.

LETTRE XIX, du 11 janvier..... 258

Mort du général Leclerc. — Deuil de la cour consulaire. — Réception chez Regnault de Saint-Jean d'Angély. — Moreau, Mme Moreau, Mme Hulot. — L'Institut national : séance d'enterrement, rétablissement des anciennes Académies. — *Jocrisse* et *Vadé* au théâtre Montansier. — *Madame Angot* à la Porte-Saint-Martin. — La *Chambre de Molière* au Vaudeville.

LETTRE XX, du 15 janvier..... 268

Catastrophe financière. — Parallèle entre Frédéric II et le Premier Consul. — Les musiques militaires. — Le jardin des Tuileries. — Le froid à Paris : les feux de cheminée, détails de ménage. — *Ma tante Aurore* à Feydeau. — *Daphnis et Pandrose* à l'Opéra.

LETTRE XXI, du 20 janvier 281

L'Opéra-Comique en conflit avec le gouvernement. — L'Opéra et Bonaparte. — Les compositeurs français et les compositeurs italiens. — Le mélodrame à la Porte-Saint-Martin. — La grippe.

LETTRE XXII, du 25 janvier 290

Rétablissement des quatre Académies. — Chénier. — Le poète Vigée. — *Tartuffe, ou le Curé de Saint-Roch,* à propos de l'enterrement de mademoiselle Chameroy.

LETTRE XXIII, du 29 janvier 295

Fanchon la Vielleuse, de Bouilly. — Mlle Contat. — Fleury, Mlle Georges. — Dîner chez Elleviou. — Fête chez la princesse Dolgorouki. — Le musée : la *Transfiguration* de Raphaël, les *Horaces* de David. — Mme Bonaparte mère par Gérard. — Isabey, Guérin.

LETTRE XXIV, du 1er février 304

Parallèle entre la société de Berlin, de Vienne, de Hambourg et le monde parisien. — Paisiello et l'Opéra à Saint-Cloud. — L'*Irato* de Méhul. — Bal au ministère de la marine.

LETTRE XXV, du 4 février 312

Roederer. — Mort de Mlle Clairon. — Mme de Vandeuil, la fille de Diderot. — Mme Ney et Mme Louis Bonaparte. — Théâtre Feydeau : le *Délire* et les *Visitandines*. — Le théâtre des jeunes élèves. — Les Londoniens à Paris. — Victimes de la grippe. — Bal chez Mme Moreau. — Bal paré et masqué dans une maison de jeu.

LETTRE XXVI, du 8 février 323

Dîner chez la princesse Dolgorouki : Noailles, Ségur, Lally-Tollendal. — Allégresse que le Concordat cause au Saint-Père. — Le Premier Consul entend la messe aux Tuileries ou à Saint-Cloud tous les dimanches. — Le rétablissement de la marine française par la pratique du catholicisme. — La galerie des grands hommes d'après le *Journal de Paris*. — L'ordre de la Légion d'honneur.

LETTRE XXVII, du 12 février 331

Le froid à Paris. — Théâtre Français : *Médée*, le *Séducteur amoureux* : Fleury et Dazincourt, Mmes Mézerai et Devienne.

LETTRE XXVIII, du 15 février 337

Un dîner sur la rive gauche. — Toujours la grippe. — Un nécrologe : l'abbé Ricard, Sylvain Maréchal, Saint-Lambert, Poirier, Sicard, Mlle Dumesnil, Sophie Arnould et La Harpe. — Le testament littéraire de La Harpe. — Chanson sur la grippe.

LETTRE XXIX, du 18 février 348

M. Lucet et son énigme. — La chronique scandaleuse au sujet de Lucien Bonaparte et de Mlle Georges. — Mlle Georges dans *Phèdre*, Mlle Du-

chesnois dans *Tancrède*. — Cabale et bagarre au Théâtre Français. — Un drame de Gustave III. — Bal masque à l'Opéra. — Le théâtre mécanique du citoyen Pierre. — Un pamphlet : *La conjuration de Mlle Duchesnois contre Mlle Georges Weymer pour lui ravir la couronne.*

LETTRE XXX, du 22 février 359

Delille et ses œuvres. — Bals. — Les jours gras. — Un dîner de famille : les beignets à surprises. — Arlequins et paillasses. — Mascarades populaires. — Le *Malade imaginaire* au Théâtre Français.

LETTRE XXXI, du 25 février 368

Le Corps législatif : le président Delattre, Bigot de Préameneu, Maret, Muraire. — Une séance au Tribunat. — Garat le chanteur. — Mmes Scio et Strinassacchi. — La Vénus de Médicis. — Voltaire et Rousseau par La Harpe converti. — Le Consulat n'est pas la continuation de la « monarchie féodale », c'est la « monarchie républicaine ».

LETTRE XXXII, du 1er mars 384

Le Premier Consul et la restauration du culte. — Peltier, rédacteur du *Courrier de Londres*. — Bonaparte et le canal de l'Ourcq. — Un monument à Bossuet à Meaux. — Théâtres Feydeau et Louvois.

LETTRE XXXIII, du 3 mars 391

Suard et Morellet. — La statistique. — Théâtre Feydeau. — La *Mort de Pompée* aux Français. — *George Dandin* à Louvois. — Le salon des Gaufres.

LETTRE XXXIV, du 8 mars 398

Le chanteur Chenard pendant la Terreur, — Dîner chez Lalande : Delille, Codrika, Villoison, Langlès, Lévesque, Biot. — Le *Retour de Zéphyr* à l'Opéra. — Vestris I et Vestris III, Duport, Mlle Claire et Mme Gardel. — Concert Cléry : Garat. — Distribution d'armes d'honneur par Bonaparte à la parade de la cour des Tuileries. — *Casserole d'honneur* donnée par Moreau à son chef. — Le « Jeu de la guerre » par Cramer.

LETTRE XXXV, du 11 mars 408

Soirée chez Mme Vigée-Lebrun. — Théâtre Français, *Venceslas*; Talma, Monvel, Mlles Volnais et Bourgoin; Mlle Duchesnois dans *Hermione*, Lafon, Saint-Phal et Damas. — Nourrit à l'Opéra.

LETTRE XXXVI, du 15 mars 414

L'Ambigu. — Un acrostiche sur Bonaparte. — Ferme des jeux. — Bruits de guerre. — Prodigalité des « nouveaux riches ». — Restaurants à la mode. — Les ris de Paris.

LETTRE XXXVII, du 19 mars 421

Notre-Dame, le Luxembourg, le Panthéon. — Préliminaires de paix entre Mlle Georges et Mlle Duchesnois. — La place de la Concorde. — Passy-Saint-Cloud. — Véry, restaurateur, glacier, limonadier.

LETTRE XXXVIII, du 22 mars..... 428

Le jardin des Tuileries. — Mlle Georges spectatrice à Feydeau. — Musique chez Mme Ney. — Mme Campan. — Une session de cour d'assises à l'Hôtel de ville. — Les Bains Vigier. — Soirée chez le banquier Scherer.

LETTRE XXXIX, du 26 mars..... 437

Soirée chez Cambacérès. — Alexandre Lameth. — Suicides et meurtres. — Matinée chez Mme Moreau. — Le ventriloque du Palais-Royal. — Répétition générale de la *Proserpine* de Paisiello.

LETTRE XL, du 29 mars..... 444

Saint-Germain. — Parade. — La terrasse du château. — Dîner de hussards. — La Malmaison. — La bulle papale calmant les scrupules des acquéreurs de biens nationaux. — La première de *Proserpine* à l'Opéra. — Modes : coiffures et robes, les chemises de percale.

LETTRE XLI, du 1er avril..... 452

L'Hôtel de Lucien Bonaparte et son château du Plessis. — Frères et sœurs de Bonaparte. — Le chimiste Vauquelin. — Le physicien Charles. — Le cabinet de lecture du Palais-Royal. — La métaphysique dans la politique. — Théâtre Feydeau. — Les femmes de théâtre.

LETTRE XLII, du 4 avril..... 461

Mme Barbier. — Le cabinet des antiques. — Audience du Premier Consul. — Revue des troupes dans la cour des Tuileries. — Conférence du physicien Charles sur l'acoustique. — Soirée musicale chez Mme Moreau. — Mme de Genlis et J.-J. Rousseau, — *Florian*, par Bouilly et Pain.

LETTRE XLIII, du 8 avril..... 470

L'École polytechnique. — La Monnaie. — Pougens. — Soirée musicale chez Mme Louis Bonaparte. — Soirée bourgeoise. — M. Marron, — Le pèlerinage de Longchamps. — *Saul* à l'Opéra. — Soirée musicale chez Gérard, au Louvre. — Le portrait de Bonaparte d'Isabey. — Départ de Paris.

INDEX DES NOMS CITÉS DANS LE VOLUME..... 479

NOV 9 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ML
270
R4514
1896

Reichardt, Johann Friedrich
Un hiver à Paris sous le
consulat, 1802-1803

Music